

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE

L'EMPIRE.

TOME X.

Digitized by Google

Paris. — Typographie de Firmin Didot Freres, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE

L'EMPIRE,

PAR M. AMÉDÉE GABOURD.

EMPIRE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,
Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.

Digitized by Google

Voilà ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël :
« Je vais visiter, dans ma colère, le roi de
« Babylone et son pays... »
(JÉRÉMIE, chap. L.)

« ... J'étendrai ma main sur vous, je vous purifierai de toute votre écume par le feu... »
(ISAÏE, chap. II.)



Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA RÉVOLUTION

FRANÇAISE.

EMPIRE.

LIVRE NEUVIÈME.

1811. Affaires religieuses. — Concile de Paris.

Le pape était captif à Savone, et toute communication était interdite entre lui et les sujets de l'empereur : cette situation douloureuse se prolongeait, et cependant il importait aux Églises de France et d'Italie de pourvoir à la vacance des siéges épiscopaux. Napoléon demanda à son comité ecclésiastique quel était le moyen de donner l'institution canonique aux évêques, en se passant du consentement des souverains pontifes. Il obtint pour réponse que l'Église devait aviser à sa propre conservation. En conséquence, l'empereur résolut d'assembler un concile composé

Digitized by Google

1811. de tous les évêques de l'empire et du royaume d'Italie. Ses volontés furent accomplies, et le concile se réunit à Paris, sous la présidence du cardinal Fesch, oncle de Napoléon, et archevêque de Lyon et de Vienne.

On attendait avec inquiétude le parti que prendrait ce cardinal, homme ambitieux et adroit, et que les liens du sang unissaient de si près à l'empereur. L'Église de France apprit avec consolation qu'il avait fait preuve de courage. Dès la première séance du concile de Paris, le cardinal Fesch se leva, et prononça à haute voix le serment prescrit par la bulle de Pie IV, donnée à Rome au mois de novembre 1564, et qui commence par ces mots : « Je jure et promets une vé-« ritable obéissance au pontife romain. » Ainsi, en face de la puissance impériale et malgré la terreur qu'elle inspirait, le clergé français repoussait l'idée du schisme, et demeurait uni de cœur à l'Église universelle.

Cependant le concile essaya de faire droit à quelques-unes des exigences de l'empereur en ce qui concernait l'investiture des évêques, en dehors de l'autorité du pape. Il députa quelques prélats à Pie VII, pour obtenir plusieurs concessions dans ce sens; et le pape, soit qu'il ne fût pas libre, soit qu'il crût nécessaire de consentir à de durs sacrifices, accorda d'abord à ces évêques une partie de leurs demandes. Le concile de Paris avait prétendu décider que la vacance des siéges épiscopaux ne se prolongerait pas au delà d'un an, et que, six mois après la demande de l'institution canonique adressée au pape, si le chef de l'Église n'y avait point adhéré, le métropolitain, et en

Digitized by Google

son absence le plus ancien évêque de la province ecclésiastique, donnerait lui-même l'investiture à l'évêque nommé par l'empereur. Les évêques qui furent chargés de soumettre ces arrangements à l'acceptation du pape étaient des prélats complaisants ou faibles, qui préféraient, à la lutte énergique soutenue en faveur de l'Église, la fausse paix qu'on obtient au moyen de concessions abusives. Contre toute attente, le pape, malade et circonvenu par des conseillers pusillanimes, donna le bref qu'on réclamait de lui : redevenu maître de sa pensée, il s'empressa de le rétracter; mais déjà les prélats chargés de la négociation avaient pris la route de Paris. Une circonstance assez inattendue vint neutraliser le fâcheux effet de leur démarche et du consentement arraché au souverain pontife. Napoléon ne trouva pas les concessions de Pie VII assez considérables: l'une des conséquences de l'acceptation du bref par l'empereur eût été la mise en liberté immédiate du pape, et Napoléon n'entendait point lâcher sa proie avant d'avoir obtenu du successeur de saint Pierre une renonciation absolue à la souveraineté temporelle de Rome. 1811.

Le cardinal Maury est nommé archevêque de Paris. — Le pape lui refuse l'institution canonique.

Le diocèse de Paris était alors profondément affligé d'avoir à subir le chef qui lui avait été imposé peu de mois après la mort du vénérable M. de Belloy, cardinal et archevêque. Le choix de l'empereur s'était porté sur un homme autrefois célèbre, et qui, dans les premiers jours de la révolution, avait courageusement lutté en faveur de la religion et des principes. L'abbé Maury, archevêque de Nicée en 1792, évêque de Montefiascone en 1794, et peu de

Digitized by Google

1811. temps après élevé au cardinalat, ne s'était point maintenu à la hauteur de son passé. Ses mœurs, sa conduite extérieure, étaient peu dignes de la sainteté de son caractère : son ambition et son orgueil le mettaient à la discrétion du pouvoir. Rappelé en France peu de temps après l'avénement de l'empereur, il avait été nommé premier aumônier du prince Jérôme, mais il n'accompagna point le roi de Westphalie dans ses États. Lorsque, malgré le discrédit dont sa personne était entourée, un décret impérial l'appela au siége métropolitain de Paris, il ne put obtenir du pape l'institution canonique, et il n'en persista pas moins à diriger le diocèse. Triste déclin pour un homme dont la carrière avait commencé par la gloire!

Mesures prises pour asservir l'enseignement. — Création de l'université impériale.

Mais les Églises de France avaient d'autres deuils à porter. Tandis que l'empereur proscrivait, par de rigoureux décrets, les congrégations d'hommes que tant de services avaient signalées à la reconnaissance des catholiques, il avait soustrait à la liberté et à la religion elle-même l'enseignement de la jeunesse; et les générations futures, parquées dans des espèces de casernes qu'on appelait lycées, grandissaient loin de l'influence des pères de famille, en dehors de la direction des ministres de Dieu. Le despotisme militaire avait voulu soumettre à son joug toutes les situations de la vie humaine : il fallait que le peuple fût organisé et discipliné comme une grande armée qui se meut au signal de son chef et obéit sans discuter. Le meilleur moyen d'atteindre ce but et de rendre toute résistance impossible était, sans con-

Digitized by Google

tredit, de faire sur l'enfance et sur la jeunesse la première application du système. L'université impériale émana de cette pensée. 1811.

Ainsi qu'on a pu le voir en parcourant l'histoire du consulat, Napoléon avait essayé, dès son entrée aux affaires, de placer sous la main du gouvernement les établissements d'instruction publique. Sous le consulat, on sortait d'une période d'anarchie; tous les liens sociaux étaient détendus, tous les principes foulés aux pieds; et l'homme fort qui semblait avoir mission de remédier à cette situation lamentable pouvait naturellement s'exagérer les besoins de l'ordre, et sacrifier la liberté de l'individu et les droits de la famille à une nécessité sociale. Napoléon, investi de la dictature suprême, appliqua à l'enseignement de la jeunesse cette volonté inflexible qui présidait à toutes les mesures du règne. D'une situation exceptionnelle et nécessairement transitoire, il fit une situation durable et permanente, et qui (nous l'avons vu de nos jours, sous beaucoup de rapports nous le voyons encore) se prolongea sous les gouvernements moins absolus qui suivirent, et se maintint alors même que la liberté reprenait partout sa place et ses droits.

Dès l'année 1806, l'empereur avait institué l'université impériale. Ce corps, investi d'un monopole qui vient de lui être enlevé, au moins en partie, était composé d'un grand maître, d'un chancelier, d'un trésorier, de dix conseillers à vie, de vingt conseillers ordinaires, et de trente inspecteurs généraux. La réunion de ces fonctionnaires formait

Digitized by Google

1811. une sorte de conseil impérial, dont les décisions étaient souveraines en matière d'éducation. Les lycées impériaux, les colléges communaux, les institutions particulières et les professeurs, étaient soumis à l'autorité suprême de l'université. Aucune école ne pouvait être ouverte sans la permission du grand maître, et ces établissements étaient assujettis à une taxe fort onéreuse. La discipline des lycées était militaire, et, sous quelques rapports, presque monastique. Les proviseurs, les censeurs, les maîtres, devaient garder le célibat; ceux qui se mariaient ne devaient point résider dans l'intérieur de l'établissement. Les jeunes gens étaient séparés de leur famille; ils ne pouvaient correspondre qu'avec leurs parents, et sous la surveillance des censeurs. Le grand maître pouvait exclure les élèves des lycées où ils recevaient l'éducation, et ce châtiment les rendait inhabiles à occuper un emploi civil. Les exercices, les arrangements intérieurs, les appels, le départ pour les classes, tout enfin se faisait au bruit du tambour. L'empereur voulait que, dès l'enfance, les jeunes Français considérassent la profession des armes comme leur destinée naturelle. Leurs maîtres étaient chargés de proposer sans relâche à ces jeunes âmes, comme le premier de leurs devoirs, l'obligation d'admirer l'empereur et de se dévouer à lui. Les cours étaient généralement bornés à l'étude des langues anciennes et des mathématiques. La connaissance des langues vivantes et des arts d'agrément pouvait être acquise dans des leçons séparées, mais on ne l'exigeait pas. Pour recruter le corps universitaire, l'empereur ins-

Digitized by Google

tituait l'École normale, qui devait être la pépinière du professorat. 1811.

Le conseil suprême de l'université impériale, ayant au-dessus de lui le grand maître, avait sa juridiction propre, qu'il exerçait sur tous les membres du corps enseignant : l'université, par ses propres membres, enseignait dans les lycées; elle surveillait directement les colléges particuliers et les écoles; elle avait seule le droit de conférer les grades universitaires, exigés, dans une certaine mesure, de quiconque aspirait à une profession libérale. Dès lors elle tenait comme en servage les éléments intellectuels de la nation, l'âme de la France. La France universitaire était donc organisée comme l'empire : il y avait un empereur de l'enseignement, qu'on appelait le grand maître, et qui n'était qu'un commissaire du pouvoir central : cet agent formidable du gouvernement politique avait sous ses ordres, dans chaque académie, une sorte de préfet de l'instruction, qu'on appelait recteur, et des commissaires généraux, qui étaient les inspecteurs. La volonté de l'empereur était partout; rien ne se faisait que par elle; et comme l'université impériale n'était point le fruit d'une pensée religieuse, comme elle n'était qu'un levier administratif, au lieu de former un corps moral, au lieu de rappeler le sacerdoce enseignant qui fonctionnait aux époques monarchiques, elle n'était, elle ne devint qu'une agglomération de fonctionnaires plus ou moins dévorés de la passion de parvenir, qu'une administration laïque offrant tous les dangers du monopole et des coteries, et se proposant, non de ren-

Digitized by Google

1811. dre les hommes meilleurs, mais de les dresser, de les façonner, de les discipliner, et de les faire marcher dans un sillon gouvernemental. L'université impériale, ainsi conçue, ne pouvait être qu'un instrument énergique de l'exploitation morale de l'homme par l'homme.

La religion, dont Napoléon aurait bien voulu se faire une arme, garda une place dans l'institution de l'université impériale; mais le maître, pour ne pas être contrarié dans le développement de sa pensée, voulut que la part réservée à la religion dans cet immense édifice fût aussi restreinte que possible. On ne pouvait soustraire l'enfance au culte ni à Dieu, mais on s'arrangea pour que la politique impériale ne fût pas trop gênée par l'Église. Il y eut dans chaque lycée une chapelle et un aumônier; celui-ci fut membre de l'université, et prit rang au nombre des fonctionnaires de l'État; le grand maître, son supérieur, veillait à ce qu'il ne se livrât point à un prosélytisme trop généreux, à ce qu'il enseignât surtout aux élèves des lycées le catéchisme impérial, qui faisait presque un dogme de la soumission absolue aux ordres et au gouvernement de Sa Majesté l'empereur et roi. Pour remédier à l'invasion du *fanatisme*, on avait recruté dans les rangs du parti voltairien un grand nombre de professeurs et de maîtres; on en avait choisi parmi les religieux renégats ou les anciens prêtres mariés. Sous prétexte de fusion et de conciliation politique, on abandonnait la jeunesse aux leçons ou aux exemples de ces indignes chefs.

Le clergé vit avec douleur l'organisation de l'uni-

Digitized by Google

versité impériale; il comprit que cette idée révolu- 1811.
tionnaire, que l'enfant appartient à l'État et non au père, recevait progressivement sa réalisation; il entrevit que les jeunes générations, élevées dans l'oubli de Dieu et loin de sa loi, ne se rattachant au culte que par des habitudes rares que le progrès dans la vie ne tarderait pas à faire disparaître, renfermeraient en leur propre sein, pour l'avenir, des germes de dépérissement et de mort. La religion est l'ordre par excellence : en dehors d'elle, il peut bien y avoir le silence imposé par la crainte, la compression exercée par la force, une hiérarchie matérielle et visible; mais il n'y a pas d'ordre moral, parce qu'il n'y a ni vérité, ni principes, ni obéissance, ni commandement émanant de Dieu, c'est-à-dire du pouvoir qui seul a le droit de commander et d'être obéi d'une façon absolue, parce que seul il ne change pas et ne se trompe pas.

L'empereur ne se faisait point, sous ce rapport, une idée complète de la portée de son œuvre : s'il voulait abolir la puissance temporelle de la papauté et tenir le clergé sous sa main, il n'avait au fond du cœur aucune arrière-pensée contre le dogme, aucune haine pour la religion; pourvu que le peuple obéît et que le conscrit ne manquât point à l'appel, il était disposé à voir avec satisfaction ses sujets dociles aux enseignements de l'Église et observateurs fidèles du catéchisme. S'il tint le clergé en dehors de la direction de l'enseignement, c'est qu'avant tout il voulait former la jeunesse aux habitudes de la guerre; et l'université ne fut point à ses yeux un auxiliaire

Digitized by Google

1811. philosophique ou irréligieux (à ce compte il n'en aurait pas voulu), mais seulement une grande école préparatoire aux écoles militaires. Tout fut combiné dans ce but : l'instruction littéraire fut subordonnée à l'enseignement scientifique; le tambour, les arrêts, les exercices prirent la place de la morale et de la religion. On ne proposa plus à la jeunesse, pour récompense des travaux et de la vertu, les joies de la conscience et le bonheur éternel; on fit briller à ses yeux, comme une perspective, des grades conquis sur le champ de bataille, ou le ruban rouge obtenu au prix de mille efforts, et les payant largement. Après cela la religion agissait, si elle trouvait encore place pour elle, et si la corruption ou le respect humain lui laissaient encore quelque empire sur les jeunes âmes.

L'institution de l'université, commencée en 1806, et complétée par les décrets du 17 mars 1808 et du 15 novembre 1811, ne tarda pas à porter des fruits dignes d'elle, et fut léguée par l'empire aux régimes politiques qui lui succédèrent. Il nous a été donné de lui voir livrer de rudes assauts et d'assister aux commencements de sa ruine; la lutte est trop récente pour que nous puissions discuter l'une après l'autre les questions qu'elle a soulevées : l'historien doit se borner (du moins nous le croyons) à l'exposé de ses principes, sous peine d'entrer dans l'arène et de prendre part au combat.

Vers le temps où l'empereur achevait de mettre la main à ce travail, il cherchait à exercer sur l'Église de France la plus dure compression. Plusieurs évêques

Digitized by Google

ou archevêques, soupçonnés de garder à Pie VII une fidélité courageuse, étaient jetés dans les prisons d'État, livrés à de mauvais traitements, et dépouillés de leurs siéges. Des cardinaux étaient arrêtés. Un généreux ecclésiastique, l'abbé d'Astros, convaincu d'avoir fait circuler une bulle pontificale qui réprouvait les prétendus pouvoirs du cardinal Maury, était jeté dans les sombres réduits de Vincennes. M. Portalis, fils de l'ancien ministre, et directeur général de la librairie, était brutalement chassé du conseil d'État pour n'avoir point prévenu la police de l'introduction de cette bulle. La disgrâce imméritée de ce fonctionnaire répandit dans les salons de Paris une tristesse profonde; on plaignit son exil, on osa manifester des sympathies; et parmi ceux qui préférèrent les devoirs de l'amitié à l'aveugle soumission qu'exigeait le maître, on remarqua avec intérêt MM. Molé et Pasquier.

1811. Mesures prises contre plusieurs cardinaux et autres ecclésiastiques.

L'année 1811 et les premiers mois de l'année suivante furent difficiles à passer, sous le rapport des subsistances : la récolte en céréales avait été mauvaise. Napoléon avait le coup d'œil trop juste pour ne pas voir à combien de dangers la France impériale allait être exposée, en cas d'une disette sérieuse : la révolution de 1789 ne s'était que trop rapidement développée sous la pression de la faim; et dans un pays tel que la France, qui fournit à peine aux subsistances de ses habitants, ce devait être un grave malheur que de se voir livré aux hasards de la pénurie des grains. En temps ordinaire, les inquiétudes de Napoléon eussent pu être moindres; le commerce

Mauvaise récolte. — Fausses mesures prises pour y remédier.

Digitized by Google

1811. aurait approvisionné l'empire, et on se serait confié à son intelligente activité; mais alors toutes les mers étaient au pouvoir des Anglais, nos ports étaient bloqués, nos vaisseaux pourrissaient dans les chantiers, et il fallait tirer tous les grains de l'Allemagne, qui elle-même avait à se préoccuper de ses propres besoins.

L'empereur n'était guère initié aux secrets de la science économique; il croyait que le gouvernement avait mission de faire arriver des grains, de former des réserves, d'amasser des quantités considérables de céréales, afin de livrer cette précieuse denrée aux classes pauvres, et à bas prix. Depuis la Genèse, qui nous parle des greniers d'abondance construits par l'un des Pharaons, dans la prévision de la famine prochaine, les hommes d'État de l'ancienne école ne conçoivent pas autrement la tâche des pouvoirs centralisateurs, en face d'éventualités semblables. Or, ce qui se passait, au temps de Joseph et de Benjamin, dans un coin de l'Orient, n'a plus d'application possible à une époque telle que la nôtre, où le peuple seul peut nourrir le peuple, et où l'on opère pour des nations entières sur la plus large échelle. De nos jours, l'action du commerce est seule efficace : c'est au commerce à puiser dans les contrées où il y a eu excédant de récoltes, pour porter ce superflu aux pays où les subsistances sont rares. Si un gouvernement veut intervenir lui-même dans cette opération, comme il ne dispose que d'un nombre fort limité de vaisseaux, de chevaux, d'attelages, il ne fait arriver sur les marchés qu'une quantité de grains tout à fait insuffisante;

Digitized by Google

et comme il peut fixer lui-même les prix de vente, il décourage et paralyse le commerce du dedans et du dehors, qui se voit hors d'état de soutenir la concurrence contre un gouvernement érigé en marchand de grains, et baissant à volonté la valeur vénale de la marchandise. Pour vouloir soulager le peuple en sacrifiant des centaines de millions que d'ailleurs il ne peut trouver, le gouvernement empêche le commerce libre de transporter sur les marchés et de mettre en vente des grains pour une somme dix fois plus forte. Cherchant à interdire l'accaparement, il le crée; préoccupé de prévenir la disette, il rend la famine possible. Son rôle ne doit consister qu'à protéger la liberté du commerce, qu'à donner sécurité aux convois de grains, et à éclairer les marchands sur les besoins réels des différentes contrées. Le grain est sans doute plus cher, et c'est une nécessité; car si le commerce n'avait aucun bénéfice à attendre, il se garderait bien de hasarder ses capitaux; mais si le pain augmente de prix, il ne manque pas, et c'est là ce qu'il faut obtenir. Quant aux classes pauvres, le gouvernement peut toujours les soulager en leur procurant du travail ou des salaires, ou en payant pour elles, sous diverses formes, ce qu'il y a d'excessif dans la différence du prix des grains. De cette façon, les sacrifices que le trésor public s'impose ne sont jamais perdus, et, tout en demeurant limités à un chiffre fort tolérable, ils peuvent suffire aux nécessités de la situation. Ce sont là, aujourd'hui, des vérités incontestables que les multitudes ne comprennent pas sans doute, mais que les administrateurs plus clair- 1811.

Digitized by Google

1811. voyants ne cessent de prendre pour règle. Sous la convention, qui décrétait le *maximum*, et sous Napoléon, le plus puissant moteur de la centralisation gouvernementale, on ne savait point encore qu'en matière de subsistances le pouvoir doit protéger, surveiller, et laisser faire.

Troubles à Caen. — Répression.

L'empereur consacra des sommes énormes à faire acheter du grain au dehors; mais, en dépit de ces sacrifices, et à cause d'eux, comme nous venons de l'établir, la disette ne fut ni amoindrie ni éloignée. Sur plusieurs points de l'empire il y eut des séditions et des révoltes : le gouvernement impérial les comprima avec une rigueur inouïe. La ville de Caen ayant été le théâtre d'une émeute causée par la faim, des troupes furent expédiées de Paris, qui rétablirent l'ordre matériel et mirent un assez grand nombre de malheureux, réputés rebelles, sous la main de la loi. En quelques jours une commission spéciale instruisit l'affaire et prononça de terribles condamnations : elle envoya à la mort neuf accusés, parmi lesquels figuraient quatre femmes. Ces malheureux furent impitoyablement fusillés.

Récolte en vin. — Comète de 1811.

La récolte en vin avait été des plus abondantes : elle est demeurée la plus remarquable de celles dont la France ait gardé le souvenir. Cette même année, parut dans le ciel une grande comète flamboyante; elle répandit dans les populations une terreur vague, dont les savants se moquèrent : mais ces alarmes et ces prévisions sinistres de tout un peuple n'en avaient pas moins un caractère menaçant, qui défiait les commentaires de la raison et l'orgueil

Digitized by Google

de la science. Tous les symptômes de crainte ne se montraient pas dans les sphères étoilées : il y avait, dans les événements politiques, de sérieux motifs d'appréhension, et c'est de ce côté que se tournaient surtout les regards. 1811.

Graves dissentiments entre la France et la Russie. — Griefs des Russes contre la France. — Armements en Russie.

Depuis l'entrevue d'Erfurt, des causes de mécontentement s'étaient accumulées entre la Russie et la France. La Russie succombait sous les nécessités du traité de Tilsit, qui lui imposaient le système prohibitif organisé par les décrets de Berlin contre le commerce anglais. Les réclamations de la noblesse et du peuple faisaient comprendre au czar Alexandre qu'il faudrait tôt ou tard rompre avec la France, et rouvrir à l'Angleterre les ports moscovites. Vouloir prolonger une situation qui fermait à la Russie ses principaux débouchés et lui enlevait la plus grande partie de ses richesses commerciales, c'était défaire l'œuvre de Pierre le Grand, et rendre peu à peu la nation russe à l'état sauvage. Les intérêts, les instincts, le patriotisme de ce pays s'opposaient à ce qu'il en fût ainsi; et Alexandre, bien que désireux de la paix, se trouvait contraint chaque jour davantage de se préparer aux éventualités d'une rupture. Napoléon s'était assez longtemps aveuglé sur les dispositions de son jeune allié; il croyait avoir fasciné pour toujours l'imagination d'Alexandre : mais il devint bientôt impossible de garder de telles illusions. Dès la campagne de 1809, l'empereur des Français avait pu voir que la coopération d'Alexandre contre l'Autriche avait été tardive, incomplète, et suspecte : il avait gardé pour lui ses ressentiments, mais il s'était dit que dé-

Digitized by Google

1811. sormais la Russie devait être surveillée avec soin. L'année suivante, un grief plus sérieux se produisit : l'empereur Alexandre publia un ukase qui ouvrit de nouveau à l'Angleterre les ports moscovites, et décréta diverses mesures prohibitives contre les principaux produits de la France, tels que nos vins et nos soieries. C'était annoncer au monde qu'un rapprochement venait de s'opérer entre la Russie et l'Angleterre, et il ne pouvait avoir d'autre but que l'abaissement de la puissance de Napoléon. Le peuple russe accueillit avec enthousiasme cette importante mesure; il y vit un moyen d'exporter enfin au dehors les bois de construction, la résine, la potasse, le chanvre, qui composent la principale richesse de la Moscovie, et qui, étant d'un transport lourd et difficile, ne trouvent point d'écoulement si on leur interdit les marchés d'outre-mer. Or, comme une résolution de cette nature était le premier pas ouvertement fait dans les voies d'une rupture avec la France, il devenait évident que, pour la soutenir, il fallait se disposer, dans un avenir très-prochain, à soutenir une nouvelle guerre contre Napoléon. Des levées d'hommes et de chevaux furent ordonnées sur toute la surface de l'empire moscovite, et se continuèrent sans éclat, mais sans relâche.

En agissant ainsi, Alexandre manquait peut-être aux traités qui l'unissaient à Napoléon, et l'empereur des Français affectait de s'en indigner. Cependant la Russie était dans son droit : elle ne faisait qu'entrer dans la voie que la politique française suivait depuis la conférence d'Erfurt. Pour Napoléon

Digitized by Google

comme pour Alexandre, les traités de paix n'étaient que de simples occasions de repos, dont on s'affranchissait, sans beaucoup de scrupule, dès que la voix de l'intérêt se faisait entendre, ou à la première circonstance favorable aux développements d'un plan ambitieux. Il était évident que Napoléon poursuivait, à l'égard de la Russie, un système menaçant, dont les effets pouvaient ne pas se faire longtemps attendre; et, à l'égard des autres nations continentales, un système d'envahissement rapide, qui ne laissait subsister aucun équilibre entre les deux grands empires. Pouvait-il, de bonne foi, donner à la France une extension démesurée, ajouter, au moindre prétexte, des provinces à ses provinces, et exiger de son allié une immobilité dans la ruine, une longanimité éternelle dans l'abaissement? Janv. 1812.

Napoléon, à l'issue de la campagne d'Autriche, avait trop clairement révélé au monde ses projets sur la Pologne. On ne pouvait douter qu'il ne cherchât à faire du duché de Varsovie un État indépendant, réservé à un nom moins modeste, et destiné à s'étendre de la Baltique au Danube, comme une barrière infranchissable entre la Russie et l'Europe occidentale. Cette idée de Napoléon était grande et généreuse. Du jour où il serait parvenu à la réaliser, la Russie eût été reléguée dans l'Orient, et aurait perdu l'autorité et l'influence que lui donnaient les agrandissements successifs opérés depuis un siècle. Le czar exigeait que l'empereur des Français prît l'engagement formel de ne jamais consentir au rétablissement de l'ancien royaume de Pologne, et Na-

Digitized by Google

Janv. 1812. poléon se refusait à souscrire à cette promesse : il se bornait à offrir de ne jamais favoriser une entreprise qui devrait avoir pour résultat la résurrection de la Pologne. Au point de vue des intérêts français, cette attitude était suffisamment digne : au point de vue de la Russie, elle indiquait une arrière-pensée assez transparente en faveur d'une insurrection nationale qui affranchirait la Pologne; et la Russie s'accommodait fort mal de cette éventualité.

Le czar se plaignait vivement de ce que le duché d'Oldenbourg, garanti par le traité de Tilsit à un de ses proches parents, venait d'être confisqué par la France, sous la promesse d'une indemnité. La Russie demandait que cette indemnité consistât dans la cession de la province de Dantzick ou de tout autre territoire rapproché de Varsovie, qui pût assurer aux armées moscovites une position stratégique importante lorsqu'il s'agirait de maintenir la ruine de la Pologne. La France, disposée à accorder une compensation, ne voulait pas que l'arrangement se fît aux dépens de la nationalité polonaise.

L'empereur de Russie demandait à être entièrement affranchi des conditions du système continental : sous ce rapport, Napoléon paraissait disposé à des arrangements qui devaient avoir pour résultat d'autoriser des échanges de produits entre la Russie et l'Angleterre; mais il voulait que le czar exonérât les produits français des taxes nouvellement établies, et dont le résultat était de les exclure des marchés russes, en faisant peser sur eux des droits exorbitants.

Digitized by Google

Lorsqu'on examine de près ces divers griefs, on voit qu'ils se compensent, et qu'une rupture aurait pu être prévenue, si les deux gouvernements avaient consenti à se relâcher de leurs prétentions. Mais Alexandre était bien déterminé à ne point sacrifier les intérêts commerciaux de ses peuples au maintien du système continental, qui ne devait servir que la France; il ne pouvait tolérer une politique tantôt sourde, tantôt ouverte, dont le résultat devait être le rétablissement de la Pologne; il se disait que l'Allemagne étant déjà vassale de la France, l'Angleterre succomberait tôt ou tard, grâce aux effets du système continental et au développement démesuré de l'empire napoléonien, et qu'alors la Russie demeurerait seule exposée aux coups formidables que lui porterait Napoléon. Pourquoi se résigner à une paix qui amènerait infailliblement une situation pareille, au lieu d'engager de nouveau la lutte, alors que l'Angleterre étant encore puissante, la péninsule espagnole, par sa généreuse insurrection, absorbait à elle seule une grande partie des ressources militaires dont l'empereur pouvait disposer? Le moment de rompre avec la France était donc venu. Pour Napoléon, il ne se dissimulait pas qu'une guerre avec la Russie allait créer des embarras et nécessiter des efforts immenses; mais, au lieu de les appréhender, il les acceptait volontiers, parce qu'il comptait sur le perpétuel ascendant de sa fortune. Qu'avait-il à craindre lorsque l'Allemagne et l'Italie devaient être en sa main des instruments de guerre contre la Russie? L'Angleterre ne serait-elle pas vaincue à Moscou et à Saint-Pétersbourg, le jour Janv. 1812.

Digitized by Google

Janv. 1812. où les armées françaises triompheraient dans ces deux capitales? La victoire, sans doute, coûterait à la France beaucoup de sang et de trésors; mais elle émanciperait la Pologne, elle ferait fléchir la Grande-Bretagne, elle assurerait pour toujours à l'empereur la prépondérance européenne; et les barbares seraient repoussés pour des siècles encore sous ces abris glacés et dans ces marais lointains que, depuis Attila jusqu'à Pierre le Grand et Catherine, ils ne cessent de franchir. Réaliser une situation aussi magnifique, n'était-ce pas un but à se proposer, et dont la poursuite méritait des sacrifices sans mesure? L'ancien lieutenant corse, qui à cette heure était maître de tant de royaumes, n'avait-il donc pas été assez heureux, jusqu'à ce jour, au jeu de la guerre, pour hésiter à hasarder, sur un coup de dé, la souveraineté de l'Occident? La guerre était devenue inévitable.

Échanges de notes diplomatiques. — Mission de M. de Lauriston.

De part et d'autre on différa l'explosion, et l'on procéda longtemps à des échanges de notes diplomatiques très-convenables par la forme, mais qui n'amenaient le redressement d'aucun grief. M. de Champagny, duc de Cadore, avait été remplacé aux affaires étrangères par M. Maret, duc de Bassano: celui-ci, commis laborieux et instrument docile, était l'homme que préférait employer Napoléon, parce qu'il n'opposait aucune résistance aux vues du maître. M. de Caulaincourt ne convenait plus au poste d'ambassadeur de Russie; il était trop fasciné par l'empereur Alexandre pour avoir l'intelligence des desseins cachés de ce souverain, et pour pénétrer le mystère des armements poursuivis dans toutes les provinces

Digitized by Google

moscovites. Napoléon envoya à Saint-Pétersbourg le général Law de Lauriston, officier de mérite, mais diplomate un peu novice, et qui ne devait être guère plus clairvoyant que le duc de Vicence. Le nouvel ambassadeur fit cependant connaître à Napoléon les mesures militaires dont la Russie était le théâtre, et l'empereur, de son côté, redoubla d'activité et de vigilance. Fév. 1812.

L'ambassadeur du czar auprès de l'empereur des Français était le prince Kourakin, partisan de la paix, et homme de plaisir et d'ostentation. La situation lui échappait un peu, mais Alexandre avait placé auprès de lui d'habiles conseillers d'ambassade; d'un autre côté, le czar se confiait à l'intelligence et au dévouement adroit du comte de Czernicheff, agent diplomatique plein de finesse et de réserve, qui dissimulait la haute mission dont il était chargé sous les dehors d'une vie futile, et adonnée à toutes les jouissances de l'esprit et du cœur. M. de Czernicheff était l'homme à la mode; on se le disputait dans les salons : les grandes dames de l'empire l'accueillaient avec un singulier empressement, et plusieurs d'entre elles ne craignaient pas de lui faire confidence de secrets importants surpris à leurs maris, et ayant trait aux préparatifs de la France contre la Russie. Un employé subalterne du ministère, nommé Michel, acheté à beaux deniers par M. de Czernicheff, lui livrait les états d'armements et la copie des principaux ordres transmis à tous les chefs de corps, dans le but de mettre nos régiments sur le pied de guerre. Ce misérable fut découvert, livré à la justice, et puni de mort. Mission de M. de Czernicheff.

Digitized by Google

Fév. 1812. Troubles en Angleterre.

L'Angleterre se félicitait des symptômes de rupture qui se manifestaient entre les deux grands empires du continent : c'était le moment où la politique napoléonienne pesait davantage sur elle; malgré le dévouement de sa population et l'intelligence de son commerce, elle souffrait beaucoup du système continental. A l'intérieur, des séditions d'ouvriers éclataient; on brisait les machines, et le peuple se soulevait dans les districts manufacturiers. La question des catholiques, qui partageait l'opinion, ajoutait à ces nombreuses difficultés; et le ministère, plusieurs fois remanié, se voyait réduit à faire parade d'une inflexible énergie, sous peine de manquer à la situation, et de voir échapper de ses mains les ressorts du gouvernement. Ce fut vers cette époque que lord Wellesley, ayant déposé le portefeuille des affaires étrangères, se retira pour faire place à lord Castlereagh; lord Liverpool, l'un des chefs du torysme modéré, fut également appelé à faire partie de l'administration. Le nouveau cabinet, ainsi reconstitué, avait à continuer l'œuvre de Pitt, et ne se montrait pas indigne d'un aussi formidable héritage. Pendant que d'une main il s'attachait à opprimer les mers, de l'autre il envoyait de nouvelles armées en Espagne, en Portugal, en Sicile, dans les îles de l'Archipel, sur les côtes du Brésil, partout où il était possible de disputer un peuple à Napoléon, ou de susciter des ennemis à la France. Surtout il exerçait sans pitié des représailles provoquées par les décrets de Berlin et de Milan; il soumettait les navires neutres à la visite; et comme si ce n'était point assez de cette usurpation exorbitante, il

Avénement de lord Castelreagh.

Digitized by Google

recrutait sa marine en capturant les matelots qui naviguaient sous les pavillons danois, suédois et américains. Les États-Unis ne pouvaient tolérer une si audacieuse violation du droit des gens : aussi déclarèrent-ils la guerre aux Anglais, et les hostilités, qui éclatèrent d'abord dans le Canada, ajoutèrent aux périls dont la Grande-Bretagne se trouvait environnée. Cette guerre aurait pu être une diversion de la plus haute importance pour la France ; mais en peu d'années les événements marchèrent avec tant de rapidité en Europe, que Napoléon retira fort peu d'appui de la querelle suscitée entre les États-Unis et l'Angleterre.

Mars 1812.

Les États-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre.

Napoléon fit adresser au cabinet de Londres des propositions de paix, mais elles étaient peu sincères : l'Angleterre ne pouvait sans honte consentir à une pacification qui, en laissant la France libre souveraine de ses conquêtes, devait assurer l'Espagne à la dynastie de Joseph, et Naples au roi Joachim Napoléon. La réponse de lord Castlereagh ne laissa subsister aucun doute à cet égard ; mais l'empereur n'en avait pas moins cherché à donner le change à l'opinion, en affectant de solliciter la paix, objet des vœux de ses peuples. Il prit prétexte de cette démarche pour réclamer et obtenir du sénat de nouvelles levées d'hommes : le sénat ne savait rien refuser, et les campagnes, à demi dépeuplées par la conscription, durent fournir aux agents impériaux les générations à peine arrivées à l'adolescence. Le désespoir des mères se traduisit dans tous les départements par des cris et des larmes ; mais le pouvoir se montra sans

Propositions de paix adressées sans résultat par Napoléon à l'Angleterre.

Nouvelles levées d'hommes.

Digitized by Google

Mars 1812. pitié, et le pied de guerre fut assez prodigieusement élevé pour qu'il devînt possible à l'empereur d'échelonner des troupes de Cadix à Moscou, et de Corfou jusqu'aux bouches de l'Elbe.

Situation difficile du roi de Prusse. A la veille d'une lutte si menaçante, le malheureux roi de Prusse comprenait bien que la neutralité était pour lui impossible. Placé entre la Russie, dont il souhaitait secrètement le triomphe, et la France, qui d'un mot pouvait le déposséder du trône, il cherchait à ménager le plus fort, et à se mettre d'avance en mesure de se rallier au vainqueur, quel qu'il fût. Le peuple prussien se montrait plus franc et plus énergique ; il ne dissimulait point sa haine pour Napoléon, et il n'attendait qu'un signal pour jeter de nouveau le gant à la France. M. de Hardemberg, premier ministre du roi Frédéric-Guillaume, était bien l'homme d'État qui convenait le mieux à la politique double dont il fallait faire jouer les ressorts. Tandis que le gouvernement prussien, placé sous son influence, s'épuisait auprès de Napoléon en protestations amicales, et offrait des contingents armés destinés à servir contre la Russie, il ne manquait pas d'éclairer secrètement le czar sur ses dispositions véritables. Alexandre aimait le roi de Prusse, il ne voulait pas l'exposer à une ruine certaine, et il lui fit donner l'assurance de ses sympathies : surtout il lui fit connaître que la Russie lui tiendrait compte des difficultés de sa position, et que, vînt-il à être obligé de prendre part à la lutte, on le considérerait toujours comme n'ayant agi que sous la pression d'une menace dont il ne pouvait conjurer les effets. C'était

Digitized by Google

assez dire à la Prusse qu'au premier revers subi par la France, elle pourrait, sans remords et sans crainte, se tourner contre Napoléon et unir ses efforts à ceux d'Alexandre. La Prusse accepta cette position, et se tint prête aux éventualités qui pouvaient surgir. En attendant, elle consentit à fournir à la grande armée un corps auxiliaire de vingt mille hommes, destiné à agir offensivement contre la Russie. Avril 1812.

Napoléon voulait en quelque sorte se présenter au monde comme le chef d'une grande ligue européenne organisée pour soustraire l'Occident aux entreprises de la politique russe : ce n'était point assez pour lui que de joindre à son armée d'invasion les contingents de la Prusse; il exigea la coopération du roi de Naples, son vassal. Quant au Danemark, ce royaume était sans marine, et il n'avait de soldats que ce qu'il en fallait pour se mettre à couvert d'une invasion étrangère : Napoléon se contenta de ses sympathies. Le roi de Saxe et les autres princes de la confédération du Rhin ne pouvaient refuser leur concours, sous peine de félonie. Ils imposèrent silence à la légitime indignation de leurs peuples, et ils s'unirent à la France. Napoléon entraîne la Prusse, Naples et la Saxe, dans la querelle.

Napoléon aurait vivement désiré entraîner la Suède à épouser sa querelle; mais l'influence de Bernadotte dominait cette contrée, et il ne fallait plus compter sur elle. Napoléon avait d'ailleurs fourni à la Suède de légitimes sujets de plainte, en prêtant la main à la conquête de la Finlande par le czar : d'un autre côté, la Suède, moins encore que la Russie, ne pouvait s'assujettir aux conséquences du système continental;

Digitized by Google

Avril 1812. La Suède veut d'abord garder une neutralité malveillante, et bientôt elle se range du côté du czar.

en fermant ses ports aux Anglais, elle se condamnait elle-même à subir un intolérable blocus; et, à vrai dire, la France ne pouvait exiger d'elle de pareils sacrifices, sans se montrer la plus injuste et la plus tyrannique des nations. En devenant prince royal de Suède, Bernadotte s'était fait Suédois : devait-il agir autrement, et trahir, au profit de l'empereur, le peuple dont le suffrage lui avait décerné l'adoption royale? On a beau se poser exclusivement sur le terrain français, et faire entendre de belles phrases sur le patriotisme et la liberté : il n'est aucun principe qui justifie la trahison; et Bernadotte, héritier du trône de Suède, eût été un traître en sacrifiant les intérêts de sa nouvelle patrie à ceux de la France. Ce n'était pas pour de telles fins que la nation suédoise lui avait confié la garde de ses droits et de son honneur.

L'empereur des Français s'obstinait à ne voir dans Bernadotte qu'un vassal de plus, qu'un roi feudataire, tel que Jérôme ou Joachim : il se croyait maître de lui imposer une politique, et d'exiger de lui la coopération d'une armée suédoise contre la Russie. Par l'orgueil de ses prétentions il blessa au cœur Bernadotte : la vieille haine qui depuis le 18 brumaire couvait sourdement entre les deux rivaux, disposa le prince royal de Suède à écouter les propositions de l'Angleterre, et à se séparer de la France. Il eût été facile de prévoir ce résultat, dont les conséquences furent terribles pour la puissance napoléonienne : l'empereur ne voulut écouter ni la modération ni la justice; et la Suède, réduite à prendre un parti, se prononça contre nous. Les armées de Na-

Digitized by Google

poléon occupèrent militairement la Poméranie sué- Mai 1812.
doise; mais ce fut une triste compensation aux dangers que nous réservait l'hostilité de Bernadotte.

Contraint de renoncer à la coopération armée de la Suède, Napoléon espéra un moment que la Porte Ottomane se montrerait plus disposée à concourir à ses desseins. Depuis quelques années la Russie et la Turquie d'Europe étaient en guerre; mais, de part et d'autre, on en était venu à se contenter de simples démonstrations, afin de gagner du temps, et d'arriver, s'il était possible, à résoudre pacifiquement la question des provinces danubiennes. Certes, il paraissait bien difficile que Napoléon entraînât la Turquie dans sa politique : n'avait-il pas, à Tilsit et à Erfurt, autorisé la Russie à s'emparer de la Moldavie et de la Valachie, qui appartenaient au Grand Seigneur? et cet abandon flagrant des intérêts de la Porte ne devait-il pas avoir pour conséquence de jeter la Turquie d'Europe dans les rangs de nos ennemis? La Porte se rappela ces légitimes griefs; elle ne perdit pas de vue que Napoléon, dans ses vastes combinaisons politiques, avait plus d'une fois admis comme nécessaire le partage de l'empire ottoman et la conquête de Constantinople. A cet égard, les agents de l'Angleterre eurent soin de l'éclairer, de stimuler ses craintes, ses ressentiments; et la mission que Napoléon avait confiée au général Andréossy, dans le but de conclure une alliance offensive entre la Turquie et la France, échoua sans retour devant l'évidence des faits, et grâce aux subsides adroitement distribués par l'Angleterre. La Porte reste neutre.

Digitized by Google

Mai 1812. L'Autriche consent à coopérer aux efforts de la France contre la Russie.

L'Autriche se montra plus accommodante; elle ne marchanda point sa neutralité, elle consentit même à fournir un corps auxiliaire assez considérable, dont la coopération ne devait être ni active ni efficace. Cette amitié fut plutôt un malheur pour Napoléon qu'une garantie de succès, et déjà il put entrevoir ce que coûtait à la France l'alliance de l'Autriche, qu'il avait si ardemment recherchée. L'Autriche, en demeurant une puissance neutre ou amie pendant la lutte, avait droit à ce qu'on la maintînt dans la possession paisible des provinces qu'elle s'était attribuées lors du fatal démembrement de la Pologne. Or, garantir à l'Autriche la domination de ce territoire, c'était s'interdire de rétablir la nationalité polonaise dans un moment où le plus sûr moyen de venir à bout de la Russie était de relever sur ses antiques bases le royaume de Pologne, plusieurs fois morcelé et démembré. Napoléon le comprenait si bien, qu'il offrait à l'Autriche de lui rétrocéder l'Illyrie, dans le cas où l'intérêt de sa politique lui prescrirait d'affranchir la neutralité polonaise. L'Autriche ne se contentait pas de cette compensation; elle désirait rentrer en possession de Venise, et Napoléon, roi d'Italie, ne pouvait payer si chèrement la résurrection de la Pologne. Quoi qu'il en soit, la coopération promise par l'Autriche ne lui fut que d'un faible secours, tandis que la Pologne et la Lithuanie se montrèrent désillusionnées, même avant la guerre. Dans cette situation que l'Autriche faisait à la politique napoléonienne, on pouvait déjà reconnaître l'habile influence de M. de Metternich.

Digitized by Google

Mai 1812. Inquiétudes en France.

On peut voir, par ce qui précède, que la situation se dessinait d'une façon nette; et rien ne saurait donner une idée des appréhensions que causait, parmi les populations, l'approche d'une lutte décisive entre les deux grands colosses européens. En France, on a pour habitude de tout blâmer, et de ne se rallier qu'au succès : il ne faut donc point s'étonner si un grand nombre d'hommes, à qui l'événement donna raison, s'épouvantèrent de l'entreprise que l'empereur avait conçue. Fouché partagea ces craintes ; il mit sous les yeux de Napoléon un mémoire habilement rédigé, et qui, en signalant les immenses périls de la guerre, faisait entrevoir à l'empereur la destinée de Charles XII. Napoléon avait résolu de mener à fin ses projets démesurés; il ne supportait qu'avec aigreur la contradiction et les conseils. Il fit peu de cas de la démarche de Fouché et des réclamations de l'opinion publique : uniquement préoccupé de l'exécution de ses plans, il se montra sourd aux avertissements les plus sages, et sourd plus que jamais aux plaintes des familles dont les enfants, violemment arrachés du foyer paternel, allaient dans peu de jours suivre sa course aventureuse vers le pôle.

Organisation de la garde nationale.

L'empereur soumit à la sanction du sénat un projet de loi qui divisait la garde nationale en trois *bans* (Napoléon se complaisait à rétablir ces formules féodales): le premier ban comprenait les hommes de vingt à vingt-six ans; le second, les hommes de vingt-six à quarante; le troisième, les hommes de quarante à soixante. Dès que ce sénatus-consulte eut partagé la France en trois réserves, les préparatifs

Digitized by Google

Mai 1812. de la guerre furent poursuivis avec une activité inouïe sur toute la surface de l'empire.

Cour plenière de rois tenue à Dresde.

Mais Napoléon, avant de se lancer en aveugle dans cette redoutable lutte, voulut tenir en Allemagne une cour plénière de rois. Le 9 mai 1812, il sortit du palais des Tuileries, où il ne devait rentrer que vaincu; et il prit la route de Dresde, après avoir donné rendez-vous dans cette capitale aux princes vassaux et aux souverains alliés. Sa marche fut une ovation continuelle; la France orientale fit éclater le plus vif enthousiasme sur le passage de l'empereur. Ces provinces de l'est avaient beaucoup gagné au triomphe de nos armées, et à la soumission tant de fois répétée de l'Allemagne: le passage des troupes, l'achat des approvisionnements, les voyages non interrompus des illustres étrangers qui, de tous les points de l'Europe, se rendaient à Paris; ces diverses causes avaient répandu beaucoup d'argent dans les départements austrasiens, et là, plus que partout ailleurs, le nom de Napoléon était aimé du peuple. En Allemagne, les contrées que l'empereur eut à parcourir étaient celles que la guerre avait davantage épargnées; et là, au moins, le nom français ne soulevait point toutes ces haines qui embrasaient sourdement la Prusse, le Tyrol et l'Autriche. Les bons Allemands montrèrent une curiosité mêlée d'admiration : Napoléon leur semblait plus qu'un homme; et cependant c'était déjà un étrange symptôme que le voyage pompeux de l'empereur. Jusqu'à ce jour, quand il était entré en campagne, à Ulm, à Iéna, à Ratisbonne, on l'avait vu apparaître comme la foudre

Digitized by Google

sur le théâtre de la guerre, et il n'avait révélé sa présence à l'ennemi que par des prodiges imprévus : maintenant ce n'était plus en lieutenant, mais en roi, qu'il entreprenait une expédition; vous eussiez dit Sésostris conduisant à sa suite des souverains et des peuples enchaînés, et personne ne s'attendait à voir se renouveler les désastres de l'armée de Cambyse. Mai 1812.

Le voilà donc qui s'avançait vers la capitale de la Saxe, suivi de l'impératrice, la fille des Césars, et entraînant sur ses pas des rois et des multitudes. Jamais, depuis les siècles de Gengis-Khan et de Timour, aucun homme ne s'était trouvé revêtu d'une telle puissance : les souverains et les princes, rassemblés autour de lui, rivalisaient de soumission et de servitude. Le roi de Prusse, qui épiait secrètement l'occasion de secouer le joug, s'humilia jusqu'à offrir son fils aîné pour servir d'aide de camp à Napoléon; mais ce dernier, satisfait de cet hommage, refusa de l'accepter. L'empereur et l'impératrice d'Autriche avaient pris rang parmi les pèlerins et les courtisans de Dresde, et ces hôtes couronnés ne faisaient que rehausser par leur présence la splendeur inouïe du conquérant (1). Pour lui, étonné de sa propre gloire, surpris de la grandeur de son rêve, il ne doutait pas de venir à bout, en une seule campagne, de toutes les ressources de la Russie : il laissait éclater sa confiance dans le succès; une ou deux batailles devaient suffire pour désarmer la

(1) Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois !...

Digitized by Google

Juin 1812. Moscovie et mettre le czar aux genoux de la France. Les généraux et les soldats partageaient ces illusions chimériques, et les rois étrangers se gardaient bien de dire que la fortune était changeante : ils se contentaient d'espérer tout bas qu'elle le serait. On eût dit que c'était là leur calcul et leur espérance, et que, ne pouvant désormais attaquer Napoléon à force ouverte, ils cherchaient à le vaincre par lui-même, et à augmenter son aveuglement à force de respects et de flatteries. Ainsi, plus ils s'abaissaient, plus s'accroissaient leurs ressentiments. Pour répondre aux démonstrations fastueuses qui avaient pour but de l'intimider et de le déterminer à solliciter la paix, l'empereur Alexandre se rapprocha de l'Allemagne, et porta son quartier général à Vilna.

L'empereur et la grande armée se mettent en marche contre la Russie.

Cependant toute l'armée active était en marche, à travers l'Allemagne, pour atteindre les frontières de la Russie : le rendez-vous était assigné au Niémen, sur le bord de ce même fleuve dont le nom rappelait les victoires de la grande armée et l'alliance de Tilsit, trop tôt rompue. Le 29 mai, Napoléon quitta Dresde et se rendit à Glogau ; le 30, il entra en Pologne, et ce fut à Posen qu'il apprit la détermination de Bernadotte et l'attitude hostile prise par la nation suédoise. De Posen, l'empereur se rendit à Thorn ; le 7 juin, il fit son entrée à Dantzick, et, le 12, il arriva à Kœnigsberg. Chacun de ses moments fut donné aux préoccupations de la campagne qui allait s'ouvrir, et aux soins multipliés de l'administration militaire. Le 17, il s'arrêta à Vehlau ; le 18, à Insterbourg. Les rives de la Prégel étaient couvertes de vivres, et

Digitized by Google

deux cent quatre-vingt mille hommes débouchaient par quatre chemins différents. Le 19, Napoléon établit son quartier général à Gombruen, et le 22, à Wilkowiski. Jusqu'à ce moment il avait conservé l'espoir d'amener Alexandre à lui soumettre des propositions pacifiques; mais enfin il apprit que le czar s'était froidement résigné aux nécessités de la guerre : de part et d'autre il n'était plus possible de suspendre les coups. Juin 1812.

Quatre cent vingt mille combattants, infanterie, cavalerie, génie, artillerie, compris sous la dénomination de grande armée, étaient rassemblés sur la rive gauche du Niémen ; une armée de réserve, désignée sous le nom de neuvième corps, occupait le pays entre l'Elbe et l'Oder; l'imposante garnison de Dantzick formait la seconde réserve; la cavalerie s'élevait à soixante mille hommes, et les parcs d'artillerie comptaient douze cents pièces de canon. L'histoire moderne n'offrait aucun exemple d'un si prodigieux rassemblement d'hommes en armes : il y en avait de toutes les nations, Français, Allemands, Polonais, Italiens et Dalmates. Davoust, Oudinot, Ney, Eugène Beauharnais, Poniatowski, Gouvion Saint-Cyr, Junot, Macdonald, Lefebvre, Mortier, Bessières, Nansouty, Montbrun, Grouchy, Latour-Maubourg, Dommerc, Morand, Friand, Gudin, Dessaix, Compans, Bordesoul, Pajol, Castex, Corbineau, Marchand, Delzons, Bruyères, Saint-Germain, Valence, Wathier, Sébastiani, Defrance, Kellermann, Lahoussaye, Chastel, et tant d'autres, dont les noms échappent à notre souvenir, commandaient les grands corps et les Forces militaires opposées de part et d'autre.

Digitized by Google

Juin 1812. différentes divisions de l'armée française proprement dite. Deroi et de Wrède avaient sous leurs ordres les Bavarois; Lecoq et Zeschnan, les Saxons; Ochs et Damas, les Westphaliens; le général York, les Prussiens; le prince de Schwartzemberg, les divisions autrichiennes : Murat, roi de Naples, était le général en chef de la cavalerie. On avait rassemblé de nombreux équipages de ponts; les convois de munitions et de vivres étaient organisés en bataillons; des milliers de bœufs et de chevaux conduisaient les charrettes.

L'armée d'Alexandre, répandue sur un vaste territoire, et distribuée en plusieurs grandes masses, atteignait à peine un effectif de deux cent cinquante mille hommes. Son centre, commandé par le général Barclay de Tolly, prenait le titre de première armée d'Occident : ces troupes s'étendaient de Vilna à Kowno jusqu'à Lida et Grodno; à droite, elles s'appuyaient sur la Vilia, et à gauche sur le Niémen. La seconde armée d'Occident était placée sous les ordres de Bagration : forte de quatre-vingt mille hommes, en y comprenant un corps dirigé par Wittgenstein, elle couvrait la frontière au nord et au sud de Grodno. Une armée de réserve, évaluée à cinquante mille hommes, et commandée par Tormasoff, se rassemblait à Lutsk, en Volhinie; une autre armée occupait encore les provinces voisines du Danube, et ne prenait point part à la lutte. Deux corps se formaient, l'un à Mozys, l'autre à Riga et à Dünabourg; des réserves gardaient Vilna et Swentziany; un camp retranché s'élevait devant Drissa, dans un repli de la Düna.

Digitized by Google

Des troupes irrégulières, composées de Cosaques et de Baskirs, avaient ordre de se porter sur les ailes de nos armées, de les harceler sans relâche, d'attaquer les convois et de refuser le combat. Juin 1812.

Le plan de Napoléon était de rassembler la plus grande partie de ses forces sur le centre de la ligne russe, de la rompre, de pénétrer ensuite rapidement dans le pays en enlevant les grandes villes, et en détruisant l'un après l'autre, par la supériorité des armes ou l'imprévu des manœuvres, les corps ou les divisions de l'ennemi. Les dispositions d'Alexandre et de ses lieutenants étaient purement défensives; elles consistaient à céder le terrain lentement, pied à pied, en dévastant le pays avant de l'abandonner : ce système devait avoir pour résultat de livrer aux Français plusieurs provinces dépeuplées ou ravagées, et d'amener l'armée d'invasion à s'aventurer jusques au cœur de la Russie. Là, dès que la mauvaise saison commencerait à sévir, elle serait inévitablement surprise dans sa propre victoire; elle se verrait en même temps bloquée par la famine et le froid, et attaquée par un double ennemi, le fer et la tempête. Ce calcul ne devait que trop réussir. La France, enivrée d'orgueil, le soupçonnait à peine; l'Europe, vassale ou opprimée, attendait, en passant de l'anxiété à la confiance, que les éléments et les Moscovites se réunissent pour mettre fin à la fortune de Napoléon. Plan de Napoléon. — Dispositions d'Alexandre.

L'empereur des Français adressa à la grande armée la proclamation suivante :

« Soldats, la seconde guerre de Pologne est com- « mencée. La première s'est terminée à Friedland et Proclamation de Napoléon.

Digitized by Google

Juin 1812. « à Tilsit. A Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à « la France et guerre à l'Angleterre : elle viole au- « jourd'hui ses serments ! Elle ne veut donner aucune « explication de son étrange conduite que les aigles « françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos « alliés à sa discrétion.

« La Russie est entraînée par la fatalité : ses des- « tinées doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dé- « générés ? Ne serions-nous plus les soldats d'Aus- « terlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la « guerre : le choix ne sera pas douteux. Marchons « donc en avant ! passons le Niémen, portons la « guerre sur son territoire ! La seconde guerre de Po- « logne sera glorieuse aux armées françaises comme « la première ; mais la paix que nous conclurons « portera avec elle sa garantie, et mettra un terme « à la funeste influence que la Russie a exercée de- « puis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.

« NAPOLÉON. »

Proclamations du czar. Un ordre du jour, émané du czar, répondit à ces menaces prophétiques qui ne devaient point s'accomplir. Alexandre, après avoir rappelé ses griefs contre la France, annonçait à ses peuples que la guerre venait de commencer ; il en appelait au courage de ses fidèles Esclavons ; il leur rappelait qu'ils avaient à défendre leur religion, leur pays, leur indépendance, et il ajoutait : *Je suis avec vous ! Dieu combat pour nous !* Dans une seconde proclamation, il s'exprimait ainsi :

« Peuples, l'attaque la plus perfide est le prix de

Digitized by Google

« notre fidélité à garder la foi jurée. J'ai épuisé tous Juin 1812.
« les moyens compatibles avec l'honneur du trône et
« l'avantage de la patrie, pour éviter la guerre. Tous
« mes efforts ont été vains. L'empereur Napoléon a
« résolu la perte de la Russie : mes propositions les
« plus modérées sont demeurées sans réponse. Cette
« surprise soudaine a mis dans tout son jour le peu
« de sincérité des intentions pacifiques qu'il annon-
« çait tout récemment encore. Il ne m'a donc laissé
« d'autre alternative que celle de recourir aux armes,
« et d'employer tous les moyens que la Providence m'a
« donnés pour repousser la force par la force. J'ai une
« entière confiance dans le zèle des Moscovites et dans
« le courage de mes troupes. Menacées dans le sein
« de leurs familles, elles se défendront avec la bra-
« voure qui caractérise la nation russe. La Providence
« favorisera notre juste cause. C'est pour défendre la
« patrie, pour maintenir l'indépendance de la Russie
« et l'honneur national, que j'ai tiré l'épée : je ne la
« remettrai dans le fourreau que lorsqu'il ne restera
« plus un seul étranger dans mon empire.

« ALEXANDRE. »

Ainsi, pendant que Napoléon en appelait à la fatalité, comme l'aurait fait un calife déployant l'étendard du prophète, le czar parlait aux Russes de Dieu et de la patrie. Le premier haranguait des soldats; l'autre s'adressait à un peuple.

Les ordres étaient donnés, toutes les mesures étaient prises. D'après le plan tracé d'avance par Napoléon, l'aile gauche de l'armée française, sous les ordres de Mouvements de l'armée.

Digitized by Google

Juin 1812. Macdonald, allait entrer dans la Courlande, menacer le flanc droit des Russes, et se porter sur la Livonie; en passant, elle devait prendre Riga, ou du moins en faire le siége. L'aile droite, rassemblée en Volhynie, sous le commandement du prince de Schwartzemberg, avait en face d'elle l'armée russe, conduite par le général Tormasoff. Ce fut une faute grave que de charger les Autrichiens auxiliaires de la mission d'occuper la Volhynie; cette province est polonaise d'origine, de traditions et de mœurs: elle ne pouvait voir des libérateurs dans ces soldats de l'Autriche qui, à une époque récente, avaient contribué à l'asservissement de la Pologne. Les misères que subissait la Gallicie lui disaient assez que ce n'était point de l'armée autrichienne que lui viendrait sa délivrance. Quoi qu'il en soit, la grande armée française, divisée en trois fortes masses, occupait le centre. Sous les ordres immédiats de l'empereur agissaient plusieurs corps, dont la réunion formait un effectif de deux cent soixante mille combattants; quatre-vingt mille étaient placés sous le commandement de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie; la troisième armée centrale obéissait au prince vice-roi. D'après le plan de l'empereur, c'était à lui qu'appartenait la mission d'écraser la première armée occidentale de Russie; Jérôme devait se porter sur la seconde, tandis qu'Eugène pénétrerait entre les deux armées ennemies, les maintiendrait séparées, préviendrait leur jonction, et agirait contre l'une ou l'autre, selon les circonstances. Le 24 juin 1812, les trois masses énormes de la grande armée impériale se mirent en mouvement

Les Français passent le Niémen.

Digitized by Google

sur le Niémen, et franchirent ce fleuve par des points différents, savoir: Jérôme, vers Grodno; Eugène, vers Pyloni; et l'empereur, près de Nagaraiski, à trois lieues au delà de Kowno. Quelques sapeurs, jetés sur une barque, traversèrent les premiers le Niémen. Comme ils venaient de mettre le pied sur l'autre rive, ils rencontrèrent une patrouille de Cosaques, dont le chef vint à eux: « Qui êtes-vous? » demanda cet homme. — « Français, » répondirent-ils. — « Que voulez-vous? » reprit l'officier ennemi. Un sapeur répliqua: « Vous faire la guerre et délivrer la Pologne! » Les Cosaques se replièrent dans les bois, et trois coups de fusil tirés au hasard ouvrirent la campagne et donnèrent le signal de l'invasion. Juill. 1812.

Le passage du fleuve dura plusieurs jours. On dit qu'en abordant sur le sol de la Russie le cheval de Napoléon trébucha, et que cet incident parut d'un mauvais présage. Ce sont là des symptômes qu'on remarque après coup, pour dramatiser un récit bien assez tragique dans son effrayante simplicité, sans qu'on y ajoute des ornements superstitieux. Les soldats qui défilaient devant Napoléon le saluaient avec enthousiasme, et bien peu d'entre eux devaient reparaître sur les bords de ce fleuve dont ils s'éloignaient avec tant d'orgueil. Aucun ennemi ne se montrait, mais la chaleur était lourde, et bientôt un orage formidable éclata sur l'armée: les routes et les champs furent inondés; plusieurs milliers de chevaux périrent, et il fallut abandonner une partie des équipages dans les sables. On eût dit que le génie protecteur de la Russie, plus redoutable que le géant

Digitized by Google

Juill. 1812. Adamastor, se dressait sur les frontières de l'empire, et cherchait à les protéger contre les armées du Sud. Au delà de Kowno, et dans les flots de la Vilia, dont les Cosaques avaient rompu le pont, un escadron des Polonais de la garde périt presque tout entier. Entraînés par les eaux devant Napoléon, ils disparaissaient pêle-mêle, et on les entendait crier *Vive l'empereur!* Les spectateurs étaient immobiles d'horreur et d'admiration. Quatre jours après, l'armée russe battait en retraite au milieu des plaines à demi dévastées. L'empereur entra dans Vilna, l'ancienne capitale de la Lithuanie. Il y fut reçu par la population avec un chaleureux enthousiasme : cet accueil, aux yeux de nos soldats, ne compensa que bien faiblement les épreuves d'une campagne déjà pleine de déceptions, et qui cependant commençait à peine.

Mouvement en Lithuanie. — Cette contrée est occupée par l'armée française.

La France semble s'être vouée à l'idée chevaleresque, mais trop souvent ingrate, de réveiller les nationalités mortes et de les faire revivre. En Lithuanie, on crut qu'il était possible de rétablir une patrie slave, et de s'en faire un point d'appui contre la Russie ; il fut question d'organiser cette contrée en provinces et en intendances, de les faire administrer par des auditeurs et des sous-préfets. Un décret impérial ordonna la formation d'une garde nationale et d'une gendarmerie d'élite ; Vilna dut être administrée par un conseil municipal ; les anciennes couleurs du pays furent arborées, et les vieillards pleurèrent de joie. Tout cela fut un rêve qui disparut devant les nécessités de la guerre.

Cependant, parmi les peuples il y en avait un qui

Digitized by Google

attendait de Napoléon le retour de sa gloire antique et le redressement de griefs accumulés depuis soixante ans par l'injustice de la Russie. Napoléon pouvait d'un mot ressusciter la Pologne, et en faire comme une puissante barrière entre l'Occident et les Scythes; mais, pour en venir là, il fallait briser les traités existant entre la France et l'Allemagne, et infliger un tel affront à la Prusse et à l'Autriche, que ces deux puissances n'auraient eu d'autre ressource que de prendre les armes, et de se tourner en désespérées contre la France elle-même. Napoléon ne pouvait se mettre sur les bras un si grand nombre d'ennemis : c'était assez de l'Espagne tout entière, acharnée à la guerre sainte, pour n'avoir pas encore à entendre le tocsin réveiller l'Allemagne sur les derrières de son armée. Où serait la base des opérations entreprises contre la Russie, le jour où, de la Save à la Vistule, des bouches de l'Elbe à celles du Danube, tous les éléments du corps germanique, peuples et rois, s'armeraient contre lui et rendraient sa retraite impossible? Ne valait-il pas mieux attendre, pour rétablir la Pologne, que la Russie fût vaincue et humiliée ? Alors l'Autriche accepterait avec honneur une compensation du côté de l'Illyrie; et quant à la Prusse, le moment serait venu d'en finir avec elle et de lui porter le dernier coup. Jusque-là, le devoir de la Pologne était de se résigner et de se dévouer.

Juill. 1812. Incertitudes de Napoléon à l'égard de la Pologne.

Et, d'ailleurs, Napoléon n'aimait qu'à demi la Pologne : s'il rendait justice à la bravoure des peuples de cette contrée, s'il admirait leur courage aveugle, leurs idées généreuses, leur enthousiasme si

Digitized by Google

Juill. 1812. facile à exciter, il savait que de toutes les races qui habitent l'Europe, aucune ne manque au même degré de sagesse et de bon sens : il méprisait les hommes d'État et les anciennes lois de ce peuple; aucune institution ne lui semblait plus folle que ce *liberum veto* qui avait perdu la Pologne; et si la noblesse de ce pays lui paraissait belle sur un champ de bataille, il la trouvait dure, injuste, oppressive et tyrannique au milieu de ses pauvres serfs et dans ses domaines. Il désirait sans doute rétablir la nationalité polonaise, mais il tenait à choisir le lieu et l'heure où cette résurrection deviendrait possible sans nuire à la France; et il s'indignait de l'étrange prétention d'un peuple qui ne voulait voir en lui qu'un chevalier errant armé pour sa cause.

La Pologne réclame son affranchissement sans pouvoir l'obtenir.

Quoi qu'il en soit, la Pologne s'imagina que l'heure de son affranchissement avait sonné; elle ne vit pas que Napoléon ne pouvait et ne devait lui rendre sa nationalité et ses droits qu'après avoir terrassé la Russie, et contraint, par cette victoire, la Prusse et l'Autriche à subir ses volontés sans murmure. La diète de Varsovie se constitua en confédération générale; elle proclama le royaume de Pologne rétabli; elle invita les Polonais à se confédérer, et elle chargea l'un de ses membres, le sénateur Wibicki, de présenter au nom de la patrie, à l'empereur des Français, une adresse solennelle; il y était dit : « Que les Polonais n'avaient été soumis ni par la paix ni par la guerre, mais par la trahison; qu'ils étaient donc libres de droit devant Dieu comme devant les hommes; qu'aujourd'hui, pouvant l'être de fait, ce droit deve-

Digitized by Google

nait un devoir; qu'ils réclamaient l'indépendance de leurs frères les Lithuaniens, encore esclaves; qu'ils s'offraient comme centre de réunion à toute la famille polonaise; mais que c'était *à celui qui dictait au siècle son histoire*, en qui la force de la Providence résidait, à appuyer des efforts qu'elle devait approuver; qu'ainsi ils venaient demander à Napoléon le Grand de prononcer ces seules paroles, *Que le royaume de Pologne existe!* et qu'il existerait; que tous les Polonais se dévoueraient au chef de la quatrième dynastie française, devant qui les siècles n'étaient qu'un moment, et l'espace qu'un point. » Juill. 1812.

Napoléon répondit :

« Gentilshommes, députés de la confédération de « Pologne, j'ai entendu avec intérêt ce que vous ve- « nez de me dire. Polonais, je penserais et j'agirais « comme vous; j'aurais voté comme vous dans l'as- « semblée de Varsovie. L'amour de son pays est le « premier devoir de l'homme civilisé.

« Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à « concilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais « régné pendant le premier, le second ou le troisième « partage de la Pologne, j'aurais armé mes peuples « pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis « en état de rétablir vos anciennes lois dans votre « capitale et dans une partie de vos provinces, je le « fis sans chercher à prolonger la guerre, qui aurait « continué à répandre le sang de mes sujets.

« J'aime votre nation: pendant seize ans j'ai vu « vos soldats à mes côtés, dans les champs de l'Ita- « lie et dans ceux de l'Espagne. J'applaudis à ce que

Digitized by Google

Juill. 1812. « vous avez fait, j'autorise les efforts que vous vou-
« lez faire : je ferai tout ce qui dépendra de moi pour
« seconder vos résolutions. Si vos efforts sont una-
« nimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire
« vos ennemis à reconnaître vos droits; mais dans
« des contrées si éloignées et si étendues, c'est en-
« tièrement dans l'unanimité des efforts de la popu-
« lation qui les couvre que vous pouvez trouver
« l'espoir du succès.

« Je vous ai tenu le même langage dès ma première
« entrée en Pologne. Je dois y ajouter que j'ai garanti
« à l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines,
« et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou
« aucun mouvement qui tendrait à troubler la pai-
« sible possession de ce qui lui reste des provinces de
« la Pologne.

« Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, Po-
« lotsk, Mohilef, la Volhynie, l'Ukraine, la Podolie, soient
« animées du même esprit que j'ai vu dans la grande
« Pologne, et la Providence couronnera votre bonne
« cause par des succès. Je récompenserai ce dévoue-
« ment de vos contrées, qui vous rend si intéres-
« sants et vous acquiert tant de titres à mon estime
« et à ma protection, par tout ce qui dépendra de moi
« dans les circonstances. »

Les Polonais furent consternés de la froideur de ces paroles; ils ne comprirent point la politique prudente que de hautes nécessités imposaient à l'empereur, et ils crurent que Napoléon doutait de sa fortune. Heureux l'empereur s'il en avait douté plus tôt, et même au milieu des hommages de la cour

Digitized by Google

plénière de Dresde! Au reste, ce qui se passait en Lithuanie donnait à réfléchir : comme si le mouvement qui poussait cette contrée à s'affranchir eût été factice, elle refusa de se soulever contre la Russie, elle ne consentit point aux sacrifices que l'intérêt de sa nationalité réclamait d'elle. L'empereur comptait sur le concours d'un peuple de quatre millions d'hommes, mais il put à peine recruter quelques centaines de gardes d'honneur et une poignée de cavaliers. Les exactions et les pillages, inséparables d'une grande invasion, avaient-ils refroidi le peuple, et disposé les patriotes lithuaniens à maudire la France? Fallait-il croire que les grands de ce pays, malgré leurs protestations apparentes en faveur de la liberté, s'accommodaient fort bien du joug de la Russie et d'un gouvernement qui respectait leurs droits féodaux? Tout cela était vrai. Juill. 1812.

Napoléon avait prévu dès l'origine les difficultés de l'approvisionnement de son armée, et il avait mis en œuvre toutes les ressources de son esprit pour les surmonter par des préparatifs faits à temps. Les chariots et les fourgons, dont le nombre était presque incalculable, avaient été divisés en bataillons et en escadrons. Chaque bataillon de chariots légers pouvait transporter six mille quintaux de farine, et chaque escadron de voitures pesantes, près de quatre mille huit cents, indépendamment du nombre immense de fourgons destinés au service du génie et des hôpitaux, ou chargés de transporter les pontons et le matériel pour les siéges. Or, ces précautions furent insuffisantes. Les conducteurs de voitures ne voulu- Grands obstacles qui s'opposent aux approvisionnements.

Digitized by Google

Juill. 1812. rent pas se plier à la discipline; lorsque les affreux chemins du Nord furent encombrés de chevaux morts et de chariots brisés, les soldats et les chefs d'attelage pillèrent eux-mêmes les convois qu'ils étaient chargés de protéger; la confusion devint horrible; et si un certain nombre de voitures de transport réussirent à atteindre la Vistule, il y en eut fort peu qui arrivèrent jusqu'au Niémen. Les soldats, pour subsister, eurent recours au pillage et à la maraude. Cela suffisait en Pologne, où le sol est fertile; mais dans les provinces lithuaniennes, à demi dévastées par les Russes, qui se repliaient devant nos armées, on ne savait comment pourvoir aux subsistances de la troupe et mettre un terme aux excès qu'enfante la misère. Voilà sous quels funestes auspices s'ouvrait la guerre.

La grande armée continue sa marche offensive. — Premières opérations militaires.

Alexandre fit proposer un armistice; mais il demandait, pour condition première, que les Français se repliassent de l'autre côté du Niémen. On reconnut qu'il ne voulait que gagner du temps, et sauver les armées de Bagration et de Platoff. Napoléon ne put souscrire à ces étranges conditions. L'armée du centre continua donc son mouvement sur Witepsk, ayant en tête l'empereur, et s'avançant à travers un pays désolé. L'aile gauche, qui avait beaucoup moins à souffrir, se porta sur Riga; et le général Oudinot, à la tête d'un corps d'armée, manœuvra pour couper au général ennemi Wittgenstein la retraite sur Saint-Pétersbourg. Le temps était mauvais; des pluies abondantes avaient rompu les routes; les chevaux périssaient par milliers : on était au milieu de juillet, et

Digitized by Google

nos soldats, impatients de livrer une bataille décisive, ne parvenaient jamais à rencontrer l'ennemi. Les Russes, fidèles à leur plan de campagne, se retiraient lentement, évitant d'engager le combat, détruisant les vivres et les récoltes, incendiant les villages, et ne laissant aux Français que des plaines désolées, vides de troupeaux et d'hommes. Un sombre désespoir gagnait nos troupes, et beaucoup de soldats intrépides, vieillis dans les privations de la guerre, se sentaient ébranlés et découragés. Juill. 1812.

La principale armée russe, aux ordres de Barclay de Tolly, avait évacué Vilna, et s'était repliée dans le camp retranché de Drissa, derrière la Dwina occidentale, fleuve large et profond qui arrose la Lithuanie, la Livonie et la Courlande. Quelques engagements partiels avaient eu lieu, mais sans résultats décisifs. Dans l'une de ces rencontres, une division de cavalerie française aux ordres de Sébastiani, s'étant imprudemment aventurée vers Drissa, fut ramenée avec perte. La seconde armée russe, commandée par Bagration, était trop faible en nombre pour tenir tête aux Français ou pour retarder leur marche : elle manœuvrait pour opérer sa jonction avec l'armée principale; et comme elle suivait de longues chaussées qui traversaient les plaines marécageuses de la Lithuanie, elle réussissait avec assez de bonheur à se mettre à couvert des attaques du corps d'armée aux ordres du roi Jérôme. Le maréchal Davoust, plus habile et plus hardi, réussit à lui couper la route de Drissa et à occuper Minsk, d'où il contrariait tous ses mouvements. Cette armée de Bagration, forte de quarante mille

Digitized by Google

Juill. 1812. hommes, pouvait être complétement cernée et détruite, si le roi Jérôme eût mis plus d'activité dans ses mouvements; mais ce prince commit la faute d'agir avec mollesse, et de ne point vouloir reconnaître la supériorité du génie de Davoust. Bagration trouva dans son esprit aventureux et dans le courage de ses soldats les ressources dont il avait besoin pour sauver son armée; il se fit un rempart des marais fangeux de la Bérézina, il tomba à l'improviste sur Davoust, il mit à profit l'inaction de Jérôme, et il réussit à s'ouvrir un chemin pour aller rejoindre les masses de l'armée russe. La conduite du roi de Westphalie fut sévèrement blâmée par Napoléon; et Jérôme, ne voulant pas se soumettre à servir sous les ordres d'un simple maréchal, préféra se retirer.

L'armée de Barclay de Tolly, menacée d'être coupée dans le camp retranché de Drissa, avait abandonné cette position, et s'était dirigée par Polotsk sur Witepsk. Wittgenstein était demeuré près de Drissa, pour observer les Français et couvrir la route de Saint-Pétersbourg. De son côté, Napoléon dirigeait sur Witepsk toutes les forces qu'il avait en réserve. Un moment Barclay de Tolly eut la pensée de l'attendre de pied ferme et de lui livrer bataille; mais, mieux conseillé, il se détermina à se replier sur Smolensk, où Bagration vint se réunir à lui (22 juillet). Sur ces entrefaites, Napoléon s'était emparé du camp retranché de Drissa; mais c'était là pour lui une conquête illusoire. Le 25 juillet, Eugène et Murat atteignirent à Ostrowno l'arrière-garde de Barclay, et la culbutèrent. Un mois s'était écoulé depuis le passage du

Digitized by Google

Niémen. Les ordres de mouvement donnés par Napoléon à ses lieutenants avaient été exécutés avec une telle précision, que les divers corps entrés en Pologne à des époques diverses et par des routes différentes, malgré des obstacles nombreux et inégaux, après trente-deux jours de séparation et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, se trouvèrent réunis à la fois à Beszenkowiczi, où ils arrivèrent le même jour, à la même heure. Le 27 et le 28 juillet, eurent lieu quelques escarmouches, à la suite desquelles la grande armée occupa Witepsk. Cette ville était presque déserte, et tout le pays, dans un espace de trois cents lieues, ne présentait à nos soldats que des villages sans habitants et des campagnes saccagées. Il fallut suspendre un moment les opérations militaires, et donner à l'armée quelque repos.

Juill. 1812.

La grande armée occupe Witepsk.

Les hommes de guerre ont pensé que, bien qu'on eût à peine atteint le milieu de la saison d'été, le moment était venu de prendre des quartiers d'hiver à Witepsk, de terminer la campagne de 1812, et de se mettre en mesure de recommencer vigoureusement les opérations vers le mois de mai. Peut-être ce plan eût-il été en effet préférable à tout autre. Les communications n'étaient point interrompues avec l'Allemagne et la France; on pouvait mettre à profit les dernières semaines de la belle saison pour hiverner les troupes, pour les approvisionner, pour organiser les contingents polonais et tirer parti de l'insurrection lithuanienne. On avait de nombreuses pertes à réparer; la cavalerie avait considérablement souffert; un tiers des soldats étaient morts ou malades : si l'on

L'empereur commet la faute de ne pas s'arrêter à Witepsk.

Digitized by Google

Juill. 1812. s'engageait davantage dans un pays désolé et sans ressources, il faudrait accumuler les sacrifices, et s'exposer, on ne sait où, aux intempéries d'un hiver moscovite, fléau redoutable qui devait intervenir dans la lutte et sauver l'empire de Pierre le Grand. C'était assez, pour le début de la campagne, que la conquête de la Lithuanie : Napoléon pouvait s'adosser à une formidable ligne de défense dont Witepsk serait le centre, et qu'auraient appuyée, vers le sud, le cours du Dniéper et les marais de la Bérézina. L'aile gauche, aux ordres de Macdonald, pouvait hiverner en Courlande ; le corps d'Oudinot, dans la Samogitie : les entrepôts de Dantzick, de Vilna et de Minsk auraient suffi pour nourrir l'armée. Toutes ces idées frappèrent l'esprit de l'empereur, et le déterminèrent d'abord à établir ses cantonnements à Witepsk : alors il consentait à assigner trois ans de durée à la campagne de Russie, et il ne voulait, à aucun prix, s'exposer au sort de Charles XII. Bientôt (et ce fut pour lui la cause d'un immense désastre) on le vit changer d'avis et méditer de frapper un coup décisif : la pensée de demeurer prisonnier des neiges durant sept mois, sur les bords de la Dwina, finit par l'indigner ; il jugea qu'il valait mieux terminer à Moscou la première période de la campagne, et attendre dans cette capitale les propositions de paix d'Alexandre : ce système abrégerait peut-être la guerre de deux ans. Vainement lui donna-t-on de sages conseils : il taxa d'hommes timides et faits pour le repos les amis dévoués et intelligents qui l'adjuraient d'attendre à Witepsk le retour d'une saison favorable; il préféra

s'avancer en aveugle au-devant d'une bataille qui fuyait sans cesse devant ses pas. Août 1812.

Pendant qu'il donnait aux divers corps de la grande armée d'invasion l'ordre de se mettre en marche chacun dans la direction assignée, les Russes, menacés par un conquérant sur le vieux territoire qui avait servi de domaine à leurs ancêtres, se préparaient à une résistance désespérée. A l'extrémité de l'Europe, l'Espagne leur donnait l'exemple. Les Russes et le czar organisent une résistance désespérée.

En s'éloignant de Vilna, et pendant que ses deux armées principales manœuvraient pour opérer leur jonction vers Smolensk, l'empereur Alexandre s'était retiré à Moscou. Cette cité, en dépit des prétentions de Saint-Pétersbourg, était la vraie capitale de la Russie; elle était la ville sainte aux nombreuses coupoles, aux vieilles églises; elle gardait les reliques chères à la patrie; elle s'honorait de la protection spéciale de Marie et du bienheureux saint Serge; là vivait l'élite de la noblesse nationale, entourée d'un clergé nombreux et pieusement vénéré. A la tête des archimandrites et des popes elle considérait avec respect le métropolitain Platon, vieillard centenaire qui avait connu les jours de Charles XII et vécu sous le czar Pierre Ier. Lorsque l'empereur Alexandre vint faire appel à la cité fameuse depuis des siècles par sa splendeur et son dévouement, sa présence excita dans tous les rangs de la population le plus ardent enthousiasme, et nul ne recula devant la pensée des sacrifices. Le vénérable Platon ne pouvant sortir pour aller, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant de son souverain, lui fit porter, avec l'i-

Digitized by Google

Août 1812. mage de saint Serge, une adresse rédigée en son nom et au nom de la ville : « Moscou, disait-il, l'ancienne métropole et la nouvelle Jérusalem, reçoit comme une mère l'oint du Seigneur parmi ses enfants ; et, entrevoyant dans l'avenir, à travers les nuages qui se sont élevés, la gloire future de la monarchie, elle chante dans un transport de joie *Hosanna !* » Il ajoutait : « Que l'insolent Goliath se répande en menaces, et porte la terreur de la mort des frontières de la France dans les provinces de la Russie ; la sainte foi, cette fronde de David, atteindra soudainement le front du superbe, ivre de sang. » Le czar, ému de cette parole solennelle, se hâta de répondre « qu'il avait reçu l'image vénérée de saint Serge, et qu'il avait ordonné qu'on fît distribuer aux fidèles habitants de Moscou la bénite effigie du saint protecteur des armées moscovites. » Il y eut ensuite des processions patriotiques et religieuses, et le peuple fut appelé, au nom de Dieu et du pays, à prendre les armes, et à venir combattre sous la bannière du patron de la Russie. Pour répondre au vœu de l'opinion publique et aux plus chères sympathies du parti national, le czar confia au général Kutusoff le commandement des armées : ce fut une disgrâce pour Barclay de Tolly, qui n'avait point démérité de la Russie ; mais Alexandre dut, malgré lui, faire cette concession au peuple : désormais c'était au peuple qu'appartenait la tâche de sauver la Russie et l'empereur.

Bientôt le czar se rendit à Abo, l'une des villes les plus considérables de la Finlande : ce fut dans ce port qu'il eut une entrevue célèbre avec Bernadotte, prince

Digitized by Google

royal de Suède; lord Cathcart, ambassadeur de la Grande-Bretagne, assista à cette conférence, et tous trois concertèrent le plan de campagne qu'il fallait adopter pour confondre les projets ambitieux de Napoléon. Tout se résuma dans l'adoption du système conseillé par lord Cathcart : « Il faut livrer peu de batailles décisives, et toujours se retirer. Bonaparte eût-il trois grandes journées, la quatrième ressemblerait à Eylau, et la cinquième serait le signal de sa perte. A mesure qu'on se retire, le czar touche à ses renforts et Napoléon s'éloigne des siens. » Bernadotte éclaira Alexandre sur la situation intérieure de l'empire français ; il lui révéla que la monarchie napoléonienne était bien moins assise qu'on ne le supposait, et qu'au premier revers qui atteindrait l'armée, une révolution pouvait éclater à Paris.

Août 1812. Entrevue d'Abo entre le czar et Bernadotte.

L'armée du centre, commandée par Napoléon, se dirigea sur Smolensk, tandis que, sur la gauche et sur la droite, les autres corps assuraient ce mouvement par des attaques hardies ou des manœuvres habilement calculées. Les Russes étaient revenus sur leurs pas, et s'étaient flattés de nous surprendre. L'empereur les laissa se développer ; et tandis qu'ils s'avançaient par une rive du Dniéper, il se porta sur l'autre, et arriva, par une marche rapide, en vue de Smolensk. Les Russes revinrent en toute hâte, et couvrirent cette ville. Ces opérations durèrent plusieurs jours; elles furent marquées par des combats meurtriers, où la cavalerie, commandée par Murat, ajouta à la gloire de nos armes ; mais ces escarmouches, après tout, furent peu décisives, et n'empêchèrent point

Suite des opérations. — Combat de Krasnoé.

Digitized by Google

Août 1812. l'ennemi de se replier en bon ordre sur ses renforts. Le 15 août, l'heureux combat de Krasnoë signala dignement la fête de l'empereur. Le succès de cette journée compensa d'ailleurs un grave échec que le général Sébastiani subit à Sukowo.

Combat et prise de Smolensk. La ville de Smolensk, sur le Dniéper, l'un des boulevards de l'empire russe, était protégée par des fortifications anciennes et massives; des murailles épaisses de dix pieds et hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours et garnies de canons, environnaient la place sur une ligne circulaire de quatre mille toises; trente mille Russes s'étaient renfermés dans l'enceinte, et les armées de Barclay et de Bagration paraissaient disposées à en défendre les approches. Le 17 août, Napoléon ordonna l'attaque; les corps d'armée de Davoust et de Ney s'élancèrent sur la ville par deux points différents : on aborda de front la citadelle et les faubourgs, et l'on se mit peu en peine de sacrifier des hommes. Poniatowski, avec soixante pièces de canon, eut ordre de descendre le Dniéper, de détruire les ponts de l'ennemi, et de fermer toute retraite aux Russes. Une canonnade épouvantable s'engagea de part et d'autre, et nos troupes eurent beaucoup à souffrir. Les Français donnèrent un furieux assaut à la ville; mais la garnison résista avec intrépidité, et réussit à se maintenir. Vers le soir, le combat se ralentit, et l'on se borna à jeter des obus dans Smolensk. Pendant plusieurs heures l'incendie se déploya dans la place avec toutes ses horreurs; mais les Français ignoraient que les Russes eux-mêmes activaient l'em-

Digitized by Google

brasement, et livraient Smolensk aux flammes. Vers le point du jour, les assiégeants franchirent les remparts et occupèrent presque sans coup férir un amas de ruines fumantes, seul trophée que l'armée russe avait abandonné en se retirant. Le champ de bataille, couvert de morts, était horrible à voir. Comme l'empereur entrait dans Smolensk, le général Mouton, comte de Lobau, lui dit à haute voix : « Voilà une belle tête « de cantonnements ! » C'était lui conseiller de ne point s'aventurer davantage dans les plaines de la Russie avant le retour du printemps; mais Napoléon, qui s'opiniâtrait à chercher une bataille, ne répondit à cet avertissement que par un coup d'œil sévère. Au fond, on ne triomphait que sur des décombres; l'armée ennemie se repliait en bon ordre sans être entamée, et abandonnant aux Français des marécages sanglants et des cadavres calcinés. A l'aspect de cette triste victoire, un découragement inouï saisit la grande armée de Napoléon, et les généraux, aussi bien que les soldats, éclatèrent en murmures. A mesure qu'on s'enfonçait dans le pays, il fallait, quoique vainqueurs, laisser la route couverte de débris et d'hommes, comme si l'on avait eu à subir une déroute : le vin, la bière, l'eau-de-vie, le pain, tout manquait; on s'effrayait à voir la morne uniformité des forêts et la désolation des plaines; la dyssenterie, causée par les seigles verts et les brusques changements de température, ne cessait d'exercer d'affreux ravages; la désertion affaiblissait les cadres, la discipline perdait de son empire,

Août 1812.

Digitized by Google

Août 1812. et les cœurs les plus énergiques se laissaient aller à de sombres pressentiments.

Retraite des Russes. — Combat de Valontina.

Le lendemain, pendant que l'incendie achevait de consumer les maisons de Smolensk, il y eut des combats de tirailleurs engagés entre nos troupes et les Russes, qui se repliaient sur la route de Moscou. Napoléon donna ordre au maréchal Ney de se porter en toute hâte sur le corps d'armée de Bagration; Junot, duc d'Abrantès, qui avait remplacé Jérôme dans le commandement des Westphaliens, fut chargé d'appuyer ce mouvement. Le maréchal Ney ne manqua point à sa mission; mais Junot, dont les facultés s'étaient affaiblies depuis la campagne de Portugal, ne sut point se conformer aux prescriptions qu'il avait reçues. Le maréchal Ney attaqua l'ennemi, le 19 août, à Valontina; Junot refusa de le seconder, et la lutte, un moment inégale, nous coûta beaucoup de monde. Au nombre de ceux qui périrent, l'armée regretta le général de division Gudin, l'un des hommes de guerre les plus intrépides de cette époque; il eut pour successeur le général Gérard. L'empereur se montra fort mécontent de l'inaction de Junot.

Combat de Polotsk.

Le général ennemi Wittgenstein, renforcé par de nombreuses troupes tirées de la Finlande, attaqua le corps d'armée du maréchal Oudinot, alors campé à Polotsk. La bataille fut sanglante, et le duc de Reggio, grièvement blessé, se vit contraint de renoncer au commandement. Il fut remplacé par le général Gouvion Saint-Cyr. Celui-ci, loin d'évacuer Polotsk, ainsi qu'on

Digitized by Google

lui en donnait le conseil, changea en ruse de guerre les préparatifs déjà faits pour la retraite. Comme on croyait qu'il allait rétrograder, il marcha brusquement sur l'armée russe, enfonça le centre de l'ennemi, repoussa Wittgenstein, et maintint aux Français la possession de la rive droite de la Dwina. Cette victoire valut à Gouvion Saint-Cyr le bâton de maréchal. Août 1812.

Au delà de Smolensk, les Russes se retiraient toujours, et l'armée française ne pouvait réussir à leur livrer une bataille décisive. L'empereur, pour soutenir le zèle de ses soldats, multipliait les récompenses et prodiguait les décorations; mais aucune de ces marques de faveur ne tomba sur des hommes qui en étaient peu dignes, et la plupart d'entre elles furent accordées aux soldats que leurs camarades désignaient eux-mêmes pour les recevoir. Ces témoignages de satisfaction et ces largesses compensaient bien mal les horreurs de la guerre. Sur tous les points les secours manquaient aux blessés et aux malades; il fallait remplacer le linge de pansement par du papier enlevé aux archives, et la charpie par du coton de bouleau. Ces misérables ressources étaient encore insuffisantes, et l'on ne savait comment rassembler les chirurgiens nécessaires au service des hôpitaux. Dans une maison de Smolensk, transformée en ambulance, cent de nos blessés languirent pendant trois jours sans le moindre soulagement, et la plupart expirèrent dans d'horribles souffrances. Grandes souffrances imposées à l'armée.

Le 25 août, l'empereur arriva à Dorogobuje, qui lui fut abandonné sans résistance, mais dévasté et livré

Digitized by Google

Sept. 1812. aux flammes. Le 30, il arriva à Wiazma, que les Russes venaient de brûler; déjà l'incendie, dont les progrès étaient activés par les Cosaques, consumait la ville de Gjatsk : l'empereur réussit à sauver des flammes les débris de cette ville. Vers le même temps, le généralissime Kutusoff avait pris, des mains de Barclay de Tolly, le commandement de la grande armée russe. Cette armée, il faut le dire, était lasse de se retirer sans combattre; elle murmurait hautement de se voir forcée à dévaster son propre pays, au lieu de le défendre; elle disait que ce serait un opprobre que de livrer Moscou à l'ennemi sans hasarder une bataille pour sauver la ville sainte. Le czar ne crut pas pouvoir fermer plus longtemps l'oreille aux vœux de son peuple et du conseil militaire; il sacrifia son opinion personnelle à la nécessité, et toutes les dispositions furent prises pour fermer à l'armée française la route de Moscou. On était au 5 septembre.

L'ennemi se replie dans la direction de Moscou.

Préludes de la bataille de la Moskowa.

L'armée russe s'était retranchée sur une chaîne de collines près du village de Borodino, à quelques marches de Moscou, non loin des lieux où la Kologha se jette dans la Moskowa. Elle comptait un ensemble de combattants qu'on pouvait évaluer à cent cinquante mille; son front était défendu par une rivière, par des bois, des ravins et des redoutes. Entre Borodino et Semenowskoï, l'une de ces redoutes, la plus formidable, était hérissée de canons dont les gueules, plongeant sur toute la plaine du centre, menaçaient à la fois la droite et la gauche de l'armée française. Celle-ci ne tarda pas à se déployer en face des retranchements ennemis. A l'extrême droite se trouvait le

Digitized by Google

prince Poniatowski; sur la gauche, le vice-roi d'Italie avait ordre de fermer aux Russes le débouché de Borodino; la cavalerie de ce prince s'appuyait à la Moskowa, rivière qui devait donner son nom à la prochaine bataille. En peu d'heures, tout le reste de l'armée entra en ligne. L'empereur campa derrière l'armée d'Italie, ayant autour de lui la vieille garde, formée en carré. La grande colonne d'attaque, qui servait sous les ordres directs de Napoléon, et qui allait prendre part au combat, pouvait être forte de cent soixante mille hommes. La journée du 6 septembre tout entière se passa, de part et d'autre, en escarmouches et en préparatifs. Sept. 1812.

Le vieux Kutusoff avait solennellement promis de couvrir la ville sainte, et d'anéantir l'armée française et son chef. Le soir qui précéda la bataille, le généralissime russe passa en revue ses troupes; il marchait à la tête d'une longue procession de prêtres grecs tenant des cierges allumés et portant l'image de saint Serge, sauvée de l'incendie de Smolensk. Après minuit, on célébra le sacrifice de la messe, en avant de l'armée et selon le rit de l'Église russe. Kutusoff, suivi de moines dont les bras étaient chargés de reliques, parcourut les rangs d'un pas lent, au milieu des soldats tartares respectueusement agenouillés, et qui recevaient la bénédiction de leurs popes. La proclamation qu'il adressa à ses troupes était digne de cette scène à la fois patriotique et religieuse :

« Frères et compagnons d'armes, disait Kutusoff, « vous voyez devant vous, dans cette image objet de Proclamation de Kutusoff.

Digitized by Google

Sept. 1812. « votre piété, un appel adressé au ciel pour qu'il « s'unisse aux hommes contre le tyran qui trouble « l'univers. Non content de détruire des millions de « créatures, images de Dieu, cet archirebelle à toutes « les lois divines et humaines pénètre à main armée « dans vos sanctuaires, les souille de sang, renverse « vos autels, et expose l'arche même du Seigneur, « consacrée dans cette image sainte de notre église, « aux profanations des accidents, des éléments et « des sacriléges. Ne craignez donc pas que ce Dieu, « dont les autels ont été ainsi insultés par ce vermis- « seau que sa toute-puissance a tiré de la poussière, « ne soit point avec vous; ne craignez point qu'il re- « fuse d'étendre son bouclier sur vos rangs, et de « combattre son ennemi avec l'épée de saint Michel !

« C'est dans cette croyance que je veux combattre, « vaincre et mourir, certain que mes yeux mourants « verront la victoire. Soldats, remplissez votre de- « voir! songez au sacrifice de vos cités enflammées, « et à vos enfants qui implorent votre protection; « songez à votre empereur, votre seigneur, qui vous « considère comme le nerf de sa force; et demain, « avant que le soleil ait disparu, vous aurez tracé « votre foi et votre fidélité sur le sol de votre patrie, « avec le sang de l'agresseur et de ses guerriers ! »

Ce langage s'adressait à des hommes simples, dévoués, et pleins d'une foi qui, pour être aveugle, n'en était pas moins ardente. Les Russes l'accueillirent avec enthousiasme, et s'apprêtèrent au combat comme au martyre. Jusqu'au point du jour on entendit leurs chants religieux et leurs cris de guerre,

Digitized by Google

comme autrefois avaient retenti les hurlements des Teutons autour du camp de Marius. Napoléon adressa à son armée une proclamation qu'on eût dit empruntée aux plus belles pages de Tacite, et qui réveillait dans toutes les âmes le sentiment de la gloire et de l'honneur. Sept. 1812.

« Soldats ! disait-il, voilà la bataille que vous avez « tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous : « elle nous est nécessaire ; elle nous donnera l'abon- « dance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt « retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à « Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, « et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil « votre conduite dans cette journée ; que l'on dise « de vous : *Il était à cette grande bataille, sous les « murs de Moscou !* » Proclamation de Napoléon.

On allait en venir aux mains, lorsque deux courriers arrivèrent de Paris : l'un apportait la nouvelle d'une bataille que l'armée française, conduite par le duc de Raguse, venait de perdre en Espagne : Napoléon fut profondément ému de ce désastre. L'autre était chargé de remettre à l'empereur le portrait du prince impérial, roi de Rome. Après avoir considéré avec une émotion toute paternelle l'image de cet enfant chéri, Napoléon dit à ses officiers de la retirer : « Mon fils, ajouta-t-il tristement, voit de trop bonne « heure un champ de bataille. » Cependant la température était froide : les Russes avaient allumé de grands feux sur toute la ligne de leurs bivacs, et les Français, privés de bois, restaient dans l'obscurité humide des nuits d'automne. L'empereur parcou- Incidents.

Digitized by Google

Sept. 1812. Bataille de la Moskowa.

rait les rangs à pied, lentement; et sur son visage on pouvait remarquer l'empreinte de la maladie et de la fièvre, résultat des longues fatigues de la campagne. Sur toute la ligne, de nombreuses acclamations saluaient sa présence. Il était cinq heures du matin, mais le soleil ne se levait pas encore. Une demi-heure après, ses premiers rayons apparurent et vinrent éclairer les hauteurs : *C'est le soleil d'Austerlitz!* dit l'empereur; et ce mot circula dans les rangs comme un présage de victoire.

En ce moment, la ligne de l'armée française était partagée en trois commandements distincts : à la gauche, ainsi qu'on l'a vu plus haut, était le prince vice-roi avec l'armée d'Italie; au centre, les corps de Davoust, prince d'Eckmülh, et de Ney, duc d'Elchingen, de ce même Ney qui, ce jour-là, allait conquérir un nom encore plus illustre; à l'extrême droite, les Polonais en réserve, le corps du duc d'Abrantès, une partie de la cavalerie, et la garde impériale. Plusieurs centaines de pièces de canon, réparties en grandes batteries, devaient ouvrir le feu sous les ordres des généraux Lariboissière, Pernetty, Sorbier, Foucher et d'Anthouard. A six heures du matin, l'artillerie de la garde donna le signal de la bataille. (7 septembre.)

Le principal effort des Français était dirigé contre une formidable redoute qui protégeait la gauche de l'armée ennemie. Le général Compans, qui, dans un combat livré la veille sur ce même point, s'était glorieusement conduit, reçut de Davoust l'ordre de commencer l'attaque. Compans, soutenu par la division

Digitized by Google

Dessaix, et précédé de Davoust lui-même, se porta sur le front de la redoute qu'il fallait enlever : le général Pernetty, avec trente pièces de canon, eut ordre de seconder ce mouvement. Vers le même temps, le prince Eugène fit attaquer le village de Borodino par la division Delzons, tandis que les divisions Morand, Gérard, Broussier, et la garde royale d'Italie, franchissaient la Kologha. Murat, Nansouty et Montbrun, à la tête de plusieurs divisions de cavalerie, s'élancèrent pour soutenir les corps qui étaient ainsi engagés. A sept heures, le maréchal Ney déboucha par le village de Chewarino sur le centre de l'armée française, avec trois divisions formées en colonnes d'attaque. L'empereur, de son côté, établit son quartier général dans une redoute d'où l'élévation du terrain lui permettait de découvrir la plus grande partie du champ de bataille. La jeune garde et la cavalerie étaient devant lui, la vieille garde en arrière. Sept. 1812.

Les généraux Compans et Dessaix, qui attaquaient la redoute de gauche, furent tous deux grièvement blessés et contraints de quitter le champ de bataille; les divisions placées sous leurs ordres s'arrêtèrent, déconcertées par le feu terrible de l'ennemi. Le général Rapp, s'étant mis à leur tête, les ramena vers la redoute; à son tour il fut atteint : c'était la vingt-deuxième fois qu'il versait son sang pour la France. Peu d'instants après, un boulet emporta le cheval de Davoust; mais ce maréchal, quoique blessé, continua de combattre.

Le 57^{e} régiment de ligne, ayant en tête le colonel

Digitized by Google

Sept. 1812. Charrière, s'élança à la baïonnette pour enlever la redoute russe : après une lutte acharnée, qui coûta à ce corps intrépide quinze cents hommes tués ou blessés, le régiment s'établit dans la redoute, et y fut soutenu par le 27^e^. Une division russe fit de vains efforts pour reprendre cette position, elle ne put y parvenir. Vers le même moment, le maréchal Ney enleva deux autres redoutes à l'ennemi.

Les Russes, conduits par Bagration, se précipitèrent en masses pour arracher aux Français ces positions conquises au prix de tant de sang : leur dévouement égala le courage de leurs adversaires. Des régiments de paysans, qui n'avaient jamais vu le feu, et qui ne portaient d'autre uniforme que la casaque de travail, abordèrent les troupes françaises comme auraient pu le faire les vétérans de Suwaroff : on les vit s'ébranler en faisant le signe de la croix, et en poussant le cri national : *Que Dieu ait pitié de nous !* Vainement les boulets et les balles des soldats de Davoust et de Ney décimaient leurs rangs et emportaient des files entières; ceux qui tombaient étaient remplacés par leurs camarades, et si les combattants songeaient à la mort, c'était pour la donner et non pour la craindre. Qu'on se figure douze cents pièces de canon tonnant de part et d'autre avec un bruit effroyable, et le sol tremblant, sur un espace de plusieurs lieues, au fracas de l'artillerie et sous les pieds des chevaux! Le prince Eugène s'était rendu maître de Borodino, le maréchal Davoust avait pris la position de Semenskoë;

Digitized by Google

les Français commençaient à l'emporter sur la gauche des Russes, mais la victoire n'en était pas moins incertaine. Sept. 1812.

Vers la droite de l'ennemi, le général Poniatowski et ses Polonais s'étaient engagés dans un terrain marécageux, et se trouvaient enveloppés par des forces supérieures : Junot eut ordre de les dégager, et la gauche de l'armée française put reprendre l'offensive. La droite, débordée par l'ennemi, ne savait comment se maintenir plus longtemps dans les positions qu'elle avait enlevées : le maréchal Ney envoya demander des renforts à l'empereur, et ceux qui entouraient Napoléon le supplièrent d'ordonner à la garde de marcher au secours de Ney et de Davoust. L'empereur refusa : la garde était la seule réserve; si elle venait à être détruite, la grande armée était privée de point d'appui, et les ressources de la campagne étaient sacrifiées au gain d'une journée. Napoléon se borna donc à diriger sur la droite la cavalerie de Latour-Maubourg et l'infanterie de Friant. Kutusoff leur opposa ses réserves, et fit marcher la garde impériale russe. De part et d'autre le choc fut terrible, la lutte opiniâtre et sanglante. Murat, qui dans cette journée fameuse se montra le plus brillant des chefs et le plus dévoué des soldats, vint au secours de l'infanterie française. Comme l'un des colonels de la division Friant, rebuté par le danger, ordonnait la retraite, le roi de Naples le saisit au collet, et lui cria : « Que faites-vous? — Sire, » répondit l'officier en montrant la terre couverte de morts, « vous voyez bien qu'on ne peut tenir ici! — Eh! j'y reste bien,

Digitized by Google

Sept. 1812. moi ! » répondit Murat. Ces mots arrêtèrent l'officier, et le déterminèrent à retourner au feu. L'empereur, voyant les progrès croissants de l'ennemi, permit à Lauriston de faire avancer l'artillerie de réserve, dont le feu contint les Russes. Quatre-vingts pièces de canon, éclatant à la fois, brisèrent les rangs de la cavalerie ennemie, et la forcèrent de chercher un refuge derrière son infanterie. Celle-ci, bien que labourée en tout sens par les boulets, continuait d'avancer en serrant ses files; elle tombait, elle mourait, mais elle ne reculait pas. Cette situation se prolongea durant deux heures; à la fin les Français tentèrent un effort suprême : Ney, Davoust, Murat, leurs bataillons et leurs escadrons, chargèrent les débris du corps de Bagration, et balayèrent le champ de bataille sur la gauche de l'ennemi. Il était à peine midi : les Russes, ébranlés et décimés, abandonnaient la plaine et cherchaient à se rallier sur les hauteurs; Ney et Murat sollicitaient à grands cris le concours de la jeune garde, qui devait suffire pour terminer la lutte et décider la victoire. Napoléon, soit qu'il se fît une idée fausse de la lutte, soit que la fièvre eût affaibli sa résolution, soit qu'il persistât à ne point engager sa dernière ressource, ne répondit à ces sollicitations pressantes que par de nouveaux refus. Sur ces entrefaites, les Russes reformaient leurs lignes sur les hauteurs, et paraissaient disposés à recommencer l'attaque.

Sur la gauche de l'armée française, le combat ne s'était point ralenti. Le général Plauzonne, chargeant à la tête du 106^{e}, avait été tué près de Borodino; le

Digitized by Google

92ᵉ s'était élancé pour dégager le 106ᵉ : le général Morand et le général Delzons, placés sous les ordres d'Eugène, avaient rivalisé de courage et de dévouement. Vers ce même temps, le prince Poniatowski, après avoir dépassé les bois dont le passage lui était disputé, venait de reprendre l'offensive. Sept. 1812.

Le prince Eugène ayant réussi à rejeter les Russes au delà de la Kologha, se décida à tenter un dernier effort pour se rendre maître de la grande redoute qui protégeait le centre de l'ennemi. De ce mouvement dépendait le succès de la journée. Le 24ᵉ de ligne périt presque tout entier en attaquant cette formidable position. Bientôt de nouvelles troupes furent chargées de le soutenir : par ordre de Napoléon, une division de cuirassiers, commandée par le général Montbrun, se précipita à toute bride sur les hauteurs couronnées par la redoute russe; elle échoua, et Montbrun périt glorieusement, atteint d'un boulet. L'empereur se tournant alors vers le général Auguste de Caulaincourt, frère du grand écuyer, le chargea de continuer l'œuvre interrompue par la mort de Montbrun. Celui-ci lança les cuirassiers au galop, dépassa la redoute, puis se rabattit brusquement sur elle, et y entra par la gorge, au moment même où l'infanterie du vice-roi escaladait les parapets. Les Russes vendirent chèrement leur vie, et se firent tuer sur leurs pièces. Les généraux Auguste de Caulaincourt et Lanabèze reçurent la mort à leur tour, et demeurèrent ensevelis sous un amas de cadavres. Ainsi la grande redoute du centre fut prise.

La plupart des positions de l'ennemi étaient for-

Digitized by Google

Sept. 1812. cées, ses redoutes emportées, l'artillerie française balayait les hauteurs : cependant les Russes ne reculaient pas, et se contentaient de mourir à leur poste. De part et d'autre les troupes étaient épuisées, et l'artillerie seule prolongeait le combat. La plaine, couverte de débris d'hommes, de chevaux et de canons, présentait un spectacle horrible. On s'étonnait de l'indécision de l'empereur, et l'on se demandait pourquoi la garde ne venait pas enfin achever la victoire. Cette situation se prolongea jusqu'au soir.

Telle fut la bataille de la Moskowa, lutte à jamais fameuse et plus lamentable encore, si l'on considère ce qu'elle coûta de sang à la France et à la Russie. Nos ennemis osèrent s'attribuer l'honneur de la journée, et firent chanter des *Te Deum ;* mais leur retraite prouva, le jour suivant, qu'ils ne se croyaient plus en mesure de résister et de vaincre, et la ville sainte se trouva découverte. Cent vingt mille coups de canon furent tirés; il y eut environ soixante-dix mille hommes hors de combat, et les pertes des deux côtés furent à peu près égales. L'ennemi eut cinquante généraux tués ou blessés, sans compter le prince Bagration, qui périt en brave soldat : huit généraux français trouvèrent la mort en combattant, et trente-deux autres furent mis hors de combat; de part et d'autre on fit peu de prisonniers et l'on perdit peu de canons. Les résultats politiques de la bataille furent d'une médiocre importance : on aurait dit que, de chaque côté, on ne s'était battu que pour faire assaut de courage; et quand l'armée russe consentit à se replier en masquant sa retraite, l'ar-

Digitized by Google

mée française se trouva hors d'état de la poursuivre. Sept. 1812.
Vingt-cinq lieues la séparaient encore de Moscou.

Le temps était passé des grandes victoires : la Moskowa rappelait bien plutôt le carnage d'Eylau que les immenses résultats d'Austerlitz; une vaste destruction d'hommes s'était faite, après quoi les Russes s'étaient repliés sur Moscou lentement, en bon ordre, se retournant de temps à autre pour faire face à des ennemis qui n'avaient plus la force de les combattre. L'armée française, épuisée de sacrifices, campait, morne et taciturne, sur un immense champ de bataille couvert de morts et de mourants. L'empereur parcourait à cheval ce terrain ensanglanté, ou labouré de boulets. Il était douloureusement affecté du spectacle qui s'offrait à ses regards. Son cheval ayant heurté le corps d'un homme qu'on supposait mort et qui respirait encore, ce malheureux poussa un cri. Napoléon, ému, ordonna qu'on portât secours à cette victime de la guerre; mais quelqu'un lui fit observer que ce n'était qu'un Russe : « Appre-« nez, répliqua-t-il d'un ton grave, qu'il n'y a plus « d'ennemis après la victoire, mais seulement des « hommes. » Les Russes blessés ou mutilés montraient une patience héroïque dans leurs souffrances; nos jeunes soldats mouraient en nommant la patrie.

Cependant le roi de Naples, à la tête de la cavalerie, harcelait l'arrière-garde russe, dans la direction de Mojaïsk. L'ennemi, bien qu'opérant sa retraite, résistait encore, et refoulait les Français. Le 9 septembre, notre armée occupa Mojaïsk, et n'y trouva que des blessés ou des morts; en s'éloignant, Retraite de l'ennemi.

Digitized by Google

Sept. 1812. les Russes avaient mis le feu à la ville. Murat et Mortier les poursuivirent durant deux jours, à la tête de corps d'armée en proie à la fatigue ou à la faim, et qui, dans ce pays dévasté, n'avaient pour nourriture que du grain pilé et du cheval. Le 11 septembre, vers Krymskoïé, les Russes, qui occupaient une forte position, parurent disposés à tenir : Murat les attaqua imprudemment, et perdit deux mille hommes de la jeune garde. Sur ces entrefaites, l'empereur, malade et hors d'état d'exercer le commandement, était demeuré à Mojaïsk. Les généraux russes ayant tenu conseil, résolurent de ne point livrer une seconde bataille, et d'attendre leur délivrance du secours inévitable qu'apporterait à la Russie un climat rude et sans pitié. Ils décidèrent d'un commun accord qu'il ne fallait pas défendre Moscou, mais que rien ne devait être négligé pour faire de cette capitale le tombeau des Français. Le gouverneur de la ville, le comte Fœdor Rostopchin, se préparait avec une implacable énergie à réaliser cette pensée.

Les Russes se décident à ne point défendre Moscou, mais à livrer la ville aux flammes.

Rostopchin. C'était un gentilhomme dont la fortune politique datait du règne de Paul I[er] : il avait vraiment le cœur moscovite. On admirait son intelligence, son patriotisme, son courage; mais il cachait ces qualités sérieuses sous les dehors bizarres, légers et parfois grossiers de la nature tartare. On le redoutait, et on subissait son influence. Tout le monde savait que pour la Russie il était prêt à sacrifier avec joie son sang, sa fortune, ses palais, ses immenses domaines; et personne n'ignorait qu'il ne craignait pas d'exiger des autres d'aussi grandes marques de dévouement. Dès

Digitized by Google

qu'il fut informé de l'approche de Napoléon, il prit, ou du moins il fortifia dans son cœur et dans toutes les âmes, la résolution extrême de livrer Moscou aux flammes, et d'appliquer à cette immense ville la politique sauvage qui, en dévastant la Russie, en faisait comme un lit d'agonie pour l'armée française. On le vit alors parcourir les rues et les bazars, stimuler le zèle des marchands, encourager l'héroïsme de la population, rappeler l'exemple de Saragosse, et tout disposer pour la guerre au couteau : « Je vous somme, disait-il, au nom de la mère du Sauveur, de défendre les temples du Seigneur, la ville de Moscou et toute la Russie ! Que chaque homme s'arme comme il le pourra... » Puis, faisant allusion aux projets d'incendie, et mêlant des discours tartares à ses exhortations chevaleresques, il invitait les citoyens « à ne rien négliger pour envoyer bientôt leurs hôtes au diable. » Il avait soin de laisser ignorer à la population qu'il se réservait d'incendier la ville : ce sont là des résolutions que l'héroïsme d'un homme conseille et que des soldats exécutent, mais qu'on ne peut imposer à quatre cent mille habitants de tout âge et de tout sexe. Aussi la plus grande partie de la population, pour ne point s'exposer aux horreurs de la guerre, se hâtait de fuir, et de transporter au dehors ses effets les plus précieux : elle ne s'attendait pas à voir la capitale de la vieille Moscovie condamnée au sort de Smolensk. Sept. 1812.

La grande armée paraît en vue de Moscou.

L'armée française parut pour la première fois, le 14 septembre, sur les collines qui dominent la ville sainte des Russes. A l'aspect de cette immense

Digitized by Google

Sept. 1812. Dispositions de l'ennemi.

cité, un même sentiment de joie et d'orgueil fit tressaillir nos légions. Des hauteurs du mont du Salut, l'armée contemplait cette métropole de la Moscovie, moitié orientale, moitié européenne, avec ses clochers, ses obélisques, et ses trois cents coupoles dorées qui reluisaient au soleil. A cette vue, saisis d'admiration comme autrefois devant Thèbes aux cent portes, nos soldats battirent des mains, et s'écrièrent : « Moscou! Moscou! » L'empereur partageait leur confiance et leur enthousiasme. Pendant que les légions de la France se préparaient à triompher, la population de la ville achevait de fuir. Deux hommes seulement, dans cette multitude, osèrent dire qu'il fallait se soumettre, et rendre hommage au vainqueur. L'un était Russe, l'autre était un Français depuis longtemps fixé à Moscou. Le premier, condamné à mort par son propre père, fut mis en pièces ; l'autre fut amené devant Rostopchin : « Tu es Français, lui dit le gou- « verneur, et tu as pu sans crime souhaiter le triom- « phe de ton empereur. Mais sors de nos mains, va « chercher un refuge près des tiens, et dis-leur qu'il « n'existait à Moscou qu'un seul traître, et que nous « en avons fait justice. » Après avoir ainsi parlé, Rostopchin sortit à son tour de la ville avec la plus grande partie de la population : on y laissa des condamnés et des malfaiteurs, à qui l'on recommanda de purifier leur propre vie à force de dévouement, et ce fut à eux que fut confié le soin d'allumer et de propager l'incendie.

Napoléon attendait vainement que les magistrats de Moscou se présentassent à lui pour lui offrir les clefs

Digitized by Google

de la ville : on en avait ainsi agi à Vienne et à Berlin, mais au fond de la Moscovie on se dispensait de ces timides abaissements. Un officier de l'armée de Miloradowitch vint déclarer qu'on allait mettre le feu à la ville, si l'on ne donnait pas à l'arrière-garde russe le temps de l'évacuer. On lui accorda les délais nécessaires. A la fin l'impatience gagna l'empereur, et il donna ordre de pénétrer dans Moscou : on obéit, et ce fut avec une surprise mêlée de terreur qu'on s'aperçut que la ville était déserte. Ainsi s'évanouissait l'espoir de forcer les Russes à solliciter la paix. Le roi Murat, revêtu de ses insignes, marchait à la tête de l'armée française ; quelques Russes à figures sinistres, quelques exécuteurs de Rostopchin fuyaient devant lui, et l'un d'eux faillit le poignarder. Il fallut enfoncer à coups de canon la porte du Kremlin, forteresse qui servait à la fois de palais et de citadelle aux czars moscovites. Quelques escadrons de Cosaques se hâtèrent de battre en retraite, et Murat se mit à leur poursuite, de l'autre côté de la ville. Il était nuit lorsque Napoléon entra à Moscou et s'établit au Kremlin. Or déjà les soldats s'étaient répandus dans la ville, et y avaient occupé divers quartiers ; ils bivaquaient dans les palais somptueux et délaissés, au sein d'un luxe inutile et d'une abondance décevante, et ils croyaient avoir touché au terme de leurs longues privations.

Sept. 1812.

L'armée entre dans Moscou.

Soudain, au milieu de la nuit, l'incendie éclate ; la flamme se communique avec une inconcevable rapidité de maison en maison, de rue en rue. L'armée française veut en vain en retarder les progrès ; le

Incendie.

Digitized by Google

Sept. 1812. combat qu'elle livre à l'incendie dure plusieurs jours et plusieurs nuits, et Moscou, l'immense bazar de l'Orient, est presque entièrement consumé. Des soldats de la police russe, obéissant aux ordres du gouverneur Rostopchin, attisaient le feu avec des lances goudronnées; des femmes en haillons et hideuses, des hommes ivres portaient partout des brandons enflammés : lorsque les Français les surprenaient à cette œuvre, ils leur abattaient les mains et les bras à coups de sabre, ou les fusillaient sans pitié; mais alors la populace sortait des caves, s'agenouillait, et baisait les pieds des suppliciés. Les flammes s'étendaient du nord au midi; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. Du haut du Kremlin, Napoléon considérait ce spectacle effroyable, et pour la première fois il se sentait vaincu. « Quels hommes! s'écriait-il; ce sont des Scythes! » Entre l'incendie et lui se trouvait une immense esplanade déserte, puis la Moskowa et ses larges quais. Cependant la violence de l'incendie était telle, qu'on ne pouvait s'appuyer sur les croisées, dont les vitres même étaient brûlantes. Les toits du Kremlin étaient couverts d'hommes uniquement occupés à balayer les flocons de feu qu'apportait le vent. Le danger devenait imminent : Eugène, Berthier, les autres chefs, suppliaient l'empereur de quitter le Kremlin; mais il ne pouvait se déterminer à abandonner une pareille conquête. Deux fois le feu fut mis au palais par des mains invisibles, et deux fois on réussit à l'éteindre. A la fin, l'empereur descendit par l'escalier du nord, où avait eu lieu, sous Pierre le Grand, le massacre des Strélitz, et il se fit

L'incendie chasse de Moscou les Français et l'empereur.

Digitized by Google

conduire par des guides au château de Pétrowski, à une lieue de la ville. Comme il se retirait avec son cortége, il lui fallut, au milieu de mille dangers, traverser des rues embrasées et passer entre des murailles de flammes : une chaleur pénétrante brûlait les yeux, qu'il fallait tenir ouverts pour voir le péril ; on ne savait comment se garantir des débris enflammés qui pleuvaient de toutes parts. Cette pénible excursion à travers une ville incendiée n'aurait pu s'achever, si des pillards, qui reconnurent l'empereur, ne s'étaient hâtés de le guider par un chemin moins dangereux. Napoléon gardait un morne silence ; il était comme absorbé par la contemplation d'un désastre inouï ; il en présageait de plus terribles encore. Sept. 1812.

Pendant les jours qui suivirent, la plus grande partie de Moscou acheva de brûler ; on sauva des flammes un petit nombre de maisons. Or, les Russes ne se bornaient point à laisser agir le feu : leurs colonnes, leurs éclaireurs, leurs milices, ne cessaient de harceler les avant-postes de l'armée française et de dévaster le pays. Il y eut plusieurs combats livrés, dans lesquels Murat et Poniatowski signalèrent leur courage. Lorsque l'incendie eut fait son œuvre, Napoléon se détermina à revenir camper sur le sol fumant de Moscou ; et comme le Kremlin était encore debout, ce fut là qu'il se choisit un abri de courte durée. Les rues et les routes étaient obstruées de débris et de riches ameublements amoncelés au hasard ; les soldats, réduits à camper dans la boue ou sur la terre nue, avaient rempli les camps improvisés de toutes les dépouilles soustraites aux flammes : c'étaient partout de somp-

L'armée s'établit de nouveau sur les décombres fumants.

Digitized by Google

Sept. 1812. tueuses fourrures, des divans de soie, des fauteuils de velours, des étoffes précieuses; les havre-sacs étaient pleins de bijoux et d'or; on dédaignait l'argent, comme d'un poids trop lourd, comme une proie embarrassante: surtout les hangars construits à la hâte regorgeaient de vins, de liqueurs, de provisions d'eau-de-vie, et l'on ne savait guère comment échanger tant de richesses contre un peu de pain.

Incertitudes. Fallait-il prendre des quartiers d'hiver sur les débris de Moscou? Devait-on profiter du déclin de l'automne pour suivre la route de Saint-Pétersbourg? Se replierait-on sur Wilna ou sur la Pologne? Napoléon hésita longtemps; il espérait que la constance du czar fléchirait enfin; il comptait sur des négociations entamées que les Russes feignaient de prendre au sérieux, et qu'ils ne prolongeaient que pour donner à l'hiver le temps de venir. Pendant que Napoléon s'abandonnait à des illusions mêlées d'incertitudes, des hordes de Cosaques ne cessaient de déborder sur nos ailes, et l'armée se livrait à une funeste sécurité; elle n'avait oublié dans le pillage que ce qui pouvait la garantir du froid. M. de Lauriston eut mission de traiter de la paix avec Kutusoff ou avec Alexandre; il fit observer « que la guerre ne pouvait être éternelle, et surtout qu'elle ne pouvait se prolonger d'une manière aussi terrible. » Kutusoff, souriant avec dureté, lui demanda qui avait poussé Napoléon à venir jusqu'à Moscou? Il ajouta : « Vous ferez comme vous pourrez pour vous en retourner, et nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous en empêcher. » C'était assez dire que toute paix était

On perd un temps précieux à entamer des négociations.

Digitized by Google

devenue impossible. Cependant Kutusoff se radoucit; il ne voulut pas enlever aux Français toute espérance d'une solution amicale; il tenait à les endormir le plus longtemps possible sur les ruines de Moscou; il n'y réussit que trop bien. Et toutefois, une lettre que Napoléon avait adressée au czar Alexandre demeura sans réponse. Oct. 1812.

M. Daru proposa un plan hardi: c'était de faire de Moscou un camp retranché, et de s'y établir en quartier d'hiver. « On pouvait, disait-il, tuer le reste des chevaux et en saler la chair; la maraude ferait le reste. » Napoléon hésita; mais bientôt il craignit de demeurer trop longtemps séparé de la France; il jugea avec raison que l'on ne pourrait faire subsister toute une armée dans un pays dévasté, et la maraude ne lui parut pas un expédient sur lequel on pût se reposer en pleine sécurité. La France devait-elle être abandonnée à elle-même, et s'accoutumerait-elle à l'absence de Napoléon? La Prusse et l'Autriche ne chercheraient-elles pas à en profiter? Au milieu de ces réflexions et de ces incertitudes, l'empereur ne savait ni partir ni rester. Il remettait de jour en jour à avouer sa défaite, et les éléments se conjuraient avec les hommes pour hâter sa perte. Le mois de septembre s'acheva et le mois d'octobre commença, sans que ses perplexités eussent un terme. Pour remplir le temps, l'empereur passait des revues, prodiguait des récompenses, et se laissait aller à la puérile satisfaction de rendre des décrets administratifs qu'il datait de Moscou, et qui avaient pour but de régler des matières indifférentes: l'un

Les Français et l'empereur à Moscou.

Digitized by Google

Oct. 1812. de ces décrets établissait un droit de balance sur le plomb envoyé des provinces illyriennes en France; un autre réglementait les droits de magasinage pour l'entrepôt de Trieste; d'autres déterminaient l'emploi des centimes additionnels, et le mode à suivre pour assurer la circulation des eaux-de-vie. C'est du Kremlin que fut daté le célèbre décret qui organisa la Comédie-Française, et fixa la répartition des recettes, les droits des artistes sociétaires à une pension, la formation du comité de lecture, les prérogatives du surintendant, la part revenant à l'auteur, les entrées proportionnelles, et la composition du répertoire. Non content de rédiger, sur les cendres de Moscou, la charte du Théâtre-Français, l'empereur, qui avait mandé plusieurs acteurs en Russie, fit représenter au Kremlin plusieurs chefs-d'œuvre de notre scène. Et cependant des hordes de Cosaques continuaient de harceler les avant-postes de l'armée française, et Murat parvenait à peine à les contenir. Les dépêches de Victor, d'Oudinot, de Macdonald, de Reynier et du prince de Schwartzemberg, trop souvent interceptées par l'ennemi, ne permettaient plus de se faire illusion sur le plan des Russes : le czar voulait qu'on enterrât les Français sous les neiges; et, pendant que l'hiver se préparait à réaliser cette menace, les communications étaient coupées entre le quartier général et la Lithuanie et la Pologne. Quitter Moscou était devenu une nécessité rigoureuse.

Un moment l'empereur eut la pensée de marcher sur Saint-Pétersbourg, sauf à s'appuyer, en cas de revers, sur l'armée de Macdonald, qui manœuvrait

Digitized by Google

en Courlande. Cette combinaison hardie effraya les maréchaux et les généraux : les lieutenants de Napoléon, déjà vieillis et fatigués, reculaient devant la perspective d'une campagne aussi périlleuse, et l'empereur fut découragé par le manque d'énergie de ses compagnons de guerre. Dès lors il ne s'agissait plus que de battre en retraite dans la direction de la Lithuanie et de la Pologne, sauf à prendre toutes les mesures que réclamait l'honneur de l'armée. Le général Rapp, bien que doué d'un génie aventureux, envisagea avec une sorte d'effroi les épreuves qui attendaient cette multitude de soldats et de chefs qu'on allait jeter sous la main de l'hiver comme une proie. L'empereur lui fit voir que le ciel était pur, et favorable à la retraite. On était au 19 octobre. Les premiers bataillons partirent de Moscou par la route de Kalougha ; le reste de l'armée suivit, à l'exception d'une arrière-garde et de douze cents malades. On emportait avec orgueil les dépouilles opimes de la Moscovie, et parmi elles la grande croix de Saint-Ivan, destinée à orner le dôme des Invalides. Cent mille combattants, quarante mille hommes chargés de conduire les fourgons, les caissons, les équipages; cinq cent cinquante canons, deux mille voitures d'artillerie, et une longue file de chariots de toute espèce, chargés de vivres et de trésors, se déroulaient sur une ligne immense, laissant en arrière les ruines de Moscou, et cherchant un climat moins rude, une terre plus hospitalière. On aurait dit une armée d'invasion chargée de butin, et revenant victorieuse sur le sol natal.

Oct. 1812.

L'empereur ordonne la retraite.

Digitized by Google

Oct. 1812. Le 22 octobre, vers le matin, une explosion terrible se fit entendre : c'était le Kremlin que, par ordre de l'empereur, le maréchal Mortier venait de faire sauter avant d'abandonner Moscou. Il y eut, dans cette œuvre de destruction, quelque chose de sauvage qui ne répondit que trop aux combinaisons désespérées de Rostopchin. Le même jour, le vice-roi arriva à Borowsk, et le lendemain il porta l'avant-garde à Malojaroslawitz. L'empereur croyait que la route de Kalougha lui était ouverte ; mais Kutusoff, un moment trompé par une savante manœuvre, avait regagné le temps perdu, et accourait avec toute son armée pour barrer le passage aux Français. Une lutte terrible et inégale s'engagea entre quelques divisions de notre avant-garde et une puissante armée russe. Napoléon se hâta d'arriver avec des troupes au secours du prince Eugène. Malojaroslawitz, pris et repris plusieurs fois, fut réduit en cendres ; dix-huit mille Italiens soutinrent vaillamment le choc de quatre-vingt mille ennemis ; et ces derniers se virent réduits à ouvrir le passage à notre armée, après avoir perdu dix mille hommes tués ou blessés. Parmi les morts, la France eut à regretter le brave général Delzons ; en revanche, le général ennemi Doctoroff resta sur le champ de bataille. L'empereur victorieux pouvait continuer à se retirer par la route de Kalougha : des conseils timides le décidèrent à ne point s'exposer à de nouvelles attaques, et à battre en retraite dans la direction de Wiazma et de Smolensk. C'était par cette route fatale que la grande armée avait déjà envahi la Russie et s'était portée

Combat de Malojaroslawitz.

L'armée continue sa retraite.

Digitized by Google

sur Moscou; en la suivant de nouveau pour se rejeter sur la Pologne, on devait traverser un pays dévasté, sans abri, sans ressources, couvert d'ossements et de décombres. L'empereur ne consentit qu'à regret à suivre ce chemin. Oct. 1812.

L'empereur Alexandre triomphait; il recueillait les fruits de sa persévérance et de ses sacrifices. Aussi appelait-il ses peuples à tenter un dernier effort pour compléter la délivrance de la patrie : « Russes ! disait-il, enfin l'ennemi de notre pays commence à éprouver la vengeance terrible qu'a provoquée son insolente agression... A peine avait-il atteint Moscou et essayé de trouver quelque repos au milieu de ses ruines fumantes, qu'il s'est vu environné de vos baïonnettes : il a senti alors que sa témérité l'avait conduit dans un piége; et, placé entre l'alternative de la retraite ou de la destruction, il a préféré la première. Russes ! le Tout-Puissant a entendu nos prières et exaucé nos vœux : il a couronné nos efforts. L'ennemi est en fuite... Il voudrait stipuler pour sa propre sûreté; mais la justice et la politique exigent un châtiment terrible. L'histoire ne doit conserver le souvenir de la témérité qu'en éternisant le souvenir de la catastrophe qui l'aura suivie... » La voix de Kutusoff n'était pas moins implacable : « Russes ! mandait-il, hâtons-nous de poursuivre l'impie, tandis que d'autres armées qui sont en Lithuanie agissent de concert pour sa destruction. Déjà il précipite sa fuite, brûlant ses caissons, abandonnant ses bagages et ses trésors, arrachés aux autels mêmes du Seigneur. Voyez ! la désertion et la famine répan- Proclamation du czar.

Digitized by Google

Oct. 1812. dent la confusion autour de Bonaparte; les murmures des soldats s'élèvent contre lui, semblables au mugissement des vagues. Tandis que ces clameurs accompagnent la retraite des Français, à vos oreilles retentit la voix de votre monarque magnanime. Écoutez, soldats, les paroles qu'il vous adresse : *Éteignez les flammes de Moscou dans le sang de votre ennemi!* O Russes, vous obéirez à cet ordre solennel... Dieu est votre guide! »

Désastres de la retraite. L'armée française marchait, harcelée sur ses flancs par des nuées de Cosaques qui, chargeant sans relâche, enlevaient des hommes, des équipages, des fourgons, et ne tenaient pied nulle part lorsqu'on cherchait à les combattre de front. Plusieurs fois ces hordes du Nord, guerroyant à la manière des Kabyles, faillirent s'emparer de Napoléon lui-même, et toujours il réussit à se soustraire à leurs attaques. Le 28 octobre, on revit Mojaïsk. Cette ville était encombrée de blessés : on emporta les uns, on abandonna les autres à la générosité moscovite. A quelques lieues de Mojaïsk on eut à traverser la Kologha, rivière peu considérable : le passage ne s'opéra pas sans confusion; on perdit du temps, des hommes et des bagages. Soudain se déroula sous les yeux de l'armée une plaine aride, encore toute noire et toute calcinée, et qu'on aurait prise pour un vaste champ couvert de débris volcaniques. C'était là que, cinquante jours auparavant, on avait livré aux Russes la grande bataille de la Moskowa. Trente mille cadavres, à demi dévorés par les bêtes fauves ou par les oiseaux de proie, attestaient ce sanglant souvenir, et disaient aux peu-

Digitized by Google

plus les calamités de la guerre. Personne ne s'arrêta. Il faisait froid, et l'on avait faim. On retrouva quelques blessés qui vivaient encore, et qui n'avaient soutenu leur affreuse existence qu'en mangeant de la chair de cheval. Lorsque les légions romaines, débouchant dans la forêt Noire, aperçurent avec horreur les ossements des soldats de Varus, elles furent saisies d'une stupéfaction moins grande et d'un deuil moins douloureux; et, d'ailleurs, le Germanicus de la France, moins heureux que celui de Rome, fuyait à pas précipités, et ne songeait ni à venger ses frères ni à chercher l'ennemi. Nov. 1812.

Quelques troupes indisciplinées, et exaltées par la misère, eurent la cruauté de fusiller les prisonniers russes qu'elles étaient chargées de conduire. L'empereur fit cesser ces indignes représailles : cependant les prisonniers n'en périrent pas moins de faim et de froid. Bientôt il devint impossible d'emporter nos propres blessés : la plupart furent abandonnés sans secours aux sévices de l'hiver ou à la pitié de l'ennemi. Bientôt l'armée atteignit Gjaz; elle marchait divisée en trois corps : Napoléon était avec le premier; le second était commandé par le vice-roi; le troisième, destiné à servir d'arrière-garde, était sous les ordres de Davoust. On avait mis entre ces divers corps l'intervalle d'une journée de marche, afin d'éviter la confusion et de faciliter les moyens de se procurer des subsistances. La situation de l'armée empirait de jour en jour. Le manque de vivres se faisait sentir. Les chevaux, à peine nourris d'écorce d'arbres et de paille gelée et pourrie, se trou-

Digitized by Google

Nov. 1812. vaient tellement affaiblis, qu'il en fallait atteler douze ou quinze pour traîner une seule pièce de canon : aussi tombaient-ils au moindre obstacle, pour ne plus se relever. On les remplaçait par les chevaux des voitures-bagages, que l'on était forcé d'abandonner; mais cette ressource devint insuffisante, et il fallut faire sauter les caissons, brûler les fourgons, briser les pièces d'artillerie, qu'on ne pouvait conduire plus avant. Le matériel disparaissait donc dans une progression effrayante; et pendant que les corps, déjà rebelles à la voix de leurs chefs, marchaient au hasard et presque sans discipline, quarante régiments de Cosaques, réunis aux paysans et aux milices, ne cessaient de déborder sur les flancs de l'armée, d'enlever les traînards, de tuer les maraudeurs et d'achever les blessés. Nos soldats, inquiets et consternés, envisageaient avec une tristesse inexprimable les épreuves de cette retraite. Contraints de souffrir la faim et d'errer au hasard sous le ciel du Nord, ils commençaient à se débarrasser d'un butin importun, et qui ralentissait leur marche. L'or et les bijoux n'avaient plus de prix à leurs yeux; ils ne songeaient qu'à se procurer des vêtements, des fourrures et du pain. Cependant, à chaque instant, ils s'arrêtaient au bruit des caissons que l'arrière-garde faisait sauter, et la nuit ils continuaient leur route à la lueur des feux qui consumaient les bagages. Parfois ils se retournaient pour repousser les attaques d'un ennemi dont l'audace augmentait. Après le combat, ils se remettaient en chemin, sans se soucier des blessés et des morts. Le passage des rivières, dont les ponts

Digitized by Google

étaient rompus, les gués marécageux où les hommes tombaient d'épuisement, ajoutaient de nouvelles épreuves aux misères de cette retraite. Ce fut ainsi que, dans les premiers jours de novembre, on atteignit Wiazma. Nov. 1812.

Cette ville était défendue par une armée russe et par des nuées de Cosaques. Les troupes régulières avaient pour chef Miloradowitch; les hordes de cavaliers étaient sous les ordres de leur hetmann, le vieux comte Platoff. Quand ces masses ennemies attaquèrent soudainement les corps d'Eugène, de Ney et de Davoust, se jetant dans les intervalles qui les séparaient, cherchant à les couper et à les développer, l'armée française fut ébranlée, et il ne fallut rien moins que l'exemple des chefs et l'imminence du péril pour la déterminer à combattre. La bataille dura jusqu'à la nuit, et se prolongea assez avant dans l'obscurité du soir. N'eût été le froid et la neige, on se serait cru à l'une de ces journées de la campagne d'Égypte, où l'infanterie, formée en carré, avait à contenir des multitudes de barbares montés sur des chevaux et tourbillonnant sur ses ailes. On essuya des pertes sanglantes; mais enfin l'ennemi fut vaincu, et contraint de nous ouvrir un passage. Ce fut le seul fruit de cette victoire, qui ajouta d'ailleurs un nouveau prestige aux noms de Ney et d'Eugène. Combat de Wiazma.

Un ennemi bien autrement terrible que les hordes de Tartares se déchaînait de plus en plus sur nos soldats : l'hiver de la Moscovie sévissait dans toute sa rigueur, les vents du nord soufflaient avec violence, et des tourbillons de neige enveloppaient ce qui restait des Terribles progrès de l'hiver. Les calamités de la retraite redoublent.

Digitized by Google

Nov. 1812. régiments, des chevaux et de l'artillerie. Le 6 novembre, nos colonnes ayant atteint Dorogobuje, le thermomètre de Réaumur marqua vingt degrés au-dessous de glace; le soleil s'enveloppa de vapeurs sombres; les fossés, la route, les champs disparurent sous la neige; des monticules de cadavres marquèrent seuls le chemin. La plupart des soldats jetèrent leurs armes, que leurs membres gelés ne pouvaient plus retenir: à l'exception de la vieille garde, qui persévéra dans la discipline, et de l'arrière-garde, dont le maréchal Ney reçut le commandement, les divers corps furent presque entièrement démoralisés par la souffrance, décimés par la faim et le froid. Les soldats isolés erraient à l'aventure, repoussés des bivacs ou des feux, quand ils n'apportaient pas de quoi les alimenter. Les cœurs étaient fermés à la pitié; on voyait avec horreur des masses de misérables se traîner péniblement sur la neige, cherchant en vain des abris et des vivres: demi-nus, vêtus au hasard de pelleteries de femmes et de lambeaux d'uniforme, souvent privés de chaussure, ils marchaient pêle-mêle, sans autre sentiment que celui d'un affreux désespoir. Celui qui s'arrêtait pour se reposer ne tardait pas à succomber à l'engourdissement et à dormir du sommeil de la mort; ceux qui entraient les premiers dans une chaumière y mettaient le feu pour s'y réchauffer, et périssaient, le plus souvent, par l'effet de la transition subite d'un froid excessif à une chaleur énorme. Tourmentés par la faim, la plupart des soldats couraient auprès d'un cheval aussitôt qu'il était tombé, et, comme des

chiens affamés, ils s'en disputaient les lambeaux; un grand nombre désertaient à l'ennemi, et ceux qui prenaient cette résolution extrême étaient, pour la plupart, les auxiliaires allemands, italiens et suisses, que la force avait seule envoyés combattre sous les drapeaux de la France. Il fallut abandonner les trophées de Moscou; on les jeta dans le lac de Semlewo. Là furent pour jamais enfouies les armures gothiques, les dépouilles de l'Asie, et la croix du grand Ivan. Rien de plus affreux que le spectacle des bivacs, le lendemain des nuits passées sur la neige : sur une vaste étendue, on distinguait à peine à des monceaux de corps glacés la place du campement de la veille. La voix des officiers, des colonels, des généraux, n'était plus entendue; le cri d'une immense fureur troublait seul, de temps à autre, la morne stupeur de l'agonie. Il était venu, pour Napoléon et pour la France impériale, ce moment suprême duquel Dieu avait dit : « Mais voici ce qui arrivera : « lorsque j'aurai accompli mes desseins, je visiterai « le cœur du superbe Assur, et la gloire et l'orgueil « de ses regards. » (Isaïe, chap. x.) Nov. 1812.

Le vice-roi reçut de Napoléon l'ordre de quitter la route directe de Smolensk, qui était celle que devaient suivre les corps de Davoust et de Ney, et de se porter vers le nord, sur Dowkhowtchina et Poreczie, pour appuyer le maréchal Oudinot. Eugène obéit, et suivit la direction qui lui était assignée. Il était escorté, sur toute sa route, par l'hetmann Platoff et ses hordes. Dès le premier jour, il se vit contraint de laisser derrière lui soixante-quatre pièces de canon

Digitized by Google

Nov. 1812. et des milliers de soldats hors d'état de se mettre en route. L'armée d'Italie, dans cette marche difficile, périt presque tout entière de froid et de faim, ou sous la lance des Cosaques. Le vice-roi lui donna l'exemple du plus intrépide dévouement; mais son courage ne pouvait sauver des hommes qu'on envoyait mourir sur un sol inclément et sous un soleil tartare. Ce ne fut qu'à grand'peine que le prince Eugène parvint à sauver quelques débris de sa colonne, avec lesquels il rejoignit le maréchal Ney.

Conduite héroïque de Ney. Celui-ci, toujours à l'arrière-garde, réussissait, à force de fermeté et d'héroïsme, à couvrir la retraite des autres corps : non-seulement il avait à combattre l'ennemi, qui le suivait pas à pas; il lui fallait encore partager les horreurs de la marche à travers un pays que les multitudes de fugitifs qui le devançaient avaient achevé de dévaster. Plus d'une fois il fut obligé de prendre en main un fusil de grenadier, et de payer de sa personne. Le 13 novembre, comme il approchait de Smolensk, où l'avant-garde avait campé le 7, il vit des masses considérables de soldats français, détachés des autres corps, que les Cosaques chassaient devant eux et massacraient à plaisir. Dès qu'il parut, et sitôt qu'il eut été rejoint par Eugène, il réussit à dégager l'armée et à refouler l'ennemi. En ce moment, de la grande armée qui avait franchi le Niémen et marché sur Moscou, il ne restait que huit cents cavaliers et trente mille fantassins à peine armés. La garde royale d'Italie avait été détruite; l'armée de Murat n'existait plus; les troupes polonaises elles-mêmes avaient succombé à la rigueur du

Digitized by Google

froid, et, par suite de quelques fausses manœuvres du prince de Schwartzemberg, nos magasins de Minsk étaient tombés au pouvoir des Russes. Nov. 1812.

L'empereur mit à profit l'espèce de repos que les débris de son armée trouvèrent à Smolensk, pour réorganiser les cadres et régler la retraite, autant que les circonstances pouvaient le permettre. Il divisa en quatre corps les forces qui lui restaient, et il ordonna que ces divisions quitteraient Smolensk à un jour d'intervalle l'une de l'autre. Il se mit lui-même à la tête du premier corps, formé de douze mille soldats encore armés, et dans le nombre desquels la garde figurait pour six mille. Cette colonne quitta Smolensk le 14; Eugène, Davoust et Ney, placés à la tête des trois autres corps, s'échelonnèrent successivement à la suite de l'empereur. Le maréchal Ney, toujours chargé de couvrir la retraite, mission qu'il avait admirablement remplie entre Wiazma et Smolensk, reçut un renfort de quatre mille hommes de la garde, et ne se mit en route que le 17 novembre. De tous ces corps, plus embarrassés que fortifiés par la présence d'une multitude de fuyards éparpillés, sans armes, sans autre ressource que le désespoir, pas un seul homme, sans en excepter Napoléon, n'aurait pu s'échapper, si les armées russes avaient mis quelque vigueur à les poursuivre et à leur barrer le chemin. Mais les généraux qui les commandaient sollicitaient vainement l'ordre de se hâter et de combattre : le vieux Kutusoff, qui n'avait perdu que trop de monde à la Moskowa, prescrivait de se borner à une guerre de partisans, de laisser faire l'hiver, et d'éviter de

L'armée traverse Smolensk.

Digitized by Google

Nov. 1812. mettre l'armée française entre la double extrémité de la captivité ou de la mort. Cette temporisation sauva le petit nombre de ceux des nôtres qui parvinrent à gagner les frontières de la Russie; pour le moment ils en étaient encore loin, et de nouvelles épreuves leur étaient réservées.

Combats livrés pour assurer la retraite.

Bataille de Krasnoë.

Le général ennemi Miloradowitch, avec une avant-garde nombreuse, s'était porté sur la route de Smolensk, à Krasnoë. Le premier corps de l'armée française avait déjà franchi un défilé où les Russes venaient nous attendre : quand le vice-roi se présenta à son tour sur ce point, il y trouva l'ennemi, bien supérieur en nombre, qui lui intima l'ordre de mettre bas les armes. Ni le prince Eugène, ni les Français, ni les Italiens qui survivaient encore, ne consentirent à subir cet affront. Dès qu'ils eurent répondu par un refus, la bataille s'engagea. La route était bordée, sur la gauche, de collines garnies d'artillerie; une grêle d'obus et de mitraille balayait le chemin. En un clin d'œil les Français formèrent leurs rangs; les généraux et les officiers dont les brigades et les régiments avaient été détruits prirent des fusils, et se mêlèrent aux simples soldats; les marins de la garde, les premiers, tinrent ferme contre l'ennemi. La division qui marchait en tête, sous le commandement du général Guilleminot, s'ouvrit à la baïonnette un chemin au milieu des masses russes, qu'un semblable courage frappait d'admiration : le reste du corps dirigé par le prince Eugène se trouvait écrasé par l'artillerie de Miloradowitch. Cette poignée d'hommes (quatre mille combattants,

Digitized by Google

reste de quarante-deux mille) montrait une contenance audacieuse. Jusqu'à la fin du jour elle fit face à l'ennemi. Quand la nuit fut venue, le prince Eugène fit allumer des feux sur la gauche; et pendant que les Russes, trompés par cette démonstration, se préparaient à achever leur triomphe, vers le lever du jour le vice-roi tourna leur position à la faveur de l'obscurité, et réussit à soustraire ses compagnons d'armes à une défaite commune. Le 17 novembre, le corps d'Eugène opéra sa jonction avec celui de l'empereur. Nov. 1812

Tous deux continuèrent leur route, et se dirigèrent vers une armée russe de quatre-vingt mille hommes qui les attendait, sous le commandement de Kutusoff. Napoléon marchait en tête, l'épée à la main : il disait tout haut qu'après avoir assez longtemps joué le rôle d'empereur, il voulait enfin recommencer le métier de général. Cent pièces d'artillerie foudroyaient les colonnes françaises; mais Kutusoff et les Russes ne voulurent point risquer une lutte acharnée : le seul nom de Napoléon les épouvantait de son prestige, et l'armée française put continuer sa route. Le lendemain, le corps du maréchal Davoust rejoignit l'empereur.

Ney et l'arrière-garde.

Le 17 novembre, le maréchal Ney, à la tête de l'arrière-garde, avait quitté Smolensk, ayant sous ses ordres huit mille hommes en état de combattre, et plusieurs milliers de traîneurs. Lorsque cette troupe arriva devant Krasnoé, elle y trouva des monceaux de cadavres qui attestaient le combat de la veille; elle avança néanmoins, et par malheur elle vint se heurter

Digitized by Google

Nov. 1812. contre le corps de Miloradowitch, que dérobait un épais brouillard. Un officier russe somma le duc d'Elchingen de capituler : « Un maréchal de France ne « se rend jamais ! » Telle fut la réponse de Ney; et bientôt l'artillerie ennemie tonna sur sa division, de laquelle un espace de cent vingt-cinq toises la séparait à peine. A deux reprises les Français s'élancèrent à la baïonnette sur les colonnes russes, doublement protégées par leurs canons et par des ravins couverts de glace; ils échouèrent. Le maréchal Ney se vit réduit, comme Eugène, à attendre la nuit et à rétrograder. Les Russes le croyaient en marche pour se réfugier sur Smolensk; mais lui, ayant atteint un ruisseau qui paraissait devoir se jeter dans le Dniéper, il en prit le cours pour guide, et réussit à atteindre sans accident le lit du fleuve. En ce moment, il n'avait avec lui que quatre mille hommes. La surface du Dniéper était encore gelée; mais la glace était si mince qu'elle craquait sous les pieds des soldats. Il fallait employer beaucoup de précautions pour passer, cela devait faire perdre du temps; et cependant l'ennemi pouvait arriver d'un moment à l'autre. Le maréchal Ney n'en prescrivit pas moins d'attendre trois heures avant d'entreprendre le passage; il voulait donner aux traîneurs la facilité de rejoindre le corps principal. Pour lui, s'étant enveloppé de son manteau, il se coucha dans la neige, sur les bords du fleuve, et dormit d'un sommeil profond. A l'expiration du terme fixé, on s'achemina lentement sur le pont fragile et de toutes parts crevassé que formait la glace, et l'on réussit à favoriser la retraite de la

Passage du Dniéper.

Digitized by Google

plupart des hommes valides. Les chariots, chargés de blessés, s'engloutirent dans les eaux, et il fallut abandonner les canons, les caissons et les attelages. Un grand nombre de traîneurs qui n'avaient pu rejoindre tombèrent aux mains de l'ennemi. Lorsque, après tant d'épreuves, le maréchal Ney réussit enfin, à la tête de quinze cents hommes, à rejoindre le reste de l'armée dans la ville d'Orcza, l'empereur fit éclater la plus vive joie : « J'ai deux cents millions « dans les caves des Tuileries, s'écria-t-il; mais je « les aurais donnés pour racheter la perte d'un tel « homme. Mes aigles sont donc sauvées! » Nov. 1812.

Depuis quelques jours la rigueur du froid s'était apaisée; mais les routes, rompues par le dégel, étaient difficilement praticables. L'armée, réduite à seize mille combattants et à quatre-vingt mille traîneurs, fuyant au hasard, se replia vers Borizoff, le long d'un large chemin qui n'était plus qu'une mare de boue et de neige. Un rassemblement d'officiers de tout grade et de toutes armes s'était formé autour de l'empereur, pour veiller sur sa vie précieuse : on appelait ce corps « l'escadron sacré. » L'empereur marchait au milieu de cette troupe fidèle. Son visage était serein, sa contenance ferme; et jamais, en face d'une calamité si grande, on ne vit un stoïcisme plus étonnant. C'est que Napoléon comprenait que de sa vie dépendait le salut de l'armée et de l'empire; il laissait aux autres les imprécations, les larmes ou le désespoir, et il ne songeait qu'aux moyens d'assurer la retraite. Quand on lui parlait des immenses misères qui se déroulaient autour de lui, il imposait

Le bataillon sacré et l'empereur.

Digitized by Google

Nov. 1812. silence aux auteurs de ces récits inutiles ; « Laissez-moi mon calme ! » disait-il ; et on respectait cette volonté froide, dont l'indépendance était nécessaire au salut de tous. L'empereur savait que tout n'était point désespéré. Si l'armée dont il avait le commandement direct était presque détruite, les corps des ducs de Bellune et de Reggio, organisés en Lithuanie, avaient peu souffert ; et à eux seuls ils pouvaient constituer une réserve importante. Malheureusement l'armée de Macdonald, toujours campée autour de Riga, demeurait étrangère aux événements de la campagne, et, dans l'ignorance où on la laissait des misères de la retraite, elle ne portait aucun secours à Napoléon.

L'armée se dispose à franchir la Berezina.

Lorsqu'on eut rallié les corps de Victor et d'Oudinot, on disposa tout pour franchir la Bérézina, en dépit de l'armée de Tchitchakoff qui la bordait, et sous la menace permanente des armées de Kutusoff et de Wittgenstein, qui poussaient devant elles nos colonnes. L'empereur veilla lui-même aux détails de cette opération : il se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla, pour qu'elles ne devinssent pas les trophées de l'ennemi ; il forma deux bataillons à l'aide de dix-huit cents cavaliers de la garde dont les chevaux avaient péri, et dont les deux tiers à peine purent être armés. L'escadron sacré, la seule cavalerie de l'armée, comptait encore cinq cents hommes ; Grouchy et Sébastiani en partagèrent le commandement ; toutes les voitures inutiles furent livrées aux flammes ; on détruisit même la moitié des fourgons. Quand ces dispositions eurent été prises, l'armée (si l'on pouvait donner ce nom à cette multitude de fu-

Digitized by Google

gitifs et de traîneurs) s'enfonça dans la forêt de Minsk, où retentissait déjà le canon des Russes. La marche fut longue et difficile sur un sol couvert de verglas, et durant ces journées d'hiver si courtes dans le Nord, et auxquelles succédaient si promptement de longues nuits. Comme on approchait de Borizoff, on fut rejoint par les corps des ducs de Reggio et de Bellune; et ceux-ci reculèrent d'épouvante et de pitié, au spectacle des misères de leur empereur et de leurs compagnons d'armes. Nov. 1812.

La Bérézina est large, elle coule à travers de vastes marécages, et le dégel ne permettait plus de la franchir à pied sec. Napoléon, par une inspiration soudaine, réussit à dérober trois marches à l'ennemi; il ordonna ensuite au duc de Reggio de jeter deux ponts vers le gué de Studzianka, tandis que le duc de Bellune contiendrait les efforts de l'armée de Wittgenstein : lui-même manœuvra pour donner le change au général ennemi Tchitchakoff, et l'attirer sur un point éloigné. On était au 26 novembre. A une heure de l'après-midi, et à la suite d'efforts inouïs qui coûtèrent la vie à beaucoup de nos pontonniers, obligés de travailler dans l'eau et de lutter contre des glaçons énormes, on réussit à établir un pont de chevalets long de plusieurs centaines de toises. Le corps d'Oudinot franchit le premier la Bérézina. Vers quatre heures, ce qui restait d'artillerie passa sur un autre pont, plus solidement construit et plus large : bientôt le corps de Ney suivit la trace d'Oudinot, et déboucha par le même pont. Le lendemain 27, le quartier général traversa la rivière; la garde impériale vint en- [Passage de la Bérézina.

Digitized by Google

Nov. 1812. suite, et le duc de Bellune, à la tête de quelques milliers de soldats, protégea cette difficile opération. L'ennemi avait d'abord perdu beaucoup de temps en hésitations et en tâtonnements; les simulacres de passage avaient absorbé son attention, la présence de Napoléon l'avait intimidé : tandis que l'empereur franchissait la fatale rivière, les Russes le cherchaient encore sur le bord qu'il avait quitté. Cependant la troisième division du corps du duc de Bellune ne fut point assez heureuse pour rejoindre Napoléon. Le général Partouneaux qui la commandait s'étant égaré dans sa route, après s'être battu plusieurs fois, perdit beaucoup de monde, et se vit réduit à mettre bas les armes. Un des bataillons de cette division, qui avait suivi une direction différente, eut seul le bonheur de se réunir à l'armée. Dans la nuit du 27 au 28 novembre, les traîneurs refusèrent de franchir la rivière; les ordres et les exhortations furent inutiles; ils s'obstinèrent à attendre le jour. Le prince Eugène eut lui-même beaucoup de peine à déterminer la queue de sa colonne à gagner l'autre rive. Cependant tous les corps armés et organisés exécutèrent ce mouvement; il ne resta sur la rive gauche que les divisions Girard et Daendels, l'une et l'autre sous les ordres du duc de Bellune, et qui avaient mission de se maintenir autant que possible à l'arrière-garde et de refouler l'ennemi.

Enfin le 28 au matin les différentes armées russes, ayant bien compris le plan de Napoléon, attaquèrent à la fois par les deux rives. Le maréchal Oudinot, dans cette périlleuse conjoncture, fut grièvement

Digitized by Google

blessé, et son corps passa sous les ordres du duc d'Elchingen. Vers le même temps, l'un des ponts fléchit sous le poids des caissons et des attelages, tandis que l'autre, étant encombré d'hommes, ne put désormais suffire à l'immense cohue de malheureux qui cherchaient à atteindre la rive droite. Au milieu de ce désastre, nos faibles divisions, campées sur les deux rives, retrouvaient leur merveilleux courage pour combattre les barbares. Quelques poignées de Français et de Polonais soutenaient les efforts de deux armées ennemies, et parvenaient à leur faire perdre du terrain. Les cuirassiers du général Dommerc se couvraient de gloire : à voir les chevaux charger avec impétuosité les carrés russes, on aurait dit qu'aussi bien que les hommes, ils sentaient la nécessité de vaincre ou de mourir. La brigade Fournier fit mettre bas les armes à plusieurs régiments ennemis; le duc de Bellune pénétra un moment jusqu'au centre de la ligne moscovite, et, avec sept ou huit mille combattants, eut l'honneur de tenir tête à quarante-cinq mille. Parmi les Polonais qui eurent part à cette lutte héroïque, l'histoire doit mentionner les noms de Poniatowski, de Zaiouchek et de Dombrowski; ils se montrèrent dignes de leur patrie et de la France. Nov. 1812.

Mais la colonne des fuyards de Moscou, composée d'hommes démoralisés par la souffrance et aveuglés par la peur, porta le poids d'une horrible catastrophe qui devait rendre le nom de la Bérézina à jamais sinistre dans nos annales. Cette masse de malheureux et de traîneurs, épouvantée par le bruit du canon, s'imagina que c'en était fait d'elle et de l'armée; et,

Digitized by Google

Nov. 1812. au lieu de laisser aux pontonniers et au corps du génie le temps de relever les chevalets et de réparer les ponts, elle se précipita comme un troupeau effrayé par ces issues dangereuses, et insuffisantes pour laisser un torrent d'hommes s'écouler en quelques heures. Bientôt le spectacle devint affreux. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que charriaient les eaux. La foule n'en cherchait pas moins à s'ouvrir un passage: on entendit retentir, pendant de longues heures d'angoisses, les lamentables cris des blessés et des mourants; les femmes, élevant leurs enfants au-dessus des têtes, invoquaient en vain une pitié qui ne trouvait plus que des cœurs fermés; ceux des soldats qui retrouvaient un peu de force pour s'ouvrir un chemin poussaient des imprécations horribles, et jetaient dans la Bérézina les obstacles vivants amoncelés sous leurs pas. Bientôt l'ennemi s'étant rapproché, des boulets russes commencèrent à pleuvoir sur cette multitude: ce fut le signal d'une épouvantable calamité dont nous ne pouvons reproduire le tableau: les fugitifs se précipitaient par masses en avant, et une lutte impie s'engageait entre le malheur et la violence; l'humanité se montra dans toute sa vérité; il y eut des actions atroces, et, nous aimons à le dire, des sacrifices sublimes. Tandis que, dans cette affreuse mêlée de cavaliers et de fantassins, d'hommes armés et de femmes éperdues, de vieillards et d'enfants, les liens de l'amitié et du sang étaient rompus

Digitized by Google

à ce point que les frères se traitaient en ennemis. Il y eut des corps armés, pleins de force, qui aimèrent mieux tomber victimes de l'hiver ou de l'ennemi, que d'augmenter la confusion de ce désastre en s'ouvrant un passage; il y eut des mères qui se trouvèrent heureuses de mourir, assurées du salut de leurs enfants bien-aimés; on vit des officiers, des généraux, des artilleurs qui se précipitaient dans les flots couverts de glaçons pour arracher des victimes à la mort, et qui se trouvaient heureux de jouer leur vie dans ces actes d'un généreux dévouement. Cependant la scène de deuil prenait des proportions immenses, et que chaque moment augmentait. On apercevait, au-dessus de la foule, des cavaliers qui, le sabre en main, se lançaient au galop sur les ponts et sur les berges, tandis que les misérables renversés ou étouffés sous leurs chevaux essayaient vainement de les retenir. Bientôt ces infortunés, avec l'énergie que donne le désespoir, se couchaient sous les pieds des chevaux et les étreignaient convulsivement, tandis que les autres, se jetant sur les glaçons, périssaient misérablement engloutis. Cependant un autre genre de désespoir succéda à cet affreux paroxysme : la foule de ceux qui n'osaient espérer un passage s'arrêta comme frappée d'imbécilité et d'atonie; elle se coucha à terre, s'abandonnant au canon et à la mort, sans chercher à s'y soustraire. A la fin, cette longue série de misères eut le terme que chacun devait pressentir : les derniers combattants du corps du duc de Bellune ayant réussi à passer, et les masses ennemies s'étant considérablement

Nov. 1812.

Digitized by Google

Nov. 1812. rapprochées, il fallut tout sacrifier au salut de l'armée, et les ponts furent détruits pour fermer le chemin aux Russes. Ceux-ci enveloppèrent les traîneurs, leur fermèrent toutes les issues; et il ne resta de cette grande armée, naguère si brillante, que des corps épars et des bandes fugitives, errant presque au hasard sur la rive droite de la Bérézina.

Napoléon pendant la retraite.

Jusque-là, Napoléon avait partagé les périls et les angoisses de ses compagnons : un bâton à la main, il marchait dans les rangs, encourageant de la parole et du geste les malheureux sur qui pesaient tant de calamités. Sa figure était demeurée impassible; et si les soucis les plus cuisants dévoraient son cœur, il ne conservait pas moins le front serein et la pensée libre : aussi apparaissait-il plus grand peut-être au milieu de ces spectres affamés qui se pressaient autour de lui, que dans les cercles de rois d'Erfurt et de Dresde : on retrouvait en lui le général de l'armée d'Italie; les illuminations de son courage relevaient le moral de l'armée, et réveillaient au fond des âmes le mépris de la peur et de la mort. Les Russes, saisis d'effroi à l'aspect de cet homme dont le seul regard changeait des fugitifs en héros, reculaient, et n'osaient forcer César dans le dernier retranchement de sa fortune. Tant que son génie éclaira l'armée comme une étoile, l'espoir ne fut jamais entièrement éteint dans les cœurs : mais qui pourrait rendre la désolation du soldat, lorsqu'on apprit à Smorgoni, le 5 décembre, que l'empereur, après avoir confié le soin de la retraite au roi de Naples, était parti pour sa capitale? L'armée éclata en longues plaintes, et se

L'empereur quitte l'armée, et se rend en France.

Digitized by Google

crut abandonnée; mais Napoléon n'avait fait qu'obéir aux pressants devoirs de sa situation. Avant de partir, il dicta le trop fameux 29e bulletin, qui, pour la première fois, allait annoncer à la France qu'elle avait perdu dans les déserts de la Russie ces troupes vaillantes qui faisaient son orgueil et sa force. Quand cette nouvelle se répandit à Paris vers la fin de décembre, elle y éclata comme un coup de tonnerre, et la France entière fut plongée dans le deuil. L'histoire, depuis les âges les plus reculés, n'offrait pas l'exemple d'une expédition militaire terminée d'une manière si lamentable et au prix de pareilles calamités. Quatre cent mille familles, l'élite de l'Occident, étaient frappées dans la personne de leurs chefs ou de leurs rejetons, et c'était là que nous avait conduits la manie des conquêtes. Le bulletin qui annonçait à l'empire cette immense destruction d'hommes se terminait par cette phrase, qu'on taxa de dureté et d'insulte au pays : « La santé de l'empereur n'a ja- « mais été meilleure. » Mais ce n'était là qu'un avertissement donné à l'Europe prête à se lever contre nous; et l'Europe savait que le nom de Napoléon valait à lui seul des armées et des murailles. Au reste, il y avait dans cette phrase célèbre une réponse envoyée, du fond de la Lithuanie, aux conspirateurs dont les souvenirs venaient de se réveiller en France, et de se produire au dehors par une tentative sans exemple.

Déc. 1812. Effet produit par le vingt-neuvième bulletin.

Les partis comprimés par la force n'avaient point entièrement disparu : pendant que l'immense majorité du pays et de l'armée s'était ralliée à Napoléon, l'i-

Digitized by Google

Oct. 1812. Conspiration du général Mallet.

dée républicaine, tenace et énergique, s'était maintenue dans plusieurs cœurs; et jusqu'au sein de l'armée il se trouvait des chefs et des soldats qui ne pardonnaient point à l'empereur le coup d'État du 18 brumaire et l'avénement d'une nouvelle dynastie. La mystérieuse société des Philadelphes, dont on a dit tant de choses hasardées, mais dont on ne saurait nier l'action ni l'existence, rassemblait dans un même faisceau d'espérance et de haine ce qui restait de hardi et d'intelligent dans le parti républicain : d'un autre côté, bien que le parti royaliste parût rallié et réduit à une opposition de bonne compagnie, ceux qui creusaient jusqu'au fond des choses reconnaissaient promptement qu'il existait encore, et qu'une masse d'hommes sincères, mais timides, gardaient dans le cœur une aversion sans mesure pour l'homme qui avait sacrifié le duc d'Enghien, les Bourbons d'Espagne, de Naples et d'Étrurie, et dont les victoires ne servaient qu'à prolonger l'exil de Louis XVIII.

A côté des royalistes fidèles, qui maudissaient en Napoléon un ennemi et un obstacle, se trouvaient un grand nombre de fervents catholiques qui détestaient plus ou moins silencieusement le persécuteur du pape et l'oppresseur de l'Église. A ces diverses nuances d'adversaires, sur l'opposition desquels il fallait compter, se joignaient beaucoup de mécontents, des ambitieux déçus, des chefs de famille ruinés par la guerre, des artisans de désordre avides de révolutions nouvelles, des fonctionnaires serviles qui ne respectaient que le triomphe brutal

Digitized by Google

du fait et n'adoraient que la force. C'étaient là, sans doute, des éléments d'inquiétude et des causes accidentelles de changements prochains; mais pour leur donner la vie et la cohésion, et pour les mettre en œuvre, il fallait qu'un événement grave se produisît, et permît aux ennemis de l'empereur de concevoir d'audacieuses espérances. On n'en était point là encore; mais déjà des esprits vraiment perspicaces parvenaient à entrevoir ce qu'il y avait de faible et d'illusoire dans l'établissement dynastique de Napoléon. Oct. 1812.

Au nombre de ceux qui méditaient ainsi sur la fragilité réelle de ce grand édifice, figurait en première ligne un vieux républicain, le général Mallet, qui avait marqué avec distinction dans les premières guerres de la révolution française. A l'avénement de l'empereur, Mallet ne s'était point laissé circonvenir par la crainte, et il avait manifesté son mécontentement en termes francs et rudes. Disgracié et privé de son emploi, il s'était jeté dans quelques menées républicaines pendant la campagne de Prusse, et le ministre de la police Fouché l'avait fait emprisonner. Le même traitement fut infligé à d'autres généraux imbus de l'esprit révolutionnaire, et spécialement à Lahorie et à Guidal, l'un ancien aide de camp de Moreau, l'autre exalté jacobin. Sous le ministère de M. de Rovigo, on traita le général Mallet avec moins de sévérité; sa captivité fut adoucie; on lui permit de résider dans une maison de santé, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine. Là était détenu un prêtre royaliste, l'abbé Lafont, arrêté pour motifs d'opposi-

Digitized by Google

Oct. 1812. tion politique; et tous deux eurent de longs et mystérieux entretiens. Mallet était né gentilhomme; il avait l'opiniâtreté et le courage d'un Franc-Comtois. L'abbé Lafont, homme du midi, était aventureux et intelligent comme un Gascon : tous deux faisaient alliance, ajournant leurs projets d'organisation future, et ne cherchant qu'à détruire le pouvoir impérial, leur ennemi commun. L'un et l'autre s'entendirent donc pour ourdir de longue main l'une des tentatives les plus audacieuses dont fasse mention l'histoire. Ils avaient dans Paris quelques amis obscurs, mais ils ne les mirent pas dans le secret. Les circonstances semblaient favorables à un coup de main. La garnison de Paris était réduite à une poignée de vieux soldats, et à des contingents de gardes nationaux assez mécontents du service. On était au mois d'octobre 1812. Rien ne transpirait des difficultés qui commençaient à surgir en Russie; mais on savait que Napoléon était à Moscou, et une terreur vague disposait le peuple à accueillir le bruit de sa mort. Le ministre de la police, Savary, était d'un dévouement aveugle, mais assez peu intelligent; M. Pasquier, préfet de police, inspirait peu de crainte; le préfet de la Seine, M. Frochot, homme honnête et paisible, se rattachait par ses opinions au vieux parti constitutionnel de 1791; on supposait avec raison qu'il regrettait la liberté : pourquoi n'agirait-on pas? Un coup de main tenté en 1812 ne pouvait-il pas défaire l'œuvre de cet autre coup de main qu'on appelait le 18 brumaire? Qui parlerait de droit, d'hérédité, de dynastie, de serments, dans un pays et chez un peu-

Digitized by Google

ple qui ne reconnaissait depuis vingt ans que le droit de la force, et qui se résignait sans murmure à accepter le gouvernement de fait, pourvu qu'il sût se faire craindre? Oct. 1812.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre, alors qu'à six cents lieues de distance commençait la retraite de Moscou, le général Mallet sortit de sa maison de santé, accompagné de l'abbé Lafont : ils furent joints par deux amis auxquels ils firent accepter le rôle de conjurés, et se rendirent dans une maison de la rue Saint-Gilles, chez un prêtre espagnol : là, ils trouvèrent un uniforme de général de division pour Mallet, un uniforme d'aide de camp pour le conjuré Rateau, une écharpe de préfet de police pour le conjuré Boutreux. Après s'être revêtus de ces insignes, ils se dirigèrent vers la caserne de Popincourt, que Mallet se fit ouvrir d'autorité, en prenant le nom et le titre du général Lamotte. Mallet remit au colonel qui commandait la troupe casernée dans ce lieu, un paquet cacheté et une dépêche annonçant faussement la mort de Napoléon : le colonel Soullier manifesta son chagrin; mais ne soupçonnant aucune ruse, il fit prendre les armes à sa cohorte, et la mit sous les ordres du général. Celui-ci se fit escorter de cette troupe, forte de douze cents hommes, et chargea le colonel Soullier d'aller à l'hôtel de ville prendre possession de ce poste, où devait s'installer la commission de gouvernement. Le vendredi 23 octobre, au point du jour, la colonne conduite par le général Mallet se dirigea jusqu'à la porte de la prison de la Force; le général se la fit ouvrir, et se fit amener les généraux

Digitized by Google

Oct. 1812. Guidal et Lahorie, détenus en ce lieu, et qui ne soupçonnaient rien du mouvement. Après les avoir embrassés, il leur dit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et il leur annonça la mort de l'empereur. Tous deux se réjouirent de cet événement et prirent le commandement de quelques compagnies, à la tête desquelles ils se chargèrent d'aller occuper les postes principaux de Paris. Le général Lahorie se porta donc sur la préfecture de police; il s'en rendit maître sans résistance, arrêta le préfet M. Pasquier, et installa à sa place l'un des complices de Mallet.

Cependant le chef du complot s'était hâté de transmettre aux commandants de la garde soldée de Paris les prétendus documents qui constataient la mort de l'empereur et l'établissement d'un gouvernement provisoire, accepté par le sénat. D'un autre côté, il fit fermer les barrières de la capitale, avec défense de laisser sortir personne. Enfin, il envoya des détachements occuper la banque, la trésorerie et les grandes administrations. Les colonels et les régiments de la garde soldée de Paris ne firent aucune difficulté à prêter leur concours. Le plus étonnant succès couronnait partout l'entreprise des conspirateurs : ceux-ci commençaient à se distribuer les ministères et les emplois les plus éminents de l'État.

A sept heures du matin, le duc de Rovigo, ministre de la police générale, qui avait passé la plus grande partie de la nuit à expédier des affaires, se trouvait encore endormi. Réveillé en sursaut par un grand bruit, il vit que son hôtel était envahi par la force armée; et le général Lahorie, qui marchait en tête,

Digitized by Google

lui dit : « Tu es arrêté; félicite-toi d'être tombé entre mes mains, il ne t'arrivera pas de mal. » Et comme Savary demandait l'explication d'une si étrange scène, Lahorie ajouta : « L'empereur a été tué sous les murs de Moscou le 7 octobre. — Tu me fais des contes, répliqua le duc de Rovigo; j'ai reçu de lui une lettre qui porte la date du 8. » Lahorie, à son tour, se montra surpris et intimidé; il entrevit le danger qui le menaçait, et il se borna à dire : « Cela n'est pas possible. » Le duc de Rovigo, voyant qu'il ne s'agissait que de détromper les dupes et de démasquer les conspirateurs, appela un officier de la 10e cohorte, et lui déclara que Lahorie, sous les ordres duquel la troupe agissait, n'était qu'un prisonnier d'État, évadé de la Force. Mais les militaires croyaient obéir à une consigne régulière donnée par des chefs légitimes, et ils refusèrent de prêter secours au ministre. Sur ces entrefaites arriva Guidal, l'épée nue, qui vint intimer à Savary l'ordre de s'habiller et de se rendre en prison. Au bout d'une demi-heure d'autres détachements conduisirent dans la même prison le préfet de police et le chef de la première division du ministère de la police générale. Cette détention ne dura que peu de temps. Oct. 1812.

A l'hôtel de ville, le détachement de la 10e cohorte s'était rendu l'arme au bras, soutenu par quelques compagnies de la garde. M. Frochot, préfet de la Seine, n'était point à son poste, et avait passé la nuit à sa maison de campagne, située à Nogent. Comme il revenait à cheval, vers huit heures, dans le faubourg Saint-Antoine, on lui remit un papier sur lequel étaient

Digitized by Google

Oct. 1812. tracés au crayon, de la main de M. Villemsens, chef de division à la préfecture, ces deux mots sinistres : *Fait imperator!* M. Frochot pressa le pas de son cheval, et s'arrêta au bas du perron, sur la Grève. La place était couverte de monde. Des pièces prétendues officielles, fabriquées par Mallet, furent remises au préfet par le colonel Soullier; et M. Frochot, tout consterné qu'il parût être en apprenant la mort de l'empereur, donna ordre de préparer le local où le nouveau gouvernement devait s'installer.

Il importait de s'emparer de l'état-major, afin de mettre en mouvement toutes les troupes avec les ordres de la place. Mallet, revêtu de son grand uniforme, se fit introduire chez le général Hullin, commandant la division militaire et gouverneur de Paris. Hullin était ce soldat du 14 juillet 1789 qui avait pris place en tête des vainqueurs de la Bastille; au mois de ventôse an XII, il avait rempli la triste mission de juger, de condamner et de faire exécuter le duc d'Enghien : un double souvenir le rattachait donc à la fortune de la révolution et de l'empereur, et il ne fallait pas compter sur sa complicité. Le général Mallet se présenta chez lui, le réveilla en sursaut, et lui donna lecture des faux sénatus-consulte; ensuite il se mit en devoir de l'arrêter. Le comte Hullin fit quelque résistance, et Mallet lui tira à bout portant un coup de pistolet qui le blessa grièvement à la face. Sans s'arrêter, le chef du complot se rendit chez le général Doucet, chef d'état-major, qui demanda des explications et voulut prendre connaissance des pièces. Ces communications firent perdre à Mallet un

Digitized by Google

temps précieux; et soudain l'arrivée imprévue d'un inspecteur général de police changea la situation : « Monsieur, dit ce fonctionnaire au général Mallet, vous n'aviez pas le droit de sortir de la maison où vous êtes détenu; vous devez être arrêté. » Mallet se hâta de porter la main à son habit et de chercher un second pistolet; mais on s'aperçut de ce mouvement, on se jeta sur lui, et on le fit prisonnier. La conspiration était finie. Le ministre et le préfet de police une fois rendus à la liberté, les soldats qui avaient servi d'instruments aveugles aux violences ordonnées par le général Mallet se saisirent eux-mêmes des chefs du complot, et le conseil des ministres, à peine revenu de sa terreur, se rassembla chez Cambacérès. Oct. 1812.

Le gouvernement avait été pris au dépourvu : afin d'échapper à la honte de sa situation, il résolut de se montrer implacable. Un conseil de guerre fut convoqué, et, indépendamment des trois généraux qui devaient seuls porter la peine de cet attentat, on comprit dans cette procédure sauvage un nombre assez considérable d'officiers, de sous-officiers et d'agents qui s'étaient laissé tromper de bonne foi, et avaient cru obéir à des ordres légitimes. Après avoir tremblé devant les conjurés, on trembla devant le jugement de l'empereur.

Le général Dejean, ancien ami de Moreau, et premier inspecteur du génie, présidait la commission militaire. S'étant tourné vers Mallet, il lui demanda s'il avait fait choix d'un avocat pour le défendre : « Un homme qui s'est constitué le défenseur des droits de son pays, répliqua l'accusé, n'a pas besoin

Digitized by Google

Oct. 1812. de défense : il triomphe, ou il meurt. — Avez-vous des complices? reprit M. Dejean. — Oui, répondit Mallet : la France entière, et vous-même si j'avais réussi! » Cette apostrophe imprévue ne renfermait que trop de vérité : elle fit pâlir les juges. Mallet garda jusqu'au bout cette contenance mâle et énergique; on l'aurait pris pour le dernier républicain, et il s'honorait de ce rôle. Seul il acceptait la responsabilité de son entreprise, et il faisait tous ses efforts pour justifier ses coaccusés, les représentant avec raison comme des hommes qui avaient servi d'instruments, en toute sincérité, à un mouvement qu'ils croyaient légal. Ceux-ci se défendirent comme ils purent, en invoquant leurs anciens services et leurs blessures : « Messieurs, s'écriait Soullier, ayez pitié de nous! nous sommes de vieux officiers criblés de balles, des pères de famille! » Les juges se montrèrent sourds à cet appel, et ils envoyèrent à la mort Mallet, Lahorie, Guidal, Soullier, et dix autres accusés. La sentence fut exécutée le 29 octobre.

Jusqu'au dernier soupir Mallet se montra digne de son courage et de sa colossale entreprise : ses convictions républicaines ne fléchirent point, et il en fit parade devant la mort. En se rendant sur le lieu du supplice (la plaine de Grenelle) il s'entretint avec calme et sérénité. Comme des ouvriers s'occupaient à dorer le magnifique dôme des Invalides, il fit des observations assez justes sur la destination de ce monument. Quelques jeunes hommes, appelés par la curiosité ou la sympathie, se trouvaient alors sur son passage : « Citoyens, leur dit-il, je tombe; mais

Digitized by Google

d'autres viendront qui seront plus heureux, et qui vengeront la liberté! » Un peu plus loin, il dit à d'autres : « Jeunes gens, souvenez-vous du 23 octobre! » Quand il fut frappé, les balles l'étendirent, mais il respirait encore, et il fallut l'achever à coups de baïonnettes. Les autres partagèrent son triste sort, et Paris compta dans son histoire une page de sang qu'on eût dit empruntée à la convention. On assure que Napoléon, à son retour, blâma ces exécutions trop rapides et trop nombreuses, et les qualifia de boucherie. Ce fut à Smolensk, au milieu des désastres de la retraite de Russie, que la nouvelle de cet étrange événement parvint à l'empereur. Elle l'affecta d'une manière douloureuse, parce qu'il en comprit sans effort la portée, et qu'il y vit une menace pour l'avenir. Aussi se montra-t-il déterminé à continuer sa route vers Paris, bien convaincu que si sur les bords de la Bérézina il s'agissait d'une armée, on jouait tout un empire sur les bords de la Seine. Oct. 1812.

La conspiration Mallet fut un grave événement politique; elle montra à l'Europe que la monarchie n'était nullement réédifiée en France, et qu'il y avait seulement dans ce pays un pouvoir de fait, appelé gouvernement impérial, vain simulacre d'établissement dynastique, édifice entièrement échafaudé sur un homme. L'Europe et la France avaient été dupes des mots et des formes; elles n'avaient point soupçonné que depuis le 18 brumaire, disons mieux, que depuis les fatales journées des 5 et 6 octobre 1789, il n'y avait plus, dans notre pays, qu'un peuple révolu-

Digitized by Google

Oct. 1812. tionnaire disposé à se courber sans résistance sous le fait accompli, sous le gouvernement qui est en possession des Tuileries ou de l'hôtel de ville. Parmi ces généraux et ces soldats si dévoués à Napoléon, pas un seul ne s'était rencontré qui eût cru naturel d'opposer aux prétentions de Mallet les droits héréditaires du roi de Rome; les fonctionnaires trouvaient fort simple d'obéir au premier pouvoir de fait qui se substituait à l'empereur; les uns et les autres revenaient à la république aussi docilement qu'ils l'avaient reniée : deux ans après, ils devaient accepter le retour de la royauté, et léguer aux générations de 1830 et de 1848 la même soumission, la même servilité en présence des triomphes de la force, la même disposition à reconnaître pour légal et vrai tout pouvoir, quel qu'il soit, qui est en mesure de disposer du *Moniteur*. Mallet avait deviné que la France en était là, et la clairvoyance fut le plus grand mérite de sa conspiration.

Il est difficile d'admettre qu'il ait risqué sa vie et attaqué l'empire pour une autre idée que l'idée républicaine; mais l'abbé Lafont, son complice, était dévoué aux Bourbons; et comme tous deux se concertèrent et s'entendirent jusqu'au bout, on est forcé d'admettre que l'arrière-pensée d'une restauration royaliste eut dans le complot une part vague et mal définie, peut-être plus grande qu'on ne le présume communément. Or, si Mallet en eut le secret, il l'emporta avec lui dans le tombeau, et l'histoire ne saura jamais à quoi s'en tenir.

La nuit même qui suivit le départ de Napoléon

Digitized by Google

lorsqu'il se sépara de l'armée de Russie pour revenir en France, le thermomètre de Réaumur descendit à vingt-huit degrés au-dessous de glace. Cependant l'empereur voyageait en traîneau, accompagné de Caulaincourt, de Duroc, du comte de Lobau, et de quelques amis fidèles. Lorsqu'il fut arrivé à Vilna, il y trouva le duc de Bassano, qui était demeuré dans cette ville pour diriger les services administratifs et politiques. M. Maret était un homme actif, remuant, mais de peu de portée, et qui aimait à se faire illusion. Il fit espérer à Napoléon que les misères de l'armée se termineraient à Vilna, où des approvisionnements considérables allaient être formés. « Je vais à Paris rapidement, lui dit l'empereur; je vais y paraître comme un coup de foudre. Avez-vous des nouvelles de M. de Pradt, que j'ai laissé à Varsovie pour y organiser la Pologne ? Qu'y fait-il ? A-t-il des hommes et des munitions ? » Les réponses de M. Maret furent assez peu rassurantes. Quelques heures après, Napoléon continua sa route.

Déc. 1812. Voyage de l'empereur à travers la Pologne.

Le 10 décembre, vers le soir, au moment où M. de Pradt, ambassadeur de France à Varsovie, expédiait des dépêches, il apprit que l'empereur venait d'arriver dans la capitale de la Pologne. Il se rendit en toute hâte à l'*hôtel d'Angleterre*, où Napoléon s'était arrêté incognito, et voyageant sous le nom de M. de Rayneval. Dans la cour était le modeste traîneau à demi cassé, et formé de quatre morceaux de bois, qui, de Smorgoni sur les bords de la Vistule, avait transporté César et sa fortune. L'empereur interrogea M. de Pradt sur les ressources que pouvait fournir la

Napoléon et M. de Pradt.

Digitized by Google

Déc. 1812. Pologne pour prolonger la guerre : elles étaient presque nulles. Quelques interlocuteurs s'étant enquis de la santé de Napoléon et ayant parlé de ses dangers, il s'écria brusquement, et en conservant ce langage familier et trivial qu'il affectait volontiers : « Des dangers ! Qu'importe ? Je vis dans l'agitation. Il n'y a que les rois fainéants qui engraissent dans leur palais : moi, c'est à cheval et dans les camps. Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas !.. Je ne puis pas empêcher qu'il gèle... Je faisais une guerre réglée à Alexandre : mais aussi qui aurait cru qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou? Cela eût fait honneur à Rome, etc. » L'empereur continua longtemps sur ce ton, passant d'une idée à l'autre, et employant des phrases saccadées. Son but était de rassurer les Polonais, en leur laissant une grande idée de son génie et de ses ressources. Quand il eut cessé de parler, il expédia diverses affaires urgentes, et s'élança de nouveau sur le traîneau qui devait l'emporter à travers la Pologne et l'Allemagne.

M. de Pradt, autrefois courtisan servile de Napoléon, et qui ne craignit pas de le renier après la chute de l'empire, a rendu compte de cette entrevue en des termes tels, qu'il semble avoir voulu justifier cette parole si énergique : *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas !* Il a mis dans la bouche de Napoléon des phrases de comédie et une allocution étrange, qui durent être à la vérité ce qu'est la caricature à la ressemblance. Le grand capitaine qui venait d'assister aux terribles drames de Moscou et de la Bérézina, n'a jamais descendu au rôle ridicule que M. de

Digitized by Google

Pradt, dans sa malignité de mauvais goût, entreprit de lui assigner. Environné des chefs de la Pologne dans son passage à Varsovie, il se montra à leurs yeux plein de confiance dans sa fortune; et s'il exagéra les ressources de son génie et de ses armées, il eut un but politique : il voulut donner le change à l'Europe, et réveiller dans le cœur des Polonais la fidélité et le dévouement. M. de Pradt, en lui prêtant le langage qu'aurait tenu un des valets de Molière affublé du manteau d'empereur, a donc dénaturé l'histoire et calomnié Napoléon. Déc. 1812.

L'empereur continua son voyage avec la plus grande célérité possible : on croit que sa prudence n'était point déplacée, et que les agents des puissances allemandes songèrent sérieusement à s'assurer de sa personne. Napoléon avait pressenti le mouvement de réaction qui ne devait pas tarder à se manifester en Europe, à la nouvelle de ses revers. La Prusse et les pays de la confédération du Rhin tressaillaient d'espoir en entrevoyant les résultats de l'expédition de Russie; il fallait se hâter de traverser l'Allemagne avant que l'on eût répandu dans Vienne et dans Berlin la nouvelle certaine de la destruction de nos armées. S'il tardait, le nouveau *Cœur-de-lion* trouverait, dans sa retraite, un autre archiduc disposé à le jeter dans les fers. En passant à Dresde, Napoléon jugea convenable d'écrire à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse. Ses lettres respiraient une confiance qui n'était pas dans son cœur. Napoléon, au lieu de laisser soupçonner à ses deux alliés qu'il doutait de leur bonne foi, leur recommandait de L'empereur traverse l'Allemagne.

Digitized by Google

Déc. 1812. mettre sur pied et de lui envoyer de nouveaux corps auxiliaires.

Suite des calamités de la retraite. — L'armée arrive à Vilna.

Cependant le départ de Napoléon avait été, pour les malheureux débris de son armée, le signal de calamités nouvelles. Le roi de Naples, si brave sur le champ de bataille, ne montra dans la retraite que découragement et atonie; il commit la faute d'abandonner Vilna et les immenses magasins que renfermait cette ville. En quelques jours quarante mille hommes périrent par le froid; ceux qui, dans la courte halte de Vilna, parvinrent à se réfugier dans les maisons et à y recevoir l'hospitalité, passèrent si promptement de l'excès de la gelée à une température chaude, que cette épreuve leur fut presque à tous fatale: leurs membres gelés se décomposèrent. Un grand nombre d'autres furent poignardés par le peuple de la ville, dont on avait fanatisé les ressentiments. Au milieu de ces désastres, le canon ennemi se fit entendre, et la division Loison fut chargée de contenir l'ennemi: elle s'acquitta de cette mission avec un zèle intrépide; mais son dévouement ne put empêcher quinze mille de nos blessés ou de nos malades, abandonnés à Vilna, de tomber au pouvoir des Russes. Bientôt de nouvelles souffrances furent imposées aux troupes qui battaient en retraite. A une lieue de Vilna, l'armée s'arrêta au pied de la montagne de Ponari, qu'il fallait franchir, et qui n'offrait que des pentes couvertes de verglas et de neige. Là, on perdit ce qui restait des bagages et des fourgons, et, entre autres ressources, une somme de cinq millions que renfermait le trésor impérial. Lorsqu'enfin on arriva sur les

Digitized by Google

bords du Niémen, on put respirer, et compter ceux qui avaient survécu. De quarante mille hommes qui, peu de mois auparavant, avaient franchi le fleuve sous les ordres de Ney, il ne restait que ce maréchal et ses aides de camp. L'armée d'Italie, autrefois forte de cinquante mille hommes, se trouvait réduite à douze cents traîneurs éclopés; les autres corps étaient réduits dans la même proportion; et c'est à peine si, de cette immense multitude qui avait fait trembler le continent européen, vingt mille hommes, pour la plupart malades ou mutilés, vivaient encore. La campagne de Russie était terminée. Déc. 1812.

Le fatal bulletin qui avait révélé à la France ce désastre, sans exemple dans nos annales, avait été répandu à Paris le 16 décembre. Dans la nuit du 18, une voiture (1) s'arrêta devant les grilles des Tuileries, qui ne furent ouvertes qu'après un premier refus. L'impératrice s'était retirée dans son appartement; deux hommes enveloppés de fourrures se présentèrent dans l'antichambre, et l'un d'eux se dirigea vers le lieu où reposait Marie-Louise. La dame de service se jeta devant la porte pour disputer l'entrée, et ce fut alors qu'elle reconnut Napoléon : elle poussa un grand cri, et l'impératrice accourut tout alarmée. Les deux époux s'embrassèrent, et ce fut ainsi que l'empereur annonça son retour à sa famille et à ses peuples. L'empereur arrive à Paris.

Pendant que le canon des Invalides saluait Napoléon, les ministres et les chefs de services se pres-

(1) Appartenant au baron de Saint-Aignan, ministre de France à Weimar. L'empereur, à son passage dans cette ville, avait voulu cesser de voyager en traîneau.

Digitized by Google

Déc. 1812. saient déjà dans les salons des Tuileries, attendant le lever du maître. Les premières heures de la journée furent consacrées aux affaires : l'empereur reçut Cambacérès, le ministre de la guerre, le ministre de la police, le chef du bureau de l'artillerie. On s'occupa de la disposition des esprits à l'intérieur, et des moyens d'organiser le matériel d'une nouvelle armée : le mal était grand, et on avait bien peu de temps pour y porter remède. Surtout Napoléon se montrait préoccupé de la conspiration Mallet, et des résultats que ce coup de main hardi avait pu amener. Il était blessé au cœur, en voyant à quoi avaient tenu la durée de sa dynastie et la fidélité de ses fonctionnaires. Il était sombre et mécontent. On l'entendait déclamer contre la révolution et le jacobinisme ; il affirmait que, de tous les malheurs de la situation présente, le plus grand était le manque de foi monarchique. Les courtisans comprirent que, pour lui plaire, il fallait parler le même langage.

Audience donnée au sénat. Le sénat ne s'y laissa point tromper : dès l'audience solennelle qu'il obtint de l'empereur, il fit entendre des paroles auxquelles on n'était plus habitué depuis Louis XIV ; il s'abaissa plus que n'avaient jamais consenti à le faire les parlements et la cour des aides de la vieille monarchie. « Le sénat, disait son président M. de Lacépède, n'est que le premier conseil de l'empereur ; son autorité n'existe que lorsque le monarque la réclame et la met en mouvement ; il n'est établi que pour la conservation de la monarchie et de l'hérédité du trône dans la quatrième dynastie. » Et comme si ce n'était point assez d'anéantir ainsi

Digitized by Google

devant le prince le seul corps de l'État dont on n'eût jamais osé contester la puissance, le sénat émit le vœu que Napoléon, imitant la conduite des premiers Capétiens, fît couronner de son vivant le jeune roi de Rome, et liât par un serment solennel la France à son successeur. Déc. 1812.

Napoléon répondit :

« Sénateurs, j'ai à cœur la gloire et la puissance « de la France ; mais mes premières pensées sont « pour tout ce qui peut perpétuer la tranquillité in- « térieure, et mettre à jamais mes peuples à l'abri « des déchirements des factions et des horreurs de « l'anarchie. C'est sur la ruine de ces ennemis du « bonheur des peuples que j'ai fondé, avec la vo- « lonté et l'amour des Français, ce trône, auquel sont « attachées désormais les destinées de la patrie.

« Des soldats timides et lâches perdent l'indépen- « dance des nations ; mais des magistrats pusillani- « mes détruisent l'empire des lois, les droits du trône, « et l'ordre social lui-même.

« La plus belle mort serait celle d'un soldat qui « périt aux champs d'honneur, si la mort d'un magis- « trat périssant en défendant le souverain, le trône « et les lois, n'était plus glorieuse encore.

« Lorsque j'ai entrepris la régénération de la France, « j'ai demandé à la Providence un nombre d'années « déterminé. On détruit en un moment, mais on ne « peut réédifier sans le secours du temps. Le plus « grand besoin de l'État est celui de magistrats cou- « rageux.

« Nos pères avaient pour cri de ralliement : *Le roi*

Digitized by Google

Déc. 1812. « *est mort : vive le roi!* Ce peu de mots résume les « principaux avantages de la monarchie. Je crois « avoir bien étudié l'esprit que mes peuples ont mon- « tré dans les différents siècles. J'ai réfléchi à ce qui « a été fait aux différentes époques de notre his- « histoire; j'y penserai encore... »

Paroles adressées au conseil d'État.

L'empereur, en s'adressant au conseil d'État, laissa éclater l'inquiétude que lui causaient les doctrines de l'école révolutionnaire de 1789, dont le parti *libéral* (on prononçait déjà ce nom) conservait le culte comme on garde en dépôt la tradition de la vérité et de la raison pour la transmettre aux hommes : « C'est à l'*i-* « *déologie*, dit-il, c'est à cette ténébreuse métaphy- « sique qui, en recherchant avec subtilité les causes « premières, veut sur ces bases fonder la législation « des peuples, au lieu d'approprier les lois à la « connaissance du cœur humain et aux leçons de « l'histoire ; c'est à cette fausse science qu'il faut « attribuer tous les malheurs de notre belle patrie. « Ces erreurs devaient et ont effectivement amené le « régime des hommes de sang. En effet, qui a pro- « clamé le principe d'insurrection comme un devoir? « Qui a adulé le peuple, en le proclamant à une sou- « veraineté qu'il était incapable d'exercer? Qui a « détruit la sainteté et le respect des lois, en les fai- « sant dépendre, non des principes sacrés de la jus- « tice, mais seulement de la volonté d'une assemblée « composée d'hommes étrangers à la connaissance « des lois civiles, criminelles, administratives, poli- « tiques et militaires? Lorsqu'on est appelé à régéné- « rer un État, ce sont des principes constamment

Digitized by Google

« opposés qu'il faut suivre. L'histoire peint le cœur « humain : c'est dans l'histoire qu'il faut chercher les « avantages et les inconvénients des différentes lé- « gislations. Voilà les principes que le conseil d'État « d'un grand empire ne doit jamais perdre de vue; « il doit y joindre un courage à toute épreuve, et, à « l'exemple des présidents de Harlay et Molé, être « prêt à périr en défendant le trône, le souverain et « les lois! » La révolution durait encore, et déjà elle remettait en honneur tout ce qu'elle avait détruit sur sa route. Déc. 1812.

L'empereur ne s'en prit ni au duc de Rovigo ni à M. Pasquier de l'échauffourée de Mallet; mais il destitua M. Frochot, préfet de la Seine, qui avait accepté trop facilement la possibilité d'un changement de gouvernement. Le conseil d'État émit lui-même un avis favorable à cette destitution. M. Frochot fut remplacé par M. de Chabrol, préfet de Montenotte, dont nous avons cité une lettre dure et inconvenante par lui adressée au souverain pontife exilé. M. de Chabrol appartenait à une noble famille d'Auvergne; il était élevé dans les idées monarchiques, et il se hâta d'en donner la preuve en remerciant l'empereur : « Qu'importe la vie, disait-il? qu'est-ce que la « vie, en comparaison des intérêts immenses qui re- « posent sur la tête sacrée de l'héritier de l'empire? » Plus tard, le comte de Chabrol vécut préfet sous la royauté, et ne regretta point d'avoir conservé, après la chute de Napoléon et de son fils, cette vie qu'il semblait offrir en sacrifice au roi de Rome. Mais si ce fut un tort pour le préfet de la Seine d'avoir mis

M. de Chabrol est nommé préfet de la Seine.

Digitized by Google

Déc. 1812. d'avance son avenir en contradiction avec ses protestations présentes, il eut des complices sur toute la surface de l'empire; et l'historien se fatiguerait à mentionner les adresses et les discours serviles dont le journal officiel de l'époque a conservé le texte. Il y eut une adresse présentée au nom de Rome par la municipalité de cette ville : l'empereur se plut à la faire publier, comme s'il avait voulu apprendre au vénérable Pie VII que le pape devait renoncer à l'espoir de reprendre de nouveau la souveraineté temporelle des États de l'Église.

Coup d'œil jeté sur les événements militaires accomplis en Espagne.

L'attention publique, préoccupée des graves événements de la Russie, s'était un peu détournée de l'Espagne; et pourtant ce royaume n'avait cessé d'être une cause d'épuisement pour la puissance de Napoléon. Dans cette guerre, réputée obscure parce que le nom de l'empereur ne figurait pas sur les bulletins, nos armées avaient traversé des vicissitudes diverses et subi une fortune différente. La maladie et les privations n'avaient cessé de faire plus de ravages dans leurs rangs que l'épée de l'ennemi; la division continuait de régner parmi des généraux égaux en gloire, animés d'un orgueil semblable, et dont aucun ne reconnaissait la suprématie de l'autre. Joseph Napoléon, ce fantôme de roi que l'empereur avait donné à l'Espagne, s'indignait du rôle abaissé et sans dignité que lui imposaient les circonstances, et plus d'une fois il écrivit à son frère de permettre qu'il renonçât au fardeau d'un sceptre trop pesant pour ses mains.

Au mois de juin 1811, le général anglais Welling-

Digitized by Google

ton, apprenant que les ducs de Dalmatie et de Raguse réunissaient leurs forces contre lui, avait levé précipitamment le siége de Badajoz, et s'était replié en Portugal. Le 28 du même mois, l'importante place de Tarragone était tombée au pouvoir du général Suchet : cette ville, investie depuis le 4 mai, avait opposé aux Français une résistance opiniâtre et courageuse ; elle avait subi cinq assauts et un long bombardement; les pertes des assiégeants avaient été énormes. Quand don Juan de Coutreras, qui défendait la place, eut été conduit, blessé et prisonnier, devant Suchet, celui-ci lui reprocha l'opiniâtreté de sa résistance, en lui disant : « Vous méritez la mort, pour « avoir prolongé la défense au delà de ce que permet- « tent les lois de la guerre. » Don Juan répondit : « Il « n'y a pas de loi qui défende de repousser l'assaut : « ma personne doit être inviolable. » Suchet lui laissa la vie, et le traita même favorablement. La prise de Tarragone par les Français ne fit qu'exalter le courage des insurgés catalans, mais elle valut à Suchet le bâton de maréchal. Vingt drapeaux, trois cent quatre-vingt-quatre pièces de canon et cinq cents milliers de poudre furent les trophées de l'armée française, dont ils ne compensèrent pas les pertes.

1811-1812. Prise de Tarragone.

Pendant que l'armée de Portugal, sous les ordres du duc de Raguse, observait et contenait l'armée de lord Wellington, le maréchal Suchet, à la tête de ses troupes, poursuivait le cours de ses avantages. Le 25 juillet, il attaqua les Espagnols dans la formidable position de Montserrat, et se rendit maître de ces hauteurs fortifiées : quelque temps après, il dirigea une

Opérations en Catalogne et dans le royaume de Valence. — Prise de Valence.

Digitized by Google

1811-1812. expédition dans le royaume de Valence, que défendait le général Blacke à la tête d'une armée espagnole. La prise de Murviedro, l'ancienne Sagonte, était le premier but de la campagne. Cette ville fut investie par les Français : les généraux Blacke et O'Donnel, soutenus par le feu des vaisseaux anglais qui longeaient la côte, manœuvrèrent pour forcer les troupes de Suchet de lever le siége. Le 25 octobre, à huit heures du matin, elles commencèrent l'attaque; la lutte fut longue et meurtrière, et Suchet fut blessé pendant l'action. A la fin les ennemis se replièrent, abandonnant quinze canons, quatre mille prisonniers et un grand nombre de morts. Cette victoire des Français décida la reddition de Sagonte : l'occupation de cette place était nécessaire pour s'établir dans l'est de la Péninsule. Le 26 décembre, au passage du Guadalaviar, l'armée espagnole, qui occupait un camp retranché, fut attaquée et mise en fuite. Cette victoire permit à Suchet d'investir Valence : le 9 janvier 1812, cette place importante tomba au pouvoir des Français, et pendant que le général Blacke, fait prisonnier, était envoyé à Vincennes, l'empereur honorait le maréchal Suchet en lui décernant le titre de duc d'Albuféra.

Un décret réunit la Catalogne à la France.

Dans le royaume de Léon, vers la frontière de Portugal, Ciudad-Rodrigo, éprouvant le sort de la plupart des villes de l'Espagne, fut plusieurs fois prise et reprise par les deux armées. Le 26 janvier, un décret impérial, qui ne reçut jamais d'exécution sérieuse, réunit la Catalogne à la France, et donna à notre pays, sur ce point, l'Èbre pour frontière : la Catalogne for-

Digitized by Google

mait quatre nouveaux départements, dont les chefs-lieux devaient être Barcelone, Lerida, Puycerda et Gironne. Par malheur pour Napoléon, c'étaient là des conquêtes illusoires, et que la réalité n'allait pas tarder à faire évanouir. 1812.

Lord Wellington, après s'être rendu maître de Ciudad-Rodrigo, se porta sur Badajoz. Cette place, si souvent disputée, était au pouvoir des Français; mais les Anglais l'emportèrent d'assaut le 7 avril. Le général Philippon, chargé de la défendre, se montra digne soldat de Napoléon. Trahi par les habitants qui découvraient les issues aux Anglais, il se défendit sur la brèche : forcé de céder au nombre, il se battit dans les rues, se retrancha dans les édifices, et se vit enfin dans la nécessité de capituler. L'armée ennemie paya chèrement cette victoire. L'ennemi s'empare de Badajoz.

La prise de Badajoz fut comme le signal des revers de la France dans la Péninsule espagnole. C'était le moment où l'empereur, sacrifiant tout au succès de la guerre de Russie, rappelait en France une partie de nos troupes engagées au delà des Pyrénées. Les corps de la garde impériale qui se trouvaient à Valladolid et dans la Vieille-Castille, reçurent l'ordre de revenir en France; l'armée dite du Nord fut dissoute; les autres armées furent affaiblies par le départ de plusieurs corps d'élite. Ces mesures découragèrent les soldats qu'on laissait en Espagne, et qui, depuis quatre ans, suffisaient à peine à tenir tête à l'ennemi. Les Espagnols étaient trois fois plus nombreux que nos troupes : on les retrouvait partout; et les Français, obligés de se multiplier, voyaient leur nombre Série de revers.

Digitized by Google

Juill. 1812. et leurs forces chaque jour décroître. L'armée reconnaissait que l'Espagne était à son tour devenue, comme autrefois l'Italie, *le tombeau des Français;* elle déplorait la guerre opiniâtre et sans résultats qu'elle faisait dans un pays dont les habitants ne lui accordaient ni paix, ni trêve, ni quartier; elle n'avait plus cette ardeur que la victoire soutient et que la justice alimente; et pendant qu'elle s'épuisait à fournir chaque jour des victimes aux hôpitaux et des contingents à la France, elle s'apercevait avec douleur que lord Wellington recevait chaque jour des munitions, des vivres et des renforts.

Bataille de Salamanque. Le duc de Raguse avait pénétré de nouveau dans le Portugal: le 25 juin, lord Wellington marcha à sa rencontre, et les Français, inférieurs en nombre, se replièrent au delà du Douro. Renforcé par la division Bonnet, Marmont reprit l'offensive; mais les Anglais réussirent à le contenir. Le 18 juillet, il y eut un combat livré sur les hauteurs qui bordent la vallée de la Guarena; le 21, les deux armées prirent position aux abords de Salamanque. Le lendemain 22 juillet, la division Bonnet, qui se trouvait d'avant-garde, s'empara de la colline des Arapiles au moment où une division portugaise se disposait à l'occuper. Les Français, maîtres de cette position, manœuvrèrent pour emporter un second mamelon où s'était déjà établi lord Wellington, entouré de quelques troupes. De part et d'autre on appela des renforts, on disposa les troupes qui arrivaient successivement sur le théâtre du combat, et bientôt la bataille fut sérieusement engagée. Les Français se battirent avec intrépidité;

Digitized by Google

mais, par l'effet de fausses manœuvres, ils étendirent outre mesure leur ligne, et lord Wellington se hâta de couper leur aile gauche de leur centre. Pendant que le duc de Raguse ralliait ses troupes et faisait face à l'ennemi, il fut atteint d'un boulet creux qui lui fracassa le bras droit, et il fallut l'emporter loin de la mêlée. Cet accident acheva de compromettre le succès de la journée. La division Thomières fut rompue et taillée en pièces ; le centre fut enfoncé, et les troupes de l'aile gauche mises en déroute. Le général Clausel réussit à réparer un peu le désordre, et à rallier la gauche et le centre sur la droite : ce fut une manœuvre hardie, exécutée en face d'une armée victorieuse, et qui couvrit d'honneur le général Clausel. Mais cet officier ne réussit qu'à se maintenir sur le terrain jusqu'à la nuit ; et, à neuf heures du soir, l'armée française dut songer à la retraite. Elle se replia en assez bon ordre. La funeste journée des Arapiles, que les Anglais nomment la bataille de Salamanque, nous coûta onze pièces de canon et huit mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers ; la perte des Anglo-Portugais fut considérable. Les résultats de cette bataille furent avantageux à l'ennemi : Madrid tomba au pouvoir de l'armée anglaise ; le maréchal Soult, menacé sur ses flancs, se vit contraint d'évacuer l'Andalousie ; il fallut lever le siége de Cadix, qui se prolongeait depuis tant de mois ; la ville de Valladolid ouvrit ses portes à nos adversaires, et les Français se virent promptement rejetés sous les murs de Burgos et sur les bords de l'Èbre. Quant au roi Joseph, après avoir abandonné sa capitale, il se

Juill. 1812.

Nouveaux revers. — Les Français sont refoulés vers les provinces du nord.

Digitized by Google

Oct. 1812. dirigea sur Tolède : peu de jours après, le 16 août, il se vit contraint de s'éloigner de cette position, et il prit avec ses troupes la direction de Valence, afin d'opérer sa jonction avec l'armée d'Aragon. L'armée du duc de Dalmatie s'était d'abord repliée sur Grenade; elle se porta bientôt dans la partie septentrionale du royaume de Murcie; elle passa la Segura à Calasparra; puis, après avoir suivi le chemin qui de Ziezar conduit à Villena, sur la frontière du royaume de Valence, elle arriva à Yecla dans les derniers jours de septembre. Cette marche, au milieu d'un pays ennemi et disposé à une guerre d'extermination, avait été longue, pénible et dangereuse; et, pour comble de malheur, il fallait traverser une région que ravageait alors la fièvre jaune. Ce fut à Yecla que le maréchal Soult réussit enfin à se mettre en communication avec les avant-postes du maréchal Suchet.

L'ennemi échoue devant Burgos, et se replie.

Cependant lord Wellington, ayant quitté Madrid le 1er septembre, se porta sur Valladolid. Le 19 septembre, il se mit en devoir de s'emparer du château de Burgos, seul dépôt de munitions et de vivres qui restât à notre armée de Portugal. Le château de Burgos, énergiquement défendu par le général Dubreton, résista jusqu'au 23 octobre aux attaques réitérées de l'armée anglaise. Des mines que les Français avaient fait creuser engloutirent des régiments anglais tout entiers, et la place tint bon jusqu'au bout, sans qu'il fût possible d'en chasser sa valeureuse garnison. En s'obstinant ainsi à rester sous le fort de Burgos sans avoir des moyens de siége suffisants pour réduire les Français, lord Wellington ne fit que compromettre

Digitized by Google

les avantages que lui avait donnés la bataille des Arapiles. Puis, lorsqu'il apprit que les armées de Suchet et de Soult réunies se portaient à leur tour sur la capitale des Espagnes, il se détermina tardivement à renoncer à ses entreprises sur Burgos, et il opéra sa retraite sur le Douro. Sa marche rétrograde lui coûta beaucoup de monde. Déc. 1812.

Ainsi, pour avoir perdu un temps précieux à continuer un siége inutile, lord Wellington voyait une seconde fois l'Espagne échapper de ses mains; il se rejetait sur les frontières du Portugal qu'il avait plusieurs fois défendues, mais il abandonnait de nouveau à nos troupes les deux Castilles, le royaume de Léon et l'Estrémadure. Le maréchal Soult, à la tête d'une armée considérable, reparaissait sans obstacles devant Salamanque et Ciudad-Rodrigo, et le roi Joseph rentrait dans la capitale, qu'il avait déjà quittée deux fois en fugitif. Mais ces vicissitudes de la guerre ne suffisaient pas pour décourager l'armée anglaise, et pour lasser le génie temporiseur et persévérant de son chef; tandis que l'armée française, rebutée par des efforts toujours stériles, fatiguée de victoires mêlées de revers, inquiète des nouvelles qui, du fond de la Russie, parvenaient jusqu'à elle, commençait à comprendre qu'il lui serait bien difficile de subjuguer le peuple espagnol et d'avoir raison de la liberté. Heureux Napoléon, si, averti par les formidables embarras de cette lutte, il eût renoncé à opprimer une nation généreuse qui redemandait son roi! Il aurait pu retirer à temps, du théâtre de la guerre, des armées dont le dévouement et le courage lui auraient permis de

Digitized by Google

Déc. 1812. se maintenir sur l'Elbe et sur l'Oder, et d'interdire pour jamais la limite du Rhin aux aigles de la Prusse et de la Russie. Étourdi et aveuglé par le prestige de sa puissance récente, il ne sut ni se résigner, ni céder à temps; et il se laissa arracher, l'un après l'autre, les lambeaux de son manteau impérial.

Digitized by Google

LIVRE DIXIÈME.

Janv. 1813. L'empereur se prépare à tenir tête à l'Europe.

L'année s'ouvrait dans le deuil, et la France se préparait à de nouveaux sacrifices. Réduite à soutenir la guerre au delà du Rhin et en Espagne, elle manquait de soldats et de chevaux; ses finances étaient épuisées; le prestige de sa gloire avait à moitié disparu. L'empereur se rendait bien compte de ces grandes difficultés; mais sa volonté se roidissait contre les obstacles, et il ne reculait pas devant la nécessité de tenir tête à l'Europe. A peine avait-il revu les Tuileries, que déjà il mettait en œuvre toutes les ressources de son génie pour reconstituer une armée, et faire face aux éventualités de la prochaine campagne. Vaincu et privé de ses vieilles légions, il ne voulait pas attendre que l'ennemi menaçât le sol de France; la guerre défensive l'indignait; il ne se sentait pas réduit à cette extrémité, et il méditait de reprendre l'offensive, et d'annoncer à l'Europe, par de nouveaux triomphes, que le lion n'était pas mort. Les courriers qui arrivaient d'heure en heure aux Tuileries rendaient compte de la situation du continent. Chaque jour le conseil des ministres s'assemblait, et les séances des comités se prolongeaient jusqu'à la nuit. Cambacérès, Lebrun, Talleyrand,

Digitized by Google

Janv. 1813. Champagny, Chaptal, Lacépède, Maret, Caulincourt, Daru, Clarke, Lacuée de Cessac, Montalivet, Mollien, Regnault de Saint-Jean d'Angely, l'élite des hommes d'État de l'empire, étaient tour à tour appelés auprès de l'empereur, et l'aidaient de leur expérience; les hommes spéciaux, chargés de la haute direction administrative du génie, de l'artillerie, des remontes, assistaient à ces conférences; et lorsque, après minuit, ces visiteurs laborieux et intelligents s'étaient éloignés du château, la lumière des bougies, brillant encore du côté du jardin, derrière les vitres du cabinet de l'empereur, trahissait les fatigues et les longues veilles de Napoléon.

Situation. La situation était grave, l'avenir se présentait sous de sombres couleurs : ce n'était plus aux cabinets et à quelques armées régulières que la France allait avoir à résister. En 1701, 1792 et en 1799, son rôle s'était borné à tenir tête à des coalitions de rois : aujourd'hui tous les peuples s'armaient contre elle, et, à voir ce que pouvait l'Espagne, il était facile de pressentir ce que nous aurions à craindre si l'Allemagne et la Russie, soulevées l'une et l'autre contre nous, faisaient de la guerre une question nationale, une lutte de races. Si le conflit prenait d'aussi vastes proportions, il était évident que la France devait tôt ou tard succomber dans une lutte inégale. Or, la France, fatiguée de guerres, épuisée de sang, appauvrie par ses revers et même par ses victoires, commençait à ne plus s'associer volontiers aux efforts de son gouvernement; elle se dégoûtait d'une gloire qu'il avait fallu payer si cher. On avait détendu chez

Digitized by Google

elle les ressorts du patriotisme et l'énergie de l'esprit public, pour n'en faire qu'une vaste machine mise en mouvement par le pouvoir centralisateur : du jour où ce pouvoir commençait à fléchir, l'instrument devenait moins souple, et les rouages de la guerre cessaient de fonctionner avec vigueur et régularité. Rome en était là sous ses derniers empereurs : ni ses légions, ni ses familles sénatoriales, ni ses agents fiscaux, ni ses fonctionnaires officiels, ne réussirent à contenir les barbares et à préserver l'empire d'Occident de sa ruine; tandis qu'aux premiers jours de son existence, alors que la patrie et la liberté n'étaient point de vains mots, il avait suffi de quelques pâtres portant devant eux des bottes de foin, de quelques dictateurs enlevés à la charrue, du dévouement intrépide des patriciens unis au peuple pauvre, pour fonder, au prix de mille efforts, l'édifice de la domination universelle. Janv. 1813.

Les débris de la grande armée de Russie, d'abord commandés par Murat, puis, après le départ de ce prince pour l'Italie, par le vice-roi Eugène, se repliaient lentement, et l'un après l'autre, du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. L'Allemagne, qui leur ouvrait encore ses routes, les voyait passer avec une pitié mêlée d'espérance : elle s'épouvantait du récit de nos misères; elle se demandait si ces multitudes de fugitifs, presque tous malades, blessés ou mutilés, étaient bien les restes de cette armée innombrable que le grand empereur avait conduite à Moscou. Et quand la charité des individus et des familles avait consenti à soula- Les débris de la grande armée traversent l'Allemagne.

Digitized by Google

Janv. 1813. ger les souffrances de ces hommes si rudement éprouvés, un secret espoir exaltait les âmes, et les peuples se disaient qu'enfin l'heure allait sonner pour l'affranchissement de l'Allemagne et pour la liberté de l'Europe. Les rois hésitaient encore : mieux que leurs sujets, ils calculaient ce qu'il restait de force et de vie à la France; ils ne savaient pas sur quelles ressources on peut compter quand la guerre devient nationale; ils se sentaient retenus, les uns par la reconnaissance, d'autres par la peur; mais ils se voyaient, avec étonnement et bonheur, entraînés malgré eux par les événements.

Dispositions des princes allemands et du roi de Prusse.

Napoléon se faisait volontiers illusion à cet égard : habitué à faire manœuvrer la France comme un régiment, il ne tenait compte ni de l'opinion ni de la puissance des idées : pour lui, la force était dans les armées régulières, dans les hommes exercés au maniement du fusil, dans les chevaux, dans les canons, dans l'organisation et dans la hiérarchie administratives : au-dessous et en dehors de ces éléments, il n'y avait que des cohues d'hommes qu'on fait obéir et payer, et qu'on discipline par des lois ou des ordonnances. Il savait que les princes de la confédération du Rhin étaient liés à lui par des traités, et il avait confiance en leur docile soumission; il espérait que l'Autriche, rattachée à la France par le mariage de l'une de ses archiduchesses, se considérerait comme membre de notre famille, et, de ce côté, il ne manifestait aucune crainte. Quant à la Prusse, elle avait beaucoup souffert, et on pouvait lui attribuer de sinistres rancunes; mais son roi était timide et loyal;

Digitized by Google

une alliance offensive et défensive l'unissait à la politique française : on n'avait rien à en appréhender, sinon que, trop faible pour résister aux Russes, il ne laissât franchir son territoire par nos ennemis. Toutes ces illusions allaient être déçues l'une après l'autre et à l'heure marquée. Janv. 1813.

Le 30 décembre 1812, le général York, qui commandait, sous les ordres du duc de Tarente, le corps auxiliaire prussien échappé aux désastres de la campagne de Russie, donna à l'Europe le signal de la défection. Il conclut avec le général russe Diebitch, que jusqu'alors il avait combattu, l'un de ces arrangements que la politique conseille et que la loyauté désavoue. Le général York et son chef d'état-major, le général Massembach, appartenaient au *Tugend-Bund*, et, aussi bien que leurs troupes, ils ne servaient qu'avec une profonde répugnance sous les drapeaux étrangers. Les ordres officiels de leur gouvernement les plaçaient sous le commandement de Napoléon ; mais quand ils virent la destruction de la grande armée et les circonstances favorables offertes à l'affranchissement de la Prusse, ils n'hésitèrent pas à s'entendre avec l'ennemi, et à lui livrer les routes qu'ils étaient chargés de disputer. En agissant ainsi, ils se déterminèrent par des considérations étrangères à l'honneur du soldat; ils se crurent plus liés à leur patrie qu'à Napoléon, et ils jugèrent qu'en subissant l'alliance de la France, leur roi n'avait point été libre, et ne devait point être obéi par son peuple. Ce sont là, il faut le dire, des subtilités que le patriotisme accepte aveuglément, mais que la loyauté militaire désap- Défection du général York et de son armée.

Digitized by Google

Janv. 1813. prouve. La conduite du général York fut sévèrement jugée en France, et approuvée, du moins en secret, par l'Allemagne. Le roi de Prusse, encore placé sous la menace de nos armées et sous la dure surveillance d'Augereau, n'osa donner à ses sentiments un libre cours. Au fond, le général York n'avait fait que se conformer à des inspirations secrètes, venues de plus haut que lui; et, en agissant de concert avec les Russes, il avait servi la politique de Frédéric-Guillaume et les intérêts prussiens. C'étaient là des vérités qu'on ne pouvait prématurément avouer; et le roi de Prusse fit éclater une indignation de commande, dont Napoléon fut presque dupe. Un décret royal destitua le général York, et le traduisit devant une commission militaire; mais personne n'essaya de faire exécuter ce décret, et ce ne fut là qu'une vaine satisfaction donnée à la France.

Efforts prodigieux de l'empereur pour réorganiser la grande armée.

A l'exception de l'armée d'Espagne, encore forte de deux cent soixante-dix mille hommes, on pouvait dire que la campagne de Russie avait dévoré toutes nos ressources financières et militaires : on n'avait ni cavalerie, ni infanterie, ni artillerie, et il fallait pourvoir à la défense d'un empire qui s'étendait de l'Illyrie à la mer Baltique. L'activité prodigieuse de Napoléon et la puissance de la centralisation administrative pourvurent aux besoins de la défense. En quelques semaines, on réalisa des efforts prodigieux. On avait perdu au delà du Niémen plus de douze cents canons, avec leurs caissons et leurs attelages : les arsenaux et les parcs d'artillerie de la France gardaient encore en réserve un matériel considérable,

Digitized by Google

et les canons furent promptement montés sur leurs affûts. Il était bien autrement difficile de se procurer des artilleurs : les pointeurs et les officiers d'artillerie se forment lentement. Napoléon eut l'idée d'appeler dans les rangs de l'armée de terre l'artillerie de marine, composée d'hommes énergiques et éprouvés, et sur l'habileté desquels on pouvait compter. Les chevaux de la cavalerie avaient presque tous été détruits en Russie : l'argent ne manquait pas pour en acheter d'autres en Allemagne, en Italie, en France; mais il fallait les dresser, et les cavaliers eux-mêmes ne s'improvisent pas. Napoléon ne se laissa point arrêter par cet obstacle. Il fit venir de l'Espagne quelques vieux régiments de cavalerie; il destina au service de la guerre l'élite des officiers et des sous-officiers de gendarmerie; on acheta aux militaires de cette arme tous les chevaux qui pouvaient faire une campagne; on insinua aux villes et aux communes de l'empire qu'une marque de fidélité et de dévouement bien agréable à l'empereur serait, de leur part, de solder et d'équiper, pour en faire hommage à ce prince, un ou plusieurs cavaliers montés. La ville de Paris donna l'exemple, et fit les frais de la levée et de l'équipement d'un régiment de cinq cents hommes à cheval : le mot d'ordre fut donné, et les offrandes patriotiques des départements et des communes ajoutèrent à l'effectif de la cavalerie régulière quinze mille combattants et autant de chevaux. L'empereur eut recours à une combinaison non moins habile. Comme il existait un assez grand nombre de jeunes gens ap- Janv. 1813.

Digitized by Google

Janv. 1813. partenant aux maisons nobles et riches, qui s'étaient libérés à beaux deniers comptants de la conscription, il en appela une grande partie sous les drapeaux, en les organisant en gardes d'honneur. Ces nouveaux soldats, revêtus de splendides uniformes, constituaient à la fois une force militaire imposante, et une masse d'otages politiques enlevés pour la plupart aux familles de la Bretagne et de la Vendée. Quant à l'infanterie, on parvint à compléter les cadres des anciens régiments, et à faire entrer en ligne une multitude de soldats nouveaux. D'abord l'empereur eut recours à cent cohortes du premier ban de la garde nationale, qu'il avait levées et mises en activité au début de la campagne de Russie, et qui, depuis près d'un an, faisaient le service des places à l'intérieur : on leur donna de bons officiers, et on en fit le noyau de l'armée qu'il s'agissait de créer. La conscription fournit son contingent annuel, et on appela sous les drapeaux beaucoup de jeunes gens des années antérieures. Ce n'était point assez, et l'on obtint du sénat cent cinquante mille hommes de la conscription de 1814. L'ensemble de ces levées devait former une masse de trois cent cinquante mille jeunes soldats. Afin de leur apprendre le métier des armes dans le plus bref délai, et sans retarder l'ouverture de la campagne, on décida que les recrues, habillées ou non, seraient immédiatement dirigées sur les frontières, et que, pendant les haltes de route et durant les étapes d'hiver, on les exercerait au maniement du fusil et au service militaire. Par l'effet de cette combi-

Nouvelles levées de conscrits.

Digitized by Google

naison hardie, les paysans, enlevés à la charrue et envoyés dans les camps, étaient déjà soldats lorsqu'ils arrivaient sous la tente. JANV. 1813.

Indépendamment de ces forces qu'il s'agissait de recruter et d'improviser, on pouvait comprendre dans les dénombrements de l'armée nouvelle les débris de l'armée de Russie : un bon nombre d'officiers de toutes armes et de tous grades figuraient parmi ces régiments provisoires; d'autres avaient été placés en garnison à Thorn, à Modlin, à Zamosc, surtout à Dantzick, et enfin dans quelques villes prussiennes. Ceux qui, sous le commandement du prince Eugène, s'étaient successivement repliés de Posen sur Francfort, de Francfort sur Berlin, et de Berlin sur l'Elbe, par la route de Wittemberg, avaient enfin été rejoints dans cette position par des renforts amenés de France ou organisés en Allemagne, et s'y étaient établis, faisant face aux armées russes chargées de les poursuivre. La conscription, appliquée avec une rigoureuse énergie dans le royaume d'Italie, permettait de mettre ce pays en défense : quelques mois ne s'étaient point encore écoulés depuis le sinistre passage de la Bérézina, et déjà Napoléon était en mesure de diriger contre l'Europe une armée presque égale en nombre à celle que le climat du Nord avait dévorée. Il est vrai que, malgré le génie de l'empereur, cette armée, composée de jeunes hommes, ne ressemblait à l'autre que par l'enthousiasme et le courage; elle ne pouvait supporter avec la même vigueur les fatigues des marches, les nuits de bivacs, la pluie, le froid, les maladies, toutes les épreuves qui, à la

Digitized by Google

Janv. 1813. guerre, font bien plus de ravages que le sabre et le canon ; et cependant la création d'une armée aussi formidable, opérée en si peu de temps, était un prodige que l'Europe comprenait à peine.

Nouveaux détails sur les persécutions infligées à Pie VII.

L'empereur ne voulait point laisser en France, pendant qu'il irait combattre les ennemis du dehors, le germe de difficultés graves et des causes de ruine ou de désaffection : il entreprit de pourvoir successivement aux dangers qui naissaient des querelles religieuses, et aux éventualités menaçantes qui pourraient surgir de sa propre mort.

Le pape est envoyé à Fontainebleau.

Pendant les premiers mois de 1812, le pape n'avait point cessé d'être interné à Savone : le 9 juin de cette même année, on lui intima l'ordre de se préparer à un voyage dans les départements du nord, et le lendemain on le contraignit de se mettre en route pour se rendre à Fontainebleau. Il tomba malade au mont Cenis, et il reçut le saint viatique dans la matinée du 14 juin. Les agents impériaux n'en exigèrent pas moins qu'il continuât son pénible voyage : ce fut ainsi que, prisonnier, et renfermé dans un carrosse qu'on fermait à clef nuit et jour, il traversa les Alpes et une partie de la France. En agissant avec tant de dureté envers l'auguste vieillard, on cherchait à mettre à bout sa patience, et à abattre ses facultés intellectuelles par l'affaiblissement des forces physiques. A son arrivée à Fontainebleau, Pie VII obtint enfin la permission de se reposer et de reprendre ses vêtements pontificaux. On autorisa quelques cardinaux à se rendre auprès de sa personne, et l'on choisit de préférence ceux de ces hauts dignitaires qui, par con-

Digitized by Google

viction ou par faiblesse, étaient disposés à accueillir les prétentions exorbitantes de l'empereur. Ces prélats firent au pape, et à plusieurs reprises, le tableau des calamités qui assiégaient l'Église universelle; ils l'adjurèrent d'y mettre un terme en se réconciliant avec l'empereur, et ils ne parvinrent d'abord qu'à jeter le trouble et la douleur dans l'âme du pieux vieillard, déjà près de succomber sous le poids des humiliations et des violences. Janv. 1813.

L'empereur était alors loin de la France (juin 1812). Fier de son pouvoir incommensurable, il avait regardé avec dédain la résistance d'un prêtre qui osait braver celui que les rois semblaient craindre ou adorer dans les antichambres du palais de Dresde : on eût dit qu'il se rappelait ces paroles hardies qu'il avait lui-même dirigées contre le pape : *Ignore-t-il combien les temps sont changés? Me prend-il pour Louis le Débonnaire? Croit-il que ses excommunications feront tomber les armes des mains de mes soldats?* Mais les mois s'écoulèrent; la fatale expédition de Russie s'accomplit jusqu'au bout, et Napoléon, l'âme brisée, vit se retourner contre lui-même ses bravades prophétiques. Les armes tombèrent des mains de nos soldats terrassés par la faim et le froid, et l'hiver servit d'instrument à CELUI de qui l'Écriture sainte a décrit en ces termes la puissance : *Nix, glacies et spiritus procellarum faciunt verbum ejus* (1). Ainsi, quand Napoléon eut revu la France, il chercha à

(1) *La neige, la glace et l'esprit des tempêtes accomplissent sa parole.* PS. CXLVII.

Digitized by Google

Janv. 1813. donner une sorte de satisfaction aux intérêts religieux de l'empire et à ceux de l'Allemagne et de la Pologne. Il voulut donc renouveler ses essais d'accommodement avec le saint-père, et il chargea un de ses chambellans de se rendre à Fontainebleau, et d'y complimenter de sa part le vénérable captif. Pie VII fut sensible à cette démarche; il en fit remercier l'empereur, et il consentit à ce que des négociations fussent rouvertes.

On négocie un nouveau concordat.

M. Duvoisin, évêque de Nantes, eut mission de défendre auprès du pape les prétentions de l'empereur, et il soumit au souverain pontife diverses propositions, dont nous citerons celles qui suivent : « 1° Le pape et les futurs pontifes, avant d'être élevés au pontificat, devront promettre de ne rien ordonner, de ne rien exécuter qui soit contraire aux quatre propositions gallicanes. 2° Le pape et ses successeurs n'auront à l'avenir que le tiers des nominations dans le sacré collége; la nomination des deux autres tiers appartiendra aux princes catholiques. 3° Le pape, par un bref public, désapprouvera et condamnera la conduite des cardinaux qui n'ont pas voulu assister à la fonction sacrée du mariage de Napoléon avec l'impératrice Marie-Louise. Dans ce cas, l'empereur leur rendra ses bonnes grâces, et leur permettra de se réunir au saint-père, pourvu qu'ils acceptent et qu'ils signent ledit bref pontifical. Finalement, seront exclus de ce pardon les cardinaux di Pietro et Pacca, auxquels il ne sera jamais permis de se rapprocher du pape. » On commença ensuite les conférences; elles furent ouvertes entre les évêques

Digitized by Google

de Trèves et d'Évreux, et les cardinaux Joseph Doria, Dugnani, Fabrice Ruffo et de Bayane, auxquels s'adjoignit monsignor Bertazzoli. Le pape était atteint d'une fièvre lente, qui lui enlevait les forces dont il avait besoin pour se soustraire aux obsessions et aux menaces : ce n'était plus qu'un homme débile, affaibli par la maladie et les persécutions. Janv. 1813.

Soudain, dans la soirée du 19 janvier 1813, Napoléon, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, se rendit au palais de Fontainebleau, se présenta au pape, et l'embrassa. Le vénérable Pie VII fut touché de cette visite inattendue, et en éprouva une trompeuse consolation. Les jours suivants, il y eut différentes entrevues entre Napoléon et le souverain pontife. L'empereur mit d'abord beaucoup de grâce dans ses paroles, et le saint-père lui répondait avec une onction toute paternelle. La conversation avait lieu en italien. Par malheur, toutes les conférences ne répondirent pas à ces beaux commencements; et l'empereur, outré de ne pouvoir obtenir tout ce qu'il exigeait, se laissa aller, plus d'une fois, à des expressions menaçantes ou à des éclats de colère. D'autres fois, il prenait un ton très-affectueux et presque filial. Tout le monde sait que le pape n'hésita point à lui faire comprendre qu'il se défiait de sa douceur autant que de ses emportements, et qu'il lui répondit avec beaucoup de calme ces deux mots si énergiques : *Commediante, tragediante.* Ce qu'on n'ignore pas davantage, c'est que Pie VII, parfois intimidé, parfois circonvenu, sentit bien souvent fléchir sa résistance, et consentit à subir des conditions dont, à d'autres

Entrevue de l'empereur et du pape.

Digitized by Google

Janv. 1813. époques, l'injustice l'avait révolté. Les passions politiques se sont emparées de ces divers incidents pour s'en faire des armes. Dans les années qui suivirent la chute de l'empereur, il fut de mode de répandre le bruit que Napoléon avait osé frapper le vénérable pontife et le traîner par les cheveux. Le pape, plusieurs fois interrogé sur ce fait, n'oublia jamais de le démentir : « Non, répéta-t-il toujours, il ne s'est pas porté « à une telle indignité. » Quoi qu'il en soit, l'empereur parvint à arracher un moment au souverain pontife des concessions peu dignes de la majesté d'un pape et des intérêts de l'Église : abandonné de tous, vaincu par la maladie, privé du libre exercice de ses facultés et de son courage, Pie VII consentit à apposer sa signature sur une espèce de contrat captieusement rédigé, et qui porta le titre de *concordat de Fontainebleau*. Cet acte, qui n'eut et ne pouvait avoir aucune valeur, était ainsi conçu :

Prétendu concordat de Fontainebleau.

« Sa Majesté l'empereur et roi et Sa Sainteté, voulant mettre un terme aux différends qui se sont élevés entre eux, et pourvoir aux difficultés survenues sur plusieurs affaires de l'Église, sont convenus des articles suivants, comme devant servir de base à un arrangement définitif : 1° Sa Sainteté exercera le pontificat en France et dans le royaume d'Italie, de la même manière et avec les mêmes formes que ses prédécesseurs. 2° Les ambassadeurs, ministres, chargés d'affaires des puissances près le saint-père, et les ambassadeurs, ministres et chargés d'affaires que le pape pourrait avoir près des puissances étrangères, jouiront des immunités et priviléges dont jouissent les

Digitized by Google

membres du corps diplomatique. 3° Les domaines que le saint-père possédait, et qui ne sont pas aliénés, seront exempts de toute espèce d'impôt. Ils seront administrés par des agents ou chargés d'affaires. Ceux qui seront aliénés seront remplacés jusqu'à la concurrence de deux millions de francs de revenu. 4° Dans les six mois qui suivront la notification d'usage de la nomination par l'empereur aux archevêchés et évêchés de l'empire et du royaume d'Italie, le pape donnera l'institution canonique, conformément aux concordats, et en vertu du présent indult. L'information préalable sera faite par le métropolitain. Les six mois expirés sans que le pape ait accordé l'institution, le métropolitain, et à son défaut, ou s'il s'agit du métropolitain, l'évêque le plus ancien de la province, procédera à l'institution de l'évêque nommé; de manière qu'un siége ne soit jamais vacant plus d'une année. 5° Le pape nommera, soit en France, soit dans le royaume d'Italie, à des évêchés qui seront ultérieurement désignés de concert. 6° Les six évêchés suburbicaires seront rétablis; ils seront à la nomination du pape. Les biens actuellement existants seront restitués, et il sera pris des mesures pour les biens vendus. A la mort des évêques d'Anagni et de Riéti, leurs diocèses seront réunis auxdits évêchés, conformément au concert qui aura lieu entre Sa Majesté et le saint-père. 7° A l'égard des évêques des États romains absents de leur diocèse par les circonstances, le saint-père pourra exercer en leur faveur son droit de donner des évêchés *in partibus*. Il leur sera fait une pension égale aux revenus dont

Janv. 1813.

Digitized by Google

Janv. 1813. ils jouissaient, et ils pourront être replacés aux siéges vacants, soit de l'empire, soit du royaume d'Italie. 8° Sa Majesté et Sa Saintété se concerteront, en temps opportun, sur la réduction à faire, s'il y a lieu, aux évêchés de la Toscane et du pays de Gênes, ainsi que pour les évêchés à établir en Hollande et dans les départements anséatiques. 9° La propagande, la pénitencerie, les archives, seront établies dans le lieu du séjour du saint-père. 10° Sa Majesté rend ses bonnes grâces aux cardinaux, évêques, prêtres, laïques, qui ont encouru sa disgrâce par suite des événements actuels. 11° Le saint-père se porte aux dispositions ci-dessus par considération de l'état actuel de l'Église, et dans la confiance que lui a inspirée Sa Majesté, qu'elle accordera sa puissante protection aux besoins si nombreux qu'a la religion *dans les temps où nous vivons.* (*Suivent les signatures.*)

« Fontainebleau, le 25 janvier 1813. »

Le pape revient sur ses concessions, et les rétracte avec autant de fermeté que d'humilité.

Ainsi le pape abandonnait la souveraineté temporelle de Rome, à laquelle il ne pouvait renoncer, puisqu'il n'était que l'administrateur élu des domaines de l'Église. Il consentait à rester en France, dans le lieu que lui désignerait l'empereur; il abandonnait, sur quelques points, la plénitude du pouvoir spirituel. Évidemment, un traité de ce genre ne pouvait être considéré comme un acte sérieux et réfléchi; ce n'était que le résultat de la captation et de la violence; il était nul par lui-même et par les causes qui l'avaient amené. Est-il besoin de dire qu'il n'eut aucun effet? Le pape, rendu à l'intelligence des

Digitized by Google

intérêts de l'Église, retrouva presque aussitôt la fermeté dont il avait fait preuve aux plus mauvais jours de l'outrage et de l'exil; il laissa éclater ses remords et sa douleur, et on l'entendit s'écrier, en parlant du prétendu concordat de Fontainebleau : « De cela je mourrai fou, comme Clément XIV! » Cédant enfin aux pieux conseils du cardinal Pacca, il se détermina à écrire à l'empereur pour rétracter un consentement qui n'avait point été librement donné, et pour déclarer que l'acte conclu le 25 janvier était nul et aboli, en vertu du pouvoir transmis à l'Église par le divin Maître. Janv. 1813.

« Bien qu'elle coûte à notre cœur la confession que nous allons faire à Votre Majesté, la crainte des jugements divins dont nous sommes si près, attendu notre âge avancé, nous doit rendre supérieur à toute autre considération. Contraint par nos devoirs, avec cette sincérité, cette franchise qui conviennent à notre dignité et à notre caractère, nous déclarons à Votre Majesté que depuis le 25 janvier, jour où nous signâmes les articles qui devaient servir de base à ce traité définitif dont il y est fait mention, les plus grands remords et le plus vif repentir ont continuellement déchiré notre esprit, qui n'a plus repos ni paix. De cet écrit que nous avons signé, nous disons à Votre Majesté cela même qu'eut occasion de dire notre prédécesseur Pascal II (l'an 1117), lorsque, dans une circonstance semblable, il eut à se repentir d'un écrit qui concernait une concession à Henri V. Comme nous reconnaissons notre écrit *fait mal*, nous le confessons *fait mal*, et, avec l'aide du Seigneur, nous

Digitized by Google

Fév. 1813. désirons qu'il soit cassé tout à fait, afin qu'il n'en résulte aucun dommage pour l'Église et aucun préjudice pour notre âme. » L'acte réparateur que nous citons se terminait ainsi : « Nous offrons à Dieu les vœux les plus ardents, afin qu'il daigne répandre lui-même sur Votre Majesté l'abondance de ses bénédictions. » Comme ce n'était point là une vaine formule, mais une parole sincère, ces expressions furent considérées comme annonçant au monde chrétien la levée de l'excommunication autrefois prononcée contre l'empereur. (24 mars 1813.)

Nouvelles Négociations. Le jour même où cette lettre fut adressée à Napoléon, le pape réunit les cardinaux présents à Fontainebleau, et déclara, dans une allocution pontificale, qu'il regardait comme nuls le prétendu concordat et les concessions analogues qu'on lui avait arrachées à Savone. Dès ce moment, et après cette réparation éclatante, le pieux vieillard reprit son sourire et sa sérénité d'âme, comme un homme sauvé de l'agonie ou délivré d'un pesant fardeau. On assure qu'en recevant la missive pontificale, Napoléon s'écria : « Si je « ne fais sauter la tête de dessus les épaules de « quelques-uns de ces prêtres de Fontainebleau, on « n'accommodera jamais ces affaires. » Après ce mouvement donné à la colère, il essaya d'entamer de nouvelles négociations ; mais ces conférences n'amenèrent aucun résultat. On conseillait à l'empereur d'imiter l'exemple de Henri VIII, et de mettre fin à ces difficultés en se proclamant lui-même *chef absolu de la religion de l'État.* Napoléon répondit en termes familiers *qu'il ne voulait pas casser les vitres ;* mais, sous

Digitized by Google

ces expressions vulgaires, il cachait une pensée bien arrêtée de ne jamais s'en prendre au dogme religieux, et de respecter la foi. Le cardinal Maury fut chargé de se rendre auprès du pape, et de le déterminer à revenir sur ses pas; mais l'archevêque intrus s'y prit avec des formes si peu mesurées, qu'il souleva la juste indignation du souverain pontife. Le plus grand secret fut gardé sur ces diverses entrevues, ce qui n'empêcha pas à la vérité de se faire jour. Quoi qu'il en soit, Napoléon ne voulut point s'avouer vaincu; il déclara que la rétractation de Pie VII était, à ses yeux, nulle et non avenue; et il ne craignit pas de donner au concordat de Fontainebleau une grande publicité officielle, et de déclarer cet acte loi de l'empire. Pie VII demeura donc soumis aux rigueurs de la persécution et de l'exil, et Napoléon refusa jusqu'au bout de donner satisfaction aux vœux légitimes des Églises de France et d'Italie. Une circonstance digne d'intérêt, c'est qu'au milieu de ces graves différends, le pape et l'empereur se portaient une affection sincère, et rendaient réciproquement justice à leurs qualités, d'ailleurs si opposées. La persécution ne fit point disparaître ces sentiments dans le cœur du persécuté, et Napoléon se plaisait à vanter les hautes vertus et la douceur angélique du pontife. Fév. 1813.

Mais, dans cet intervalle, les événements politiques n'avaient point ralenti leur marche au dedans et au dehors. Le 14 février, l'empereur était venu en personne ouvrir la session du corps législatif : cette fois il avait paru sombre et fier, et d'autant plus implacable contre ses ennemis, qu'il était vaincu. Le Ouverture de la nouvelle session.

Digitized by Google

Fév. 1813. corps législatif attendait avec une vive curiosité les paroles qui devaient sortir de la bouche du maître : ce n'était plus cette assemblée craintive et servile qui s'était associée à tous les abus de la force ; sans doute elle gardait encore le silence et n'osait manifester ses vœux secrets, mais, plusieurs fois modifiée par les renouvellements annuels, elle avait reçu dans ses rangs un nombre assez considérable de personnages que mécontentait le pouvoir absolu, et qui rêvaient le retour à la liberté constitutionnelle. Des pressentiments mystérieux l'avertissaient qu'à la faveur des calamités dont la France était menacée, le moment ne tarderait pas où l'on pourrait reprendre la parole et donner cours aux théories de l'opposition. Les assemblées politiques sont d'autant plus fortes que les embarras du pouvoir exécutif se multiplient et que la situation de la patrie devient redoutable. Humbles et patientes en face des conquérants victorieux, elles se montrent tracassières et jalouses lorsque le gouvernement est malheureux ou faible. Napoléon ne l'ignorait pas ; et ce fut pour cela qu'au lieu de se plier à sa destinée nouvelle et de tenir un langage conforme à la vérité de la situation, il affecta de se montrer plus opiniâtre, plus hardi, plus redoutable que jamais : s'il ne trompa personne, du moins réussit-il à déconcerter un moment les espérances du parti qui spéculait sur son abattement et épiait les symptômes de sa faiblesse. Il exposa donc dans son discours le tableau peu fidèle des événements de 1812 : à l'entendre, la guerre n'avait été rallumée dans le Nord que par les Anglais, mais les projets de ces éternels ennemis de

Digitized by Google

la France avaient été confondus; leur armée avait échoué devant Burgos, et ils avaient dû, après avoir essuyé de grandes pertes, chercher un refuge en Portugal. C'était de cette façon que Napoléon rendait compte des événements d'Espagne, laissant dans l'ombre la levée du siége de Cadix, la perte des provinces du midi, la défaite des Arapiles, et la fuite de Joseph, chassé de Madrid. Pour esquisser la campagne de Russie, l'empereur avait recours au même artifice de langage. Il était entré lui-même dans ce pays; les armées françaises avaient été constamment victorieuses aux champs d'Ostrowno, de Polotz, de Mohilow, de Smolensk, de la Moskowa, de Malo-Jaroslavitz : nulle part les armées russes n'avaient pu tenir devant nos aigles ; *Moscou était tombé en notre pouvoir*. Après avoir qualifié de victoires une série d'affreuses calamités, il accusait un essaim de Tartares d'avoir incendié, malgré la Russie, cinquante villes et quatre mille beaux villages de cet empire; il disait que ces hordes n'avaient voulu que satisfaire d'antiques haines nationales, sous prétexte de retarder notre marche en nous environnant d'un désert; il ajoutait : « Nous avons triomphé de tous ces obsta- « cles ! L'incendie même de Moscou, où en quatre « jours ils ont anéanti le fruit des travaux et des « épargnes de quarante générations, n'a rien changé « *à l'état prospère de mes affaires*. Mais la ri- « gueur excessive et prématurée du froid a fait pe- « ser sur mon armée une affreuse calamité. En peu « de nuits, j'ai vu tout changer. J'ai fait de grandes « pertes. Elles auraient brisé mon âme, si, dans ces

Fév. 1813.

Digitized by Google

Fév. 1813. « grandes circonstances, j'avais pu être accessible à « d'autres sentiments qu'à l'intérêt, à la gloire et à « l'avenir de mes peuples. » Ces paroles, qui rappelaient le fatal 29e bulletin de la grande armée, étaient empreintes de résignation et de dignité. Napoléon continua en ces termes :

« A la vue des maux qui ont pesé sur nous, la « joie de l'Angleterre a été grande, ses espérances « n'ont pas eu de bornes. Elle offrait nos plus belles « provinces pour récompense à la trahison; elle met- « tait pour condition à la paix le déchirement de ce « bel empire : c'était, sous d'autres termes, procla- « mer la guerre perpétuelle.

« L'énergie de mes peuples dans ces grandes cir- « constances, leur attachement à l'intégrité de l'em- « pire, l'amour qu'ils m'ont montré, ont dissipé toutes « ces chimères, et ramené nos ennemis à un senti- « ment plus juste des choses. C'est avec satisfaction « que nous avons vu nos peuples du royaume d'Italie, « ceux de l'ancienne Hollande et des départements « réunis, rivaliser avec les anciens Français, et sentir « qu'il n'y a pour eux d'espérance, d'avenir et de « bien que dans la consolidation et le triomphe du « grand empire. »

Il eût été plus exact et plus juste de ne point attribuer à toutes les populations rattachées à la France par le lien de la conquête, un dévouement et un esprit de sacrifice qu'elles n'avaient pas. Jamais nos départements réunis du nord, depuis le Rhin jusqu'aux bouches de l'Elbe, ne s'étaient montrés plus impatients de secouer le joug de la France; la force

Digitized by Google

militaire pouvait seule contenir l'explosion de leurs sentiments et de leurs misères. Quant au royaume d'Italie, il gémissait des désastres qui lui avaient coûté soixante mille hommes morts pendant la retraite de Moscou, et la domination étrangère lui semblait lourde et dure. Est-il besoin de dire que les départements formés des territoires pontificaux et de la Toscane se trouvaient moins disposés que jamais à sacrifier leurs enfants et leurs ressources pour soutenir l'édifice napoléonien? Partout, même dans l'ancienne France, on souhaitait ardemment la paix, et on la voulait, fût-ce même au prix de la cession de conquêtes plus brillantes que réelles. Tout le monde savait que l'empereur, en renonçant à intervenir dans les affaires d'Allemagne, en détachant de sa couronne les pays de la confédération du Rhin, les provinces Illyriennes, la Hollande, les villes hanséatiques et les États de l'Église, pouvait obtenir des puissances continentales une paix honorable, et dont la France se serait trouvée heureuse. On se disait qu'en renonçant à l'injuste possession de l'Espagne, on obtiendrait le désarmement de l'Angleterre; et l'on imputait aux exigences absolues de Napoléon les dangers de la situation, les maux de la guerre, et la nécessité des sacrifices. Ses déclarations hautaines, aussi bien que sa confiance, ne donnaient le change ni à l'empire ni au continent. Fév. 1813.

L'empereur annonça qu'il avait pacifié les maux dont souffrait l'Église, en signant un nouveau concordat; et il ne dit pas que le souverain pontife avait rétracté son adhésion. Il ajouta que la dynastie fran-

Digitized by Google

Fév. 1813. çaise régnait et régnerait en Espagne; parole imprudente, qui faisait disparaître les espérances de paix. Il dit encore : « Je suis satisfait de la conduite de tous mes alliés; » et déjà les principales alliances d'outre-Rhin se tournaient contre nous. En terminant son discours, l'empereur déclara qu'il avait besoin de grandes ressources pour faire face à toutes les dépenses que commandait la situation; et il se retira, salué par les acclamations officielles, monnaie brillante et fausse que la flatterie prodigue à tous les pouvoirs.

Rapport de M. de Montalivet sur la situation de l'empire.

Quelques jours après, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, vint soumettre au corps législatif l'exposé de la situation de l'empire. Si la guerre n'eût point menacé de déborder toutes nos frontières et de livrer le territoire à l'incendie, on aurait pu accepter avec une joie mêlée d'orgueil ce compte rendu habilement préparé, et qui, sans exposer aux regards les mauvais côtés de la situation, la ruine du commerce, l'appauvrissement du pays, les souffrances de l'agriculture, la dépopulation rapide des campagnes, étalait les chiffres, groupait les résultats, accumulait les détails de telle sorte qu'à aucune époque de notre histoire la France ne semblait avoir été si puissante, si riche, et si redoutable à ses ennemis. A entendre M. de Montalivet, tous les points de vue par lesquels la France apparaissait aux regards témoignaient de progrès inespérés, attestaient une prospérité inouïe. Malgré vingt ans d'une guerre acharnée, la population s'était accrue d'un dixième. Les produits de l'agriculture avaient suivi le développement de la

Digitized by Google

population; le produit annuel de la richesse nationale atteignait la somme de dix milliards. La France s'était couverte de canaux et de routes. La nécessité avait perfectionné nos arts mécaniques et chimiques. La situation des finances était des plus remarquables : toutes les bases du crédit public étaient consolidées. L'impôt annuel s'élevait à neuf cents millions; mais la perception s'opérait sans obstacle. L'armée de terre atteignait un effectif de huit cent mille hommes et de quatre-vingt mille chevaux. Partout on ressuscitait la marine; des places fortes étaient, sur tous les points, construites ou réparées; nous pouvions compter sur cent mille marins et sur cent cinquante vaisseaux de ligne ou frégates. La dette publique était faible. Toutes les nations enviaient notre bonheur, et l'avenir de la France faisait pâlir l'Angleterre. Chose étrange! dans ce travail si flatteur pour nous, et qui avait pour objet d'intimider l'Europe, la plupart des chiffres étaient vrais, il se rencontrait à chaque pas des résultats exacts, quoique prodigieux; et cependant ce que le gouvernement taisait, ce que l'opinion publique pressentait, la France était affaiblie, elle était épuisée d'argent et d'hommes, elle succombait sous le poids du colosse impérial, elle aspirait vainement à la paix et au repos. Fév. 1813.

La conspiration Mallet avait fait reconnaître la nécessité de prendre des mesures pour assurer l'ordre de succession au trône, dans le cas où Napoléon viendrait à périr sur un champ de bataille. Les constitutions de l'empire voulaient que le régent fût choisi parmi les princes français, et, à leur défaut, parmi Un sénatus-consulte règle les conditions de régence.

Digitized by Google

Mars 1813. les grands dignitaires : mais, en 1813, les frères de l'empereur étaient assis sur des trônes chancelants, ou volontairement exilés; on ne pouvait songer à eux pour remettre en leurs mains le gouvernement de la France, au milieu des circonstances difficiles qu'une minorité ferait naître. Les frères de Napoléon se devaient à leurs propres sujets, à leurs nouvelles patries : aucun d'eux n'était assez fort ou assez populaire pour servir de tuteur au roi de Rome. L'empereur jugea qu'il valait mieux revenir aux usages de l'ancienne monarchie, qui appelaient les femmes à l'exercice de la régence. Nos annales furent consultées; on rappela les souvenirs des reines mérovingiennes, de Bathilde et de Brunehaut. L'ère carlovingienne n'offrait aucun précédent dont on pût s'étayer; mais sous les Capétiens les exemples étaient nombreux. Au douzième siècle, Alix de Champagne avait été déclarée régente; en 1226, à la mort de Louis VIII, Blanche de Castille avait gouverné l'État, et l'exercice du pouvoir royal lui avait appartenu pendant huit ans. Cette femme illustre, au commencement de la croisade de 1248, avait de nouveau obtenu la régence. Était-il besoin de citer les noms de Jeanne de Bourbon, d'Isabeau de Bavière, d'Anne de Beaujeu, de Louise de Savoie, de Catherine de Médicis, de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche? L'histoire de leurs régences était présente à tous les esprits; elle attestait que, sauf de bien rares exceptions, la tutelle des rois mineurs et l'administration du pays, en cas de minorité des rois, avaient toujours été le patrimoine des reines. Or, la France s'en était bien

Digitized by Google

trouvée, et il fallait persister dans cette tradition : la petite-fille de Marie-Thérèse, femme de Napoléon, était de la race de celles qui ont droit à la régence. Ce fut l'opinion de l'empereur. Mars 1813.

Un sénatus-consulte, rendu sur le rapport du comte de Pastoret, modifia donc sur ce point les dispositions des lois fondamentales édictées en l'an XII ; et l'empereur, autorisé par cette déclaration, publia des lettres patentes spéciales qui déféraient la régence à Marie-Louise, avec des pouvoirs assez étendus. L'impératrice devait présider le conseil des ministres, et représenter l'empereur. Elle devait prêter serment de fidélité au monarque mineur, et promettre de lui remettre fidèlement le pouvoir à l'époque de sa majorité ; elle pouvait être couronnée et sacrée, afin que l'autorité remise en ses mains apparût plus auguste et plus inviolable. Mais peut-on décréter la perpétuité des dynasties et la fortune inaltérable des rois?...

Les circonstances s'aggravaient de jour en jour. Tout espoir d'accommodement avec la Russie s'était évanoui : alors même qu'Alexandre aurait voulu conclure la paix avec Napoléon, l'exaspération de son peuple ne lui aurait pas permis de poser les armes. La Russie était exaltée par ses souffrances, par ses sacrifices, par ses victoires : à ses yeux, la guerre contre Napoléon était sacrée, et c'eût été chose impie et folle que d'accorder, victorieux sur l'Elbe, une paix que, vaincu, on avait refusée à Smolensk et à Moscou. Il ne s'agissait donc plus pour Alexandre que d'en finir avec son ennemi, et de lui porter le coup de Imminence des hostilités.

Digitized by Google

Mars 1813. grâce. Pour en venir là, il importait d'associer l'Allemagne à la lutte; et elle s'y prêtait d'elle-même, les peuples poussant les rois.

Le roi de Prusse déclare la guerre à l'empereur.

Frédéric-Guillaume avait commencé par désavouer la défection du général Yorck; il avait cru que ce désaveu était réclamé par l'intérêt de sa propre sûreté, mais, au fond du cœur, il s'était réjoui d'un événement destiné à soulever l'Allemagne. Quand ce prince jugea que l'appui des Russes ne pouvait lui manquer, et qu'il était enfin permis de secouer le joug de la France, il cessa de faire parade d'une amitié désormais inutile, et que la violence seule avait pu lui faire subir. Avant de se déclarer ouvertement, il songea à mettre sa personne en sûreté: le sort des Bourbons d'Espagne l'épouvantait, et il ne voulait pas être enlevé comme un otage par les troupes françaises, encore campées autour de sa capitale. Dans la soirée du 22 janvier, le roi de Prusse se retira donc à Breslau; et ce fut là que, brisant l'alliance qui l'unissait à Napoléon, il osa enfin nous déclarer la guerre et faire appel à son peuple. Jusqu'à ce moment le maréchal Augereau, qui commandait à Berlin, avait cru pouvoir compter sur la sincérité du dévouement dont Frédéric-Guillaume se disait animé à l'égard de Napoléon: il fallut la publication des édits royaux qui appelaient l'élite de la nation aux armes, pour faire cesser cette illusion et cette imprévoyante sécurité. Le 1er mars, le roi de Prusse signa un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie, et l'Allemagne du nord se souleva tout entière.

La Suède n'avait point irrévocablement pris parti

Digitized by Google

contre la France; en 1812, lors de l'entrevue d'Abo, Bernadotte s'était prononcé en faveur de la politique russe, et, prince royal, élu par la nation suédoise pour la gouverner, il avait nécessairement épousé les intérêts de sa nouvelle patrie : toutefois, la France pouvait encore le ramener, sinon à l'alliance qu'il avait rompue, du moins à une attitude neutre. Par malheur, M. de Cabre, chargé d'affaires de France à Stockholm, était un diplomate peu capable d'user d'habileté et de ménagements : au lieu de négocier adroitement, tant qu'un espoir d'arrangements pacifiques subsistait encore, il prit un ton dur et altier qui mécontenta vivement la cour de Suède, et lui valut, à lui-même, l'envoi de ses passe-ports. La Suède avait de nombreux griefs à faire redresser : elle réclamait la restitution de la Poméranie, l'indépendance de son pavillon, et des indemnités équitables pour la perte de ses vaisseaux de commerce que nos corsaires avaient capturés, sous prétexte d'infraction au blocus continental. Napoléon, que les revers endurcissaient, repoussa avec énergie toutes ces demandes. Une rupture était devenue inévitable. Bernadotte, soit que son intention secrète fût de mettre les apparences de son côté, soit qu'il voulût sérieusement éviter de prendre les armes contre la France, se détermina à une démarche personnelle dont il attendit vainement un effet favorable. Il écrivit directement à Napoléon, pour lui offrir de faire intervenir la Suède comme médiatrice entre la France et la Russie : « Je suis né, disait-il en terminant sa lettre, je suis né dans cette belle France que vous gouvernez, sire; sa gloire et

Mars 1813.

La Suède et Bernadotte se rangent parmi nos ennemis.

Digitized by Google

Mars 1813. sa prospérité ne peuvent jamais m'être indifférentes : mais, sans cesser de faire des vœux pour son bonheur, je défendrai de toutes les facultés de mon âme et les droits du peuple qui m'a appelé, et l'honneur du souverain qui a daigné me nommer son fils. Dans cette lutte entre la liberté du monde et l'oppression, je dirai aux Suédois : Je combats pour vous et avec vous; et les vœux des nations libres accompagneront nos efforts. En politique, sire, il n'y a ni amitié ni haine; il n'y a que des devoirs à remplir envers les peuples que la Providence nous appelle à gouverner. Leurs lois et leurs priviléges sont des biens qui leur sont chers; et si, pour les leur conserver, on est obligé de renoncer à d'anciennes liaisons de famille, un prince qui doit remplir sa vocation ne doit jamais hésiter sur le parti à prendre. Pour ce qui concerne mon ambition personnelle, j'en ai une très-grande, je l'avoue : c'est celle de servir la cause de l'humanité, et d'assurer l'indépendance de la presqu'île scandinave. Pour y parvenir, je compte sur la justice de la cause que la loi m'a ordonné de défendre, sur la persévérance de la nation, et sur la loyauté de ses alliés. » Cette lettre étant demeurée sans réponse, M. de Cabre fut invité à s'éloigner sans retard de Stockholm; et la Suède se prêta définitivement aux propositions d'alliance offensive et défensive qui lui vinrent de nos ennemis, et dont les bases, posées par lord Castlereagh, avaient été transmises par le colonel Pozzo di Borgo, né en Corse, et implacable adversaire de Napoléon. On promit au roi de Suède de lui reconnaître la possession légitime de la Norwége, jusqu'alors unie

Digitized by Google

au Danemark; on lui assura un million de livres sterling pour subsides de guerre, et on détermina que le contingent suédois, placé sous les ordres du prince royal Bernadotte, s'élèverait à un effectif de trente mille combattants; de plus, on prit l'engagement d'ajouter à cette armée un corps de vingt mille Prussiens et quinze mille soldats de Hanovre. Le gouvernement de Suède accueillit ces propositions, et l'adhésion de Bernadotte à la coalition des puissances du Nord ajouta une grave difficulté à celles qui déjà menaçaient la France. De ce côté du Rhin on couvrit de malédictions le nom de Bernadotte, qui acceptait la mission de combattre dans les rangs des ennemis de l'empire : la Suède, au contraire, jugea que l'héritier de son trône, et le mandataire qu'elle avait élu pour la défendre, aurait été coupable de trahison, s'il avait préféré la neutralité à la guerre. L'histoire fera la part des sentiments et des devoirs, et elle se montrera moins sévère à l'égard de Bernadotte que ne le fut l'opinion de ses anciens frères d'armes. Mars 1813.

Des négociations furent entamées avec la cour de Copenhague, afin de déterminer le Danemark à épouser la querelle de Napoléon : elles obtinrent quelques succès, et le gouvernement danois consentit à conclure une alliance offensive et défensive avec la France. Pour se soustraire à la condition que la guerre pouvait bientôt lui imposer, il se réserva le droit de traiter séparément avec les puissances coalisées, et de se retirer de notre alliance dans le cas où elle viendrait à lui paraître fatale. Ce Attitude prise par le Danemark.

Digitized by Google

Mars 1813. fut là une situation fausse dont ce gouvernement porta la peine, et qui lui coûta la Norwége.

L'Autriche. L'Autriche, qui avait fourni un contingent de troupes à Napoléon dans la campagne de Russie, aurait pu se croire gravement compromise; mais l'empereur Alexandre n'avait garde de lui témoigner des sentiments hostiles; il savait bien qu'en subissant l'alliance offensive de Napoléon, le cabinet de Vienne n'avait fait que céder à la nécessité; et il avait bien vu, par la conduite molle et expectante du prince de Schwartzemberg durant l'expédition, que l'Autriche ne servait qu'à contre-cœur les projets de la France. Lorsque Napoléon avait traversé l'Allemagne en fugitif, à son retour de Moscou, son premier soin avait été d'écrire à l'empereur d'Autriche, et de l'inviter, aux termes des traités d'alliance, à mobiliser un nouveau corps auxiliaire de soixante mille hommes, destiné à prendre parti contre les armées moscovites. Le gouvernement autrichien n'accorda que la moitié de cette demande; il s'empressa de mobiliser les soixante mille soldats qu'on réclamait de lui, mais il tint en réserve cette force militaire pour s'en servir plus tard selon les événements, et, au besoin, contre Napoléon lui-même. Jamais, en effet, depuis 1789, la puissance de l'Autriche n'avait pesé davantage dans la balance de l'Europe. Placée entre la Russie et la France, libre de demeurer neutre ou de porter la prépondérance à l'une des deux nations belligérantes, l'Autriche était en mesure de se poser en médiatrice, sinon de maintenir sa neutralité, et de la faire acheter par les

Cette puissance se réserve le rôle de médiatrice.

Digitized by Google

autres gouvernements au prix des plus lourds sacrifices. M. de Metternich comprenait admirablement les bénéfices de cette position. Tandis que Napoléon, toujours aveuglé sur les dispositions secrètes de l'Autriche, se croyait encore assuré de la coopération de ce pays, les agents de l'Angleterre, et particulièrement lord Walpole, alors en mission à Vienne, multipliaient les offres les plus séduisantes, dans le but de rattacher l'Autriche à la coalition : ils allaient donc promettant des subsides, s'engageant à la restitution de la Lombardie, de Venise et des provinces Illyriennes, proposant de garantir des emprunts, et suppliant le cabinet de Vienne de ne point abandonner à la Prusse la gloire de délivrer l'Allemagne du joug de la France. Ces engagements, pris au nom de l'Angleterre, étaient ratifiés, au nom de la Russie, par le comte de Stakelberg, que le czar avait chargé d'une mission secrète à Vienne. Tout cela était fort séduisant, mais M. de Metternich avait résolu de ne point se prononcer encore; il n'avait rien à perdre s'il gagnait du temps, et il pouvait encore exploiter habilement les inquiétudes de la France. Aussi laissait-il entrevoir à M. Otto, l'ambassadeur de Napoléon, combien étaient actives les démarches de nos ennemis, et tout ce que l'Autriche gagnerait à accueillir d'aussi belles promesses : il ne craignait pas de lui dire que les circonstances étant changées, les exigences de la France devaient faire place à un esprit de conciliation, et à une politique modérée autant que modeste. C'est ce que Napoléon ne voulait point admettre; et, au lieu de se résigner à des concessions qui pou- Avril 1813.

Digitized by Google

Avril 1813.

vaient déterminer l'Autriche à garder une neutralité bienveillante, il s'en prit à M. Otto, qu'il accusa d'incurie ou de faiblesse; et il rappela son ambassadeur. Le comte de Narbonne, homme d'État plus renommé que capable, fut chargé de représenter la France à Vienne.

Mission de M. de Narbonne à Vienne.

Le nouvel ambassadeur eut mission d'éblouir l'Autriche, en étalant sous ses yeux les vastes ressources de la France et les prodigieux préparatifs de Napoléon; il devait en outre annoncer le prochain couronnement de l'impératrice et du roi de Rome, cérémonie qui flatterait l'orgueil paternel de l'empereur François. Il avait ordre de faire connaître que la France ne tolérerait aucun agrandissement de la puissance russe, soit en Pologne, soit sur le Danube; et l'on s'imaginait à Paris que de tels engagements pouvaient suffire. Insensiblement il fallut renoncer à cette illusion : alors les propositions de Napoléon devinrent plus acceptables, et il fut question de démembrer la Prusse, et de détacher de ce royaume un territoire comprenant deux millions d'âmes, qui serait accordé à l'Autriche. Présentée plus tôt, cette offre aurait été acceptée comme un arrangement convenable; mais lorsque cette proposition fut faite au mois d'avril 1813, les événements avaient marché, et l'Autriche ne voulut point s'en contenter. Dans ces entrefaites, le prince de Schwartzemberg s'était rendu à Paris. Sur sa route, il avait visité les souverains de Munich, de Stuttgard et de Carlsruhe, et avait habilement sondé leurs dispositions à l'égard de la France. Il exprimait tout haut les inten-

Digitized by Google

tions de l'Autriche : « C'est la paix qu'il nous faut, Avril 1813.
disait-il à M. Mercy d'Argentan, notre chargé d'affaires à Munich; je vais faire tous mes efforts pour y déterminer l'empereur. Je crains qu'il n'en veuille pas entendre parler avant d'avoir repris les armes; mais une fois engagé dans une nouvelle campagne, quel en sera le résultat? De nouveaux revers peuvent tout compromettre, *des succès peuvent l'entraîner trop loin*... La France n'est-elle pas assez grande, assez forte, *dans ses limites du Rhin?*... Il faut que les villes hanséatiques redeviennent libres; que l'on renonce à l'Illyrie; que les souverains de l'Allemagne soient indépendants. L'état actuel des choses ne peut plus subsister. L'Autriche ne veut interposer qu'une médiation utile et favorable à la France... » Ainsi, la politique du cabinet de Vienne se faisait jour. Pour prix de sa médiation ou de sa neutralité, l'Autriche demandait qu'on accordât à la coalition, avant de tout combattre, ce qu'elle aurait pu exiger en cas de victoire. On consentait peut-être à recevoir la Silésie comme dédommagement de l'Italie septentrionale; mais on voulait renfermer la France dans ses limites de 1804, et affranchir la confédération du Rhin de toute vassalité. Il y avait bien quelque justice dans ces prétentions; mais la France pouvait-elle s'y résigner avant d'être vaincue en Allemagne? Arrivé à Paris, le prince de Schwartzemberg se borna à de vaines ouvertures, et Napoléon comprit enfin que l'Autriche voulait, avant tout, gagner du temps et épier la fortune.

L'Autriche persiste à demeurer neutre.

Mais si la politique des rois allemands se renfer-

Digitized by Google

Avril 1813. mait encore dans ces timides essais de menaces diplomatiques, si les cabinets négociaient pour la plupart, et si les souverains, notamment les rois de Saxe, de Wurtemberg et de Bavière, tenaient toujours, par fidélité ou par peur, pour l'alliance française, il faut dire, à la gloire de l'Allemagne, que les peuples suivaient une politique plus digne de leur courage et des traditions de la vieille Germanie.

Dispositions des peuples en Allemagne.

Jamais l'Allemagne, depuis les temps où elle lutta contre Varus et Marc-Aurèle, ne s'était soulevée pour une cause aussi nationale. Vingt ans elle avait servi de champ de bataille à la France, d'arsenal à Napoléon; et maintenant elle entrevoyait l'heure de son affranchissement et de sa vengeance. De toutes parts ses fils accouraient sous les drapeaux, au nom de la patrie et de la liberté. Pendant plusieurs années, le *Tugend-Bund* (Société de la vertu) avait étendu des racines dans toute la Prusse, dans la Saxe et dans les États vassaux qui formaient la confédération du Rhin; les affidés, que n'avait point découragés l'insuccès des tentatives de 1809, avaient continué de se recruter, et chacun d'eux avait prêté serment de mourir pour la délivrance de la Germanie. D'autres associations, organisées dans le même but, s'étaient concertées avec elle. On citait parmi les plus célèbres *l'Union germanique*, *la Ligue de fer*, *la Confédération noire*. La ville de Prague était devenue un foyer principal, un centre d'action; et la police autrichienne ne réussissait pas à étouffer cet élan populaire. Le mot d'ordre était donné contre la France; c'était notre tyrannie qu'il s'agissait de briser; et, dans

Sociétés secrètes.

Digitized by Google

le sublime enthousiasme qui entraînait les Allemands au combat, ils n'oubliaient qu'une chose : c'est que l'Allemagne elle-même avait la première tiré le coup de canon contre nous, au début des guerres de 1792; c'est que Napoléon, malgré son ardeur de conquêtes, n'avait pas toujours été l'agresseur. Les peuples ne raisonnent pas comme les diplomates et les juges. Quand ils sont les plus forts, ils oppriment volontiers; quand ils sont vaincus, souvent par leur propre faute, ils ne voient dans l'ennemi victorieux qu'un oppresseur et un tyran. L'Allemagne en était là; et les rois, qui avaient besoin de s'en servir comme d'un glaive ou d'un levier, ne se faisaient pas faute d'en appeler aux instincts populaires, à l'amour de la liberté, aux fureurs du patriotisme. Avril 1813.

Les gouvernements en appellent au patriotisme germanique.

« Saxons ! disaient les proclamations du Russe « Wittgenstein, il fut un ambitieux, un empereur « de France! Charlemagne est son nom; il vous fit « la guerre pendant trente ans pour vous subjuguer. « A cette époque, Witikind était votre chef; Witikind « ne vous abandonna pas au moment du danger, et « ne vous cria pas : *Restez tranquilles !* Mille ans se « sont écoulés. Un fléau semblable à Charlemagne a « reparu; et vous ne combattrez pas, Saxons, comme « ont fait vos pères, pour vous en délivrer? Ils étaient « seuls, et vous avez pour soutiens les armées in- « nombrables de la Prusse et de la Russie !... Celui « qui n'est point pour la liberté est contre elle : choi- « sissez !... Choisissez entre mes embrassements fra- « ternels et la pointe de mon épée !... Aux armes,

Digitized by Google

Avril 1813. « Saxons ! Si les fusils vous manquent, armez vos « bras de faux et de massues ! »

Une autre proclamation de Wittgenstein se terminait ainsi : « La liberté, ou la mort ! »

« Frères ! disait à son tour le vieux Blücher, nous « portons nos pas dans le lieu que nous montre la « Providence : l'heure de la délivrance est venue... « Aux armes ! levez l'étendard contre vos oppres- « seurs ! Soyez libres ! » Un autre chef ajoutait encore : « Frères ! frères auxquels nous sommes unis par les « liens du sang, du langage et d'une commune oppres- « sion, marchons ensemble ! c'est pour la liberté de « l'Allemagne que nous saurons vaincre ou mourir... « Souvenez-vous de vos exploits contre les Francs, « au temps de Charlemagne !... Dieu est à nos côtés ; « nous affrontons l'enfer et ses alliés... Toute distinc- « tion de rang, de naissance, de pays, est bannie de « nos légions. Nous sommes tous des hommes libres ! »

Les poëtes nationaux de l'Allemagne poussent le peuple aux armes.

Le sol allemand est une terre généreuse qui enfante de nombreux poëtes ; et la voix de ces hommes, formés aux leçons de Schiller, ne demeurait point stérile en présence de ce grand mouvement. La Germanie avait ses Tyrtées, et leurs odes, moins sanguinaires que notre *Marseillaise*, retentissaient dans les universités, dans les villes, dans les campagnes. Le beau chant d'Ernest Arndt, *Quelle est la patrie de l'Allemand ?* conviait toutes les races germaniques à l'unité, et leur apprenait « que la patrie devait être l'Allemagne entière ! » D'autres hymnes leur disaient encore :

Digitized by Google

« Qu'il s'avance, celui qui sent bouillonner le sang allemand dans ses veines, celui qui se dit fils d'Hermann et de Thuiskon, celui qui brûle de vengeance contre le joug, qui aime les charmes de la liberté! qu'il s'avance avec une mâle fierté, et dise : *Allemands, soyez libres!* Avril 1813.

« Qu'il ceigne ses reins de l'épée, qu'il se précipite dans la bataille, qu'il lave l'outrage qui, comme une dette sacrée, pèse sur son cœur depuis que les fils de l'Allemagne languissent dans un lâche repos; qu'il crie aux rangs des guerriers : *Soyons hommes!*

« Qu'il s'approche de l'autel en priant; et quand il aura imploré Dieu avec humilité, qu'il voue la force de son bras au combat pour la vérité ; qu'il regarde courageusement le peuple, et lui dise : *Serez-vous toujours de lâches esclaves* (1)? »

Et ailleurs :

« Lève-toi, mon peuple! les signaux de flamme brillent; la lumière de la liberté luit au nord. Enfonce le fer dans le cœur de l'ennemi. Lève-toi, mon peuple! les signaux de flamme brillent. La moisson est mûre; moissonneurs, n'hésitez pas! notre dernier salut est dans l'épée. Courage! Pour frayer un chemin à la liberté, enfonce les lances dans ton cœur, purifie de ton sang cette sainte terre, notre pays d'Allemagne!

« Ce n'est pas une guerre faite pour les couronnes; c'est une croisade, une guerre sainte. Droits,

(1) Ernest Arndt.

Digitized by Google

Avril 1813. « mœurs, vertu, loi, conscience, le tyran les a ar-
« rachés de ton sein. Sauve-les par la victoire de ta
« liberté! Les gémissements de tes vieillards te crient:
« *Réveille-toi!* les ruines de tes chaumières mau-
« dissent la race des brigands; le déshonneur de tes
« filles demande vengeance; le meurtre de tes fils
« crie: *Du sang!*

« Brise la charrue, jette le ciseau, fais taire la lyre;
« laisse reposer le métier, abandonne tes maisons et
« tes palais. Celui devant la face duquel tes drapeaux
« flottent veut voir son peuple sous les armes. Tu
« dois bâtir un autel à l'aurore éternelle de la liberté;
« ton épée en taillera les pierres; ce temple aura pour
« base des cadavres de héros.

« Pourquoi pleurer, jeunes filles?... Priez que la
« force antique se réveille, que nous soyons encore
« le vieux peuple de la victoire. Oh! invoquez les
« martyrs de la sainte cause allemande, ces génies
« de la vengeance; invoquez-les comme les anges
« protecteurs d'une guerre juste. Louise (1), plane
« sur ton époux en le bénissant!... Et vous toutes,
« ombres des héros allemands, soyez avec nous et
« avec nos drapeaux!... Frappe, brave peuple! invo-
« que la liberté, frappe! Ton cœur bat vite, tes chê-
« nes croissent haut! Que te font des collines de ca-
« davres? plantes-y le drapeau de la liberté!... (2). »

Et ailleurs encore :

« Pourquoi pleure-t-elle, la patrie du poëte? Parce

(1) La reine de Prusse, morte depuis trois ans.
(2) Théodore Kœrner.

Digitized by Google

« que les princes de ses peuples tremblent devant le tyran ; parce que ses saintes paroles se perdent « dans les airs, que son appel n'est pas écouté. C'est « pourquoi elle pleure, ma patrie. Avril 1813.

« Qu'invoque-t-elle, la patrie du poëte ? Avec la fu- « reur du désespoir, elle invoque ses dieux devenus « muets ; elle invoque sa liberté, ses sauveurs, la « main vengeresse de la rémunération. Voilà ce qu'in- « voque ma patrie.

« Que veut la patrie du poëte ? Elle veut exterми- « ner les esclaves ; chasser le monstre altéré de sang « au delà de ses frontières ; et, libre, porter ses fils « libres, ou les ensevelir sous le sable. Voilà ce que « veut ma patrie!

« Espère-t-elle, la patrie du poëte ? Elle espère en la « justice de sa cause ; elle espère que son peuple fi- « dèle se réveillera ; elle espère en la vengeance du « Dieu puissant ; elle n'a jamais méconnu son ven- « geur. Voilà l'espérance de ma patrie (1) ! »

. . . . . .

Préludes de la guerre générale.

Les forteresses de Thorn, de Spandau et de Czentoszau avaient capitulé ; le maréchal Davoust, qui occupait Dresde, s'était replié aux approches de l'ennemi ; plusieurs armées ennemies, commandées par les généraux Wittgenstein, Bulow, Yorck, Blücher et Wintzingerode, marchaient à travers la Prusse et

(1) Théodore Kœrner, l'auteur de ces hymnes patriotiques, fit partie des volontaires allemands qui prirent les armes en 1813 : mortellement blessé dans une bataille, il écrivit sur ses tablettes, avant d'expirer, un chant fort remarquable, intitulé *Adieux à la vie.*

Digitized by Google

Avril 1813. la Saxe, soulevaient partout le pays, et menaçaient de déborder les faibles troupes que la France pouvait encore leur opposer sur la ligne de l'Elbe. Dans les derniers jours de mars, le prince vice-roi se détermina à se replier sur Magdebourg, d'où il paraissait en mesure d'inquiéter Berlin; mais déjà, sur sa gauche et sur ses derrières, le territoire de l'empire était entamé; les Anglais et les Russes avaient dirigé des partis sur nos départements formés du Hanovre et des villes anséatiques; on s'était battu à Lunebourg (Bouches-de-l'Elbe), le chef-lieu des Bouches-du-Wéser, la ville de Brême, avait été menacé par les Anglais, et Hambourg était pour quelque temps tombé au pouvoir des Russes. Les mouvements de l'ennemi, assez mal combinés ou exécutés prématurément, échouèrent par suite des dispositions de nos généraux, et la trente-deuxième division militaire fut maintenue dans le devoir. Sur ces entrefaites, le général de division Rapp était encore maître de Dantzick, qu'il disputait vigoureusement à l'ennemi; et les villes de Magdebourg, de Wittemberg, de Stettin, de Custrin, de Glogau, de Medlin et de Zamosc tenaient toujours; leurs garnisons inquiétaient les alliés sur leurs derrières, et les contraignaient de morceler leurs forces.

La position du vice-roi sur l'Elbe était devenue bien difficile : débordé par l'insurrection allemande, menacé par des armées considérables, il ne pouvait, malgré les renforts qu'il avait reçus, faire face à des ennemis supérieurs en nombre, et à des dangers que chaque jour accroissait et multipliait. Le

Digitized by Google

moment décisif était venu; il importait que Napoléon vînt lui-même se mettre à la tête de ses troupes, et porter la lutte au cœur de l'Allemagne. Quelques jours encore, et il ne serait plus temps; c'est sur le Rhin qu'on se trouverait acculé, c'est la France qui servirait de théâtre à la guerre. Avril 1813.

Parti de Paris le 15 avril 1813, l'empereur arriva le 17 à Mayence. La nouvelle armée qu'il venait d'organiser s'était déjà dirigée sur l'Allemagne, sans attendre la formation complète des corps de cavalerie; nos corps d'armée, indépendamment des troupes du prince Eugène, occupaient Cobourg, Erfurt, Gotha, Bamberg, Eisenach; ils manœuvraient pour se concentrer entre Leipsick et la Saale. Le 25, le vice-roi établit son quartier général à Mansfeld; le 26, la division Souham força le passage de la Saale, et quelques troupes s'établirent à Naumbourg, tandis que d'autres corps prenaient position à Iéna, à Weissensée, à Auerstaedt, à Saalfeld, à Weimar. Le 28, il y eut entre les Français et les Prussiens un combat très-vif devant la tête de pont de Halle; le 29, le vice-roi entra à Mersebourg, et repoussa sur Leipsick les troupes alliées chargées de défendre cette ville; le même jour, la division Souham rencontra les Russes près de Weissenfels, et, après une lutte opiniâtre, les contraignit d'abandonner cette position. L'empereur part pour se mettre à la tête de la grande armée. — Premiers combats.

Le 30 avril, voici quelle était la position respective des armées : le général russe Wittgenstein, avec le corps de Tormazoff et celui du général Yorck, était à Zwenckau; Blücher était à Borma, avec les gardes russes et prussiennes et les réserves de ca- Situation respective des armées.

Digitized by Google

Avril 1813. valerie; Miloradowitch, avec douze mille hommes, occupait Altenberg; et Wintzingerode, avec trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie, se portait sur Weissenfels.

Napoléon était arrivé à Erfurt. Par l'effet de ses habiles dispositions, il se trouvait déjà à la tête d'une puissante armée, dont peu de jours auparavant l'Europe ne soupçonnait pas l'existence. Depuis trois mois, les soldats destinés à la former avaient été mis en mouvement; sortis de tous les dépôts de l'empire et du royaume d'Italie, ils avaient marché, par différentes routes, vers les points où l'empereur les avait dirigés, comme pour leur assigner un sublime rendez-vous. Ils s'établissaient dans ces positions désignées d'avance, au moment où l'empereur y apparaissait lui-même. Napoléon les répartit en quatre grands corps commandés par le maréchal Ney, le comte Bertrand, le maréchal Marmont et le maréchal Oudinot. La garde impériale, considérablement accrue, forma une cinquième armée placée sous les ordres directs de l'empereur, et dont le duc de Frioul (Duroc) fut nommé major général. Le duc d'Istrie fut mis à la tête de la cavalerie; le maréchal Soult, récemment appelé d'Espagne sur le Rhin, eut le commandement des marins et de l'infanterie de la vieille garde; la jeune garde eût pour chef le duc de Trévise; l'artillerie de la garde fut confiée au général Sorbier; les sapeurs et les équipages du génie furent placés sous les ordres du général Rogniat, et le général Mathieu Dumas demeura chargé de l'administration militaire. Une sixième armée était celle que comman-

Digitized by Google

dait le prince Eugène sur l'Elbe et à l'embouchure de la Saale. A l'exception des régiments de la garde, des marins et de l'armée du vice-roi, la presque totalité de ces troupes se composait de conscrits à peine équipés, étrangers à la guerre, et que devait promptement épuiser la fatigue des marches. Mais si les soldats n'avaient jamais vu le feu, les officiers étaient aguerris et exercés, et la puissance organisatrice de l'empereur n'était point demeurée stérile. Mai 1813.

D'autres corps d'armée, moins considérables, avaient été réunis sur d'autres points, et l'on pouvait compter sur leur coopération active. A Wésel, le général Vandamme commandait trois divisions; à Mayence, le maréchal Victor avait pris position avec les divisions Dubreton et Teste; le général Reynier était à Torgau, le prince Poniatowski en Lusace, avec les contingents polonais; le maréchal Augereau campait à Wurtzbourg; Rapp continuait à défendre Dantzick; et le duc de Tarente gardait encore sur quelques points la ligne de l'Oder.

La campagne de 1813 était ouverte; elle commença à Erfurt par des manœuvres, et les troupes alliées, surprises par l'apparition de la grande armée, dont elles ne pouvaient comprendre l'étonnante résurrection, se replièrent sur leurs renforts. Nos troupes avaient revu le glorieux champ de bataille d'Iéna, et déjà elles laissaient éclater leur ardeur et leur confiance.

Après avoir opéré sa jonction avec l'armée du vice-roi, l'empereur prescrivit à ses lieutenants de manœuvrer dans la direction de Leipsick. On était au Manœuvres des Français dans la direction de Leipsick.

Digitized by Google

Mai 1813. 1er mai. Ce jour-là, dès le matin, l'empereur apprit qu'une forte arrière-garde ennemie s'était postée sur les hauteurs de Poserna. Il monta à cheval, et se porta en avant. Peu d'instants lui suffirent pour reconnaître que le général Wintzingerode voulait défendre, avec un corps d'armée, une position importante qui, en arrière de Weissenfels, commandait les grandes plaines de Lutzen et de Pegau. Napoléon ordonna au général Souham de commencer l'attaque. Celui-ci, qui était placé à l'avant-garde, n'avait sous sa conduite qu'une division de conscrits. Il se hâta de la former en quatre carrés, que devait soutenir une faible troupe de cavalerie. Les divisions Gérard et Marchand s'échelonnèrent pour appuyer ce mouvement, et le duc d'Istrie, se portant sur la gauche avec la cavalerie de la garde, se chargea de contenir l'ennemi et de le déborder. Comme cet illustre capitaine s'avançait au milieu des tirailleurs pour reconnaître le terrain, il fut atteint par un boulet qui le renversa mort. Cette perte fut très-douloureuse pour l'empereur, et elle parut d'un triste augure. Cependant elle n'affaiblit pas le courage des combattants, et nos jeunes soldats s'élancèrent au pas de charge. En quelques heures l'ennemi fut chassé de ses hauteurs, et rejeté, en déroute, sur le chemin de Lutzen. L'armée française le suivit de près, et, le soir même de cette journée, la jeune garde dressait ses bivacs autour de la pyramide élevée en mémoire de Gustave-Adolphe. Les autres corps arrivèrent successivement dans la vaste plaine illustrée, au dernier siècle, dans les guerres de trente ans, et qui devait

Mort du maréchal Bessières.

La grande armée prend position à Lutzen.

Digitized by Google

servir de théâtre à une bataille nouvelle. Les troupes dont Napoléon pouvait disposer sur ce terrain s'élevaient à quatre-vingt-cinq mille hommes; l'armée des souverains alliés égalait la nôtre en nombre, mais elle se composait de combattants exercés, et elle avait une forte cavalerie. Mai 1813.

A cinq lieues de Lutzen, qu'occupait alors le corps d'armée du maréchal Ney, prince de la Moskowa, est située la ville de Leipsick, l'une des plus considérables de la Saxe, et dont le nom, tristement célèbre, ne reparaîtra que trop dans cette histoire. Bataille de Lutzen.

L'empereur, qui ne s'attendait pas à être attaqué, et qui avait contraint les avant-postes ennemis de se replier, jugea nécessaire de se porter sur Leipsick et de s'en rendre maître. Il espérait avec raison que la prise de cette grande ville déconcerterait les alliés, maintiendrait la Saxe dans notre alliance, et aurait un retentissement utile en Allemagne. Le vice-roi eut donc l'ordre d'occuper Leipsick, que défendait une troupe prussienne commandée par le général Kleist. Eugène commença l'attaque le 2 mai, et là, vers neuf heures du matin, une assez forte canonnade se fit entendre aux abords de Lindenau, village situé en avant de Leipsick, sur la gauche de l'Elster, et qui est séparé de la place par plusieurs îles formées des bras de la rivière. Près de Lindenau, sous les ordres du vice-roi, manœuvraient les cinquième et onzième corps, ayant à leur tête le général Lauriston et le maréchal Macdonald. Ces troupes formaient l'aile gauche de la grande armée. Le centre, commandé par le maréchal Ney, s'établit non loin de Lutzen, du côté du midi,

Digitized by Google

Mai 1813. et occupa les villages de Kaya, de Gross-Gorschen, de Klein-Gorschen, et quelques autres non moins considérables. La jeune et la vieille garde étaient à Lutzen. Trois divisions, aux ordres du duc de Raguse, occupaient le défilé de Poserna et formaient l'aile droite; le quatrième corps, conduit par le général Bertrand, marchait pour se rendre à ce même défilé; plus loin, entre Nauenbourg et Weissenfels, se trouvaient les troupes du duc de Reggio (le deuxième corps). Comme l'intention de l'empereur était de porter toutes ses forces sur Leipsick, la route de Weissenfels à Lindenau était couverte par l'armée française, qui présentait une longue file de troupes, de pièces d'artillerie, d'équipages, en un mot, tous les embarras d'une armée en marche. L'empereur avait entendu le canon dans la direction de Lindenau; il lui tardait d'arriver à Leipsick. On était incertain sur les dispositions de l'ennemi; la nombreuse cavalerie des alliés masquait les routes, et dérobait aux Français les mouvements de leurs adversaires : toutefois, l'empereur présumait que l'ennemi nous attendait dans les plaines qui sont en arrière de Leipsick, et c'était vers ce point qu'il faisait pivoter toutes ses forces.

Comme Napoléon approchait de Leipsick et dirigeait déjà sa lunette sur la ville, on entendit dans une direction fort éloignée, et vers le centre et la droite, une canonnade fort vive; l'empereur se détourna, et parvint à découvrir, bien loin de lui, *des colonnes d'une noire profondeur* (1) qui se dérou-

(1) Expression pittoresque du bulletin.

Digitized by Google

laient au fond de la plaine. C'était la puissante armée ennemie, qui, ralliée sur la droite de l'Elster, venait de franchir par plusieurs points à la fois cette rivière, entre Pegau et Zwenkau. Elle marchait résolûment sur Lutzen, dans la direction de Kaya, avec l'intention évidente de couper la ligne française et d'écraser notre centre. C'était là une manœuvre habile et hardie, qu'avaient combinée le général en chef russe Wittgenstein et Blücher, qui l'appuyait à la tête de l'armée prussienne. Tous deux avaient médité d'attirer, par une résistance simulée, les principales forces de l'armée française dans la direction de Leipsick, et d'attaquer nos troupes sur le flanc, lorsque notre ligne se trouverait par trop étendue pour qu'il fût possible aux deux ailes de secourir en temps utile le centre. Napoléon, surpris par cette attaque imprévue, prit sur-le-champ son parti : « Nous n'avons pas de cava- « lerie, dit-il; n'importe! ce sera une bataille d'É- « gypte. Partout l'infanterie française doit se suffire, « et je ne crains pas de m'abandonner au courage de « mes jeunes conscrits. » Mai 1813.

Retrouvant alors les inspirations des campagnes d'Égypte et d'Italie, l'empereur donna les ordres que réclamait l'imminence du péril. Il enjoignit au vice-roi d'abandonner l'attaque de Leipsick, et de revenir sur le centre pour prendre part à l'action générale : il fallait trois heures pour exécuter ce mouvement, mais il importait au salut de l'armée entière. Des officiers d'ordonnance furent expédiés en toute hâte au duc de Raguse, campé bien loin sur la droite : l'empereur lui prescrivit de presser le pas

Digitized by Google

Mai 1813. et de se porter à travers champs sur l'ennemi; d'autres transmirent au général Bertrand, qui se trouvait encore à plusieurs lieues du champ de bataille, l'ordre d'accourir, et de renforcer le duc de Raguse. Quant aux troupes échelonnées sur la route de Leipsick, entre Lutzen et Marck-Ranstadt, l'empereur leur enjoignit de s'arrêter, de serrer les rangs, d'opérer un demi-tour à droite, et de porter promptement secours au maréchal Ney. Ce fut aussi dans cette direction que Napoléon se dirigea en toute hâte, devançant lui-même ses troupes, et impatient de relever l'énergie de nos divisions du centre, déjà enfoncées et culbutées par un ennemi supérieur en nombre.

En arrière de l'armée russe et prussienne, sur une éminence, l'empereur Alexandre et le roi de Prusse observaient tous les mouvements de leurs troupes, et se croyaient déjà maîtres du terrain.

Mais si nos divisions du centre avaient beaucoup souffert, si elles avaient été plusieurs fois rompues, elles n'en faisaient pas moins bonne contenance dans les villages qu'elles étaient chargées de défendre; et Blücher, qui les attaquait, s'était vu dans la nécessité d'appeler à lui des renforts. Le corps d'armée du général Yorck s'était hâté d'arriver à son aide. Pour les soutenir, le général Wittgenstein jugea nécessaire de faire entrer en ligne une partie des réserves : par ses ordres, le général Tormasoff et la cavalerie russe manœuvrèrent pour déborder la droite de Ney, tandis que le prince Eugène de Wurtemberg, se portant sur l'aile opposée, opéra un mouvement semblable sur la gauche de l'armée française. Au

Digitized by Google

centre, la lutte devint terrible. Les villages de Gross-Gorschen, de Klein-Gorschen, de Rahna et de Kaya furent plusieurs fois pris et repris. Ce dernier, qui était comme la clef du champ de bataille, demeura longtemps au pouvoir des Prussiens. On se battait dans un pays nu et ouvert, sur un terrain sec et léger, entrecoupé de petites vallées et de médiocres collines, sillonné de ravins et de ruisseaux : malgré ces obstacles, la cavalerie ennemie, fort nombreuse, pouvait se développer assez librement ; mais l'artillerie française, habilement servie, contribuait à retarder l'élan des divisions prussiennes, et faisait pleuvoir sur elle une grêle de boulets et de mitraille. Peu à peu l'ennemi gagna du terrain, le désordre augmenta vers notre centre, et la cavalerie ennemie parvint plusieurs fois à enfoncer nos carrés et à disperser nos jeunes soldats. A chaque moment de nouveaux détachements prussiens et russes entraient en ligne ; la position de Kaya, attaquée et défendue avec un incroyable acharnement, était couverte de morts. Mai 1813.

Lorsque Napoléon parut sur ce champ de carnage, il fut témoin d'un spectacle qui lui révéla ce qu'il pouvait attendre de ces jeunes hommes qu'il avait improvisés soldats, et qui, pour la première fois, voyaient le feu. Nos conscrits, ne voulant pas fuir sous les coups qui les dispersaient, tournoyaient dans les champs de Kaya, cherchaient à se rallier en se peletonnant, et s'encourageaient en poussant le cri de *Vive l'empereur!* A la vue de Napoléon, ils cessèrent d'hésiter, et l'enthousiasme illumina de nouveau ces visages couverts de sang et de poudre ; les rangs se

Digitized by Google

Mai 1813. reformèrent, les colonnes d'attaque s'épaissirent, le combat recommença avec fureur. Bientôt la jeune garde se montra à son tour; et deux régiments de cavalerie, les seuls dont il fût permis de disposer, s'élancèrent sur la droite avec un audacieux dévouement. Ce moment fut décisif. Le général Mouton, comte de Lobau, se mit à la tête des conscrits de la division Ricard, et le village de Kaya retomba au pouvoir de l'armée française.

Sur notre droite, où commandait le duc de Raguse, l'ennemi avait porté des forces considérables; la division de la marine reçut leur premier choc: formée en carrés, cette troupe intrépide soutint jusqu'à sept charges à fond, et donna au reste de l'aile droite le temps de développer son mouvement. Le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, reçut ordre de manœuvrer par sa gauche dans la direction de Kaya, et d'appuyer les efforts du centre. Cependant le comte Bertrand pressait les mouvements, comme s'il lui tardait d'entrer en ligne. La vaillante infanterie qu'il commandait vit sans s'émouvoir des masses de cavalerie tourbillonner sur ses ailes, et sa marche n'en fut pas ralentie.

Le général en chef Wittgenstein accumula de nouvelles forces contre notre centre : il voulait à tout prix emporter Lutzen et occuper de nouveau Kaya. Le prince de la Moskowa lui opposa une résistance désespérée; le brave Ney était partout, faisant face à tout. Son chef d'état-major, le général Gouré, fut tué près de lui; l'un de ses généraux de division, le général Girard, atteint de plusieurs balles, ne voulut

Digitized by Google

pas quitter le champ de bataille; il déclara qu'il attendrait la mort à la tête de ses troupes, « puisque le moment était venu, pour tous les Français qui avaient du cœur, de vaincre ou de périr ! » Peu d'instants après, le général Brenier tomba blessé, le général Gruner fut tué, et il fallut amputer sur le terrain les généraux Guillot et Cheminot. Cependant les généraux Souham, Ricard et Marchand restaient debout, donnant l'exemple du courage et du sacrifice. L'ennemi, combattant pour sa patrie et sous les yeux de ses souverains, se montrait à son tour digne de lutter contre Napoléon. Auprès du village de Kaya et dans les rues, s'était posté un corps de volontaires prussiens, pour la plupart recrutés dans les universités allemandes pour la vieille cause de l'indépendance germanique. Cette troupe se vit bientôt aux prises avec un régiment formé des enfants de Paris, et qui comptait dans ses rangs beaucoup d'élèves enlevés aux études des séminaires. De part et d'autre le courage fut égal, et la mort moissonna dans cette journée l'élite de la généreuse et savante jeunesse des deux pays. Mai 1813.

On se battit pendant plusieurs heures avant de savoir si les Français parviendraient à rapprocher leurs ailes sur les flancs de l'armée ennemie, ou si les alliés réussiraient à percer le centre de l'armée française. Le village de Gross-Gorschen fut pris et repris six fois à la baïonnette; les Russes et les Prussiens réussirent enfin à s'y maintenir. Napoléon sentait que sa présence sur le champ de bataille pouvait seule soutenir le dévouement de l'armée; aussi demeurait-

Digitized by Google

Mai 1813. il exposé, comme le plus obscur des sous-lieutenants, aux coups des boulets et des balles. Enfin l'ascendant de son génie prévalut, et l'on vit jusqu'à quel point la vaillante persévérance des divisions du centre avait été utile au succès de la journée. On aperçut sur la droite, et dans le lointain, la poussière et les premiers feux du général Bertrand, tandis que sur la gauche d'autres feux signalèrent l'approche du vice-roi; déjà le onzième corps, commandé par Macdonald, arrivait précipitamment de Lindenau, et se montrait derrière les bouquets de peupliers qui bordent le Floss-Graben, ruisseau profondément encaissé, dont le lit traverse la plaine de Lutzen dans toute son étendue. Les deux ailes de l'armée formaient ainsi comme un vaste croissant, et allaient envelopper les forces que l'ennemi n'avait cessé d'accumuler au centre. Le général en chef Wittgenstein, voyant le danger, ne se montra que plus déterminé à frapper un coup décisif sur Kaya; il appela sur le terrain ses dernières lignes, et cet effort désespéré coûta aux alliés beaucoup de sang : le prince de Mecklembourg-Strelitz et le général prussien Scharnost tombèrent atteints de blessures mortelles; le prince Léopold de Hesse-Hombourg périt, et fut inhumé, par des soldats, non loin du théâtre de cette lutte terrible; le général Blücher lui-même fut blessé; mais la prise de Kaya récompensa l'ennemi de tant de sacrifices : le centre des Français fléchit, et plusieurs bataillons se débandèrent. Napoléon s'élança au milieu d'eux : « Conscrits, leur dit-il, quelle honte! C'était sur vous « que j'avais fondé mes espérances; j'attendais tout

Digitized by Google

« de votre courage, et vous fuyez! » Ces paroles arrêtèrent le mouvement rétrograde, et nos jeunes soldats firent de nouveau face à l'ennemi. Mai 1813.

Alors l'empereur, jugeant que le moment décisif était arrivé, fit avancer seize bataillons de la jeune garde, et commanda au maréchal Mortier de se porter sur Kaya à la tête de cette troupe, et de se rendre encore une fois maître de la position. Pour soutenir cette attaque, il ordonna au général Drouot, son aide de camp, de réunir une batterie de quatre-vingts pièces, et de la placer en écharpe pour déborder le village par la droite. Ce double mouvement fut exécuté sous la mitraille de l'ennemi; et les alliés, enveloppés et écrasés, se virent encore chassés de Kaya et des positions du centre. Ils avaient espéré surprendre Napoléon, et déjà ils se trouvaient entourés et contraints de se replier devant nos colonnes. Ils le firent, mais lentement, en bon ordre, et leur mouvement parut plutôt une manœuvre de la bataille qu'une retraite. L'armée française, faute de cavalerie, ne put ni les poursuivre, ni les inquiéter, ni leur enlever des prisonniers. De part et d'autre les pertes étaient énormes, et dans les deux camps on s'attribuait également la victoire. Si peu décisive qu'elle fût, eu égard au manque de cavalerie, on ne peut nier aujourd'hui qu'elle n'appartînt aux Français; auxquels elle assurait la ligne de l'Elbe. La ville de Leipsick tomba le même jour au pouvoir de Napoléon, et la grande armée eut ordre de marcher sur Dresde, laissant derrière elle un champ de bataille sur lequel gisaient trente mille hommes tués ou blessés. Victoire.

Digitized by Google

Mai 1813. La plaine de Lutzen et les ambulances présentaient un affreux et touchant spectacle : les jeunes soldats, mutilés ou mourants, saluaient encore Napoléon, et sollicitaient ses derniers regards : « Il y a vingt ans « que je commande des armées françaises, disait l'em- « pereur, et je n'avais point encore vu autant de dé- « vouement et de bravoure. » Puis il exaltait l'orgueil des conscrits en comparant la bataille si peu décisive de Lutzen aux grandes journées de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz et de Friedland, qui toutes avaient décidé du sort d'un empire. Napoléon savait bien qu'il exagérait la portée de son triomphe ; mais il voulait que l'armée et l'Europe se fissent illusion, et fussent bien convaincues que la France était plus que jamais forte et victorieuse. Ce fut sous l'inspiration de ce calcul un peu hasardé qu'il adressa à ses troupes la proclamation suivante :

Proclamation de l'empereur. « Soldats ! je suis content de vous. Vous avez rem- « pli mon attente. Votre bonne volonté et votre va- « leur ont suppléé à tout... Vous avez ajouté un « nouvel éclat à la gloire de mes aigles ; vous avez « montré de quoi le sang français est capable...

« Dans la dernière campagne, l'ennemi n'a trouvé « de refuge contre nos armes qu'en suivant la mé- « thode féroce des barbares, ses ancêtres : des armées « de Tartares ont incendié ses campagnes, ses villes, « la sainte Moscou elle-même !... Aujourd'hui, ils ar- « rivaient dans nos contrées précédés de tout ce que « l'Allemagne, la France et l'Italie ont de mauvais « sujets et de déserteurs, pour y prêcher la révolte, « l'anarchie, la guerre civile, le meurtre ; ils se sont

Digitized by Google

« faits les apôtres de tous les crimes (1) : c'est un Mai 1813.
« incendie moral qu'ils veulent allumer entre la Vis-
« tule et le Rhin, pour, selon l'usage des gouverne-
« ments despotiques, mettre des déserts entre eux et
« nous. Les insensés! ils connaissaient peu l'attache-
« ment à leurs souverains, la sagesse, l'esprit d'ordre
« et le bon sens des Allemands; ils connaissaient peu
« la puissance et la bravoure des Français!

« Dans une seule journée vous avez déjoué tous
« ces complots parricides! Nous rejetterons ces Tar-
« tares dans leurs affreux climats, qu'ils ne doivent
« pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés,
« séjour de corruption, de barbarie et d'esclavage,
« où l'homme est ravalé à l'égal de la brute. Vous
« avez bien mérité de l'Europe civilisée, soldats!
« l'Italie, la France et l'Allemagne vous rendent des
« actions de grâces. »

Suite du mouvement offensif des Français.

Le 3, l'armée française passa l'Elster sur tous les ponts dont elle était maîtresse, depuis Leipsick jusqu'à Zeitz, où le duc de Reggio se porta avec le douzième corps. Le corps d'armée du maréchal Ney, qui avait tant souffert, eut la permission de se reposer pendant un jour sur le champ de bataille; et, après cette halte glorieuse, il fut dirigé sur Berlin. Le reste des troupes, sous le commandement de l'empereur, suivit la route de Dresde. Le 4 au matin, les Russes et les Prussiens se séparèrent; les premiers gagnèrent,

(1) C'est de cette façon étrange que Napoléon exprimait sa pensée sur les sociétés patriotiques d'Allemagne, et sur le mouvement libéral qui lui disputait cette contrée.

Digitized by Google

Mai 1813. par Frohbourg, la grande route d'Altenberg à Dresde; les autres se retirèrent par Borna et Colditz. Le 5, le vice-roi atteignit et culbuta l'arrière-garde prussienne au passage de la Neulde; mais l'armée de Blücher, protégée par le corps de Miloradowitch, réussit à se dérober aux attaques des Français, et à gagner les ponts de Meissen, sur l'Elbe. Dans trois combats différents, Eugène battit les troupes de Miloradowitch, et, après six jours de retraite, les troupes alliées se trouvèrent ramenées sur l'Elbe. Pendant cette marche rétrograde, elles avaient peu souffert. Le 8 mai, à l'approche de l'empereur, les souverains alliés se déterminèrent à abandonner

Prise de Dresde. Dresde, et, le même jour, à midi, le général Grundler, chef d'état-major du onzième corps, prit possession de la ville vieille au nom de la France et du roi de Saxe. Quelques heures après, on avisa à se rendre maître de la ville nouvelle, bâtie sur l'autre rive du fleuve; mais, jusqu'au dernier moment, l'ennemi se montrait opiniâtre et menaçant. Napoléon accueillit avec dureté les magistrats de Dresde, qui vinrent le supplier d'épargner la capitale de la Saxe; il leur fit un crime de leur patriotisme allemand, mais il leur promit de leur pardonner, par égard pour leur roi, son ami. Tandis qu'il s'installait dans le palais de ce souverain, l'arrière-garde russe échangeait encore des coups de fusil avec nos avant-postes. Le 9 mai, la nouvelle ville prolongea sa résistance; le 10, les Français ayant réussi à rétablir les ponts sur l'Elbe, passèrent enfin sur la rive droite et s'y établirent; le 11, les alliés effectuèrent leur re-

Digitized by Google

traite, par la route de Bautzen, sur la Lusace et la Silésie : ainsi, au lieu de couvrir Berlin et le Brandebourg, ils s'appuyaient sur la Bohême, et, par ce mouvement, ils révélaient les espérances qu'ils avaient placées sur les dispositions de l'Autriche. Le 12, le roi de Saxe fit son entrée à Dresde, et amena à Napoléon quatre mille chevaux, renfort précieux dans un moment où le manque de cavalerie était notre plus grand obstacle. Mai 1813.

L'armée ennemie s'était concentrée à Bautzen; elle avait reçu de nombreux renforts, et se montrait disposée à accepter la bataille : ce fut donc dans cette direction que Napoléon massa toutes les troupes qu'il avait conservées sous ses ordres. Il appela en outre à son aide l'une de ces combinaisons hardies auxquelles il avait dû tant de victoires. C'était le moment où Ney arrivait en face de Berlin avec une armée considérable, refoulant devant lui les troupes de Bulow : l'empereur lui prescrivit de laisser une partie de ses forces sur ce terrain, afin d'occuper Bulow et de masquer son mouvement; puis de rétrograder rapidement, de se porter avec soixante mille hommes sur Hoyerswerda, position qui coupait directement la route de Bautzen à Berlin, et de marcher ensuite de manière à tomber sur les derrières des grandes armées russe et prussienne, alors réunies à Bautzen. Ce mouvement devait être calculé de telle façon qu'il coïnciderait avec une attaque de front dirigée par l'empereur. Les choses furent ainsi conduites. Le maréchal Ney, laissant au duc de Bellune et à la cavalerie Sébastiani le soin de contenir le corps Mouvements précurseurs d'une nouvelle bataille.

Digitized by Google

Mai 1813. de Bulow et de menacer Berlin, se hâta de rentrer dans le mouvement général qui concentrait nos principales colonnes vers les débouchés de la Lusace. Déjà ces troupes, après avoir passé l'Elbe, couvraient les plaines de la rive droite, depuis Wittemberg et Torgau jusqu'à Bautzen. Les renforts qu'attendait Napoléon étaient arrivés : la grosse cavalerie du général Latour-Maubourg, la cavalerie italienne du général Fresia, et une division de la jeune garde commandée par le général Barrois, avaient rejoint la grande armée. De leur côté, les souverains alliés avaient vu venir à eux de nouveaux corps, et l'on pouvait évaluer à cent soixante mille hommes les troupes placées sous leurs ordres.

Position des armées. Le terrain choisi par le général en chef de l'armée ennemie, pour arrêter les Français sur les grandes routes de Silésie et de l'Oder, était formé, à la gauche, par la chaîne des montagnes qui séparent la Lusace de la Bohême. Quelques hauteurs qui dominent la position, en arrière de Bautzen et en avant de Würschen, avaient été garnies de batteries et de redoutes ; séparées des montagnes par un ruisseau et un terrain marécageux, elles formaient l'appui des alliés sur leur flanc gauche. Au delà, et en front, plusieurs batteries avancées, défendues par de l'infanterie et de la cavalerie, avaient été construites sur un rideau qui se prolongeait sur le bas-fond et sur la rive droite de la Sprée. La position s'étendait ensuite, embrassant des villages garnis de retranchements, et couvrant les routes qui, de Bautzen, conduisent à Hochkirck et à Gorlitz ; de là, sur le front du village

Digitized by Google

de Burschiwitz, jusqu'à trois ou quatre hauteurs très-élevées, de forme conique, les collines, ainsi que le terrain élevé de Kreckwitz, étaient protégés par de fortes batteries, et étaient regardés comme la droite de la ligne. Au centre, le terrain était favorable pour la cavalerie, à l'exception de quelques parties marécageuses et inégales. On avait construit dans la plaine des ouvrages de guerre et des retranchements, sur le front desquels coulait un ruisseau profond et bourbeux. A l'extrémité de la droite, le terrain était plat et boisé. Là se tenait le corps du général Barclay de Tolly, chargé de prévenir toute attaque sur la droite et sur les derrières. L'étendue de la ligne ennemie était d'environ trois lieues; les différents corps l'occupaient dans l'ordre suivant : les colonnes des généraux Kleist et Yorck, en échelons et en réserve sur la droite; ceux du général Blücher, du comte Wittgenstein et du général Miloradowitch étaient en ligne sur la gauche; les gardes impériale et royale, les grenadiers et la cavalerie russe étaient au centre, et formaient comme la réserve. Le cours de la Sprée protégeait cette position; la seconde ligne était le camp retranché, et l'ennemi s'abritait avec confiance derrière ces retranchements formidables. Le quartier général du czar et de Frédéric-Guillaume était au village de Natchen. Mai 1813.

Sur la droite de l'armée française était le corps du maréchal Oudinot, s'appuyant aux montagnes, et séparé de la gauche de l'ennemi par la vallée de la Sprée. Macdonald était devant Bautzen, couvrant la route de Dresde; le maréchal Marmont occupait une

Digitized by Google

Mai 1813. position sur la gauche de Bautzen, en face du village de Niemenschütz. Le général Bertrand était sur la gauche de Marmont, appuyé sur un bois, et manœuvrant comme pour déboucher sur la droite de l'ennemi. Le prince de la Moskowa, le général Lauriston et le général Reynier étaient à Hoyerswerda, dans la direction de Berlin. La grande armée française présentait un effectif d'environ cent cinquante mille combattants (19 mai).

L'ennemi avait pressenti le retour offensif du maréchal Ney, mouvement qui devait avoir pour but de tourner les positions des armées alliées, de changer le champ de bataille, et de rendre inutile cette longue ligne de retranchements élevés avec tant de persévérance. Afin de neutraliser cette combinaison de l'empereur Napoléon, les généraux Barclay de Tolly et Yorck eurent ordre de se porter au-devant du maréchal Ney. Les Prussiens du général Yorck s'établirent au village de Weissig; le corps russe, commandé par Barclay de Tolly, prit position au village de Klix, et la droite de la grande armée ennemie se trouva couverte. Une division italienne, aux ordres du général Peri, avait été envoyée au-devant du maréchal Ney, afin d'établir des communications entre le corps du prince de la Moskowa et les troupes conduites par l'empereur. Cette division fut surprise par des forces supérieures en nombre, et mise en déroute, après avoir essuyé des pertes sensibles. En revanche, l'avant-garde du maréchal Ney attaqua le général Yorck près de Weissig; et ce général, aussi bien que Barclay de Tolly, se vit rejeté sur les positions des

Digitized by Google

alliés, qu'ils avaient été chargés de couvrir. De son côté, le général Kellermann, fils du vétéran de Valmy, arriva avec de la cavalerie, rallia les débris de la division italienne, et se rendit maître du village de Kœnigswartha. Ces engagements, quoique sérieux, n'étaient que les préludes d'une lutte bien autrement vive. Mai 1813.

Le 20 mai, à huit heures du matin, Napoléon se porta sur les hauteurs qui s'élèvent en arrière de Bautzen; il parcourut du regard tous les points du terrain inégal et désavantageux sur lequel la bataille allait s'engager, et il reconnut que le moment était venu de franchir la Sprée et d'aborder les positions de l'ennemi. Bataille de Bautzen.

Sur-le-champ, et par ordre de l'empereur, le duc de Reggio, qui commandait la droite, jeta un pont sur la Sprée, à une lieue de Bautzen, poussa devant lui les colonnes russes de Gortschacoff, et s'enfonça à travers les bois qui sont entre Bautzen et la Bohême. Le duc de Tarente, de son côté, traversa la rivière non loin de Bautzen, et attaqua le corps d'armée de Miloradowitch. Au-dessous de Bautzen, la rivière fait un coude : le duc de Raguse en profita pour jeter un pont de chevalets, puis il passa la Sprée, sous le feu du corps prussien du général Kleist. Bientôt la garde et les réserves s'avancèrent, sous les ordres du duc de Trévise, tandis que le général Bertrand manœuvrait sur la gauche pour attirer à lui toute l'attention de l'aile droite ennemie, commandée par Blücher. Le maréchal Soult avait le commandement supérieur dans cette partie du champ de bataille, et

Digitized by Google

Mai 1813. maintenait l'ensemble entre les mouvements de Bertrand, de Mortier et de Marmont. A midi, toutes nos colonnes avaient franchi la Sprée; à deux heures, la ville de Bautzen, vigoureusement attaquée par la division Compans, était prise par escalade et tombait en notre pouvoir. Quelques instants après, le général Bonnet occupa le village de Nieder-Kayna, et enleva au pas de charge un plateau qui nous rendait maîtres de la position de l'ennemi. Les autres lieutenants de Napoléon ne restèrent pas en arrière: Macdonald emporta les hauteurs de Prelswitz, au delà de la Sprée, et les divisions de Miloradowitch furent chassées de tous les monticules qui sont entre Bautzen et les bois; le général Bertrand, portant le quatrième corps sur les collines de Doberschutz, força le défilé de Nieder-Gusck, et mit en fuite la division prussienne du général Ziethen. Bientôt le duc de Reggio couronna les montagnes, et les échos de la Bohême répétèrent les cris de victoire de ses soldats. L'ennemi ne cédait le terrain que pied à pied, et après une résistance opiniâtre. Au bout d'une lutte de quatre heures, pendant laquelle les hauteurs furent bien des fois prises et reprises, elles demeurèrent enfin au pouvoir des Français. Sur la droite de l'ennemi, le général Blücher réussit à se maintenir dans ses positions, et il continua ainsi de séparer de notre armée principale l'armée que le prince de la Moskowa avait sous ses ordres. La nuit suspendit le combat, et ne permit pas de recueillir, sans désemparer, les fruits de la victoire de Bautzen.

Le 21 mai, à cinq heures du matin, la bataille re-

Digitized by Google

commença à une lieue en avant de cette ville. L'empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir le combat sur les hauteurs que ne cessait d'attaquer ou de défendre la gauche de l'ennemi; il voulait ainsi concentrer sur ce point les plus grandes forces de l'armée russe, et leur masquer la principale attaque qu'il se réservait d'ordonner dans une autre direction. Les ennemis se trouvaient encore protégés par trois cents redoutes ou batteries qui formaient entre eux et nous un rideau immense.

Mai 1813. Deuxième journée. — Bataille de Würschen.

Napoléon n'avait point réussi à leur donner le change, et à attirer toute leur attention du côté de la Bohême : le czar, éclairé par les manœuvres de Ney sur la droite, jugeait avec raison que le véritable danger était là, et qu'il fallait, à tout prix, empêcher les Français d'opérer leur jonction, et de lui couper la retraite par les routes de Weissemberg et de Reichenbach. Il y maintint donc les corps de Kleist et de Barclay, et les fit soutenir par une division de celui de Blücher, tandis que, sur la gauche, le prince de Wurtemberg continua d'entretenir seul la fausse attaque. Le moment n'était pas venu pour Napoléon de donner le signal de l'attaque sérieuse qu'il méditait sur la droite de l'ennemi. Après deux jours et deux nuits de fatigues, il se coucha sur la pente d'un ravin et se mit à dormir, bien que les boulets et les obus vinssent parfois tomber autour de lui. Il disait, pour justifier ce repos, qu'indépendamment de l'obligation d'obéir à la nature, quelques instants de sommeil offraient au chef d'une très-grande armée le précieux avantage d'attendre avec calme les rapports

Digitized by Google

Mai 1813. et la concordance de toutes ses divisions, au lieu de se laisser entraîner peut-être par le seul objet dont il serait le témoin. Alexandre le Grand et le prince de Condé se contentaient de dormir avant le combat: il est vrai de dire qu'ils ne livraient point de batailles de trois jours.

Soudain, vers dix heures, un bruit d'artillerie se fit entendre vers la droite de l'ennemi, et un engagement des plus vifs éclata par delà les dernières positions de Blücher. Napoléon se réveilla, tira sa montre, et, à la direction des feux, il annonça que nous remportions la victoire. En ce moment le maréchal Ney, à la tête de soixante mille hommes, débouchait sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi: plusieurs de ses divisions attaquaient Barclay de Tolly, le chassaient de position en position; les autres abordaient vigoureusement le corps de Blücher, et cherchaient à le culbuter du haut du mamelon retranché de Krakwitz, qu'il était chargé de défendre. C'était un poste très-important; Blücher l'avait conservé la veille, quoique tourné, pour ainsi dire, par le corps du duc de Raguse; et comme ce mamelon dominait l'extrémité des retranchements russes, le czar avait autant d'intérêt à le conserver que Napoléon en avait de s'en rendre maître. Le moment était décisif: le village de Preititz, enlevé par les Français, fut repris par les Prussiens; mais les alliés, pour secourir leur droite inopinément attaquée, se virent contraints de dégarnir leur centre. L'empereur Napoléon ordonna alors à ses principaux lieutenants, dont il avait dû contenir l'ardeur, de charger résolûment la droite et

Digitized by Google

le centre de l'ennemi. De leur côté, Blücher et Kleist, ralliant leurs troupes, contraignirent le maréchal Ney à rétrograder; mais ils ne purent l'empêcher de se maintenir sur la rive droite de la Sprée et sur les hauteurs de Malschwitz. Sur ces entrefaites, la jeune garde, sous le commandement des généraux Dumoustier et Barrois, força les lignes du centre de l'armée ennemie par les chemins de Bautzen à Würschen, tandis que Macdonald y pénétra à son tour par le chemin de Bautzen à Lobau. Mai 1813.

Le maréchal Ney revint à la charge : pour la dernière fois il reprit aux Prussiens le village de Preititz, et bientôt son armée déborda comme un torrent dans la direction de Würschen. De son côté, le maréchal Soult dirigea une impétueuse attaque contre le mamelon de Kreckwitz, que Blücher, pour faire face à Ney, avait à moitié dégarni. A la tête du 13e régiment de ligne et du contingent wurtembergeois, le duc de Dalmatie gravit les hauteurs, et les enleva à la baïonnette. Le corps du général Yorck et quelques divisions de la garde russe essayèrent de l'en chasser, mais Napoléon le fit soutenir par sa garde et par la cavalerie de Latour-Maubourg; et Blücher, contraint de céder, se replia par Burschwitz à travers la plaine, ralliant à lui les corps de Kleist, de Ziethen et d'Yorck. Il était six heures du soir : le camp retranché des alliés était tourné et envahi de toutes parts; les colonnes russes battaient en retraite dans la direction de Weissemberg; l'ennemi ne résistait encore, sur plusieurs points, que pour donner à son aile gauche le temps de se replier. Comme à Lutzen, la victoire

Digitized by Google

Mai 1813. était glorieuse, mais la cavalerie nous manquait pour la rendre complète, et le champ de bataille, couvert de cadavres et de débris, était la principale conquête de la journée. A la nuit, l'armée française s'étendit de Hochkirch à Würschen, et Napoléon dressa sa tente à Klein-Burschwitz, au lieu même où le czar avait tenu son quartier général quelques heures auparavant. Les fanfares de la vieille garde annonçaient la victoire des Français à tous les échos de la Lusace. De part et d'autre les pertes avaient été immenses, et l'on pouvait évaluer à quarante mille hommes, Français ou ennemis, le nombre des tués et des blessés. Telle fut la bataille de Würschen, l'une de celles où se révéla davantage la puissance du génie de Napoléon et le courage de nos armées; mais l'énergie et le patriotisme des troupes allemandes répondit dignement à de pareils adversaires. Les Français ne firent que trois mille prisonniers, ils ne prirent point à l'ennemi ses équipages ou ses canons, ils ne s'applaudirent d'aucun de ces résultats qui consolent du sang versé; ils ne virent devant eux, après la victoire, qu'une guerre indécise et interminable, et un sentiment de profonde tristesse entra dans les âmes.

Combat de Reichenbach. Le lendemain, il y eut un engagement partiel à Reichenbach; quelques-uns de nos corps battirent sur ce point l'arrière-garde russe. Cette affaire assez obscure coûta aux Français trois généraux, parmi lesquels on eut à pleurer le maréchal du palais Duroc, duc de Frioul, l'un de ceux que Napoléon affectionnait le plus. Duroc, atteint d'un boulet au ventre, survécut douze heures à cette cruelle blessure. L'empereur,

Mort de Duroc.

Digitized by Google

vivement affligé, passa toute la nuit dans sa tente sans proférer une parole, et sans que personne osât le distraire de son chagrin. Cependant, comme il aimait donner une couleur dramatique à tous les événements de sa vie, il dicta lui-même le récit de sa dernière entrevue avec le grand maréchal. D'après cette version, qui fut contredite, Duroc aurait parlé à l'empereur de sa gloire; il aurait tenu un discours qui rappelait les dernières paroles attribuées à Desaix sur le champ de Marengo. Il est probable que tout se borna à quelques paroles touchantes, et que le duc de Frioul n'eut d'autre soin que de recommander sa fille aux bontés de l'empereur. Celui-ci chercha à le soutenir en lui parlant de l'autre vie, où bientôt ils se retrouveraient tous deux. Quelques instants après ils se dirent un adieu douloureux et solennel, et l'empereur se retira. En le voyant passer, pâle, le front baissé et les yeux pleins de larmes, les soldats de la vieille garde se disaient entre eux : « Le pauvre homme! il a perdu un de ses enfants! » Ainsi, les pairs du nouveau Charlemagne s'en allaient l'un après l'autre au-devant de lui, comme s'ils voulaient lui préparer dans la tombe un logement impérial. Mai 1813.

Napoléon avait vu avec admiration le courage dont avaient fait preuve les jeunes conscrits et les cohortes mobilisées de la garde nationale; sur le champ de bataille de Würschen, il décréta ce qui suit : Décret de l'empereur.

« Un monument sera élevé sur le mont Cenis. Sur « la face de ce monument qui regardera le côté de « Paris, seront inscrits les noms de tous nos cantons « des départements en deçà des Alpes; sur la face qui

Digitized by Google

Mai 1813. « regardera Milan, seront inscrits les noms de tous « nos cantons des départements au delà des Alpes et « de notre royaume d'Italie. A l'endroit le plus ap- « parent sera gravée l'inscription suivante : *L'empe- « reur Napoléon, sur le champ de bataille de Würt- « schen, a ordonné l'érection de ce monument, comme « un témoignage de sa reconnaissance envers ses « peuples de France et d'Italie*, etc. » Cette pensée ne reçut jamais son exécution.

Suite des mouvements offensifs. — Les Français occupent la Silésie.

Avant la bataille de Bautzen, l'empereur Napoléon avait fait offrir un armistice aux puissances alliées; mais M. de Caulincourt, chargé de le proposer, n'avait pas même été admis auprès de l'empereur Alexandre. A la suite de leur défaite de Würtschen, les alliés se montrèrent moins intraitables, et ils se rappelèrent les ouvertures de leur ennemi. Le comte de Stadion, envoyé extraordinaire de l'Autriche, fit connaître qu'il avait mission, au nom de cette puissance, d'entamer avec les puissances belligérantes des négociations pour la paix; il fut l'intermédiaire actif qui détermina toutes les parties à une suspension d'armes. Pendant les pourparlers, qui durèrent dix jours, l'armée française poursuivait sa marche victorieuse. Une colonne aux ordres du duc de Bellune, et formant l'aile gauche, se dirigea sur Glogau; l'aile droite, composée des corps de Bertrand, de Macdonald et de Marmont, suivit les routes qui longent la Bohême, et s'avança en refoulant l'armée russe de Wittgenstein; les troupes de l'avant-garde et du centre, ayant en tête le maréchal Ney, Reynier et Lauriston, se déployèrent, repoussant les armées de

Digitized by Google

Blücher et de Barclay de Tolly. La garde impériale suivit ce mouvement. Le 23, on franchit la Neisse; le 24, après avoir passé la Queisse, on entra en Silésie; le 25, la Bobe fut franchie, et la Katzbach, le 27. L'ennemi ne chercha ni à nous arrêter ni à nous combattre : il se retira sur la haute Silésie, découvrant la Pologne et Berlin, pour ne pas s'éloigner de la Bohême, son point d'appui. Le 29, la garnison française, qui, depuis quatre mois de blocus et de siége, tenait dans Glogau, fut délivrée à l'approche de nos troupes; le même jour, l'empereur arriva à Rosnig, petit village situé non loin de Breslau, et, le 30, il s'établit à Neumarck. Le 1^er^ juin, la ville de Breslau, capitale de la Silésie, fut occupée par le général Lauriston, et la grande armée atteignit la ligne de l'Oder. Juin 1813.

Les souverains alliés, ainsi refoulés par nos troupes, ne se montrèrent que plus disposés à réclamer un armistice; et Napoléon commit la faute très-grave de ne point profiter de ses avantages, et d'accepter une suspension d'armes à de mauvaises conditions. Il voulait donner à ses renforts le temps de le joindre; il comptait sur la sincérité de l'Autriche; surtout il voyait, avec un vague pressentiment de terreur, que ses lieutenants et ses généraux étaient las de la guerre, craignant *d'y passer tous*, et se rebutant d'une lutte qui les décimait. L'empereur n'avait pu rétablir dans son armée la discipline et l'enthousiasme aveugle des premières campagnes; son étoile pâlissait, et la fidélité de ses généraux semblait ébranlée. C'est ce qui le disposait à suspendre sa Armistice.

Digitized by Google

Juin 1813. marche, et à entreprendre de discuter sérieusement la paix, tandis qu'en portant à l'ennemi des coups plus terribles et plus sûrs, il pouvait se trouver en mesure de dicter les conditions, et de devenir encore la terreur des puissances continentales. Il est certain que la grande armée, quoique lasse de la guerre, se serait prêtée jusqu'au bout à servir d'instrument à la guerre; et quant à l'Autriche, Napoléon était presque le seul à ajouter foi à ses protestations pacifiques : il devenait de plus en plus évident, en effet, que le cabinet de Vienne, sollicité par nos ennemis, se disposait, d'un jour à l'autre, à abandonner la France et à tirer parti de nos défaites. De nouvelles victoires, la prise de Berlin, une invasion en Pologne, l'auraient tenu en respect, et d'un allié perfide en eût fait, sinon un auxiliaire empressé, du moins un spectateur désireux de rester neutre. Napoléon ne le comprit pas, et fut dupe d'une confiance que plus tard il se reprocha amèrement.

Aux termes de l'armistice qui fut signé le 4 juin à Plesswitz, les Français ne gardèrent qu'une faible partie de la Silésie, et se restreignirent à occuper la Saxe et la ligne de l'Elbe; la ville de Breslau fut déclarée neutre, et Napoléon consentit à ce que la suspension d'armes se prolongeât jusqu'au 20 juillet. En attendant il se rendit à Dresde, pour arriver, s'il était possible, à une solution définitive et honorable. Malheureusement pour lui, la question de la paix n'avait pas avancé, et l'Autriche en demeurait toujours la maîtresse absolue.

Cependant la guerre durait encore en Espagne, et

Digitized by Google

ce pays, malgré les succès qui avaient couronné les armées françaises vers la fin de 1812, se débattait encore sous nos étreintes avec une opiniâtre énergie. Pendant que lord Wellington réparait ses pertes et recevait des renforts, l'audace des guérillas ne cessait de croître. Bientôt les insurgés de la Péninsule et les Anglais, leurs auxiliaires, se virent en mesure de reprendre avec vigueur l'offensive. La guerre d'Allemagne avait forcé Napoléon d'attirer à lui l'élite des généraux et des soldats qui guerroyaient au delà des Pyrénées, et nos ennemis n'avaient point laissé échapper cette occasion favorable de revenir à la charge. Lord Wellington obtint des cortès le commandement de cinquante mille hommes de troupes espagnoles soldées par l'Angleterre ; et pendant que cette assemblée nationale, livrée à tous les écarts de la fougue et de l'inexpérience, perdait en de vaines disputes de parti un temps précieux qu'elle aurait dû consacrer à l'affranchissement du peuple, le généralissime anglais ne négligeait rien pour mener vigoureusement la guerre, et compléter la ruine de la royauté de don Joseph.

Juin 1813. Événements militaires en Espagne. — Campagne de 1813.

Au moment où s'était ouverte la campagne de 1813 dans la Péninsule, l'armée anglo-portugaise, campée sur les frontières de Portugal, était forte de soixante-cinq mille fantassins et de six mille hommes de cavalerie ; l'armée régulière d'Espagne, comme on vient de le voir, s'élevait à cinquante mille combattants ; en outre, le corps espagnol du général Elliot observait, avec le corps anglais du général Murray, l'armée du maréchal duc d'Albuféra dans le royaume de Va-

Digitized by Google

Juin 1813. lence. D'autres corps auxiliaires, sous les ordres des généraux Giron, Freire et l'Abisbal, étaient en Galice, dans le royaume de Léon, et sur les frontières de la Nouvelle-Castille. L'armée commandée par le roi Joseph, et formée des anciennes armées de Portugal, du centre et de l'Andalousie, présentait un effectif d'environ quatre-vingt mille hommes disséminés en Castille, dans le royaume de Léon et vers les frontières du nord : ces troupes manquaient souvent de vivres, et étaient employées à contenir ou à combattre d'innombrables corps de partisans et des guérillas, dont chaque jour augmentait la force et la hardiesse.

Lord Wellington, encouragé par l'amoindrissement de nos armées, se détermina, vers la fin de mai, à prendre l'offensive, et réussit sans peine à tourner la ligne occupée par l'armée française sur le Douro. Le 26, il s'empara de Salamanque ; le 1er juin, quelques-unes de ses divisions prirent Zamora et Toro. Par suite de ce mouvement, le roi Joseph fit évacuer successivement Madrid et Valladolid, et concentra ses troupes sur la route de Burgos. Lord Wellington continua de manœuvrer sur la gauche de l'armée française ; et le 12 juin, le corps du général Reille, attaqué dans les positions de Las Hormiozas et d'Estyvar, se vit contraint de se retirer sur Burgos : cette place, dépourvue de munitions et de vivres, ne pouvait plus offrir aux Français des moyens de défense ; on se détermina à l'évacuer, et, en se retirant, nos soldats firent sauter le château. Cette opération, maladroitement conduite, nous coûta plusieurs centaines d'hommes qui périrent par accident. Le même jour, l'ar-

Digitized by Google

mée française franchit l'Èbre, et les régiments et les bagages s'entassèrent confusément sur la gauche de ce fleuve, dans le fatal bassin de Vittoria. L'armée anglo-portugaise, secondée par les troupes espagnoles et guidée par les guérillas, qui éclairaient sa marche et transportaient ses canons, manœuvra habilement sur les derrières et sur les flancs de nos colonnes, et intercepta leurs communications avec les troupes que les généraux Clausel et Foy commandaient autour de Bilbao et dans les provinces basques. A Vittoria, l'armée française avait pour chef le maréchal Jourdan, qui, sous le roi Joseph, exerçait les fonctions de major général.

Juin 1813. Bataille de Vittoria. Désastre de l'armée française.

Vittoria, capitale de la province d'Alava, est située au milieu d'une plaine de peu d'étendue, que bornent, d'un côté, les Pyrénées occidentales, de l'autre les petites montagnes dont la chaîne s'étend entre l'Alava et le Senorio de Biscaye. Pour arriver à la Puebla, position élevée de trois lieues de Vittoria, il faut traverser un défilé très-étroit, et qui ne laisse que le passage de la route. La plaine est inégale, et çà et là s'élèvent des hauteurs sur lesquelles l'infanterie et l'artillerie peuvent avantageusement s'établir. C'était dans ce bassin que l'armée de Joseph et de Jourdan se trouvait acculée, avec ses parcs d'artillerie et ses bagages. Ce champ de bataille, que partage inégalement la Zadora, est traversé par plusieurs routes, dont une seule, la chaussée royale qui entre dans le bassin par le défilé de Duebla et en sort par celui de Salinas, pouvait offrir une retraite aux troupes françaises. Les armées ennemies, qui s'éten-

Digitized by Google

Juin 1813. daient sur une ligne parallèle, se trouvaient peu en mesure de couper cette route et de fermer à nos soldats toute retraite.

Les Français appuyaient leur aile droite sur Vittoria, et leur gauche sur des hauteurs; devant eux coulait la Zadora; l'ensemble de leurs forces atteignait un effectif de soixante mille hommes. Le général Reille commandait sur la droite; le général Gazan couvrait les monticules de gauche; le roi Joseph était au centre, et gardait deux ponts sur la Zadora : un autre pont, celui de Tres-Puentes, par lequel on pouvait déboucher sur notre droite, avait été laissé sans défense. Dans la soirée du 20 juin, lord Wellington reconnut la ligne dans toute son étendue, et fit ses dispositions pour une attaque générale.

Le 21 juin, au matin, le soleil était obscurci de brouillards, et l'on pouvait dire que le ciel se faisait Anglais. Les armées anglo-portugaise et espagnole, bien supérieures en nombre, se déroulèrent sur les hauteurs, partagées en trois colonnes. La colonne de droite, sous les ordres de sir Rowland Hill, attaqua vivement notre gauche, et dirigea surtout ses efforts contre la brigade Marantin, postée sur une montagne au-dessus de Puebla. La défense fut vive et opiniâtre, l'attaque demeura douteuse. Vers le centre, lord Wellington s'avança vers la Zadora, échangeant avec nous des coups de canon. Dès qu'il eut reconnu que l'un des ponts n'était point gardé, il dirigea de ce côté une attaque impétueuse, et la rivière fut franchie au pas de course par une brigade d'infanterie légère : sur ces entrefaites, le général Graham tourna

Digitized by Google

l'aile droite des Français, de manière à leur couper le chemin de Bilbao, et à les rejeter malgré eux dans la direction de Pampelune. Le maréchal Jourdan, qui, dès le commencement de l'action, s'était porté sur la gauche, voyant que cette aile allait être tournée, la fit rapprocher du centre. Quarante-cinq pièces de canon, disposées en batterie, continrent pendant quelque temps les masses anglaises; mais bientôt l'ennemi gagna du terrain, et notre gauche fut culbutée par le général Hill. Profitant des difficultés du sol, nos troupes se replièrent, et sur toute la ligne elles se virent refoulées, mises en désordre, et vaincues. Juin 1813.

Par une déplorable incurie, le grand parc de réserve, où se trouvaient quatre-vingts pièces de canon et beaucoup de caissons et d'attelages, avait été placé dans un marais, près de Vittoria. Vers quatre heures de l'après-midi, le roi Joseph donna ordre de se retirer sur Pampelune; mais la confusion s'accrut en peu d'instants de telle sorte, que des canons et des chariots ayant été renversés, on ne put les relever à temps, et frayer un passage à l'artillerie et aux bagages. Dans ce moment, apparurent deux escadrons anglais qui avaient pénétré dans l'intérieur de nos lignes; et bientôt quelques obus ennemis éclatèrent au milieu des masses d'hommes, traîneurs et fugitifs, qui se pressaient sans ordre à la suite de notre armée. Ce fut le signal d'une déroute sans exemple, commencée sur un terrain couvert d'hommes, de chevaux, de voitures, et qui n'offrait aucune issue. Une multitude de malheureux Espagnols qui avaient suivi notre fortune se précipitèrent dans les rangs, cherchant

Digitized by Google

Juill. 1813. un refuge et augmentant la confusion désastreuse. Au milieu de leurs supplications désespérées, il était impossible de donner aux régiments une direction utile, et de rétablir un peu d'ordre. Des clameurs d'effroi répondaient seules aux détonnations de l'artillerie, au sifflement des boulets. La plupart des soldats échappèrent; mais les bagages, les convois, les canons, la plus grande partie du matériel, et la multitude sans armes, restèrent à la merci des vainqueurs. Le général Reille, au prix d'un dévouement sans exemple, réussit enfin à contenir les divisions anglaises, et à protéger la retraite sur Pampelune. Le roi Joseph atteignit cette ville le 24 juin; et bientôt après les débris de notre armée se virent refoulés vers la France par la vallée de Roncevaux, de sinistre souvenir. La domination de Napoléon en Espagne était terminée, et Joseph avait cessé d'être roi.

Les troupes françaises sont rejetées sur les Pyrénées.

Pendant que le frère de Napoléon se réfugiait, vaincu, sous les murs de Bayonne, un retour offensif du général Foy devant Tolosa arrêta l'armée anglo-portugaise dans les montagnes de la Biscaye. Malgré cet avantage partiel, on ne se battait plus que pour assurer aux troupes une retraite honorable. Le général Clausel, dont le corps n'avait point pris part à la bataille de Vittoria, n'en eut pas plutôt connu les résultats, qu'il se replia par Saragosse sur Jaca et Oléron, et rentra en France sans éprouver aucune perte. De son côté, le général Foy se remit en marche pour couvrir le pont d'Irun. Bientôt la compression des événements contraignit le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, d'abandonner le royaume de Valence, où il

Digitized by Google

s'était couvert de gloire, en luttant avec courage et bonheur contre les Anglais. Sept. 1813.

Lorsque la nouvelle du désastre de Vittoria parvint à Napoléon, l'empereur était à Dresde, préoccupé de la nécessité de tenir tête aux grandes puissances continentales. En apprenant le grave échec qui lui faisait perdre l'Espagne, il se repentit d'avoir éloigné de ce pays le maréchal Soult, et il ordonna à cet illustre capitaine de partir précipitamment pour se rendre au delà des Pyrénées, et y reprendre le commandement des troupes. Le duc de Dalmatie se hâta d'obéir. A son arrivée à Bayonne, il se mit en devoir de réorganiser l'armée : quand il y fut parvenu, sa première opération fut de dégager Pampelune, que les Anglais tenaient assiégée. Le 27 juillet, l'ennemi fut attaqué dans ses positions, et le village de Saranzen fut pris d'assaut : le lendemain, le combat fut renouvelé, et, le 29, la lutte recommença avec plus d'acharnement encore. Or, malgré le courage de nos troupes, la ville de Pampelune ne put être ravitaillée, et le duc de Dalmatie se vit contraint d'abandonner son entreprise. L'armée ennemie se porta sur Saint-Sébastien, et en fit le siége. Cette place, vigoureusement défendue par le général Rey, tint jusqu'à la dernière extrémité : sir Graham, qui commandait les troupes assiégeantes, donna l'assaut, et perdit trois mille hommes dans cette action meurtrière. A la fin les Anglais emportèrent la ville (8 septembre), et s'y livrèrent aux plus épouvantables excès : le carnage et le pillage durèrent plusieurs jours; les hommes furent tués, les femmes outragées, la ville livrée aux flam-

L'empereur charge le maréchal Soult d'aller continuer la guerre en Espagne.

Les Anglais se rendent maîtres de St-Sébastien et y commettent d'horribles excès.

Digitized by Google

Juin 1813.

mes, et il ne resta debout que trente-six maisons. Le maréchal Soult se vit bientôt forcé de se retirer sur la Bidassoa, et, peu de temps après, il fut rejeté sur Bayonne.

La ville de Hambourg est prise et reprise.

Tandis que ces événements avaient lieu sur la frontière espagnole, on se battait à l'autre extrémité de l'empire. Les départements de la trente-deuxième division militaire, situés entre le Wéser et l'Elbe, étaient tombés au pouvoir des Russes, et avaient un moment secoué la domination de l'empereur. Vers la fin de mai, le général Vandamme les replaça sous notre pouvoir, et exerça de cruelles représailles contre la malheureuse ville de Hambourg. Le maréchal prince d'Eckmühl, qui fut ensuite chargé par Napoléon du gouvernement de la trente-deuxième division militaire, se montra dur et inflexible dans l'exercice de son proconsulat; mais la gravité des circonstances semblait le justifier.

Dispositions et tentatives des puissances pendant l'armistice.

Les hostilités étaient suspendues en Allemagne pour près de deux mois, et de part et d'autre, avec plus ou moins de sincérité, on se disposait à négocier en vue de la paix. Or, cette fois, les puissances étrangères semblaient vouloir avant tout gagner du temps, afin de faire entrer en ligne de nouvelles levées, ou de déterminer l'Autriche à unir ses forces à celles de la coalition. Napoléon espérait que l'empereur François, son beau-père, appelé au rôle d'arbitre et de médiateur, se maintiendrait dans cette situation, et repousserait loin de lui des insinuations et des promesses qui auraient pour but de le ranger au nombre de nos ennemis, et de lui assurer une part dans les dé-

Digitized by Google

pouilles de la France. Napoléon était pressé d'en finir; il semblait que le retentissement des victoires de Lutzen et de Würschen allait s'affaiblir, et que chaque jour ajouterait aux exigences des alliés. Il annonçait qu'il ne fermerait point l'oreille à des propositions honorables, qu'il ferait des concessions; et cependant, quand on cherchait à le pressentir à cet égard, on était surpris de voir qu'il n'était disposé à céder qu'une bien faible part de sa puissance et de ses conquêtes. Juin 1813.

L'Angleterre ne voulait pas voir conclure la paix en dehors de ses intérêts et de son initiative. Tout le monde comprenait, à l'exception de Napoléon, qu'une paix de laquelle l'Angleterre serait exclue ne serait qu'une trêve continentale de peu de durée, parce que la Grande-Bretagne était assez forte pour soutenir à elle seule la lutte, et pour susciter une guerre sans relâche à Napoléon. A quoi avaient servi les traités de Lunéville, de Presbourg et de Tilsit? L'influence anglaise les avait déchirés à volonté; elle agirait de même si, en dehors d'elle, l'Europe continentale voulait s'arranger avec Napoléon. Et maintenant comment pouvait-on espérer la paix, si l'Angleterre en dictait les conditions? Cette puissance ne se bornerait pas, comme la Prusse et l'Autriche, à stipuler l'affranchissement de l'Allemagne, la dissolution de la ligue du Rhin, la restitution de l'Illyrie, l'abandon de Hambourg et du Hanovre, l'abolition du royaume de Westphalie et la neutralité de la Suisse. Tout cela pouvait suffire aux intérêts allemands, et pour l'Angleterre ce n'était point assez. L'Angleterre devait

Digitized by Google

Juin 1813. exiger, en outre, l'émancipation de la Hollande, la restauration de la maison d'Orange, l'abandon de l'Espagne, du Portugal, de Naples, de Rome et du royaume d'Italie; peut-être réclamerait-elle également l'indépendance du Piémont et de la Belgique : elle avait si fort à cœur de détruire la puissance de la France, et de revenir aux délimitations de 1789! Or, Napoléon, victorieux en Saxe et en Silésie, à la tête de trois cent mille hommes, et campé sur les limites de la Pologne elle-même, ne pouvait se résigner à subir des prétentions que, tout au plus, aurait-il admises si l'ennemi eût occupé la Picardie et la Champagne. La paix était donc à peu près impossible, contre l'Angleterre ou avec l'Angleterre. Mais il était une autre puissance, non moins redoutable, qui se souciait assez peu de mettre bas les armes; et c'était la Russie. Celle-ci, en effet, avait des injures à venger, des sacrifices à faire expier; et, ses armées fussent-elles encore vaincues par Napoléon sur les bords de l'Oder ou de l'Elbe, de pareils échecs ne l'empêchaient pas d'être forte, inattaquable, et en état de réparer ses pertes sans épuiser le moins du monde ses ressources. Comme l'Angleterre, la Russie avait donc intérêt à dépouiller la France, à la démembrer, à lui enlever tout ce qui faisait sa force; et elle ne pouvait atteindre ce but qu'en poursuivant la guerre.

Pour la Prusse, elle n'avait aucune objection à présenter contre la paix; mais c'était du moins à la condition que l'Autriche ne se joindrait pas à la coalition. Que si l'on parvenait à pousser dans cette

Digitized by Google

voie le cabinet de Vienne, il ne devait plus être question de trêve; la guerre devenait le seul expédient au moyen duquel on pouvait anéantir le pouvoir de Napoléon, et rendre à la Prusse cette autorité et cette initiative dont le génie de Frédéric l'avait jadis investie. La Prusse consentait à la paix, mais elle élevait très-haut ses prétentions. Juin 1813.

En cet état de choses, l'Autriche seule tenait dans ses mains la clef de la paix ou de la guerre; seule elle se trouvait en mesure d'être médiatrice et de se faire écouter jusqu'au bout. L'Autriche trouvait d'ailleurs son compte à toutes les solutions éventuelles de la campagne. D'une part, si Napoléon était écrasé par ses ennemis, elle pouvait, en prenant part à sa ruine, ressaisir l'Illyrie, le Tyrol, Venise, la Lombardie, Parme et la Toscane, et remonter à ce haut degré de puissance d'où l'avaient fait descendre les victoires de Rivoli, de Marengo, de Hohenlinden, d'Austerlitz et de Wagram. Mais elle considérait, d'autre part, que la destruction du colosse impérial accomplie dans les circonstances qui se produisaient, et sous la double influence de la Russie et de l'Angleterre, devait profiter au czar et à la Prusse: au czar, en assurant sa prépondérance sans rivale sur la Pologne, sur les provinces danubiennes et sur la Turquie d'Europe; à la Prusse, en rattachant à elle la confédération du Rhin soustraite à Napoléon, et en l'élevant au rang de puissance libératrice de l'Allemagne. Or, si l'Autriche est jalouse de la France; elle l'est bien autrement encore de la Prusse; et elle sent que pour elle, et dans un avenir inévitable, l'ennemi est là. M. de

L'Autriche est maîtresse de la situation. — Congrès de Prague.

Digitized by Google

Juin 1813. Metternich avait trop l'intelligence des besoins et de la politique de son pays pour ne pas comprendre cette situation; et c'est pourquoi il hésitait encore à faire entrer l'Autriche dans la coalition, et à porter le coup de grâce à la France.

L'Autriche se mit donc en mesure d'ouvrir un congrès et de se poser comme médiatrice armée. La ville de Prague, capitale de la Bohême, fut désignée et acceptée comme le lieu où devaient s'assembler les ministres plénipotentiaires. Mais le cabinet de Vienne ne trouvait pas son compte à donner aux négociations une impulsion rapide; il tenait à introduire des causes de retard, à gagner du temps, à se mettre en mesure d'organiser les armées autrichiennes sur un pied formidable, et de favoriser les levées d'hommes qui s'opéraient en Russie et en Prusse. Quand il se vit au bout de ses lenteurs calculées, il éleva la prétention d'être désormais arbitre entre les puissances belligérantes, et non plus seulement médiateur. Napoléon refusa de se prêter à cette politique, et on en prit occasion pour faire naître de nouveaux attermoiements. Ce ne fut que le 28 juin que M. de Metternich, muni de pleins pouvoirs, vint trouver l'empereur à Dresde, tandis que le comte de Stadion, ennemi déclaré de la France, était également chargé, par le cabinet de Vienne, d'une mission diplomatique auprès des souverains de Prusse et de Russie. C'était le moment où le récit du désastre de Vittoria parvenait en Allemagne et ajoutait aux prétentions de l'ennemi.

Dès que Napoléon se vit en présence de M. de

Digitized by Google

Metternich, il ne put s'empêcher de lui dire : « Vous « voilà donc! soyez le bienvenu. Mais si vous voulez « la paix, pourquoi venir si tard? Nous avons déjà « perdu un mois, et votre médiation devient presque « hostile à force d'être inactive. Il paraît qu'il ne vous « convient plus de garantir l'intégrité de l'empire « français? Eh bien! soit; mais pourquoi ne l'avoir « pas déclaré plus tôt?... Serait-ce qu'en me laissant « m'épuiser par de nouveaux efforts, vous comptiez « sur des événements moins rapides?... Sans votre « funeste intervention, la paix serait faite aujourd'hui « entre les alliés et moi. » Ces reproches étaient vrais, mais inopportuns : puisqu'on s'était résigné à accepter la médiation de l'Autriche, il fallait éviter de blesser cette puissance, et de la rejeter dans les rangs de la coalition, par l'expression d'une défiance d'autant plus désagréable qu'elle était juste. M. de Metternich chercha à repousser les imputations dirigées contre le cabinet de Vienne. Napoléon reprit à son tour la parole, et lui demanda quels avaient été les résultats de l'armistice? Quant à lui, il n'en voyait que deux par trop significatifs contre la France : c'était d'abord un traité intervenu, le 14 juin, à Reichenbach entre la Prusse et l'Angleterre, et aux termes duquel cette dernière puissance accordait au roi de Prusse d'énormes subsides pour continuer la guerre; c'était, en outre, une convention conclue, le 15 juin, entre l'Angleterre et la Russie, et par suite de laquelle la Russie acceptait de l'Angleterre la promesse de 1,333,334 livres sterling, moyennant laquelle elle s'engageait à ne point poser les armes,

Juin 1813. Entrevue de M. de Metternich et de Napoléon. — Grave imprudence de l'empereur.

Digitized by Google

Juin 1813. L'empereur fit également allusion à un pacte du même genre qui aurait lié l'Angleterre à une troisième puissance qu'il s'abstint de nommer; mais il était évident qu'il voulait désigner l'Autriche. Et comme M. de Metternich cherchait à éluder la question, et à se mettre à l'abri sous des phrases diplomatiques : « Parlez plus clairement, lui dit Napoléon; mais n'ou- « bliez pas que je suis un soldat qui sait mieux rompre « que plier. » Un moment après, du jardin de Marcolini, où ils se trouvaient alors, Napoléon montra à son interlocuteur l'horizon des montagnes de Bohême, où se rassemblait déjà une armée autrichienne fort menaçante : « Vous êtes en état de dicter la loi, lui « dit-il, et vous venez voir s'il n'y a pas plus d'avan- « tages pour vous à me rançonner sans combattre. « Eh! bien, expliquez-vous; que je sache au moins « ce que vous me réservez. » C'était ouvrir des pourparlers de la façon la plus dure et la plus impolitique; mais l'empereur était dominé par la colère, et déjà il entrevoyait combien grande avait été l'erreur qui l'avait poussé à accorder à ses ennemis une suspension d'armes, et à renoncer à suivre le cours de ses victoires.

M. de Metternich affirma que le seul avantage qu'eût en vue l'empereur son maître, était d'acquérir l'influence légitimement due à la puissance qui communiquerait aux cabinets de l'Europe l'esprit de modération et le respect pour les droits des États indépendants. Il fit entrevoir la nécessité d'un remaniement de l'Europe; il exposa que la réunion d'un vaste congrès était d'autant plus indispensable, qu'on

Digitized by Google

pourrait y aborder toutes les questions de prépondérance européenne. En dehors de ces généralités, il fit entendre que l'empire français ne pouvait être maintenu dans ses limites actuelles; qu'il fallait renoncer aux villes hanséatiques, à la Hollande, à l'Espagne, à la confédération du Rhin, à l'Illyrie, à quelques provinces du royaume d'Italie. Napoléon laissa éclater l'indignation la plus vive; il s'emporta en reproches contre la déloyauté d'une puissance médiatrice qui cherchait à le dépouiller, et qui, avant d'entrer en négociations, lui demandait ce que tout au plus elle aurait pu exiger lorsque la France aurait perdu dix batailles. Se tournant ensuite vers M. de Metternich, il lui jeta cette parole imprudente et outrageante : « Combien l'Angleterre vous a-t-elle « donné pour vous décider à jouer ce rôle contre « moi? » M. de Metternich laissa voir qu'il se trouvait offensé, et l'empereur revint à une attitude moins blessante et moins irritée : pour le moment la conférence fut interrompue. Parmi les fautes qu'on est en droit de reprocher à Napoléon, on doit ranger ces entretiens directs avec les ambassadeurs des puissances étrangères, entretiens peu mesurés, et durant lesquels il laissait presque toujours échapper le secret de ses vues et les arrière-pensées de son gouvernement. Cette fois, le tort eut un caractère d'autant plus grave, que l'Autriche tenait en ses mains la paix ou la guerre, l'avenir de Napoléon ou sa ruine, et que, jusqu'au dernier moment, il importait de la ménager. La conférence avait duré neuf heures consécutives.

Juin 1813.

Digitized by Google

Juin 1813. M. de Metternich reprit les négociations avec M. de Bassano, mais déjà, au fond du cœur, il avait résolu de punir la France dans la personne de Napoléon; il se montrait conciliateur en apparence, et, en secret, il voulait conduire les choses dans une voie telle, que l'Autriche, renonçant au rôle de médiatrice, interviendrait dans la lutte. En attendant, une convention fut conclue le 30 juin, aux termes de laquelle Napoléon accepta officiellement la médiation de cette ennemie qui n'osait encore se déclarer. Cette médiation devait avoir pour objet la paix générale; le congrès devait se tenir à Prague; l'Angleterre, les États-Unis et les insurgés espagnols eux-mêmes étaient invités à y envoyer des représentants. Dès que ces conditions eurent été acceptées de part et d'autre, M. de Metternich quitta Dresde : les puissances alliées ratifièrent ce qu'il avait fait, et, à la demande expresse de l'Angleterre, on consentit à prolonger l'armistice jusqu'au 10 août.

Napoléon accepte la médiation de l'Autriche.

Congrès de Prague. La Russie se fit représenter au congrès de Prague par M. d'Anstett, Français réfugié, et depuis longtemps naturalisé Moscovite : Napoléon vit dans ce choix une sorte d'outrage à la France, et l'on peut dire que c'était là encore une susceptibilité fort exagérée. Le roi de Prusse envoya au congrès M. de Humboldt, le grand naturaliste, que Napoléon ne jugea pas d'assez haute lignée pour remplir la mission dont il était chargé. Pour l'empereur, il annonça que MM. de Narbonne et de Caulaincourt représenteraient la France au congrès. M. de Narbonne se rendit seul à Prague; on différa l'envoi de M. de

Digitized by Google

Caulaincourt. M. de Metternich demeura chargé des intérêts de l'Autriche. Les conférences s'ouvrirent dès le 11 juillet. Juill. 1813.

Les puissances étrangères ne voulaient pas sérieusement la paix. Leurs agents au congrès de Prague firent naître des retards, et Napoléon, par d'ombrageuses susceptibilités, contribua aussi à faire perdre du temps. Il y eut, indépendamment des conférences toujours stériles, des échanges de notes diplomatiques qui firent souvent peu d'honneur à la bonne foi des alliés et à la capacité du duc de Bassano, personnage honnête, mais bien au-dessous de son rôle. De son côté, Napoléon se rendit à Mayence, soit qu'il voulût presser les armements de l'empire, soit qu'il se trouvât blessé des procédés de ses ennemis, et désireux d'affecter à leur égard peu d'empressement et quelque dédain. Toutes ces circonstances paralysaient la négociation, et un temps précieux se perdait en notes stériles. C'est ce que M. de Metternich voyait avec une satisfaction mal déguisée; il espérait que les pourparlers inutiles se prolongeraient jusqu'au 10 août, terme assigné à l'armistice; et tout était préparé pour ce jour-là. Si Napoléon n'avait point consenti à subir, sans réserve, les conditions que les alliés dictaient eux-mêmes, les hostilités devaient être reprises, et l'Autriche se prononcer pour la guerre. Napoléon ne pénétrait point ces vues hostiles, ou du moins il ne se mettait point assez en mesure de les déjouer.

Enfin l'illusion s'affaiblit, et l'empereur finit par reconnaître que l'Autriche, entraînée dans la voie

Digitized by Google

Août 1813. de la guerre par l'habileté haineuse de M. de Metternich, ne se servirait que contre nous de ses pouvoirs de médiatrice. Il se détermina à accepter une partie des conditions qui lui étaient soumises : il admit que le duché de Varsovie cesserait d'exister, mais il réclama en faveur du roi de Saxe des indemnités à prélever sur la Prusse et sur l'Autriche; il consentit à céder les provinces Illyriennes, en insistant pour obtenir de garder Trieste. Quant à la cession des villes hanséatiques et à la renonciation au protectorat de la confédération du Rhin, il ne voulut pas y consentir; mais il demanda que ces points fussent réservés, afin de servir de base aux arrangements pacifiques qui pourraient intervenir un jour entre la France et l'Angleterre pour la conclusion de la paix générale; il insista pour que l'intégrité du Danemark fût déclarée, et pour qu'on s'abstînt de détacher la Norwége de ce royaume. Évidemment, ces conditions étaient fort peu acceptables, et la Prusse et l'Autriche en particulier ne pouvaient raisonnablement consentir à laisser subsister le protectorat de Napoléon sur l'Allemagne, et l'asservissement des villes hanséatiques; bien moins encore devaient-elles admettre qu'en enlevant la Pologne au roi de Saxe, on indemniserait ce prince en lui cédant la Silésie ou la Bohême. Ce fut le 9 août, vers le soir, que Napoléon admit ces arrangements, que ne pouvaient accepter les puissances continentales; et comme si, jusqu'au bout, il devait s'aveugler sur les périls de sa situation, au lieu de transmettre sur-le-champ sa réponse au congrès, et de prévenir ainsi le terme fatal assigné à l'armis-

Napoléon se détermine à subir une partie des conditions qu'on lui impose.

Sa concession tardive est non avenue.

Digitized by Google

tice, il attendit au lendemain pour faire connaître ses intentions. Le lendemain, il était trop tard. Août 1813.

Par une coïncidence douloureuse, ce jour-là même 10 août 1813, l'armée française célébra dans ses quartiers la Saint-Napoléon : il y eut des bals, des fêtes, des réjouissances; et tandis que le bruit des acclamations joyeuses se mêlait de loin au chant du *Te Deum*, l'Autriche, unissant ses armées à celles de nos ennemis, déclarait subitement la guerre à la France, et préludait à la destruction de la dynastie et de la fortune de l'empereur. La rupture de l'armistice ayant été dénoncée le 11 par les puissances alliées, les hostilités recommencèrent dans la journée du 16.

L'Autriche se joint à nos ennemis. — Rupture de l'armistice.

Pendant la trêve de deux mois qui venait d'expirer, les armements de l'ennemi avaient pris un développement gigantesque. Deux cent cinquante mille Russes, deux cent soixante-dix-sept mille Prussiens, deux cent soixante-quatre mille Autrichiens, sans compter les armées de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Suède, servaient contre la France, et se préparaient à assurer le triomphe de la nouvelle coalition. Une partie de ces troupes se composait des garnisons, des réserves et des corps assiégeants occupés à bloquer nos places fortes. Les armées offensives, réunies en Silésie et en Bohême, s'élevaient à cinq cent mille combattants : la cavalerie des alliés comptait cent mille chevaux; leur artillerie, quatorze cents pièces de canon. L'armée française, en dépit de l'activité prodigieuse de l'empereur, ne dépassait pas le chiffre de trois cent mille hommes, parmi lesquels le

Effectif des armées de la coalition.

Digitized by Google

Août 1813. nombre des cavaliers atteignait à peine quarante mille.

Bernadotte. Le contingent suédois, conduit par Bernadotte, s'était mis en marche à travers les provinces septentrionales de l'Allemagne, pour venir joindre les principales forces des alliés. Bernadotte, transformé en prince suédois, ne pouvait être accusé de trahison; il se devait à sa nouvelle patrie, et peut-être, en se rangeant sous les drapeaux de la coalition, éprouvait-il une secrète douleur. Nous voudrions qu'il en fût

Jomini. ainsi pour sa gloire. Le général Jomini, chef d'état-major du maréchal Ney, et l'un des officiers les plus instruits de l'armée française, passa à l'ennemi le jour même de la rupture de l'armistice. Jomini était né Suisse, et n'avait point été naturalisé Français; mais en servant longtemps sous nos drapeaux et en se formant à l'école de Napoléon, il avait pour ainsi dire abdiqué son origine, pour devenir un des nôtres. Sa conduite fut justement blâmée par les gens de cœur : le temps était passé où les *condottieri* du moyen âge changeaient de drapeau et de cause au gré de leurs intérêts, et vendaient leur épée au plus offrant. Mais l'impression que produisit en France la conduite de Jomini disparut devant une défection bien autrement

Le général Moreau se met au service des alliés. fameuse et imprévue. Le général Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, l'ancien chef de la grande armée du Danube, quitta volontairement son asile d'Amérique, et vint porter au czar Alexandre le concours de ses talents et de sa renommée. Depuis le connétable de Bourbon, qui osa porter les armes contre sa patrie et son roi, jamais désertion n'avait causé à la France une plus douloureuse surprise. Moreau n'a-

Digitized by Google

vait point même l'excuse de Coriolan; car s'il avait été victime de Napoléon, du moins la France l'avait-elle entouré de gloire et de sympathies. Sa démarche, due à de funestes conseils et à la vaniteuse faiblesse de son esprit, déplut à Bernadotte lui-même, et mérita à Moreau les dédains affectés de Jomini. Le châtiment ne devait pas d'ailleurs se faire attendre. Août 1813.

Les sentiments que nous exprimons devaient naturellement être amenés sous une plume française. Les étrangers accueillirent Moreau avec des marques de respect et d'enthousiasme. Ils avaient invoqué son appui en lui parlant de la cause des peuples, qu'il fallait affranchir de la tyrannie de Napoléon; ils lui avaient dit qu'il serait le libérateur de la France aussi bien que de l'Europe, et ces prétextes avaient dissimulé, aux regards de Moreau lui-même, ce que sa démarche et son nouveau rôle avaient d'affligeant. Moreau, comme Bernadotte, comme Mallet et Lahorie, gardait dans le cœur le culte de la liberté républicaine; et, en prenant une part impie à la lutte engagée contre son pays, il affectait de croire qu'il cédait à la voix impérieuse du devoir. Débarqué à Stralsund, sa première visite avait été pour Bernadotte, dont sa présence excitait la jalousie. A Berlin, les patriotes allemands lui avaient décerné des couronnes civiques. Dans le camp des alliés, il proposa de lever une légion française destinée à combattre pour le rétablissement de la république, et qui, en faisant la guerre à Napoléon, suivrait l'exemple de cette armée romaine que le sénat avait chargée de combattre César. Les prisonniers français, relégués en Russie

Digitized by Google

Août 1813. à la suite de la campagne, devaient former le noyau de cette légion.

Situation de l'empereur et des forces dont il dispose.

Au moment où la lutte allait de nouveau s'ouvrir, Napoléon s'était déterminé à prendre la ville de Dresde pour le centre des prochaines opérations militaires. Cette capitale avait été mise sur un pied de guerre formidable; on l'avait entourée de retranchements et de redoutes. Maître de tous les passages de l'Elbe et de l'Oder, l'empereur jugeait convenable de se maintenir entre ces deux fleuves, de tenir tête à la fois aux armées ennemies, et de se porter lui-même, avec une réserve mobile, sur les points où les alliés prendraient plus vigoureusement l'offensive, ou lui donneraient l'occasion de remporter une victoire. Torgau, Wittemberg, Magdebourg et les autres places fortes de l'Elbe lui assuraient la possession du vaste bassin que ce fleuve arrose. Sur les bords de l'Elbe, à quelques lieues au-dessus de Dresde, s'élèvent la ville et le château fort de Pirna : c'est une belle position, qui couvre Dresde du côté de la Bohême. Sous le dernier siècle, Frédéric l'avait illustrée par deux victoires. Napoléon y fit établir un camp retranché; un pont de bateaux jeté sur le fleuve maintenait les communications entre Pirna et le fort de Stolpen. A Leipsick, une armée de soixante mille hommes était commandée par le duc de Reggio; le duc de Tarente avait sous ses ordres cent mille hommes, répartis en différents corps sur divers points de la Silésie, notamment à Loewenberg, à Goldberg, à Buntzlau. Nous avions cinquante mille hommes en Lusace; à Dresde, l'empereur se trouvait avec la vieille et la jeune garde,

Digitized by Google

formant une armée de vingt-cinq mille hommes, l'élite des soldats de la France. En Bavière, le général de Wrède organisait une armée de vingt-cinq mille auxiliaires; en Italie, le prince vice-roi levait des troupes, formait des cadres, et couvrait la frontière avec cinquante mille combattants. Pour surcroît de forces, le roi de Naples, qui avait si mal à propos abandonné l'armée de Russie dans les derniers jours de la retraite, était de retour dans les rangs de la grande armée, et commandait la cavalerie. Août 1813.

Plan de campagne des alliés.

D'après le plan dont les bases avaient été adoptées à Trachenberg le 12 juillet 1813, et que Bernadotte s'était plu à tracer lui-même, les alliés s'étaient partagés en trois puissantes armées, ayant chacune sa destination. La première, composée de contingents russes, hanovriens, anglais, allemands et prussiens, était sous les ordres de Bernadotte : elle avait mission de couvrir Berlin et les régions du nord. La seconde, commandée par Blücher, stationnait en Silésie; elle se composait spécialement des levées patriotiques de l'Allemagne centrale et de la Prusse. La troisième, aux ordres du prince de Schwartzemberg, était la grande armée ennemie : désignée sous le titre d'armée de Bohême, elle devait menacer Dresde et tenir le centre des opérations. Le mot d'ordre commun à tous les chefs était de harceler sans cesse Napoléon, de se jeter sur les arrière-gardes, de détruire ses communications, et de refuser toujours la bataille chaque fois qu'il voudrait la présenter, dans le but de détruire l'une après l'autre, ou séparément, les forces de ses alliés. On eût dit une troupe de chas-

Digitized by Google

Août 1813. seurs formant un cercle autour d'un lion, et le fatiguant sans relâche, alors même qu'ils n'osent l'attaquer de front. A ce système, nécessairement heureux, on pouvait reconnaître les conseils de Bernadotte, l'expérience de Moreau et la science de Jomini. Les vieux compagnons de guerre de l'empereur se chargeaient de mettre en défaut sa tactique, et d'enseigner à nos ennemis les rudiments de la victoire.

Armées placées en dehors du théâtre des opérations principales.

Indépendamment des armées dont nous venons d'indiquer la position, il y en avait d'autres, moins considérables, qui recevaient une direction spéciale. Le prince d'Eckmühl, avec trente mille hommes, couvrait la trente-deuxième division militaire et les bouches de l'Elbe, et contenait une armée égale, commandée par le général Valmoden, et campée dans le Mecklembourg. Le prince de Reuss était chargé d'observer les mouvements du général de Wrède et des contingents bavarois. Quarante mille Autrichiens, aux ordres de Hiller, tenaient en échec les troupes du vice-roi, sur les confins du royaume d'Italie. Enfin le général russe Beningsen amenait, du fond de l'empire moscovite, quatre-vingt mille hommes, parmi lesquels figuraient les Tartares, les Baskirs armés de flèches, et le ban de l'Asie.

Observations sur la ligne de défense choisie par l'empereur.

On a reproché à Napoléon d'avoir choisi, sur l'Elbe et l'Oder, une ligne d'opérations trop étendue pour le nombre de soldats qui devaient la couvrir. Au premier abord, ce blâme semble mérité, et ceux qui le formulent se trouvent en quelque sorte justifiés par les événements de la campagne. Toutefois, nous

Digitized by Google

hésiterons à nous associer à une critique beaucoup trop hardie, lorsqu'il s'agit d'un plan de campagne adopté par le plus illustre capitaine des temps modernes. Sans doute il y eut des fautes commises: des garnisons inutiles, laissées dans les places fortes, et même à Dantzick, auraient bien autrement rendu service à la France, si on les eût fait entrer en ligne dans les rangs de l'armée qui manœuvrait sur l'Elbe; d'un autre côté, Napoléon ne se tint pas suffisamment en garde contre les dispositions douteuses des princes de la confédération du Rhin, et il aurait dû peut-être ne point abandonner la fidélité de ses grands vassaux d'Allemagne aux hasards d'un coup de dé. Mais si ces reproches sont fondés à un point de vue, il est non moins évident qu'en envisageant la situation de Napoléon à Dresde sous un autre aspect, on reconnaît qu'il eut des raisons fort sérieuses de se maintenir sur l'Elbe. Abandonner sur-le-champ la Silésie et la Lusace et se replier en arrière, ne fût-ce que pour prendre position sur la Saale, c'eût été, le jour même de la rupture de l'armistice, s'avouer le plus faible, et exalter dangereusement la confiance de l'ennemi. Une retraite derrière la Saale ou vers le Rhin eût fait perdre tout le fruit des sanglants sacrifices de Würschen, de Bautzen et de Lutzen; elle eût été une défaite morale, et la force de Napoléon, en présence d'un ennemi double en nombre, reposait surtout sur le prestige de l'opinion et de la fortune. Sans doute il était naturel de se défier de l'alliance des princes allemands; mais ces princes n'auraient été que mieux déterminés à s'armer contre leur suzerain, lorsqu'ils

Août 1813.

Digitized by Google

Août 1813. l'auraient vu contraint de se replier, et rejeté sur les provinces occidentales. Se retirer sur le Rhin, c'eût été se montrer imprudent à force de timidité; se concentrer en Bohême, vers les montagnes de l'Erzgebirge, ou prendre une ligne de défense parallèle à l'Eger, c'eût été laisser aux trois armées alliées la possibilité de se joindre, de se donner la main, et de former une masse inébranlable et indestructible. Peut-être qu'en choisissant la Bohême pour champ de bataille, l'empereur serait parvenu à s'établir à Prague et à prendre à revers la grande armée alliée, qui s'avançait sur l'Eger; mais, dans ce système, il fallait abandonner à sa destinée l'armée du Nord, l'exposer à une destruction inévitable, tandis que l'on aurait à s'engager dans un pays montagneux avec des soldats jeunes, que la marche épuisait vite, et avec une artillerie considérable qu'on ne pourrait transporter. D'ailleurs, le temps avait manqué pour cette combinaison. Choisir la Bohême pour théâtre des opérations de la grande armée était une idée qu'on ne pouvait adopter, tant qu'on espérait dans la médiation et la neutralité de l'Autriche; jusqu'au 11 août, on avait pu y compter : le lendemain, il était trop tard pour changer en quelques heures l'ordre de la campagne, et substituer un système improvisé au plan qu'on avait médité à loisir, et en vue duquel tout était disposé. Reconnaissons donc que le génie de Napoléon ne lui fit point défaut.

Reprise des hostilités. La rupture de l'armistice ayant été notifiée le 11 août, les hostilités ne devaient reprendre que le 16 : le général Blücher, contrairement aux lois de

Digitized by Google

la guerre, ne se fit point scrupule de devancer le terme indiqué : dès le 14, il envahit le territoire neutre, et se porta rapidement au-devant du maréchal Ney, dont les divisions faisaient partie de notre armée de Silésie. Le maréchal Ney, qui s'était laissé surprendre, se replia promptement avec le troisième corps, de Liegnitz sur Haynau; le général Lauriston, qui commandait le cinquième corps, se rejeta en arrière vers Lowemberg, où il opéra sa jonction avec le onzième corps. Breslau fut occupé par le général ennemi Sacken; Liegnitz eut le même sort, et Blücher s'établit à Goldberg avec le corps du général Yorck. Le 19 août, le général Lauriston, après un combat assez vif, fut contraint d'abandonner Lowemberg; dans la nuit du 19 au 20, le prince de la Moskowa se retira en arrière de Buntzlau, avec le deuxième et le troisième corps. Les divisions russes du général Lieven occupèrent Buntzlau.

Août 1813. Premiers succès de l'ennemi.

Tous ces mouvements de l'armée de Blücher n'avaient qu'un but; celui d'attirer de ce côté l'attention de Napoléon et de le mettre dans la nécessité de porter ses principales forces en Silésie, tandis que les opérations sérieuses de l'ennemi se poursuivraient en Saxe et en Bohême. Aussi, dès que l'empereur fut accouru au secours de ses lieutenants, dès que les troupes de Ney, de Lauriston et de Macdonald eurent fait face à celles de Blücher, celles-ci battirent à leur tour en retraite, abandonnèrent le terrain, et ne résistèrent qu'autant que cela était nécessaire pour donner le change aux Français et les attirer en dehors du véritable théâtre de la guerre.

L'empereur prend des mesures pour refouler les Prussiens et les Austro-Russes.

Digitized by Google

Août 1813. Or, le 22 août, notre armée de Silésie ayant de nouveau franchi le Bober, et Blücher s'étant replié sur la Katzbach, dans ses retranchements de Janer, Napoléon devina le plan de l'ennemi, et se mit en devoir de le déjouer. La garde impériale reçut l'ordre de rentrer en Saxe, et lui-même la suivit de près. Il était temps. Déjà la grande armée des alliés, commandée par le prince de Schwartzemberg, et ayant sous ses tentes le roi de Prusse, le czar Alexandre et le général Moreau, descendait des montagnes de la Bohême et marchait sur Dresde : il est vrai qu'elle avançait lentement, avec circonspection, et que, par la timidité de ses mouvements, elle compromettait le succès de la combinaison hardie à laquelle s'étaient arrêtés les coalisés, par les conseils de Bernadotte.

Quoi qu'il en soit, l'ennemi manœuvrait sur la rive gauche de l'Elbe, et la ligne défensive de l'armée française se trouvait ainsi tournée par l'une de ses extrémités. Napoléon était en mesure, par l'impétuosité de ses mouvements, de faire échouer ceux de l'étranger. Ayant laissé à Macdonald une armée de quatre-vingt mille hommes chargée de défendre la Silésie et de contenir les cent vingt mille hommes de Blücher, il prescrivit au duc de Reggio de se porter rapidement sur Berlin avec ses divisions, et de chasser du territoire prussien l'armée combinée aux ordres du prince royal de Suède. Pour lui, avec soixante mille combattants, il reprit en toute hâte la route de Dresde. En passant, il rallia les troupes du maréchal Victor et du général Vandamme, qui étaient

Digitized by Google

alors campées du côté de Gabel, aux extrémités de la Bohême (23-24 août). Août 1813.

Dès le 20 août, la grande armée de Schwartzemberg, débouchant de la Bohême, et forte de deux cent mille hommes, s'était rendue maîtresse, d'une part, de la grande route de Prague à Dresde; de l'autre, des routes d'Altenberg et de Sayda sur Dippodiswalde. Sur la gauche, un corps de l'armée ennemie, commandé par Klenau, descendait à Marienberg, et menaçait de revenir sur Dresde par la route de Freyberg. Les détachements français qui n'avaient pu défendre les vallées de l'Erzgebirge se repliaient sur le camp retranché de Pyrna, établi en avant de Dresde. Le 23 août, ce camp fut emporté par le général Wittgenstein; et la faible troupe du maréchal Saint-Cyr battit en retraite du côté de Dresde, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce jour-là, l'épouvante se répandit dans les murs de la ville; mais le roi de Naples étant entré dans la place, sa présence rassura la population. Le 24, Napoléon arriva à Bautzen. La plaine de Dresde, depuis Blazewitz, sur les bords de l'Elbe, jusqu'aux gorges de la vallée de Tharandt, était déjà occupée par l'ennemi. Les souverains alliés, qui avaient couché à Sayda, venaient d'arriver au village de Reichstadt, nom obscur, et qui devait bientôt acquérir une longue célébrité en servant de consolation et d'apanage au roi de Rome. La grande armée ennemie menace Dresde.

L'empereur jugea que le moment était venu pour lui de se jeter entre les alliés et la Bohême. Le 25, il se porta de Bautzen sur la route de Pyrna. Sa plus grande inquiétude se tournait vers Dresde, et il se

Digitized by Google

Août 1813. demandait si cette capitale, déjà bloquée par l'ennemi, pourrait tenir trois jours encore, et lui donner le temps d'opérer son mouvement. Or, des renseignements qui paraissaient certains lui firent connaître que Dresde ne pouvait prolonger sa résistance plus de vingt-quatre heures, et ce fut alors qu'il se détermina à changer de plan et à se porter au secours de la ville. Par une contre-marche, il parcourut en sens inverse la route qu'il venait de prendre; et, le 26 août, à dix heures du matin, il entra dans les murs de Dresde. Son armée avait fait quarante lieues en quatre jours.

Bataille de Dresde. — Première journée.

Le même jour, le prince de Schwartzemberg, qui jusqu'alors avait attendu vainement l'arrivée du général Klenau, se détermina à ordonner l'attaque. Trois coups de canon donnèrent le signal, et les alliés, formés en six colonnes, précédées chacune de cinquante bouches à feu, s'avancèrent sur les retranchements. En peu d'instants la canonnade devint terrible; plusieurs redoutes qui défendaient la place furent emportées d'assaut par l'ennemi. Le combat recommença aux abords des faubourgs, mal protégés par des palissades : les faubourgs furent pris, et bientôt les rues de Dresde furent labourées par les boulets et les obus. La ville tenait encore; mais le succès exaltant l'ardeur des troupes alliées, on les vit s'élancer en masse vers les portes, en poussant leur cri de guerre : *Paris! Paris!* Il était quatre heures.

Soudain la garde impériale, les corps de Ney, de Mortier et de Saint-Cyr débouchèrent par les issues

Digitized by Google

de la place, et se précipitèrent sur l'ennemi : ainsi se révélait pour la première fois, au prince de Schwartzemberg, la présence inattendue de Napoléon dans les murs de Dresde. Les Français ayant vigoureusement repris l'offensive, la grande armée de Bohême s'arrêta, et se sentit ébranlée. Bientôt les troupes de Marmont et de Victor, dont Napoléon pressait l'arrivée, se déployèrent sur la rive droite, le long de la route de Bautzen, et malgré le feu des batteries russes. Leur intervention ajouta aux incertitudes de l'ennemi, et les Français reprirent peu à peu le terrain qu'ils avaient perdu au début de l'attaque. La nuit ralentit de part et d'autre la bataille. Jusqu'au lever du jour la pluie tomba par torrents, et les deux armées furent réduites à bivaquer les pieds dans la boue et dans l'eau. L'empereur, se portant à cheval sur toute la ligne, inspectant les postes, donnant des ordres et veillant à l'exécution des mesures de détail, ne rentra au palais qu'à une heure avancée. Août 1813.

Quand le jour parut, le 27 août, la pluie durait encore, et déterminait des inondations dans toute la plaine. Le corps d'armée du général Klenau ayant hâté le pas, malgré les obstacles de la route et l'inclémence du temps, se trouvait en mesure de prendre part à la lutte et de venir en aide aux alliés. Deuxième journée.

L'armée française, rangée en bataille autour de Dresde, s'élevait maintenant à cent dix mille hommes. L'aile droite, sous Murat, s'étendait de Kola à la route de Freyberg ; le corps de Marmont se déployait en face des hauteurs de Rœcknitz ; le maréchal Saint-Cyr occupait le vaste parc qui est situé en avant du

Digitized by Google

Août 1813. faubourg de Pyrna; la jeune garde, aux ordres de Ney, formait l'aile gauche et s'appuyait à l'Elbe. Le nombre des combattants ennemis atteignait cent quatre-vingt mille. Le plan de Schwartzemberg consistait à renfermer l'armée française dans un vaste demi-cercle qui sans cesse irait en se resserrant. L'empereur Napoléon se tenait en observation vers le centre de l'ennemi, en avant de la porte de Dippoldiswalde. Exposé aux intempéries, les vêtements ruisselant d'eau, il avait fait allumer un grand feu, et c'est de ce bivac qu'il allait diriger la bataille.

A neuf heures, les nôtres prirent l'offensive sur toute la ligne : le roi Murat, à la tête des cuirassiers de Latour-Maubourg, se précipita sur la gauche des alliés, et prit en flanc la division Metzko; sur le même point, le corps du général ennemi Giulay fut abordé et culbuté par les troupes du duc de Bellune; sur la droite des alliés, le maréchal Saint-Cyr, soutenu par deux bataillons de la vieille garde, força les Prussiens dans leur position de Strehlen, et les rejeta sur Grüna; plus loin, la jeune garde ayant en tête le duc de Trévise, et la brave cavalerie de Nansouty, reçurent du maréchal Ney l'ordre de charger les Russes de Wittgenstein, et de les chasser dans la plaine de poste en poste. Au centre, Napoléon fit redoubler le feu, et veilla à ce que, nonobstant les obstacles multipliés du terrain, on marchât sans s'arrêter contre l'ennemi. De ce côté la lutte était vive, opiniâtre, sanglante; mais à chaque instant les troupes alliées, bien que supérieures en nombre, se voyaient refoulées et rompues par notre infanterie, écrasées par no-

Digitized by Google

tre artillerie, dispersées par nos chevaux. Enfin, comme si la fureur toujours croissante de la canonnade eût prévalu contre les éléments, les nuages s'écartèrent, le ciel s'éclaircit un peu, et le soleil mit à découvert toutes les parties de l'immense champ de bataille. Partout l'ennemi, rompu ou découragé, se repliait devant l'armée française. Août 1813.

Napoléon s'étant tourné vers les hauteurs de Rœcknitz, du haut desquelles les canonniers austro-russes tonnaient sur notre centre, ordonna à une batterie de la garde de répondre à ce feu. A la première volée, un mouvement inaccoutumé se fit sur ce point dans les rangs de l'ennemi; on ne sut que plus tard quelle en était la cause. C'était là que les souverains alliés s'étaient établis pour juger des coups; et un boulet français tombant près d'eux avait atteint le général Moreau, et lui avait fracassé les jambes. La blessure était mortelle. Une double amputation ne put sauver le blessé, qui mourut six jours après, avec la douleur d'expirer sous la tente de l'étranger et d'assister au triomphe de son rival. L'armée française, en apprenant cet événement, auquel elle ne s'attendait point, ne plaignit point le général, autrefois admiré et populaire (1). A l'endroit même où

Moreau est blessé mortellement dans les rangs ennemis.

(1) Moreau mourut à Prague, entouré des regrets des souverains alliés. On remarqua l'ostentation avec laquelle il méprisa les souffrances. Quand après avoir amputé l'une de ses jambes, on se mit en devoir d'amputer l'autre, il demanda un cigarre, et fuma pendant l'opération. Le 30 août, il écrivit à sa femme : « Ma chère amie, à la bataille de Dresde, il y a trois jours, j'ai « eu les deux jambes emportées par un boulet de canon. Ce co-

Digitized by Google

Août 1813. tomba Moreau, les souverains alliés firent ériger un monument funéraire que le voyageur ne visite pas. Les pierres sépulcrales qui recouvrent Marceau et la Tour-d'Auvergne rappellent de plus nobles souvenirs, et n'ont cessé d'être entourées de pieux hommages.

Suite de la bataille. Si l'ennemi perdait du terrain et reculait pied à pied, la bataille durait encore. L'artillerie russe faisait pleuvoir des boulets sur nos divisions du centre, et nos soldats, retenus par la discipline, étaient forcés d'attendre la mort l'arme au bras. L'empereur, parcourant le front des régiments, s'exposait comme le plus obscur des grenadiers de sa garde. Un éclat de bois qu'avait fait voler un boulet ennemi l'atteignit à la tête et le renversa; Napoléon se releva, et dit froidement : « Tout serait fini, s'il avait touché le ventre. » L'empereur, s'étant porté vers notre aile gauche, dépassa Grüna, et trouva le duc de Trévise marchant avec la jeune garde sur Seidnitz. De ce côté aussi les alliés venaient d'être rejetés de la route de Pyrna sur celle de Dolma. On continua le mouvement pour les repousser, en arrière et vers le centre, sur la route de Maxen. Sur ces entrefaites, la lutte se prolongeait vigoureusement vers notre droite; et les alliés, malgré leur supériorité numérique, y étaient écrasés par le roi de Naples et le maréchal Victor. Murat, après avoir pris possession des hauteurs, avait tourné l'avant-garde de Klenau, et l'avait coupée de son

« quin de Bonaparte est toujours heureux, etc. » Il ne devait pas l'être longtemps.

Digitized by Google

corps principal. Le sabre à la main, son manteau doré retroussé sur son épaule, la tête surmontée d'une brillante aigrette de héron et de quatre plumes blanches, vêtu d'un habit polonais brodé d'or, ceint d'une magnifique écharpe, monté sur un cheval couvert d'une housse traînante bleu de ciel et parsemée d'étoiles d'argent, le roi Joachim attirait tous les regards, et ressemblait aux héros de l'Arioste et du Tasse. Dans ce combat de géants, où chaque coup portait la mort, il était impossible de tourner en raillerie cette pompe de théâtre, car elle désignait Murat aux balles de l'ennemi, et l'orgueil se faisait oublier sous le courage. Août 1813.

La pluie tombait de nouveau par torrents, et la cavalerie des alliés ne pouvait se maintenir sur la pente glissante des collines; leur infanterie commençait à ne plus se servir de ses fusils; la terre était jonchée d'armes, de débris et de corps; des colonnes entières se rendaient à merci; les divisions qui cherchaient à se rallier étaient entraînées par le désordre de celles qui cédaient le terrain; les rues de la ville étaient encombrées de prisonniers et de blessés, la plupart autrichiens, et qui succombaient de faim et de fatigue. Quand vint la nuit, la victoire de l'armée française était accomplie, et les alliés battaient partout en retraite. La bataille de Dresde avait coûté à l'ennemi plus de quarante mille hommes tués, blessés ou pris; les Français avaient ajouté à leurs trophées vingt-six pièces de canon et dix-huit drapeaux, mais cette victoire, chèrement payée, était pour eux l'un des derniers sourires de la fortune. Victoire de l'armée française.

Digitized by Google

Août 1813. Un incident imprévu vint paralyser l'ardeur de nos troupes victorieuses. Une maladie qui fut attribuée à la fatigue, à la pluie, peut-être à un mets grossier (tant des circonstances, petites en apparence, influent sur le sort des nations, et nous apprennent que Dieu se joue des conseils de l'homme), une maladie de quelques heures força l'empereur de s'arrêter à Dresde, et de laisser l'ennemi réparer, sans être inquiété, son désastre de la veille. Dès ce moment, on eût dit qu'un souffle de mort avait glacé, dans toute l'Allemagne, le génie de nos capitaines et l'élan de nos soldats, et bientôt les espérances de Napoléon s'évanouirent.

Opérations des armées secondaires. Trois armées françaises avaient reçu mission d'atteindre et de combattre l'ennemi dans trois directions différentes: Vandamne, à la tête de trente mille hommes, s'était jeté dans les montagnes de la Bohême; Macdonald, suivi de forces considérables, observait les mouvements du vieux Blücher, et avait ordre de reconquérir Breslau et la Silésie; le maréchal Oudinot, avec soixante mille combattants, marchait sur Berlin, que le prince royal de Suède, à la tête d'une armée bien nombreuse encore, cherchait à couvrir.

Défaites de l'armée française envoyée contre Berlin. Le 17 août, Bernadotte avait pris position entre Berlin et Spandau; le lendemain, il s'était établi à Baruth. Dans la journée du 21, il reconnut que le duc de Reggio, qui s'avançait par la route de Wittemberg, menaçait la capitale de la Prusse : pour se trouver en mesure de l'arrêter, il se porta sur Potsdam, et concentra son armée dans la plaine de Ber-

Digitized by Google

lin. La bataille s'engagea, le 23 août, autour du village de Gross-Beeren; de ce lieu, les clochers de Berlin apparaissaient aux regards de l'armée française comme la récompense de la victoire. Août 1813.

La lutte fut longue et opiniâtre. Pendant que la droite, aux ordres du général Bertrand, soutenait à grand'peine les efforts de l'armée prussienne du général Tauentzein, les coups les plus décisifs étaient portés au centre, où le général Reynier commandait le septième corps. Là, les Prussiens, aux ordres de Bulow, attaquèrent vigoureusement les villages de Beeren, qui plusieurs fois furent pris et repris; à la fin, le contingent saxon qui servait dans nos rangs fut ébranlé, et l'avantage resta à l'ennemi. Sur la gauche, le général Guilleminot avait à combattre les Russes de Wintzingerode et de Woronzoff: dès qu'il vit que les Prussiens de Bulow l'emportaient au centre, il se dirigea sur ce point avec sa troupe, et le combat recommença pour la troisième fois à Gross-Beeren. L'ennemi, après une résistance opiniâtre, fut chassé de cette position. Mais cette brillante attaque ne rétablit pas les affaires de l'armée. Vers le soir, Oudinot reconnut que ses pertes ne lui permettaient pas de prolonger la lutte, et il se décida à ordonner une retraite générale. Ce fut ainsi que Bernadotte, qui avait grandi et mérité un trône sous nos drapeaux, eut la triste gloire de vaincre une armée française. La défaite que nous subîmes à Gross-Beeren entraîna un échec assez grave devant Magdebourg, et elle força le prince d'Eckmühl de suspendre un retour offensif vers le Nord. Bataille de Gross-Beeren.

Digitized by Google

Août 1813. Napoléon ayant appris que l'armée d'Oudinot, vaincue à Gross-Beeren, se repliait dans la direction de Wittenberg, suivie de près par le prince royal de Suède, crut devoir remplacer le duc de Reggio dans son commandement par le prince de la Moskowa : celui-ci, arrivé à son poste le 4 septembre, se hâta de reprendre l'offensive, et arrêta la marche victorieuse de l'ennemi. Or, le 6 septembre, les troupes de Ney et de Bernadotte se rencontrèrent près de Juterbogk; et une nouvelle bataille générale eut lieu, qui fut désastreuse à la France. L'ennemi, supérieur en forces et en nombre, demeura maître du terrain; et l'armée du prince de la Moskowa perdit dix mille hommes tués ou blessés, et vingt-cinq pièces de canon.

Bataille de Juterbogk.

L'armée de Macdonald est vaincue en Silesie.

Le duc de Tarente, opposé à Blücher, n'avait pas été plus heureux en Silésie. Dès que Napoléon, se faisant suivre d'une partie de ses forces, eut quitté Lowenberg pour venir à Dresde arrêter et battre la grande armée de Bohême, Blücher s'aperçut avec étonnement que les Français ne se hâtaient plus de le harceler et de le poursuivre. Il avait avec raison conclu de ce changement que l'empereur n'était plus là, et il s'était déterminé à revenir à la charge, et à sortir des positions où il s'était prudemment retranché à Jaüer. Après avoir levé le camp, il descendit la Katzbach, pour se porter vers le duc de Tarente. Ce dernier, comme s'il avait voulu épargner à Blücher la moitié du chemin, se mit de son côté à remonter la rivière, et les deux armées se rencontrèrent le 26 août. Pendant quelques heures le temps orageux, les brouillards, la pluie violente, dérobèrent

Bataille de la Katzbach.

Digitized by Google

aux deux partis leurs mouvements réciproques; mais enfin le combat s'engagea. Macdonald se trouvait dans la position la plus critique; il n'avait pu rassembler toutes ses forces : tandis qu'une partie de son armée se trouvait engagée, à Goldberg, avec les troupes russes du général Langeron, l'autre, aux ordres de Puthod, était encore trop éloignée pour pouvoir prendre part à la lutte. Blücher se hâta de profiter de ce que les circonstances lui offraient de favorable : sa cavalerie chargea les Français et les culbuta, avant même qu'ils eussent pu choisir leur position. Le maréchal Macdonald envoya à son aile gauche message sur message pour hâter son arrivée sur le terrain; mais, soit précipitation, soit fausses manœuvres, l'infanterie aux ordres de Souham, et la cavalerie conduite par Sébastiani, se jetèrent en même temps sur une seule route. Alors cinq mille chevaux et vingt-cinq mille fantassins, suivant à la fois la même ligne de marche, se confondirent bientôt et s'embarrassèrent dans leurs mouvements, particulièrement en traversant les rues d'un village nommé Kroitsch, défilé long et étroit, où il y eut bientôt une telle confusion d'hommes, de chevaux, de canons et de bagages, qu'il fut impossible d'avancer. A la faveur de ce contre-temps, si douloureux pour Macdonald, Blücher et une nuée de Cosaques, aux ordres du Russe Karpoff, chargèrent le flanc gauche de l'armée française resté à découvert; et nos troupes, hors d'état de se défendre, se rejetèrent précipitamment vers la Wüthende-Neiss et la Katzbach. Ces deux rivières, grossies par des pluies torrentielles, englouti- Août 1813.

Digitized by Google

Août 1813. rent un grand nombre d'hommes. Le double désastre du centre et de l'aile gauche entraîna la ruine du corps commandé par Puthod, qui, attaqué à l'improviste, fut écrasé, ou forcé de mettre bas les armes. Ainsi, à la bataille de la Katzbach, d'affligeant souvenir, l'armée française chargée de couvrir la Silésie fut battue, dispersée et réduite à fuir, abandonnant sur le terrain dix mille hommes tués ou blessés, quinze mille prisonniers, et plus de cent pièces de canon.

Expédition de Vandamme dans les montagnes de Bohême.

Pendant que cette malheureuse journée faisait la joie de Blücher et l'orgueil de l'Allemagne, un événement non moins triste pour la France consternait nos aigles dans les montagnes de la Bohême.

Le rendez-vous de toutes les colonnes ennemies battues devant Dresde était à Tœplitz; le général Schwartzemberg s'efforçait d'y arriver par les débouchés du Niclasberg et de Zinnewalde; Barclay de Tolly s'y rendait par la route de Furtenswalden; le général Kleist s'était jeté sur la gauche vers Schœnwalde, et manœuvrait pour se dérober aux coups du général Vandamme. Celui-ci, à la tête de trente mille hommes de l'armée française, paraissait avoir mission de couper aux armées alliées toute retraite sur Tœplitz, de s'emparer de leurs convois et de leurs bagages, et de se rendre maître de la grande route de Prague. En ce moment (28 août) il chassait devant lui, dans la direction de Tœplitz, un corps de Russes faible en nombre, mais bien discipliné, et que commandait le comte Ostermann. Si Vandamme avait pu s'établir à Tœplitz avant l'ennemi, il aurait occupé la

Digitized by Google

seule route praticable pour l'artillerie par laquelle l'ennemi pouvait se réfugier à Prague; et les armées alliées, retenues en échec entre Vandamme et la grande armée française commandée par Napoléon, auraient été dispersées ou détruites dans les montagnes. Or, il en advint tout autrement. Août 1813.

Bataille de Kulm.

Dans la matinée du 29 août, Vandamme, s'inquiétant peu du petit nombre de ses soldats, eut la témérité de descendre des hauteurs de Peterswalde jusqu'au village de Kulm, situé dans une profonde vallée entre cette ville et Tœplitz. Il était même parvenu à une demi-lieue de cette dernière position, quand le comte Ostermann, qui jusque-là s'était lentement replié, se retourna brusquement, et fit face aux soldats de Vandamme. Les Russes, sur ce point, étaient peu nombreux, mais ils se composaient de régiments de la garde d'Alexandre, l'élite de l'armée ennemie; et les attaques multipliées de Vandamme ne réussirent point à les ébranler. Le comte Ostermann perdit un bras; beaucoup de ses braves compagnons se firent tuer; et tous se maintinrent sur le terrain, bien que Vandamme eût successivement fait descendre des hauteurs et engagé toutes ses troupes. Vers la fin de la journée, des renforts considérables furent amenés à l'ennemi; et ce fut à Vandamme d'être accablé à son tour par des masses. Hors d'état de s'ouvrir un chemin vers Tœplitz, il se vit réduit à se replier du côté de Kulm et à y passer la nuit.

La prudence lui commandait impérieusement de continuer sa retraite jusque sur les hauteurs de Peterswalde; mais, interprétant fort mal les instructions

Digitized by Google

Août 1813. de l'empereur, il crut devoir s'arrêter à Kulm. Ce fut là que, le 30 août, il fut attaqué de front par soixante-dix mille hommes; et les montagnes sur lesquelles on aurait pu, la veille, chercher un refuge, se trouvèrent occupées par l'ennemi. Les Français s'élancèrent en avant sur les Prussiens du général Kleist, qui débouchaient eux-mêmes par Peterswalde; et les deux armées s'étant rencontrées dans un chemin creux, combattirent avec le double courage de la fureur et du désespoir. Au milieu de la mêlée sanglante survinrent les troupes russes, qui mirent les Français entre deux feux. La cavalerie française, aux ordres de Corbineau, résolut de se frayer un chemin sur les hauteurs, en passant sur le ventre des Prussiens. La pente était si escarpée, que peu de chevaux auraient pu la gravir; mais l'élan de nos cavaliers fut si rapide, qu'ils renversèrent la colonne prussienne, s'emparèrent de ses canons et massacrèrent ses artilleurs. A leur tour les Prussiens se rallièrent, et, revenant à la charge, ils réussirent à fermer la retraite aux nôtres. Ce fut une lutte gigantesque, une bataille d'Homère, durant laquelle généraux, officiers et soldats combattirent plusieurs fois corps à corps, et s'arrachèrent souvent leurs armes. A la fin le nombre prévalut, la moitié des soldats de Vandamme furent tués ou pris, et lui-même fut obligé de se rendre. Parmi les prisonniers se trouvait le général Haxo. Nous perdîmes également trois cents voitures d'équipage et d'artillerie, et trente pièces de canon. Le résultat de cette journée permit à l'ennemi de réparer les désastres de la bataille de Dresde, et de reprendre l'offensive. Tout

Digitized by Google

avait changé de face, et les divers corps de la grande armée française suspendirent leur marche. Sept. 1813.

Napoléon, en apprenant cette défaite, affecta de garder un visage impassible. Lorsque le général Corbineau se présenta à lui, arrivant du champ de bataille, blessé, couvert de sang, et tenant dans la main un sabre prussien que, dans la mêlée, il avait changé contre le sien, l'empereur entendit de sa bouche le récit de ce combat et de nos pertes; puis il se borna à dire : « On devrait faire un pont d'or à un ennemi « en fuite, quand on ne peut lui opposer un rempart « d'acier : Vandamme aurait dû ne pas l'oublier. » Un moment après, il ajouta : « C'est le sort de la « guerre ! » Puis il garda le silence, et se mit à parcourir d'un œil attentif les différentes cartes stratégiques du pays. Pour Vandamme, il fut emmené prisonnier sous les tentes de l'ennemi, et il fut livré à des outrages auxquels le czar Alexandre ne dédaigna point de prendre part. Vandamme était un homme d'un caractère dur et farouche, qui avait bien souvent exercé des traitements cruels contre les Allemands; mais ces fâcheux souvenirs ne justifiaient pas d'aussi odieuses représailles.

Napoléon manœuvre pour arrêter l'ennemi.

Le désastre de Kulm avait privé Napoléon d'un général et d'une armée, elle avait moralement anéanti les trophées de Dresde : pour surcroît d'épreuves, les pluies d'automne firent déborder les rivières, et les divers corps de l'armée française furent coupés entre eux par des inondations et des marécages. Mais rien ne pouvait décourager l'empereur. Comme il avait le sentiment de ses dangers, il se multipliait pour y

Digitized by Google

Sept. 1813. faire face. Les fortifications de Dresde furent réparées; l'armée de Vandamme fut réorganisée, et placée sous les ordres du comte de Lobau; les troupes du maréchal Saint-Cyr et du duc de Bellune furent établies le long des montagnes, afin de garantir de ce côté les frontières de la Saxe; des dispositions furent prises pour couvrir, s'il était possible, ce royaume, que les défaites d'Oudinot et de Ney avaient compromis du côté du nord; et l'empereur se dirigea au-devant de la grande armée de Bohême.

Suite des opérations. — Nouveaux combats.

Le 8 septembre, l'épouvante se répandit à Dresde. La tête des colonnes ennemies s'était montrée aux débouchés de la Bohême, à Pyrna : l'empereur se porta sur ce point avec quarante mille hommes. A son approche, l'ennemi n'osa tenir, et se replia sur les montagnes. Le 12, Napoléon revint à Dresde; il avait à repousser Blücher. A peine s'était-il mis en marche pour aller au-devant de lui, qu'il reçut la nouvelle d'un retour offensif tenté par la grande armée de Bohême. Sans hésiter, il remonta le cours de l'Elbe sur la gauche, et rejeta vigoureusement les alliés dans la vallée de Tœplitz; il passa les journées du 16 et du 17 sur les hauteurs de Peterswalde, et on se battit de nouveau dans les positions de Kulm, qui nous avaient été si funestes. Tout se borna d'ailleurs à des engagements partiels. Menacé au nord par Bernadotte, à gauche par Blücher, de front par les armées de Schwartzemberg et de Wittgenstein, Napoléon ne pouvait sans imprudence s'engager dans les défilés de l'Erzgebirge, et y prolonger la lutte. Le 21, il reparut à Dresde.

Digitized by Google

Après quelques heures de repos donné à ses troupes, il fit face à Blücher, qui, après avoir dépassé Bautzen, s'était avancé sur la Sprée, et se dirigeait sur la capitale de la Saxe. Le 22, Napoléon établit son quartier général à Hartau ; mais au premier mouvement offensif qui trahit la présence de Napoléon, Blücher battit encore en retraite. On lui reprit la forêt de Bischoffwerda, dont il s'était emparé, et on le rejeta sur la rive droite de la Sprée. On était aux derniers jours de septembre. L'empereur prit de nouveau position à Dresde, au milieu de ses armées réunies. Ainsi, partout où il s'était montré, l'ennemi avait pris la fuite ; mais aussi, chaque fois qu'il avait abandonné une position, l'ennemi, revenant à la charge, s'en était rendu maître. En résumé, on avait vu se produire un résultat prévu et inévitable, à l'issue de ces marches, de ces contre-marches, et de toutes les vicissitudes de cette guerre : c'est que l'ennemi, deux fois plus nombreux, se recrutant sans cesse et sûr des sympathies du pays, avait constamment gagné du terrain, et commençait à resserrer les Français dans un cercle fort étroit. Sous les tentes de Bernadotte, de Blücher et de Schwartzemberg, on pressentait une victoire prochaine et décisive, et la confiance éclatait, lors même qu'on rétrogradait pour revenir ; tandis qu'autour de Napoléon une fatale disposition au découragement semblait dominer toutes les âmes. Sept. 1813.

Les événements se hâtaient, et déjà il n'était plus possible à la prodigieuse activité de Napoléon de tenir tête à tous ses ennemis. Les quatre armées d'Autri- Les armées ennemies établissent leurs communications.

Digitized by Google

Oct. 1813. che, de Prusse, de Russie et de Suède réussirent à établir des communications entre elles, et manœuvrèrent pour achever d'un seul coup la délivrance de l'Allemagne. Pendant que la situation devenait si grave en Saxe, des symptômes de ruine prochaine se manifestaient ailleurs. L'armée du prince vice-roi se trouvant hors d'état de couvrir les frontières du royaume d'Italie, attaquées par un ennemi supérieur en nombre, se repliait derrière l'Isonzo. Par suite de ce mouvement, les provinces Illyriennes étaient désormais perdues pour la France. Bientôt les rois de Wurtemberg et de Bavière, qui devaient leur couronne à Napoléon, se trouvèrent entraînés par la volonté de leurs peuples, et hors d'état de rester davantage sous la suzeraineté de la France. Ils embrassèrent la cause de l'Allemagne, afin de conserver, s'il en était temps encore, les États dont Napoléon ne pouvait plus leur garantir la possession. Les peuples de Westphalie, à leur tour, cessèrent de reconnaître la royauté de Jérôme Bonaparte; et l'on ne tarda pas à voir leurs milices se ranger avec enthousiasme sous les drapeaux de la coalition. De tous nos alliés, il ne nous restait, au delà du Rhin, que les Saxons et les Polonais. Plus heureux que nous, les Russes virent enfin arriver à eux le renfort de soixante mille hommes que leur amenait Bennigsen du fond des provinces orientales de l'empire. Dans le nombre de ces étranges soldats figuraient des hordes de Baskirs et de Tartares, vêtus de peaux de mouton, armés de flèches, et arrivant des pays que traverse la grande muraille de la Chine.

Défection du Wurtemberg et de la Bavière.

Les armées alliées continuèrent d'exécuter le mou-

Digitized by Google

vement simultané au moyen duquel on cherchait à interdire les communications de Napoléon avec la France. Blücher opéra sa jonction avec Bernadotte, pour couper la ligne de l'Elbe entre Hambourg et Wittemberg. La grande armée de Bohême marcha dans la direction de Leipsick. Bernadotte jeta des ponts au-dessus de Dessau, et fit passer sur la Saale et le Wéser des corps de partisans qui allèrent occuper Mersebourg, Naumbourg et Brême : les Cosaques entrèrent à Cassel.

Oct. 1813. Les ennemis resserrent l'armée française.

Napoléon ne demeurait pas en repos : il résolut d'attaquer séparément avec l'ensemble de ses forces chacune des deux grandes ailes qui s'avançaient pour l'envelopper. Il laissa deux corps d'armée à Dresde pour arrêter les Russes; il chargea Murat, avec les corps de Victor, de Lauriston et de Poniatowski, de disputer pied à pied la route de Leipsick. Pour lui, dès le 7 octobre au matin, il quitta Dresde pour la dernière fois, se dirigeant vers Torgau afin d'y rallier les troupes de Ney, et de marcher contre Blücher et Bernadotte : il voulait les combattre, ou du moins les contraindre à repasser l'Elbe pour couvrir Berlin; mais déjà Blücher et Bernadotte bloquaient Wittemberg, après avoir opéré leur jonction. L'arrivée de Napoléon les contraignit de se replier; mais, en cédant, ils enveloppèrent l'armée française, et, le 11, ils entrèrent à Halle.

Napoléon redouble d'efforts.

En se portant à l'ouest pour intercepter les communications de l'empereur avec la France, les alliés avaient découvert Berlin. Napoléon comprit sur-le-champ le parti qu'il pouvait tirer de cette faute : il

Combinaison hardie de l'empereur repoussée par ses lieutenants.

Digitized by Google

Oct. 1813. proposa à ses maréchaux de se porter sur la droite de l'Elbe entre Dresde et Hambourg, et de concentrer les hostilités sur le pays qui s'étend de l'Elbe à l'Oder. D'après cette combinaison hardie, les Français auraient occupé Berlin et délivré la Silésie; et tandis qu'ils se seraient ainsi maintenus pleins de force au cœur même de l'Allemagne, jamais l'ennemi n'eût osé se porter sur le Rhin et inquiéter la France. Les lieutenants de Napoléon reculèrent devant cette audacieuse conception : ils la proclamèrent d'une exécution impossible, et leur courage ne sut point accepter une nouvelle perspective d'efforts et de batailles. Que faire d'ailleurs lorsque la défection de la Bavière, dont la première nouvelle parvenait au quartier impérial, menaçait de fermer à la grande armée sa dernière retraite et ses ressources extrêmes? L'empereur se vit contraint de renoncer au plan qu'il avait conçu, et ce fut un malheur.

L'armée française se porte sur Leipsick.

Du 11 au 14 octobre, il resta à Duben, rassemblant toutes ses forces et cherchant à surveiller les mouvements de l'ennemi; il ordonna ensuite aux divers corps disponibles de se porter sur Leipsick, où il s'attendait à livrer bataille : « Un coup de tonnerre, disait-il, pouvait seul le sauver. Mais tout n'était pas perdu tant que le combat restait en son pouvoir : une seule victoire ramènerait l'Allemagne à son obéissance. » Le 15 octobre, l'empereur arriva de bonne heure à Leipsick; la plus grande partie de ses forces s'y trouvait déjà rassemblée; mais les armées alliées les serraient de près, et tout annonçait qu'une lutte décisive était devenue inévitable.

Digitized by Google

Le soleil, en se levant le 16 octobre, éclaira le commencement de cette bataille où l'on devait jouer les destinées de l'Allemagne, de la France et de l'Italie : c'était comme la lutte suprême. Sur trois points différents, et à trois lieues d'intervalle, trois combats s'engageaient. De part et d'autre, cinq cent mille hommes se renvoyaient la mort : des cris de guerre, de victoire ou de désespoir, poussés en six langues différentes, retentissaient jusqu'au ciel. C'était la journée si longtemps désirée par la vengeance de l'Europe; c'était la *bataille des nations*, pour lui donner le nom qu'elle porte encore en Angleterre, en Russie et en Allemagne. Sur le front des légions françaises, la musique militaire faisait entendre les airs napoléoniens et l'hymne si connu, *Veillons au salut de l'empire!* Les Russes invoquaient saint Serge et saint Nicolas, les patrons vénérés de la Moscovie. Dans les rangs des armées germaniques, des voix mâles répétaient les chants d'indépendance et de guerre qui exaltaient toutes les âmes, et l'on entendait ce sublime colloque du *Cavalier et du Glaive*, que Théodore Kœrner, mort pour la patrie, avait légué aux Allemands : « Pourquoi résonner dans le fourreau, mon épée? pourquoi résonner ainsi? Hourra! — Je résonne dans le fourreau, je désire le combat : il me rend sauvage et heureuse! Hourra! — Eh bien! sors de ton fourreau, toi qui réjouis les yeux du cavalier; sors, mon épée, sors!... je vais te conduire dans les rangs formidables de la noce... Hourra! fiancée de fer, Hourra! »

Oct. 1813. Préludes de la bataille générale.

La ville de Leipsick, peuplée de quarante mille

Digitized by Google

Oct. 1813. habitants, et entourée de murailles, est située dans une vaste plaine couverte de riches villages et sillonnée de torrents. Ses vastes faubourgs sont protégés, au midi et à l'est, par une enceinte; au nord, par le lit de la Partha. Quatre rivières arrosent la campagne : la Pleiss, qui prend sa source dans le Voigtland, traverse la ville, et, grossie par les eaux de la Partha près du faubourg de Halle, va se jeter, à une lieue plus loin, dans l'Elster. Une autre rivière de ce nom, la Weisse-Elster (l'Elster-Blanche), vient également du Voigtland, et se divise en deux bras. En temps ordinaire, ces courants d'eau ont peu d'importance; mais, grossis par la pluie, ils deviennent souvent terribles, et causent de grands ravages par leur inondation. A l'ouest de la ville, du côté de Lindenau, le faubourg de Raustadt, par où passe la route de Lutzen, n'est qu'un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et la Pleiss : il n'a pour entrée qu'un pont situé au bout du boulevard, du côté de la porte de Halle, et pour issue que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machraustadt. A deux lieues de la ville, vers le sud-est, à droite et en arrière du village de Liebertwolkowitz, s'élèvent des hauteurs qui dominent la plaine, et dont la principale porte le nom de *Bergerie de Mensdorf*. Le village de Wachau est situé à une demi-lieue de Liebertwolkowitz. Au delà du vallon, à droite, la vue s'étend sur le plateau boisé de Gross-Possna. Dans le bas, sur la gauche, au delà du cours de la Pleiss, sont les marais de l'Elster. La grande armée alliée était réunie dans la plaine, au sud de la ville; elle attendait des

Digitized by Google

réserves russes et autrichiennes qui arrivaient par la route de Colditz. L'armée de Napoléon avait pris position entre Leipsick et l'ennemi, et s'appuyait sur la ville. L'empereur s'était vu forcé d'accepter un champ de bataille couvert de marais, à demi inondé, borné par des rivières qu'avaient enflées les pluies d'automne, et au delà desquelles peu d'issues se présentaient pour la retraite. Oct. 1813.

Le centre de l'armée française, où se trouvaient les corps d'Augereau, de Victor, de Lauriston, les quatrième et cinquième corps de cavalerie, occupa Wachau et Liebertwolkowitz; la droite, composée du corps de Poniatowski, s'étendit le long de la Pleiss pour en défendre le passage; la gauche, où commandait Macdonald, ayant le onzième corps sous ses ordres et appuyé par deux corps de cavalerie, se plaça en avant de Holzhausen; la garde impériale s'établit à Probslheyda, pour couvrir et défendre Leipsick et les passages de l'Elster; le quatrième corps prit position devant Lindenau, Marmont et Ney entre Mockern et Eutritsch, afin de faire face à l'armée de Bernadotte, qui, ce jour-là, n'était point encore en mesure d'arriver sur le champ de bataille; les Saxons occupèrent Taucha. Si l'on jette un regard sur les cartes du pays, on voit, d'après ces dispositions, que l'empereur avait été forcé de prendre un ordre de bataille à deux fronts, dont l'un, opposé à l'armée austro-russe, formait un saillant prononcé à Wachau; or, ce fut précisément contre ce saillant que l'ennemi dirigea ses efforts. L'idée du prince de Schwartzemberg était de forcer le passage de la Pleiss à notre droite, et de

Digitized by Google

Oct. 1813. prendre à revers les positions de l'armée française, qu'attaqueraient de front les généraux Kleist et Wittgenstein.

Bataille de Leipsick. — Première journée.

A neuf heures du matin, trois grandes colonnes formées par les corps de ces deux généraux débouchèrent dans la plaine, précédées de deux cents pièces d'artillerie. Le choc fut terrible. Sur la gauche des Français, le général Klenau fondit de Gross-Possna, sur Liebertwolkowitz; Wittgenstein et Kleist s'élancèrent sur Wachau et Marckleeberg; sur notre extrême droite, les Autrichiens attaquèrent les ponts de la Pleiss à Connewitz, Lossnig et Dœlitz. Kleist enleva Marckleeberg aux Polonais, et marcha sur Dœlitz pour les mettre entre deux feux; mais, pris en écharpe par l'artillerie française des plateaux, il se replia promptement sur Marckleeberg. Du côté de Wachau et de Liebertwolkowitz, la lutte prit des proportions formidables; en moins de trois heures les masses ennemies attaquèrent six fois avec une intrépidité furieuse, et six fois elles furent repoussées.

A Lindenau, position fort éloignée de ce champ de carnage, le général Bertrand était occupé à contenir les attaques du général Giulay. L'empereur, qui contemplait la bataille des hauteurs de Meysdorf, vit que les Polonais étaient ébranlés, et il les fit secourir par Augereau; la jeune garde se porta sur le centre pour soutenir Lauriston et Victor. A onze heures, Macdonald déboucha en avant de Holzhausen, marcha vers Liebertwolkowitz, et prit en flanc l'ennemi. Vers midi, Napoléon crut que le moment était venu de faire un grand effort vers le centre des armées

Digitized by Google

alliées, et il ordonna à la vieille garde, postée en réserve, d'entrer en ligne. Deux divisions de la jeune garde, aux ordres du duc de Reggio, se portèrent sur Wachau; deux autres, commandées par le duc de Trévise, s'élancèrent dans la direction de Liebertwolkowitz; à droite et à gauche de Wachau, deux masses formidables de cavalerie, aux ordres de Kellermann et de Latour-Maubourg, se précipitèrent sur Grœbern et Gossa pour achever la déroute du centre des alliés. Le czar Alexandre, voyant que Wittgenstein et Kleist étaient contraints de se replier, les fit soutenir, fort à propos, par les réserves russo-prussiennes. La lutte devint terrible : nos braves cavaliers, écrasant les Russes, se firent jour jusqu'auprès d'Alexandre; mais le czar les arrêta en lançant contre eux une colonne de Cosaques, et cette charge inopinée força les Français de rétrograder à leur tour. Dans la confusion de ce mouvement, le général Latour-Maubourg eut la cuisse emportée par un boulet. D'un autre côté, la charge de Kellermann n'avait point eu une plus heureuse issue; et ce général, pris en flanc, avait été ramené sur Wachau par la réserve de cavalerie autrichienne. En ce moment le prince de Schwartzemberg porta toutes ses réserves au centre; et les alliés, sur ce point, après un combat long et acharné, mêlé de chances diverses, réussirent à se maintenir dans leurs positions : jusqu'à la nuit, la victoire demeura indécise et vaillamment disputée. Oct. 1813.

Sur la rive gauche de l'Elster, le général Bertrand avait réussi à contenir les efforts des corps de Giulay, de Lichtenstein et de Thielmann. Lindenau, pris et

Digitized by Google

Oct. 1813. repris, resta aux Français : c'était le seul passage qu'eussent les nôtres pour faire leur retraite, s'ils échouaient dans la grande bataille qui se livrait au nord et au sud de Leipsick : ils réussirent à le garder libre. Sur la gauche de la Pleiss, un corps de l'armée autrichienne, assez mal engagé par le prince de Schwartzemberg, fut enveloppé et culbuté par une division de la vieille garde commandée par Curial ; le général autrichien Meersfeldt fut fait prisonnier.

Au nord de Leipsick, les troupes de Marmont, faibles en nombre, avaient été inopinément attaquées par l'armée de Blücher près du village de Mœkern. Le maréchal Ney, assez malheureusement inspiré, avait détaché du corps de Marmont quinze mille hommes qu'il avait dirigés sur Wachau, où le canon se faisait entendre. A la nouvelle que Blücher arrivait à son tour, il s'était empressé de donner à ces mêmes quinze mille hommes l'ordre de retourner à Mœkern, et de rejoindre Marmont. Il résulta de cette fausse manœuvre qu'une masse d'hommes dont l'intervention eût pu être décisive, soit à Wachau, soit à Mœkern, passa toute la journée en des marches et contre-marches inutiles, et ne se trouva nulle part à point pour se battre. Marmont, après une défense héroïque, fut ramené de Mœkern sur Eutristch. Un corps polonais, commandé par Dombrowski, fut plus heureux, et réussit à se maintenir dans la position de Gross-Wetteritz, à une lieue de Leipsick, vers le nord, et à la gauche de Mœkern. La nuit, qui survint, suspendit la lutte, et les Français crurent à un retour de la victoire. Les armées alliées se retirèrent sur la ligne mé-

Digitized by Google

ridionale, et dans les mêmes positions qu'elles avaient occupées la veille. Du côté du nord, l'avantage que Blücher et l'armée de Silésie avaient remporté sur le duc de Raguse laissait la ville de Leipsick aux coups de l'ennemi. Oct. 1813.

La journée du 17 ne fut remplie par aucun combat: les alliés attendirent l'arrivée de Beningsen et celle des autres renforts; Napoléon disposa tout pour une nouvelle lutte. La pluie, qui tombait abondamment, ne permettait guère aux armées de sortir de cette espèce de trêve. Les hommes de guerre ont pensé que Napoléon aurait dû profiter de ce répit pour effectuer sa retraite du côté de la France, et par les défilés de Lindenau, dont il était encore maître. Comment pouvait-il espérer de tenir tête à des forces numériquement doubles des siennes? Fallait-il, pour se résigner à la retraite, attendre qu'une bataille sanglante, livrée et perdue, l'eût changée en une déroute certaine? Napoléon chargea le général Meerfeldt, son prisonnier, de se rendre auprès des souverains alliés, et d'y offrir un armistice. Il ne refusait plus les conditions imposées à Prague; il consentait à se borner à la limite du Rhin; il renonçait à la Hollande, à l'Espagne, à l'Illyrie. « Adieu, général Meerfeldt! » dit-il à son prisonnier en lui rendant son épée. « Lorsque vous « prononcerez de ma part le mot d'armistice devant « les deux empereurs, je ne doute pas que la voix « qui frappera leurs oreilles ne réveille de nom- « breux souvenirs. » Il oubliait que ceux qu ont tremblé longtemps devant un vainqueur sont inaccessibles à la pitié lorsque la fortune leur devient fa- Deuxième journée.

Digitized by Google

Oct. 1813. vorable. Cette démarche n'eut et ne devait avoir aucun résultat.

Troisième journée. Le 18 octobre, à huit heures, la bataille recommença avec une nouvelle fureur autour de Leipsick. Le cercle de défense des Français avait été considérablement resserré, leurs troupes s'étaient rapprochées de la ville ; et, ce jour-là, les hauteurs de Probsthayda, situées entre Wachau et Leipsick, étaient leur point central de résistance. Elles furent occupées par les corps d'Augereau et de Victor ; le corps de Poniatowski était à droite, contre la Pleiss, appuyé par la cavalerie de Kellermann ; à gauche était le corps de Macdonald, appuyé par la cavalerie de Milhaud ; l'infanterie de Lauriston et la cavalerie de Sébastiani étaient devant Stœlteritz, en première réserve ; la garde, rangée autour de l'empereur, était en seconde réserve à Thonberg ; la gauche, commandée par Ney, était repliée derrière la Partha ; la division Dombrowski et la cavalerie d'Arrighi se trouvaient en réserve devant Leipsick. Le corps de Bertrand, occupant Weissenfels et le pont de la Saale, couvrait la plaine dans la direction de Lutzen. L'armée française, forte de cent cinquante mille hommes, avait à combattre celle des alliés, forte de plus de trois cent mille. Bernadotte et Blücher étaient entrés en ligne, et prenaient part à l'action.

L'attaque était devenue générale. L'armée austro-russe, qui s'ébranla la première, lança contre notre droite cent cinquante mille combattants, et nos avant-postes furent emportés. Cependant Poniatowski, fier du grade de maréchal dont l'empereur venait de le

Digitized by Google

décorer, se maintint vigoureusement dans ses positions, et les généraux ennemis Bianchi et Klenau échouèrent devant Connawitz et autour de Probsthayda. Le corps de Lauriston marcha pour protéger cette dernière position, tandis que Macdonald, attaqué par Benningsen, se vit réduit à se rapprocher de Stœlteritz, dans une position où l'ennemi ne put le forcer. Vers deux heures, le généralissime de Schwartzemberg se décida à lancer des masses énormes contre le village et les hauteurs de Probsthayda; mais plusieurs charges, qui se succédèrent sur ce point, furent énergiquement repoussées. Malgré l'effrayante disproportion des forces françaises, le succès resta indécis sur notre droite et au centre. Sur la gauche, et vers la Partha, Bernadotte eut le triste bonheur de voir la fortune humilier ces aigles sous lesquelles il avait longtemps combattu. Les efforts héroïques de Marmont, de Reynier et de Ney réussissaient à contenir l'ennemi; mais un acte de trahison, trop fameux, changea subitement la face des choses: deux divisions saxonnes et la cavalerie de Wurtemberg, qui combattaient dans nos rangs comme amis et auxiliaires, se tournèrent contre les Français, et, sur le champ de bataille, se transformèrent en ennemis acharnés. L'histoire, d'accord avec le cri d'indignation de la France, flétrira à jamais cette désertion inouïe, qui osa se revêtir du nom de patriotisme, et qui n'avait aucun droit à revendiquer ce glorieux prétexte. Devant l'honneur du drapeau et la loyauté du serment, toute raison contraire s'efface. Ce fut, pour la France impériale et pour son illustre chef, une

oct. 1813.

Digitized by Google

Oct. 1813. funèbre consolation, que de n'avoir succombé que sous une trahison odieuse et inattendue. Ainsi se terminait la seconde journée de Leipsick.

Les Français avaient encore conservé les deux tiers du champ de bataille ; mais la destruction de leur gauche et la défection de leurs alliés ne leur permettaient plus de continuer la lutte. Vainement le maréchal Ney et sa faible troupe firent-ils des prodiges de valeur dans leurs positions de Schœnfeld, beau village qui est adossé à Leipsick du côté du nord ; vainement encore Napoléon lança contre l'armée de Bernadotte la réserve de cavalerie : le prince royal de Suède, secondé par les Saxons, ne cessa jusqu'à la nuit de gagner du terrain. L'obscurité du soir mit seule fin à la bataille.

Retraite de l'armée française en arrière de Leipsick.

Il était impossible de recommencer le combat avec le jour : on avait consommé plus de deux cent cinquante mille coups de canon; il n'en restait plus que seize mille dans les parcs, et cette quantité suffisait à peine pour entretenir le feu pendant deux heures. Cet état de choses faisait un devoir impérieux de se replier sur les dépôts de Mersebourg ou d'Erfurt, et l'empereur vaincu, mais toujours impassible et ferme, ordonna que la retraite se fît dans la direction de la dernière de ces villes. Dès le soir, les parcs, les équipages et l'artillerie filèrent par Lindenau : au lever du jour, une partie de la grande armée avait déjà franchi l'Elster. La retraite ne pouvait continuer sans difficultés en face de l'ennemi victorieux, et qui manœuvrait déjà pour l'empêcher. Des dispositions furent prises pour défendre les faubourgs de Leipsick et ar-

Digitized by Google

rêter, le plus longtemps possible, le mouvement offensif des troupes alliées. Le commandement de l'arrière-garde fut confié aux maréchaux Macdonald et Poniatowski. Le pont établi sur la Pleiss fut miné, et l'empereur ordonna de le faire sauter lorsque les dernières divisions auraient achevé de franchir cette rivière. (19 octobre.) Oct. 1813.

A huit heures, toutes les colonnes ennemies se présentèrent vers Leipsick, et attaquèrent les faubourgs. Le combat fut long et sanglant : il n'interrompit pas la retraite, et jusqu'à deux heures elle s'effectua, mais, comme on devait s'y attendre, au milieu d'une affreuse confusion. L'infortunée ville de Leipsick présentait un spectacle lamentable : toutes les rues étaient encombrées de morts et de mourants; l'incendie se manifestait sur tous les points, et l'artillerie, mêlant ses ravages aux flammes, faisait crouler les murailles. Napoléon ayant pris congé, pour la dernière fois, du roi et de la famille royale de Saxe, atteignit à son tour l'unique issue qui lui était laissée; mais ce ne fut qu'au prix de mille efforts et de mille dangers qu'il put échapper à l'ennemi. Deux heures après, des tirailleurs russes et suédois s'étant approchés du pont par où s'opérait la retraite, leur présence augmenta le désordre, et fit croire à l'officier français qui commandait sur ce point que toute l'armée austro-russe allait passer à son tour et compléter la ruine de l'armée : dominé par cette fatale illusion, il mit le feu à la mine, et le pont sauta en l'air avec un fracas épouvantable. Un tiers de l'armée française restait sur la rive droite et dans Leip-

On fait sauter le pont établi sur la Pleiss. — Affreux désastre.

Digitized by Google

Oct. 1813. sick, sans moyen de retraite et hors d'état de résister à l'ennemi.

Macdonald, Lauriston, Reynier, Poniatowski, un grand nombre de généraux et d'officiers d'élite, se trouvaient dans les rangs de cette héroïque arrière-garde, à qui tout espoir de salut par les armes venait d'être enlevé. Les uns songèrent à disputer chèrement leur vie dans les rues de Leipsick; les autres, cédant le terrain pied à pied, et luttant jusqu'au bout, osèrent chercher une retraite à travers les eaux bourbeuses et profondément encaissées de l'Elster : on eût dit une seconde épreuve de la Bérézina. Tous ceux qui ne pouvaient se sauver à la nage étaient engloutis et noyés; de ce nombre fut l'intrépide Poniatowski : atteint d'une grave blessure, et emporté par son cheval, il périt dans le torrent marécageux, et avec lui s'éteignirent les espérances de la Pologne. Peu de noms, après celui de l'empereur, sont demeurés aussi populaires dans notre pays : il est bien rare, lorsqu'on pénètre dans l'atelier ou sous les toits de chaume, de ne point voir, près du lit de l'ouvrier ou du laboureur, l'estampe grossière et naïve qui représente les derniers moments du fidèle vassal de Napoléon, l'un de ses douze pairs, l'une de ces ombres illustres qui devaient aller attendre dans l'autre vie son ombre impériale, et lui servir de cortége.

Mort du prince Poniatowski.

Telle fut cette douloureuse bataille de Leipsick, qui rejeta l'armée française vaincue et fugitive sur les routes du Rhin, et affranchit l'Allemagne de la suzeraineté de Napoléon. L'empire d'occident, fondé par le nouveau Charlemagne, fut détruit dans cette jour-

Résultats de la bataille.

Digitized by Google

née, comme l'empire carlovingien avait été dissous à la bataille de Fontanet, livrée entre les fils de Louis le Débonnaire. Ce fut véritablement la *journée des nations*; mais la France, à qui elle coûta tant de sang et tant de larmes, n'a voulu l'inscrire que parmi ses souvenirs néfastes: et quant à l'Allemagne, qui elle-même l'acheta au prix de tant de sacrifices, il est douteux qu'elle ait vu se réaliser les espérances de sa victoire. Les rois étrangers ne payèrent jamais la dette immense contractée envers leurs peuples. Quoi qu'il en soit, la bataille de Leipsick fit perdre à la grande armée soixante mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et trois ou quatre cents pièces de canon; la perte des armées alliées fut plus considérable encore, et s'éleva à quatre-vingt mille hommes. La disproportion du nombre des combattants explique ce résultat. Oct. 1813.

Vial, Rochambeau, Delmas, et plusieurs autres lieutenants de Napoléon, étaient morts ou expiraient; Lauriston et Reynier avaient été pris; plus heureux, Macdonald avait réussi à franchir l'Elster. Quand les moments de stupeur et d'angoisse furent passés, les débris de l'armée se mirent de nouveau à battre en retraite. Les Cosaques, pareils aux oiseaux de proie qui suivent les troupes en marche, s'abattaient sur le flanc de nos colonnes, enlevant ou massacrant les blessés et les traîneurs. Il fallait se retirer lentement et péniblement le long des affreux chemins de la Thuringe, avec la douleur poignante d'avoir vu tant de sacrifices rendus stériles. L'empereur, profondément affligé des misères de son armée, luttait avec une sol- Suite de la retraite.

Digitized by Google

Oct. 1813. licitude patiente contre les difficultés de la retraite. Le 25, on atteignit Erfurt, mais on ne s'y arrêta qu'un jour, le temps de remplir les caissons de l'artillerie : ce fut là que le roi de Naples prit congé de l'empereur, qu'il ne devait plus revoir, et contre lequel, à son tour, il allait tirer l'épée : « Souvenez-vous, lui dit Napoléon, que vous êtes prince français! » Murat ne l'oublia que trop tôt pour sa gloire. Le 26, Blücher atteignit notre arrière-garde près de Gotha et d'Eisenach; le 28, Napoléon, arrivant à Schüchtern, apprit que le général de Wrède, à la tête d'une armée composée de Bavarois et d'Autrichiens, avait habilement manœuvré pour barrer le chemin aux débris de l'armée française. Le général de Wrède avait été comblé d'honneurs et de bienfaits par l'empereur : on jugea fort sévèrement, dans le camp français, le zèle et l'ardeur dont il faisait preuve contre Napoléon, depuis que la fortune nous était devenue contraire.

Bataille de Hanau. A quatre lieues de Francfort, près du confluent de la Kinzig et du Mayn, est située la ville de Hanau, qui dépend aujourd'hui de l'électorat de Hesse : aux approches de la ville, une épaisse forêt couvre la route; au delà du bois, la Kinzig forme un coude qui resserre le débouché; la ville se présente sur la rive opposée; la route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel était le long défilé que gardaient les Austro-Bavarois, et dont Napoléon devait forcer le passage.

Le 30 octobre, les ennemis occupaient à la fois la

Digitized by Google

forêt et la rive droite de la Kinzig : les Français jetèrent quelques milliers de tirailleurs dans les bois, qui furent enlevés, arbre à arbre, aux troupes de Bavière; on se poursuivait, on se fusillait à coups isolés, comme s'il se fût agi d'une grande chasse; la cavalerie du général Sébastiani chargeait l'ennemi à travers les clairières. Bientôt nos tirailleurs débouchèrent à l'autre extrémité de la forêt; mais là ils se trouvèrent subitement arrêtés par quarante mille hommes ayant sur leur front quatre-vingts pièces de canon rangées en batterie. Une faible partie de l'armée française était seule en mesure de combattre; les autres corps, venant en arrière, ne s'étaient point attendus à une attaque; il fallait leur laisser le temps d'arriver par échelons, et l'avant-garde se voyait contrainte de faire face à des forces trop considérables pour qu'elle ne fût pas bientôt écrasée. Cependant elle fit bonne contenance. L'empereur fit avancer du canon pour la soutenir : à mesure qu'arrivait l'artillerie de la garde, le général Drouot mettait les pièces en ligne, et bientôt il se trouva en mesure de diriger sur l'ennemi cinquante bouches à feu. Dès qu'elles firent pleuvoir à pleines volées des boulets sur l'ennemi, l'armée bavaroise fut ébranlée : quelques moments après, apparurent les bonnets à poil de la vieille garde, et la terreur de l'ennemi redoubla. Cependant la cavalerie bavaroise s'élança au galop sur nos batteries : Nansouty, Lefort, Laferrière-Lévêque et Saint-Germain, à la tête des dragons, des cuirassiers et des grenadiers à cheval, se précipitèrent comme la foudre sur les assaillants, les rompi- Oct. 1813.

Digitized by Google

Oct. 1813. rent et les dispersèrent. Sur ces entrefaites, la cavalerie Sébastiani repoussait les charges des Cosaques, et nos troupes, qui arrivaient à chaque instant, prenaient position au milieu de la forêt. C'était là que se trouvait l'empereur, donnant ses ordres. Les boulets qui sifflaient dans les branches faisaient tomber des rameaux hachés, ou brisaient les vieux troncs avec fracas. Tout à coup la fusillade se rapprocha sur la gauche des Français : c'était de Wrède qui tentait de ce côté une dernière attaque, un effort désespéré. L'intrépide Friant, à la tête des grenadiers de la vieille garde, ne lui laissa pas le temps d'avancer ; il fondit sur son infanterie, et la mit en déroute. La bataille se prolongea ainsi jusqu'à la nuit. Le lendemain, on se battit encore à l'arrière-garde de l'armée française, et, jusqu'au bout, on réussit à contenir l'ennemi. Ce jour-là, le général de Wrède fut atteint d'une grave blessure; et Napoléon, déjouant les combinaisons de son adversaire, réussit enfin à s'ouvrir passage et à conquérir sa retraite sur le Rhin, dans la direction de Mayence. La bataille de Hanau avait coûté aux Français six mille hommes tués ou blessés, et douze mille à l'armée austro-bavaroise. L'Allemagne n'en était pas moins perdue pour la France, et les colonnes ennemies apparaissaient sur les bords du Rhin.

Les places de Stettin, de Torgau, de Zamosc et de Modlin, qui étaient demeurées au pouvoir de nos troupes, capitulèrent l'une après l'autre. Le brave général Rapp chercha à se maintenir à Dantzick; et, malgré les obstacles qui naissaient pour lui de l'infé-

Digitized by Google

riorité du nombre, il prolongea la résistance durant Nov. 1813.
l'année 1813 presque tout entière. Une affreuse épidémie, qui décima la ville et la garnison, ne paralysa point le courage des Français. Cette glorieuse résistance eut enfin un terme, et la place ouvrit ses portes à l'ennemi le 29 novembre. Wittemberg, Custrin, Glogau, Magdebourg, et les citadelles de Wurtzbourg et d'Erfurt, tenaient encore. Pendant que l'armée d'Allemagne s'honorait ainsi par sa persévérance au milieu des épreuves de la guerre, le prince Eugène continuait de redoubler d'efforts pour conserver à la France et à l'empereur nos possessions d'Italie. A la tête d'une armée d'observation rapidement organisée, il avait longtemps disputé à l'ennemi les provinces dont il était vice-roi. Cependant le nombre avait prévalu, et les peuples étrangers qui avoisinent le golfe Adriatique s'étaient peu à peu soustraits à la domination française. L'Illyrie, la Dalmatie, l'Istrie étaient de nouveau tombées au pouvoir des Autrichiens ; l'ennemi avait chassé l'armée d'Eugène de la ligne de la Save ; le vice-roi s'était vu rejeter sur l'Isonzo ; bientôt il avait été contraint de repasser la Brenta et l'Adige, et l'ennemi avait mis le blocus autour de Venise. L'Italie échappait pièce à pièce au sceptre de Napoléon.

Dans les murs de Mayence, où nos armées trouvaient un refuge, des épreuves non moins cruelles les attendaient. La contagion et le typhus se mirent dans leurs rangs ; en moins de six semaines, soixante mille hommes moururent presque sans secours ; les hôpitaux et les maisons regorgeaient de moribonds ;

Digitized by Google

Nov. 1813. la malheureuse ville de Mayence ressemblait à un vaste champ de bataille dont on n'avait pas enlevé les morts. En dépit des ordres de l'empereur et du dévouement des chefs, on vit presque entièrement s'éteindre et disparaître cette grande armée de 1813, qui avait si généreusement combattu et souffert.

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

Nov. 1813. État de l'opinion en France.

Pendant les événements militaires dont nous avons esquissé le tableau triste et glorieux, l'intérieur de l'empire avait fidèlement ressenti le contre-coup de la guerre : le prestige était détruit, on n'avait plus foi dans le bonheur de Napoléon et dans la durée de son règne; les protestations de force et de triomphe que le gouvernement prodiguait, à chaque occasion, ne rencontraient que des cœurs froids ou incrédules; et l'on voyait avec quelle facilité déplorable la nation française passe de l'orgueil au désespoir, de la foi aveugle au découragement plus aveugle encore. On se défiait des victoires annoncées dans les bulletins; on doutait même des triomphes de l'empereur, alors même qu'on assistait aux *Te Deum* destinés à les célébrer. Ces mots sinistres de Talleyrand, « *Voici le commencement de la fin*, » résumaient la désaffection des uns, les inquiétudes des autres, les secrètes espérances de ceux qui spéculaient sur nos défaites. Toutefois, à l'aspect de l'impératrice régente, sur le passage du jeune roi de Rome, qui envoyait de sa main enfantine des baisers à la foule, on se sentait encore ému, et les âmes se laissaient gagner par une tristesse vague et prophétique.

Digitized by Google

Nov. 1813. On était las de la guerre, las des victoires, et, nous le disons avec douleur, trop disposé à subir des revers et des défaites, comme le juste retour de la fortune. La France, épuisée par tant de sacrifices, manquait à elle-même et à sa mission. Fatiguée du joug impérial, elle s'accoutumait volontiers à cette idée, qu'après tout il ne s'agissait que de Napoléon et non du pays, et que si l'on succombait dans la lutte engagée avec l'Europe, un seul homme serait vaincu, et non la nation. Ce système était commode pour la peur et l'égoïsme; l'esprit de parti n'avait garde de le contrarier. Le patriotisme vivait encore avec énergie dans les âmes d'élite, sous le toit du pauvre, dans les camps; il s'était refroidi dans les hautes régions sociales, et la société officielle (pour employer une expression de date récente) aspirait à en finir avec l'empereur, et avec les continuels sacrifices d'hommes et d'argent que son ambition rendait nécessaires.

Vœux du parti libéral. Le parti républicain cessait de se montrer. Comme il sentait bien qu'après tout Napoléon c'était la révolution incarnée, il devinait que les triomphes des rois étrangers, s'ils s'accomplissaient, mettraient fin à tout ce qui subsistait encore en France des théories de 1789 et des souvenirs de la terrible époque conventionnelle : aussi le parti républicain se trouvait disposé à pardonner à Napoléon, et à identifier en sa personne la cause de la révolution et celle de la patrie. « Qu'il triomphe et qu'il meure ! » s'écriait madame de Staël, l'une des victimes du régime impérial; et ce cri résumait les vœux, les espérances et les rancunes de ceux qu'on aurait pu appeler les amis de la liberté.

Digitized by Google

Dans les rangs de l'armée, un autre symptôme plus décourageant encore se manifestait : les conscrits, arrachés presque enfants au foyer de la famille, commençaient à ne marcher, pour se rendre dans les villes de dépôt ou dans les camps, que contraints par la force et escortés par la gendarmerie à cheval ; la plupart de ces malheureux jeunes gens, épuisés par la longueur de la route et par la fatigue prématurée des exercices militaires, périssaient dans les hôpitaux, en maudissant les douloureuses nécessités de la guerre. Quant aux maréchaux et aux généraux, s'ils obéissaient encore, c'était en murmurant, et en se demandant avec tristesse s'ils étaient donc condamnés à y passer jusqu'au dernier? Napoléon les avait enrichis; il leur avait prodigué l'or, les dotations, les titres, les majorats; il les avait mariés à de nobles héritières; et presque tous convoitaient le repos, la sécurité, le bien-être, dont des luttes incessantes les éloignaient de plus en plus. Presque tous s'accordaient, sans y regarder de trop près, à déplorer l'ambition insatiable de l'homme dont ils croyaient avoir fait la fortune et la gloire, et qui (ils osaient le dire) avait l'ingratitude d'exploiter jusqu'au bout leur courage et leur sang. Et pourquoi cet homme ne consentait-il pas à une paix devenue indispensable? Pourquoi rêvait-il sans relâche la souveraineté universelle, au lieu de jouir du repos, et de le procurer à ses vieux compagnons las et enrichis? Voilà comme on raisonnait dans les hôpitaux, sous la tente et dans les camps; et le prétexte commode du bien public

Nov. 1813. Lassitude de l'armée et de ses chefs.

Digitized by Google

Nov. 1813. cachait tant bien que mal tout ce que ces considérations renfermaient d'injustice et d'égoïsme.

Activité, organisation et démarches du parti royaliste.

Le parti royaliste avait conservé ses cadres et ses chefs, bien qu'il n'eût pas d'armée. Les campagnes de Moscou et de Leipsick firent comprendre aux amis des Bourbons exilés que sur les débris de l'empire la fleur de lis pouvait croître et refleurir. Les espérances qu'ils avaient nourries durant la dernière période du consulat, à l'époque de la conspiration de Georges, se réveillèrent plus ardentes que jamais; et, comme la fin de la puissance napoléonienne semblait apparaître, les chefs et les agents de la cause royaliste recommençaient à s'agiter et à se concerter. Un assez grand nombre de partisans fidèles des Bourbons se mirent en correspondance active avec Louis XVIII et avec M. le comte d'Artois : leur mission, à l'intérieur et au dehors, consistait à faire comprendre aux cabinets et aux peuples qu'aucune paix ne serait possible ni durable qu'avec le retour des princes légitimes. Ces derniers étaient sans cesse représentés comme pouvant seuls servir d'arbitres entre la France et l'Europe, et sauver la nationalité française en s'interposant au nom de leurs droits et des droits du pays. On parlait de la douceur de leur caractère; on opposait les traditions de l'ancien régime aux misères de la situation présente, et au gouvernement de fer sous lequel on avait encore à vivre; on promettait d'abolir la conscription, les droits réunis, ces deux fléaux que repoussait le peuple; et le principal conseiller de Louis XVIII,

Digitized by Google

M. le comte de Blacas-d'Aulps, adressait à ses agents et à ses affiliés les instructions confidentielles qui résumaient ainsi leurs nouveaux devoirs : « Le roi que vous voulez servir a l'équité de saint Louis, la munificence de François Ier, la magnanimité de Henri IV : tel est le prince que vous pouvez concourir à replacer sur le trône de ses ancêtres. En me chargeant de vous offrir une mission, le roi n'a pas entendu vous jeter dans des intrigues politiques ; il s'agit moins de nouer une conspiration contre Bonaparte, que de faire connaître aux Français, et surtout aux principaux conseillers de l'usurpateur, les intentions généreuses de mon maître. Si vous les disposez à voir tomber cet homme avec indifférence, ils se défendront sans énergie. Le passage du despotisme à la puissance légitime sera à peine sensible. C'est le vœu du roi, et c'est à vous qu'il daigne confier l'accomplissement d'un vœu si digne du descendant de Henri IV. » Comme on le voit, ce système tendait à détacher la France de l'empereur, à séparer les deux causes, et à faire abstraction d'un homme en présence de la patrie. Pourquoi fallait-il qu'en face d'une invasion étrangère ce même homme fût redevenu le drapeau et l'épée de la patrie, de telle sorte qu'on ne pouvait vaincre l'un sans l'autre ? Nov. 1813.

A Caen, à Nantes, à Bordeaux, en Provence, les gentilshommes qui regrettaient si vivement le triomphe de la révolution commençaient à se concerter pour en préparer la ruine. La nation française, qui avait tant fait pour Napoléon, renonçait à le soutenir au prix de sacrifices impossibles, et elle lui reprochait

Digitized by Google

Nov. 1813. de ne lui avoir donné en échange qu'une glorieuse tyrannie. Elle assistait avec une sorte d'indifférence à la chute du colosse qui tombait devant elle. Cette disposition des esprits favorisait merveilleusement les espérances des Bourbons. De sa retraite d'Hartwell, du fond du comté de Buckingham, le chef de cette famille envoyait des émissaires sur le territoire français, et déterminait peu à peu d'importantes défections dans le parti impérial. Il accordait des blancs-seings et des lettres de sauvegarde aux fonctionnaires publics qui consentaient à se rattacher secrètement à sa fortune; il s'engageait à les maintenir dans leurs emplois. « Ces promesses du roi, disait encore en son nom M. de Blacas, ne sont que la suite des engagements qu'il a pris à la face de l'Europe, et qui ne lui laissent qu'à oublier les erreurs, récompenser les services, étouffer les ressentiments, légitimer les rangs, consolider les fortunes; à n'occasionner, en un mot, que la paisible transition des calamités et des alarmes présentes au bonheur et à la sécurité à venir. » M. de Talleyrand, trop habile pour ne pas pressentir la ruine prochaine de Napoléon, s'était mis clandestinement en rapport avec le roi, par l'intermédiaire du cardinal de Périgord, son oncle: l'ancien parti royaliste constitutionnel considérait M. de Talleyrand comme l'un de ses chefs, et cet appui inattendu n'était point à dédaigner pour Louis XVIII. Dans les hauts rangs de la hiérarchie impériale, plusieurs personnages considérables, on peut le croire, se disposaient également à rentrer en paix avec les Bourbons et à prêter la main à leurs es-

Digitized by Google

pérances; mais ces défections demeuraient scrupuleusement dans l'ombre, elles étaient plutôt promises que réalisées, et il suffisait au roi de savoir que la plupart des fonctionnaires qui courtisaient encore Napoléon ne lui seraient pas plus longtemps fidèles que la fortune. Louis XVIII connaissait les hommes, et les estimait assez peu : rien de ce qui se passait, en fait de découragement et de défections, ne lui semblait imprévu et sans exemple. Nov. 1813.

Le gouvernement impérial, instruit par sa police, savait que l'opinion se détachait de lui, et tenait pour suspecte la fidélité de plusieurs de ses partisans. Pour influer favorablement sur l'esprit public durant cette difficile année 1813, on avait recherché les moyens de réveiller un peu la popularité refroidie; on avait montré aux populations l'impératrice régente et le fils de l'empereur. Marie-Louise avait fait un voyage à Cherbourg; on avait dressé sur son passage de beaux arcs de triomphe, et des moissons de fleurs avaient été semées sur ses pas. L'impératrice était aimée; on parlait de sa bonté, de ses manières affables et timides; on respectait en elle l'épouse de Napoléon et la petite-fille de Marie-Thérèse. Les décrets et sénatus-consultes qui l'avaient déclarée régente, lui avaient réservé le droit de signer les actes généraux du gouvernement : elle avait exigé des ministres qu'on ne soumît jamais à sa signature une demande en grâce que des motifs impérieux de justice ne lui permettraient pas d'accueillir, et cette marque touchante de miséricorde lui avait concilié beaucoup de cœurs. Respectée, et environnée de prestige, elle se

Le gouvernement impérial cherche à réveiller sa popularité. — Rôle assigné à Marie-Louise.

Digitized by Google

Nov. 1813. livrait, d'ailleurs malgré elle, aux soins que réclamait l'expédition des affaires; elle présidait le conseil des ministres, au moins pour la forme, et elle entretenait une correspondance fréquente avec l'empereur.

Il y eut pour elle un moment bien douloureux: ce fut le jour où, à la nouvelle que l'empereur d'Autriche s'était rangé au nombre des ennemis de Napoléon, elle entrevit pour perspective son père détrônant son mari. Cependant elle dut se souvenir que son mariage l'avait rendue Française, et que de tristes devoirs lui étaient imposés contre sa première patrie. Le 7 octobre, elle s'était donc rendue au sénat, et avait proclamé les dangers de la France. En terminant son discours, elle avait fait entendre ces paroles : « Avant de monter sur le trône où m'ont appelée le choix de mon auguste époux et la volonté de mon père, j'avais la plus grande opinion du courage et de l'énergie de ce grand peuple: cette opinion s'est accrue tous les jours par tout ce que j'ai vu passer sous mes yeux. Associée depuis quatre ans aux pensées les plus intimes de mon époux, je sais de quels sentiments il serait agité sur un trône flétri et sous une couronne sans gloire. Français, votre empereur, la patrie et l'honneur vous appellent! » Pour toute réponse, le sénat avait ordonné une nouvelle levée de deux cent quatre-vingt mille hommes : mais ces hommes qu'on vouait ainsi à la guerre et à la mort, il fallait les trouver, et les familles épuisées ne savaient comment les livrer aux agents impériaux.

Le dirons-nous? Au milieu de préoccupations si poignantes, ceux que la conscription ou la ruine

Digitized by Google

n'atteignaient pas encore, ne semblaient pas avoir l'idée des misères et des périls du pays. Il y avait comme une abdication du sentiment patriotique; depuis treize ans, on avait cessé d'invoquer le dévouement à la France et à la liberté, et on avait substitué à ce langage des formules d'adulation et d'enthousiasme pour Sa Majesté l'empereur et roi, de classiques panégyriques en faveur de Napoléon le Grand. Tout cela avait produit des fruits; et en 1813, à force de ne plus entendre parler de la patrie, on avait oublié les devoirs qui nous lient à sa cause. Le despotisme recueillait la moisson qu'il avait semée. L'empereur et sa vaillante armée succombaient entre l'Elbe et le Rhin, et il n'était question à Paris que de ballets et de théâtres; l'Opéra-Comique jouissait d'une vogue brillante; on se passionnait pour ou contre un mime, un chanteur, un tragédien; des hommes qui auraient dû verser leur sang contre l'étranger colportaient de méchantes épigrammes, de folles caricatures, qui avaient pour but de présager *la chute du Corse*. On dansait, on donnait de grands repas; et quand on était en verve d'opposition et d'audace, on fredonnait les couplets du *Roi d'Yvetot*, œuvre du poëte Béranger, et l'on se plaisait à voir, dans cette grotesque peinture d'un roi fainéant et buveur, la critique très-audacieuse du gouvernement impérial. Nous ne savons pourquoi on a vécu sur cette idée, qui a quelque chose d'exagéré et de faux. Même sous Napoléon, on ne courait pas un grand danger à chanter les exploits bachiques d'un roi de boulevard; et nous eussions voulu, pour la gloire de Béranger, que son génie lui eût

Nov. 1813. Affaiblissement du sentiment patriotique.

Digitized by Google

Nov. 1813. inspiré, aux approches de l'invasion, des chants plus énergiques et plus dignes de la France. L'Allemagne s'enorgueillissait alors de ses Tyrtées, et la France, envahie et menacée, ne voyait éclore d'autre poésie que celle du *Caveau*. Mais passons.

Dispositions des puissances étrangères.

L'étranger avait des sujets de joie et d'orgueil sans cesse renaissants, à mesure que le typhus et les longues fatigues militaires achevaient de dissoudre notre armée et de dégarnir nos places du Rhin. L'ombre de Pitt devait tressaillir, en entrevoyant le succès de la politique implacable que le fils de lord Chatham avait imposée à son pays. La Russie était vengée, l'Allemagne se croyait affranchie ; et l'Italie elle-même, comme ces malades fatigués de la fièvre, qui se retournent sur leur lit d'agonie, s'imaginait qu'elle allait gagner un peu de bonheur à changer de maître. Quant aux souverains qui nous étaient demeurés fidèles, et spécialement aux rois de Danemark et de Saxe, le premier s'attendait à se voir dépouiller de la Norwége ; l'autre était conduit à Berlin, et traité en otage. Mais si les souverains, vainqueurs à Leipsick, se mettaient facilement d'accord lorsqu'il s'agissait de glorifier leur délivrance, ils s'entendaient assez mal pour résoudre les questions de l'avenir, et marquer le point où devaient s'arrêter leurs prétentions réciproques. L'Autriche était naturellement la moins impitoyable des puissances coalisées ; pourvu qu'on lui rendît les possessions dont elle s'était vue dépouiller depuis vingt ans, elle ne songeait nullement à rétablir en France l'ancienne dynastie et à consommer la ruine de l'époux de Marie-Louise ; elle se contentait de nous

Digitized by Google

assigner les Alpes et le Rhin pour limites. La Russie avait à venger de plus sinistres injures : elle voulait punir jusqu'au bout l'homme contre lequel protestaient les cendres de Moscou et plusieurs provinces désolées ; elle consentait à maintenir la France encore grande et forte, mais elle ne dissimulait pas sa haine contre la famille Bonaparte, et son désir d'en finir avec cette dynastie. Les Cosaques avaient à cœur d'entrer à Paris la lance au poing, et de laver les affronts de Borodino et de Smolensk. La Prusse, plus implacable encore, voulait reprendre à l'empire français les provinces rhénanes de la rive gauche : au nom de la cause allemande, elle exigeait que les peuples de ces contrées cessassent d'appartenir à la France ; elle proclamait que le Rhin est un fleuve allemand, et il n'y avait pas jusqu'à l'Alsace et à la Lorraine, unies à la France sous les Bourbons, dont elle ne contestât à notre pays la légitime possession. Toutefois, elle consentait à nous laisser la Belgique, la Savoie et le comté de Nice. L'Angleterre était seule à nous contester ces dernières conquêtes ; seule elle exigeait que la France fût réduite à ses limites de 1789. Il faut reconnaître néanmoins qu'elle ne s'opposait nullement à la convocation d'un congrès pacifique, dans lequel seraient soutenus les droits et les intérêts de notre pays ; c'est ce qui résulte de ce passage du discours de la couronne, prononcé le 4 novembre 1813, à l'occasion de l'ouverture de la session : « Je ne puis, disait le prince régent, je ne puis que déplorer profondément la continuation de cette longue guerre, et de tous les maux que l'insatiable ambition du chef de la

Nov. 1813.

Digitized by Google

Nov. 1813. France a depuis si longtemps infligés à l'Europe. Nulle idée d'exiger de la France des sacrifices d'aucune espèce, incompatibles avec son honneur ou ses justes prétentions comme nation, ne sera jamais, de ma part ou de celle de Sa Majesté, un obstacle à la paix. Le rétablissement de ce grand bienfait, sur des principes de justice et d'égalité, n'a jamais cessé d'être une de mes plus vives sollicitudes ; mais je suis convaincu qu'il ne peut s'obtenir que par la continuation des efforts qui ont déjà délivré une si grande partie de l'Europe de la domination de l'ennemi. »

La confédération du Rhin s'était dissoute, et l'Allemagne tout entière, rois et peuples, se levait contre nous. Le roi de Saxe, demeuré fidèle à Napoléon, fut traité en prisonnier de guerre; le grand-duc de Francfort, fugitif pour le même crime, fut rayé de la liste des princes souverains. Quelques Cosaques mirent fin à tout ce qui restait en Westphalie de la royauté de Jérôme Bonaparte ; et le prince héréditaire de Hesse-Cassel était rentré dans ses États. Bientôt les monarques alliés achevèrent de tout concerter, tant pour développer leurs moyens d'attaque que pour paralyser la défense de la France. Grâce à l'énorme supériorité du nombre, ils vinrent successivement à bout des garnisons françaises qui tenaient encore sur l'Elbe et sur l'Oder; et les capitulations accordées à ces vaillantes troupes furent audacieusement violées, afin d'empêcher qu'elles ne servissent à accroître le nombre des soldats dont Napoléon disposait encore. Ainsi la France se vit privée, en détail, du concours de plus de soixante mille

Digitized by Google

de ses fils. A Torgau, plus de vingt-cinq mille de ces braves périrent détruits par le typhus. Nov. 1813.

Le baron de Saint-Aignan, parent du duc de Vicence, était ministre de France à Weimar: lors du passage des empereurs d'Autriche et de Russie, ce diplomate, dont la fidélité à l'empereur était connue, fut pris, considéré comme prisonnier de guerre, et l'on donna ordre de le diriger sur la Bohême. Sur ses réclamations, on le conduisit auprès du comte de Metternich, et il en reçut un accueil flatteur, dû à son rang et à son caractère honorable. M. de Metternich saisit cette occasion de s'expliquer sur les intentions des puissances étrangères: « Nous voulions sincèrement la paix, dit-il, nous la voulons encore, et nous la ferons: il ne s'agit que d'aborder franchement et sans détours la question. La coalition restera unie. » M. de Saint-Aignan reçut ensuite le conseil d'aller à Tœplitz; il se rendit dans cette ville, et de là au quartier général de l'empereur d'Autriche, à Francfort. Le 8 novembre, il eut une nouvelle entrevue avec M. de Metternich; ce dernier s'ouvrit de nouveau à lui sur les dispositions des alliés. Il lui dit que l'esprit de modération présidait au conseil des puissances armées contre Napoléon; que les souverains coalisés ne se désuniraient pas, parce qu'ils voulaient conserver leur activité et leur force, et qu'ils étaient d'autant plus forts qu'ils étaient modérés; que personne n'en voulait à la dynastie de l'empereur Napoléon, pas même l'Angleterre; que si ce prince désirait une paix solide, il éviterait bien des maux à l'humanité et bien des dangers à la

Propositions transmises à Napoléon par l'intermédiaire de M. de Saint-Aignan.

Digitized by Google

Nov. 1813. France, en ne retardant pas les négociations; que les idées de paix que l'on concevait devaient donner de justes limites à la puissance de l'Angleterre, et, à la France, toute la liberté maritime qu'elle avait droit de réclamer; qu'il s'agissait de rétablir l'équilibre en Europe, et que l'empereur Napoléon ne devait plus prétendre à l'empêcher. Le lendemain, ce langage pacifique et conciliant de M. de Metternich fut sanctionné, en quelque sorte, par l'assentiment de M. de Hardenberg et de lord Aberdeen, représentants de la Prusse et de l'Angleterre. Le parlement anglais, il est vrai, ne pouvait pas le ratifier sans réserve, puisque les concessions qu'on faisait à la France la laissaient encore maîtresse de la Belgique et du port d'Anvers. Quoi qu'il en soit, M. de Saint-Aignan partit en courrier pour remettre à Napoléon les propositions des puissances continentales.

Napoléon hésite. Il fallait une réponse précise. Il était temps encore de sauver l'empire français et d'obtenir une paix honorable. L'ennemi semblait hésiter à franchir le Rhin, et il attendait la réponse de l'empereur : elle ne vint que trop tôt, et fut désastreuse pour les intérêts de ce prince. L'histoire concevra à peine que Napoléon, vaincu, fugitif, et rejeté sur son territoire avec les débris de son armée, désormais impuissante, ait hésité à souscrire aux *bases sommaires* de Francfort, alors que leur acceptation pouvait changer les destinées de la France. Le duc de Bassano répondit en son nom quelques phrases dilatoires; il éleva des difficultés et suscita des retards, en marchandant des concessions devenues indispensables: sa lettre se ter-

Digitized by Google

mina par la demande de la convocation d'un congrès européen à Manheim. Les alliés insistèrent, le 25 novembre, pour obtenir une adhésion sans réserve aux propositions pacifiques qu'ils avaient transmises par l'intermédiaire de M. de Saint-Aignan. Pendant que le temps se passait en vains pourparlers, les hostilités n'avaient point discontinué, les conséquences de la bataille de Leipsick s'étaient rapidement développées; l'ennemi entamait nos frontières; nos provinces du nord se détachaient l'une après l'autre de notre nationalité; et les choses en vinrent à ce point que lorsque l'empereur, averti par l'imminence du danger, se détermina enfin à souscrire aux propositions transmises de Francfort, il était trop tard : les événements autorisaient l'étranger à redoubler d'exigence; les dernières espérances d'une paix encore glorieuse s'étaient éteintes.

Nov. 1813.

L'empereur souscrit trop tard aux exigences de l'Europe.

Les départements de la trente-deuxième division militaire, à la nouvelle des événements de Leipsick, s'étaient souvenus qu'ils appartenaient à la vieille famille germanique; et tandis que les places fortes, telles que Brême et Hambourg, étaient encore maintenues par des garnisons sous le drapeau de la France, les villes de second ordre, les villages et les campagnes, se déclaraient ouvertement pour nos ennemis, et rejetaient notre joug. Le 2 novembre, les alliés prirent possession du Hanovre au nom du roi de la Grande-Bretagne, et le duc de Brunswick, l'implacable adversaire de Napoléon, rentra en souverain dans ses États héréditaires. Au midi, la défection de la Bavière ayant laissé le royaume d'Italie à décou-

Le colosse impérial tombe pièce à pièce.

Digitized by Google

Nov. 1813. vert du côté du Tyrol, le prince Eugène s'était vu forcé de se replier derrière l'Adige. Vers le même temps, le général Nugent, à la tête de quelques troupes anglaises, débarqua vers les bouches du Pô, occupa Ferrare et Ravenne, et organisa dans les contrées voisines des soulèvements contre la domination française. Joachim Murat, roi de Naples, tenait tout de son illustre beau-frère, son bâton de maréchal, sa couronne, sa grandeur : dès qu'il entrevit les symptômes avant-coureurs de la chute de Napoléon, il se montra disposé à séparer sa cause de celle de l'empereur, et il ouvrit avec les alliés des négociations qui devaient avoir pour but la conservation de son trône. L'Italie tout entière échappait à nos mains.

État des affaires en Espagne.

Du côté des Pyrénées l'ascendant des armes britanniques était un fait accablant qu'il fallait subir. Pampelune s'était rendue aux ennemis de la France, et l'armée anglaise avait franchi la Bidassoa. Le duc d'Albuféra se maintenait encore en Catalogne; mais c'était là un avantage illusoire, car il eût mieux valu pour l'empereur que l'armée de Suchet, renonçant à garder Barcelone, se portât sur les Pyrénées occidentales, et coopérât à la défense de nos frontières.

La Hollande secoue la domination de la France.

De toutes les contrées à qui la domination française avait été fatale, la Hollande était celle qui pouvait alléguer les plus dures épreuves : appauvrie par la destruction totale de son commerce, sacrifiée au système continental, elle s'était vue menacée d'une ruine rapide et désastreuse; et tandis que ses villes se dépeuplaient dans une progression effrayante,

Digitized by Google

les campagnes languissaient privées de bras et de culture; la misère était devenue inouïe dans une contrée qui ne prospère et ne vit que par la liberté du commerce: en quatre ans, la population d'Amsterdam, *la troisième ville de l'empire*, avait diminué de trente mille âmes. Dans les autres cités, beaucoup de propriétaires laissaient tomber en ruine leurs maisons, faute de pouvoir payer les taxes; dans quelques autres, les rues semblaient désertes; le manque de fonds ne permettait plus de réparer les digues qui disputent ce beau pays à la mer, et l'Océan avait déjà entamé sur plusieurs points ces remparts élevés par l'industrie humaine. En face de ces calamités permanentes, le peuple des Provinces-Unies regrettait amèrement la domination paternelle et toute nationale de la maison d'Orange, et, longtemps contenu par la crainte, il commençait à former des confédérations secrètes, destinées à affranchir le pays quand l'heure serait venue. L'Angleterre favorisait de tous ses efforts cette disposition des esprits. Enfin, la nouvelle des désastres subis par les Français en Allemagne réveilla tous les courages vers les bouches du Rhin et sur les rivages du Zuyderzée. Le lundi 15 novembre 1813, il suffit de quelques proclamations pour déterminer le soulèvement des habitants d'Amsterdam; le peuple de cette ville arbora le vieux drapeau néerlandais, au cri national de : Vive Orange (*Oranien-Boven*)! Les insurgés, agrafant à leurs chapeaux la cocarde des anciens stathouders, destituèrent les autorités françaises, et établirent un gouvernement provisoire ayant mission

Nov. 1813.

Digitized by Google

Nov. 1813. de régir le pays jusqu'au retour des souverains légitimes. Cet exemple fut immédiatement suivi par les départements des Bouches-de-l'Yssel, de l'Ems-Oriental, de l'Ems-Occidental, de l'Yssel-Supérieur et des Bouches-de-la-Meuse. L'ancien consul Lebrun, qui était gouverneur général de ces contrées, reconnut que toute résistance était impossible; il se retira devant la tempête, et la Hollande reconquit son indépendance.

Préludes des dernières convulsions de l'empire.

Nous allons maintenant assister aux dernières convulsions de l'empire. Un million d'hommes assiégeaient nos frontières, du nord au sud; l'Europe victorieuse campait sur l'Adige, sur les Pyrénées, sur l'Elbe, sur le Rhin; nous n'avions à lui opposer qu'une poignée de vétérans, et des gardes nationales déjà plusieurs fois décimées par la conscription : les familles n'avaient plus d'enfants à donner. En vain le gouvernement cherchait-il un secours dans la conscription : la France, comme un malade dont le sang a tari, se trouvait hors d'état de souscrire aux coupes réglées prescrites par le pouvoir impérial. Napoléon s'était retiré à Saint-Cloud : dominé par les événements, il ne s'arrêtait désormais à aucun scrupule de légalité lorsqu'il fallait agir; avant tout, il voulait préserver la France d'une invasion victorieuse, et si le sénat ne lui avait pas conféré la dictature, il n'en était pas moins dictateur. De sa propre autorité il augmenta la contribution mobilière et l'impôt sur le sel; vainement aurait-il eu recours à un emprunt, les gens de finance refusaient de prêter au trésor : il fallait donc avoir recours à ce banquier multiple et

Digitized by Google

impérissable qu'on appelle le peuple. Quant aux levées d'hommes, le sénat ne les marchandait pas : en peu d'années il avait appelé aux armes onze cent mille conscrits; il en accorda encore trois cent mille qui devaient être pris dans dix classes différentes (15 novembre). Quelques changements ministériels eurent lieu : l'empereur voulait avoir sous la main des instruments moins usés et plus énergiques. M. de Caulaincourt fut appelé aux affaires étrangères; M. Molé reçut la dignité de grand juge; M. Maret redevint ministre d'État. Un sénatus-consulte, qui parut attentatoire à la constitution, ordonna qu'à l'avenir le président du corps législatif serait nommé par l'empereur: cette haute fonction fut attribuée à Regnier, duc de Massa, ancien ministre de la justice. M. de Talleyrand fut rappelé aux conseils intimes de l'empereur : on se défiait de son dévouement, mais on avait foi en son habileté profonde; et d'ailleurs il fallait l'avoir pour ami ou pour ennemi, et le choix ne pouvait être douteux. L'un des premiers conseils de M. de Talleyrand fut de rentrer en paix, s'il était possible, avec l'Espagne et avec le pape. Napoléon sentait bien qu'il fallait résoudre cette double difficulté; et l'opinion de M. de Talleyrand ne put que l'affermir dans la résolution qu'il avait prise de rendre à Ferdinand VII sa couronne, et au vénérable Pie VII la possession de Rome et des légations. Dans ce but, des négociations furent ouvertes: mais que pouvaient désormais des concessions arrachées par la nécessité poignante? Nov. 1813.

Le comte de Laforest, diplomate fort habile, et de-

Digitized by Google

Nov. 1813. Négociations avec Ferdinand VII.

puis longtemps initié aux affaires d'Espagne, se rendit à Valençay auprès du jeune prince des Asturies, et lui soumit des ouvertures pacifiques. Ferdinand était un homme de peu de génie et d'un caractère sans dignité; mais il n'en pressentit pas moins (circonstance bien naturelle) que si Napoléon consentait à ouvrir de semblables négociations, c'est qu'il se trouvait réduit à de bien fâcheuses extrémités. Loin donc d'accueillir avec empressement les avances de l'empereur, il se tint sur la réserve, et déclara que, ne pouvant disposer des volontés du peuple espagnol, il demandait du temps pour réfléchir et prendre conseil. Cette attitude était sage et courageuse, mais le prince des Asturies se lassa d'y être fidèle. Deux jours après sa réponse à M. de Laforest, il témoigna le plus vif désir d'entrer en négociation avec l'empereur; et, pour exciter moins de défiance, il ne dédaigna pas d'employer la ruse, et de témoigner le plus vif désir de contracter une alliance matrimoniale avec la dynastie des Bonaparte, avec la fille aînée du roi Joseph. Ce luxe de protestations ne trompa guère l'empereur; mais, avant tout, il lui importait de terminer la guerre d'Espagne, et de fermer, du côté des Pyrénées, la frontière de l'empire à l'invasion étrangère. Un traité fut donc discuté de part et d'autre entre Napoléon et le captif de Valençay; et, pour base de la négociation, l'empereur consentit à reconnaître la royauté de Ferdinand VII et l'intégrité du territoire espagnol. Pendant que l'on cherchait à s'entendre sur les questions de détail, une indiscrétion de M. de Talleyrand fit connaître au généralissime anglais les

Digitized by Google

circonstances principales de cette affaire. Lord Wellington comprit sur-le-champ qu'une restauration monarchique, opérée en Espagne par les soins de Napoléon lui-même, allait créer à l'armée anglaise une situation d'isolement et des difficultés sans nombre : son premier soin fut donc de donner l'éveil aux cortès et à la régence espagnole; et l'assemblée nationale rendit un décret célèbre qui, afin de sauvegarder la constitution libérale promulguée à Cadix en 1812, soumettait le rétablissement de la royauté de Ferdinand VII à un ensemble de conditions devant lesquelles l'absolutisme devait reculer. Tout cela prit beaucoup de temps, et les infants d'Espagne ne quittèrent Valençay que vers le milieu du mois de mars de l'année suivante. En attendant, l'indépendance de l'Espagne était reconnue par l'empereur, et la royauté de Joseph cessait d'exister. Nov. 1813.

Une négociation parallèle avait été ouverte sans succès avec le vénérable Pie VII : Napoléon offrait de rendre au saint-père la ville de Rome et les légations, à la seule condition que le pape s'engagerait à ne point traiter avec les Anglais. Le pape répondit qu'il n'écouterait aucune proposition, parce que la restitution de ses États était un acte de justice, et ne pouvait devenir l'objet d'un traité; qu'en outre, tout ce qu'il ferait hors de Rome paraîtrait l'effet de la violence, et serait un scandale pour le monde chrétien. Le saint-père ajouta : « Il est possible que nos péchés ne nous rendent pas digne de revoir Rome; mais nos successeurs recouvreront les États qui leur appartiennent. Au surplus, on peut assurer l'empe- Négociations avec Pie VII.

Digitized by Google

Déc. 1813. reur que nous ne sommes pas son ennemi : la religion ne nous le permettrait pas. Nous aimons la France. » Le vénérable chef de l'Église rendait hommage à la vérité en déclarant qu'il aimait la France et l'empereur; et, ce qui aurait pu à bon droit le surprendre, s'il n'eût envisagé que les persécutions impies dirigées contre lui depuis huit ans, l'empereur, de son côté, ne le considérait pas comme un ennemi, mais comme un obstacle qu'il fallait briser. Dans les rapports intimes, Napoléon aimait à honorer la douceur angélique et l'ineffable bonté de l'héritier de saint Pierre, captif et confesseur.

La Suisse se détache de notre alliance et ouvre son territoire aux armées de la coalition.

La Suisse, dont la neutralité suffit pour garder une partie considérable de nos frontières, était depuis douze ans vassale de Napoléon : comme elle assistait enfin aux revers de la France, elle se prêta volontiers à des combinaisons politiques qui avaient pour but d'assurer son propre affranchissement, et de la détacher de notre amitié : les agents de la coalition obtinrent sans peine des autorités suisses qu'elles ouvriraient leur territoire aux armées dirigées contre nous. Et tandis que cette nation alliée se retournait ainsi contre l'empereur, le roi de Danemark lui-même, notre dernier ami en Europe, se trouvait dans la nécessité d'unir ses forces à celles de nos adversaires, et de se ranger sous les drapeaux de la grande ligue continentale.

Les étrangers se déterminent à envahir la France.

Les événements se hâtaient : toutes les espérances pacifiques s'éteignaient l'une après l'autre, et le parti de la guerre à outrance l'emportait enfin dans les conseils de l'Europe. Le 1^er^ décembre, l'invasion fut décidée

Digitized by Google

à Francfort; et, le 7 du même mois, fut officiellement publiée la déclaration des rois étrangers. Il y était dit: « Les puissances alliées ne font pas la guerre à la « France, mais à cette prépondérance hautement an- « noncée, à cette prépondérance que, pour le mal- « heur de l'Europe et de la France, l'empereur Napo- « léon a trop longtemps exercée hors des limites de « son empire. La victoire a conduit les armées al- « liées sur le Rhin. Le premier usage que LL. MM. « II. et RR. en ont fait a été d'offrir la paix à S. M. « l'empereur des Français. Une attitude renforcée par « l'accession de tous les souverains et princes d'Alle- « magne n'a pas eu d'influence sur les conditions de « la paix : ces conditions sont fondées sur l'indépen- « dance de l'empire français, comme sur l'indépen- « dance des autres États de l'Europe. Les vues des « puissances sont justes dans leur objet, généreuses « et libérales dans leur application, rassurantes pour « tous, honorables pour chacun. Les souverains alliés « désirent que la France soit grande, forte et heu- « reuse, parce que la puissance française, grande et « forte, est une des bases fondamentales de l'édifice « social. Ils désirent que la France soit heureuse, que « le commerce français renaisse, que les arts, les « bienfaits de la paix refleurissent, parce qu'un grand « peuple ne saurait être tranquille qu'autant qu'il est « heureux. Les puissances confirment à l'empire fran- « çais une étendue de territoire que n'a jamais connue « la France sous ses anciens rois, parce qu'une nation « valeureuse ne déchoit pas pour avoir, à son tour,

Déc. 1813. — Déclaration des puissances.

Digitized by Google

Déc. 1813. « éprouvé des revers dans une lutte opiniâtre et san-
« glante, où elle a combattu avec son audace accoutu-
« mée. Mais les puissances aussi veulent être libres,
« heureuses et tranquilles. Elles veulent un état de
« paix qui, par une sage répartition de forces, par
« un juste équilibre, préserve désormais les peuples
« des calamités sans nombre qui, depuis vingt ans,
« ont pesé sur l'Europe. Les puissances alliées ne
« poseront pas les armes sans avoir atteint ce grand
« et bienfaisant résultat, ce noble objet de leurs ef-
« forts. Elles ne poseront pas les armes avant que
« l'état politique de l'Europe soit de nouveau raf-
« fermi, avant que des principes immuables aient
« repris leurs droits sur de vaines prétentions, avant
« que la sainteté des traités ait enfin assuré une
« paix véritable à l'Europe. » Il nous en coûte, à nous Français, d'avoir à reconnaître que ce langage était à la fois équitable et modéré, et que cette déclaration des souverains ennemis laissait encore à l'empereur et à la patrie la ressource d'obtenir une paix honorable. Par l'opiniâtre orgueil de Napoléon, nous fûmes condamnés à subir les désastres de l'invasion, et la perte des provinces que tant de sang avait achetées dans les guerres de la république. Il y avait loin de la déclaration de Francfort à l'imprudent manifeste du duc de Brunswick, en 1792. C'est qu'en l'année 1813 le monde connaissait, par une terrible expérience, tout ce qu'il y a de vigueur et de dévouement sur le sol de notre pays; c'est qu'il avait appris à nous respecter.

Digitized by Google

Un dernier coup avait été épargné à Napoléon : son beau-frère et son vassal, le roi de Naples, se chargea de le lui porter. Déc. 1813.

On se rappelle qu'après la défection de la Bavière, le prince Eugène, se trouvant découvert sur son flanc gauche et tourné du côté du Tyrol, s'était vu forcé de se replier sur l'Adige, où il tenait encore en échec les armées autrichiennes. Eugène avait son quartier général à Vérone; le général Hiller, qui commandait les forces ennemies, campait à Vicence ; Trieste et l'Illyrie étaient au pouvoir des Autrichiens ; Usopo, Palma-Nuova et Venise tenaient encore pour Napoléon. Les alliés firent offrir à Eugène de le reconnaître pour roi d'Italie, s'il voulait séparer sa cause de celle de l'empereur : c'était lui tendre un piége peu honorable ; mais il sut demeurer fidèle, et il répondit qu'*il aimait mieux redevenir soldat que souverain avili.* On a cherché à établir que ses refus n'étaient point sincères : pour l'honneur du cœur humain, nous aimons à refuser à de semblables insinuations la sanction de l'histoire. Eugène Beauharnais demeure fidèle à l'empereur.

La conduite de Joachim ne fut que trop différente. En le quittant à Erfurt le 24 octobre, l'empereur lui avait dit, en lui laissant carte blanche : « Souvenez-vous toujours que vous êtes prince fran-« çais ! » Murat l'oublia en face de la fortune contraire. Au lieu de nous rester fidèle, il se berça follement de l'idée de relever à son profit le drapeau de l'indépendance italienne, et de ranger la Péninsule tout entière sous sa domination. Pour réaliser une semblable pensée, il avait besoin de l'appui Défection de Murat.

Digitized by Google

Déc. 1813. de l'Angleterre; et déjà Murat avait lieu de croire que ce concours des ennemis de la France ne lui manquerait pas. Le 1^er^ décembre, le duc d'Otrante, chassé de son gouvernement d'Illyrie par l'insurrection, se rendit à Naples; il avait reçu de l'empereur mission de s'assurer des intentions secrètes de Murat, et, au besoin, de stimuler le dévouement de ce prince. Murat, ayant deviné qu'il était observé, se répandit en protestations de fidélité, et il réussit à donner le change à Fouché. Pendant qu'il masquait adroitement sa prochaine défection, il prêtait l'oreille aux propositions fallacieuses des alliés; enfin, le 25 décembre, persuadé que le moment était venu de se soustraire à la suzeraineté de Napoléon, et de se maintenir dans une neutralité qui équivalait pour la France à une défection, il cessa de laisser ignorer ses intentions à l'empereur. Ce même jour donc, il écrivit à Napoléon pour le prier de lui permettre de demeurer neutre; sinon, il demandait, pour prix de son concours, que l'indépendance italienne fût reconnue, et que toutes les provinces situées en deçà du Pô fussent réunies à la couronne de Naples. Peu de jours après, et sans attendre la réponse de l'empereur, il notifia à Napoléon que, dominé par des circonstances majeures, et placé entre deux extrémités également fatales pour lui, il se voyait dans la douloureuse nécessité de séparer sa cause de celle de la France, et de se ranger au nombre des souverains coalisés contre nous. En même temps il prescrivit à son armée de se porter vers le nord, d'occuper Rome et les Marches, et de ne combattre que pour

Digitized by Google

l'indépendance de l'Italie. La défection de Murat nous enlevait l'Italie. Déc. 1813.

Cependant Napoléon ouvrit en grande pompe la session législative. Le sénat, le conseil d'État, le corps législatif, l'élite de la magistrature, tous les corps publics, présents ou représentés à cette cérémonie, gardaient un morne silence; l'empereur montrait un visage triste et calme; une émotion silencieuse régnait dans les tribunes et autour du palais : « D'éclatantes victoires, dit Napoléon, ont illustré « les armées françaises dans cette campagne; des « défections sans exemple ont rendu ces victoires « inutiles : tout a tourné contre nous. La France même « serait en danger, sans l'énergie et l'union des Fran- « çais. Dans ces grandes circonstances, ma première « pensée a été de vous appeler près de moi : mon « cœur a besoin de la présence et de l'affection de « mes sujets. Je n'ai pas été séduit par la prospérité : « l'adversité me trouverait au-dessus de ses attein- « tes. J'ai plusieurs fois donné la paix aux nations, « lorsqu'elles avaient tout perdu. D'une part de mes « conquêtes, j'ai élevé des trônes pour des rois qui « m'ont abandonné. J'avais conçu et exécuté de « grands desseins pour la prospérité et le bonheur « du monde : monarque et père, je sens ce que la « paix ajoute à la sécurité des trônes et des familles. « Des négociations ont été entamées avec les puis- « sances coalisées... De nouveaux retards, *qui ne* « *sont pas attribués à la France*, ont différé la so- « lution que presse le vœu du monde. *Rien ne s'op-* « *pose de ma part au rétablissement de la paix.* Je

L'empereur ouvre la session législative.

Digitized by Google

Déc. 1813. « connais et je partage tous les sentiments des Fran-
« çais : je dis des Français, parce qu'il n'en est au-
« cun qui désire la paix aux dépens de l'honneur.
« — Sénateurs, conseillers d'État, députés au corps
« législatifs, vous êtes les organes naturels de ce
« trône : c'est à vous de donner l'exemple d'une éner-
« gie qui recommande notre génération aux généra-
« tions futures. Qu'elles ne disent pas de nous : *Ils*
« *ont sacrifié les premiers intérêts du pays ! ils ont*
« *reconnu les lois que l'Angleterre a cherché en vain*
« *pendant quatre siècles à imposer à la France !*
« Mes peuples ne peuvent craindre que la politique
« de leur empereur trahisse jamais la gloire natio-
« nale. De mon côté, j'ai cette confiance que les
« Français seront constamment dignes d'eux et de
« moi. » Ainsi l'empereur faisait appel à la nationalité du pays et au courage des pouvoirs publics; mais les corps de l'État, les chefs de l'armée, les courtisans et les grands fonctionnaires, sentaient déjà défaillir leur persévérance et leur fidélité. Les uns fléchissaient avec la fortune, et cherchaient de quel point de l'horizon devait s'ouvrir un port où il leur serait donné de se soustraire, eux et leur orgueil, au grand naufrage de la patrie ; les autres, et parmi eux plusieurs maréchaux et un grand nombre de compagnons d'armes que l'empereur avait comblés d'honneurs et de richesses, entrevoyaient avec inquiétude leur avenir menacé : ils aspiraient au repos, ils maudissaient secrètement l'humeur guerrière de leur maître, et ne retrouvaient plus, pour le servir, l'élan de leurs premières campagnes. Napoléon, au con-

Digitized by Google

traire, avait subitement grandi jusqu'au niveau de son malheur : il était prêt à recommencer les prodiges de Lodi et d'Arcole, à égaler Annibal, à faire revivre César. Déc. 1813.

Deux jours après, le 21 décembre, un décret de l'empereur autorisa le sénat et le corps législatif à nommer deux commissions extraordinaires, composées de cinq membres, non compris les présidents, qui devaient prendre connaissance des pièces relatives aux négociations qui avaient échoué. La commission extraordinaire du sénat se composa de MM. de Fontanes, de Talleyrand, de St.-Marsan, Barbé-Marbois et de Beurnonville, assistés du président, M. de Lacépède; le corps législatif désigna MM. Raynouard, Lainé, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran. Des conférences s'établirent immédiatement entre ces divers commissaires et les ministres de l'empereur. La commission nommée par le sénat ne démentit pas le dévouement connu de cette assemblée; mais les délégués du corps législatif se montrèrent animés de dispositions défiantes et hostiles. Il semblait que ces commissaires oubliassent les périls pressants de la patrie, pour ne songer qu'à exhumer les droits inopportuns de la liberté parlementaire. Ils parlaient de paix, et, sans contredit, le devoir de l'empereur était de conclure aux meilleures conditions possibles une paix honorable; mais rien ne devait porter plus d'obstacles à cette paix, que l'évidence d'une scission entre le gouvernement de Napoléon et les représentants de la France. Qui pouvait arrêter l'étranger, s'il ap-

Commissions nommées par le sénat et le corps législatif.

Digitized by Google

Déc. 1813. prenait que notre pays marchandait le dévouement et la résistance?

Le sénat ne cesse d'adhérer à la cause de l'empereur.

La commission du sénat fit son rapport : il était prudent, patriotique, et très-habilement calculé pour disposer favorablement les puissances étrangères. On y faisait l'éloge de Bernadotte, « ce prince né avec tous les sentiments français dans le pays où ils ont peut-être le plus d'activité; » et l'on espérait que *le guerrier qui défendait autrefois la France* ne demeurerait pas longtemps contre elle. Le rédacteur, M. de Fontanes, ajoutait encore : « Rappelons-nous qu'un monarque du Nord, et le plus puissant de tous, mettait naguère au nombre de ses titres de gloire l'amitié du grand homme qu'il combat aujourd'hui. Nos regards tombent avec confiance sur cet empereur que tant de nœuds joignent au nôtre, qui nous fit le plus beau don dans une souveraine chérie, et qui voit dans son petit-fils l'héritier de l'empire français. Avec tant de motifs pour s'entendre et se réunir, la paix est-elle si difficile? » Le rapport se terminait ainsi : « La France a reçu quelques atteintes, mais elle est loin d'être abattue : elle peut être fière de ses blessures comme de ses triomphes passés. Le découragement dans le malheur serait encore plus inexcusable que la jactance dans le succès. Ainsi, en invoquant la paix, que les préparatifs militaires soient partout accélérés, et soutiennent la négociation. Rallions-nous autour de ce diadème où l'éclat de cinquante victoires brille à travers un nuage passager! La fortune ne manque pas longtemps aux nations

Digitized by Google

qui ne se manquent pas à elles-mêmes. Cet appel à l'honneur national est dicté par l'amour même de la paix, de cette paix qu'on n'obtient point par la faiblesse, mais par la constance; de cette paix enfin que l'empereur, par un nouveau genre de courage, promet d'accorder au prix de grands sacrifices. Nous avons la douce confiance que ses vœux et les nôtres seront réalisés, et que cette brave nation, après de si longues fatigues et tant de sang répandu, trouvera le repos sous les auspices d'un trône qui eut assez de gloire, et qui ne veut plus s'entourer que des images de la félicité publique. » Après avoir entendu la lecture de ce rapport, le sénat vota une adresse qu'il vint lui-même présenter à Napoléon. L'assemblée donnait au maître un dernier gage de foi; elle osait prendre contre l'Europe cet engagement qui, pour être sublime, aurait dû être tenu jusqu'au bout: « Nous combattrons, nous mourrons pour la patrie, « entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de « nos enfants! » Napoléon répondit, avec l'effusion du désespoir: « Sénateurs, je suis sensible aux sen- « timents que vous m'exprimez!... Ma vie n'a qu'un « but, le bonheur des Français. Cependant le Béarn, « l'Alsace, la Franche-Comté, le Brabant, sont en- « tamés. Les cris de cette partie de ma famille me « déchirent l'âme! J'appelle les Français, au secours « des Français! J'appelle les Français de Paris, de la « Bretagne, de la Normandie, de la Champagne, de « la Bourgogne et des autres provinces, au secours de « leurs frères! Les abandonnerons-nous dans leur « malheur? Paix et délivrance de notre territoire!

Déc. 1813.

Digitized by Google

Déc. 1813. « doit être notre cri de ralliement. A l'aspect de ce « peuple en armes, l'étranger fuira, ou signera la paix « sur les bases qu'il a lui-même posées. Il n'est plus « question de recouvrer les conquêtes que nous avions « faites. » Ainsi Napoléon annonçait au pays que déjà le pied des étrangers foulait notre sol, et que nos frontières étaient franchies; ainsi les illusions de sa politique aventureuse venaient de s'évanouir. Il faut le dire d'ailleurs, en ce moment extrême où, pour arriver à Napoléon, l'ennemi passait par la France, la cause de l'empereur était celle de la patrie. Qu'importait alors qu'il nous eût lui-même poussés à cet abîme de maux? que son injuste ambition eût fait couler notre sang par fleuves, et accumulé sur nous d'immenses misères? Les armées de l'Europe envahissaient la France, et la guerre redevenait sainte.

Indépendance inopportune du corps législatif.

Le corps législatif ne sut pas le comprendre : après quatorze ans de servilité et de silence, cette assemblée, qui avait eu sa part de complicité dans toutes les mesures despotiques, aurait pu se faire pardonner ses antécédents en réclamant une place dans la défense commune : c'était son devoir de s'ensevelir sous les ruines qu'elle avait peut-être contribué à préparer. L'histoire dira qu'elle recula devant cette mission, et qu'elle n'osa signaler son existence que pour ajouter aux obstacles du moment. Elle se ressouvint bien tardivement que la constitution avait fait d'elle un corps politique; elle eut le courage de prendre une attitude irritée ou malveillante, et de balbutier le nom de la liberté alors qu'il ne pouvait être question

Digitized by Google

que de combattre. Fatale aberration de l'esprit de parti! ceux qui manquaient ainsi aux besoins de la France étaient pourtant des hommes honorables, d'une vertu longtemps éprouvée, et qui croyaient n'obéir qu'à l'impérieuse nécessité de la conscience : tant il est vrai qu'au milieu des orages politiques, les meilleurs sont aveuglés et font fausse route! Et qui, dans ces jours où les principes et les faits sont si étrangement confondus, jugera les autres sans se condamner lui-même? Déc. 1813.

Rapport et adresse du corps législatif.

La commission désignée par le corps législatif s'assembla chez Cambacérès, sous la présidence du duc de Massa. Des paroles amères furent échangées entre ce délégué de l'empereur et les législateurs; M. Raynouard ayant fait une allusion flatteuse à l'ancien régime monarchique, le duc de Massa lui reprocha de tenir un langage inconstitutionnel : « Il n'y a ici d'inconstitutionnel que votre présence! » lui répondit M. Flaugergues. La commission chargea M. Lainé de la rédaction du rapport. Dans ce travail, qui fut soumis au corps législatif le 28 décembre, on réclamait le maintien des garanties constitutionnelles, et, pour la nation française, le libre exercice de ses droits politiques. On insinuait que la France ne consentirait qu'à ce prix à s'associer à la résistance organisée contre l'ennemi du dehors. On laissait entendre bien clairement que l'empereur devait se résigner à la paix en consentant à des sacrifices plus étendus que ceux auxquels il avait adhéré. Les conclusions de ce rapport furent adoptées, et une

Digitized by Google

Janv. 1814. adresse, rédigée dans ce sens, fut votée en comité secret. Ainsi allait s'ouvrir l'année 1814.

Colère de l'empereur. — Discours de Napoléon à la députation du corps législatif.

L'empereur aurait pu dissimuler la portée de la résolution prise par le corps législatif; il y aurait eu habileté et modération à ne point révéler au pays les tendances d'une assemblée qui, pour tenir un langage inopportun, n'était encore ni haineuse ni hostile. Il préféra commettre l'imprudence de donner à la démarche du corps législatif la signification d'un acte factieux et d'un refus de concours, et il eut le tort grave de céder aux conseils de la colère. Le premier jour de l'année 1814, la députation du corps législatif s'étant rendue aux Tuileries pour présenter ses hommages à Napoléon, l'empereur ne craignit pas de lui adresser sans ménagements, et avec une trivialité de style qui parut étrange, les reproches que la conduite de l'assemblée lui parut mériter : « J'ai « supprimé votre adresse, dit-il; elle était incen- « diaire... M. Lainé est un méchant homme et un « agent de l'Angleterre... Ce n'est pas dans le moment « où l'on doit chasser l'ennemi de nos frontières que « l'on doit exiger de moi un changement dans la « constitution : il faut suivre l'exemple de l'Alsace, « de la Franche-Comté et des Vosges. Les habitants « s'adressent à moi pour avoir des armes... Vous « n'êtes point les représentants de la nation... Je vous « ai rassemblés pour avoir des consolations : ce n'est « pas que je manque de courage, mais j'espérais « que le corps législatif m'en donnerait. Au lieu de « cela, il m'a trompé; au lieu du bien que j'en at-

Digitized by Google

« tendais, il m'a fait du mal; peu de mal cependant, Janv. 1814.
« parce qu'il n'en pouvait pas beaucoup faire... Moi
« seul je suis le représentant du peuple. Et qui de
« vous pourrait se charger d'un pareil fardeau? Qu'au-
« riez-vous fait dans les circonstances actuelles, lors-
« qu'il s'agit de repousser l'ennemi? Auriez-vous
« commandé les armées? auriez-vous eu assez de
« force pour supporter le poids des factions? Elles vous
« auraient écrasés, et vous auriez été anéantis par
« les faubourgs. Auriez-vous été plus puissants que
« l'assemblée constituante et la convention? Que sont
« devenus les Guadet et les Vergniaud? Ils sont morts,
« et votre sort eût été le même... Vous cherchez à
« séparer la nation de moi, parce que c'est à moi
« seul qu'on fait la guerre. Certes, il est honorable
« de voir diriger contre moi les efforts de nos enne-
« mis; ils savent bien que s'ils me renversaient, ils
« auraient de grands avantages sur la nation privée
« de son chef : loin de voir ce qui ne pouvait échap-
« per aux moins clairvoyants, vous avez servi nos
« ennemis... Vous exigez de moi ce que n'exigent
« pas les ennemis. S'ils me demandaient la Champa-
« gne, vous voudriez que je leur donnasse la Brie.
« Votre rapport est rédigé avec astuce... Deux ba-
« tailles perdues en Champagne eussent fait moins
« de mal... Comment pouvez-vous me reprocher mes
« malheurs, en disant que l'adversité m'a donné des
« conseils salutaires? Vous avez voulu me couvrir de
« boue; mais je suis de ces hommes qu'on tue, et
« qu'on ne déshonore pas... Qu'est-ce que le trône?
« Quatre morceaux de bois recouverts de velours :

Digitized by Google

Janv. 1814. « tout dépend de celui qui s'y assied... La France a « plus besoin de moi que je n'ai besoin d'elle... Vous « parlez d'abus, de vexations : je sais cela comme « vous; cela dépend des circonstances et du malheur « des temps. Pourquoi parler à l'Europe de nos dé- « bats domestiques? Il faut laver son linge sale en « famille. Qu'êtes-vous dans la constitution? Rien. « Vous n'avez aucune autorité; c'est le trône qui est « dans la constitution : tout est dans le trône et moi... « Je suis au-dessus de vos misérables déclamations... « Mes victoires écraseront vos criailleries... Dans « trois mois l'ennemi sera chassé du territoire; nous « aurons la paix, ou je serai mort, etc. » Ce langage violent et sans dignité produisit une fâcheuse impression, et augmenta l'irritation des esprits; il en fut de même d'un décret impérial rendu contre les lois, et qui prononçait l'ajournement du corps législatif.

Le corps législatif est ajourné.

Les armées ennemies franchissent la frontière.

Cependant tous les esprits étaient tournés vers la guerre : le 21 décembre, les premiers corps de l'armée du prince de Schwartzemberg avaient franchi le Rhin à Bâle. L'ennemi répandait partout des proclamations dans lesquelles il était dit qu'on ne faisait point la guerre à la France, et qu'on se bornait à vouloir briser le joug imposé à tous les peuples par le génie ambitieux de Napoléon. La grande armée autrichienne mit huit jours à défiler sur le pont de Bâle. De son côté, Blücher, à la tête de l'armée de Silésie, franchit le Rhin entre Coblentz et Manheim (31 décembre). Le lendemain, deux cent mille soldats étrangers avaient pénétré en France; neuf cent mille autres, menaçant à la fois toutes nos frontières, se préparaient à les

Digitized by Google

suivre : l'empire était entamé sur tous les points qui le rattachaient au continent, et les flottes anglaises bloquaient ses rivages. Janv. 1814.

Progrès rapides de l'invasion dans les départements de l'Est.

Dans les premiers jours de janvier, la Franche-Comté fut envahie ; l'avant-garde autrichienne du général Giulay occupa Vesoul, et le prince Aloys de Lichtenstein arriva sous les murs de Besançon. Peu de jours après, Dijon fut occupé par les réserves autrichiennes et une partie du corps de Colloredo ; le général de Wrède investit Huningue et Béfort, et la division Frimont, se portant sur Colmar, menaça la droite du duc de Bellune, qui était chargé de défendre le bas Rhin. Sur ces entrefaites, les corps ennemis aux ordres du duc de Wurtemberg et du général Wittgenstein, franchirent le Rhin sur deux points différents, et l'Alsace fut occupée par l'ennemi. Le duc de Raguse, qui avait mission de couvrir le fleuve, de Landau à Coblentz, n'avait pas quinze mille hommes sous ses ordres. Débordé de toutes parts et refoulé par la puissante armée de Blücher, il se vit contraint de se replier d'abord derrière la Sarre, puis derrière la Moselle. Le duc de Bellune, écrasé à son tour par des forces immenses, et ne pouvant leur tenir tête avec une poignée d'hommes, se crut forcé de se rejeter dans les défilés des Vosges, et, peu de jours après, sur la Meurthe : peut-être, en s'aidant du concours patriotique de la population, aurait-il pu réussir à se maintenir plus longtemps au pied des montagnes ; sa retraite découvrit la Lorraine et la haute Marne. Jamais, au surplus, lutte militaire ne s'était ouverte dans des conditions plus défavorables

Digitized by Google

Janv. 1814. pour la France. Les armées ennemies, au nombre de sept, réunissaient la masse prodigieuse de onze cent mille combattants. Napoléon ne pouvait leur opposer que de faibles troupes chassées de l'Espagne, et que des corps à peine organisés; le typhus avait achevé de détruire les régiments échappés au désastre de Leipsick; nos garnisons des villes du nord se trouvaient hors d'état de prendre part à la défense commune; nos places de la Belgique et du Rhin, bien que suffisamment pourvues, ne pouvaient fermer passage à l'ennemi; les départements de l'est, attaqués et envahis par cinq ou six cent mille hommes, leur en opposaient à peine soixante-douze mille.

L'étranger avait conçu un projet hardi: c'était de pénétrer à Paris par une marche rapide, et de surprendre Napoléon au centre même de ses opérations militaires. Napoléon avait cru à la fidélité de la Suisse, et, de ce côté, il n'avait porté que des forces peu considérables. Il savait que les alliés, déjà maîtres de la Hollande, pouvaient en quelques marches, par Wesel et Maëstricht, se porter au cœur de l'empire, et il s'était attendu à être principalement attaqué par la Belgique: aussi avait-il renforcé les troupes qui couvraient l'Escaut et Namur. Lorsqu'il reconnut son erreur, la Lorraine était déjà au pouvoir de l'ennemi: Metz, Sarrelouis, Luxembourg, Thionville étaient assiégés par les soldats de Blücher, et l'armée de Silésie, se dirigeant sur Joinville, Vitry et Saint-Dizier, se mettait en communication avec la grande armée austro-russe, qui déjà poussait des reconnaissances jusqu'à Bar-sur-Aube. Ces différentes marches, qui ame-

Digitized by Google

naient les armées étrangères au sein de la vieille France, ne s'étaient point opérées sans avoir rencontré, sur tous les points, une résistance honorable, mais inutile. Le pays, qu'on avait si longtemps bercé d'illusions, se voyait envahi avant même de s'être cru menacé, et la population n'avait point organisé la lutte. Janv. 1814.

Le duc de Trévise, hors d'état de tenir à Langres, se rejeta sur Chaumont. Trois mille Autrichiens se présentèrent aux portes de Genève : cette ville, bien que sans murailles, avait une garnison et pouvait se défendre. Abandonnée par le baron Capelle, préfet du Léman, elle tomba sans résistance au pouvoir de l'ennemi, et la route de Lyon fut ouverte. Sur ce point, le duc de Castiglione commandait un corps d'armée, et la population se montra disposée à repousser l'invasion. Cette attitude découragea un moment les troupes autrichiennes, qui se replièrent. Cependant toute la haute Bourgogne fut occupée par les colonnes étrangères : ajoutons que nos provinces de l'est étaient plutôt traversées que subjuguées, et que l'ennemi, inquiet et timide à mesure qu'il s'approchait de Paris, commençait à redouter de se trouver en face de Napoléon entre Paris et le Rhin. Toutefois, le 22 janvier, l'empereur Alexandre fit son entrée à Langres ; deux jours après, l'empereur d'Autriche, lord Castlereagh et M. de Metternich vinrent le rejoindre. Le même jour, le duc de Trévise, après un sanglant combat livré sur l'Aube, fut rejeté sur Vandœuvre. Le 23, le duc de Bellune, après avoir longtemps contenu l'ennemi derrière l'Ornain, dut évacuer Li-

Digitized by Google

Janv. 1814. gny. Le duc de Raguse évacua à son tour Verdun, et rejoignit à Saint-Dizier Ney et Victor, acculés comme lui sur la Marne. Le 25, ils occupèrent Vitry-le-Français et Vitry-le-Brûlé, forte position au confluent de la Marne et de l'Ornain. Le même jour, Saint-Dizier tomba au pouvoir des Cosaques, qui inondèrent la Champagne. En ce moment, Colloredo marchait de Dijon sur Châtillon; Giulay et le prince de Wurtemberg étaient maîtres de Bar-sur-Aube; Blücher avait passé la Marne et occupé Brienne. La terreur se répandait partout, et toutes les provinces envahies appelaient Napoléon à leur secours.

L'empereur se détermine à prendre le commandement de l'armée.

Les ressorts de l'empire étaient usés; le chef de l'État ne voyait autour de lui que des hommes sans énergie et sans espoir. A quoi lui servaient, pour retarder l'invasion de l'ennemi, cent mille hommes oubliés et inutiles, placés en garnison dans les villes d'Allemagne? Que n'avait-il sous la main les quatre-vingt mille soldats des armées de Soult et de Suchet, les cinquante mille hommes que commandait Eugène sur le Mincio et sur l'Adige? Mais il est de ces natures vigoureuses que l'adversité grandit, loin de les abattre; et Napoléon s'élevait au niveau de ses propres périls. Par malheur pour lui, il ne communiquait à personne l'énergie désespérée qui exaltait son âme: il appelait aux armes tous les hommes de France qui pouvaient encore porter un fusil; et les délégués du pouvoir, les fonctionnaires, amollis ou découragés, ne savaient point faire exécuter ses ordres. Se ressouvenant qu'aux jours des grandes crises révolutionnaires la convention avait envoyé partout des

Digitized by Google

représentants du peuple et des proconsuls investis d'une mission terrible, il ordonna à vingt-sept commissaires spéciaux de se rendre dans les divers départements, et de réveiller le patriotisme endormi des citoyens : or, ces commissaires, choisis parmi les principaux dignitaires de l'empire, manquaient d'énergie et d'audace, et leur mission demeura stérile. Napoléon n'en cherchait pas moins à communiquer au pays une force de résistance inouïe : il se multipliait, passait à toute heure des revues, surveillant les armements, inspectant les manufactures de munitions, pressant l'équipement des conscrits, transmettant partout des ordres impérieux et énergiques. Le *Moniteur* et les autres journaux exagéraient d'ailleurs les résultats de tant de fatigues; ils parlaient d'armées de réserve qui n'existaient pas, ils vantaient le sublime élan d'un peuple qui ne se réveillait point : ces inventions de la presse officielle n'avaient d'autre but que de donner le change à l'étranger. Triste ressource en face d'un péril qu'il était impossible de conjurer par la force ! Janv. 1814.

Adieux de l'empereur à la garde nationale.

Napoléon prit le parti de faire appel à la garde nationale de Paris, et de lui distribuer des armes. L'empereur n'aimait pas que les bourgeois eussent en main des fusils; il craignait le réveil des passions révolutionnaires : mais cependant il fallait garder la capitale, et associer l'élite des citoyens à la défense commune. Quelques heures avant celle qu'il avait fixée pour se mettre en route et aller prendre le commandement de sa faible armée, il rassembla autour de lui les chefs des légions et des compagnies de la

Digitized by Google

Janv. 1814. milice parisienne, et leur fit des adieux touchants et solennels. Ce jour-là donc (24 janvier), étant placé au milieu d'eux avec l'impératrice et le roi de Rome, il confia à leur fidélité et à leur dévouement « ce qu'il avait de plus cher au monde, son fils et sa femme. » Élevant ensuite dans ses bras le jeune et noble héritier de l'empire, il le montra aux citoyens, et de toutes parts des acclamations mêlées de sanglots lui donnèrent espoir et confiance. Cette scène fut grande et solennelle : elle arracha des larmes à ceux qui en furent les témoins ou les acteurs. On assistait au dénoûment de la merveilleuse épopée militaire inaugurée autrefois à Valmy, dans cette même Champagne où les légions étrangères déployaient maintenant leurs drapeaux victorieux. La nuit suivante, à trois heures du matin, Napoléon s'éloigna en toute hâte des Tuileries, laissant la régence à Marie-Louise, et associant à la direction suprême du gouvernement son frère le roi Joseph, revêtu du titre de lieutenant général de l'empire.

Napoléon se porte dans les plaines de la Champagne.

Le 25 janvier, vers le soir, l'empereur arriva à Châlons-sur-Marne : partout, sur son passage, sa présence avait rétabli la sécurité; le peuple, qui le saluait d'acclamations, s'armait à la hâte. Le 26, Napoléon entra dans Vitry : dans la nuit, il poussa vers Saint-Dizier quelques troupes, aux ordres des généraux Milhaud et Duhesme; les Russes furent chassés de cette ville après un combat d'avant-garde. Le plan de l'empereur était de surprendre Blücher, et de séparer l'armée de Silésie de la grande armée austro-russe. Or, déjà elles s'étaient mises en communica-

Digitized by Google

tion. Napoléon amenait avec lui quelques renforts à peine équipés, et dont l'effectif ne dépassait pas vingt mille hommes. Ils venaient se joindre aux cinquante mille soldats que commandaient Victor, Marmont, Ney et Macdonald. Janv. 1814.

Blücher avait concentré de nombreuses forces à Brienne, petite ville située sur une colline au pied de laquelle coule l'Aube. Brienne n'a que deux rues: l'une monte au château, l'autre conduit à Arcis; le château est entouré d'un petit parc. C'était là que, trente-deux ans avant ces funestes jours de l'invasion, le jeune Bonaparte, fils d'un noble corse et pauvre élève boursier, avait reçu les bienfaits de l'instruction. Par un étrange revirement des choses humaines, ce lieu, qu'aimait l'empereur, se trouvait au pouvoir de l'ennemi, et devait être le théâtre d'une lutte sanglante. Le 29 janvier, à midi, le combat s'engagea entre la cavalerie de Grouchy et la cavalerie russe, aux ordres de Pahlen: celle-ci fut enfoncée et rejetée sur le village. Mais notre infanterie, retardée par la difficulté de traverser les bois, n'arriva sur le lieu du combat que vers quatre heures: l'ennemi se défendit vigoureusement, ayant pour lui l'avantage de la position et du nombre, et la division Duhesme se vit forcée de se replier. Les Prussiens se croyaient vainqueurs et se laissaient aller à une sécurité trompeuse, lorsque notre infanterie, revenant à la charge, emporta le château et attaqua la ville. Les Russes réussirent à s'y maintenir, et le combat recommença à la lueur de l'incendie qui dévorait Brienne. A la fin les Français prévalurent; Bataille de Brienne.

Digitized by Google

Janv. 1814. Blücher se vit contraint de battre en retraite et d'aller prendre position à Trannes, dans la direction de Bar-sur-Aube. Durant cette action meurtrière, Napoléon courut les plus grands dangers; un moment il se vit entouré par les Cosaques, et réduit, pour se dégager, à tirer l'épée. Bien douloureuses durent être en ce moment les réflexions qui agitèrent, sur le théâtre de ses anciennes fêtes et des combats simulés de son enfance, l'écolier de Brienne, le triomphateur de tant de rois, et le rival de Charlemagne!

Le temps était affreux, la pluie d'hiver tombait presque sans relâche, le dégel avait rompu les routes, et le soldat marchait dans une boue épaisse et froide. L'empereur apprit que les armées de Blücher et de Schwartzemberg s'étaient donné la main, et se déployaient, autour d'Arcis-sur-Aube, sur un espace de plusieurs lieues, et fortes de deux cent mille hommes. Pour lui, il ne leur en opposait en ce moment que cinquante mille, y compris la garde.

Bataille de la Rothière. Le 1er février, l'armée française fut attaquée au moment où elle se mettait en retraite sur Lesmont. On se battit sur trois points différents : à Dieuville, à Chauménil, et surtout à la Rothière; et, malgré la disproportion du nombre, les Français soutinrent pendant douze heures les efforts multipliés de l'ennemi. Vers la nuit ils furent contraints de se replier, mais en bon ordre, après avoir perdu cinquante-six pièces de canon et cinq mille hommes tués, blessés ou pris. Les généraux étrangers exagérèrent outre mesure l'importance de cette victoire, mais ils ne surent point en profiter. Quoi qu'il en soit, cette jour-

Digitized by Google

née ajouta au découragement de la France et des généraux; elle dissipa encore le prestige qu'on attachait à la présence de Napoléon. Fév. 1814.

Les troupes françaises battent partout en retraite.

Les alliés n'osèrent troubler la retraite de l'empereur. Ils tinrent un grand conseil de guerre, et décidèrent que les deux armées principales de la coalition agiraient séparément, tout en se dirigeant l'une et l'autre sur Paris. La route de Blücher fut indiquée par Châlons et le bassin de la Marne; celle de Schwartzemberg, par Troyes et les deux rives de la Seine. En quelques jours, les progrès de l'ennemi devinrent rapides. Macdonald se vit rejeté de Châlons sur Épernay; bientôt il fut forcé de repasser la Marne, dont il détruisit les ponts, et de se replier sur Meaux. Les avant-gardes ennemies atteignirent Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre. Sur ces entrefaites, l'empereur se maintenait à Troyes, cherchant à barrer le passage aux troupes autrichiennes. Le 6 février, craignant d'être tourné et devancé sur la route de Paris, il se rejeta sur Nogent, et manœuvra pour disputer aux alliés les ponts de la Seine. Congrès de Châtillon.

Durant cette lutte, qui commençait par des revers, des simulacres de négociations avaient lieu à Châtillon: un congrès s'était ouvert dans cette ville, et la France s'y trouvait représentée par le duc de Vicence, qui avait reçu du duc de Bassano plein pouvoir pour accepter toute espèce de conditions. Le but réel des puissances alliées était d'endormir Napoléon par l'espérance d'une paix chimérique, et de se réserver le droit de dicter la loi lorsqu'enfin elles seraient maîtresses de Paris. Pour le moment, elles exi-

Digitized by Google

Fév. 1814. geaient que l'empereur se contentât de la France avec ses limites de 1792, et renonçât à tous les agrandissements opérés depuis la bataille de Jemmapes. Terribles et humiliantes conditions, que Napoléon ne pouvait accepter sans voir se dresser contre lui la patrie entière, qui lui demanderait compte des conquêtes de la république et du sang de trois millions d'hommes morts sans résultat. Et cependant, dominé par les circonstances et enveloppé de toutes parts, il avait donné *carte blanche* à M. de Caulaincourt, et il le pressait, courrier par courrier, de souscrire à la paix, et de sauver à tout prix la capitale de l'empire.

Soudain il fut informé des approches de Blücher, et il y vit un sujet d'espoir plutôt qu'un motif de crainte. Il jugea qu'avec un redoublement d'énergie il était temps encore de faire repentir son rival de s'être témérairement engagé à travers la Champagne.

L'empereur reprend l'offensive. Combat de Champ-Aubert

Laissant donc les ducs de Reggio et de Bellune sur la Seine pour contenir Schwartzemberg, il prescrivit aux ducs de Raguse et de Trévise, et au prince de la Moskowa, de se porter en toute hâte contre Blücher et l'armée de Silésie. Ces troupes se mirent donc en marche pour franchir les douze lieues de traverse qui les séparaient de Blücher : du 7 au 10 février, elles firent leur mouvement de Nogent à Sézanne. Elles manœuvraient dans un pays dépourvu de routes praticables pour l'artillerie, et couvert de bois, de marais, de courants d'eau, qui accroissaient les obstacles à chaque pas. Le temps était pluvieux, on ne savait comment retirer des boues les affûts et les caissons; et cependant, à force de persévérance, on vint à

Digitized by Google

bout de tant de difficultés. Les braves paysans de la Champagne aidaient nos soldats, et leur fournissaient des chevaux et des vivres. Les curés de village, ces dignes enfants du peuple, qui les révère et les aime, suivaient à cheval l'empereur, lui montraient le chemin, exhortaient les habitants à redoubler de patience et de sacrifices. Aussi, le 10, au matin, Napoléon tomba comme la foudre sur les Russes postés à Baye, entre le corps de Sacken et le quartier général de Blücher, mais hors de portée de tous les deux. L'ennemi, surpris et battu, fut rejeté sur Champ-Aubert; il essaya de s'y rallier, mais il fut écrasé par nos régiments victorieux, et contraint de fuir en désordre. Ce n'était qu'une victoire partielle, remportée sur un corps isolé; mais l'armée de Silésie venait d'être coupée en deux. Fév. 1814.

Le lendemain, Blücher, étonné des approches de l'empereur, porta des troupes sur Montmirail, et se dirigea sur la Fère-Champenoise. Napoléon se jeta en toute hâte sur la route de Montmirail, où il atteignit les généraux Sacken et Yorck. La vieille garde, aux ordres de Mortier, commença l'attaque, et enleva le village où s'était retranché l'ennemi. Les Russes et les Prussiens redoublèrent d'efforts pour se frayer un passage à Montmirail; ils échouèrent, et se virent réduits à prendre la fuite. Cette victoire valut à Napoléon six drapeaux, vingt-six pièces de canon, deux cents voitures de bagage, et sept ou huit cents prisonniers. L'ennemi eut en outre trois mille hommes tués ou blessés. La perte des Français fut de deux mille hommes mis hors de combat. A huit Bataille de Montmirail.

Digitized by Google

Fév. 1814. heures du soir, l'armée française victorieuse bivaquait sur le champ de bataille, et les divisions de Sacken et d'Yorck se retiraient en désordre sur Château-Thierry. Les bois par lesquels ils opéraient leur retraite avaient servi de refuge à nos paysans; et ceux-ci, se montrant sans pitié, fusillaient ou massacraient à leur tour les fuyards et les traîneurs. Les ennemis, par représailles, saccagèrent la malheureuse ville de Château-Thierry.

Combat de Château-Thierry.

Une des ailes de l'armée de Silésie étant rompue et détruite, Napoléon songea à combattre l'autre. Le lendemain 12 février, un corps de l'armée prussienne fut attaqué et battu par l'empereur à Château-Thierry. L'ennemi, chassé des positions qu'il occupait sur ce point, perdit encore trois mille hommes. Le 13 février, nos soldats passèrent la Marne, et se mirent à la poursuite des vaincus: l'ennemi perdit quatre cents hommes dans une rencontre avec les généraux Colbert et Defrance. Plus terribles encore, nos paysans exaspérés tuèrent deux mille Prussiens qui avaient cherché un asile dans la forêt. Le même jour, Blücher, un moment déconcerté, essaya de reprendre l'offensive : il attaqua le duc de Raguse posté à Étoges, et le poussa sur la route de Montmirail, jusqu'au village de Vaux-Champs. Le 14 février, l'empereur étant arrivé au secours de Marmont, celui-ci se retourna vigoureusement contre l'ennemi. La vaillante cavalerie française chassa les Prussiens de Vaux-Champs et dégagea notre droite, que les hussards de Blücher avaient déjà débordée. Une brillante charge de Grouchy hâta la défaite de

Bataille de Vaux-Champs.

Digitized by Google

l'ennemi. Blücher, pour retarder les progrès de l'armée française, imagina de se retirer en échiquier, et de faire agir son artillerie. Par ordre de l'empereur, le général Drouot fit avancer les canonniers de la garde, et les Prussiens se virent écrasés par la mitraille : ils tinrent bon, mais ce fut pour eux un malheur de plus; car la lenteur de leur retraite permit au général Grouchy de les tourner, de leur barrer la route d'Étoges, et de les assaillir de nouveau par derrière. Cette attaque fut décisive, et le corps de Blücher chercha son salut dans la fuite. La nuit qui survint protégea cette retraite. Dans cette journée de Vaux-Champs, si glorieuse pour nos armes, les alliés eurent neuf mille hommes tués, blessés ou pris, et perdirent en outre quinze pièces de canon et dix drapeaux. La perte des Français atteignit à peine six cents hommes. En cinq jours de luttes et de marches opiniâtres, une armée ennemie, forte de quatre-vingt mille combattants, avait été dispersée par un petit nombre de Français. Napoléon, pour manifester aux Parisiens ce retour inespéré de la fortune, voulut donner à la capitale le spectacle d'une sorte de triomphe : il ordonna de faire entrer et défiler dans Paris plusieurs colonnes de prisonniers ennemis. Beaucoup de ces malheureux étaient blessés, et portés sur des charrettes. La pitié publique s'émut, et le peuple prodigua aux vaincus d'abondantes aumônes. Lorsque les prisonniers russes passèrent devant le dôme des Invalides, ils se découvrirent devant ce monument religieux, et firent le signe de la croix. Fév. 1814.

Sur ces entrefaites, le général Winzingerode, qui

Digitized by Google

Fév. 1814. commandait l'un des corps de l'armée du Nord, s'était porté, à travers nos départements belges, jusque sur Namur; le 6 février, il avait continué sa route à travers le Hainaut et s'était emparé d'Avesnes. Le 14, un coup de main hardi le rendit maître de Soissons, position importante qui domine l'Aisne, et qui n'avait pas été mise en état de défense. Cette victoire n'amena aucun changement grave dans la situation. Des ordres pressants contraignirent le général Winzingerode d'abandonner Soissons, et de se porter en toute hâte au secours de l'armée de Blücher. Dès qu'il se fut mis en route, le duc de Trévise reprit possession de Soissons, et Paris fut couvert du côté du nord.

Opérations des Russes dans les départements du Nord et de l'Aisne.

Or, tandis que Napoléon dispersait et mettait en fuite sur la Marne les principaux corps de l'armée de Silésie, l'armée austro-russe, aux ordres du prince de Schwartzemberg, s'avançait vers Paris par la vallée de la Seine. Les ducs de Reggio et de Bellune avaient reçu mission de défendre de côté les routes de la capitale; ils n'avaient sous leur commandement qu'un petit nombre de soldats et de gardes nationaux, mais ils cherchaient à faire bonne contenance. Le 10 février, la grande armée alliée quitta Troyes, et marcha pour occuper à la fois Nogent, Sens, et Auxerre. Les généraux Wittgenstein et de Wrède furent chargés de resserrer Nogent; le prince royal de Wurtemberg et le général Bianchi se portèrent sur Sens. La défense de Nogent était confiée à un petit nombre de soldats, commandés par le général de Bourmont.

L'ennemi s'avance par la vallée de la Seine.

Digitized by Google

Nogent est une ville ouverte, qu'aucun ouvrage de guerre ne protégait. M. de Bourmont entreprit de s'y maintenir assez longtemps pour retarder les progrès de l'armée d'invasion : les maisons furent crénelées, on barricada les rues du faubourg de Troyes, et l'on établit une centaine d'hommes en avant de cette position, dans une maison de plaisance désignée sous le nom de Belvédère. Le 11 février, l'ennemi attaqua la ville, qui opposa à ses efforts une résistance héroïque : trois fois il revint à la charge avec de l'artillerie, et trois fois il fut repoussé. Vers minuit, M. de Bourmont ayant été atteint d'une balle, confia le soin de la défense au colonel Voirol : le combat se prolongea jusqu'au jour. Le 12 au matin, l'ennemi emporta plusieurs maisons du faubourg et le Belvédère; mais la ville refusa de se rendre. A la fin, la brave garnison reçut du maréchal Victor l'ordre de se replier; et le colonel Voirol, pour couvrir sa retraite, fit sauter le pont établi sur la Seine. Dans cette glorieuse affaire, dix-huit cents Russes périrent les armes à la main ; la perte des Français fut de quatre cents hommes. Cependant l'ennemi avait réussi à franchir la Seine.

Fév. 1814. Brillante affaire de Nogent.

Les Français ne surent pas défendre le poste important de Bray, qui fut occupé par les Bavarois : cet événement et la perte de Nogent contraignirent le duc de Bellune à se rejeter sur Nangis. Il y fut rejoint par le duc de Reggio, qui venait de subir un échec à Cuterelles, et par le duc de Tarente, que l'empereur avait détaché de Meaux sur Guignes immédiatement après le combat de Château-Thierry. Sur ces entrefaites, toute la ligne de l'Yonne tomba au pouvoir

Nouveaux progrès de l'ennemi.

Digitized by Google

Fév. 1814. de l'ennemi; Auxerre fut emporté de vive force par le prince de Lichtenstein, et les Wurtembergeois, introduits à Sens par trahison, réussirent à en chasser le brave Allix, qui se vit réduit à aller rejoindre le général Pajol à Montereau. Ce dernier poste dut être abandonné en face d'un ennemi supérieur en nombre, et la vallée du Loing se vit inondée par les Cosaques. Bientôt la retraite du général qui avait mission de défendre Moret livra à des hordes de Baskirs et de Tartares la ville et le palais de Fontainebleau, et l'épouvante se répandit de nouveau dans Paris. Par ordre du roi Joseph Bonaparte, les ducs de Reggio, de Bellune et de Tarente concentrèrent leurs troupes sur l'Yère, et occupèrent l'importante position de Villeneuve-Saint-Georges. Ainsi le cercle d'ennemis se resserrait autour de la capitale de la France.

Napoléon marche à la rencontre de Schwartzemberg.

Dès que Napoléon eut appris que la grande armée de Schwartzemberg se déroulait ainsi sur les bords de la Seine et non loin de la banlieue de Paris, il cessa de poursuivre Blücher, et il se hâta de marcher au-devant du danger. Le 15, à la pointe du jour, il partit de Montmirail avec sa garde, et vint coucher à la Ferté-sous-Jouarre. Arrivé à Guignes le 16, il y rallia quelques troupes que l'armée du Midi envoyait à son secours, et il transmit sans retard à ses lieutenants les ordres que la circonstance réclamait. Le 17 février, l'armée française reprit l'offensive.

On se battit à Mormant et à Valjouan. Dans ces deux rencontres partielles, l'ennemi fut vaincu, et perdit des hommes et du canon. Le 17 février, un

Digitized by Google

nouveau combat fut livré à Montmirail, et le duc de Raguse mit en fuite sur ce point le corps du général Diebitsch. L'armée de Schwartzemberg occupait à Montereau une position très-forte. Dans la nuit du 17 au 18, Napoléon fit des dispositions pour l'attaquer. Au point du jour, l'action s'engagea. Le général Pajol aborda le premier l'ennemi: n'ayant pas été soutenu à temps par le duc de Bellune, il fut repoussé; deux autres attaques des divisions Duhesme et Château échouèrent. Enfin arriva le général Gérard, auquel l'empereur confia le commandement; et le combat prit un caractère décisif. Il durait encore à deux heures, au milieu de chances diverses, lorsque Napoléon parut avec sa garde, et sa présence fit reculer l'ennemi. La retraite du prince de Wurtemberg, qui à Montereau commandait les troupes étrangères, s'opéra avec confusion et sous le feu de l'artillerie française, dont les ravages augmentaient le désordre. Vainement l'ennemi voulut-il faire sauter le pont; il ne put y réussir, et perdit six mille hommes tués ou pris. La perte des Français fut considérable; elle s'éleva à deux mille cinq cents hommes, parmi lesquels l'armée regretta le brave général Château, gendre du duc de Bellune. Napoléon s'exposa au feu comme un soldat intrépide, et ses vieux grenadiers ne purent le déterminer à laisser le danger à d'autres. « Allez, mes enfants, leur disait-il en « riant, le boulet qui doit me tuer n'est pas encore « fondu. » On eût dit qu'il cherchait à ensevelir son règne dans une glorieuse mort. Vers le soir, il adressa à l'infortuné duc de Bellune les plus durs re-

Fév. 1814. Bataille de Montereau.

Digitized by Google

Fév. 1814. proches, et lui intima l'ordre de quitter l'armée. Le vieux maréchal, protestant contre cette injure, saisit le fusil d'un grenadier, et s'écria que, disgracié comme chef, il allait servir comme volontaire dans les rangs de la ligne. L'empereur, ému par la douleur de son compagnon d'armes, lui rendit le commandement. Le malheur avait aigri le caractère de Napoléon; il se montrait inabordable et inflexible. Il voulait qu'on fît des prodiges; il n'avait égard ni aux services passés, ni aux fatigues, ni aux blessures; il ne se préoccupait que de mourir ou de vaincre.

L'ennemi abandonne Troyes.

Les alliés, vaincus sur la Marne, sur la Seine et sur l'Yonne, reconnurent qu'ils avaient fait une faute énorme, en s'exposant par colonnes isolées aux coups d'un adversaire aussi habile qu'infatigable. Le prince de Schwartzemberg concentra ses principales forces sur Troyes, et se mit en communication, sur ses derrières, avec l'armée de Silésie, que Blücher avait ralliée. L'avant-garde ennemie occupait Méry; l'empereur l'en fit chasser par le maréchal Oudinot. Bientôt l'armée française se dirigea sur Troyes par plusieurs colonnes. A son approche, le 23 février, les généraux ennemis tinrent conseil, et se déterminèrent à rétrograder sans combattre. Ils firent plus, et un aide de camp du prince de Schwartzemberg eut ordre de porter à Napoléon une proposition d'armistice. Peu de jours après, le 24 février, l'ennemi ayant évacué Troyes, les Français y entrèrent à leur tour.

Réactions.

Pendant l'occupation de cette ville par l'étranger, quelques personnes qui professaient un vif attachement pour la cause royaliste n'avaient pas craint de

Digitized by Google

se prononcer hautement pour la restauration des anciens rois; et l'une d'elles, le chevalier de Gouault, homme recommandable par ses vertus, avait eu l'imprudence d'arborer la cocarde blanche et de porter la croix de Saint-Louis. Napoléon était déterminé à agir sans pitié. Il fit traduire M. de Gouault devant une commission militaire, et cet infortuné, condamné à mort, fut passé par les armes; il tomba en poussant le cri de *Vive le roi!* et son supplice causa une vive douleur dans le sein de la population. Le même jour, un décret impérial, rendu sans l'autorisation du sénat, prononça la peine de mort contre quiconque porterait les emblèmes des Bourbons, et contre tout émigré qui se joindrait aux armées alliées. Cette mesure violente révéla les inquiétudes que causaient à Napoléon les symptômes d'une restauration de la dynastie capétienne. Fév. 1814.

Cette éventualité menaçait le trône impérial, et déjà les princes exilés commençaient à reparaître sur le sol de la France. Le 11 février, M. le duc d'Angoulême était entré à Saint-Jean-de-Luz avec l'armée anglaise : « J'arrive, disait-il aux habitants dans « sa proclamation, j'arrive; je suis en France, dans « cette France qui m'est si chère! Je viens briser vos « fers; je viens déployer le drapeau blanc, le dra- « peau sans tache. Ralliez-vous autour de lui, « braves Français! marchons tous ensemble au ren- « versement de la tyrannie! » Le prince s'adressait ensuite à l'armée, et lui promettait, au nom de Louis XVIII, la conservation des grades, des traitements et des récompenses. Quelques jours après, le Les Bourbons reparaissent sur le territoire de la France.

Digitized by Google

Fév. 1814. 21 février, S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, fit son entrée à Vesoul, où les troupes alliées s'étaient déjà établies. Il data de cette ville une proclamation qui fut envoyée à Paris, et qui, reproduite par une presse clandestine, fut distribuée par les soins de M. Matthieu de Montmorency et d'un haut comité royaliste : « Français, disait le prince, le jour de votre déli- « vrance approche : le frère de votre roi est arrivé. « Plus de tyran, plus de guerre, plus de conscription, « plus de droits vexatoires ! Qu'à la voix de votre « souverain, de votre père, vos malheurs soient effa- « cés par l'espérance, vos erreurs par l'oubli, nos dis- « sensions par l'union dont il veut être le gage! Sa pro- « messe, qu'il vous renouvelle, se réalise aujourd'hui ; « il brûle de l'accomplir, et de signaler, par son amour « et ses bienfaits, le moment fortuné qui, en lui ra- « menant ses sujets, va lui rendre ses enfants. *Vive* « *le roi!* » Sur ces entrefaites, M. le duc de Berry s'était rendu à Jersey, d'où il épiait le moment de descendre sur les côtes de Normandie. Les puissances étrangères voyaient sans déplaisir l'intervention personnelle des Bourbons dans la lutte ; mais, soit que l'on voulût épargner à l'Autriche la mission pénible de détrôner l'archiduchesse Marie-Louise et d'enlever au roi de Rome l'espérance du sceptre impérial, soit que l'on jugeât prudent de ne point encore compliquer les obstacles en mêlant à la guerre une question dynastique, et en poussant au désespoir la révolution française et ses partisans fidèles, les souverains alliés ne permirent aux Bourbons d'entrer en France que sous la condition expresse que leur pré-

Dispositions des puissances étrangères à l'égard des Bourbons.

Digitized by Google

sence n'empêcherait pas l'Europe de négocier avec Napoléon, et n'entraverait pas la marche des opérations militaires. Ils apparaissaient pour interroger l'opinion, et pour se mettre à la disposition de la France. On leur épargnait les regrets et les difficultés d'un autre rôle. Fév. 1814.

Congrès de Châtillon. — L'empereur rejette les propositions des puissances étrangères.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, dès le 5 février, un congrès, plus illusoire que sérieux, s'était ouvert à Châtillon entre les puissances alliées et la France impériale. Il était composé du comte de Stadion, du baron de Humboldt, du comte de Rasumowski, plénipotentiaire de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, et du duc de Vicence, représentant de Napoléon. Lord Aberdeen, lord Cathcart, le général Charles Stewart, et, quelque temps après, lord Castlereagh, étaient chargés de stipuler au nom de l'Angleterre. Les puissances étrangères, renonçant aux bases proposées à Francfort, et que Napoléon avait tardivement acceptées, exigeaient que la France rentrât dans ses limites de 1792. Lorsque ces dures propositions furent transmises à l'empereur, il venait de remporter les glorieuses victoires de Champ-Aubert et de Montmirail, et la confiance était rentrée en son âme : « C'est par trop exiger! s'écria-t-il. Les alliés oublient « que je suis plus près de Munich qu'ils ne le sont « de Paris. » Et personne n'osa accepter la mission de le détromper. Tous ceux qui l'entouraient avaient *laissé l'espérance*, et ne servaient plus qu'à regret. Le découragement pénétrait les âmes fidèles; l'égoïsme desséchait les autres. Jusqu'au sein même

Digitized by Google

Fév. 1814. du gouvernement, parmi les ministres, dans le conseil de régence, il se trouvait des habiles qui calculaient ce qu'ils avaient à gagner en vendant l'empire.

Mission de M. de Saint-Aignan. Or, tandis qu'un vaste réseau de défections enveloppait l'empereur et sa dynastie, deux de ses ministres qui lui étaient sincèrement dévoués entreprirent d'ouvrir ses yeux sur la situation qui l'entraînait; mais pour transmettre des conseils de paix à cet homme que l'adversité rendait farouche, et qui, aveuglé sur la trahison, confondait la prudence avec la lâcheté, il fallait un homme dont le courageux attachement ne pût être suspecté par l'empereur. On jeta les yeux sur le baron de Saint-Aignan, beau-frère du duc de Vicence, qui, après avoir rempli une mission à Paris, allait retourner au quartier général. A peine arrivé auprès de Napoléon, M. de Saint-Aignan accomplit la tâche qu'il avait acceptée, celle de faire connaître à l'empereur les périls certains dont il était environné, la tendance hostile de l'esprit public, les alarmes de la population parisienne, et les désertions qui menaçaient sa couronne. C'était le moment où l'empereur, un moment victorieux, rêvait un retour amical de l'Autriche, et se berçait de chimères trompeuses : au lieu de considérer la déchéance de sa fortune et de s'y soumettre (s'il en était temps encore), il entra dans un grand accès de fureur, et manifesta le plus vif éloignement contre une paix qu'il réputait humiliante. Et cependant lui seul pouvait se faire illusion sur l'état des esprits et des choses. S'il avait obtenu des succès inespérés sur la

Digitized by Google

Marne et sur l'Yonne, il n'en était pas moins vrai que, partout où il ne pouvait se montrer, les progrès de l'ennemi devenaient rapides et incontestés. Fév. 1814.

Opérations militaires au nord et sur la frontière du midi.

Au nord, le général Maison se trouvait rejeté sur la Flandre. La puissante ville d'Anvers, si chère à Napoléon et si redoutée de l'Angleterre, résistait seule, avec une faible garnison, aux attaques d'une armée considérable : mais là, au déclin de l'étoile impériale, avait reparu l'un des noms les plus formidables de la crise républicaine de 1793, le général Carnot, l'ancien membre du comité de salut public. Ce vétéran révolutionnaire, disgracié depuis dix ans, avait généreusement oublié les torts de Napoléon, pour ne se souvenir que des dangers de la France. Il était venu offrir son épée à l'empereur, et celui-ci lui avait confié le soin de disputer à l'ennemi la grande citadelle d'Anvers. Sur un autre point, la ville de Berg-op-Zoom était assiégée par les Anglais, les Danois, les Suédois et les Hollandais; et Bernadotte, retenu par pudeur au delà du territoire de sa première patrie, n'en détachait pas moins chaque jour, du côté du nord, quelques lambeaux de l'empire. Sur la frontière du sud-ouest, le duc de Wellington avait réussi à conduire son armée à travers le bassin des gaves, dans un pays creusé de ravines, de rivières et de torrents. Le maréchal Soult disputait pied à pied cette contrée avec des forces peu nombreuses, mais il perdait du terrain; et le duc d'Albuféra, qui se maintenait sans efforts dans les Pyrénées orientales, s'obstinait à ne point accourir au secours de son collègue. Le général Harispe, qui arrivait d'Aragon,

Digitized by Google

Fév. 1814. organisait l'insurrection des Basques de la vallée d'Orthez, et, entouré de ses compatriotes, faisait aux Anglais une guerre de partisans opiniâtre, mais stérile. Au mois de février, les Anglais étant maîtres de Saint-Jean-de-Luz et de plusieurs de nos places, se trouvaient néanmoins encore en mesure de mettre en ligne soixante-douze millé combattants, tandis que l'armée de Soult ne s'élevait guère au-dessus de trente-cinq mille. Chacun des torrents ou gaves qui descendent des Pyrénées vers l'Adour devenait tour à tour, pour les Français, une ligne de défense. Bientôt le maréchal Soult se vit contraint de concentrer ses troupes sur les hauteurs qui s'étendent du village de Saint-Boez à Orthez. Le 27 février, à neuf heures du matin, il y fut attaqué par les Anglais, et la bataille se prolongea jusqu'au soir. Malgré l'énorme disproportion du nombre, les Français réussirent à contenir les efforts de l'ennemi : à la fin, débordés sur leurs ailes et tournés dans leurs principales positions, ils furent contraints de battre en retraite. Le brave général Foy, dangereusement blessé, acquit dans cette fatale journée de nouveaux titres à l'estime de la France. Le maréchal Soult, l'un des plus habiles lieutenants de Napoléon, réussit, à force de courage et de tactique, à assurer la marche rétrograde de ses troupes ; mais il n'en perdit pas moins ses communications avec Bordeaux et Bayonne. A la suite de cette victoire chèrement achetée, Wellington resserra le blocus de Bayonne, et fit marcher douze mille hommes sur Bordeaux, avec ordre d'occuper cette ville *au nom du roi d'Angleterre*. Le duc d'Angou-

Bataille d'Orthez.

Digitized by Google

lême fut autorisé à suivre cette expédition. En Italie, le prince Eugène, avec trente-six mille combattants, faisait face à cinquante-cinq mille hommes de vieilles troupes autrichiennes, aux ordres du feld-maréchal comte de Bellegarde. Il aurait pu, jusqu'au bout, préserver d'une ruine totale la domination française dans le nord de l'Italie: mais voici que le roi Murat, se rangeant tout à coup sous les drapeaux de la coalition, s'était emparé de Rome, des Marches, et des provinces pontificales : dès ce moment, Eugène se vit contraint de rétrograder sur le Mincio. Le 8 février, il fut attaqué par l'armée du comte de Bellegarde à Vellegio et Pozzolo, à trois lieues ouest de Mantoue. L'action dura une journée entière, et se termina à la gloire du prince vice-roi. L'ennemi perdit cinq mille hommes tués ou blessés et deux mille prisonniers, et se vit forcé de se replier. Par suite de cette défaite, les Autrichiens se contentèrent de reprendre la défensive : l'appui que leur prêtait le roi Joachim ne suffit pas pour les tirer de cette réserve prudente, et bientôt Eugène eut le bonheur d'annoncer à Napoléon que tous les Français qui servaient sous les drapeaux de Murat avaient quitté l'armée de ce prince, et n'avaient pas voulu se rendre complices de sa défection (janvier et février). Vers le même temps, les Napolitains se rendirent maîtres d'Ancône ; et le général Lecchi, prenant possession de la Toscane au nom de Murat, enleva ce bel apanage à Napoléon et à la grande-duchesse Élisa.

Fév. 1814. Opérations en Italie.

Le contre-coup de ces événements se faisait sentir au congrès de Châtillon : chaque revers de la France

Digitized by Google

Fév. 1814. Suite des conférences de Châtillon. Déclaration de l'empereur.

ajoutait aux exigences des souverains alliés; chaque victoire partielle remportée par Napoléon lui rendait une partie de son audace. D'ailleurs, la question se réduisait à ces termes bien simples : Héritier de la république, qu'il avait détrônée le 18 brumaire, Napoléon pouvait-il souscrire à un traité qui dépouillait la France de toutes les conquêtes opérées depuis 1792? N'était-ce pas s'exposer aux reproches du pays, qui devait lui demander compte de tant de sacrifices désormais inutiles? A cette seule pensée, le cœur de Napoléon se révoltait. Mécontent du duc de Vicence, qui, dans son opinion, n'avait point repoussé avec assez d'énergie les propositions humiliantes de l'ennemi, il écrivait à ce négociateur : « Je veux faire moi-même mon *ultimatum*. Je préférerais cent fois la perte de Paris au déshonneur et à l'anéantissement de la France... La France, pour être aussi forte qu'elle l'était en 1788, doit avoir ses limites *naturelles* (le Rhin), en compensation du partage de la Pologne, de la sécularisation du clergé d'Allemagne, et des grandes acquisitions faites par l'Angleterre en Asie... Je suis si ému de l'infâme proposition que vous m'envoyez, que je me crois déshonoré, rien que d'être mis dans le cas qu'on vous l'ait faite... *Vous parlez toujours des Bourbons : j'aimerais mieux voir les Bourbons en France avec des conditions raisonnables, que de souscrire aux infâmes conditions que vous m'envoyez.* Je vous réitère l'ordre d'énoncer au protocole que les limites naturelles ne donnent à la France que le même pouvoir qu'avait Louis XIV. » Ces dernières déclarations étaient belles

Digitized by Google

et patriotiques; l'histoire doit avec soin les recueillir. Mars 1814.
Peu d'instants après les avoir exprimées, Napoléon écrivit à son beau-père l'empereur d'Autriche, et lui proposa de signer sans délai la paix sur les bases arrêtées à Francfort. M. de Metternich communiqua cette lettre aux alliés; elle renfermait, à l'adresse de l'Angleterre et de la Russie, des expressions fort vives qui indisposèrent les représentants de ces deux puissances, et ajoutèrent aux difficultés de la négociation. Quelques jours se passèrent en pourparlers; et le 1er mars, par un traité conclu à Chaumont, l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse, s'engagèrent, dans le cas où Napoléon persisterait à refuser de renfermer son empire dans les limites de la France de 1792, s'engagèrent, disons-nous, à consacrer tous leurs moyens à poursuivre la guerre à outrance contre notre pays. Chacune des grandes puissances promit de tenir constamment cent cinquante mille hommes en campagne; l'Angleterre consentit à payer à ses alliés d'énormes subsides de guerre; et les parties contractantes, renouvelant les stipulations de Kalish, de Reichenbach et de Tœplitz, déclarèrent solennellement qu'elles ne feraient la paix que d'un commun accord. Ainsi, tout espoir de se concilier l'amitié et la médiation de l'Autriche était désormais enlevé à Napoléon.

Traité de Chaumont.

Ami dévoué, serviteur loyal et fidèle, le duc de Vicence écrivit à l'empereur pour l'adjurer de céder à la force, et de préserver sa dynastie d'une ruine devenue inévitable; il ajoutait : « Votre Majesté ne peut plus se dissimuler que ce qui était possible à

Lettre du duc de Vicence.

Digitized by Google

Mars 1814. Francfort, *si nous eussions pris la balle au bond*, ne l'a plus été dès que les ennemis se sont vus forcés de risquer le passage du Rhin. Les ennemis ont apprécié la résistance nationale qu'ils redoutaient; ils sont d'ailleurs en forces près de Paris. L'Autriche et la Prusse ont donné à Votre Majesté plus d'un exemple de résignation. Imitez-les, sire, pendant que votre capitale n'a pas encore été envahie, et que la victoire ne vous a pas encore été infidèle! Votre Majesté doit reconnaître que sa fortune n'a pu sauver que nos lauriers... Vos forces sont épuisées ou disséminées; les malheurs du pays redoublent les vœux du plus grand nombre pour la paix... Il faut prendre un parti, et céder à l'Europe réunie: les dangers sont réels, les heures comptées... » Ces supplications furent vaines: Napoléon devait, jusqu'au bout, marchander les conditions de son existence monarchique; et quand la nécessité le contraindrait de céder comme à Prague, ce ne serait que trop tard.

L'empereur décrète la levée en masse et la guerre à outrance.

Le 5 mars, en réponse au traité de Chaumont, l'empereur rendit plusieurs décrets datés de Fismes, et par lesquels il proclamait une guerre d'extermination; il y était dit : « Tous les citoyens français sont « non-seulement autorisés à courir aux armes, mais « requis de le faire; de sonner le tocsin aussitôt qu'ils « entendront le canon de nos troupes s'approcher d'eux; « de se rassembler, de fouiller les bois, de couper « les ponts, d'intercepter les routes, de tomber sur les « flancs et sur les derrières de l'ennemi. Tout citoyen « français pris par l'ennemi, et qui serait mis à mort, « sera sur-le-champ vengé, en représailles, par la

Digitized by Google

« mort d'un prisonnier ennemi. Tous les maires, fonc- Mars 1814.
« tionnaires publics et habitants qui, au lieu d'exciter
« l'élan patriotique du peuple, le refroidiraient ou
« dissuaderaient les citoyens d'une légitime défense,
« seront considérés comme traîtres et punis comme
« tels. » Napoléon, en publiant ces rescrits empreints d'un énergique désespoir, ignorait et peut-être oubliait volontairement que la France impériale, épuisée d'hommes et de sacrifices, avait abdiqué et que, seul en face d'un million d'ennemis campés sur notre territoire, il était déterminé à combattre jusqu'au dernier soupir. Ces ordres absolus, ces décrets qu'un dévouement sauvage pouvait seul accepter à la lettre, demeurèrent impuissants et sans résultats. Le pays s'abandonnait lui-même, ou, pour mieux dire, il abandonnait l'empereur.

Opérations de l'armée de Silésie.

L'armistice de Lusigny n'avait été tenu que par les Autrichiens; Blücher avait refusé de s'y conformer, et il avait repris l'offensive, après avoir rallié à lui les avant-gardes de Bernadotte et l'armée du Nord. Napoléon se détermina à marcher de nouveau contre lui. Ayant donc laissé Oudinot, Macdonald et Gérard en face de la grande armée austro-russe, il manœuvra rapidement pour surprendre l'armée de Silésie : dans ce but, il se porta sur la Ferté-Gaucher. Cependant les généraux ennemis Sacken et Yorck, se dérobant à ce mouvement rapide, franchirent la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, et firent leur jonction avec Blücher. Napoléon s'était porté sur Soissons, qui venait de tomber au pouvoir des Russes : n'ayant pu réussir à reprendre cette ville, il passa l'Aisne à Béry-

Digitized by Google

Mars 1814. au-Bac, dans le dessein d'attaquer l'aile gauche de
Bataile de Craonne. l'armée de Blücher, alors campée à Craonne, non loin de la ville de Laon. Le 7 mars, à onze heures du matin, les Français engagèrent le combat avec intrépidité: le maréchal Ney aborda l'ennemi sur le flanc droit; Victor l'attaqua de front, et, dans la chaleur du combat, tomba grièvement atteint d'une balle. Blücher avait cent mille hommes sous ses ordres, mais la plupart se trouvaient hors de portée et ne prirent point part à la lutte; l'armée de Napoléon atteignait à peine un effectif de trente-cinq mille combattants. La bataille se prolongea jusqu'au soir, fut très-meurtrière, et demeura indécise.

Blücher résista vigoureusement et avec l'avantage du nombre: vers le soir, ne voyant point arriver à son aide la cavalerie et les différents corps auxquels il avait prescrit de tourner les lignes de l'armée française, il se détermina à donner le signal de la retraite. En conséquence, les troupes russes qui avaient été engagées à Craonne se replièrent sur Laon, où l'armée prussienne était concentrée dans une formidable position: ce mouvement rétrograde s'opéra lentement, en bon ordre, et sans que l'ennemi se laissât enlever un prisonnier ou un canon. Le nombre des blessés et des morts avait été à peu près égal de part et d'autre, mais le champ de bataille était demeuré aux Français.

L'empereur échoue devant Laon. Napoléon suivit de près les Russes; le lendemain, il dirigea une attaque contre les troupes alliées qui occupaient la ville et la montagne de Laon. Ce mouvement n'obtint pas un succès complet, et il fallut recommencer le combat dans la matinée du 9 mars.

Digitized by Google

Ce jour-là donc, Napoléon, profitant d'un épais brouillard, poussa ses colonnes d'attaque jusqu'au pied de la hauteur, se rendit maître de Sémilly et d'Ardon, deux villages gardés par l'ennemi, et lança vigoureusement ses troupes sur la montagne. En ce moment le brouillard s'étant dissipé, l'ennemi, protégé par le terrain, par des vignobles et des abris, se vit en mesure de repousser les Français, et bientôt les chasseurs prussiens (*jæger*) reprirent sur nos troupes les deux villages : il fallut renoncer à s'emparer de Laon. Ces différentes attaques avaient eu lieu sur la droite et au centre : vers la gauche, le maréchal Marmont avait réussi à s'établir au village d'Altries, énergiquement défendu par les généraux Yorck, Kleist, Sacken et Langeron : dans la nuit, les ennemis étant revenus en nombre, écrasèrent le corps de Marmont, le taillèrent en pièces, et lui enlevèrent ses canons (10 mars). Malgré ce désastre, Napoléon recommença la lutte à Clacy et à Sémilly; mais, après avoir renouvelé sept fois l'attaque, il échoua de nouveau, et se vit contraint de se rejeter sur la route de Soissons. Ces deux fatales journées avaient coûté aux Français trente pièces de canon et dix mille hommes. Mars 1814.

A Soissons, l'empereur reçut des renforts et réorganisa un peu son armée. Le lendemain 12 mars, ayant reçu la nouvelle que Reims était tombé au pouvoir d'un corps ennemi aux ordres du comte de Saint-Priest, émigré français, il se dirigea sur cette ville avec une partie de ses troupes. L'ennemi avait pris une position sur les hauteurs de Sainte-Geneviève, qui couvrent Reims du côté de la route de L'empereur reprend la ville de Reims.

Digitized by Google

Mars 1814. Fismes. En quelques instants il fut abordé, culbuté et mis en fuite ; les Russes cherchèrent un moment à se maintenir aux abords de la ville ; mais ils furent chassés par notre cavalerie, et jetés en désordre sur les routes de Laon, de Châlons et de Rethel. A une heure du matin, l'empereur fit son entrée à Reims : il y fut accueilli avec enthousiasme ; la ville entière était illuminée comme en un jour de fête. C'était là, pour Napoléon, le dernier sourire de la fortune. Le jour même où il triomphait en face de Reims, la ville de Bordeaux ouvrait ses portes au duc d'Angoulême et aux avant-gardes anglo-espagnoles. M. Lynch, maire de la ville, donnant l'exemple, la population arborait la cocarde blanche et proclamait la restauration de Louis XVIII. Lord Wellington vit ce mouvement royaliste avec un profond déplaisir : l'Angleterre considérait comme prématurée une explosion en faveur de l'ancienne famille royale de France ; elle craignait d'exaspérer la révolution, et d'ajouter une énergie de plus aux dernières convulsions de l'empire. D'ailleurs, elle n'était point fâchée d'occuper en son propre nom ces villes de Guyenne et ce territoire aquitain que, durant plusieurs siècles, elle avait possédés à titre de fief. A la nouvelle de l'occupation de Bordeaux par les Anglais, le maréchal Soult se retira sur Toulouse.

Événements du 12 mars, à Bordeaux.

Inutiles propositions de l'empereur adressées aux puissances.

Les circonstances devenaient si graves, les progrès de l'ennemi si alarmants, que Napoléon reconnut qu'il était indispensable de se montrer moins persévérant dans ses prétentions : le 17 mars, il écrivit de Reims au duc de Vicence, et l'autorisa à faire d'assez nom-

Digitized by Google

breuses concessions aux puissances étrangères. Cette fois il consentait à abandonner la Belgique; mais il réclamait en faveur d'Eugène une souveraineté indépendante dans la haute Italie, et, pour la France, la possession de la Savoie et du comté de Nice. Ces propositions tardives furent rejetées par les souverains alliés; et, le 19 mars, le congrès de Châtillon s'étant dissous, tout espoir d'accommodement pacifique fut enlevé à l'empereur. Mars 1814.

Napoléon avait résolu de marcher contre l'armée de Schwartzemberg, dont les progrès rapides menaçaient de nouveau Paris. Ayant laissé sur l'Aisne les ducs de Trévise et de Raguse, pour masquer son mouvement et, au besoin, pour couvrir la capitale, il avait quitté Reims, et s'était porté à la rencontre de l'armée austro-russe. Incertain sur le plan qu'il devait adopter, cherchant à tenir tête à la fois à l'empereur et au corps d'armée du duc de Tarente qui manœuvrait sur ses ailes, le prince de Schwartzemberg modifiait à chaque instant ses dispositions, et fatiguait ses troupes en marches et en contre-marches. Napoléon s'avança sur l'Aube avec sa petite armée, divisée en deux colonnes. Son intention était d'opérer sa jonction avec Macdonald : il espérait que les faibles divisions qu'il laissait en face de l'armée de Silésie parviendraient à contenir Blücher, et lui donneraient le temps de disperser les Austro-Russes. Il s'empara sans peine d'Arcis-sur-Aube; mais les ennemis revinrent, trois fois plus forts que lui, pour reprendre cette importante position. Après une lutte opiniâtre et sanglante, les Français furent contraints de se replier : Suite de la guerre. — Combat d'Arcis-sur-Aube.

Digitized by Google

Mars 1814.

les Austro-Russes allaient occuper le pont d'Arcis et nous couper la retraite. L'empereur, l'épée à la main, se jeta au milieu des fuyards, et les ramena au feu; la division Friant, de la vieille garde, arriva à son tour, et fit rétrograder l'ennemi; sur la gauche, l'infanterie de Ney, tenant tête à des forces immenses, parvint à se maintenir dans ses positions. La nuit suspendit le combat; mais le lendemain, Schwartzemberg ayant reçu ses renforts, déploya cent mille hommes dans la plaine d'Arcis, contre dix-huit mille soldats aux ordres de l'empereur. Napoléon ne pouvait accepter la bataille dans des conditions impossibles; aussi donna-t-il l'ordre de se retirer derrière l'Aube, et ce fut alors qu'il fut joint par le corps d'armée de Macdonald. L'affaire d'Arcis lui avait fourni l'occasion de braver la mort comme le plus intrépide de ses soldats. Au moment où l'ennemi faisait pleuvoir les boulets et la mitraille sur nos troupes, un obus vint tomber à l'angle du carré où se trouvait Napoléon, et il y eut un flottement dans les rangs. L'empereur poussa son cheval vers le projectile, et lui fit flairer la mèche allumée; puis, se tournant vers ses soldats, il leur demanda d'une voix calme comment des hommes formés à la guerre pouvaient faire attention à de pareilles choses? Comme il achevait sa réprimande, l'obus éclata; mais ni l'empereur ni son cheval ne furent blessés. On eût dit que, pénétré d'un sombre désespoir, Napoléon cherchait la mort des champs de bataille, et s'indignait de ne point la rencontrer.

Pendant que l'empereur luttait ainsi avec une éner-

Digitized by Google

gie fébrile, le territoire impérial était profondément entamé du côté des Alpes. Une armée autrichienne avait envahi les départements du Léman, du Simplon, du Mont-Blanc, de l'Ain et de Saône-et-Loire. Le comte de Bondy, préfet du Rhône, avait réussi, en l'absence d'Augereau, à défendre Lyon, et l'ennemi s'était replié vers Genève. Peu de temps après, il était revenu à la charge. Le comte de Saint-Vallier, commissaire impérial, organisa la résistance dans le département de l'Isère; et le général de Barral, presque octogénaire, en retraite depuis vingt ans, se mit à la tête des volontaires dauphinois. Sur un autre point, les généraux Marchand et Desaix, intrépidement dévoués à la défense de la patrie, prirent des dispositions pour couvrir la vallée de l'Isère et pour garder les défilés des montagnes. Un seul homme ne sut point imiter ce patriotique dévouement : ce fut Augereau, duc de Castiglione, qui, au lieu de se porter sur Genève par Nantua, comme le voulait l'empereur, resta sur les bords du Rhône dans une coupable inaction. Tandis qu'il neutralisait ainsi le courage de son armée, forte de vingt-deux mille hommes, le comte Marchand, à la tête d'une élite de braves, chassait l'ennemi du département du Mont-Blanc, et inquiétait les Autrichiens campés à Genève. De fausses mesures, ordonnées par Augereau, sauvèrent l'ennemi; et le général Marchand se vit dans la nécessité de se replier vers le département de l'Isère, et de s'y maintenir sur la défensive. Augereau ne chercha pas à réparer les fâcheux résultats de son incurie; jusqu'au dernier jour, il fit preuve de découragement et de

Mars 1814.

Événements du côté des Alpes.

Opérations militaires dans les départements du Mont-Blanc et de l'Isère.

Inaction et incurie d'Augereau.

Digitized by Google

Mars 1814. mollesse : il ne chercha point à organiser des corps francs, ce qui eût été facile dans un pays de montagnes, où la population s'offrait d'elle-même à la réalisation de cette mesure ; il se plaignait de ne pouvoir équiper convenablement les hommes des nouvelles levées, et le ministre Clarke lui répondait, au nom de l'empereur : « S. M. me charge de vous dire « que le corps du général Gérard, qui a fait de si « belles choses sous ses yeux, n'est composé que de « soldats à demi nus... » Bientôt il apprit que les Autrichiens s'avançaient en force sur Lyon, et il essaya de couvrir cette grande ville ; mais ses manœuvres furent si tardives, si mal calculées, si peu dignes d'un homme de guerre, que rien ne put retarder les progrès de l'ennemi : à trois reprises, à Mâcon, à Saint-Georges, à Limonest, nos troupes, inférieures par le nombre et mal commandées, après avoir soutenu les efforts de l'armée autrichienne, furent vaincues. Enfin, le 20 mars, elles se virent dans la nécessité d'abandonner Lyon, et de se retirer sur l'Isère. Maître de Lyon, le prince de Hesse-Hombourg fit faire des clefs d'or de la ville, et les envoya, à titre d'hommage et comme trophée, à l'empereur d'Autriche, son suzerain.

L'ennemi se rend maître de Lyon.

Fausse combinaison de l'empereur.

Napoléon ignorait ce désastre, et croyait pouvoir compter sur les forces dont disposait le duc de Castiglione : dans cette conviction, et persuadé que Paris pouvait tenir tête à une attaque des armées étrangères assez longtemps pour lui permettre d'accourir à son secours, il eut l'audacieuse pensée de se porter sur les derrières des alliés, de les placer entre deux

Digitized by Google

feux, et d'opérer la destruction des masses ennemies en les rejetant, dispersées et fugitives, sur la capitale. Par ce mouvement, il pouvait renforcer son armée à l'aide des garnisons de l'Alsace et des places frontières, et en incorporant dans les cadres les levées patriotiques de la Franche-Comté et de la Lorraine. Pour effectuer cette opération décisive, il fallait d'abord se porter sur Vitry-le-Français; mais cette ville était au pouvoir de l'ennemi, et il importait de ne point se laisser retarder par une lutte stérile. L'empereur se dirigea donc rapidement sur la haute Marne. Dans la soirée du 21 mars, il arriva à Sommepuis avec sa garde; le 23, il entra à Saint-Dizier; le 25, à Doulevent; et partout, sur son passage, il ralliait des renforts de troupes et de milices. Ainsi, à la faveur d'une combinaison téméraire, la ligne de retraite des armées ennemies se trouvait coupée ou compromise, l'empereur d'Autriche épouvanté fuyait en toute hâte sur Dijon, et le grand parc des alliés tombait déjà au pouvoir de Napoléon. Par malheur, les Russes saisirent un courrier porteur de dépêches dont le contenu ne laissait aucun doute sur la nouvelle direction de l'armée française : cette circonstance mit fin aux hésitations de l'ennemi, qui, inquiété par les manœuvres inattendues de l'empereur, ne savait plus s'il convenait de poursuivre la marche offensive sur Paris, ou de rétrograder vers le Rhin et de maintenir les communications avec l'Allemagne. Mars 1814.

On tint un conseil de guerre chez l'empereur de Russie. Il fut d'abord convenu que le prince de Schwartzemberg, toujours investi du grade de géné-

Digitized by Google

Mars 1814. ralissime, se porterait sur Châlons pour se réunir à l'armée de Silésie, et opérer, conjointement avec elle, sur les derrières et le flanc de l'armée française : le lendemain 24 mars, l'empereur Alexandre fit décider qu'on marcherait immédiatement sur Paris. Ce changement de détermination, tout à fait décisif, fut, dit-on, arrêté à la suite d'un avis que plusieurs émigrés firent parvenir au czar, et par lequel ils informaient ce prince que la capitale de la France n'était point en mesure de se défendre sérieusement. Quoi qu'il en soit, les Austro-Russes, au lieu de suivre Napoléon, se mirent en marche pour pénétrer en masse dans le bassin de la Marne, où ils établirent leurs communications avec l'armée de Blücher. Ils laissèrent devant Napoléon un corps russe commandé par Winzingerode, cinquante pièces de canon, et une forte troupe de cavalerie : ces réserves eurent ordre de harceler l'empereur, mais de reculer lentement devant lui, de manière à lui laisser croire que la grande armée alliée battait en retraite. Cette manœuvre habile trompa Napoléon ; et pendant qu'il s'acharnait à refouler devant lui les troupes qui lui masquaient les véritables mouvements de l'ennemi, deux immenses colonnes étrangères se portaient précipitamment sur Paris : la première, aux ordres de Blücher, s'avançait par Montmirail et la Ferté-sous-Jouarre ; l'autre, aux ordres du prince de Schwartzemberg, se déroulait par Sézanne et Coulommiers : la ville de Meaux était indiquée à toutes deux comme point de jonction. C'était le moment où les Anglais venaient de débarquer en Italie ; le midi de l'empire se décla-

Les armées ennemies se portent en masse sur Paris.

Digitized by Google

rait en faveur de l'ancienne dynastie, et les hommes que Napoléon avait rendus dépositaires de la régence ouvraient leurs bras aux puissances étrangères. Mars 1814.

Les ducs de Raguse et de Trévise avaient été placés en observation dans le bassin de la Marne. Napoléon leur envoya l'ordre de venir le rejoindre sur la route de Vitry à Saint-Dizier : les deux maréchaux se hâtèrent d'obéir, ignorant l'un et l'autre le mouvement des alliés, et ne sachant pas qu'ils allaient heurter de front la grande armée austro-russe. Le 25 mars, à la pointe du jour, Marmont, dont le corps formait la droite et la tête de colonne, rencontra les masses ennemies, et se vit, dès le premier choc, dans la nécessité de reculer. Un corps de cavalerie française, commandé par le général Bordesoulle, fit une contenance vigoureuse; mais enfin, écrasé par le nombre, il se replia. Vers le même temps, Mortier essuyait un échec près de l'Estrée. Les deux maréchaux étant parvenus à se réunir, prirent position en arrière et à droite de Sommesons. On se battit deux heures, malgré l'énorme disproportion du nombre; mais, vers midi, les masses contre lesquelles une poignée de Français avait à lutter finirent par prévaloir, et les deux maréchaux continuèrent à rétrograder dans la direction de Sézanne. Nos troupes perdaient du terrain, mais elles ne cessaient point de combattre : entourées, cernées par des forces considérables, accablées par l'artillerie, rompues à chaque instant par des charges de cavalerie, elles faisaient face au danger sur tous les points, et multipliaient les prodiges de dévouement et de courage. Après sept heures d'en-

Marmont et Mortier cherchent vainement à leur disputer le passage.

Digitized by Google

Mars 1814. Bataille de la Fère-Champenoise.

gagement, les deux maréchaux se crurent au moment de gagner les hauteurs de la Fère-Champenoise; mais des tourbillons de neige, que fouettait le vent, enveloppaient leurs colonnes, et augmentaient encore les difficultés de la retraite. L'orage devenait affreux; on ne se distinguait plus à dix pas. Au milieu de cette confusion on perdit beaucoup de monde, vingt-quatre pièces de canon et soixante caissons. Les divisions Ricard et Christiani firent bonne contenance, et donnèrent à la cavalerie, plusieurs fois dispersée, le temps de se reformer. Il y eut un moment où, aux abords de la Fère-Champenoise, une sorte de panique se mit dans les rangs; mais l'arrivée d'un régiment de grosse cavalerie mit fin au désordre, et, en retardant l'ennemi, donna à nos troupes le temps de se rallier. Bientôt elles reprirent l'espérance: on entendait sur la gauche une forte canonnade, et les Français crurent que Napoléon accourait à leur secours. L'ennemi partagea cette erreur, et ralentit ses mouvements. Or, ce bruit d'artillerie venait d'un corps de cinq mille gardes nationaux et conscrits, sans habitude de la guerre, qui manœuvrait sous les ordres du général Pacthod, et qui, se trouvant à l'extrême gauche de l'armée, venait d'être enveloppé par une puissante colonne formant l'avant-garde de Blücher. Cette faible troupe, composée d'hommes peu exercés et levés à la hâte, opposa à l'ennemi une résistance héroïque. Elle se forma en carrés, et, bien que sans relâche elle fût entourée et chargée par douze mille chevaux, elle repoussa l'ennemi avec une admirable persévérance. Quatre mille de ces braves furent tués

Digitized by Google

ou blessés; un millier de ceux qui survivaient encore, et leur intrépide général, se virent réduits à se rendre : mais, par leur dévouement et leur courage, ils avaient réussi à sauver d'une destruction inévitable les corps des ducs de Raguse et de Trévise. Cette bataille si funeste et si glorieuse illustra le nom de la Fère-Champenoise. Mars 1814.

A la Ferté-Gaucher, près du Grand-Morin, les deux maréchaux perdirent une arrière-garde de quinze cents hommes; à Chailly, le général Compans fut attaqué par une brigade prussienne, et rejeté en désordre sur Coulommiers (26 mars). Toutefois, ayant reçu des renforts, il prit position sur les hauteurs de Montanglaust, après avoir détruit tous les ponts du Grand-Morin; bientôt il se replia sur Meaux, où il rallia à lui quinze cents hommes d'infanterie et six cents chevaux. A Crécy, les troupes de Mortier et de Marmont se divisèrent en deux corps qui se retirèrent l'un sur Meaux, l'autre sur Lagny; le 27 mars, on se battit à Meaux et à Trilport. Le 28, le général Compans se retira de Meaux sur Paris : ce même jour, il y eut un combat de peu d'importance à Montsaigle, près de Ville-Parisis. Le duc de Raguse se porta sur Melun, le duc de Trévise tint la grande route de Paris et alla camper à Guignes. Le lendemain 29 mars, les alliés franchirent la Marne, et, répartis en trois grandes colonnes, se dirigèrent sur Paris par trois routes différentes. A cette nouvelle, le duc de Raguse se replia précipitamment du côté de la capitale pour la couvrir : vers le soir, il prit position à Saint-

Suite des mouvements de l'ennemi.

Marmont et Mortier sont rejetés sur Paris.

Digitized by Google

Mars 1814. Mandé, à Vincennes, à Charonne et à Montreuil, tandis que le duc de Trévise occupa Charenton, Conflans, Bercy et Picpus. Le dénoûment ne devait pas se faire attendre.

Inutile combat de Saint-Dizier. Nous avons laissé Napoléon occupé à manœuvrer dans le département de la Haute-Marne, à cinquante lieues de Paris, afin de couper aux alliés leurs communications avec l'Allemagne, et d'attirer toutes leurs forces vers la France orientale. Le 26 mars, à Saint-Dizier, il attaqua et détruisit en partie le corps russe du général Winzingerode, qui avait reçu mission de le harceler, et de lui donner le change sur les mouvements de l'ennemi. L'empereur fut éclairé par sa facile victoire; il vit que ses coups n'avaient porté que sur une arrière-garde, tandis que, selon toute apparence, les deux armées de Silésie et de Bohême étaient en pleine marche sur Paris.

Napoléon revient en toute hâte sur Paris. Après de longues incertitudes, il se détermina à marcher en toute hâte sur Paris. Peut-être aurait-il mieux fait, pour sa cause, de se maintenir dans l'est, de rallier les garnisons de la Lorraine et de l'Alsace, de grossir son armée à l'aide des milices locales, et d'abandonner Paris à sa fortune. Il recula devant cette extrémité; il crut qu'il avait encore le temps d'attendre ses ennemis et de les placer entre deux feux; et il se dirigea précipitamment sur la capitale par les chemins de Troyes et de Bar-sur-Aube (27 mars). Deux jours après il était à Troyes, et toutes ses dispositions étaient prises pour tomber, le 2 avril, sur les derrières des troupes de Blücher et de

Digitized by Google

Schwartzemberg, occupées, selon toute prévision, à investir ou à resserrer la capitale. Mais alors il serait trop tard. Mars 1814.

Jusqu'au 27 mars, la régence impériale et la population de Paris étaient restées dans une sécurité profonde : ce jour-là, le roi Joseph passa en revue un petit corps de troupes et les légions de la garde nationale. Le lendemain, on publia un bulletin fort rassurant : on y disait que la santé de S. M. l'empereur et roi était bonne, et que, le 26, S. M. avait battu à Saint-Dizier l'armée russe de Winzingerode. La population se montra calme, mais le conseil de régence savait à quoi s'en tenir sur la situation. Il se réunit pour délibérer sur la conduite qu'il devait tenir en face des circonstances, devenues impérieuses. Quelques heures se passèrent, et pendant la délibération du conseil l'inquiétude commença à se répandre dans Paris : à chaque instant on voyait entrer des paysans chargés de leurs pauvres bagages, et qui, l'œil en pleurs, annonçaient l'approche de l'ennemi et le pillage de leurs fermes. Dès ce moment, les habitants de Paris éprouvèrent un sentiment de terreur ; ils se demandèrent si les mesures de défense suffiraient, et si l'ennemi ne prendrait pas vengeance de l'incendie de Moscou, en livrant aux flammes la capitale de la France. Les ouvriers demandaient en vain des armes : le gouvernement, confié à des mains pusillanimes ne manifestait son existence que par l'inertie ou la peur. Situation de Paris.

M. de Talleyrand, mieux que personne en Europe, avait l'instinct qui permet d'apprécier l'heure où, un

Digitized by Google

Mars 1814. Défection de M. de Talleyrand.

pouvoir s'éteignant, il est plus sûr de le renier et de passer sous le drapeau contraire. Dans la langue des gens loyaux, cette habileté reçoit un nom sévère; dans l'ordre des faits historiques, il arrive trop souvent que l'art de savoir opérer à propos une défection conduit à la richesse, et à la fonction de gouverner les hommes. En 1790, M. de Talleyrand avait renié son Dieu et sa foi : les catholiques jugèrent ce rôle avilissant, et indigne d'un évêque; mais la révolution s'accommoda fort d'avoir pour auxiliaire un orateur instruit, rusé, et qui savait donner à l'apostasie et à la révolte des manières de grand seigneur. Au retour de l'émigration, M. de Talleyrand avait servi la république, et, l'un des premiers, il s'était retiré d'elle quand il avait vu se lever l'étoile de Bonaparte : associé à l'immense fortune de l'empereur, il avait entrevu, même avant Fouché, son digne émule, que ce colosse à tête d'or et à poitrine de fer avait les pieds posés sur le sable. Quand on le crut disgracié (et il l'était) c'est qu'il avait compris qu'un homme adroit et patient pouvait se tenir à l'écart pendant quelques années, et recueillir à l'heure dite la plus brillante part dans la curée à laquelle devait aboutir l'épopée napoléonienne. Beaucoup d'autres tournaient les yeux vers les Bourbons, soit par dévouement, soit par enthousiasme, soit par fidélité; lui, parce qu'il calculait, sans erreur de date, que le moment d'une restauration allait venir; et alors tant mieux pour les prévoyants et les habiles. Dès l'origine de la guerre d'Espagne, il avait secrètement pressenti que le maintien de Napoléon était in-

Digitized by Google

conciliable avec l'équilibre européen, et il avait entrevu le rétablissement des Bourbons en France. Chargé en 1814, par Napoléon, d'un poste de haute confiance, tuteur politique de l'impératrice et du roi de Rome, il s'était dit que la régence de Marie-Louise ne serait qu'un entr'acte dans la grande tragédie de l'invasion, et qu'au lieu d'offrir en holocauste aux alliés l'abdication de Napoléon en faveur de son jeune fils, c'était la dynastie impériale qu'il convenait de leur sacrifier. M. de Talleyrand avait trop à craindre de l'opinion, si l'on restaurait purement et simplement l'ancien régime; il n'en voulait pas; il avait l'intelligence des prédilections du pays, et il croyait que l'octroi d'une charte imitée de la constitution anglaise, avec Louis XVIII pour roi légitime, donnerait une satisfaction suffisante aux principes révolutionnaires et aux idées nouvelles. Il aurait pu aider Napoléon de ses conseils; l'autorité de sa parole, dans les congrès, aurait pu fléchir la dureté de quelques prétentions hostiles. Il aima mieux faire une guerre sourde à l'empereur qui se servait de lui, et échauffer tous les ressentiments de l'opinion publique contre le capitaine trompé par la fortune. Il fut l'un de ceux qui surent endormir la nation au moment de l'invasion étrangère; l'un de ceux qui, par l'activité de leurs démarches, déterminèrent la chute du trône impérial, en attendant le jour où, trouvant un peu de popularité et quelques avantages à trahir les Bourbons eux-mêmes, il leur retirerait, pour le porter à l'opposition, l'appui de son habileté incontestable et le tribut de sa douteuse amitié. Quelques personnages, au mois de

Mars 1814

Digitized by Google

Mars 1814. mars 1814, secondaient puissamment les défections et les calculs de M. de Talleyrand: c'était d'abord M. de Pradt, archevêque intru de Malines et digne instrument de l'ancien évêque d'Autun; c'était, avant tous, M. de Dalberg, neveu d'un souverain d'Allemagne, homme comblé des bienfaits de Napoléon, et qui avait des intelligences sûres auprès des puissances étrangères.

Réunion du conseil de régence. M. de Talleyrand, membre du conseil de régence, prit part à la réunion du 29 mars. L'impératrice présidait. Cette jeune femme, en proie à de douloureuses perplexités, ne savait point imiter Marie-Thérèse, son aïeule : elle demandait s'il convenait de quitter Paris, ou d'y attendre les événements. Rester était le seul parti digne d'une impératrice; se retirer de l'autre côté de la Loire, c'était abdiquer. Malheureusement pour Marie-Louise, Napoléon avait laissé à son frère Joseph des instructions qui lui prescrivaient de mettre en sûreté l'impératrice et le roi de Rome, et le roi Joseph n'osait s'écarter de ces ordres. On délibéra pour la forme. M. Boulay (de la Meurthe) émit le vœu que Marie-Louise se rendît à l'hôtel de ville, se fît voir au peuple, et appelât les citoyens de Paris à la défense de leurs foyers. M. Molé déclara que si l'impératrice délaissait les habitants de Paris, ceux-ci, à leur tour, délaisseraient le gouvernement; et il conseilla à Marie-Louise de ne point partir. Le ministre de la guerre, Clarke, combattit vivement cette idée; il demanda « que le fils d'Hector ne fût point livré aux Grecs. » Cependant Cambacérès ayant recueilli les voix, dix-neuf membres du conseil, sur

Digitized by Google

vingt-trois votants, furent d'avis que l'impératrice et le roi de Rome ne devaient pas s'éloigner. Que pouvait ce vote devant les refus du roi Joseph, appuyés des ordres précis de l'empereur? Joseph insista pour que Napoléon fût obéi, et Cambacérès déclara que, pour obtempérer aux volontés expresses de S. M. l'empereur et roi, LL. MM. l'impératrice et le roi de Rome quitteraient Paris le lendemain, et se réfugieraient à Blois. Il était deux heures du matin quand le conseil leva sa séance. A huit heures, les préparatifs de départ étant achevés, Marie-Louise quitta les Tuileries pour ne plus les revoir. On dit (et c'est parmi les Français une tradition touchante) que le jeune roi de Rome s'obstinait à ne point partir; de ses petites mains il se cramponnait aux rideaux, et parfois il appelait son père: on ajoute qu'il fallut l'emporter de force. N'est-ce là qu'un récit symbolique destiné à éveiller les regrets? Y avait-il, dans cette résistance d'un enfant, un avertissement prophétique? Nous aimons mieux ne pas être juge. Quoi qu'il en soit, le gouvernement se repliant sur la Loire, il ne restait plus qu'à honorer, par quelques combats, la résistance et la capitulation de Paris; et déjà les armées étrangères se déployaient devant ses portes.

Mars 1814.

Départ de l'impératrice et du roi de Rome.

Paris n'était point alors, comme de nos jours, entouré d'une enceinte fortifiée, dont les abords sont protégés par de nombreuses citadelles: il n'avait pour tout rempart que le mur d'octroi, au milieu duquel un coup de canon pouvait ouvrir la brèche. La ville est assise sur la Seine, qui la divise en deux parties inégales: du côté du sud, elle était presque ouverte aux

Situation de Paris au point de vue stratégique.

Digitized by Google

Mars 1814. attaques de l'ennemi, et la nature n'avait rien fait pour la défendre ; il est vrai que, pour en venir là, il fallait traverser les provinces méridionales et occidentales, route longue et difficile que ne suivent pas les armées d'invasion : du côté du nord, la position de la capitale était considérée comme aussi forte que peut l'être celle d'une ville dépourvue de fossés et de remparts. De Saint-Denis à Passy, elle est couverte par la Seine ; de Saint-Denis à Bondy, par la ligne du canal ; plus à gauche, par la forêt et ensuite par la Marne. Entre cette ligne et Paris, au pied même de la capitale, une chaîne de hauteurs et de collines s'élève brusquement sur une grande plaine, et, se terminant non moins brusquement du côté de la ville, la protégent comme par un boulevard naturel. Au milieu des ondulations de cette chaîne, le plateau qui s'étend de Rosny à la butte Saint-Chaumont, et les hauteurs de Montmartre, peuvent être regardés comme de bonnes positions militaires. D'un côté, cette ligne est appuyée par les villages de Montreuil, de Noisy, de Romainville, et par le clos de Malassis, qui fournissent des fronts de défenses successives. Les vallons de Bagnolet, des prés Saint-Gervais et de Charonne, les villages de Belleville et de Ménilmontant, les buttes de Beaurepaire et de Beauregard, le village et les carrières de Pantin, sont également des points où l'on peut asseoir quelque résistance et barrer le chemin à un ennemi. Sur la droite de Montmartre, la butte des Cinq-Moulins s'étend sur un développement de plus de huit cents mètres, comme une courtine élevée dont la Chapelle et Clignancourt forment les saillants ; au

Digitized by Google

centre s'élèvent la crête et le village de Montmartre, position importante qui se déroule sur un espace de neuf cents mètres : tout ce pays est couvert de bois, de vergers, de jardins, de maisons de plaisance et de villages, et c'est par là que les armées étrangères cherchaient à s'ouvrir un chemin. Mars 1814.

La ville avait pour forces de défense la garde nationale, commandée par le maréchal Moncey, quelques dépôts de la ligne, et les réserves de la garde impériale : on avait élevé à la hâte, en avant des barrières, quelques ouvrages en terre et en bois, capables d'arrêter la cavalerie; les bâtiments qui servent de corps de garde aux employés de l'octroi étaient crénelés; des palissades protégeaient les lacunes de l'enceinte; l'artillerie, disposée sur une immense ligne de plusieurs lieues de front, ne se composait que de cinquante pièces de quatre et de huit; on l'avait concentrée aux grandes barrières, où aboutissent les principales routes. Des tambours en charpente avaient été construits aux ponts de Saint-Maur, de Charenton et de Neuilly; les hauteurs de Paris et les faubourgs extérieurs étaient demeurés sans défense. Trois cents élèves de l'Ecole polytechnique, et quatre cents artilleurs recrutés à l'hôtel des Invalides, étaient chargés du service des canons. L'effectif de la garde nationale n'atteignait pas le chiffre de quatorze mille hommes, et, sur ce nombre, la moitié à peine étaient armés de fusils de guerre. Quelques détachements gardaient Saint-Denis et Vincennes. Au dehors de Paris, les débris des corps de Marmont et de Mor- Mesures défensives prises pour couvrir la capitale.

Digitized by Google

Mars 1814. tier avaient pris position, et, appuyés sur la capitale, se préparaient à en disputer les approches.

La population virile des faubourgs demandait des armes, et on n'osait lui en donner; on craignait qu'elle ne les retournât contre les classes riches, ou que, par une résistance mal calculée, elle n'attirât sur Paris de grands désastres. Cette défiance était injuste; mais, il faut le dire, la France abdiquait elle-même avant Napoléon, et, lasse de sacrifices et de guerre, se séparait de son chef. Le moment était mal choisi pour ce divorce, que l'invasion étrangère, victorieuse sous les murs de Paris, allait officiellement proclamer. Mais l'empereur recueillait le fruit de ses fautes; et si la nation se détachait de lui au jour de la lutte décisive, il ne pouvait s'en prendre qu'aux exagérations de son système, et qu'aux nombreux défis jetés, pendant dix ans de règne, à l'Europe, à la paix et à la justice. Était-ce là, pour la population de Paris, un motif de subir l'étranger, et d'accepter, presque sans résistance, la honte d'une défaite? L'histoire prononcera en dernier ressort. Trop d'acteurs de ces grandes et douloureuses scènes vivent encore, pour qu'il soit possible, au milieu du conflit des passions, de devancer son jugement. Nous nous bornerons à dire que les partisans de l'ancienne dynastie, las de se courber sous le joug de Napoléon, aspiraient à une délivrance que les souverains alliés venaient leur offrir; nous ajouterons que la portion élevée de la bourgeoisie, terrifiée par la prévision des sacrifices que pouvait encore lui imposer la guerre, demandait qu'on se hâtât d'en finir

Digitized by Google

avec le régime impérial, et de réconcilier, à tout prix, la France avec l'Europe. En vue de cette transaction, dont la ruine de Napoléon allait être la première condition, il fallait un homme assez haut placé pour stipuler avec les puissances étrangères: M. de Talleyrand comprit que ce rôle devait lui appartenir. Son devoir, comme ministre de l'empereur, l'appelait à Blois, et il feignit de partir pour cette résidence : or, comme il se présentait aux barrières, les agents de l'autorité lui demandèrent son passe-port. « C'est le « prince vice-grand électeur! » dirent ses domestiques. « En ce cas, répliquèrent les préposés de la « police, S. A. peut passer. » Non, non, dit M. de « Talleyrand; je m'en garderai bien! Ne dois-je pas « donner l'exemple du respect à la loi? Je n'ai point « de passe-port, je ne quitterai point Paris. » Et il se fit reconduire à son hôtel. Jamais défection n'avait été revêtue de prétextes plus mesquins ; mais, à voir le sauve qui peut général, il ne s'agissait plus de garder les apparences.

Mars 1814.

Étrange résolution de M. de Talleyrand.

On afficha sur les murs de Paris les proclamations suivantes :

Proclamations officielles.

« Citoyens de Paris, une colonne ennemie s'est por-« tée sur Meaux. Elle s'avance sur la route d'Alle-« magne; mais l'empereur la suit de près, à la tête « d'une armée victorieuse.

« Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de « l'impératrice et du roi de Rome. *Je reste avec* « *vous*.

« Armons-nous pour défendre cette ville, ses mo-« numents, ses richesses, nos femmes, nos enfants,

Digitized by Google

Mars 1814. « tout ce qui est cher. Que cette vaste cité devienne « un camp pour quelques instants, et que l'ennemi « trouve sa honte sous ses murs, qu'il espère franchir « en triomphe!

« L'empereur marche à votre secours. Secondez-le « par une vive et courte résistance, et conservons « l'honneur français!

« JOSEPH.

« *Nous laisserons-nous piller? Nous laisserons-* « *nous brûler?*

« Tandis que l'empereur arrive sur les derrières de « l'ennemi, vingt-cinq à trente mille hommes, conduits « par un partisan audacieux, osent menacer nos bar- « rières. Imposeront-ils à cinq cent mille citoyens qui « peuvent les exterminer? Ce parti ne l'ignore point, « ses forces ne lui suffiraient pas pour se maintenir « dans Paris; il ne veut faire qu'un coup de main. « Comme il n'aurait que peu de jours à rester parmi « nous, il se hâterait de nous piller, de se gorger d'or « et de butin; et quand une armée victorieuse le for- « cerait à fuir de la capitale, il n'en sortirait qu'à la « lueur des flammes qu'il aurait allumées.

« Nous, nous ne nous laisserons pas piller, nous « ne nous laisserons pas brûler! Défendons nos biens, « nos femmes, nos enfants; et laisons le temps à no- « tre brave armée d'arriver, pour anéantir sous nos « murs les barbares qui venaient les renverser. Ayons « la volonté de les vaincre, et ils ne nous attaqueront « pas! Notre capitale serait le tombeau d'une armée « qui voudrait en forcer les portes. Nous avons en « face de l'ennemi une armée considérable, comman-

Digitized by Google

« dée par des chefs habiles et intrépides. Il ne s'agit Mars 1814.
« que de les seconder. »

C'est ainsi que jusqu'au bout on cachait la vérité au pays. Au jour du péril, on se défiait de son dévouement et de sa persévérance; dans les jours de triomphe, on s'était défié de sa sagesse et de ses droits. Le 29 au soir, les citoyens lisaient ces proclamations, avec surprise et terreur. Le gouvernement avait exigé que les spectacles restassent ouverts; mais les comédiens jouaient dans des salles presque vides. Du faîte des maisons élevées, les regards qui plongeaient sur la campagne voyaient partout étinceler les feux de bivacs sur le front de l'armée étrangère : des masses énormes de paysans, chassés dans Paris, où ils se réfugiaient avec leurs meubles et leurs troupeaux, contribuaient à répandre la consternation et la pitié. Dans certains groupes, mais avec de grandes précautions, on faisait circuler la proclamation suivante, publiée au nom des puissances étrangères :

Proclamations de l'ennemi.

« Habitants de Paris, les armées alliées se trouvent « devant vos murs. Le but de leur marche vers la « capitale est fondé sur l'espoir d'une réconciliation « sincère et durable avec elle. Depuis vingt ans l'Eu- « rope est inondée de sang et de larmes. Les tenta- « tives faites pour mettre un terme à tant de mal- « heurs ont été inutiles, parce qu'il existe, dans le « pouvoir même du gouvernement qui vous opprime, « un obstacle insurmontable à la paix. Quel Français « n'est pas convaincu de cette vérité ?

« Les souverains alliés cherchent de bonne foi une

Digitized by Google

Mars 1814. « autorité salutaire en France, qui puisse cimenter « l'union de toutes les nations et de tous les gouver- « nements. C'est à la ville de Paris qu'il appartient, « dans les circonstances actuelles, d'accélérer la paix « du monde. Son vœu est attendu avec l'intérêt que « doit inspirer un si immense résultat. Qu'elle se pro- « nonce, et, dès ce moment, l'armée qui est devant « ses murs devient le soutien de ses décisions !

« Parisiens, vous connaissez la situation de votre « patrie, la conduite de Bordeaux, l'occupation ami- « cale de Lyon, les maux attirés sur la France, et les « dispositions véritables de vos concitoyens : vous « trouverez dans ces exemples le terme de la guerre « étrangère et de la discorde civile; vous ne sauriez « plus le chercher ailleurs... C'est dans ces sentiments « que l'Europe en armes devant vos murs s'adresse à « vous. Hâtez-vous de répondre à la confiance qu'elle « met dans votre amour pour la patrie et dans votre « sagesse !

« *Le commandant en chef des armées alliées*,
« Maréchal prince DE SCHWARTZEMBERG. »

Dispositions respectives en vue de l'attaque et de la défense.

Les armées ennemies campées autour de Paris étaient fortes de deux cent mille hommes; l'attaque devait avoir lieu le 30 mars; les souverains alliés décidèrent qu'on se rendrait d'abord maîtres des hauteurs de Montmartre et de Belleville. Le feld-maréchal Blücher eut ordre de diriger l'armée de Silésie contre la première de ces positions; l'attaque de la seconde fut confiée au général Barclay de Tolly. D'autres corps furent chargés de s'emparer des prés Saint-

Digitized by Google

Gervais, de Bagnolet, de Montreuil, des hauteurs de Neuilly-sur-Marne, de Rosny, des ponts de Saint-Maur et de Charenton, de la forêt et du château de Vincennes. Plusieurs colonnes, laissées en arrière, eurent pour mission de contenir l'empereur, s'il se présentait pendant la bataille. Quant au roi Joseph, il avait pris à la hâte des dispositions qui ne purent, pour la plupart, être réalisées; le temps manquait. Par ses ordres, le duc de Raguse devait occuper la position de Romainville; les généraux Compans et Ornano, défendre les prés Saint-Gervais, Pantin et les abords du canal de l'Ourcq; le duc de Trévise était chargé de s'établir entre le canal et Montmartre, et d'occuper la Villette et la Chapelle. Vingt-huit pièces de canon et les réserves d'artillerie furent placés à la barrière du Trône; la garde nationale devait renforcer la ligne, et faire, soit aux abords, soit dans l'enceinte de la place, un service de surveillance et de sûreté : on comptait également sur elle pour fournir des éclaireurs et des tirailleurs. Le prince de Schwartzemberg envoya deux parlementaires, mais on refusa de les recevoir. Le quartier général du roi Joseph fut établi à Montmartre. L'histoire dira que les chefs du gouvernement, soit incapacité, soit défiance n'avaient point même eu recours aux moyens de défense qu'ils avaient sous la main. Les volontaires parisiens se présentaient pour combattre et persistaient à demander des armes; on leur offrit des *piques* pour les envoyer en tirailleurs au-devant de l'ennemi, et cependant Vincennes regorgeait de fusils. Le dépôt d'infanterie de Versailles contenait plus de deux

Mars 1814.

Digitized by Google

Mars 1814. mille recrues, on les y laissa. Le dépôt des remontes pouvait fournir six mille hommes montés, en grande partie officiers; ils sollicitèrent l'honneur de marcher contre les Russes, et on refusa d'accueillir leur prière. L'arsenal de Grenelle renfermait des approvisionnements immenses en poudre et en projectiles, et, après quelques heures de combat, les munitions cessèrent d'être distribuées à nos troupes. Ces souvenirs pèseront sur la mémoire du roi Joseph.

Bataille de Paris. Le 30 mars, au moment où le jour commençait à poindre, le canon ennemi annonça la bataille, et nos tambours battirent dans tous les quartiers, appelant la population aux armes. Pendant la nuit, l'ennemi, que rien n'arrêtait, avait envoyé des avant-gardes prendre possession de quelques hauteurs voisines de Paris; elles s'étaient établies sans résistance à la Villette, à la Chapelle, à Pantin, à Romainville, à Charonne. A six heures du matin, les divisions du duc de Raguse les dépostèrent rapidement, et les rejetèrent sur le gros de l'armée des puissances alliées. L'ennemi chercha à reprendre les buttes de Chaumont et les hauteurs de Romainville. On se battait sur un terrain coupé de haies, de murs, de terrasses et de jardins, et traversé en tout sens par des sentiers étroits et des ruelles. Ces positions étaient éminemment propres à favoriser les tirailleurs : aussi l'ennemi se vit-il contraint de ralentir ses mouvements, après avoir essuyé des pertes considérables. Le village de Pantin fut plusieurs fois pris et repris. L'infanterie de Marmont sut tenir tête à des masses énormes; notre faible artillerie, servie par les élèves

Digitized by Google

de l'École polytechnique, fit beaucoup de mal aux assaillants. Cependant le général Barclay de Tolly ordonna à ses réserves d'entrer en ligne, et de recommencer la lutte. D'un côté, il fit attaquer les hauteurs qui s'élèvent entre Romainville et Montreuil; de l'autre, il envoya les gardes prussiennes renforcer les troupes qui nous disputaient Pantin. Le général ennemi Rajewski, avec son corps et la cavalerie du comte de Pahlen, d'abord contenu par nos troupes, marcha de nouveau pour attaquer Montreuil, Bagnolet, et le plateau de Belleville. Le général Giulay, qui d'abord avait eu ordre de couvrir l'opération décisive des alliés sur Paris, et de se maintenir sur la Marne, fut chargé de se porter sur Vincennes, et de s'emparer des ponts de Charenton et de Saint-Maur; enfin, le prince Eugène de Wurtemberg se dirigea sur les prés Saint-Gervais, et manœuvra dans le but de séparer le corps de Marmont de celui du duc de Trévise. Ces dispositions échouèrent, ou du moins furent neutralisées par l'ardeur de nos troupes et la vigueur de nos généraux; les principales combinaisons de l'ennemi furent déconcertées, mais les Russes parvinrent à s'établir ou à se maintenir à Montreuil, à Pantin, à Romainville. Sur un autre point, le village d'Aubervilliers, vigoureusement attaqué par le comte de Langeron, fut disputé avec une opiniâtreté égale par les troupes du duc de Trévise. Mars 1814.

Il était onze heures du matin. Barclay de Tolly, rebuté des pertes énormes qu'il avait faites, se détermina à suspendre ses attaques jusqu'à ce que Blücher pût entrer en ligne; il prit alors de nouvelles

Digitized by Google

Mars 1814. dispositions : deux divisions furent destinées à déboucher de Montreuil sur Charonne; deux autres, à se porter sur Belleville par Ménilmontant; deux autres, à aborder Belleville par les prés Saint-Gervais; les gardes russe et prussienne devaient déboucher de Pantin; deux colonnes de cavalerie se tenaient prêtes à soutenir ces divers mouvements; les régiments russes qui avaient été dispersés en tirailleurs furent rappelés, et formés en rang. De son côté, Marmont mit à profit cet instant de répit pour reformer la ligne de ses troupes et prendre des dispositions défensives.

Blücher n'avait reçu que fort tard l'avis de coopérer à l'attaque générale : vers onze heures du matin, il avait menacé Saint-Denis; un moment après, le comte de Langeron ayant enfin réussi à s'emparer d'Aubervilliers, Blücher lui prescrivit de se porter par la route de Clichy contre l'extrémité des hauteurs de Montmartre; il envoya les divisions Kleist et Yorck soutenir l'attaque du centre et de la droite des Français, à Pantin et à la Villette. Les défenseurs de Paris, bien qu'en petit nombre, opposèrent à leurs ennemis la plus énergique résistance; longtemps ils tinrent bon dans leurs positions contre l'armée de Silésie, et, forcés par le nombre de perdre du terrain, ils se concentrèrent sur la Villette et sur la ferme de Rouvroy, en continuant de protéger ces points importants de la ligne avec un infatigable courage.

Vers une heure après midi, les divisions de Barclay de Tolly exécutèrent les attaques dont le soin leur avait été confié : à Montreuil, elles trouvèrent

Digitized by Google

une résistance vigoureuse; mais que pouvaient quelques faibles détachements de troupes et de milices contre cinquante mille combattants, exaltés par l'espoir du triomphe? Belleville, Ménilmontant, la butte Saint-Chaumont et Charonne tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi, et, sur toute la droite des Français, la défense devint impossible: le centre, qui se maintenait sur le canal de l'Ourcq, à Rouvroy et à la Villette, fut à son tour enveloppé et écrasé; un corps de cavalerie française, qui se dévoua pour retarder la marche des colonnes alliées, fut culbuté par une charge des hussards noirs de Brandebourg: vers la gauche, l'armée de Blücher atteignit le pied des hauteurs de Montmartre. Là aurait dû se trouver encore, pour combattre et pour mourir, le roi Joseph Bonaparte, lieutenant général de l'empire; mais déjà, à la vue des progrès inattendus de l'ennemi, il avait quitté le champ de bataille et pris, avec les ministres, la route de Blois. En s'éloignant, ce prince, infidèle à la grandeur de son nom et à la confiance de son frère, avait transmis aux ducs de Trévise et de Raguse l'autorisation de capituler. Mars 1814.

Les circonstances étaient graves : toute la ligne était emportée, à l'exception du poste de Montmartre qui était tourné, et que l'armée de Silésie allait aborder tout entière de front et sur les deux flancs. Le prince royal de Wurtemberg venait d'occuper Charenton avec son pont sur la Marne, et ses postes avancés se présentaient déjà à la barrière du Trône; le hourra des Cosaques avait retenti dans l'une des rues du faubourg Saint-Antoine; des obus tombaient

Digitized by Google

Mars 1814. déjà dans le faubourg Montmartre; on se battait encore à la barrière de Clichy, et le vieux Moncey, luttant sur ce point avec la garde nationale, retardait seul encore les mouvements de l'ennemi. Toute résistance semblait désormais impossible.

Capitulation des maréchaux Mortier et Marmont.

Ce fut alors que le maréchal Mortier expédia au prince de Schwartzemberg son aide de camp Lapointe pour demander une suspension d'armes, qui fut refusée. Le maréchal Marmont, après des efforts inouïs de courage et de persévérance, se vit resserré entre Belleville et le mur d'enceinte de Paris. Alors seulement il se décida à faire usage de l'autorisation que lui avait donnée Joseph, et dont, jusqu'à ce moment, il n'avait point voulu se prévaloir. Il envoya son aide de camp Denis de Danrémont(1) au quartier général ennemi, pour traiter. On convint d'une suspension d'armes de deux heures, afin de donner le temps à nos troupes de rentrer dans les barrières; et les hostilités cessèrent sur toute la ligne. Il était quatre heures. Les colonels Fabvier et de Danrémont entrèrent en pourparlers avec les chefs de l'armée assiégeante. Après de vifs débats, on obtint que les troupes françaises se retireraient avec leur matériel, et auraient la nuit entière pour exécuter ce mouvement; on arrêta de part et d'autre que les avant-gardes des alliés entreraient à Paris à six heures, le 31 mars, et ne pourraient recommencer les hostilités qu'à neuf heures. Ces conventions, d'abord verbales, furent rédigées par

(1) Mort glorieusement à la prise de Constantine, en 1837: il était gouverneur de l'Algérie, et a été inhumé en grande pompe aux Invalides.

Digitized by Google

écrit, et signées par les comtes Orloff et Paer, en même temps que par le duc de Raguse, stipulant en son nom et au nom de son collègue le duc de Trévise. La garde nationale occupa alors les postes des barrières, et la troupe de ligne se replia dans la ville. Sur ces entrefaites, arriva à toute bride, au quartier du duc de Trévise, le général Dejean, qui avait été expédié par l'empereur. Il apportait l'ordre de garantir Paris de toute occupation étrangère. Le duc de Trévise aurait vainement voulu se conformer aux injonctions pressantes de l'empereur : la suspension d'armes était déjà conclue; la parole des deux maréchaux se trouvait engagée; la victoire de l'ennemi était consommée. Elle avait coûté aux armées étrangères vingt mille hommes tués ou blessés; la perte des nôtres fut de quatre mille, et sur ce nombre on compta trois cents gardes nationaux, qui tombèrent généreusement en disputant à l'invasion la capitale de la France. Mars 1814.

M. de Chabrol, préfet de la Seine, et M. Pasquier, préfet de police, munis d'un sauf-conduit, se rendirent au quartier général de l'empereur Alexandre, établi alors au village de Bondy; ils y furent suivis de près par MM. de Laborde et Tourton, colonels de la garde nationale : cette députation supplia les souverains alliés d'épargner la capitale, de ne point faire peser sur elle les rigueurs de la guerre, et de souffrir que les milices bourgeoises de Paris continuassent à occuper les postes d'honneur et de sûreté qui leur avaient été confiés. Le czar accueillit avec une politesse affectueuse les représentants et les princi- Les magistrats de Paris se rendent auprès du czar.

Digitized by Google

Mars 1814. paux magistrats de Paris; il leur dit « qu'il n'était pas l'ennemi des Français, et n'avait en France qu'un seul ennemi, un homme qu'il avait admiré et longtemps aimé, mais qui, dévoré d'ambition et plein de mauvaise foi, était venu l'attaquer dans ses États, et l'avait contraint de chercher le gage de sa sûreté ultérieure dans la libération de l'Europe. » Il ajouta « que les souverains alliés ne voulaient ni conquérir ni dominer la France, mais apprendre et appuyer ce qu'elle-même jugerait le plus utile à son bonheur; et qu'ils n'attendaient, pour s'en occuper, que de connaître dans le vœu de Paris le vœu probable de toute la France. » Le czar promit ensuite de faire respecter les monuments publics, les propriétés, le commerce, les institutions civiles; et il consentit à maintenir la garde nationale. Il ajouta pourtant que toutes les mesures de sûreté et d'ordre seraient prises, au nom des souverains alliés, par le général Sacken, qu'il venait de créer gouverneur de Paris. Après avoir obtenu ces assurances, les deux préfets se retirèrent. Cependant quelques personnes considérables se rendirent également à Bondy, et, dans ce nombre, on vit figurer M. de Talleyrand. Le reste de la nuit se passa en pourparlers. Comme on le pense bien, le prince de Bénévent, abandonnant ouvertement la cause de Napoléon, était venu stipuler au nom du parti constitutionnel et royaliste, qui désirait, comme transaction entre le passé et l'avenir, la restauration de Louis XVIII et une grande charte imitée de la loi fondamentale d'Angleterre. Alexandre lui répondit à plusieurs reprises : « Je ne veux rien vous imposer;

Digitized by Google

« la France est libre de choisir la forme de son gou- Mars 1814.
« vernement. Je désire n'en indiquer aucune : la
« meilleure pour moi sera celle qui conviendra le
« mieux à la nation. » Le czar ne cessa de parler dans le même sens aux hommes de tous les partis qui s'agitaient autour de lui, et cherchaient à lui tracer une ligne de conduite à l'égard de la France. On stipula de part et d'autre que les souverains alliés, à la tête de leurs armées victorieuses, feraient leur entrée dans Paris le 31 mars, vers midi. Dès le matin du même jour, et conformément à la convention de la veille, les avant-gardes allemandes et russes prirent possession des barrières, des buttes et des principaux carrefours, où il importait d'assurer la circulation. La population considérait ces préparatifs avec un étonnement silencieux, mais la foule des curieux était immense.

Démonstration royaliste à Paris.

Alors, vers onze heures du matin, pour la première fois, le drapeau blanc et la cocarde de l'ancienne monarchie reparurent comme les signes de la révolution nouvelle qui s'accomplissait, et déjà le drapeau tricolore fut réputé un signe presque séditieux. Un rassemblement assez nombreux de jeunes gens appartenant aux familles nobles se porta sur le boulevard de la Madeleine, ayant des drapeaux fleurdelisés, et faisant entendre les cris de *Vive le roi! vivent les Bourbons!* La plupart des croisées se garnirent de dames qui agitaient des mouchoirs blancs. Ce mouvement se propagea sur le boulevard des Italiens et dans plusieurs rues. Les gardes nationaux présents sous les armes suivirent en partie cette impulsion : les uns prirent la cocarde blanche, les au-

Digitized by Google

Mars 1814. tres conservèrent les trois couleurs. Cette diversité d'emblèmes faillit causer des rixes assez sérieuses; l'esprit d'union et de discipline prévalut. Dans les faubourgs, dans les quartiers populeux, des hommes vêtus de blouses, d'habits de travail, quelques-uns étant à cheval, se répandaient dans les groupes, annonçaient la prochaine arrivée de l'empereur, et appelaient les citoyens à prendre les armes pour la défense de leurs foyers. Ces excitations restaient sans écho; les sympathies étaient diverses et incertaines, mais la résistance ne se manifestait nulle part. Il est vraisemblable que si, au milieu de cette agitation sourde et inquiète, Napoléon se fût subitement montré, escorté de quelques troupes, il eût déterminé un mouvement de résistance dont aucun chef marquant n'osait prendre l'initiative.

Les armées étrangères entrent à Paris.

Cependant le czar, le roi de Prusse, le prince de Schwartzemberg, et la masse de l'armée étrangère, défilaient lentement le long des faubourgs du nord et sur les boulevards; une foule immense, curieuse, pacifique, et parfois bienveillante, accueillait ces hôtes, qu'étonnait leur rôle nouveau de triomphateurs. Des dames élégantes, se pressant sur le passage du cortége ou se penchant sur leurs balcons, criaient avec enthousiasme : *Vive Alexandre! vivent les alliés!* Elles déchiraient leurs mouchoirs, et les distribuaient en guise de cocardes; elles offraient des rubans blancs aux gardes nationaux. Les habitants de Paris s'abstenaient généralement de se prononcer pour ou contre le gouvernement impérial; mais ils suivaient d'un œil avide ces masses de combattants revêtus

Digitized by Google

d'uniformes inconnus, et dont un grand nombre étaient accourus du fond de l'Asie. A voir ces Tartares aux figures hideuses, ces Calmoucks couverts de cottes de mailles, ces Cosaques de diverses tribus, ces sauvages recrutés au pied de la grande muraille, les Parisiens croyaient assister à une représentation théâtrale, aux pompes du Cirque, et ils oubliaient à la fois leur défaite de la veille et l'humiliation des aigles de l'empereur. C'était le jour réservé aux vengeances de l'Europe : la révolution française subissait son douloureux châtiment. Et pourquoi faire mentir l'histoire ? Il y a de ces faits qu'on ne saurait nier, même par patriotisme et par orgueil. Un grand nombre de spectateurs, attirés sur le passage des rois étrangers, laissaient éclater leur joie. Les mères de famille acceptaient avec empressement une invasion qui terminait la conscripion et détrônait la guerre. Le commerce, si longtemps paralysé, espérait de cette dernière crise la fin de ses souffrances ; la rente montait à la Bourse ; les sympathies royalistes, que la révolution de 1789 avait comprimées, et qui, depuis le 13 vendémiaire, n'avaient pas eu la moindre lueur de triomphe, se réveillaient avec une bruyante ivresse. En présence de Napoléon déchu, elles croyaient la révolution terrassée pour toujours, elles saluaient d'acclamations fiévreuses les souverains étrangers ; des jeunes gens appartenant aux classes hautes faisaient retentir l'air des cris de *Vive Louis XVIII ! A bas le tyran !* Ils entouraient d'un cable la statue de Napoléon, érigée sur la colonne, et faisaient de vains efforts pour la jeter à terre. Mars 1814.

Digitized by Google

Mars 1814.

Napoléon précipite son retour.

Or, l'empereur, encore à la tête d'une troupe vaillante et dévouée, précipitait sa marche vers Paris. Le 29 mars, il avait reçu du roi Joseph une dépêche qui lui annonçait l'arrivée à Meaux des armées combinées; le même jour, il avait expédié aux ducs de Raguse et de Trévise l'ordre de défendre Paris jusqu'au bout; en même temps il avait écrit à son beau-père l'empereur d'Autriche, qui se trouvait à Dijon, et il l'avait prié de s'interposer entre lui et les autres souverains. Le 30, il s'était porté en toute hâte sur Fontainebleau, et de là sur la capitale. Comme il arrivait (30 mars, à huit heures) au relais de la Cour-de-France, près de Paris, il y rencontra les troupes françaises qui déjà s'éloignaient de cette ville, en vertu de la capitulation. Là, seulement, il apprit pour la première fois le départ de l'impératrice et la retraite des deux maréchaux. Transporté de surprise et de colère, il persistait à vouloir se porter en avant; mais on parvint à le dissuader de cette tentative insensée, et il se replia sur Fontainebleau. Par ses ordres, les troupes dont il disposait encore prirent position auprès d'Essonne; et le duc de Vicence se rendit auprès d'Alexandre, pour lui porter de nouvelles propositions de paix. Le czar et M. de Nesselrode, son ministre, accueillirent avec beaucoup d'égards le dernier ambassadeur de Napoléon; mais ils ne lui laissèrent pas ignorer que tout était fini pour ce souverain, et que l'Europe cessait de le reconnaître. M. de Caulaincourt demanda si l'on se refuserait également à admettre la régence de Marie-Louise; et, à cet égard, on consentit à lui laisser des espérances que l'événement ne devait

Dernières tentatives de négociation.

Digitized by Google

pas tarder à démentir. Sous l'empire de ces sentiments, le duc de Vicence se mit en route pour aller rejoindre Napoléon à Fontainebleau. Retiré dans cette résidence impériale, entouré de quelques amis qui lui restaient encore, l'empereur résistait aux conseils des généraux et des maréchaux, qui l'invitaient assez durement à déposer la couronne, tant ils avaient hâte de séparer leur cause de la sienne, et de se prosterner devant un nouveau pouvoir. Aucune plume ne pourrait dépeindre les perplexités douloureuses auxquelles il était en proie en considérant le spectacle de sa ruine, et en voyant s'éloigner de lui l'un après l'autre, ceux-ci avec des ménagements hypocrites, ceux-là le front levé et l'outrage sur les lèvres, tous ces grands de l'empire dont il avait fait la fortune et qui tenaient tout de lui.

Avril 1814.

Napoléon se retire à Fontainebleau.

Cependant les événements marchaient vite à Paris, et l'édifice impérial tombait en poussière. Le czar de Russie, au nom des alliés, adressa une proclamation au peuple; il annonça que les puissances étrangères, maîtresses de Paris, accueilleraient le vœu de la France. Il fit entrevoir que les conditions que l'Europe imposerait au pays seraient d'autant plus favorables qu'il ferait choix d'un gouvernement sage; il déclara que les puissances ne traiteraient plus avec Napoléon, mais qu'elles respecteraient l'intégrité de l'ancienne France, *telle qu'elle avait existé sous ses rois légitimes*. Il invitait le sénat à désigner un gouvernement provisoire et à préparer une nouvelle constitution. On était au 1^er^ avril; l'influence de M. de Talleyrand avait prévalu : en moins de quelques

Proclamation du czar.

Digitized by Google

Avril 1814. heures, les souverains alliés s'étaient déterminés à rejeter la régence, et à tout disposer pour rendre aux Bourbons la couronne royale. Ce même jour, le sénat désigna le gouvernement provisoire, et le composa de cinq membres, savoir : le prince de Talleyrand, le comte de Beurnonville, le comte Jaucourt, le duc de Dalberg et l'abbé de Montesquiou. Le premier acte de ce gouvernement fut de confier au général Dessoles le commandement supérieur des gardes nationales de la Seine.

Le sénat nomme un gouvernement provisoire.

Le conseil général et municipal de Paris, se prononçant alors après la fortune, fit afficher un manifeste adressé au peuple, et dans lequel la personne et le règne de Napoléon étaient l'objet des récriminations les plus vives; il y était dit : « Vous devez tous les « maux qui vous accablent à un seul homme; c'est lui « qui chaque année, par la conscription, décime nos « familles. Qui de nous n'a perdu un frère, un fils, des « parents, des amis? Pour qui tous ces braves sont-ils « morts? Pour lui seul, et non pour le pays. Pour quelle « cause? Ils ont été immolés, uniquement immolés à la « démence de laisser après lui le souvenir du plus épou- « vantable oppresseur qui ait pesé sur l'espèce hu- « maine... C'est lui qui nous a fermé les mers des deux « mondes... A lui nous devons la haine de tous les peu- « ples sans l'avoir méritée, puisque comme eux nous « fûmes les malheureuses victimes, bien que les tristes « instruments de sa rage... Qu'importe qu'il n'ait sa- « crifié qu'un petit nombre d'hommes à ses haines ou « bien à ses vengeances particulières, s'il a sacrifié la « France, que disons-nous, la France? toute l'Europe,

Proclamation du conseil général de la Seine.

Digitized by Google

« à son ambition sans mesure?... Voyez ce vaste conti- Avril 1814.
« nent de l'Europe, partout couvert des ossements con-
« fondus de Français et de peuples qui n'avaient rien à
« se demander les uns aux autres, qui ne se haïssaient
« pas, que les distances affranchissaient des querelles,
« et qu'il n'a précipités dans la guerre que pour rem-
« plir la terre du bruit de son nom. Que nous parle-t-
« on de ses victoires passées? Quel bien nous ont-elles
« fait, ces funestes victoires? La haine des peuples, les
« larmes de nos familles, le célibat forcé de nos filles, la
« ruine de toutes les fortunes, le veuvage prématuré des
« femmes, le désespoir des pères et des mères, à qui,
« d'une nombreuse postérité, il ne reste plus la main
« d'un enfant pour leur fermer les yeux : voilà ce que
« nous ont produit ces victoires. Ce sont elles qui amè-
« nent aujourd'hui dans nos murs les étrangers... C'est
« au nom de nos devoirs mêmes, et des plus sacrés de
« tous, que nous abjurons toute obéissance envers l'u-
« surpateur, pour retourner à nos maîtres légitimes.»

Le sénat proclame la déchéance de Napoléon et de sa famille.

En présence d'une semblable manifestation, dominé par la situation et entraîné par les circonstances, le sénat proclama la déchéance de Napoléon et abolit le droit d'hérédité dans sa famille : par le même décret souverain, il délia le peuple et l'armée du serment de fidélité prêté à l'empereur. Au nombre des considérants qui motivaient ce sénatus-consulte, il en était plusieurs qui reprochaient à l'empereur d'avoir détruit la liberté de la presse, méconnu la constitution, attenté à la liberté individuelle, confondu tous les pouvoirs, anéanti l'indépendance de la justice, et mis le comble aux malheurs de la patrie. Pour avoir le droit de

Digitized by Google

Avril 1814. juger ainsi Napoléon et de le condamner devant la France et l'histoire, il aurait du moins fallu que le sénat n'eût pas été quatorze ans son auxiliaire, son adorateur et son complice (2 avril). Au surplus, les membres du corps législatif présents à Paris, la cour de cassation, la cour d'appel, la cour des comptes, le conseil d'État, tous les corps constitués, adhérèrent à ces grands changements : de toutes parts la population, les magistrats, les gardes nationaux et les conseils municipaux se rallièrent au gouvernement provisoire établi par le sénat. La restauration des Bourbons s'accomplissait par la force même de la situation : les uns la réclamaient au nom de leurs vieilles sympathies, d'autres l'acceptaient comme un moyen de faire tomber les armes des mains de l'ennemi, et de stipuler le maintien de la nationalité française.

Le czar donne audience au sénat.

Le même jour, le sénat se rendit en corps auprès d'Alexandre, pour lui présenter ses hommages. L'histoire, et nous en sommes heureux, n'a point conservé la trace de la harangue qui fut prononcée en l'honneur du czar, maître et vainqueur de Paris. Ce prince sut se montrer modéré et digne, et répondit au sénat : « Un homme qui se disait mon allié est arrivé dans « mes États en injuste agresseur; c'est à lui que j'ai « fait la guerre, et non à la France. Je suis l'ami du « peuple français. Ce que vous venez de faire redou- « ble encore ce sentiment. Il est juste, il est sage de « donner à la France des institutions fortes et libé- « rales, qui soient en rapport avec les lumières actuelles. « Mes alliés et moi, nous ne venons que pour proté- « ger la liberté de vos discussions. Pour preuve de

Digitized by Google

« cette alliance durable que je veux contracter avec « votre nation, je lui rends tous les prisonniers qui « sont en Russie. Le gouvernement provisoire me l'a- « vait demandé; je l'accorde au sénat, d'après la ré- « solution qu'il a prise aujourd'hui (1). » Avril 1814.

Le gouvernement provisoire adressa une proclamation à l'armée française : Proclamation du gouvernement provisoire à l'armée française et à la nation.

« Soldats! disait-il, la France vient de briser le « joug sous lequel elle gémissait avec vous depuis tant « d'années. Vous n'avez jamais combattu que pour la « patrie : vous ne pouvez plus combattre que contre « elle sous les drapeaux de l'homme qui vous con- « duit. Voyez tout ce que vous avez souffert de la « tyrannie : vous étiez naguère un million de sol- « dats; presque tous ont péri; on les a livrés au fer « de l'ennemi : sans subsistances, sans hôpitaux, ils « ont été condamnés à périr de misère ou de faim. « Soldats, il est temps de finir les maux de la pa- « trie! la paix est dans vos mains. La refuserez-vous « à la France désolée? Les ennemis même vous la « demandent; ils regrettent de ravager ces belles « contrées, et ne veulent s'armer que contre votre « oppresseur et le nôtre. Seriez-vous sourds à la voix « de la patrie qui vous rappelle et vous supplie? Elle « vous parle par son sénat, par sa capitale, et sur- « tout par ses malheurs. Vous êtes ses plus nobles « enfants, et vous ne pouvez appartenir à celui « qui l'a ravagée, qui l'a livrée sans armes, sans « défense; qui a voulu rendre votre nom odieux

(1) L'acte de déchéance prononcé contre l'empereur.

Digitized by Google

Avril 1814. « à toutes les nations, et qui aurait peut-être com-
« promis votre gloire, si un homme, *qui n'est pas*
« *même Français*, pouvait jamais affaiblir la géné-
« rosité de nos soldats et l'honneur de nos armes.
« Vous n'êtes plus les soldats de Napoléon; le sénat
« et la France entière vous dégagent de vos ser-
« ments. »

Une proclamation rédigée dans le même esprit fut adressée à la nation par le gouvernement provisoire : l'outrage y était prodigué à Napoléon vaincu; on y vantait la magnanimité des puissances étrangères. Cette éloquence est au service de tous les pouvoirs qui triomphent. Ce fut sous l'empire de ces impressions, et pendant qu'on traînait dans le ruisseau les images de Napoléon et les emblèmes de son gouvernement, que fut imprimée et distribuée à profusion une brochure célèbre, sortie de la plume de M. de Chateaubriand : cet habile écrivain n'avait pas du moins attendu le triomphe des alliés pour faire ses preuves de royalisme; il avait osé lutter contre Napoléon revêtu de l'éclat de sa prodigieuse fortune; il se crut en droit de lui porter un dernier coup lorsqu'il était vaincu, mais toujours menaçant. Le génie a ses heures d'hallucination : M. de Chateaubriand, dépassa le but, et il y aurait eu de sa part plus de grandeur à abandonner son ennemi à la mauvaise destinée qui s'accomplissait, et à rester dans les termes de la vérité et de la dignité. Vint pour l'empereur et pour le pays un jour moins fatal. Lorsque les larmes des mères se furent séchées, et que le temps eut cicatrisé les blessures de la France, on

Manifeste de M. de Chateaubriand.

Digitized by Google

commença à apprécier dans la sérénité et le calme cette épopée impériale si douloureuse, mais si étonnante ; et le peuple, pardonnant outre mesure à Napoléon, le remit sur un piédestal plus élevé que n'avait pu l'être son trône. Quant à M. de Châteaubriand, il ne revint jamais; jusqu'au dernier soupir, que disons-nous? au delà de la tombe, il voulut demeurer l'implacable adversaire de Napoléon : il fut le seul à ne point regretter le cri de vengeance dont nous venons de parler, et qui fut sans pitié. Avril 1814.

Le sénat et le gouvernement provisoire avaient délié l'armée de son serment; les chefs de cette armée se trouvaient donc légalement affranchis de la fidélité militaire envers l'empereur. Les principaux d'entre eux se hâtèrent de faire leur soumission. Si l'on en excepte le duc de Dalmatie, qui luttait encore dans les départements du midi, et qui paraissait ignorer les événements, aucun lieutenant de Napoléon ne se serait cru le droit de fouler aux pieds le sénatus-consulte devenu loi de l'État, et de prolonger la guerre : pour agir ainsi, il aurait fallu mettre la fidélité à l'empereur au-dessus de tous les devoirs; et la révolution de 1789, en affaiblissant dans les cœurs et en effaçant des institutions ces habitudes des temps monarchiques, avait appris à l'armée et aux citoyens à reconnaître d'abord l'autorité de la loi. Le duc de Raguse, qui commandait le corps d'armée établi sur la ligne de l'Essonne, se considéra comme légitimement dégagé de toute obéissance envers Na- Soumission des principaux chefs de l'armée.

Digitized by Google

Avril 1814. poléon : il imita l'exemple de plusieurs de ses collègues, entre autres du maréchal Ney, dont la soumission avait précédé la sienne; et, sans prendre conseil de l'empereur déchu, il prescrivit à son corps d'armée de mettre bas les armes, et de se soumettre au nouvel ordre de choses. En vertu d'une capitulation conclue à Chevilly entre lui et le prince de Schwartzemberg, on stipula que les militaires dont se composait le corps de Marmont se retireraient en Normandie avec drapeaux, armes et bagages, et obtiendraient les honneurs de la guerre. Lorsque la nouvelle de cette convention parvint à l'empereur, il fit éclater l'indignation la plus vive; et, depuis lors, ce fut chez lui une idée qu'il s'efforça d'accréditer en toute circonstance, que, sans la défection du duc de Raguse, il aurait pu continuer la guerre et reprendre possession de son trône. Cette opinion flattait son orgueil et l'amour-propre de son armée ; il était plus commode d'imputer à la trahison qu'aux revers militaires la chute du colosse impérial. L'histoire, qui ne fait pas reposer ses jugements sur de pareilles illusions, ne tardera pas sans doute à rétablir la vérité des faits. Elle absoudra Marmont de l'injuste reproche de trahison, et ce sera une tache de moins parmi celles qui resteront empreintes sur les annales de l'empire.

Le maréchal Marmont capitule à Essonne.

Le maréchal Soult ne s'était point cru délié de ses devoirs envers Napoléon, comme s'il eût refusé d'accueillir pour valables les actes d'un sénat et d'un gouvernement provisoire délibérant sous la pression de l'é-

Digitized by Google

tranger. En pareille matière, les appréciations personnelles de l'homme sont beaucoup, et les questions sont résolues diversement, selon qu'on juge à distance. Il suffit que la bonne foi et l'honneur président aux conseils du for intérieur ; la conduite d'un homme n'est ni un exemple ni une condamnation pour un autre. Le duc de Dalmatie fut plus heureux que le duc de Raguse ; mais dans les rangs de ces glorieux chefs militaires, qui tant de fois avaient versé leur sang pour la France, il n'y eut ni lâches ni traîtres, et le sentiment populaire s'égare lorsqu'il n'est point d'accord avec cette vérité.

Avril 1814. Événements dans le Midi.

Après le désastre d'Orthez, le maréchal Soult s'était replié sur Tarbes par les deux rives de l'Adour, s'appuyant toujours aux Pyrénées, et cherchant à conserver ses communications avec le duc d'Albuféra. Lord Wellington ne se mit que bien tard en mesure de poursuivre les vaincus. Le 24 mars, l'armée française, forte à peine de trente-trois mille hommes, s'était enfin arrêtée sous les murs de Toulouse, et y avait trouvé un abri. Pendant plusieurs jours le duc de Dalmatie, obligé de tenir tête à soixante-dix mille ennemis, avait mis ses soins à élever des retranchements, et à compenser par l'avantage de la position les difficultés qui résultaient de la disproportion numérique des forces. Il avait tiré parti des accidents du terrain, et construit sur les hauteurs qui s'élèvent à l'est de la ville, entre l'Ers et le canal du Languedoc, une chaîne de redoutes et d'ouvrages de défense. Le faubourg Saint-Cyprien, situé sur la gauche de la Garonne, avait été soigneusement fortifié ; on

Le maréchal Soult devant Toulouse.

Digitized by Google

Avril 1814. avait rompu ou miné les ponts de l'Ers et du canal, et défendu le pied des collines par une inondation qui en protégeait les abords. La ville de Toulouse, couverte par le canal et le fleuve, ceinte de vieux remparts, ne se trouvait accessible que du côté du sud. L'armée anglaise était arrivée le 27 mars en vue de cette cité importante, la clef de la France méridionale. Pendant huit jours elle avait perdu du temps à manœuvrer pour franchir la Garonne, et cette opération essentielle, retardée par les difficultés de la nature et par la résistance des Français, ne s'était accomplie que le 8 avril. Le 9, l'ennemi avait arrêté ses dispositions pour une bataille décisive : le lendemain, les deux armées se rencontrèrent.

Bataille de Toulouse. Il était six heures du matin lorsque les divisions anglo-espagnoles s'ébranlèrent sur tous les points, et abordèrent vigoureusement les positions de l'armée française. Les Espagnols tentèrent d'abord une attaque contre le faubourg Saint-Cyprien ; mais leurs efforts échouèrent, et coûtèrent beaucoup de monde à l'ennemi. Lord Wellington ne se laissa point rebuter par cet échec : il envoya des renforts sur la gauche de son armée, et il ordonna de recommencer le combat. Cette fois l'avantage resta à l'ennemi, qui se rendit maître de la première enceinte du faubourg. Sur la droite de la Garonne, les généraux anglais Picton et Alten, appuyés par lord Ponsomby et D. Manuel Freyre, abordèrent avec une résolution énergique les retranchements qui défendaient les hauteurs : là encore l'ennemi fut partout contenu ou repoussé. Les Anglo-Espagnols, aidés des troupes que commandait lord Be-

Digitized by Google

resford, revinrent à la charge, et concentrèrent leurs efforts contre les hauteurs de Montaudran, par lesquelles ils comptaient se trouver bientôt en mesure de tourner les retranchements du Calvinet, presque inabordables de front. Les Français résistèrent; mais de fausses manœuvres compromirent sur ce point leurs mouvements défensifs, et désorganisèrent leurs rangs : pendant que le général Taupin cherchait à les rallier, il fut atteint d'une blessure mortelle, et la confusion des nôtres s'accrut. Ce fâcheux contre-temps permit au maréchal Beresford d'emporter la redoute, de réunir ses troupes sur le plateau, et d'attaquer en flanc les redoutes du Calvinet. Dans cette extrémité, le maréchal Soult, secondé par le général Clausel, changea de front, et fit marcher quelques troupes au-devant de l'ennemi. On se battit avec acharnement, et les redoutes, attaquées par des masses, furent généreusement défendues par de faibles divisions : vers cinq heures du soir, elles tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Pendant cette lutte opiniâtre, les généraux français Harispe et Baurot furent grièvement blessés. Cependant le maréchal Beresford, maître des redoutes du Calvinet, se porta sur celles de la Pujade, qui étaient voisines : là encore la résistance des Français fut héroïque, et la brigade Lamorandière fit des prodiges de valeur. A sept heures du soir, le nombre prévalut encore, et les Anglais emportèrent les retranchements qui leur avaient été si courageusement disputés. La nuit suspendit seule la bataille. Les Français avaient perdu leurs positions entre l'Ers et le canal et les ouvrages qui couvraient le faubourg Saint- Avril 1814.

Digitized by Google

Avril 1814. Cyprien ; la terre était jonchée de morts sur toute la ligne : mais le maréchal Soult n'était point vaincu, et se disposait à recommencer la lutte. Toutefois, les deux jours qui suivirent se passèrent en manœuvres et en combats de détail. Ces différentes rencontres affaiblirent notre armée, et le duc de Dalmatie se détermina, le 12 avril, à se replier sur Castelnaudary. Le 14, lord Wellington, après avoir occupé Toulouse, prit des mesures pour inquiéter la retraite des Français.

Le maréchal Soult fait sa soumission.

A la fin, les événements de Paris furent notifiés au quartier général des divers corps d'armée qui luttaient encore dans le Midi. Le comte Decaen, général en chef du corps de la Gironde, fit sa soumission le 12 avril ; le duc d'Albuféra, au nom de l'armée des Pyrénées-Orientales, adhéra, le 14, au nouveau gouvernement ; et le maréchal Soult, posant les armes le dernier de toute l'armée française, se détermina, le 19 avril, à publier l'ordre du jour que nous allons transcrire :

« La nation ayant manifesté son vœu pour la dé-
« chéance de Napoléon et le rétablissement au trône
« de nos anciens rois, l'armée, essentiellement obéis-
« sante et nationale, doit se conformer au vœu de la
« nation. Ainsi, au nom de l'armée, je déclare que
« j'adhère aux actes du sénat conservateur et du gou-
« vernement provisoire, relatifs au rétablissement de
« Louis XVIII au trône de saint Louis et de Henri IV,
« et que nous jurons fidélité à Sa Majesté.

« Maréchal duc DE DALMATIE. »

Napoléon pouvait encore continuer la guerre, et se

Digitized by Google

replier sur la Loire : il y aurait rallié des troupes encore dévouées, et aurait combiné ses mouvements avec ceux de l'armée de Suchet et de celle du maréchal Soult. Pendant trois jours il hésita, passant d'une incertitude à l'autre, et témoin des défections nouvelles que chaque heure faisait éclater autour de lui. Jamais la décision et la fermeté ne lui firent défaut à ce point. Il s'abandonna lui-même, au milieu de cette grande défection de la fortune et des hommes. Au dernier moment, une étincelle de son génie parut se réveiller : « Eh bien! « dit-il, puisqu'il faut renoncer à défendre plus long- « temps la France, l'Italie ne m'offre-t-elle pas encore « une retraite digne de moi? Veut-on m'y suivre en- « core une fois? Marchons vers les Alpes! » Un silence morne répondit seul à son appel : la fortune de tous était faite, lui seul pouvait vouloir recommencer la sienne. Alors, voyant les cœurs froids, les yeux éteints, les visages glacés, il se résigna à accorder, à ceux qui l'entouraient encore, cette abdication qu'ils sollicitaient de lui, afin d'avoir un prétexte honorable de l'abandonner. Il prit une plume, et écrivit les lignes suivantes :

Avril 1814. Napoléon se détermine à abdiquer.

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'em- « pereur était le seul obstacle au rétablissement de « la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son ser- « ment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfants « aux trônes de France et de l'Italie, et qu'il n'est au- « cun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit « prêt à faire aux intérêts de la France.

« Napoléon. »

La nuit qui suivit cette abdication, Napoléon prit

Tentative désespérée.

Digitized by Google

Avril 1814. une résolution désespérée, indigne d'une âme généreuse et d'une grande renommée. Comme il portait sur lui du poison que lui avait donné son médecin Corvisart, il en mêla à ses aliments, et résolut de sortir de la vie par la porte obscure et coupable du suicide. Soit que la dose eût été mal calculée, soit toute autre circonstance, il en fut quitte pour une crise violente, dont les soins de l'art abrégèrent la durée.

Un traité réserve à Napoléon la souveraineté de l'île d'Elbe.

Quelques jours après, le 13 avril, il signa le traité qui réglait sa destination future et le sort de sa famille : la souveraineté de l'île d'Elbe lui fut donnée; on lui permit d'emmener dans ses nouveaux États quatre cents hommes de bonne volonté; on le sépara pour toujours de sa femme et de son fils. Le 20 avril fut le jour marqué pour son départ.

Adieux de l'empereur à son armée.

La cérémonie de ses adieux à ses compagnons d'armes rappelle, par sa touchante simplicité, les grands drames de l'histoire ancienne. Sa garde impériale, composée de l'élite de l'armée, et qui comptait dans ses rangs des soldats de toutes les batailles de la révolution et de l'empire, avait été rangée dans la cour du palais de Fontainebleau pour cette dernière et funèbre revue. Lorsque Napoléon parut, et descendit lentement l'escalier du perron, des acclamations, des cris, des plaintes partirent de toutes les bouches, des larmes coulèrent de tous les yeux. Il n'y eut entre ces vieux grenadiers et leur chef qu'un même sentiment d'amour et de consternation : on eût dit une famille étroitement unie recevant les derniers soupirs d'un père; et, pour cette foule d'hommes vieillis dans les camps, Napoléon était plus qu'un

Digitized by Google

père idolâtré; il était en quelque sorte l'objet de leur culte. « Soldats de ma vieille garde, leur dit-« il, je vous fais mes adieux! Depuis vingt ans que « nous sommes ensemble, je suis content de vous: « je vous ai constamment trouvés sur le chemin de « la gloire. Toutes les puissances de l'Europe se sont « armées contre moi; quelques-uns de mes généraux « ont trahi leur devoir (il faisait allusion aux ducs de « Raguse et de Castiglione), et la France elle-même a « voulu d'autres destinées. Avec vous et les braves qui « me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre « civile; mais la France eût été malheureuse. J'ai donc « sacrifié tous mes intérêts à ceux de la nation : je pars! « Vous, mes amis, continuez à servir le nouveau « prince de la France! Son bonheur était mon unique « pensée, il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne « plaignez pas mon sort... J'écrirai les grandes choses « que nous avons faites ensemble. Soldats, je ne puis « vous embrasser tous; mais j'embrasse votre chef. « Venez, général Petit, que je vous presse sur mon « cœur. Qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse « aussi. Ah! chère aigle, puisse le baiser que je te « donne retentir dans la postérité!... » Il dit, et, se dérobant aux transports des officiers qui baignaient de pleurs ses mains et ses vêtements, il donna le double signal du départ et de l'exil.

Napoléon se rend à l'île d'Elbe.

Les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne suivaient l'empereur; il était en outre escorté de commissaires anglais et prussiens. Leur voyage commençait au moment où la glorieuse bataille de Toulouse, livrée par le maréchal Soult à un ennemi deux

Digitized by Google

Avril 1814. fois supérieur en nombre, venait de consoler l'orgueil de la France. Jusqu'au delà de Lyon, la route de l'empereur fut presque triomphale; il reçut partout les hommages de ses partisans et de tous ceux qu'attristait la défaite de ses aigles. Mais d'autres manifestations commencèrent dans le département de la Drôme. D'abord ce fut Augereau, grossier soldat qui, sans respect pour le malheur, osa parler à son ancien maître en le tutoyant et en restant la tête couverte; puis des paysans attroupés firent entendre des menaces. La situation devint plus grave dans le département des Bouches-du-Rhône; Napoléon était détesté par le peuple de Provence : les haines commerciales et maritimes que son système continental avait soulevées s'étaient fortifiées dans ce pays, dont l'esprit est peu militaire, de toutes les misères nées de la guerre et de la conscription. Aussi, plus d'une fois, faillit-il être assassiné lâchement; et les autorités locales ne prirent aucune disposition propre à le garantir du danger et des outrages. Pour se soustraire à une mort certaine en traversant Orgon, l'empereur fut réduit à revêtir l'habit d'un piqueur de sa suite. Enfin il atteignit le terme de ce voyage pénible; et s'étant embarqué à bord d'une frégate anglaise, sur les mâts de laquelle il avait fait arborer le pavillon elbois, il arriva, le 5 mai, à Porto-Ferrajo, chef-lieu de son étroite domination. Après avoir gouverné le plus puissant empire du monde, il en était venu à régner sur une île de peu d'étendue, et peuplée de quelques milliers de pauvres gens uniquement livrés à la pêche ou à l'exploitation du minerai.

Digitized by Google

Ce fut là qu'il séjourna l'espace de dix mois. Comme Denys de Syracuse, qui, chassé de Sicile, recherchait encore l'ombre de la royauté dans l'exercice des fonctions de maître d'école, Napoléon, dépouillé de la pourpre de France et d'Italie, déshérité du sceptre de Charlemagne, prit au sérieux sa nouvelle destinée, et se mit à donner des lois aux villages de l'île d'Elbe. Ce rocher, durant son règne de courte durée, sembla prendre une face nouvelle. Il y fit construire, sur de très-petites proportions, un palais, des édifices publics et des casernes; il occupa sa faible garnison à niveler des canaux et à élever des aqueducs; des arbres furent plantés le long des routes; on ouvrit de nouveaux chemins, on organisa l'instruction, on donna un rapide accroissement à la richesse commerciale et agricole. L'île d'Elbe était d'ailleurs le rendez-vous des curieux et des voyageurs de toutes les nations; les Anglais y affluaient. De tous les points du monde, on venait contempler Dioclétien à la charrue. Quant à Napoléon, durant les heures de loisir que lui laissait son étrange royauté, il se renfermait dans un pavillon vitré attenant à sa modeste demeure, et du haut duquel ses regards étaient sans cesse attachés vers la France.

Avril 1814. Séjour de l'empereur à l'île d'Elbe.

Il n'entre point dans les limites de ce récit de raconter l'histoire des événements qui signalèrent la première restauration; nous nous bornerons à indiquer succinctement ceux qui se rattachent nécessairement au dénoûment de la période révolutionnaire.

Le sénat appelle au trône Louis-Stanislas-Xavier, frère de Louis XVI.

Le 6 avril, le sénat, agissant comme corps souve-

Digitized by Google

Avril 1814. rain, décréta en quelques heures un acte constitutionnel qui ne fut jamais accepté par les Bourbons ni par la France. Il y était dit que le peuple français appelait librement au trône de France Louis-Stanislas-Xavier, frère du dernier roi (1), et après lui tous les autres membres de la famille des Bourbons, dans l'ordre ancien. La constitution devait être soumise à l'acceptation du peuple français, disposition qui faisait revivre le dogme de la souveraineté nationale. Louis XVIII ne pouvait être proclamé roi qu'après avoir juré fidélité à la constitution; et cette condition impliquait à elle seule la négation formelle des droits que le frère de Louis XVI n'avait cessé de s'attribuer depuis dix-neuf ans. L'article 5 du nouveau pacte social maintenait le sénat comme chambre haute; l'article 6 conservait expressément aux sénateurs leurs dotations et leurs majorats; et cette mesure de prévoyance personnelle, décrétée par l'assemblée, produisit le plus fâcheux effet sur l'opinion publique, déjà peu favorable à un corps notoirement connu par la servilité de ses complaisances envers quiconque tenait en main la force. Il n'en fallut pas davantage pour signaler la constitution du 6 avril à la réprobation du pays. M. de Montesquiou, qui représentait, dans le

Constitution décrétée par le sénat.

(1) Ainsi le sénat ne tenait point compte de la royauté de Louis XVII. C'était comme oncle et non comme frère du dernier roi que Louis XVIII se présentait aux Français : le sénatus-consulte, conformément aux doctrines de la révolution, niait le principe de la légitimité. Le sénat, qui avait lui-même élu et proclamé Napoléon, se trouvait lié par cet antécédent.

Digitized by Google

gouvernement provisoire, le principe de la légitimité, ne laissa pas ignorer que la charte votée par le sénat serait repoussée par le roi. Avril 1814.

Trois jours après, un arrêté du gouvernement provisoire ordonna que la cocarde blanche redeviendrait désormais nationale, et serait le signe de ralliement des Français. La petite cour réunie à Blois autour de l'impératrice Marie-Louise se dispersa d'elle-même, et l'ex-régente se vit presque subitement abandonnée. A Blois comme à Fontainebleau, c'était à qui irait saluer le nouveau soleil. Le 12 avril, S. A. R. *Monsieur*, comte d'Artois, fit son entrée solennelle dans Paris. Ce prince avait reçu de son frère Louis XVIII le titre et les pouvoirs de lieutenant général du royaume. Le gouvernement provisoire et le sénat auraient bien voulu lui contester cette autorité, dont le seul exercice faisait considérer comme non avenue la constitution du 6 avril : le prince ne voulut, à cet égard, se prêter à aucune concession. Arrivé aux portes de Notre-Dame vers trois heures, le comte d'Artois fut reçu sous un dais par le clergé, et il assista à un *Te Deum*. A l'issue de cette cérémonie, il se dirigea, suivi d'un immense cortége, vers le palais des Tuileries, sur lequel flottait le drapeau blanc, et il reprit possession, au nom du roi, de l'antique demeure des Bourbons. Le sénat, qui avait refusé d'aller au-devant du prince, se tenait à l'écart et attendait : deux jours après, pour conserver les apparences de son autorité constituante, il se rendit en corps aux Tuileries, et déféra à son tour à *Monsieur* les fonctions suprêmes de lieutenant général du royaume. D'après

La cocarde blanche est seule arborée.

Marie-Louise est abandonnée de tous ses partisans.

M. le comte d'Artois entre à Paris, et prend en main le gouvernement.

Digitized by Google

Avril 1814. les conseils d'Alexandre, le prince se résigna à accepter de bonne grâce le sénatus-consulte qui ratifiait, en les proclamant, les droits que son frère lui avait délégués : en revanche, il annonça aux sénateurs qu'il n'avait point reçu du roi les pouvoirs nécessaires pour sanctionner la constitution du 6 avril, et il ajouta que son auguste frère ne refuserait pas d'accepter les bases essentielles de cet acte, et de donner à la France le régime représentatif. Le 16, S. A. R. prit en main les rênes du gouvernement, et créa, pour l'assister dans la conduite des affaires, un conseil d'État provisoire dont firent partie MM. de Dalberg, de Talleyrand, de Montesquiou, Beurnonville, Dessolles, Jaucourt, et avec eux les maréchaux Moncey et Oudinot. Le baron de Vitrolles, le conseiller intime du prince, fut nommé secrétaire général de ce corps. Cinq jours après, des commissaires généraux furent envoyés dans toutes les divisions militaires, avec mission d'établir partout et de faire respecter l'autorité du roi Louis XVIII. Les pouvoirs les plus étendus leur furent confiés, et nulle part ils ne rencontrèrent de résistance. Ces soins accomplis, le lieutenant général et ses ministres prirent des mesures pour assurer la levée des impôts et le service des dépenses publiques : à cet égard, ils eurent de nombreuses difficultés à vaincre, tant le pays était appauvri par l'invasion et épuisé par la guerre.

L'armée française évacue le royaume d'Italie.

Le 16 avril, une convention avait été signée, à Schiarino-Rizzino (près de Mantoue), entre le prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, et le général autrichien Bellegarde. En vertu de ces stipulations, les troupes françaises se retirèrent dans leur pays et

Digitized by Google

évacuèrent la péninsule italienne : elles étaient fortes de quarante mille hommes, dont vingt-cinq mille sous les armes, avec trois cent soixante pièces d'artillerie. Avril 1814.

Le 20 avril, Louis XVIII fit son entrée solennelle à Londres, et y reçut de grands honneurs en qualité de roi de France. Le 23 avril, le comte d'Artois, subissant à la fois les nécessités de la guerre, l'influence prépondérante de M. de Talleyrand et les dures conséquences de nos défaites, signa, avec les puissances alliées, les conventions qui, sans régler définitivement le sort de l'Europe, mettaient fin aux hostilités sur terre et sur mer. Les dispositions de ce traité nous dessaisirent de cinquante-trois places fortes occupées par nos troupes au delà des limites de l'ancienne France. Nous abandonnâmes un matériel immense, de grands dépôts, douze mille six cents bouches à feu dont onze mille trois cents en bronze, trente et un vaisseaux de haut rang et douze frégates. Lorsque cette convention eut été signée, les armées alliées se mirent en marche pour s'éloigner de notre patrie : leurs mouvements s'opérèrent d'ailleurs avec une lenteur progressive; et ce fut seulement vers la fin de juin que le territoire français fut délivré de la présence de l'étranger. Convention signée avec les puissances étrangères.

Le 24, Louis XVIII s'embarqua à Douvres sur un yacht anglais portant pavillon d'amiral de France, et qu'escortait une escadre de la marine britannique. Comme il posait le pied sur le territoire français à Calais, il y fut accueilli par le général Maison, à qui une mission bien différente était réservée pour l'ave- Louis XVIII débarque en France.

Digitized by Google

Mai 1814.

nir. C'était lui, en effet, qui devait un jour, après la révolution de 1830, conduire jusqu'au port de l'exil les princes de la maison de Bourbon.

Louis XVIII à Compiègne.

Le 29, Louis XVIII vint coucher au château de Compiègne : ce fut là que lui fut officiellement présentée la constitution décrétée par le sénat. Il évita de s'expliquer, et demanda le temps de réfléchir. Ce même jour et le lendemain furent consacrés aux réceptions royales. Les maréchaux se présentèrent les premiers; et celui d'entre eux qui prit la parole était Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, dont la défection prématurée avait profondément affligé l'âme de Napoléon. Louis XVIII adressa à ces chefs de l'armée des paroles adroites et flatteuses. Comme il se levait, les douleurs de la goutte le forcèrent de prendre le bras de deux maréchaux, et ce fut alors qu'il leur dit : « C'est sur vous, Messieurs, que je veux toujours « m'appuyer ! » Une députation du corps législatif s'étant présentée à son tour devant le roi, ce prince remercia les membres qui la composaient, et les désigna sous le nom de *représentants de la nation*. Les partisans de la monarchie constitutionnelle accueillirent ces paroles avec espérance. Quant au sénat, il ne parut pas. Le 1er mai, Louis XVIII eut une longue entrevue avec le czar, qui se plut à lui donner de sages conseils.

Le lendemain 2 mai 1814, le roi donna à Saint-Ouen, près de Paris, la déclaration suivante :

Déclaration du roi donnée à Saint-Ouen.

« Rappelé par l'amour de notre peuple au trône de nos pères, éclairé par les malheurs de la nation que nous sommes destiné à gouverner, notre pre-

Digitized by Google

mière pensée est d'invoquer cette confiance mutuelle si nécessaire à notre repos, à son bonheur. Mai 1814

« Après avoir lu attentivement le plan de constitution proposé par le sénat dans sa séance du 6 avril dernier, nous avons reconnu que les bases en étaient bonnes, mais qu'un grand nombre d'articles portant l'empreinte de la précipitation avec laquelle ils ont été rédigés, ils ne peuvent, dans leur forme actuelle, devenir loi fondamentale de l'État.

« Résolu d'adopter une constitution libérale, nous voulons qu'elle soit sagement combinée; et, ne pouvant en accepter une qu'il est indispensable de rectifier, nous convoquons pour le 10 du mois de juin de la présente année le sénat et le corps législatif, nous engageant à mettre sous leurs yeux le travail que nous aurons fait avec une commission choisie dans le sein de ces deux corps, et à donner pour base à cette constitution les garanties suivantes :

« Le gouvernement représentatif sera maintenu tel qu'il existe aujourd'hui, divisé en deux corps, savoir :

« Le sénat, et la chambre composée des députés des départements.

« L'impôt sera librement consenti ;

« La liberté publique et individuelle assurée;

« La liberté de la presse respectée, sauf les précautions nécessaires à la tranquillité publique;

« La liberté des cultes garantie.

« Les propriétés seront inviolables et sacrées ; la vente des biens nationaux restera irrévocable.

Digitized by Google

Mai 1814. « Les ministres, responsables, pourront être poursuivis par une des chambres législatives, et jugés par l'autre.

« Les juges seront inamovibles, et le pouvoir judiciaire indépendant.

« La dette publique sera garantie; les pensions, grades, honneurs militaires seront conservés, ainsi que l'ancienne et la nouvelle noblesse.

« La Légion d'honneur, dont nous déterminerons la décoration, sera maintenue.

« Tout Français sera admissible aux emplois civils et militaires.

« Enfin, nul individu ne pourra être inquiété pour ses opinions et ses votes.

« Fait à Saint-Ouen, le 2 mai 1814.

« *Signé* Louis. »

Louis XVIII rentre solennellement à Paris. Le 3 mai, Louis XVIII fit son entrée solennelle dans Paris: il était assis dans une calèche découverte, attelée de huit chevaux. A sa gauche était S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI; devant lui, on remarquait le prince de Condé et le duc de Bourbon. Une foule immense s'était portée au-devant du roi sur la route de Saint-Denis. La physionomie de ce prince était calme et sérieuse. Ce même jour, la famille royale entendit un *Te Deum* d'actions de grâces dans l'église métropolitaine. En passant devant la Conciergerie, dernière prison de sa mère, et en revoyant le palais des Tuileries, d'où son père avait fui le 10 août, madame la duchesse d'An-

Digitized by Google

goulême se trouva mal à deux reprises. La population, pleine de respect et de sympathie, s'associait à ces émotions douloureuses et à ces terribles souvenirs. Mai 1814.

Le 30 mai, un traité de paix fut signé à Paris entre la France et les puissances alliées. En vertu de cette convention solennelle, la France renonça à ses conquêtes et rentra dans ses limites de 1792: toutefois les alliés lui laissèrent la possession d'Avignon, du comtat Venaissin, du comté de Montbelliard, des enclaves de l'Allemagne en Alsace, et du département du Mont-Blanc. Les autres nations, dont elle avait été suzeraine sous l'empire, reprirent leur indépendance réciproque; une partie des Antilles nous fut restituée, ainsi que l'île Bourbon (de la Réunion), la Guyane française, et plusieurs comptoirs dans les Indes. Toutefois, dans ceux de ces établissements qui étaient situés sur la limite des possessions britanniques, il fut interdit au roi de France d'élever des fortifications, et d'accroître le nombre des troupes au delà de l'effectif nécessaire au maintien de la police. Il fut stipulé que le port d'Anvers serait désormais uniquement un port de commerce, et que, dans le délai de deux mois, toutes les puissances contractantes enverraient des plénipotentiaires à Vienne pour régler, d'un commun accord, les arrangements destinés à compléter le traité de Paris. Un article additionnel porta que le roi de France unirait, au futur congrès, tous ses efforts à ceux du roi d'Angleterre, pour faire prononcer par toutes les puissances de la chrétienté l'abolition de la traite des noirs. Par un article secret, la France s'engagea à reconnaître

Traité de paix signé à Paris.

Digitized by Google

Juin 1814. le partage que les alliés faisaient des contrées conquises ou cédées; une autre disposition donna les États de Gênes au roi de Sardaigne; enfin, l'île de Malte et la république des Sept-Iles furent cédées à l'Angleterre.

Départ des souverains étrangers. Le 2 juin, l'empereur de Russie quitta Paris, et reprit la route de ses États. Ce prince, qui s'accommodait fort bien, à Moscou, du pouvoir absolu dont il était traditionnellement investi, avait eu constamment en France des réminiscences libérales. Soit qu'il voulût léguer aux Bourbons une autorité plus précaire, soit que l'éducation philosophique qu'il avait reçue du Suisse la Harpe le disposât à aimer, chez les autres peuples, l'application des théories du *Contrat social*, il ne cessa d'intervenir auprès de Louis XVIII pour l'engager à doter la France de la monarchie représentative. Le roi de Prusse avait insisté dans le même sens. Tous deux, peut-être, étaient de bonne foi, et craignaient d'éveiller en France une nouvelle explosion révolutionnaire, par un retour trop fidèle au régime aboli en 1789.

Le roi promulgue et octroie une charte constitutionnelle. Le 4 juin commença pour notre pays l'ère de la monarchie constitutionnelle. Ce jour-là, le roi Louis XVIII promulgua et octroya, de sa libre volonté et comme étant revêtu du pouvoir constituant, une charte imitée des lois fondamentales de l'Angleterre. Le corps législatif ayant été réuni en séance solennelle et le sénat s'étant trouvé exclu, le roi, assis et couvert, entouré des princes de son sang, prononça d'une voix forte la harangue officielle que, dans la langue parlementaire, on appelle discours du trône.

Digitized by Google

Le langage de Louis XVIII était plein de dignité et de mesure : le prince se félicitait d'être le dispensateur des bienfaits que la Providence accordait à son peuple; il annonçait qu'une réconciliation universelle avait succédé à la guerre; il déclarait que la gloire des armées n'avait subi aucune atteinte. On aurait voulu partager avec lui cette illusion, que le rang naguère occupé par la France au milieu des nations « n'avait « été transféré à aucun autre, et lui demeurait sans « partage. » Le discours se terminait par une allusion touchante à la grande infortune de Louis XVI et du royal orphelin du Temple, et par cette assurance que le testament du roi-martyr serait la base de la politique de la restauration. Le roi annonça ensuite que son chancelier allait donner lecture de la nouvelle charte constitutionnelle. Juin 1814.

Lorsque les acclamations nombreuses et sincères que la parole de Louis XVIII avait provoquées eurent fait place au silence, M. Dambray, chancelier, se leva à son tour, et donna lecture de la charte, qu'il appela « une ordonnance de réformation. » Ce code politique était précédé d'un préambule dans lequel le roi excipait du droit de ses ancêtres, et refusait de tenir compte de la légitimité des faits accomplis sous la révolution. Le roi annonçait que, rappelé dans ses États la dix-neuvième année de son règne, et *après une longue absence*, il venait renouer la *chaîne des temps, que de funestes écarts* avaient interrompue. Est-il besoin de rappeler à la génération actuelle que la charte du 4 juin 1814 établissait le gouvernement monarchique représentatif, l'égalité devant la loi, la

Digitized by Google

Juin 1814. contribution proportionnelle aux charges de l'État, l'égale admissibilité aux emplois civils et militaires, la liberté individuelle et la liberté des cultes, avec cette restriction que la religion catholique était proclamée religion de l'État. La liberté de la presse, l'inviolabilité des propriétés, l'irrévocabilité de la possession des biens nationaux, l'oubli des opinions et des votes pour le passé, l'abolition de la conscription, formaient les bases du nouveau droit public des Français et assuraient la stabilité et la durée à tout ce que les conquêtes de 1789 avaient eu de juste et de légitime. La puissance exécutive, dans sa plénitude, appartenait au roi; il partageait avec une chambre des pairs et une chambre des députés la puissance législative; sa personne était inviolable et sacrée; les ministres étaient responsables. Le roi nommait les pairs; les députés étaient élus par les contribuables qui payaient au moins une imposition de trois cents francs. Le roi pouvait dissoudre la chambre des députés, mais il était tenu d'en convoquer une autre dans un bref délai. L'impôt foncier n'était consenti que pour un an. La magistrature était inamovible. Les codes impériaux et la Légion d'honneur étaient conservés; on maintenait l'institution du jury; la peine de la confiscation des biens était abolie pour jamais; la dette publique était garantie; l'ancienne noblesse reprenait ses titres, la nouvelle gardait les siens: l'une et l'autre n'avaient droit qu'à des honneurs, et nullement à l'exemption des charges sociales. Aucun impôt ne pouvait être perçu qu'après avoir été consenti

Digitized by Google

par les chambres et sanctionné par le roi. L'article 14 de la charte réservait au souverain le droit de faire « les règlements et ordonnances nécessaires pour « l'exécution des lois et *la sûreté de l'État.* » Nov. 1814.

La nouvelle chambre des pairs, dont le roi avait désigné les membres, se composait de quatre-vingt-quatre anciens sénateurs, de vingt-six anciens ducs et pairs ayant siégé au parlement, de onze anciens ducs héréditaires, de six ducs à brevet et de quatorze maréchaux, parmi lesquels il s'en trouvait quatre qui avaient fait partie du sénat. Le corps législatif, prorogé par Napoléon et spontanément réuni après sa chute, se transformait en chambre des députés. M. de Talleyrand et l'ancien consul Lebrun étaient appelés à la chambre haute. Cinquante-trois sénateurs se trouvaient exclus, et parmi eux on remarquait Cambacérès, Chaptal, Curée, Fouché, le cardinal Fesch, François de Neufchâteau, Garat, Grégoire, Roger-Ducos, Rœderer, Lambreschts et Sieyes. Ces personnages n'en avaient pas moins, pour la plupart, renié l'empereur; mais Louis XVIII jugea qu'ils étaient trop gravement compromis par leur passé révolutionnaire. Les chambres se constituent.

Le gouvernement représentatif, ainsi constitué, ne tarda pas à fonctionner. Quelques lois réparatrices furent rendues. D'autres, qui heurtaient les souvenirs révolutionnaires et inspiraient quelques inquiétudes graves à ce qu'on appelait le parti libéral, ne passèrent qu'après avoir rencontré une opposition assez vive. Lois monarchiques.

Le 3 novembre, s'ouvrit le congrès de Vienne, en

Digitized by Google

1814. exécution de l'article 32 du traité de Paris. Le 30, un comité se forma pour ériger un monument en l'honneur des victimes de Quiberon. Le 5 décembre, une loi ordonna que les biens des émigrés qui n'avaient point encore été aliénés par le domaine, seraient rendus à leurs anciens et légitimes possesseurs. Cette mesure, équitable et nécessaire, fut signalée aux partisans de la révolution comme le premier pas fait vers l'abolition des ventes de biens nationaux. Que dirons-nous de plus pour esquisser en traits rapides des événements qui n'appartiennent pas à l'histoire de la révolution française, mais dont l'indication est indispensable pour relier ensemble les deux périodes du gouvernement impérial? Les intentions du gouvernement royal étaient bonnes et honnêtes. On espérait la réconciliation des partis; on convoquait les armées de Valmy et d'Austerlitz, et avec elles les armées de la Vendée et de Coblentz, à grouper en faisceau leurs armes sous l'ombre du drapeau blanc; on demandait aux vaincus et aux vainqueurs, aux persécuteurs et aux victimes, aux émigrés et aux régicides, l'oubli complet du passé, et, pour l'avenir, l'union, la concorde et la paix. Ce furent de généreuses mais de vaines illusions. Du côté des hommes de la révolution et de l'empire, on vit se réveiller les jalousies et les rancunes; du côté des serviteurs revenus d'un long exil à la suite du roi et après les revers de nos armes, on vit se produire des prétentions très-imprudentes, des menaces hostiles aux institutions nouvelles, et à un passé souvent trop glorieux pour être oublié.

Esquisse rapide de la situation de la France en 1814.

Digitized by Google

Le roi, les princes de sa famille et leurs fidèles amis se faisaient d'ailleurs une idée fausse de la direction des esprits. Tout était changé en France, et, sous peine de se briser contre les nouveaux intérêts et les idées en possession de l'opinion publique, il fallait tenir compte de la situation nouvelle du pays, et mieux comprendre les faits contre lesquels on se roidissait en paraissant les subir. Aussi les ennemis de la restauration purent-ils à loisir profiter de l'inexpérience de leurs adversaires et calomnier leurs intentions. Les discours imprudents de quelques émigrés, leur dédain pour les droits nouveaux, n'aidaient que trop à indisposer les esprits contre le pouvoir, qu'on rendait solidaire de ces fautes. C'est pourquoi les partisans de la république et de l'empire trouvaient beaucoup de crédit dans le peuple, lorsqu'ils allaient semant le bruit calomnieux du rétablissement prochain des priviléges féodaux, du retour des dîmes, et de la confiscation, au profit des émigrés, de toutes les propriétés qu'on appelait nationales. 1814.

La liberté de la presse avait été amoindrie, les tribunaux épurés, la sanctification du dimanche prescrite par une loi empreinte d'une profonde moralité : ces mesures furent dénaturées par les mécontents, et signalées comme autant de menaces aux principes et aux hommes du dernier régime. L'opinion, avec sa crédulité ordinaire, ne manquait pas de prendre le change.

L'armée avait été vivement froissée par des réformes imprudentes, ou devenues indispensables par la nécessité de diminuer les charges publiques. Elle avait

Digitized by Google

1814. vu avec déplaisir la création d'un corps privilégié de gardes recrutés dans le sein de la noblesse; elle s'était indignée de la profusion apparente avec laquelle on avait distribué l'étoile de la Légion d'honneur; elle s'affligeait de voir la plupart de ses officiers réduits à la demi-solde.

Mais la France, car il faudrait bien se garder de la confondre avec les mécontents dont nous venons d'indiquer les griefs; la France, disons-nous, espérait, et commençait à jouir des biens qu'amènent la prospérité et le repos. Et cependant son orgueil, humilié par les derniers événements militaires, souffrait encore, et réclamait des réparations. Après avoir été la reine de l'Occident et la maîtresse des peuples, la France déplorait maintenant la perte de ses frontières du Rhin et celle de ses immenses domaines d'Italie : encore émue du tressaillement de l'invasion, elle se trouvait partagée entre ces deux sentiments, le désir de la paix et la douleur de la défaite.

Digitized by Google

LIVRE DOUZIÈME.

Exilé sur le rocher de l'île d'Elbe, roi d'une île obscure et sans étendue, Napoléon épiait avec une vigilante anxiété ce qui se passait en France et au congrès de Vienne : comme un lion prisonnier qui se retourne perpétuellement dans sa cage en cherchant une issue, il vivait sans repos, sans résignation sincère, et il attendait d'un jour à l'autre qu'une faute de ses geôliers ou de ses ennemis lui fournît, sinon un moyen, du moins un prétexte de ressaisir la liberté. Il savait qu'une fermentation sourde agitait l'Italie, dont la destinée n'était point encore fixée ; sa mère et sa sœur Pauline étaient venues lui donner à cet égard des renseignements confidentiels : des amis non moins sûrs l'avaient tenu informé des fluctuations du sentiment public en France, et déjà il jugeait que l'heure propice à son retour ne tarderait pas à sonner. Plus il songeait à reparaître sur le continent et à disputer aux Bourbons leur couronne, plus il s'attachait à donner le change aux inquiétudes de l'Europe, et spécialement à la surveillance du commissaire anglais, sir Niel Campbell. « Je ne veux rien voir, disait-il, au delà des rivages de mon île ; je suis un souverain mort, et j'appartiens à l'histoire. Je ne

Fév. 1815. L'empereur à l'île d'Elbe.

Digitized by Google

Fév. 1815. songe qu'à ma famille, à ma retraite, à ma maison, à mes vaches, et à ma basse-cour. » Mais il avait beau parler ainsi, personne ne prenait au sérieux son langage, et chacun se rappelait involontairement les prétendues jouissances de Dioclétien, livré à la culture de ses belles laitues de Salone, et qui n'en regrettait pas moins l'empire. Lorsque l'hiver approcha, on s'aperçut qu'il devenait sombre et soucieux; mais ce changement fut attribué à des embarras pécuniaires: le gouvernement français mettait beaucoup de retard à payer la rente de deux millions qu'il avait réservée à Napoléon par le traité du 11 avril, et lord Castlereagh lui-même adressait des représentations à ce sujet au cabinet de Louis XVIII. Du reste, les étrangers affluaient à Porto-Ferrajo, et le pèlerinage de l'île d'Elbe était devenu le rendez-vous obligé des touristes de l'Europe.

Nouveaux détails de la situation politique de la France.

Pendant que le captif de l'île d'Elbe jetait des regards de regrets et d'espérance sur le continent, la France était livrée à une sourde agitation, dont les conspirateurs impérialistes cherchaient à développer les progrès. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, la France jouissait de la paix, le plus inappréciable des bienfaits qui avaient pu lui être accordés; mais, par l'effet même de la nature frondeuse et mécontente du caractère national, la plus grande partie de la population, à mesure qu'elle se rassurait en voyant se cicatriser les maux de la guerre, commençait à trouver la paix monotone, et à songer bien plus aux humiliations de nos défaites qu'aux satisfactions de la sécurité intérieure. Elle était heureuse

Digitized by Google

d'être affranchie des lourds impôts, du règne du sabre, de la conscription, des misères inséparables d'une lutte avec l'Europe; mais elle aimait à se préoccuper avant tout du souvenir orgueilleux de ses triomphes, et de ce passé, si récent, où elle dictait la loi au continent tout entier. La France ne se résignera jamais à la perte de ses frontières du Rhin; elle regrettait ses provinces perdues. Après avoir compté vingt ans d'une histoire souvent lugubre, souvent héroïque, elle n'acceptait pas tout entière cette fiction légale qui attribuait à Louis XVIII un règne de dix-neuf ans, et semblait supprimer la république, le consulat, l'empire, comme des accidents historiques dont il valait mieux ne pas tenir compte. On entretenait habilement la fâcheuse humeur du pays en calomniant les intentions du roi, en dévouant à la haine et au ridicule les princes de sa famille, en exagérant outre mesure les prétentions des émigrés, en montrant au peuple des campagnes le fantôme absurde du rétablissement de la corvée et de la dîme. Les Bourbons se trouvaient dans la condition inévitable des rois qui gouvernent à une époque de transaction. Ils s'attachaient sans doute, comme c'était leur devoir, à récompenser les services rendus au pays pendant la période impériale; mais ils se voyaient naturellement contraints de dispenser des faveurs, des bienfaits, des marques d'honneur aux amis fidèles qui, dans l'exil ou sur notre territoire, avaient tant souffert pour la cause monarchique. Pouvaient-ils reléguer dans l'oubli la Vendée, la Bretagne, Quiberon, et les armées royales de Condé? Un pouvoir recueille-t-il

Fév. 1815.

Digitized by Google

Fév. 1815. beaucoup d'honneur de l'ingratitude, et devient-il fort en se retournant contre sa propre origine ? Il est superflu d'ajouter que les partis politiques se souciaient fort peu de résoudre ces questions d'après les données d'une justice impartiale; ils trouvaient mieux leur compte à exploiter et à grossir les fautes du gouvernement royal, et à le signaler, en dénaturant ses actes, à la haine de tout ce qui, par les intérêts ou les souvenirs, se rattachait au pouvoir déchu et à la cause révolutionnaire.

D'ailleurs, beaucoup de membres de la noblesse et du clergé ne savaient point garder les ménagements que la situation leur imposait. La plupart avaient considéré la charte elle-même comme une concession faite aux nécessités du temps; mais, ne sachant point s'y résigner de bonne foi, ils espéraient que le roi saurait un jour ressaisir la plénitude de ses droits antiques, et extirper les dernières racines de l'arbre révolutionnaire. Plusieurs ne connaissaient rien aux lois nouvelles, aux habitudes que la population avait acceptées. Lorsqu'on invoquait devant eux des institutions politiques respectées par le souverain lui-même, ils ne voyaient dans ce langage qu'un moyen détourné d'approuver la rébellion et de braver l'autorité du roi légitime. Quant aux victoires des armées de la république et de l'empire, sans oser les assimiler à un heureux brigandage, ils en amoindrissaient autant que possible le nombre et l'honneur. Cette attitude n'effrayait pas seulement les acquéreurs de biens nationaux, elle mécontentait vivement les classes moyennes, qui tenaient aux principes de 1789 et à

Digitized by Google

certains droits acquis pour toujours. Bien plus, elle froissait maladroitement l'orgueil des soldats et des généraux, et faisait fermenter des désirs de réaction ou de vengeance. Aussi se formait-il de vastes complots militaires. Parmi les conjurés, les uns rêvaient une révolution nouvelle, imitée du mouvement historique de 1688, et qui, à la place des Bourbons régnants, installerait au trône la famille d'Orléans, le principe de la souveraineté du peuple, et les théories de la monarchie représentative. D'autres (et ils étaient bien plus nombreux, bien plus ardents) allaient au cœur des choses, et travaillaient avec ensemble et audace à restaurer la dynastie impériale. La police surveillait fort mal ces complots : la plupart de ses agents avaient servi sous Napoléon et le regrettaient; les autres manquaient de dévouement ou d'intelligence. Quant à Fouché, initié à toutes les conspirations, il avait un pied dans tous les camps, et attendait que les événements lui fournissent de nouvelles occasions de s'employer pour le vainqueur et de trahir le vaincu. Fév. 1815.

Les jacobins portaient peu de sympathie à Napoléon; un bien petit nombre d'entre eux pardonnaient à l'homme du 18 brumaire, à ce conquérant dont la main de fer les avait tenus dans l'humiliation et sous le joug durant quatorze longues années. Les *libéraux* ne voulaient pas davantage de Napoléon : réduits, de guerre lasse, à subir la royauté, ils rêvaient une monarchie révolutionnaire, plus ou moins bien imitée de la royauté de 1791, émanant de la souveraineté du peuple, et adoptant pour signes de rallie- Les jacobins. Les libéraux et les orléanistes.

Digitized by Google

Fév. 1815. ment le drapeau tricolore et la cocarde nationale. Dans ce parti figuraient les généraux Drouet d'Erlon et Lefebvre-Desnouettes, les frères Lallemand, et, au besoin, le général la Fayette, que l'empereur avait tenu à l'écart, et qui avait supporté non sans amertume cette disgrâce. Le duc d'Orléans, bien qu'il se tînt prudemment à l'écart des conspirations, était le chef naturel et nécessaire des opposants de cette catégorie. Des propositions lui furent faites; il les jugea plus dangereuses qu'acceptables, et il en fit part au roi. Il eut beau faire, sa démarche ne découragea point ses amis et ne rassura pas Louis XVIII. Au surplus, rien ne transpirait de ces menées dangereuses, tandis que les impérialistes ne se gênaient pas pour laisser éclater au grand jour leurs regrets et leurs espérances. Dans les salons de leurs chefs, ils faisaient de la propagande ouverte, et se partageaient pour ainsi dire d'avance les premiers rôles. Dans les réunions ouvertes aux ouvriers et au peuple des campagnes, on portait publiquement des toasts au *caporal la Violette*, à *Jean de l'Épée*, sobriquets vulgaires sous lesquels le soldat et l'artisan reconnaissaient aisément Napoléon. A Paris, on ne se cachait guère pour ajourner à la prochaine floraison de la violette le retour du captif de l'île d'Elbe. On aurait dit que les partisans de l'empire étaient en quartiers d'hiver, et n'attendaient que le printemps pour agir.

Les bonapartistes.

Délibérations du congrès de Vienne.

A Vienne, les représentants des principaux États de l'Europe se préoccupaient de régler les intérêts des diverses puissances. Le bouleversement avait été si général, qu'il était assez difficile de faire la part des

Digitized by Google

nécessités et du droit. M. de Talleyrand, qui, dans ce congrès fameux, était chargé de stipuler au nom de Louis XVIII, réclamait ouvertement des autres puissances qu'on mît fin à la royauté de Murat sur le trône de Naples. Il était difficile d'accueillir ces réclamations tardives, lorsqu'on avait, peu de mois auparavant, accepté avec enthousiasme les secours de Murat contre Napoléon. Les souverains de l'Europe cherchaient à faire entendre raison au roi de France; mais M. de Talleyrand insistait, et s'efforçait de démontrer que les alliés devaient se défier, à juste titre, des sentiments cachés de Murat. Quelques secrètes que fussent tenues ces délibérations du congrès, elles ne laissaient pas de parvenir à la connaissance du roi Joachim; si bien que Murat, se croyant à la veille d'être dépossédé de son trône, prit la résolution de ne point attendre en paix l'accomplissement de pareils desseins. Il ne se hâta que trop pour sa ruine. Fév. 1815.

Napoléon s'embarque pour revenir en France. — Traversée.

Or, le 26 février 1815, Napoléon, qui avait entouré ses démarches du plus grand mystère, se mit en mesure de remettre le pied sur le territoire de la France. Ce jour-là donc, accompagné des généraux Bertrand, Drouot, Cambronne, et des autres officiers supérieurs compagnons de son exil, il s'embarqua sur *l'Inconstant*, brick de guerre de vingt-six canons, et donna à sa petite armée l'ordre de le suivre. Trois autres bâtiments, qui se trouvaient dans le port, et sur lesquels on mit l'embargo, reçurent à bord les troupes, dont l'effectif, en y comprenant quatre cents grenadiers de la vieille garde et cent Polonais, atteignait le chiffre de neuf cents hommes. La mer

Digitized by Google

Mars 1815. était calme, et la petite flottille ne pouvait avancer que bien lentement, circonstance défavorable qui l'exposait aux attaques des croisières anglaise et française. Le lendemain, on découvrit de loin deux frégates; vers six heures, un bâtiment de guerre français, *le Zéphyr*, vint droit sur les vaisseaux de Napoléon. Ayant reconnu le pavillon elbois, un drapeau blanc parsemé d'abeilles, le capitaine du *Zéphyr* demanda des nouvelles de l'empereur : Napoléon, un porte-voix à la main, répondit lui-même qu'il se portait bien, et tout fut dit. Dans la nuit du 27 au 28, le vent fraîchit. Au point du jour, le convoi impérial aperçut un vaisseau de 74 qui se dirigeait sur la Corse ou sur la Sardaigne, et qui passa sans daigner s'occuper de la présence de la flottille. Le 1er mars, à trois heures, celle-ci entra dans le golfe de Juan, près d'Antibes. Un capitaine et vingt-cinq hommes de la garde furent détachés à bord d'une chaloupe, pour aller reconnaître la côte. Cet officier eut l'idée malencontreuse de se porter sur Antibes, et de provoquer la garnison à arborer le drapeau tricolore. La petite troupe qui s'aventurait à tenter une semblable démonstration fut sur-le-champ entourée par des forces plus considérables, et contrainte de mettre bas les armes. A cinq heures, Napoléon jeta l'ancre sur la plage de Cannes, en Provence. Le premier bivac fut établi dans une plantation d'oliviers : « Beau présage! s'écria le fataliste empereur; puisse-t-il se réaliser! » Un paysan qui se trouvait là, et avait servi sous Napoléon, déclara ne plus vouloir le quitter. « Eh bien! Bertrand, dit l'empereur au grand maré-

L'empereur débarque. — Premiers incidents.

Digitized by Google

« chal du palais, voici déjà du renfort. » Quelques moments après, on lui fit connaître que la ville d'Antibes était demeurée fidèle au roi, et qu'une partie de sa troupe y était prisonnière. Cette nouvelle inquiéta l'empereur, et lui fit pressentir des difficultés sérieuses. Il est vrai que de toutes les provinces du royaume, il n'y en avait aucune où Napoléon fût moins populaire qu'en Provence. Il fallait se hâter de la traverser, si l'on ne voulait pas avoir à combattre la population des campagnes. L'empereur donna l'ordre de tout préparer pour le départ. Mars 1815.

L'empereur traverse les montagnes de la Provence et du Dauphiné.

A onze heures du soir, la petite colonne se mit en route du côté des montagnes, et prit la direction de Digne; elle fit d'abord vingt lieues en vingt-deux heures. Le lendemain, elle s'arrêta au village de Cerenon; le 3, à Barême, où elle passa la nuit; le 4, elle arriva à Digne, après avoir traversé Castellane. Dès son entrée sur le territoire des Basses-Alpes, l'empereur se vit assez bien accueilli par les paysans, à qui l'on avait fait craindre le rétablissement de la dîme et des droits féodaux. Cependant la troupe ne réussissait pas encore à se grossir. Le 4, au matin, une avant-garde de quarante grenadiers, commandée par le général Cambronne, fut détachée pour aller occuper le pont de la Durance, à Sisteron. Ce même jour, l'empereur coucha à Gap. Dans les montagnes du Dauphiné, il reçut de petits renforts. Les paysans de cette contrée sont animés de sympathies révolutionnaires; ils se portaient en foule au-devant de l'empereur, et le saluaient de leurs acclamations. Les lieutenants de Napoléon leur remirent des proclamations que l'empereur

Digitized by Google

Mars 1815. avait fait imprimer à Gap, et qu'ils s'empressèrent de distribuer dans tout le pays. La première était adressée au peuple, et se terminait ainsi : « ..... Français, « j'ai été élevé au trône par votre choix : tout ce qui « a été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq « ans, la France a de nouveaux intérêts, de nouvelles « institutions, une nouvelle gloire, qui ne peuvent « être garantis que par un gouvernement national, et « par une dynastie née dans ces nouvelles circons- « tances. Un prince qui régnerait sur vous, qui serait « assis sur mon trône par la force même des armées « qui ont ravagé notre territoire, chercherait en vain « à l'étayer des principes du droit féodal : il ne pour- « rait qu'assurer l'honneur et les droits d'un petit « nombre d'individus ennemis du peuple, qui, depuis « vingt-cinq ans, les a condamnés dans toutes nos « assemblées nationales. Votre tranquillité intérieure « et votre considération extérieure seraient perdues à « jamais.

Proclamation au peuple.

« ... Français! dans mon exil j'ai entendu vos « plaintes et vos vœux. Vous réclamiez ce gouverne- « ment de votre choix, qui seul est légitime; vous « accusiez mon long sommeil, vous me reprochiez de « sacrifier à mon repos les intérêts de la patrie.

« J'ai traversé les mers au milieu des périls de « toute espèce; j'arrive parmi vous reprendre mes « droits, qui sont les vôtres. Tout ce que les individus « ont fait, écrit ou dit depuis la prise de Paris, je l'i- « gnorerai toujours; cela n'influera en rien sur le sou- « venir que je conserve des services importants qu'ils « ont rendus; car il est des événements d'une telle

Digitized by Google

« nature, qu'ils sont au-dessus de l'organisation hu- Mars 1815.
« maine.

« Français! il n'est aucune nation, quelque petite « qu'elle soit, qui n'ait eu le droit de se soustraire et « ne se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un « prince imposé par un ennemi momentanément vic- « torieux. Lorsque Charles VII rentra à Paris et ren- « versa le trône éphémère de Henri V, il reconnut « tenir son trône de la vaillance de ses braves, et « non d'un prince régent d'Angleterre.

« C'est aussi à vous seuls et aux braves que je « me ferai toujours gloire de tout devoir: »

Voici maintenant quelques traits de sa proclamation à l'armée :

« Soldats! nous n'avons pas été vaincus : deux Proclamation à l'armée.
« hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, « leur pays, leur prince, leur bienfaiteur...

« Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans « parcourir l'Europe pour nous susciter des ennemis, « qui ont passé leur vie à combattre contre nous « dans les rangs des armées étrangères, en maudis- « sant notre belle France, prétendraient-ils com- « mander à nos aigles et les enchaîner, eux qui n'ont « jamais pu en soutenir les regards? Souffrirons-nous « qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux; « qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens; « qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, « tout serait perdu, même le souvenir de nos immor- « telles journées. Avec quel acharnement ils les déna- « turent! Ils cherchent à empoisonner ce que le monde « admire; et s'il reste encore des défenseurs de notre

Digitized by Google

Mars 1815. « gloire, c'est parmi ces ennemis que nous avons « combattus sur le champ de bataille.

« Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre voix; « je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les « périls... Votre général, appelé au trône par le vœu « du peuple et élevé sur vos pavois, vous est rendu : « venez le rejoindre!

« Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites; « arborez cette cocarde tricolore! vous la portiez « dans nos grandes journées... Venez vous ranger « sous les drapeaux autour de votre chef: son exis- « tence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne « sont que ceux du peuple et les vôtres... La victoire « marchera au pas de charge; l'aigle, avec les cou- « leurs nationales, volera de clocher en clocher jus- « qu'aux tours de Notre-Dame... Dans votre vieillesse, « entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous « entendront avec respect raconter vos hauts faits; « vous pourrez dire avec orgueil : « Et moi aussi je « faisais partie de cette grande armée qui est entrée « deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de « Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou; qui a « délivré Paris de la souillure et de la trahison que « la présence et les armes de l'ennemi y ont em- « preintes... »

L'empereur marche sur Grenoble.

Le 6 mars, l'empereur vint coucher à Corps, et le lendemain il se mit en marche dans la direction de Grenoble. L'autorité qui gouvernait cette ville au nom de Louis XVIII avait envoyé en toute hâte un bataillon pour barrer le passage à la colonne impériale. Le général Cambronne, avec un détachement

Première défection des troupes royales.

Digitized by Google

de grenadiers, rencontra ce bataillon près du village de la Mure, et se mit sur-le-champ en demeure de parlementer. La troupe qui obéissait aux ordres du roi refusa d'entrer en rapport avec l'avant-garde bonapartiste; mais, ne se croyant pas assez forte pour résister à la petite armée de l'empereur, elle rétrograda, et prit position entre les lacs de Laffrey, à deux lieues de Vizille. Tout dépendait d'un premier mouvement. Un bataillon qui demeurerait fidèle au roi pouvait tracer à l'armée sa conduite; s'il acclamait l'empereur, peut-être, à lui seul, il entraînait les soldats et la nation elle-même. Napoléon le sentait bien, et c'est ce qui le détermina à tenter un effort décisif. S'étant approché seul, sans escorte, de la troupe qui campait sur la route, il découvrit sa poitrine, et s'écria : « S'il en est un de vous qui veuille « tuer son empereur, il le peut : me voici ! » A cette vue, un frémissement agita le bataillon tout entier. Les soldats, qui, un moment auparavant, se disposaient à le combattre, sentirent leurs yeux se remplir de larmes, et, déposant leurs fusils, répondirent avec transport : « *Vive Napoléon! vive l'empereur!* » Puis ils foulèrent aux pieds leurs cocardes blanches, et reprirent les couleurs de l'empire. Quelques instants après, les deux troupes confondirent leurs rangs et s'embrassèrent. Quand la première émotion se fut enfin calmée, les officiers réorganisèrent les divers corps, et donnèrent le signal de la marche. En arrivant à Vizille, village fameux dans les fastes révolutionnaires, la petite armée fut accueillie par les acclamations du peuple, et elle reçut de nouveaux

Mars 1815.

Digitized by Google

Mars 1815. renforts. Comme elle sortait triomphalement de la commune, elle vit venir à elle, au pas de course, le 7e de ligne, commandé par le colonel de Labédoyère. Ce régiment et son chef, oublieux de leurs nouveaux serments, étaient impatients de se réunir à l'empereur : ils furent reçus à bras ouverts par les exilés de l'île d'Elbe. A neuf heures du soir, la colonne atteignit les faubourgs de Grenoble. Le comte Marchand, qui commandait la septième division militaire, voulait avec honneur rester fidèle au roi. Aussi, après avoir fait fermer les portes, il avait donné l'ordre de défendre la ville. La garnison couvrait les remparts. Elle se composait de quatre vieux régiments, et parmi eux figurait le 4e d'artillerie, dans les rangs duquel, vingt-cinq ans auparavant, Napoléon avait servi comme capitaine. La population était rangée derrière cette troupe. Soldats et peuple se taisaient encore : soudain, à la lueur des flambeaux, on vit apparaître les compagnons de Napoléon, marchant l'arme renversée en signe de fraternité, et criant : *Vive Grenoble! vive la France!* la garnison et la foule répondirent par les cris de *Vive Napoléon! vive la garde!* et les portes tombèrent devant l'empereur. Ce moment fut sans exemple dans l'histoire de cet homme. Napoléon se vit en un clin d'œil emporté par mille mains, promené comme en triomphe, et intronisé à la façon des rois de la première race. Alors son règne recommença : les autorités, les magistrats, vinrent le saluer du titre d'empereur; il se trouva maître d'une place de guerre, de vastes arsenaux, et d'une armée de six mille vétérans. Cependant il sentait le besoin

Napoléon a Grenoble.

Digitized by Google

de se concilier les populations : chaque parole qui sortait de sa bouche était une protestation peu sincère en faveur de la paix et de la liberté; il flattait le sentiment révolutionnaire, que pendant tout son règne il n'avait cessé de comprimer. Mars 1815.

Mesures prises par le gouvernement du roi.

Dans la nuit du 4 mars, la nouvelle du débarquement de l'empereur était parvenue à Lyon; dès le lendemain, au point du jour, elle fut expédiée à Paris par voie télégraphique. Dès que la dépêche eut été remise à M. de Vitrolles, ministre d'État et secrétaire des conseils, il s'empressa de la porter au roi. « Allez voir le maréchal Soult, dit Louis XVIII d'un ton calme, et recommandez-lui de faire ce qui sera nécessaire. » Le maréchal Soult était ministre de la guerre: il refusa d'abord d'ajouter foi à la nouvelle; puis lorsque, quelques heures après, une seconde missive, confirmant la première, eut dissipé tous ses doutes, il conseilla au roi diverses mesures de sûreté. Le gouvernement statua sur-le-champ que M. le comte d'Artois irait à Lyon, et que M. le duc de Bourbon se rendrait dans la Vendée; on décida qu'une armée de trente mille hommes, répartie en trois corps, serait rassemblée dans les départements de l'est: le premier corps serait sous les ordres de *Monsieur*, frère du roi; le second aurait pour chef M. le duc de Berry; le troisième, M. le duc d'Angoulême: Lyon, Besançon, Marseille, serviraient de quartiers généraux. En prenant ces dispositions, le gouvernement croyait n'avoir rien de sérieux à craindre; il ne doutait pas de sa force et du prompt désastre qui attendait Napoléon : «Vraiment, Sire, s'était écrié M. d'An-

Digitized by Google

Mars 1815. dré lorsque le roi l'avait instruit du débarquement de l'empereur, ce coquin de Bonaparte aurait été assez insensé pour revenir! Il faut en remercier Dieu; on le fusillera, et nous n'en entendrons plus parler. » Les courtisans firent éclater beaucoup de confiance; ils disaient qu'on avait fait « à l'usurpateur » un trop bon parti en le reléguant à l'île d'Elbe, et que désormais, grâce à sa folie, on aurait le moyen d'en délivrer le roi et l'Europe. Le lendemain, ces espérances commencèrent à faiblir: on apprenait bien sans doute, par le télégraphe, que « toute la Provence soulevée marchait contre Napoléon, » et que l'a- « venturier se trouvait réduit à chercher un refuge « dans les montagnes; » mais, d'un autre côté, on ne pouvait se dissimuler qu'il traversait le Dauphiné sans obstacle, et cela donnait à réfléchir. Les journaux censurés donnèrent d'ailleurs au public des nouvelles rassurantes, et l'un d'eux, le *Journal des Débats*, inséra un article des plus violents contre la tentative de cet homme, qui, « tout couvert du sang des générations, « venait essayer de disputer, au nom de l'usurpation « et des massacres, la légitime et douce autorité du « roi de France. » L'écrivain ajoutait avec enthousiasme : « Mort au tyran! vive le roi! sera le seul « cri de la France. » Ce même jour, le gouvernement résolut de former une armée de réserve entre Fontainebleau et Essonne, et d'adjoindre à ces troupes la maison du roi et les volontaires royalistes qui offriraient leurs services. Cependant une ordonnance fut rendue, qui portait convocation immédiate des chambres; en même temps une proclamation du roi déclara

Digitized by Google

Napoléon Buonaparte traître et rebelle, et enjoignit à tous les gouverneurs, commandants, et même aux simples citoyens, de lui *courir sus* et de l'arrêter. Comme on voulait à tout prix éloigner de Paris le duc d'Orléans, dont les intentions étaient suspectées, on usa d'un prétexte honorable, et ce prince reçut du roi l'ordre de suivre M. le comte d'Artois à Lyon. Vainement il chercha à se dispenser d'obéir à cette injonction de Louis XVIII; on lui fit entendre que la place de tous les princes du sang était en face du danger. Le maréchal Macdonald, duc de Tarente, fut également chargé d'escorter *Monsieur* à Lyon, et de l'assister de son expérience militaire. Mars 1815.

Les jours suivants on continua d'affecter une grande confiance, et de donner le change au peuple de Paris: on faisait publier des lettres, datées de Grenoble le 4 mars, et qui annonçaient que cette ville tiendrait tête *aux brigands de Bonaparte.* Un post-scriptum du journal semi-officiel ajoutait : « Le 7 mars, Bona-« parte était toujours aux environs de Digne, dont on « lui avait refusé les portes.... On a sonné le tocsin « dans tous les villages, et les paysans se sont armés « pour lui courir sus. » Tandis que le ministère croyait retarder le péril en inventant ces fables, l'empereur se présentait déjà aux barrières de Lyon, et ne trouvait personne qui osât les fermer devant lui. Le 10 mars, pour la première fois, la population parisienne entrevit la vérité : ce jour-là, les émissaires bonapartistes apportèrent à Paris et firent activement circuler les proclamations de l'empereur au peuple et à l'armée : elles produisirent un effet

Digitized by Google

Mars 1815. qui parut sinistre aux amis fidèles du roi. Pour le neutraliser, s'il était possible, les députations des cours de justice et de la cour des comptes, et les divers corps constitués, se présentèrent aux Tuileries, et vinrent porter aux pieds du roi l'expression de leur fidélité et de leur dévouement. Leurs harangues officielles consolèrent un peu le cœur de Louis XVIII : elles ne pouvaient conjurer le péril.

Ordre du jour du duc de Dalmatie. Le maréchal Soult, ministre de la guerre, adressa à l'armée un célèbre ordre du jour qui appartient à l'histoire ; nous le reproduisons textuellement :

« Soldats !

« Cet homme qui naguère abdiqua aux yeux de « toute l'Europe un pouvoir usurpé dont il avait fait « un si fatal usage, Buonaparte est descendu sur le « sol français, qu'il ne devait plus revoir.

« Que veut-il? la guerre civile. Que cherche-t-il? « des traîtres. Où les trouverait-il? Serait-ce parmi « les soldats qu'il a trompés et sacrifiés tant de fois « en exaltant leur bravoure? Serait-ce au sein de « ces familles que son nom seul remplit d'effroi?

« Buonaparte nous méprise assez pour croire que « nous pouvons abandonner un souverain légitime « et bien-aimé, pour partager le sort d'un homme « qui n'est plus qu'un aventurier. Il le croit, l'in- « sensé ! Son dernier acte de démence achève de le « faire connaître.

« Soldats ! l'armée française est la plus brave armée « de l'Europe : elle sera aussi la plus fidèle !

« Rallions-nous autour de la bannière des lis, à la « voix de ce père du peuple, de ce digne héritier des

Digitized by Google

« vertus du grand Henri ! Il vous a tracé lui-même Mars 1815.
« les devoirs que vous aviez à remplir. Il met à votre
« tête ce prince, modèle des chevaliers français, dont
« l'heureux retour dans notre patrie a déjà chassé
« l'usurpateur, et qui, aujourd'hui, va par sa présence
« détruire son seul et dernier espoir.

« *Le ministre de la guerre,*
« Maréchal duc DE DALMATIE (1). »

Ordre du jour du général Maison.

Le langage du général Maison, gouverneur de Paris, fut encore plus énergiquement royaliste. Cet officier général représentait Napoléon, son ancien maître, comme « protégé par les *furies;* » il exaltait les vertus des fils de saint Louis, et, après les avoir opposées au despotisme de Napoléon, il s'écriait : « Mais toi, Bo-« naparte, toi, l'assassin d'un prince dont les vertus « étaient aussi grandes que tes vices sont monstrueux, « prétends-tu que nous serons assez lâches pour secon-« der tes desseins criminels ?... » Ainsi les principaux chefs de l'armée ne craignaient pas de renier celui qu'ils avaient servi; mais leurs exhortations trouvaient les officiers et les soldats sourds et défiants. Et d'ailleurs, ils ne devaient pas tarder eux-mêmes à subir de nouveau l'ascendant de l'homme qu'ils dévouaient à la haine du pays; et lorsque le plus illustre d'entre ces

(1) Cet ordre du jour, émané de l'ancien lieutenant de Napoléon, et qui contrastait d'une façon inattendue avec l'enthousiasme impérial dont le maréchal Soult avait fait preuve à la bataille de Toulouse, avait, dit-on, été rédigé par M. Michaud de la *Quotidienne;* le ministre de la guerre n'osa refuser d'y apposer sa signature.

Digitized by Google

Mars 1815. chefs, le maréchal Ney, promit à Louis XVIII de ramener bientôt à Paris l'empereur dans une cage de fer, cette promesse, qu'il fit de bonne foi et dans un moment d'enthousiasme monarchique, s'effaça subitement de sa mémoire et de son cœur le jour où il se trouva en présence de Napoléon. Il y a de ces mystères de faiblesse que nous n'excuserons jamais, et qui doivent nous trouver pleins de pitié, parce que toutes les instabilités sont dans la nature de l'homme.

Engagements pris par le maréchal Ney.

Tandis que le maréchal Ney se mettait à la tête d'un corps d'armée, et, par ordre du roi, marchait à la rencontre de Napoléon, les sentiments les plus divers se manifestaient dans les rangs de la troupe. La plupart des maréchaux, et parmi eux les ducs de Reggio et de Tarente, demeuraient fidèles au roi; mais le général Roguet et plusieurs de ses compagnons d'armes, foulant aux pieds les ordres de leurs chefs, se déclaraient à haute voix pour Napoléon : il était facile de voir que le soldat n'attendait qu'un moment favorable pour arborer de nouveau la cocarde impériale; le sort de la France était livré au hasard d'un soulèvement de prétoriens. Les classes ouvrières et les paysans, dans les départements du centre et de l'est, commençaient déjà à se prononcer en faveur de l'empereur; les classes bourgeoises, les commerçants, les industriels, tous ceux dont les intérêts se trouvaient bien de la sécurité et de la paix, se montraient saisis d'une sorte de consternation, et ne savaient trouver ni courage ni dévouement pour mettre obstacle à la restauration impériale. Tandis qu'ils hésitaient, tandis que, de peur de se compromettre, ils n'osaient manifester ni

Progrès rapides de la situation.

Incertitude des esprits.

Digitized by Google

leurs sympathies ni leurs inquiétudes, les événements suivaient une marche rapide, et faisaient pressentir la défaite prochaine des Bourbons. Mars 1815.

Le comte d'Artois et le duc d'Orléans, à peine arrivés à Lyon, reconnurent l'étendue des dangers qui menaçaient la couronne de Louis XVIII, et l'impossibilité de disputer à Napoléon la seconde ville du royaume. Quelques troupes avaient été rassemblées à Lyon; la population de la ville, en proie à des sentiments bien divers, n'osait encore se prononcer: les classes riches voyaient avec terreur l'approche de Napoléon; les ouvriers, les canuts, appelaient de leurs vœux une réaction révolutionnaire; la garnison conservait une attitude froide et expectante. Le 10 mars, elle fut passée en revue par les princes et par Macdonald; mais les soldats se montrèrent silencieux et indifférents, comme si leur résolution eût été prise d'avance. Ils savaient que Napoléon, après avoir organisé sa petite armée à Grenoble, s'avançait à la tête de huit mille hommes, par la route de Bourgoin. Bientôt les dispositions de la garnison devinrent si peu rassurantes, que les princes comprirent que leur sûreté personnelle était menacée. Le maréchal duc de Tarente donna l'ordre de couper le pont Morand et le pont de la Guillotière: comme les sapeurs allaient se mettre à l'œuvre, les ouvriers, au nombre de quinze mille, s'ameutèrent pour empêcher l'exécution de cette mesure de défense. On se vit contraint de céder. Quelques moments après, au milieu de la confusion que cette scène avait amenée, on vit entrer dans les rues de la Guillotière les hussards du 4^{e}, formant l'a-

On cherche vainement à disputer l'entrée de Lyon à l'empereur.

Digitized by Google

Mars 1815. vant-garde des troupes de l'empereur, et leur présence détermina la classe pauvre à se soulever en faveur de Napoléon. Tout ce que put faire Macdonald fut de protéger la retraite des princes qui s'éloignèrent en toute hâte, suivis d'une faible escorte de dragons; ils prirent la route de Moulins. Les régiments de la garnison, traversant la Guillotière, se portèrent au devant de l'empereur. A sept heures du soir, le même jour, Napoléon entra dans Lyon, et y reprit l'exercice du pouvoir souverain.

L'empereur à Lyon rend des décrets révolutionnaires.

A Grenoble, l'empereur avait rendu des décrets révolutionnaires, destinés à stimuler les dévouements de la population républicaine; à Lyon, il continua, par ses actes impériaux, de flatter les rancunes populaires et de rassurer les vétérans du parti démocratique : il déclara la chambre des pairs dissoute; il traita de même la chambre des députés; il convoqua les colléges électoraux de l'empire à se réunir en un champ de mai, comme aux jours où les assemblées nationales de ce nom se rassemblaient autour des Mérovingiens et des Carlovingiens; il ordonna aux émigrés rentrés en France depuis le 1er janvier 1815, d'en sortir sans retard, et il prescrivit de mettre le séquestre sur leurs biens, meubles et immeubles; il décréta l'abolition de l'ancienne noblesse et la suppression des dénominations féodales, se réservant toutefois de confirmer les titres qu'il avait accordés aux nobles institués sous son règne, et de créer de nouveaux nobles; il destitua les généraux pris dans les rangs de l'émigration, et introduits depuis le 1er avril 1814 dans les cadres de l'armée. La maison du

Digitized by Google

roi et les Suisses furent licenciés ; les ordres de Saint-Michel, de Saint-Louis et du Saint-Esprit furent abolis. Le séjour de l'empereur à Lyon se prolongea jusqu'au 12 mars. En s'éloignant de cette ville, Napoléon adressa à ses habitants une proclamation destinée à les remercier de leur dévouement et de leurs sympathies, et qui se terminait par ce peu de mots demeurés célèbres : « Lyonnais, je vous aime! » Le même jour, Napoléon entra à Villefranche. Mars 1815.

Le lendemain 14 mars, il se rendit de Mâcon à Châlon-sur-Saône. Or, ce jour-là, le maréchal Ney, envoyé contre lui par Louis XVIII avec mission de le combattre, ne craignit pas de prendre une détermination inouïe dans les fastes militaires, et qui, peu de mois après, fut douloureusement expiée par le dernier supplice, en face du palais du Luxembourg. Le prince de la Moskowa était parti avec l'intention d'obéir fidèlement au roi et de tourner contre Napoléon les forces qui lui avaient été confiées. Quand il fut arrivé à Besançon, et qu'il eut appris la marche triomphale de l'empereur à travers les départements du sud-est, il se sentit pris d'un vertige, il se vit sollicité à une défection fatale. Un émissaire de l'empereur étant venu jusqu'à son quartier, lui remit, de la part de Napoléon, la lettre suivante : « Mon cousin, « mon major général vous expédie l'ordre de marche : « *je ne doute pas* qu'au moment où vous avez appris « mon arrivée à Lyon, vous n'ayez fait reprendre à « vos troupes le drapeau tricolore. Exécutez les or- « dres de Bertrand, et venez me joindre à Châlon. Je « vous recevrai comme le lendemain de la bataille Défection du maréchal Ney.

Digitized by Google

Mars 1815. « de la Moskowa. » Cet appel fut décisif, la tête du maréchal tourna ; et Ney, qui avait engagé sa parole aux mains de Louis XVIII, oublia tout, excepté Napoléon et la gloire acquise sur quarante champs de bataille. En face de l'ennemi, Ney était un lion; le courage civil lui manquait; il ne comprenait rien aux commotions politiques, et la situation fut trop forte pour lui. Au lieu de se diriger sur Napoléon et de lui livrer bataille, l'infortuné maréchal se porta sur Lons-le-Saulnier avec ses troupes; et là, ayant rassemblé ses officiers et ses soldats, il les informa du parti qu'il venait de prendre subitement, et il les invita à se joindre à lui pour embrasser la cause de l'empereur. Le plus grand nombre obéit; quelques généraux, au nombre desquels on remarqua MM. Lecourbe et de Bourmont, lui adressèrent de justes représentations; mais il persista, et la défection fut consommée. Dès ce moment l'armée impériale se trouvait en mesure de dominer la France entière, et rien ne pouvait arrêter la marche de Napoléon.

Opérations du congrès de Vienne.

Les puissances de l'Europe, assemblées au congrès de Vienne, ne pouvaient assister, les bras croisés, à la révolution militaire qui s'accomplissait en France. Lorsque Napoléon s'était déterminé à s'éloigner de l'île d'Elbe, le congrès touchait au terme de ses travaux : l'Autriche, la Russie, la Prusse, avaient achevé de se partager les dépouilles opimes de la guerre. La Pologne centrale avait été érigée en royaume, au profit du czar; la Prusse s'était attribué une large part des provinces du roi de Saxe; l'Autriche était rentrée en possession du Milanais, de Venise, de

Digitized by Google

l'Illyrie, de la Dalmatie, et de toutes les côtes qui s'étendent de l'embouchure du Pô à celle du Cattaro. La maison de Savoie avait été rétablie en Piémont; le pape, mis en liberté dès le mois d'avril 1814, était revenu à Rome, et régnait pacifiquement sur les États de l'Église; enfin, la maison de Bragance et la maison de Bourbon gouvernaient de nouveau le Portugal et l'Espagne. Il ne s'agissait plus que d'opérer, s'il était possible, la restauration des Bourbons de Naples, et de chercher une compensation en faveur de Murat. C'était là d'ailleurs une affaire dont les souverains ajournaient volontiers la solution, nonobstant les réclamations pressantes de M. de Talleyrand. D'un autre côté, elles n'étaient pas sans inquiétude sur le compte de Napoléon, et elles trouvaient que l'empereur, exilé à l'île d'Elbe, ne pouvait demeurer plus longtemps dans cet asile sans être pour le continent une menace perpétuelle. Il était question de reléguer Napoléon aux Açores, à Sainte-Lucie, ou, au besoin, à Sainte-Hélène; mais le czar refusait de méconnaître ainsi les stipulations du traité de Fontainebleau, et le temps se perdait en pourparlers. Mars 1815.

Soudain, dans la soirée du 7 mars, on reçut à Vienne une dépêche du grand-duc de Toscane, annonçant la fuite de l'empereur; le 11 mars, on sut qu'il parcourait triomphalement les routes du Dauphiné; et le congrès, surpris par cette tempête inattendue, délibéra sur le parti qu'il était convenable de prendre. La discussion ne fut pas de longue durée : le péril avait rallié les opinions les plus opposées, et, dès le 13 mars, les puissances publièrent une déclaration

Une déclaration du congrès met Napoléon au ban de l'Europe.

Digitized by Google

Mars 1815. solennelle qui mettait Napoléon au ban de l'Europe, et le livrait à la vindicte publique comme ennemi et perturbateur du repos du monde. Le congrès mesurait son langage à sa peur. Les actes suivirent d'ailleurs les paroles; et, peu de jours après cette fameuse déclaration, les puissances s'engagèrent mutuellement à coopérer au salut des Bourbons, et à faire marcher sur Paris différentes armées, dont l'ensemble atteignait l'effectif de huit cent mille hommes. Sa Majesté Très-Chrétienne fut invitée à donner son adhésion à ces mesures coercitives.

Napoléon poursuit sa route vers Paris.

Tandis que l'Europe se préparait à cet immense effort pour désarmer un homme, celui-ci, ne rencontrant désormais aucun ennemi, se rapprochait chaque jour davantage de la capitale de la France. Le 15 mars, il était arrivé à Autun; le 16, à Avallon; le 17, il entra à Auxerre, où il fut reçu par le préfet. Il ralentit cependant sa marche pour donner à son armée le temps de le rejoindre et de se diriger sur Paris. « Vous ne rencontrerez que des Français, avait-« il dit à l'un de ses lieutenants; je vous défends de « tirer un seul coup de fusil. Calmez vos soldats; je « ne voudrais pas entrer dans ma capitale à leur tête, « si leurs armes étaient souillées du sang français. » L'infanterie fut embarquée sur l'Yonne, et l'empereur, qui la devançait, arriva à Fontainebleau le 20 mars, à quatre heures du matin.

Nouvelles mesures prises par le gouvernement du roi.

Jusqu'au 12 mars le gouvernement de Louis XVIII avait affecté une sécurité complète; mais, en apprenant les événements de Lyon, une inquiétude subite s'était emparée du roi et de son conseil. Les deux

Digitized by Google

chambres, convoquées à la hâte, avaient présenté de Mars 1815.
solennelles adresses qui renfermaient l'expression de leurs sympathies et de leur fidélité. Une loi fut rendue qui déclarait que la garnison d'Antibes avait bien mérité de la patrie pour s'être opposée aux tentatives de l'usurpateur; la garnison de la Fère, qui s'était montrée obéissante à Louis XVIII, obtint un pareil remercîment. On vota des subsides et des récompenses nationales en faveur de ceux qui défendraient la cause de la patrie et du roi; on parla surtout de la charte et des garanties constitutionnelles dues à la sagesse de Louis XVIII, et l'on espéra que ce seraient là de puissants moyens de stimuler le dévouement du peuple. Cependant on ne tarda pas à savoir que l'armée du maréchal Ney s'était ralliée à la cause de l'empereur, et, dès ce moment, on eut le pressentiment que la ruine des Bourbons ne pouvait plus être conjurée. En cette extrémité on consulta Fouché, qui conseilla de donner immédiatement des gages au parti jacobin, et, au besoin, de nommer le duc d'Orléans régent du royaume. Cet expédient fut rejeté; et, pour se délivrer des dangers que la présence du duc d'Orléans faisait naître, on chargea ce prince d'aller prendre un commandement militaire dans le nord. Le maréchal Soult se vit retirer le portefeuille de la guerre, que Louis XVIII confia au général Clarke, duc de Feltre. La préfecture de police, récemment supprimée, fut de nouveau rétablie, et M. de Bourienne, ancien secrétaire de Napoléon, fut appelé à ce poste. On connaissait la haine dont il était animé à l'égard de l'empereur, et on espérait beaucoup de son zèle.

Digitized by Google

Mars 1815. Séance royale.

Le 16 mars, Louis XVIII tint une séance royale dans la salle du palais Bourbon, où les deux chambres s'étaient réunies : « Messieurs, dit l'auguste « vieillard, dans ce jour de crise, où l'ennemi public « a pénétré dans une portion de mon royaume, d'où « il menace la liberté de tout le reste, je viens au « milieu de vous pour resserrer encore les liens qui, « vous unissant avec moi, font la force de l'État ; je « viens, en m'adressant à vous, exposer à toute la « France mes sentiments et mes vœux.

« J'ai revu ma patrie et je l'ai réconciliée avec « toutes les puissances étrangères, qui seront, n'en « doutez pas, fidèles au traité qui nous ont rendu « la paix. J'ai travaillé au bonheur de mon peuple ; « j'ai recueilli, je recueille tous les jours les marques « les plus touchantes de son amour. Pourrais-je, à « soixante ans, mieux terminer ma carrière qu'en « mourant pour sa défense ?

« Je ne crains donc rien pour moi ; mais je crains « pour la France. Celui qui vient allumer parmi nous « les torches de la guerre civile y apporte aussi le « fléau de la guerre étrangère ; il vient remettre « notre patrie sous son joug de fer ; il vient détruire « cette charte constitutionnelle que je vous ai donnée ; « cette charte, mon plus beau titre aux yeux de la « postérité ; cette charte, que tous les Français chéris- « sent, et que *je jure ici de maintenir.*

« Rallions-nous donc autour d'elle ! qu'elle soit « notre étendard sacré ! Les descendants de Henri IV « s'y rangeront les premiers ; ils seront suivis de tous « les bons Français. Enfin, Messieurs, que le con-

Digitized by Google

« cours des deux chambres donne à l'autorité toute « la force qui lui est nécessaire; et cette guerre, vrai- « ment nationale, prouvera par son heureuse issue « ce que peut un grand peuple uni par l'amour de son « roi et de la loi fondamentale de l'État. » Mars 1815.

Ces paroles soulevèrent dans l'assemblée des transports de dévouement et de sympathie. Pendant quelques instants on vit les pairs et les députés debout, les bras étendus vers Louis XVIII, lui jurer amour et fidélité, aux cris mille fois répétés de *Vive le roi! Mourir pour le roi!* A la fin le silence se rétablit, et l'immense auditoire prêta l'oreille à *Monsieur*, comte d'Artois, qui se disposait à son tour à parler : « Sire, « dit le prince, je sais que je m'écarte ici des règles « ordinaires en parlant devant Votre Majesté; mais « je la supplie de m'excuser, et de permettre que j'ex- « prime ici, en mon nom et au nom de ma famille, « combien nous partageons au fond du cœur les sen- « timents et les principes qui animent Votre Majesté. » Se tournant ensuite vers l'assemblée et levant la main, M. le comte d'Artois s'écria : « Nous jurons sur l'hon- « neur de vivre et de mourir fidèles au roi et à la « charte constitutionnelle, qui assure le bonheur des « Français. » Tous les princes, debout, répétèrent *Nous le jurons!* et le roi ayant tendu les bras à *Monsieur*, les deux vieillards se tinrent embrassés, aux acclamations de l'assemblée entière.

Agitation à Paris.

Le même soir et le lendemain 17, des groupes nombreux parcoururent Paris, aux cris de *Vive le roi! A bas le tyran!* Le long des rues et des boulevards, on voyait passer des volontaires royalistes, pré-

Digitized by Google

Mars 1815. cédés d'un drapeau blanc et allant chercher des armes. En même temps, on faisait circuler les nouvelles les plus rassurantes : on disait que l'autorité du roi avait été rétablie à Grenoble et à Lyon, et qu'il ne restait plus à l'empereur fugitif qu'une escorte de quatre cents hommes. Des nouvelles plus véridiques circulaient cependant, malgré les efforts de l'autorité et de la censure, et la population se montrait tour à tour en proie à l'anxiété et à l'espérance; ainsi se passa la journée du 18 mars. Les conseils du roi étaient eux-mêmes livrés à l'incertitude : chacun émettait son avis, et proposait des plans impraticables. Parmi les hommes demeurés fidèles, les uns voulaient que Louis XVIII se maintînt à Paris, et fît appel au peuple contre l'empereur; d'autres pensaient qu'il convenait de se transporter dans la Vendée, et de soulever les départements de l'ouest. Personne, au surplus, n'osait révéler au roi les dangers toujours croissants de la situation; on craignait d'attrister ce prince et de lui porter un coup fatal. A la fin, l'hésitation cessa d'être permise, et Louis XVIII apprit que Napoléon arrivait en toute hâte, sans qu'il fût au pouvoir de personne de lui disputer l'entrée de Paris. Louis XVIII se montra calme, et donna sur-le-champ à la cour l'ordre de le suivre à Lille. Les préparatifs de départ se firent secrètement pendant la journée du 19 mars; à minuit, plusieurs voitures de voyage vinrent se ranger dans la cour des Tuileries, au pied de l'escalier du pavillon de Flore; et un petit nombre d'amis fidèles, mêlés aux fonctionnaires et aux gardes nationaux de service, se hâtèrent de porter aux pieds du roi l'hommage de

Départ du roi et des princes.

Digitized by Google

leurs regrets honorables et de leur dévouement trahi. Mars 1815.
Le temps était affreux, la pluie tombait à torrents, le vent éteignait les torches; et ce fut sous ces tristes auspices que Louis XVIII, appuyé sur le comte de Blacas et le duc de Duras, reprit de nouveau la route de l'exil. Une heure après, le comte d'Artois et le duc de Berry partirent à leur tour pour la Flandre. Les ministres et les hauts fonctionnaires se retirèrent également; et le 20 mars, au lever du jour, il ne resta dans Paris, abandonné du roi et des princes, aucune autorité qui osât administrer et donner des ordres au nom de Louis XVIII.

Démonstrations impérialistes.

M. de Lavalette, directeur général des postes sous l'empire, reprit ses fonctions, et se hâta d'envoyer un courrier à Fontainebleau pour avertir Napoléon du départ du roi. A dix heures du matin, des rassemblements se formèrent sur le Carrousel et aux abords des Tuileries, en poussant le cri de *Vive l'empereur!* Vers midi, des troupes qui avaient été cantonnées à Saint-Denis entrèrent à Paris, précédées du général Excelmans, et arborant la cocarde tricolore. A huit heures du soir, un bruit de lanciers et de chevaux annonça le retour de Napoléon. L'empereur aurait pu différer son entrée jusqu'au lendemain; mais ce jour-là était le 20 mars, anniversaire de la naissance de son fils, et il avait attaché un intérêt superstitieux à marquer de nouveau cette date par un autre bonheur. La foule des soldats et des curieux était si compacte autour des Tuileries, que l'empereur, pour pénétrer dans le palais, dut être porté de bras en bras. Il semblait sourire, mais, au

Napoléon rentre à Paris dans la soirée du 20 mars.

Digitized by Google

Mars 1815. fond de l'âme, il n'était pas sans inquiétude. Aux cris proférés sur son passage, à l'aspect des hommes qui acclamaient son retour, l'empereur commençait à reconnaître que sa restauration était plutôt due à l'armée qu'aux citoyens, et ce symptôme lui donnait à réfléchir.

Comment cette révolution est accueillie par l'armée et la population.

Encore est-il juste de dire que, parmi les chefs de l'armée, beaucoup n'avaient point vu sans déplaisir la révolution qui s'accomplissait : les Macdonald, les Gouvion Saint-Cyr, les Masséna, avaient cherché à maintenir les troupes dans l'obéissance du roi; le maréchal Soult, dont nous avons cité le langage, ne l'avait point encore désavoué; les généraux Pacthod, Maison, Rapp, Lauriston, Miollis, Lefort, Belliard; les maréchaux Mortier, Marmont, Oudinot et Jourdan, s'étaient empressés d'offrir au roi leurs services. La plupart étaient las de la guerre. Ils se montraient reconnaissants envers la restauration, qui avait garanti leurs dotations, leurs grades, et ajouté de nouvelles marques d'honneur à celles dont ils étaient déjà comblés. Le dévouement du général Clarke à Louis XVIII n'était contesté de personne, et beaucoup d'émigrés eux-mêmes se montraient moins amis du roi que plusieurs anciens lieutenants de Napoléon, empressés comme eux à exalter les principes de la légitimité et les petits-fils de Henri IV. Quant aux classes riches et à la bourgeoisie, elles entrevoyaient avec terreur l'éventualité d'une nouvelle lutte contre l'Europe : elles avaient bien témoigné de la malveillance et quelque hostilité à la restauration, mais c'était plutôt par habitude d'op-

Digitized by Google

position que par le désir d'une révolution impériale. Mars 1815.
Les plus téméraires, parmi les mécontents de cette opinion, n'étaient guère allés au delà de la convoitise d'un changement de dynastie en faveur du duc d'Orléans : sous ce rapport, ils continuaient volontiers les traditions des feuillants et des constitutionnels de 1791, et M. de la Fayette était, bon gré, mal gré, le chef naturel de ce parti. En faveur de Napoléon on ne voyait se prononcer que les soldats, les officiers qui avaient leur fortune à faire, et la multitude, que séduisait le prestige de la gloire, et qui avait à cœur de tirer vengeance des humiliations de la dernière campagne. Cette disposition des esprits n'avait point échappé à l'empereur, et elle troublait la joie de son triomphe. Il est vrai qu'il pouvait compter sur les sympathies et les dévouements que devait nécessairement rallier à lui la fortune, et ce n'était point sans motif qu'il faisait entrer dans ses calculs la triste instabilité du cœur humain. Les tables des Tuileries étaient encore couvertes de missives adressées au roi, et qu'on n'avait point eu le temps de décacheter; elles renfermaient des protestations ardentes de fidélité et de dévouement. Les jours suivants, chaque courrier apporta des protestations et des adresses semblables destinées à l'empereur, et presque toujours elles émanaient des mêmes personnages. Napoléon, sous les yeux de qui furent placés ces monuments d'une servilité déplorable, ne manifesta de répulsion pour aucun nom propre; il se borna à dire, avec un sourire de pitié : *Voilà bien les hommes !*

L'empereur reprend le gouvernement.

Le 23 mars, le roi, et après lui le comte d'Artois

Digitized by Google

Mars 1815. et le duc de Berry, franchirent la frontière du nord, et se retirèrent dans les Pays-Bas. M. le duc de Bourbon, qui, dès le 14, s'était rendu dans les départements de l'ouest par ordre du roi, avait vu successivement les garnisons et les grandes villes du bassin de la Loire arborer le drapeau tricolore : bientôt, dépourvu d'argent et de soldats, il se trouva réduit à s'embarquer à Nantes, d'où il se rendit à Paimbœuf. Là, on le fit monter à bord d'un bâtiment frété par des amis fidèles, et qui mit à la voile pour l'Espagne.

Le duc de Bourbon s'embarque à Nantes.

Le duc d'Orléans se retire en Belgique.

Le duc d'Orléans, encore investi d'un commandement militaire dans le nord, résigna ses pouvoirs aux mains des maréchaux Mortier et Macdonald. Le 24 mars, ayant appris que le roi était en sûreté à Gand, il partit, en annonçant au duc de Trévise qu'il allait désormais s'ensevelir dans la retraite et dans l'oubli; il ajouta : « Le roi n'étant plus en France, je ne puis transmettre d'ordres en son nom; et il ne me reste qu'à vous dégager de l'observation de tous les ordres que je vous avais transmis, en vous recommandant de faire tout ce que votre patriotisme si pur et votre excellent jugement vous suggéreront de mieux pour les intérêts de la France, et de plus conforme à tous les devoirs que vous avez à remplir. » C'était, au demeurant, donner aux chefs de l'armée carte blanche pour se rallier à la révolution impériale qui venait de s'accomplir. Cette déclaration du chef de la branche cadette déplut vivement aux amis du roi exilé; mais Napoléon s'en montra satisfait, comme d'une preuve de patriotisme. En réalité, le duc d'Orléans se bornait

Digitized by Google

à faire prévaloir le fait accompli : la politique de son avenir était tout entière dans ces prémisses. Mars 1815.

Le duc et la duchesse d'Angoulême s'étaient rendus à Bordeaux vers le commencement du mois; ils avaient voulu assister aux fêtes célébrées par la ville pour honorer l'anniversaire du 12 mars, de ce jour où, pour la première fois, le neveu de Louis XVIII avait été accueilli royalement par l'une des grandes cités de l'empire. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, le duc d'Angoulême avait quitté Bordeaux pour aller prendre, par ordre du roi, le commandement de l'armée du Midi. La princesse crut devoir rester dans la ville, pour y organiser la résistance politique et militaire contre l'empereur. La population bordelaise avait beaucoup souffert de l'interruption du commerce maritime sous Napoléon. Elle aimait sincèrement les Bourbons, et s'associait de cœur aux inquiétudes que leur causait le retour inopiné de leur ennemi. Des corps de volontaires royalistes se formèrent spontanément dans le département de la Gironde; la présence de la fille de Louis XVI stimulait énergiquement la fidélité des uns, le courage des autres. La princesse passait en revue les troupes de ligne casernées à Bordeaux, à Blaye, au Château-Trompette. Le plan de *Madame* était d'appuyer la Vendée en opérant le soulèvement royaliste des populations de la Guyenne, et de concourir ainsi, par une puissante diversion, au succès des mouvements tentés par le duc d'Angoulême à Toulon, sur les bords du Rhône et dans le bas Languedoc. Or, à mesure que parvenaient à Bordeaux les nouvelles de

Le duc d'Angoulême prend le commandement de l'armée du Midi.

Madame la duchesse d'Angoulême à Bordeaux.

Digitized by Google

Mars 1815. la marche de l'empereur sur Paris, les sympathies des royalistes se manifestaient d'une manière plus touchante, tandis que les garnisons, d'abord émues par les exhortations de la princesse, commençaient à se montrer plus froides et plus réservées. Le 26 mars, on apprit à Bordeaux les événements dont Paris avait été le théâtre, et les soldats firent disparaître la plaque à fleurs de lis placée au-dessus de la visière de leurs shakos. Bientôt on sut que le général Clausel, nommé par l'empereur commandant de la 11e division militaire; s'approchait de Bordeaux; et les sympathies bonapartistes de la troupe éclatèrent, contraintes d'ailleurs et gênées par la présence de la fille de Louis XVI, dont on respectait le malheur. Trois cents volontaires bordelais avaient été chargés de défendre Saint-André-de-Cubzac, sur la rive droite de la Dordogne. Ils furent délogés de ce poste par un détachement du 62e de ligne envoyé contre eux; et le général Clausel, maître de la route, annonça à haute voix qu'il allait entrer à Bordeaux, et qu'il ne différait ce mouvement que pour donner à la princesse le temps d'assurer sa retraite. Le 1er avril, *Madame* fut informée de l'arrivée de Clausel, et le drapeau tricolore parut déployé sur la rive droite de la Garonne. Le danger ne fit point fléchir le courage de la princesse; mais les généraux et les officiers qui commandaient la troupe ne lui laissèrent point ignorer qu'ils ne comptaient plus sur leurs soldats. *Madame* résolut alors de passer une dernière revue, et de faire appel à ces hommes dont on se défiait. Arrivée à la caserne Saint-Raphaël, elle mit pied à

Digitized by Google

terre et parcourut deux fois le front de la troupe, qui gardait le silence. Ayant fait former le cercle, la princesse dit aux officiers : « Bordeaux est menacé; la garde nationale est déterminée à défendre la ville : êtes-vous décidés à la seconder? » Aucune voix n'ayant répondu, *Madame* reprit d'une voix plus forte : « Je vous demande si l'on peut compter sur vous? » Les officiers lui répondirent alors qu'ils étaient prêts à protéger sa personne : « Il ne s'agit pas de moi, reprit *Madame*, mais du service du roi! Voulez-vous ou non le servir? » La troupe et ses chefs déclarèrent qu'ils ne voulaient pas de guerre civile, qu'ils ne tireraient pas sur leurs frères; quelques militaires consentirent à montrer un peu de dévouement, mais leur petit nombre glaça toute espérance. La princesse se rendit à la seconde caserne, et là, malgré les ordres des chefs, elle fut accueillie par les soldats au cri de *Vive l'empereur!* Elle se dirigea alors sur le Château-Trompette; mais l'entrée de cette forteresse fut refusée à son escorte, et le commandant lui déclara qu'il ne reconnaîtrait pas ses ordres. « Oh! Dieu! s'écria la princesse en étouffant ses sanglots; il est bien cruel, après vingt ans d'exil et de malheurs, de s'expatrier encore! Je n'ai pourtant jamais cessé de faire des vœux pour la France; car je suis Française, moi; et vous, vous n'êtes plus Français! » Les soldats et les officiers gardèrent un morne silence, et *Madame* se vit contrainte de rentrer à Bordeaux pour y faire les préparatifs d'un nouvel exil. Sa présence dans la ville fit éclater de nombreux transports, qui redoublèrent encore lorsqu'on vit couler ses larmes. Mars 1815.

Digitized by Google

Mars 1815. La garde nationale se rallia autour d'elle, et jura de mourir pour sa cause. « Jurez-vous, dit la princesse, de m'obéir dans tout ce que je vous commanderai? — Nous le jurons! — Eh bien! je vous commande de ne plus songer à combattre. Toute résistance est inutile! Conservez au roi des sujets fidèles pour des temps plus heureux. » Le soir même, *Madame* quitta Bordeaux et fit voile pour l'Angleterre. Le lendemain 2 avril, le général Clausel prit possession de la ville au nom de l'empereur.

Campagne de M. le duc d'Angoulême dans le Midi.

Le duc d'Angoulême s'était d'abord rendu à Nîmes : il y destitua le général Gilly, qui commandait la division, et dont les dispositions lui parurent suspectes.

Premières opérations.

Le 15 mars, le prince fit son entrée à Marseille, et fut accueilli par une population pleine d'enthousiasme. Sur ces entrefaites, M. de Vitrolles, commissaire extraordinaire du roi, avait pris la route de Toulouse, où il s'efforça d'établir un gouvernement royaliste, administrant au nom de Louis XVIII, refusant d'obtempérer aux ordres de l'empereur, et groupant sous une même direction vingt-sept départements du Midi. Les événements, qui se succédèrent avec une étonnante rapidité, déjouèrent cette tentative hardie, et firent disparaître ce gouvernement improvisé au nom d'un principe et par les soins d'un seul homme. M. de Vitrolles, mis en arrestation par le général Laborde au nom de l'empereur, fut transféré à Vincennes.

Le plan adopté par le duc d'Angoulême consistait à se porter rapidement sur Lyon avec trois corps d'armée; l'occupation de cette ville, au nom du roi,

Digitized by Google

devait assurer la soumission de tous les départements méridionaux; Lyon, Grenoble et les places voisines se trouvaient sans garnisons; toutes les troupes avaient suivi l'empereur, et laissé le champ libre aux entreprises de l'armée royale. Celle-ci se composait de tous les régiments qui gardaient les ports et le littoral de la Provence, et des volontaires qui s'étaient spontanément levés à la voix du neveu de Louis XVIII: la ville de Marseille, pour son propre compte, en avait fourni cinq mille. Ces forces furent divisées en deux corps, ayant leur point de réunion à Sisteron pour les troupes destinées à opérer sur Grenoble, au Pont-Saint-Esprit pour celles qui devaient agir contre Lyon. Le premier corps fut placé sous le commandement du général Énouf; le prince se réserva le commandement de l'autre. Mars 1815.

L'expédition tentée pour soumettre Grenoble échoua dans les montagnes du Dauphiné : la population de cette contrée prit les armes pour barrer le chemin aux troupes royales. Celles-ci se virent tout d'un coup affaiblies par la défection du 58^{e} de ligne et de deux détachements du 9^{e} et du 87^{e}, qui arborèrent la cocarde tricolore. Craignant d'être coupé sur la route de Gap à Sisteron, le général Énouf prit le parti de rétrograder sur cette dernière ville. Les volontaires marseillais qui servaient sous ses ordres étant parvenus au défilé de la Saulce, à trois lieues de Gap, furent attaqués et dispersés par une colonne de gardes nationaux de l'Isère et des Hautes-Alpes : les royalistes perdirent cent cinquante hommes et six pièces de canon (27 mars). Après cette affaire, qui compléta

Digitized by Google

Avril 1815. la destruction de leur petite armée, les débris du corps du général Énouf se réfugièrent à Marseille.

Cependant le duc d'Angoulême, à la tête du deuxième corps, avait remonté la vallée du Rhône jusqu'au pont Saint-Esprit; le 29 mars, son avant-garde, commandée par le vicomte d'Escars, entra à Montélimart sans coup férir; le 1^er^ avril, le prince vint l'y rejoindre avec le gros de ses forces. Le département de la Drôme était commandé, au nom de l'empereur, par le général Debelle : ce dernier, qui ne disposait que d'un faible nombre de soldats, avait pris position sur les deux rives de la Drôme, entre Livron et Loriol; il se proposait de défendre le passage de la rivière et de couvrir la route de Valence. Le 2 avril, à la suite d'un engagement assez vif, la troupe impériale fut contrainte d'abandonner Loriol et les hauteurs voisines, et de se replier de l'autre côté de la Drôme, sur les collines de Livron. Un détachement du 42^e^ défendait le pont avec deux pièces d'artillerie. Le duc d'Angoulême se porta rapidement sur ce point, et la fusillade recommença : le prince fit approcher deux pièces de canon et deux obusiers qui battirent le pont et les hauteurs, tandis que l'infanterit eut ordre de franchir immédiatement la Drôme au pas de charge. Elle s'élança sur le pont au cri de *Vive le roi!* et les troupes impériales, accablées par le nombre, opérèrent précipitamment leur retraite. Le lendemain 3 avril, S. A. R. fit son entrée à Valence, et, le même jour, occupa la ville et le pont de Romans. De ce point, le prince fit pousser des reconnaissances du côté de Lyon et de Grenoble; il comp-

Combat du pont de la Drôme.

Digitized by Google

tait passer l'Isère le 4 avril, et marcher sur Lyon; mais de graves nouvelles qui lui parvinrent du Midi le déterminèrent à rétrograder. Ce jour-là, en effet, le duc apprit que les départements du Gard et de l'Hérault, subjugués par leurs garnisons, venaient de reconnaître l'empereur, et que de tous les points environnants, de toutes les villes situées dans le bassin du Rhône, accouraient des rassemblements de gardes nationaux et de troupes de ligne, disposés à lui fermer toutes les issues et à l'accabler sous des masses de combattants. Dans la nuit du 6 au 7 avril, le prince évacua Valence; le 7, il repassa la Drôme et traversa Montélimart; le 8, il continua sa route sur Pont-Saint-Esprit, où il avait laissé une forte réserve et six pièces d'artillerie. Il ignorait que déjà cette ville s'était rendue au général Gilly, qui s'était mis à la tête de toutes les forces impériales dans le bas Languedoc. Le duc d'Angoulême, accueilli par des coups de fusil, se rejeta sur la Palud, où il se trouvait acculé entre l'armée impériale d'un côté, et les populations du Dauphiné qui, de l'autre, se rapprochaient au cri de *Vive l'empereur!* et lui fermaient la retraite. Toute résistance était impossible. Le soir même, le duc d'Angoulême signa une capitulation, aux termes de laquelle il s'engageait à mettre bas les armes. Le lendemain 9 avril, le prince fut arrêté et retenu prisonnier par le général Grouchy, qui se hâta d'ailleurs d'en référer à Napoléon. Le 11 avril, l'empereur ordonna de conduire le prince au port de Cette, et de le faire embarquer pour l'Espagne. Ce jour-là, la campagne du Midi était terminée, et le drapeau

Avril 1815.

Retraite du prince. — Capitulation de la Palud.

Digitized by Google

Avril 1815.

tricolore flottait sur toute la surface de l'empire. De toutes les villes de France, Marseille était restée la dernière fidèle à Louis XVIII.

Échauffourée de Murat en Italie.

En Italie, des événements assez graves s'accomplirent, qui ajoutèrent beaucoup aux difficultés de la situation. Murat était depuis longtemps inquiet sur l'avenir de sa dynastie; il se sentait menacé par les dispositions secrètes ou avouées de plusieurs grandes puissances. Tandis qu'il se trouvait en proie aux incertitudes de cette situation, la nouvelle du débarquement de Napoléon lui parvint à Naples; et sur-le-champ il se détermina à prendre les armes, et à tenter un mouvement insurrectionnel qui avait pour but de réaliser le rêve de l'unité italienne sous un seul souverain. Persuadé qu'il lui serait facile de soulever tous les peuples d'Italie, et désireux de réparer ses torts envers Napoléon, il se mit à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, et commença la guerre. Ce fut de sa part un acte insensé, qui mécontenta vivement Napoléon. Au moment où Joachim lançait son manifeste à l'Italie, l'empereur mettait tous ses soins à négocier avec les puissances, à les rassurer sur ses intentions, et à conjurer les menaces du congrès de Vienne. La levée de boucliers du roi de Naples effraya l'Europe, et ne permit point aux envoyés de Napoléon de faire entendre leurs propositions pacifiques. Pour Murat, après s'être emparé de Rome, d'où le pape et les cardinaux s'étaient enfuis, il occupa la Toscane, et s'avança jusqu'aux portes de Plaisance. Il manœuvrait pour marcher sur Milan par le territoire piémontais; mais l'Angleterre le contraignit de respecter la neu-

Digitized by Google

tralité du royaume de Sardaigne. Contraint de changer de direction, il se dirigea vers les bouches du Pô, laissant aux Autrichiens le temps de tout disposer pour couvrir la Lombardie. Vainement l'Autriche lui adressa-t-elle des propositions de paix, il ne vit dans cette démarche qu'un symptôme de faiblesse : « Il est trop tard, répondit-il ; l'Italie est digne de la liberté, elle sera libre ! » Mais bientôt il lui fallut reconnaître de ses propres yeux les difficultés de son entreprise. Tandis que l'Angleterre se préparait à attaquer les États napolitains, il essaya de franchir le Pô près d'Orchi-Bello, et se vit repousser avec perte. Cet échec le découragea ; et, au lieu de poursuivre son expédition dans le nord de l'Italie, il chercha à se replier pour disputer aux Anglais son propre royaume. Dans ce mouvement de retraite, il abandonna Parme, Reggio, Florence, Modène, toute la Toscane. Serré de près par les généraux Neipperg et Bianchi, il résolut de leur faire face, et il livra non loin de Tolentino une bataille générale, qui se termina par la défaite complète de son armée ; un second combat aussi malheureux eut lieu à Caprano, et les Autrichiens pénétrèrent victorieux, par deux routes différentes, dans le royaume de Naples. Joachim, vaincu et fugitif, les précéda de peu de jours dans sa capitale. La reine Caroline, son épouse, sœur de Napoléon, s'étonna de le revoir : « Madame, lui dit-il, je n'ai pu « mourir ! » Cependant l'ennemi approchait en forces, et toute lutte devenait impossible. Murat prit le parti d'abandonner ses États, et de chercher un refuge en France. Ainsi se termina la monarchie de cet

Avril 1815.

Digitized by Google

Avril 1815. homme dans le royaume des Deux-Siciles : la chute de Murat eut peu de retentissement en France; l'opinion appréciait sa conduite dans la campagne de 1814 avec une trop juste sévérité, pour s'émouvoir beaucoup d'une catastrophe qui semblait une expiation. (Avril et mai 1815.) Murat, à peine débarqué sur la plage de Cannes, reçut de l'empereur l'ordre de résider dans le département du Var, et la défense de se rendre à Paris.

L'empereur compose son ministère. Cependant Napoléon, étonné lui-même de la rapidité avec laquelle s'était accomplie la révolution du 20 mars, travaillait à reconstituer le gouvernement impérial et à organiser la résistance contre l'Europe. Son premier soin avait été de composer le ministère. Le portefeuille de la justice fut donné à Cambacérès; celui des finances, à Gaudin, duc de Gaëte; celui du trésor, à M. Mollien; celui de la guerre, à Davoust; celui de la police générale, à Fouché. Ce dernier nom parut de sinistre augure : on s'indigna d'une confiance si imprudemment placée aux mains d'un homme odieux à tous les partis, et disposé à se servir de son pouvoir contre l'empereur lui-même. Quelques jours après, M. Molé ayant refusé le ministère de l'intérieur, ce poste fut confié à Carnot, à la grande satisfaction des républicains; le duc de Vicence hésita quelque temps à accepter le portefeuille des affaires étrangères, mais enfin il se dévoua. Le duc de Bassano rentra à la secrétairerie d'État, et la préfecture de police fut confiée au comte Réal.

Déclaration du conseil d'État. Napoléon voulut revêtir des semblants de la légalité le mouvement révolutionnaire et l'insurrection préto-

Digitized by Google

rienne qui venaient de s'accomplir. Il se fit remettre par le conseil d'État, en audience solennelle, une déclaration qui le relevait de sa déchéance et annulait son abdication. Le conseil d'État impérial, en reprenant ses fonctions, proclamait de nouveau le principe de la souveraineté du peuple comme la seule base du droit politique de la France : partant de là, il cherchait à établir que la restauration, ayant été la conséquence des défaites de nos armées et de l'occupation de la France par les puissances ennemies, avait été un fait illégitime et imposé au pays. Le conseil d'État ne reconnaissait pas comme valide le sénatus-consulte prononçant la déchéance de l'empereur; il n'y voyait qu'un décret arraché par la force : il constatait que Louis-Stanislas-Xavier, ayant refusé d'accepter la constitution votée par le sénat, s'était placé en dehors des principes de 1789, et n'y était point rentré en octroyant une charte, puisque cette loi fondamentale n'avait pas été soumise à la sanction du peuple. Le conseil d'État qualifiait d'illégaux les actes du gouvernement de Louis XVIII, comme faits en présence des armées ennemies ou sous la domination de l'influence étrangère. Il approuvait néanmoins que les citoyens revêtus de fonctions publiques les eussent conservées sous le gouvernement royal, parce qu'ils ne servaient point un homme, mais la patrie. Venait ensuite un exposé des torts imputés aux Bourbons par leurs adversaires, pendant la durée du gouvernement royal. Cette longue adresse était revêtue de la signature de tous les membres du conseil d'État, à l'exception de celle de MM. Molé et de

Avril 1815.

Digitized by Google

Avril 1815. Gérando. Ces hauts magistrats avaient refusé d'adhérer à cet acte, parce que le principe de la souveraineté du peuple y était proclamé, et que, pour leur compte, ils ne pouvaient approuver une semblable doctrine. Plus tard, ils se firent, auprès de la restauration, un mérite d'avoir évité de signer un document où les droits et les décisions de Louis XVIII étaient injustement livrés au mépris : ce fut là pour leur avenir politique une circonstance heureuse, que des juges plus sévères que nous qualifièrent d'habile calcul.

Entrevue de Napoléon et de Benjamin Constant.

Un publiciste célèbre se trouvait compromis par l'événement du 20 mars : c'était M. Benjamin Constant, l'un des coryphées du parti monarchique constitutionnel, et qui, le 19 mars, avait fait paraître dans le *Journal des Débats* un manifeste des plus ardents, une catilinaire des plus véhémentes contre Napoléon Bonaparte, encore éloigné de Paris. L'empereur ne voulut pas tirer vengeance de cette attaque. Il savait que M. Benjamin Constant était encore plus avide de renommée que tenace dans ses convictions : il se dit qu'avec un peu de confiance et de flatterie il ramènerait à lui cet écrivain, et il l'invita à se rendre auprès de lui, dans le cabinet impérial des Tuileries. Benjamin Constant n'hésita point à accepter cette entrevue; et, quelques heures après, il se retira *convaincu* que Napoléon revenait en France pour y rétablir la liberté et les théories de 1789. Il accepta même de l'empereur la mission de rédiger la constitution nouvelle. Napoléon, il faut le reconnaître, avait fait preuve, dans cette circonstance, d'une habileté heureuse, et

Digitized by Google

d'un tact que bien souvent on avait voulu lui contester. Avril 1815.
Ses déclarations à Benjamin Constant portèrent l'empreinte d'une franchise rude, et qui n'était exempte ni de grandeur ni de dignité. L'empereur ne perdait pas de vue qu'en s'adressant à l'ancien membre du tribunat, à l'ami de la Fayette et de madame de Staël, il parlait à tous les amis de la liberté constitutionnelle, alors si nombreux en France. « La nation, disait-il, s'est reposée douze ans de toute agitation politique; depuis un an, elle se repose de la guerre. Ce double repos lui a rendu un besoin d'activité. Elle veut ou croit vouloir une tribune et des assemblées : elle ne les a pas toujours voulues. Elle s'est jetée à mes pieds, quand je suis arrivé au gouvernement. Vous devez vous en souvenir, vous qui essayâtes de l'opposition. Où était votre appui, votre force? Nulle part... Aujourd'hui, tout est changé : le goût des constitutions, des débats, des harangues, paraît revenu... Cependant ne vous y trompez pas : le peuple, ou, si vous l'aimez mieux, la multitude ne veut que moi. Vous ne l'avez pas vue, cette multitude, à mon retour de Cannes, se pressant sur mes pas, se précipitant du haut des montagnes, m'appelant, me saluant... Je ne suis pas seulement l'empereur des soldats, comme on l'a dit; je suis celui des plébéiens, des paysans de la France. Aussi, malgré tout le passé, vous voyez le peuple revenir à moi. Il y a sympathie entre nous... La fibre populaire répond à la mienne. Je suis sorti des rangs du peuple; ma voix agit sur lui. Voyez ces conscrits, ces fils de paysans : je ne les flattais pas, je les traitais rudement; ils ne m'entouraient pas moins, ils

Digitized by Google

Avril 1815. n'en criaient pas moins *Vive l'empereur!*... Or, je n'ai qu'à faire un signe, ou plutôt à détourner les yeux, et les nobles périraient... Mais je ne veux pas être le roi d'une jacquerie. S'il y a moyen de gouverner avec une constitution, à la bonne heure... J'ai voulu l'empire du monde; et qui ne l'aurait pas voulu à ma place? Le monde m'invitait à le régir : souverains et sujets se précipitaient à l'envi sous mon sceptre. Mais laissons tout cela dans le passé. Voyez ce qui vous semble possible : préparez-moi un projet de constitution; apportez-moi vos idées. Des discussions publiques, des élections libres, des ministres responsables, la liberté de la presse, je veux tout cela... Je suis l'homme du peuple. Si le peuple veut réellement la liberté, je la lui dois; j'ai reconnu sa souveraineté. Il faut que je prête l'oreille à ses volontés, même à ses caprices; je n'ai jamais voulu l'opprimer pour mon plaisir... Je ne hais point la liberté : je l'ai écartée, lorsqu'elle obstruait ma route; mais je la comprends, j'ai été élevé dans ses pensées... Je prévois une lutte difficile, une guerre longue : pour la soutenir, il faut que la nation m'appuie. En récompense, je le crois, elle exigera de la liberté; elle en aura. La situation est neuve. Je vieillis : le repos d'un roi constitutionnel peut me convenir. Il conviendra bien plus sûrement à mon fils... » Tel était le programme de l'empereur, au moment où il avait besoin de se servir de la France comme d'une arme et d'un levier. Après la victoire, resterait-il fidèle à de pareils engagements? Benjamin Constant le crut, d'autres l'espérèrent comme lui, plusieurs nourrirent des ap-

Digitized by Google

préhensions et des défiances ; et Napoléon, vaincu, emporta plus tard dans son exil le secret de sa pensée réelle, et l'énigme de l'avenir qu'il nous réservait. Avril 1815.

L'empereur était dominé par une double préoccupation : il voulait, s'il était possible, apaiser les colères de l'Europe, et en même temps mettre en œuvre toutes les ressources de la France pour résister à l'invasion. En traversant les départements du midi et de l'est, du golfe de Juan à Fontainebleau, il avait annoncé au peuple que l'Autriche était d'accord avec lui, et qu'elle ne tarderait pas à lui renvoyer l'impératrice et le roi de Rome. Dès son passage à Lyon, il avait écrit à son frère Joseph, alors en Suisse, pour qu'il eût à faire des ouvertures pacifiques aux ministres d'Autriche, de Russie, d'Angleterre et de Prusse, résidant à Berne : Joseph était chargé d'annoncer à ces gouvernements, par l'entremise de leurs agents diplomatiques, que l'empereur n'entendait point revenir sur les dispositions du traité de Paris et sur les stipulations du congrès de Vienne ; que son intention était de renoncer aux conquêtes et de maintenir la paix. Napoléon écrivit également à Marie-Louise pour l'informer de son retour, et l'inviter à se rendre à Paris. Les ministres des quatre puissances, accrédités à Berne, se hâtèrent de transmettre à leurs cabinets réciproques les ouvertures de Joseph et les promesses de Napoléon. D'un autre côté, la reine Hortense, qui avait eu beaucoup à se louer du czar, fit une démarche auprès de ce souverain, dans le but de l'amener à des dispositions pacifiques. Après le 20 mars, ces tentatives d'accommodement continuèrent ; quel- L'empereur cherche à prévenir la guerre.

Digitized by Google

Avril 1815. ques ambassadeurs des puissances étrangères n'ayant point quitté Paris, M. de Caulaincourt, ministre des affaires étrangères, chercha à nouer avec eux des relations : ses démarches n'eurent point de succès; on lui répondit que les représentants des souverains de l'Europe, étant seulement accrédités auprès de Louis XVIII, n'avaient aucun pouvoir pour négocier avec son successeur et son ennemi, et qu'ils devaient se borner à attendre leurs lettres de rappel. Ils acceptèrent cependant d'ouvrir des conférences officieuses; mais ces causeries, dont ils rendirent compte à leurs cours respectives, n'eurent point pour effet de changer les dispositions arrêtées au congrès de Vienne. L'empereur n'en écrivit pas moins, selon l'usage, une lettre autographe à tous les souverains, pour leur annoncer son retour, et leur rendre compte des événements qui lui avaient rendu le pouvoir. Il protesta de ses intentions pacifiques, et il ajouta : « Mon retour est l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ouvrage de la volonté unanime d'une grande nation qui connaît ses devoirs et ses droits. La dynastie que la force avait rendue au peuple français n'était plus faite pour lui : les Bourbons n'ont voulu s'associer ni à ses sentiments ni à ses mœurs; la France a dû se séparer d'eux. Sa voix appelait un libérateur... Je suis venu, et, du point où j'ai touché le rivage, l'amour de mes peuples m'a porté jusqu'au sein de ma capitale. Le premier besoin de mon cœur est de payer tant d'affection par le maintien d'une honorable tranquillité... Assez de gloire a illustré tour à tour les drapeaux des diverses nations... Une plus belle arène est

Digitized by Google

aujourd'hui ouverte aux souverains, et je suis le premier à y descendre. Après avoir présenté au monde le spectacle de grands combats, il sera plus doux de ne connaître désormais d'autre rivalité que celle des avantages de la paix, d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des peuples. La France se plaît à proclamer avec franchise ce noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indépendance, le principe invariable de sa politique sera le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations. » Les courriers qui portèrent ces missives aux souverains furent également chargés de remettre des instructions du duc de Vicence à tous les agents diplomatiques de la France résidant à l'étranger. M. de Caulaincourt prescrivait à nos légations de faire tous leurs efforts pour rassurer l'Europe, et de conjurer, autant qu'il dépendait d'eux, l'orage qui grondait contre la France. Or, aucun de ces courriers ne put parvenir à sa destination. A peine eurent-ils franchi les frontières sur divers points, qu'ils furent arrêtés par ordre des autorités étrangères; et l'on se borna à notifier, tant à M. de Caulaincourt qu'à ses agents, que les résolutions de l'Europe, mentionnées dans la déclaration du congrès de Vienne en date du 13 mars, étaient inflexiblement arrêtées. Une tentative qu'essaya Napoléon pour faire enlever, à Vienne, Marie-Louise et son fils, fut facilement déjouée par le gouvernement autrichien, et, en peu de jours, toute espérance d'accommodement dut disparaître. Au surplus, les cabinets de l'Europe, malgré l'énergie de leur attitude, n'étaient point sans appréhensions sur le résultat de la guerre. Ce qui s'é-

Avril 1815.

Les tentatives de Napoléon échouent.

Digitized by Google

Avril 1815.

tait passé en France durant le mois de mars leur avait fait pressentir une résistance nationale, et ils n'entrevoyaient pas d'un œil tranquille l'éventualité d'une nouvelle lutte contre la révolution et l'empire. Le gouvernement anglais mit tous ses soins à dissiper ces inquiétudes, et à faire prévaloir le parti d'une guerre à outrance. Ses excitations, sans relâche renouvelées, ne permirent point au faisceau des puissances de se dissoudre. Les souverains donnèrent une impulsion vigoureuse aux préparatifs de la prochaine campagne, et il fut arrêté que les opérations militaires commenceraient au mois de juin. Indépendamment du million de soldats qui se rassemblaient de toutes parts pour entourer nos frontières, l'Europe comptait sur la diversion qui ne manquerait pas d'amener un vaste soulèvement royaliste dans la Vendée.

Difficultés de la situation de l'empereur.

Les obstacles que Napoléon rencontrait en France étaient fort graves. Si l'empereur avait été salué avec enthousiasme par les soldats et par les classes ouvrières, les classes riches, la noblesse, le clergé, ceux qui avaient beaucoup à perdre, ceux qui se sentaient menacés par la guerre ou la révolution, s'épouvantaient de son retour, et refusaient de s'associer de cœur à sa fortune. D'un autre côté, les chefs du parti populaire ne se payaient point de paroles, et voulaient des actes. Comme Napoléon ne pouvait rien sans leur appui, ils marchandaient, ils exigeaient des garanties. La liberté de la presse avait été rendue à la France : elle s'exerçait sans contrôle et sans limites, avec toutes les violences de la passion. Sans doute

Digitized by Google

on n'osait point battre en brèche le gouvernement impérial; les leçons du passé n'étaient point oubliées, et l'on craignait encore le maître et ses vigoureux partisans; mais on étalait au grand jour les prétentions et les doctrines révolutionnaires, et l'on affaiblissait d'autant l'influence et l'autorité de Napoléon. La France impériale, pour tenir tête à l'Europe, avait besoin d'un dictateur : l'école prétendue libérale invoquait la souveraineté du peuple, les théories de pondération, le droit de harceler le gouvernement à l'aide de tous les aiguillons constitutionnels. Ce n'était plus l'empire dans sa formidable unité du premier règne de Napoléon : c'était une population qui, à la veille de la guerre, dépense toute sa force dans les conflits électoraux, se livre aux manifestations de la place publique, laisse échapper une partie de sa séve dans les clubs, dans les émotions de la polémique, dans les vaines parades de la démocratie. Napoléon le sentait : plus d'une fois il prenait en dégoût son rôle, et, surveillé de près par les éclaireurs révolutionnaires, il se voyait contraint de donner des gages à leur parti et de calmer leurs défiances. Alors il s'indignait de n'être plus, comme autrefois, le représentant de l'ordre et de la victoire, et d'avoir servi à remuer malgré lui, par sa présence, tous les vieux ferments du jacobinisme. Abandonné par les hautes classes, il ne voyait autour de lui que deux points d'appui insuffisants pour le maintenir debout : l'un était son armée, amoindrie et découragée par les revers des dernières campagnes; l'autre, le faisceau des hommes et des idées de la démocratie. En vain

Avril 1815.

Digitized by Google

Avril 1815. s'efforçait-il, par des retardements habiles, de donner le change aux impatiences du parti; tous les jours il se trouvait exposé à des désappointements nouveaux : tantôt assiégé par les doctrines révolutionnaires, qu'il détestait comme fausses et dangereuses, et tantôt menacé d'un immense abandon, l'Europe en face, la république derrière. Les émigrés et les royalistes avaient facilement pénétré le secret de ses embarras; ils attendaient le moment favorable pour en profiter. Dans la Vendée, les chefs politiques s'agitaient de nouveau, une insurrection allait éclater; les paysans du Marais et du Bocage s'enrégimentaient par paroisses, et se groupaient autour des seigneurs.

Décrets dictatoriaux. L'empereur rendit le 9 avril un décret ordonnant la mise en jugement, comme traîtres à la patrie, de plusieurs personnages qui, en leur qualité de membres du gouvernement provisoire ou de partisans dévoués des Bourbons, avaient concouru au renversement du gouvernement impérial avant l'abdication de Fontainebleau. Pour donner à cet acte une apparence dictatoriale, on le data de Lyon, et on le fit paraître sans contre-seing de ministre. Cette mesure de proscription frappait nominativement M. de Talleyrand, et, avec lui, le maréchal Marmont, le duc de Dalberg, l'abbé de Montesquiou, le comte de Jaucourt, le comte de Bournonville, le comte de Lynch, le baron de Vitrolles, MM. Alexis de Noailles, de Bourienne, Bellart, de la Rochejacquelein et Sosthène de la Rochefoucauld : le séquestre devait être mis sur leurs biens. Le général Bertrand refusa courageusement de s'associer à cette vengeance révolutionnaire; il ne permit

Digitized by Google

pas que son nom figurât au bas du décret, dont la responsabilité revint tout entière à l'empereur. Mai 1815.

Quelques jours après, le 22 avril, Napoléon présenta à l'acceptation du peuple français une charte qui reçut le nom d'*acte additionnel aux constitutions de l'empire*. Cette loi fondamentale rappelait, sous beaucoup de rapports, la charte octroyée par Louis XVIII; mais elle renfermait des dispositions beaucoup plus favorables à la démocratie. L'*acte additionnel* établissait le gouvernement représentatif; le pouvoir exécutif était conféré à l'empereur, qui partageait le pouvoir législatif avec une chambre des pairs et une chambre élective. L'empereur nommait les pairs, qui étaient héréditaires; les ministres étaient responsables; les représentants du peuple n'étaient élus que pour cinq ans; les délits de la presse étaient soumis au jury; l'inamovibilité des juges était garantie; la nomination des fonctionnaires publics appartenait au souverain; la liberté individuelle était protégée par la loi; l'impôt ne pouvait être perçu qu'après le consentement des représentants du peuple; la confiscation était rétablie. Par le dernier article de cette charte, le peuple français se dessaisissait du droit de rappeler les Bourbons, de rétablir les prérogatives féodales et seigneuriales, et d'attribuer à un culte quelconque les priviléges de religion dominante. Pour l'empereur, il continuait de régner *par la grâce de Dieu et le vœu du peuple*, et sa personne était déclarée inviolable.

Présentation d'une nouvelle constitution au peuple.

La publication de l'*acte additionnel* ne répondit point aux espérances de Napoléon : loin de donner

Digitized by Google

Mai 1815. satisfaction aux partis, elle souleva chez eux de bruyantes clameurs. Les royalistes usèrent largement de la liberté de la presse pour signaler la nouvelle charte à la haine du pays; ils représentèrent chacune de ses dispositions comme un piége tendu à la liberté et au peuple. Les républicains usèrent du même procédé, et ils le firent avec la plus injuste violence. A les entendre, Napoléon trahissait la révolution dont il émanait, et qui seule pouvait légitimer les origines de sa puissance : ce qu'on attendait de lui, c'était une constitution largement radicale, qui ne maintînt ni pairie, ni noblesse, ni priviléges, et qui livrât les destinées de la patrie aux oracles du suffrage universel et direct : toute noblesse héréditaire, toute hiérarchie blessait l'opinion démocratique, et semblait une dérision ou une menace. Ce tumulte d'accusations et de reproches mécontenta l'empereur et le surprit douloureusement. Toutefois, il espéra que le bruit que faisaient les journaux hostiles et les opposants de toute classe ne descendrait pas de certaines régions jusqu'aux masses, et il se dit que la sanction du peuple ne manquerait pas plus à l'*acte additionnel* qu'elle n'avait fait défaut au consulat à vie et au sénatus-consulte de l'an XII. Des registres furent donc ouverts dans les secrétariats de toutes les administrations et de toutes les municipalités, chez tous les juges de paix et chez les notaires, et les citoyens furent invités à venir inscrire leur adhésion ou leur refus. Il se trouva des protestations ardentes et courageuses ; et cependant, quand le dépouillement des suffrages eut lieu, on reconnut que les opposants n'avaient point

L'acte additionnel est mal accueilli par l'opinion.

Digitized by Google

dépassé le chiffre de quatre mille deux cent six. On en conclut, à juste titre, que ce moyen de recueillir et de constater les volontés du pays est souverainement illusoire. Mai 1815.

Les institutions portaient leurs fruits : tandis que l'agitation électorale soulevait une partie des départements, les journaux de Paris redoublaient de hardiesse à l'encontre de l'empereur, et discutaient avec témérité son passé, ses actes, ses droits. L'un d'eux, le *Censeur européen*, rédigé par M. Comte, déplut si vivement au maître, qu'un décret le supprima. M. Comte ne se résigna point humblement à cette mesure de réaction arbitraire ; il éleva des réclamations courageuses, devant lesquelles l'autorité et la police se virent contraintes de reculer. Les autres feuilles périodiques n'en continuèrent que mieux leurs attaques, et l'on vit ce que peut la liberté de la presse illimitée pour sauvegarder un pays et pour défendre les intérêts d'un peuple. Tandis que le salut de l'empire réclamait un pouvoir fort, une administration respectée, une cohésion de toutes les forces nationales, la presse, abandonnée aux entraînements de l'esprit de parti, ne savait que calomnier le pouvoir, semer la défiance, prêcher la révolte, et discréditer les actes du gouvernement. Hostilité de la presse.

L'esprit de désaffection gagnait les classes laborieuses, et l'on regardait comme un symptôme fâcheux l'opposition railleuse des dames de la halle, autrefois si dévouées à Napoléon, et qui, maintenant, redemandaient en mots transparents le retour de Dispositions des esprits. — Démonstrations populaires.

Digitized by Google

Mai 1815. Louis XVIII (1). Pour contre-balancer cette tendance des esprits, on provoqua des revues, des parades populaires. On vit reparaître, en longues bandes processionnelles, la milice des faubourgs; et, au milieu de ses rangs, ces hommes à figures sinistres, qui ne se montrent que dans les jours de convulsions sociales. Ces rassemblements se succédaient, au grand effroi des citoyens paisibles et du commerce de Paris. On les voyait passer bruyamment, entonnant la *Carmagnole* et le *Chant du départ*, et poussant des cris de mort contre le clergé et les rois. C'étaient les hordes du 20 juin et du 1^er^ prairial, et leur présence attestait la grandeur du péril dont la recrudescence révolutionnaire menaçait la France. Le 14 mai, il y eut une démonstration de ce genre, déplorable entre toutes par le nombre des individus qui y prirent part. La multitude se dirigea vers les Tuileries, et défila devant le palais de l'empereur en poussant des acclamations tumultueuses. Napoléon, contraint d'assister à ce triste spectacle, ne se trompa nullement sur la signification des cris de *Vive l'empereur!* que vociférait la foule; il ne vit que trop bien à quelle condition on lui conservait l'empire : il se hâta donc de remercier les fédérés des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et il se retira dans ses appartements, où le poursuivit longtemps le bruit de la rue. Dès ce jour, il aurait volontiers abdiqué la couronne; mais

(1) On connaît la chanson populaire si célèbre en 1815 : « Rendez-nous notre *paire de gants* (père de Gand); rendez-nous notre paire! »

Digitized by Google

il comptait sur son armée, et il espérait que la victoire le dédommagerait des sacrifices que la révolution le contraignait de subir. Si cette chance lui manquait encore, il était bien déterminé à ne point garder le pouvoir dans des conditions antisociales. Juin 1815.

Toujours désireux d'imiter Charlemagne, l'empereur avait eu la pensée de convoquer l'une de ces grandes assemblées nationales qui, sous la dénomination de *champ de mars* et de *champ de mai*, maintenaient les libertés et les priviléges des Francs, nos ancêtres. Napoléon voulut que les membres des collèges électoraux, de tous les points de l'empire, se rendissent par députations au champ de mai qu'il se proposait de tenir à Paris. La saison était belle. Il s'agissait d'assister à la proclamation de l'acte additionnel; on parlait du couronnement de l'impératrice; on ajoutait que l'empereur en personne prendrait vis-à-vis du peuple l'engagement solennel de le rendre libre et heureux. Comme en juillet 1790, il se forma dans la plupart des départements des légions de fédérés et de volontaires qui, soit en masse, soit par délégation, résolurent d'assister à ce grand *plaid* national imaginé par l'empereur. Les représentants élus se trouvaient naturellement les premiers conviés à cette cérémonie: la chambre des pairs, la magistrature, la garde nationale, l'élite de l'armée y eurent ainsi leur place. Cérémonie du champ de mai.

Le 1^er^ juin 1815, dans la vaste enceinte du Champ de Mars de Paris, la nouvelle fédération tint ses assises sous la présidence de l'empereur. Autour de l'estrade sur laquelle on avait dressé le trône, se tenaient de-

Digitized by Google

Juin 1815. bout trois cents officiers ayant en main les drapeaux surmontés de l'aigle, et destinés à l'armée et aux gardes nationales; les princes et les princesses du sang impérial, les grands dignitaires, les dames de la cour, avaient pris place sur des siéges réservés et sur les gradins tapissés de damas. L'empereur avait sur la tête une toque noire, ombragée de plumes; son manteau était de velours pourpre doublé d'hermine blanche, brodé en or, et sans manches. Il paraissait soucieux, et la physionomie de ses frères n'était pas moins triste. A la vue de Napoléon, une immense acclamation, longtemps prolongée, éclata dans les rangs de l'armée et de la foule qui garnissait l'enceinte réservée et les talus. Lorsque les cris eurent cessé de se faire entendre, l'archevêque de Tours, M. de Barral, assisté du cardinal de Bayanne et de plusieurs évêques, célébra la messe. Au moment de l'élévation, l'empereur, le peuple et l'armée s'agenouillèrent, et implorèrent la protection de Dieu : on remarqua le profond recueillement de Napoléon. Après le saint sacrifice, le grand maître des cérémonies amena au pied du trône la commission centrale des colléges électoraux. L'orateur, M. Dubois (d'Angers), d'une voix qui se faisait entendre au loin, prononça l'une de ces harangues d'apparat dont la révolution avait été prodigue. Ce discours commençait par cette déclaration : « Le peuple français vous avait dé« cerné la couronne; vous l'avez déposée sans son « aveu : ses suffrages viennent de vous imposer le de« voir de la reprendre. Un contrat nouveau s'est formé « entre la nation et l'empereur. » Venait ensuite l'ex-

Digitized by Google

posé des nouveaux principes qui allaient servir de base à ce contrat, et l'orateur, parlant au nom de la France, protestait contre les entreprises de l'Europe. Quand il eut fini, l'un des hérauts d'armes proclama le résultat des votes émis par le peuple en faveur de l'acte additionnel, et déclara solennellement que cette constitution était acceptée par la France. Il se fit ensuite un long roulement de tambours, et Napoléon, s'étant levé, dit d'une voix forte : Juin 1815.

« Empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple ; « dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ « de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la « France a été l'objet unique de mes pensées et de « mes actions. Discours de l'empereur.

« Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour « mon peuple, dans l'espoir de voir se réaliser la promesse donnée de conserver à la France son intégrité « naturelle, ses honneurs et ses droits.

« L'indignation de voir ces droits sacrés, acquis « par vingt années de victoires, méconnus et perdus « à jamais, le cri de l'honneur français flétri, les vœux « de la nation, m'ont ramené sur ce trône qui m'est « cher, parce qu'il est le palladium de l'indépendance, « de l'honneur et des droits du peuple...

« Français, vous allez retourner dans les départements : dites aux citoyens que les circonstances sont « grandes ; qu'avec de l'union, de l'énergie, de la persévérance, nous sortirons victorieux de cette lutte « d'un grand peuple contre ses oppresseurs ; que les « générations à venir scruteront sévèrement notre

Digitized by Google

Juin 1815. « conduite; qu'une nation a tout perdu quand elle a « perdu l'indépendance!...

« Ma volonté est celle du peuple, mes droits sont les « siens; mon honneur, ma gloire, mon honneur ne « peuvent être autres que l'honneur, la gloire et le « bonheur de la France. »

Fin de la cérémonie. L'archevêque de Bourges s'étant alors approché de l'empereur, lui présenta le livre des saints Évangiles; et Napoléon, la main étendue, jura de faire observer et d'observer fidèlement les constitutions de l'empire. Après ce serment, qui souleva des acclamations, Napoléon se tourna vers les représentants de l'armée et des milices : « Soldats de la garde na- « tionale, leur dit-il, soldats des troupes de terre et « de mer, je vous confie l'aigle impériale aux trois « couleurs! Vous jurez de la défendre au prix de votre « sang contre les ennemis de la patrie? vous jurez « qu'elle sera toujours votre signe de ralliement? « vous le jurez? » Des cris prolongés et formidables lui répondirent de toutes parts, et lui causèrent une vive et glorieuse émotion. « Ah! s'écria-t-il, avec un « tel peuple, je puis conquérir le monde. » Quelques instants après, le défilé commença; l'empereur était là, tantôt debout, tantôt assis sur son trône, et sa vue excitait dans tous les rangs une immense curiosité, mêlée d'enthousiasme.

Beaucoup de personnes avaient pensé qu'au lieu de se borner à prononcer ces paroles et à distribuer des aigles aux légions de la garde nationale et de l'armée, Napoléon aurait imité jusqu'au bout ce roi d'Athènes dont il avait rappelé le dévouement : on eût

Digitized by Google

voulu le voir abdiquer solennellement la couronne impériale en faveur de son fils, et désarmer ainsi les colères amassées contre la France. Il ne le fit pas ; et l'on se sépara, l'imagination émue par la singularité du spectacle, mais effrayée des calamités de l'avenir. Juin 1815.

On avait espéré un moment apaiser l'Europe en déterminant l'empereur à abdiquer en faveur de son jeune fils. Fouché, qui s'était ménagé de secrètes intelligences dans les conseils de l'étranger, fit entendre à Napoléon que l'Autriche et la Russie s'accommoderaient de cette concession ; mais ce n'était là qu'une illusion promptement détruite par les déclarations officielles des souverains. Autour de l'empereur, tout le monde voyait avec terreur l'éventualité d'une nouvelle invasion de la France, et personne ne croyait sérieusement qu'il fût possible à notre pays de résister à la coalition : beaucoup de regards se retournaient alors du côté de Louis XVIII, exilé à Gand, et cherchaient en lui l'homme qui devait nécessairement mettre fin au rêve de l'empire.

Louis XVIII à Gand. — Gouvernement du roi exilé.

Gand était le rendez-vous de tous les royalistes fidèles, comme autrefois Coblentz celui de la noblesse émigrée : Louis XVIII avait voulu s'y établir, au lieu de se rendre en Angleterre, parce que, du sein de cette ville flamande, il pouvait surveiller de plus près Napoléon, et donner la main à la Vendée. M. de Blacas, ami dévoué du roi, exerçait les fonctions de premier ministre de ce prince ; le duc de Feltre (Clarke), le comte de Jaucourt, le comte de Lally-Tollendal et le vicomte de Chateaubriand, fai-

Digitized by Google

Juin. 1815. saient également partie, à divers titres, du cabinet de Louis XVIII. D'autres personnages considérables assistaient le roi de leurs conseils : c'étaient, entre autres, les maréchaux Marmont et Victor, M. Tabarié, inspecteur aux revues, et plusieurs anciens préfets. M. Beugnot, l'abbé Louis, M. Capelle, M. de Vaublanc, vinrent aussi faire partie de la petite cour. Une concession bien plus éclatante fut faite au principe de la légitimité : les souverains assemblés au congrès de Vienne décidèrent que les ambassadeurs et les ministres par eux accrédités, en 1814, auprès de Louis XVIII, quitteraient Paris, et se rendraient à Gand auprès du roi. Le duc de Wellington lui-même vint dans cette ville, où il eut des conférences avec le chef de la maison de Bourbon. A Gand, le gouvernement royal, s'il ne disposait d'aucun budget ni d'aucun peuple, ne se trouvait pas moins reconnu par les puissances de l'Europe; et cette situation étrange, qui ne s'est jamais produite, annonçait à la France et à l'empereur que la révolution du 20 mars, l'assemblée du champ de mai, l'acte additionnel, les élections de 1815, les actes généraux de la dictature impériale, étaient autant de faits illégitimes et non avenus. Les ministres de Louis XVIII, et particulièrement le comte de Blacas et le duc de Feltre, entretenaient des correspondances actives avec les cabinets étrangers. Ils avaient en France des affidés et des agents qui ne leur laissaient rien ignorer des ressources militaires de Napoléon, de ses plans et des dispositions du pays. Un journal officiel, portant le titre de *Moniteur*, s'imprimait à Gand, et publiait les actes de

Moniteur de Gand.

Digitized by Google

l'autorité royale. Le principal rédacteur de cette feuille était M. Bertin l'aîné, publiciste qui avait fait ses preuves de talent : MM. Beugnot, de Lally, Desèze et d'Eckstein prêtaient au journal le concours de leur plume. Ce fut dans cette feuille que parut, au mois de mai, un rapport de M. de Chateaubriand, adressé au roi : l'illustre écrivain rendait compte à S. M. de la révolution du 20 mars, et il la signalait comme une surprise faite au pays, comme un drame de l'histoire du Bas-Empire : « Bonaparte, disait-il, placé par une fatalité étrange entre la France et l'Italie, est descendu, comme Genséric, là où l'appelait la colère de Dieu. *Espoir de tout ce qui avait commis et de tout ce qui méditait un crime,* il est venu; il a réussi. Des hommes accablés de vos dons, le sein décoré de vos ordres, ont baisé le matin la main royale que le soir ils ont trahie... Ces bouleversements subits sont fréquents chez tous les peuples qui ont eu l'affreux malheur de tomber sous le despotisme militaire. L'histoire du Bas-Empire, celle de l'Égypte moderne et des régences barbaresques en sont remplies : tous les jours, au Caire, à Alger, à Tunis, un bey proscrit reparaît sur la frontière du désert; quelques mameluks se joignent à lui, le proclament leur chef et leur maître. Pour réussir dans son entreprise, il n'a besoin ni d'un courage extraordinaire, ni de combinaisons savantes, ni de talents supérieurs : il peut être le plus commun des hommes, pourvu qu'il en soit le plus méchant. Animées par l'espoir du pillage, quelques autres bandes de la milice se déclarent; le peuple consterné tremble, regarde, pleure, et se tait : une poignée de

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. soldats armés en impose à la foule sans armes. Le despote s'avance au bruit des chaînes, entre dans la capitale de son empire, triomphe, et meurt ! » C'était dans ce style passionné que la cour de Gand signalait à l'Europe l'origine et le caractère de la révolution de 1815 : de pareilles images exaltaient vivement les esprits, et les disposaient à rejeter tout accommodement avec la France. Aussi, pour préserver autant que possible le peuple du formidable effet qu'aurait pu produire la lecture d'un semblable manifeste, Napoléon ordonna-t-il rigoureusement qu'on prohibât l'introduction du *Moniteur de Gand* sur tout le littoral et sur toutes les frontières de terre de l'empire.

Fouché paraît disposé à servir le roi.

Le gouvernement de Louis XVIII ne se borna pas à faire imprimer des manifestes ; il fit faire habilement des ouvertures à Fouché, le ministre de la police de l'empereur, et Fouché consentit volontiers à jouer un double rôle. Peut-être ne cherchait-il qu'à surprendre, au profit de Napoléon lui-même, les desseins de ses ennemis : avec un homme de cette nature, toutes les défiances peuvent être permises. Quoi qu'il en soit, Fouché se mit secrètement en rapport avec Gand au moyen de M. Gaillard, qui, lui aussi, avait appartenu à la congrégation de l'Oratoire. Fouché demanda, dit-on, au roi de lui conserver à son retour le portefeuille de la police générale; et cette condition fut acceptée. Pendant que le duc d'Otrante se livrait à ces manœuvres, le parti royaliste constitutionnel de France, parti dont M. Royer-Collard était l'expression, songea de son côté à entrer en rapport avec Louis XVIII, et à ob-

Digitized by Google

tenir de lui, en échange d'un concours plus ou moins avoué, la promesse de garanties libérales et du maintien de la charte. Un jeune homme, qui avait déjà rempli de hautes fonctions sous le patronage de M. de Montesquiou, fut chargé de suivre à Gand ces négociations politiques. C'était M. Guizot. Le roi consentit à l'accueillir avec une haute distinction, et lui donna toutes les assurances dont le comité constitutionnel de Paris avait besoin.

Juin 1815.

M. Guizot.

A l'intérieur de l'empire, le parti royaliste organisait une nouvelle guerre de la Vendée. Un moment on avait pu croire qu'il n'oserait relever son drapeau, et le duc de Bourbon, envoyé dans les départements de l'ouest vers le mois de mars, s'était vu forcé de quitter la France sans avoir pu soulever une seule paroisse. Peu à peu les chefs des anciennes armées royales se concertèrent, et transmirent le mot d'ordre aux paysans. Alors reparurent ces noms connus dans le Marais et le Bocage, et qui à eux seuls valaient des masses. Le marquis Louis de la Rochejaquelein, le marquis d'Autichamp, MM. de Sapineau et de Suzannet, reçurent des pleins pouvoirs de Louis XVIII dès les premiers jours de mai, et provoquèrent les peuples du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne à une soudaine levée de boucliers : l'appui de l'Angleterre leur fut promis, et ils surent qu'ils pouvaient compter sur le concours d'une escadre britannique, aux ordres de l'amiral sir Henri Hotham, qui cinglait sur la côte, leur apportant des canons, des fusils et des munitions de guerre. Le gouvernement impérial ne s'était point endormi sur les dispo-

Soulèvement et insurrection dans la Vendée.

Digitized by Google

Juin 1815 sitions de la Vendée : dès les premiers jours d'avril, il avait envoyé dans ce pays le général Morand, chargé d'observer et de contenir toutes les résistances royalistes; quelque temps après, Napoléon fit partir pour les départements de la 18e division deux régiments de ligne, comme force supplémentaire destinée à agir avec vigueur. Le général Travot, à la tête de ces troupes, réussit un moment à tenir le pays en respect; mais bientôt le mouvement royaliste s'étant développé, le tocsin sonna dans toutes les communes, et les chefs vendéens commencèrent la guerre avec sept à huit mille paysans, armés de fusils de chasse ou de fusils anglais.

L'empereur honorait les souvenirs de la première Vendée : il rendait justice à l'héroïque lutte qu'avaient soutenue les *blancs* contre les armées de la convention nationale, et il ne voyait point recommencer sans inquiétude cette lutte de géants, dont les souvenirs exerçaient encore sur l'opinion une magique influence. Il résolut de pacifier le pays, s'il était possible, au lieu de l'exaspérer par des mesures de terreur. Il envoya donc des négociateurs habiles dans l'ouest, avec mission de calmer les craintes des paysans, de diviser les chefs, et de faire sentir à tous qu'une insurrection nouvelle n'aurait pour résultat que de faire verser un sang inutile. Pour appuyer ces émissaires pacifiques par la certitude de la force du gouvernement, il dirigea sur l'Ouest des renforts de troupes qui élevèrent à douze mille soldats l'effectif des garnisons de la Vendée : le commandement de cette petite armée fut confié au général Lamarque,

Digitized by Google

chef habile et dévoué, et qui eut le général Travot sous ses ordres. Juin 1815.

Un premier engagement eut lieu à Aizenay, où le général Travot surprit inopinément les troupes de MM. de la Rochejaquelein, de Sapineau et de Suzannet. L'affaire dura peu ; quelques coups de fusil suffirent, et les Vendéens se dispersèrent (26 mai). Cet événement ne mit point obstacle aux négociations, qui sur plusieurs points réussirent : plusieurs chefs, au nombre desquels figurait M. d'Andigné, accédèrent aux propositions du gouvernement. M. de la Rochejaquelein persista à ne rien entendre mais, dès le 1er juin, MM. de Suzannet, de Sapineau et d'Autichamp prirent le parti de licencier leurs troupes. Les jours suivants, on se battit à Saint-Gilles et au pont des Mathes : dans ce dernier combat, le marquis Louis de la Rochejaquelein, au moment où il ralliait les fuyards, tomba mortellement atteint d'une balle. Les jours suivants furent marqués par des combats isolés, dont la plupart tournèrent à l'avantage des insurgés. Ces succès partiels ne pouvaient manquer d'éveiller de nouveau leurs espérances, et plusieurs de ceux qui avaient posé les armes les reprirent.

Combat d'Aizenay.

Combat du pont des Mathes.

Vers le milieu de juin on se battit vigoureusement dans les environs de Vannes, à Saint-Étienne des Bois et à la Servières : au pont de Breke, les royalistes eurent un millier d'hommes tués ou blessés. A la Roche-Servières, leur armée, dont le nombre s'élevait à plus de dix-huit mille hommes, fut mise en déroute par le général Lamarque. Cette affaire, qui eut un caractère décisif, termina la campagne; et, le 26 juin,

Combat de la Roche-Servières. — Suspension d'armes.

Digitized by Google

Juin 1815. intervint à Chollet, entre les chefs des deux armées, une convention qui, de part et d'autre, mit fin aux hostilités. « Je ne rougis pas de vous demander la « paix, écrivait Lamarque aux Vendéens : dans les « guerres civiles, la seule gloire est de les terminer. » Cette gloire ne lui fut point disputée. En comparant cette seconde insurrection de l'Ouest avec la formidable lutte de 1793, on reconnaît sans peine à quels signes on peut les distinguer. Sous la terreur, il s'agissait de défendre la liberté de la prière et les droits de la religion, et ce fut le peuple vendéen qui, plaçant les nobles et les seigneurs à sa tête, eut l'honneur de balancer, durant de longues années, les principales forces militaires de la république. En 1815, au contraire, la question politique fut seule en jeu, et la Vendée n'eut rien à craindre pour son culte et pour sa foi : aussi l'insurrection ne se développa que sur des bases sans profondeur ; ce furent les seigneurs qui appelèrent le peuple aux armes, et le peuple ne répondit qu'à demi à la voix de ses chefs. Cette observation résumera plus d'une fois à elle seule toute la question vendéenne.

Dispositions royalistes des peuples du Midi.

Dans les autres régions de l'Ouest et dans plusieurs départements du Midi, l'opinion royaliste se montra tenace et hardie ; elle n'était plus silencieuse comme aux jours de la grande puissance impériale : l'Europe s'armait, le roi était à Gand, attendant que les barrières de la France lui fussent ouvertes par une victoire ; et les institutions libérales que Napoléon avait concédées autorisaient des manifestations extérieures dont s'indignait vainement la police. A Bordeaux,

Digitized by Google

les amis de Louis XVIII portaient la tête haute et provoquaient les officiers de la garnison; à Toulouse, la population se montrait énergiquement royaliste, et aucune force militaire n'était là pour la comprimer; dans le Gard et dans l'Hérault, la question politique se transformait en querelle religieuse : les protestants et les catholiques étaient en présence, et les premiers, servant en quelque sorte d'auxiliaires aux agents impériaux, faisaient peser sur les autres des haines et des persécutions qui, peu de temps après, devaient provoquer une réaction déplorable. A Avignon et à Nîmes on organisait secrètement des *verdets*, espèces de compagnies franches qui étaient comme le carbonarisme royaliste. A Marseille, le peuple ne pouvait être contenu que par une forte garnison : la ville était en état de siége. Est-il nécessaire d'ajouter que dans ces diverses localités l'impôt ne rentrait pas, que les levées de conscrits s'exécutaient bien difficilement, et que, pour faire marcher un homme, il fallait envoyer une escouade? L'opposition du clergé, sur presque toute la surface de l'empire, ajoutait à l'étendue de ces difficultés. Juin 1815.

Napoléon dispose tout en vue de tenir tête à l'invasion.

Cependant Napoléon mettait en œuvre toute l'activité de son génie pour organiser une armée capable de tenir tête aux forces de la coalition européenne. Hors le petit nombre d'heures qu'il donnait malgré lui au sommeil, il employait tout son temps à passer des revues, à dicter des dépêches, à stimuler le zèle de ses ministres, à visiter les fortifications, et à presser partout les armements. Carnot conseillait de rester sur la défensive; d'armer les places de la frontière

Digitized by Google

Juin 1815. du nord ; d'élever des retranchements dans les défilés de l'Argonne ; de mettre des garnisons en Alsace et en Lorraine ; d'occuper les défilés des Vosges, du Jura et des Alpes ; de fortifier la troisième ligne des places de second ordre qui, dans l'Aisne, sur la Somme et sur la Marne, protégent les abords de Paris. La ville de Lyon, mise en état de guerre et couverte par des travaux de campagne, devait servir de base d'opérations sur la frontière du sud-est. Ces dispositions prises pour la défensive, huit armées destinées à faire face à l'ennemi devaient être placées en ligne de Dunkerque à Strasbourg, de Strasbourg à Lyon, de Lyon à Marseille, et de Marseille à Bordeaux : les gardes nationales seraient chargées d'appuyer ces troupes de ligne, et formeraient la réserve ; dans les pays de montagnes, on emploierait avec succès les corps francs et les volontaires. Or, l'empereur refusa d'adhérer à ce système de défense : il avait vu, en 1814, l'armée d'invasion pénétrer en France sans se mettre en peine d'assiéger les places qu'elle laissait sur ses flancs, pour atteindre plus promptement Paris ; l'histoire de son règne lui apprenait qu'il avait tout à gagner en choisissant lui-même son champ de bataille, et en portant au delà de nos frontières le théâtre des combats. Il résolut donc de prendre vigoureusement l'offensive, et de ranimer, par une ou deux grandes victoires, la fidélité du peuple et la confiance de l'armée. Cette opinion, appuyée par le maréchal Davoust, ne pouvait manquer de prévaloir : elle obtint l'adhésion du conseil.

Par un décret du 10 avril, Napoléon avait prescrit

Digitized by Google

l'organisation immédiate de trois mille cent trente bataillons de gardes nationales, destinés à protéger les frontières et à défendre les places : c'était ordonner une levée de deux millions deux cent cinquante mille hommes; mais tant que les fusils manqueraient pour armer ces multitudes, le décret qui les convoquait à la guerre ne pouvait être le plus souvent qu'une stérile illusion. Le 22 avril, l'empereur statua que des corps francs, qui ne devaient pas être astreints à porter l'uniforme régulier, seraient organisés dans tous les départements de la frontière, et armés à leurs frais de fusils de guerre ou de fusils de chasse : ces corps ne recevraient aucune solde, mais, pour les dédommager de leurs sacrifices, on déclarait de bonne prise, à leur profit, tout ce qu'ils enlèveraient à l'ennemi. Cent vingt régiments d'infanterie et soixante de cavalerie formaient les cadres de l'armée active; cent cinquante batteries de campagne étaient attelées et en marche pour les différentes armées destinées à agir au nord, à l'est, du côté des Alpes; trois cents bouches à feu devaient être placées sur les hauteurs qui avoisinent Paris; la défense de cette capitale devait être complétée par vingt-quatre bataillons de tirailleurs fédérés, qu'on recruterait parmi les ouvriers de Paris et de la banlieue; la marine réunirait un effectif de soixante mille hommes, destinés au service des escadres et à la défense des côtes. Les besoins de la cavalerie étaient immenses; le temps manquait pour dresser les nouveaux chevaux, et il fallait en emprunter douze mille à la gendarmerie. On les remplaça promptement. Quant au service de l'artillerie, on multiplia

Juin 1815.

Levées d'hommes. Corps francs.

Organisation de l'armée.

Digitized by Google

Juin 1815. les efforts pour le réorganiser : vingt mille chevaux, achetés par l'État, pourvurent aux besoins des équipages ; on quintupla les escadrons du train ; nuit et jour on mit en activité les fonderies, les forges, les manufactures d'armes. En dépit de ces gigantesques efforts, l'armée offensive ne présentait encore, dans les premiers jours de juin, qu'un effectif de cent quatre-vingt mille hommes : mais, grâce au zèle de l'empereur et à la prodigieuse activité des administrations militaires agissant sous ses yeux, des mesures étaient prises pour que, sous peu de mois, deux cent mille autres combattants vinssent grossir le chiffre des forces destinées à franchir la frontière et à repousser l'invasion. Sur tous les points du territoire, et spécialement à Paris, on avait établi des ateliers d'habillements, de sellerie et de charronnage. Cent cinquante places fortes furent réparées ou approvisionnées ; les côtes furent mises en état de défense. Tous les services se faisaient argent comptant ; et cependant, par un secret dont la volonté infatigable de l'empereur pouvait seule donner l'explication, les contributions n'avaient point été augmentées. Si la coalition eût attendu quatre mois de plus pour attaquer la France, Napoléon aurait pu, dès la fin de septembre, opposer à ses ennemis un état militaire de huit à neuf cent mille hommes, et, selon son expression pittoresque, « les « frontières de l'empire eussent été des frontières « d'airain, que n'aurait pu entamer aucune puissance « humaine. »

Disposition des puissances. L'Europe, représentée à Vienne par un congrès de souverains, n'eut garde de donner à la France le temps

Digitized by Google

nécessaire pour accomplir un semblable prodige. A son tour, elle avait hâte d'agir et de prendre l'offensive contre nous. Et d'ailleurs les peuples d'outre-Rhin n'avaient point oublié leurs griefs de 1813; la France était toujours pour eux cette nation dont l'existence semblait incompatible avec la sécurité de l'Europe, cette Carthage qu'à tout prix il fallait détruire. Dans le sein du congrès, on avait ouvert l'avis qu'après la victoire de l'étranger il devenait indispensable de démembrer la France, de nous enlever l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, et de partager ensuite le surplus du territoire en royaumes d'Aquitaine, de Bourgogne, de Neustrie, etc., afin de neutraliser l'action extérieure de notre pays par ce retour à la vieille organisation mérovingienne. Des conseils moins téméraires prévalurent, et toute solution de ce genre fut ajournée après la paix. Les questions qui concernaient la guerre d'invasion furent donc discutées les premières, et l'on adopta un plan de campagne en rapport avec la grandeur de l'entreprise. Les empereurs de Russie et d'Autriche, ainsi que le roi de Prusse, se mirent encore une fois à la tête de leurs troupes, et notre frontière fut menacée par des forces immenses. Au nord, une grande armée, composée d'Anglais, de Belges, d'Allemands, de Hanovriens et de Hollandais, avait son quartier général à Bruxelles : le duc de Wellington, sous les ordres duquel servait le prince d'Orange, à la tête des Hollandais, commandait l'ensemble de ces troupes, dont l'effectif s'élevait à cent deux mille hommes. Une armée prussienne de cent trente-trois mille hommes, aux ordres de Blücher, manœuvrait

Juin 1815.

Forces militaires dirigées contre la France.

Digitized by Google

Juin 1815. pour appuyer lord Wellington; elle avait son quartier général à Namur. Cent cinquante mille Autrichiens, débarrassés de Murat, étaient en marche pour pénétrer en France par la Suisse; une armée pareille menaçait le haut Rhin, sous le commandement du prince de Schwartzemberg; deux cent mille Russes s'avançaient vers les frontières de l'Alsace, conduits par le grand-duc Constantin, ayant sous ses ordres Barclay de Tolly, Sacken et Langeron. Venaient ensuite tous les nombreux contingents des princes d'Allemagne. Toutes ces forces, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, dépassaient un million de combattants, ne se trouvaient point encore en mesure d'entamer nos frontières; mais leurs dispositions étaient prises pour commencer les hostilités avant le 1er juillet.

Répartition des forces dont Napoléon dispose.

Napoléon avait résolu de surprendre ses ennemis par la rapidité de ses attaques, et de ne pas leur laisser le temps de se réunir; il voulait à tout prix engager la lutte avant l'arrivée des troupes russes. Aussi se hâta-t-il de terminer ses dispositions et de répartir toutes ses forces. Il forma sept corps d'armée et cinq corps d'observation, combinant ainsi le système offensif et le système défensif, et se bornant à subordonner le second au premier. Cinq des premiers corps et la garde impériale étaient destinés à former la grande armée, et à agir sous les ordres directs de Napoléon. Deux autres corps d'armée et quatre corps d'observation, ayant leurs quartiers généraux à Strasbourg, à Béfort, à Chambéry, à Toulon, à Bordeaux et à Toulouse, étaient destinés, selon leur emplacement, à repousser les attaques de l'ennemi et à

Digitized by Google

tenir en respect les populations elles-mêmes. Le cinquième corps d'observation devait occuper les départements de l'Ouest, et neutraliser, sur ce point, les tentatives du parti royaliste. Les forces réunies dont se composait la grande armée ne s'élevaient point encore à cent vingt-cinq mille hommes. Les autres corps, bien moins considérables, étaient hors d'état de tenter l'offensive, et ne pouvaient que se maintenir prudemment sur la défensive, en attendant les renforts qui leur seraient successivement envoyés. Pour le seconder dans l'organisation militaire de ces armées, Napoléon fit choix d'un major général, et, au grand étonnement du pays, il confia cette haute mission au maréchal Soult, duc de Dalmatie, à celui-là même qui, étant ministre de Louis XVIII, avait publié l'étrange proclamation que nous avons fait connaître. Le maréchal Soult ne demandait qu'à mettre son épée au service du pouvoir, quel qu'il fût; il ne semblait pas même soupçonner que cette versatilité de dévouement et d'obéissance pût amoindrir son nom ou sa gloire. Les partis ne le jugèrent pas avec autant d'indulgence, et, en vérité, on ne pouvait pas leur en faire un crime. Ce fut l'une des graves fautes de Napoléon, après le 20 mars, que d'avoir accepté les services des hommes dont le caractère politique était faible, et la fidélité incertaine. Le souvenir des désertions de Fontainebleau aurait dû l'éclairer sur la valeur de ses instruments.

Juin 1815.

Le maréchal Soult est nommé major-général.

Or, avant de se mettre à la tête de la grande armée et de se porter à la rencontre des Anglais et des Prussiens, qui débordaient en Belgique, Napoléon résolut

Digitized by Google

Juin 1815. Napoléon organise le pouvoir, et commence la monarchie constitutionnelle. — Chambre des pairs.

d'organiser définitivement le pouvoir à Paris, et de commencer la monarchie constitutionnelle. Et d'abord l'empereur désigna les membres de la nouvelle chambre des pairs. Les choix avaient porté sur les maréchaux, sur les généraux, sur les anciens sénateurs fonctionnaires dont il avait davantage apprécié le mérite et surtout le dévouement : on vit reparaître Fouché, Quinette, Roger-Ducos, Sieyes, Rœderer, Cambacérès, Alexandre de Lameth, Monge, Thibaudeau, et avec eux des noms moins compromis dans les fastes révolutionnaires. Nous citerons ceux de MM. d'Aubusson, Boissy-d'Anglas, de Beaufremont, de Caulaincourt, de Champagny, Forbin-Janson, Lacépède, de Montesquiou, de la Rochefoucauld, de Nicolaï, de Praslin, de Turenne. Quatre archevêques firent partie de la chambre, en même temps que les princes Joseph, Louis, Lucien et Jérôme Bonaparte. On s'abstint de faire paraître cette liste dès le premier jour de la session, parce qu'on espérait que le prince Lucien, réconcilié avec son frère, serait élu président de la chambre des représentants par cette assemblée; mais cette attente ne tarda pas à être déçue. La chambre des représentants, dont nous venons de parler, était loin d'être complète; vingt-neuf départements n'avaient point encore fait connaître leurs choix. Dans presque tous les colléges la moitié au moins des électeurs avait fait défaut, et dans plusieurs une imperceptible minorité s'était attribué le droit d'élire en l'absence de la majorité : l'opinion soi-disant libérale avait prévalu dans l'ensemble des votes. Parmi les représentants élus, on

Chambre des représentants.

Digitized by Google

citait MM. Benjamin Delessert, Hottinguer, Boulay de la Meurthe, Jacques Laffitte, Roy, Dupin aîné, Manuel, Béranger, Becker, Dumolard, Grenier, Sébastiani, de Sorbier, Bédoch, Dupont (de l'Eure), Flaugergues, Girod de l'Ain, la Fayette, Lambrechts, Lanjuinais et Voyer-d'Argenson. Non loin d'eux figuraient d'anciens révolutionnaires, tels que Garnier (de Saintes), Garreau, Félix Lepelletier, Merlin de Douai, Cambon, et ce Bertrand Barrère, de sinistre souvenir, qui s'était laissé oublier pendant vingt ans. Fouché, déjà promu à la pairie, avait été nommé représentant par trois colléges. Juin 1815.

Les premières séances des deux chambres furent consacrées à la vérification des pouvoirs et au choix des bureaux. Loin d'élire Lucien Bonaparte, la chambre des représentants lui contesta les droits de citoyen français, parce qu'il avait accepté du pape le titre de prince de Canino. On semblait lui préférer le général la Fayette ou M. Flaugergues, et ces deux noms avaient une signification hostile qui effrayait les partisans de l'empereur. A la fin, le choix se porta sur M. Lanjuinais, ancien sénateur et ancien constituant, qui déplaisait à Napoléon, mais dont cependant il s'accommoda, se trouvant trop heureux d'avoir vu écarter M. de la Fayette. Les autres travaux de la chambre élective furent d'accord avec ces premiers votes. Un jeune député, M. Dupin (de la Nièvre), demanda que l'assemblée s'abstînt de prêter serment à l'empereur : cette motion fut écartée, non sans peine. Séances préparatoires. — Symptômes d'opposition.

Le 7 juin, Napoléon se rendit au palais législatif

Digitized by Google

Juin 1815. Séance impériale. — Discours de l'empereur.

pour y tenir une séance impériale. Cette cérémonie ressemblait à toutes celles de ce genre que nous avons vues sous le gouvernement constitutionnel : un trône était dressé sur l'estrade où siégeait le président; les deux chambres et le conseil d'État garnissaient l'enceinte; Madame mère, la princesse Hortense, leurs dames d'honneur, prirent place dans une tribune réservée. Napoléon était revêtu du manteau impérial et coiffé d'une toque; il était accompagné des princes, des maréchaux et de ses grands officiers. Toute l'assemblée se leva en sa présence, et il monta les marches du trône au bruit des acclamations de ce grand auditoire. Lorsque les représentants et les pairs eurent, l'un après l'autre, prêté serment, l'empereur salua l'assemblée, et parla ainsi :

« Depuis trois mois, les circonstances et la con-
« fiance du peuple m'ont revêtu d'un pouvoir illimité.
« Aujourd'hui s'accomplit le désir le plus pressant de
« mon cœur : je viens commencer la monarchie cons-
« titutionnelle.

« Les hommes sont impuissants pour assurer l'a-
« venir; les institutions seules peuvent fixer les des-
« tinées des nations. La monarchie est nécessaire
« en France pour garantir la liberté, l'indépendance
« et les droits du peuple... J'ambitionne de voir la
« France jouir de toute la liberté possible; je dis pos-
« sible, parce que l'anarchie ramène toujours un gou-
« vernement absolu.

« Une coalition formidable de rois en veut à no-
« tre indépendance; ses armées arrivent sur nos fron-
« tières. La frégate *la Melpomène* a été attaquée et

Digitized by Google

« prise dans la Méditerranée, après un combat san- Juin 1815.
« glant contre un vaisseau anglais de 74. Le sang
« a coulé dans la paix.

« Nos ennemis comptent sur nos divisions intes-
« tines; ils excitent et fomentent la guerre civile; des
« rassemblements ont lieu. On communique avec
« Gand, comme en 1792 avec Coblentz. Des mesu-
« res législatives sont indispensables... La liberté de
« la presse est inhérente à la constitution, on n'y peut
« rien changer sans altérer tout notre système poli-
« tique; mais il faut des lois répressives...

« Il est possible que le premier devoir du prince
« m'appelle bientôt à la tête des enfants de la nation.
« L'armée et moi nous ferons notre devoir. Vous,
« pairs et représentants, donnez à la nation l'exem-
« ple de la confiance, de l'énergie et du patriotisme;
« et, comme le sénat du grand peuple de l'antiquité,
« soyez décidés à mourir, plutôt que de survivre au
« déshonneur et à la dégradation de la France! La
« cause sainte de la patrie triomphera! »

Dernières allocutions de l'empereur s'adressant aux chambres.

La séance fut levée, et les deux chambres s'empressèrent de discuter, chacune de son côté, une adresse qui répondait au discours impérial. L'une et l'autre de ces assemblées, au lieu d'une adhésion pure et simple à l'appel de Napoléon, crurent nécessaire de stipuler en faveur de la liberté constitutionnelle et de réclamer de nouvelles garanties. Elles engageaient le gouvernement à reviser et à perfectionner la loi fondamentale; elles conseillaient à Napoléon de ne pas se laisser entraîner par la séduction de la victoire. Le 11 juin, l'empereur se fit lire solennellement ces

Digitized by Google

Juin 1815. adresses, et répondit avec une prophétique mélancolie : « L'entraînement de la prospérité n'est pas ce « qui nous menace aujourd'hui; c'est sous les Four- « ches Caudines que les étrangers veulent nous faire « passer (1)... Je partirai cette nuit pour me rendre « à l'armée... Toute discussion publique qui tendrait « à diminuer directement ou indirectement la con- « fiance, serait un malheur pour l'État... N'imitons « pas l'exemple du Bas-Empire, qui, pressé de tous « les côtés par les Barbares, se rendit la risée de la « postérité en s'occupant de discussions abstraites au « moment où le bélier brisait les portes de Constan- « tinople... Aidez-moi à sauver la patrie (2)! » Les représentants des Cent-Jours devaient se montrer encore plus dignes de pitié que ces Grecs sans énergie. Déjà, d'ailleurs, on voyait poindre parmi eux une opposition sans générosité, sans grandeur, et que la victoire pouvait seule réduire au silence. Pour tenir tête à cette assemblée malveillante, Napoléon ne laissait derrière lui, dans sa capitale, qu'un ministère découragé, et dans les rangs duquel s'était glissée la trahison elle-même. L'empereur, instruit des pratiques de Fouché, eut un moment l'idée de le faire juger par un conseil de guerre; il préféra éviter un fâcheux éclat, laissant à la fortune le soin de décider entre lui et ceux qui le trompaient. Se tournant vers eux, cependant, il ne craignit pas de leur dire : « Comme tous les gens qui sont prêts à mourir, nous

Adieux de l'empereur à ceux qui devaient le trahir.

(1) Réponse à la chambre des pairs.

(2) Réponse à la chambre des représentants.

Digitized by Google

« n'avons rien à nous déguiser... Vous joueriez mal « votre jeu, si vous me trahissiez. Après moi, vous « tous, révolutionnaires, vous serez perdus... Je suis « votre dernier dictateur. Méditez sur cela! » Après cette fière déclaration, il se mit en route le 12 juin, à trois heures et demie du matin, pour aller prendre le commandement de l'armée du Nord. Juin 1815.

Le 13, l'empereur était à Avesnes; le lendemain, il se fit rendre compte de la situation de ses forces : la grande armée comptait cent vingt-deux mille hommes et trois cent cinquante bouches à feu; l'aile gauche s'appuyant sur la rive droite de la Sambre, le centre était à Beaumont, l'aile droite en avant de Philippeville. Le premier corps, aux ordres du comte d'Erlon, comprenait dix-neuf mille combattants; le deuxième, commandé par le comte Reille, était fort de vingt-six mille; le troisième, de seize mille, était conduit par Vandamme; le quatrième, de quinze mille, par Gérard; le sixième, de douze mille, par Lobau; la garde impériale (jeune et vieille garde) comprenait à elle seule un effectif de dix-neuf mille combattants; le reste des forces, formant la réserve de cavalerie, était sous les ordres du maréchal Grouchy. Une grande partie de ces troupes se composait de conscrits qui n'avaient point encore vu le feu. L'empereur fit mettre à l'ordre du jour la proclamation suivante : Napoléon prend le commandement de la grande armée.

« Soldats! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Ma- « rengo et de Friedland, qui décida deux fois du « destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, « comme après Wagram, nous fûmes trop géné- Proclamation de l'empereur.

Digitized by Google

Juin 1815. « reux; nous crûmes aux protestations et aux ser-
« ments des princes que nous laissâmes sur le trône :
« aujourd'hui cependant, coalisés contre nous, ils
« en veulent à l'indépendance et aux droits les plus
« sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste
« des agressions : ne sommes-nous plus les mêmes
« hommes?

« Soldats ! à Iéna, contre ces mêmes Prussiens au-
« jourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois,
« et à Montmirail, un contre six. Que ceux d'entre
« vous qui ont été prisonniers des Anglais vous
« fassent le récit de leurs pontons et des maux af-
« freux qu'ils ont soufferts !

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les
« soldats de la confédération du Rhin, gémissent
« d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de
« princes ennemis de la justice et du droit de tous les
« peuples... Les insensés ! un moment de prospérité
« les aveugle. L'oppression et l'humiliation du
« peuple français sont hors de leur pouvoir ! s'ils
« entrent en France, ils y trouveront leur tombeau !

« Soldats ! nous avons des marches forcées à
« faire, des batailles à livrer, des périls à courir;
« mais avec de la constance la victoire sera à nous;
« les droits, l'honneur et le bonheur de la pa-
« trie seront conquis. Pour tout Français qui a du
« cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de
« périr ! »

Plusieurs officiers supérieurs passent à l'étranger.

Dans la nuit du 14 au 15, plusieurs officiers supérieurs, qui cependant avaient eux-mêmes demandé du service, sortirent des rangs de l'armée française et

Digitized by Google

se retirèrent sur le territoire belge. Ils n'eurent garde sans doute, car ils l'ont affirmé, de communiquer à l'ennemi les plans de Napoléon, mais leur démarche fut sévèrement jugée : ces officiers, qui, pour la plupart, appartenaient aux anciennes armées vendéennes, avaient servi honorablement sous l'empire, et conquis des grades à la pointe de l'épée : l'un d'eux, le général de Bourmont, s'était illustré, en 1814, au combat de Nangis; un autre, le colonel Clouet, avait été cité dans les bulletins de 1807 comme un militaire de la plus haute distinction. Après le retour de l'empereur, en 1815, ils auraient pu refuser de prendre du service; ils auraient suivi l'exemple des maréchaux Victor et Marmont, qui s'étaient ralliés à la fortune de Louis XVIII dès le lendemain du 20 mars : le 15 juin, à la veille d'une bataille, il n'était plus temps pour eux d'émigrer; leur démission, dit le duc de Berry lui-même, fut donc donnée *trop tôt ou trop tard.* Lorsque ce grave incident fut connu de l'armée, l'inquiétude et la défiance se répandirent dans les rangs. Pour l'empereur, s'étant tourné vers le général Gérard, il se contenta de lui dire : « Vous le voyez, les *blancs* sont les blancs, et les *bleus* les bleus. » Le maréchal Mortier, duc de Trévise, qui devait prendre le commandement de la garde impériale, fit connaître qu'il ne pouvait monter à cheval, étant retenu par une goutte sciatique. On ne parlait que de défections et de trahisons, et cette indisposition inattendue du maréchal Mortier donna lieu à de fâcheux commentaires. Quant aux maréchaux Oudinot et Macdonald, on ne leur reprochait rien : Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. s'ils avaient refusé la pairie des mains de l'empereur et décliné l'honneur de commander la troupe, du moins ils étaient restés en France, et n'avaient jamais promis le concours de leur épée.

Positions des armées ennemies. L'armée prusso-saxonne, aux ordres de Blücher, était répartie en quatre grands corps, ayant pour point de concentration Fleurus, Namur, Ciney et Liége : comme on l'a vu plus haut, elle était forte de cent trente mille hommes; elle disposait, en outre, de trois cents bouches à feu. L'armée anglo-hollandaise, conduite par le duc de Wellington, et qui comprenait cent deux mille combattants et deux cent cinquante pièces d'artillerie, était partagée en deux grands corps : l'un, aux ordres du général Hill, couvrait Bruxelles, Ath, Hall et Gand, et avait son point de réunion à Bruxelles; l'autre, commandé par le prince d'Orange, avait son quartier général à Braine-le-Comte, et ses principales positions à Enghien, à Soignes, à Nivelles; la cavalerie, cantonnée autour de Grammont, avait pour chef lord Uxbridge. Une avant-garde anglaise occupait les Quatre-Bras; une avant-garde hollandaise était stationnée à Fresnes. Le lieu indiqué par le duc de Wellington pour la concentration générale de toutes ces forces était cette même position des Quatre-Bras, ferme située à l'embranchement des routes de Bruxelles à Charleroi et de Nivelles à Namur. Ce lieu était avantageusement choisi, puisque, sur ce point, l'armée anglo-hollandaise ne devait se trouver éloignée que de deux lieues de la droite de l'armée prusso-saxonne. Toutefois,

Digitized by Google

la dispersion des divers corps ennemis était telle, qu'ils avaient besoin de deux jours entiers pour se réunir sur un même champ de bataille. Juin 1815.

Le plan de Napoléon était à la fois aventureux et habile. L'empereur voulait s'ouvrir un chemin entre les deux armées ennemies, les séparer l'une de l'autre, et les écraser successivement. C'était la savante manœuvre qu'il avait si souvent employée dans ses guerres d'Italie et d'Allemagne. L'ennemi, qui ne pouvait manquer de la soupçonner, cherchait, de son côté, à la déjouer par des manœuvres de concentration bien calculées. On était au 15 juin; l'armée française franchit la frontière, et se mit en mouvement sur tous les points par trois grandes colonnes, l'avant-garde chassant devant elle les corps alliés sur la rive occidentale de la Sambre. Plan de l'empereur.

Le général Jérôme Bonaparte, ancien roi de Westphalie, attaqua le premier l'ennemi. A la tête de sa division, placée à l'extrême gauche, il culbuta l'avant-garde du corps prussien de Ziethen, s'empara du pont de Marchiennes, et fit cinq cents prisonniers. De son côté, le général Pajol arriva devant Charleroi, et occupa cette ville en refoulant, le sabre à la main, les troupes qui la défendaient : il y fut suivi de près par Napoléon et sa garde à cheval; bientôt arrivèrent sur le même point les corps de Vandamme et de Gérard. Le général Ziethen, qui ne s'était point trouvé en mesure d'attendre l'attaque des Français sous les murs de Charleroi, envoya une de ses divisions à Gosselies, sur la route de Bruxelles, l'autre à Gilly, sur la route de Namur; lui-même se porta sur ce Commencement des hostilités.

Digitized by Google

Juin 1815. point, d'où, se voyant menacé par des forces supérieures, il se rejeta sur Fleurus. Quant à la division qui s'était arrêtée à Gosselies, elle en fut chassée par les Français, et, à son tour, elle se replia vivement sur Fleurus, où le général Ziethen avait pris position.

Il importait à Napoléon de se rendre maître des Quatre-Bras avant que l'armée anglo-hollandaise réussît à s'y concentrer : la ferme des Quatre-Bras, par cela seul que les routes de Bruxelles, de Namur, de Nivelles et de Charleroi s'y croisaient, était la clef de la Belgique. L'empereur chargea le maréchal Ney de s'y porter en toute hâte avec l'aile gauche, formée des corps de Reille et d'Erlon, et de s'y établir en donnant tête baissée contre toutes les forces qu'il rencontrerait. Le maréchal partit pour exécuter cet ordre, et l'empereur, se confiant au zèle énergique de son lieutenant, se dirigea sur Fleurus avec une partie de ses troupes.

Combat de Fleurus. En avant de Fleurus, le général ennemi Ziethen avait disposé une partie de son infanterie, qui s'adossait à des bois : cette infanterie opposa une contenance assez vigoureuse aux Français ; on se canonna de part et d'autre. Cette escarmouche faisait perdre du temps, et donnait à l'ennemi la faculté de dérober ses mouvements. L'empereur résolut d'en finir ; se tournant vers l'un de ses aides de camp : « Letort, lui « dit-il, prenez mes escadrons ; chargez et enfoncez « tout cela ! » Le général Letort, à la tête de quatre escadrons, se précipita sur les Prussiens et les mit en fuite ; mais, en chargeant intrépidement l'ennemi, il

Digitized by Google

tomba atteint d'une blessure mortelle. Le général Ziethen, après avoir perdu deux mille hommes tués ou blessés, concentra ses troupes en arrière du village de Fleurus. Il était sept heures du soir. Vers ce même moment, la nouvelle que l'armée française envahissait la Belgique parvenait enfin au duc de Wellington; quatre heures après, le noble lord fut informé de la prise de Charleroi. Sur-le-champ il donna les ordres que réclamait la circonstance : il prescrivit à tous les corps de son armée d'opérer leur mouvement de concentration, et la plus grande partie de ses forces fut immédiatement dirigée sur les Quatre-Bras. Juin 1815.

Cependant le maréchal Ney, chargé d'occuper la même position, s'était avancé sur Fresnes avec le deuxième corps. Le prince Bernard de Saxe-Weimar, avec quatre mille hommes et six pièces de canon, venait de l'y devancer et lui barrait passage. Ce n'était pas là un obstacle capable d'arrêter un maréchal français, suivi, en ce moment, de plus de vingt mille hommes; et Ney, en agissant avec vigueur, pouvait enlever d'un seul coup les Quatre-Bras. Or, comme il était en marche, il entendit au loin une canonnade sur son flanc droit, et il crut que l'empereur, dans ce moment, livrait bataille à l'armée prussienne tout entière : ce n'était pourtant que le bruit du petit combat engagé entre Gilly et Fleurus. Craignant de laisser l'empereur exposé à des attaques trop redoutables, Ney suspendit sa marche, et se tint à la hauteur du canon; il fit plus, il revint sur ses pas jusqu'à Gosselies, où il établit son quartier général. Les rapports de quelques éclaireurs ne tardèrent pas à lui appren- Fausses mesures du maréchal Ney.

Digitized by Google

Juin 1815. dre qu'il se méprenait sur la portée de l'engagement dont il entendait le bruit, et il résolut alors de se remettre en route pour aller occuper la position des Quatre-Bras. Certes, il en était temps encore, s'il eût voulu se hâter; mais la nuit était venue, les soldats demandaient à bivaquer: Ney s'imagina que le lendemain, avec des troupes fraîches, il n'aurait pas de peine à se rendre maître du poste où l'envoyait l'empereur, et il permit à ses hommes de prendre du repos. Par une fatalité inexplicable, soit qu'il se fît vraiment illusion, soit qu'il voulût épargner à Napoléon des inquiétudes, il manda à ce prince « qu'il oc-« cupait les Quatre-Bras avec une avant-garde, et « que ses masses campaient en arrière. »

Le lendemain 16, au point du jour, le maréchal Ney continuait de commander l'aile gauche, dont les différents corps ne s'étaient point encore réunis autour de sa personne, mais qui, au moins par ses cadres, était forte de quarante-sept mille hommes et de cent seize bouches à feu; l'aile droite, forte de trente-huit mille hommes et de cent douze pièces de canon, était sous les ordres du maréchal Grouchy; le centre, la réserve et la garde impériale, formant ensemble un effectif de vingt-huit mille combattants et cent vingt-deux pièces de canon, se trouvaient directement conduits par l'empereur.

Dispositions prises par l'empereur. Napoléon, qui avait enfin eu connaissance de la véritable situation du prince de la Moskowa, lui expédia l'ordre de se mettre en marche sur Bruxelles par les Quatre-Bras, et de manœuvrer de manière à être dès le lendemain, à sept heures du matin, en

Digitized by Google

vue de la capitale de la Belgique; de son côté, il lui annonçait qu'il se portait sur Fleurus et sur Gembloux, tandis que le maréchal Grouchy s'établirait à Sombref. Il lui prescrivit de ne rien négliger pour s'emparer sans retard de Bruxelles. Ainsi, profitant du moment où Wellington et Blücher, chacun de son côté, ne pouvaient encore livrer bataille parce qu'ils s'occupaient de concentrer leurs forces, l'empereur ordonnait aux maréchaux Ney et Grouchy une marche parallèle, ayant pour but de rejeter les Anglais sur la gauche, les Prussiens sur la droite, et de faire tomber Bruxelles en notre pouvoir. Napoléon ignorait que Blücher, instruit dès la veille de nos mouvements, s'était mis sans retard en mesure de les prévenir, et qu'il se trouvait déjà en avant de Sombref avec la plus grande partie de l'armée prussienne. Cette situation lui fut révélée au moment où il arrivait à Fleurus: tandis que, de cette dernière position, il comptait se porter sans obstacles sur Bruxelles avec le centre et la garde, il vit qu'une puissante armée de quatre-vingt-quinze mille hommes lui barrait la route. Le reste des forces prusso-saxonnes était en marche pour se rallier à Blücher. Sur-le-champ il résolut de livrer bataille, et, afin de se trouver en mesure d'écraser l'ennemi, il envoya au maréchal Ney l'ordre de suspendre son mouvement sur Bruxelles, et de se rabattre sur Bry (position voisine de Sombref), pour coopérer avec lui à la destruction de l'armée prussienne; que s'il se trouvait trop fortement engagé pour quitter ses positions, il devait se borner à envoyer au secours de Napoléon le corps du

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. comte d'Erlon, et se maintenir aux Quatre-Bras avec l'autre.

Bataille de Ligny. L'armée de Blücher avait pris position à une demi-lieue de Fleurus, au nord de cette ville, près du village de Ligny; sa gauche était à Sombref, où elle couvrait la chaussée de Namur; sa droite s'appuyait au village de Saint-Amand; le centre couvrait Ligny; les réserves étaient placées en arrière, au moulin de Bry: le front de cette armée s'étendait sur un espace de trois mille toises, et se trouvait protégé par un ravin large et profond, et par une formidable artillerie. L'armée française, composée de l'aile droite de la grande armée, de la garde impériale et de la division Girard, du deuxième corps, était forte de soixante mille hommes; rangée en avant de Fleurus, elle faisait face, sur tous les points, à l'ennemi. Le terrain était accidenté, tout parsemé de maisons, de jardins et de bois, ce qui permettait aux Prussiens d'attendre, dans des positions bien choisies, l'attaque de l'armée française. La bataille s'engagea vers trois heures.

Le village de Ligny, attaqué et défendu avec vigueur, fut pris et repris quatre fois, et finit par rester au pouvoir de la division Girard. Le général Vandamme fut moins heureux du côté de Saint-Amand; mais le général Girard, qui eut ordre de le soutenir, s'empara d'une moitié du village, et culbuta sur ce point les colonnes prussiennes. Ce brave officier, en combattant l'ennemi, tomba mortellement blessé d'une balle; sa mort, loin de décourager ses soldats, exalta au contraire leur courage, et le reste du village de Saint-Amand fut pris à la baïonnette. Il était

Digitized by Google

cinq heures et demie. L'empereur, qui songeait à faire marcher la garde du côté de Ligny, fut informé qu'une très-forte colonne de l'armée prussienne était en marche pour déborder notre gauche; il suspendit son mouvement, et quelque temps après il reconnut que la nouvelle était fausse. Ce qu'on avait pris de loin pour une division ennemie était le corps du comte d'Erlon, détaché de l'armée du maréchal Ney, qui se montrait un moment en vue du champ de bataille. On espérait que ce renfort viendrait en aide à l'empereur, et l'on perdit encore du temps à attendre. Ce fut en vain : le corps de d'Erlon, impérieusement rappelé par le prince de la Moskowa vers les Quatre-Bras, s'éloigna comme il était venu, sans prendre part à la lutte. A sept heures du soir, Napoléon, las d'attendre les renforts qu'il avait demandés au maréchal Ney, reprit ses manœuvres, et fit marcher sur les positions de Ligny l'infanterie de la garde et une partie des cuirassiers de Milhaut; le reste de la cavalerie de la garde eut ordre de se porter sur Saint-Amand, et de balayer les masses prussiennes établies en réserve sur les hauteurs de Bry. La garde impériale emporta de vive force les positions de l'armée ennemie. Vainement Blücher se mit-il intrépidement à la tête de la cavalerie et de ses réserves; il fut à deux reprises forcé de s'arrêter et de se replier: ayant eu son cheval tué, il tomba à terre, et les cuirassiers français passèrent sur lui au galop sans le reconnaître. Secouru et remonté, le vieux feld-maréchal opéra sa retraite sur Tilly, sans être inquiété par l'armée française. Telle fut la bataille de Ligny, qui ou- Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. vrit dignement la campagne. Les Prussiens, dans cette sanglante journée, eurent vingt-deux mille combattants tués, blessés ou pris; la perte des Français fut moindre, et cependant elle dépassa quinze mille hommes. Le maréchal Grouchy et les généraux Girard, Excelmans et Pajol, se firent remarquer dans le combat par leur dévouement intrépide. Autour de Ligny et de Saint-Amand, le terrain et les habitations étaient dévastés par le feu et l'incendie, et présentaient un spectacle horrible à voir.

Bataille des Quatre-Bras. A deux lieues de là, sur le champ de bataille des Quatre-Bras, l'aile gauche de la grande armée, sous le commandement de Ney, se trouva engagée contre des forces considérables. Le prince de la Moskowa, comme on l'a vu plus haut, avait reçu, dès la veille, l'ordre de se rendre maître de cette importante position qui couvrait quatre routes, et d'où dépendait le sort de Bruxelles. Peu d'années auparavant, Ney eût rempli cette mission avec l'impétuosité sans égale qui lui avait valu le surnom de *Brave des braves*, et dont il avait donné tant de preuves dans les guerres d'Allemagne, de Pologne et de Russie; mais, depuis que sa fidélité à l'empereur avait été mise en doute, l'infortuné maréchal craignait de se compromettre, n'osait rien prendre sur lui, hésitait à agir de lui-même, et ne voulait rien faire sans que sa responsabilité fût mise à couvert. La veille, et bien à tort, il avait cessé de marcher sur les Quatre-Bras, parce qu'une canonnade lointaine l'avait induit en erreur, et qu'au lieu d'exécuter sa consigne, il avait voulu se conformer à ce grand principe de la guerre, que,

Digitized by Google

dans le doute, il faut marcher du côté où l'on tire le canon. Ce fut une erreur. Deux jours après, pour n'avoir pas marché droit où le canon se faisait entendre, et pour s'être maintenu dans la rigueur de sa consigne, le maréchal Grouchy allait à son tour compromettre la campagne et amener la ruine de l'empire. Ce sont là les étranges hasards de la guerre. Juin 1815.

Tandis que Napoléon persistait à ignorer ce qui se passait à la ferme des Quatre-Bras, cette position se trouvait depuis plusieurs heures gardée par les troupes du prince d'Orange et du prince Bernard de Saxe. Vers dix heures du matin, le duc de Wellington y arriva lui-même à franc étrier. En voyant le petit nombre de troupes françaises qu'il allait avoir à combattre, le général anglais ne se montra rassuré qu'à demi : « Si l'ennemi a plus d'une division, dit-« il, nous ne pourrons jamais tenir... N'importe, il « faut tenir ici jusqu'au dernier homme : c'est la clef « de la position. » Puis il expédia les ordres les plus pressants pour faire arriver aux Quatre-Bras tous les renforts possibles. Certes, c'était le moment que Ney eût dû choisir pour commencer l'attaque ; mais, encore cantonné à Fresnes, il perdit un temps irréparable à assigner des positions à ses lieutenants, et à attendre des troupes qui ne devaient pas venir. Il était trois heures lorsque le maréchal, avec dix-neuf mille hommes du deuxième corps, infanterie, artillerie et cavalerie, aborda enfin les divisions belges qui se trouvaient placées aux avant-postes, pour soutenir le premier effort des Français et disputer les abords de la ferme des Quatre-Bras. En ce moment

Digitized by Google

Juin 1815. on entendait retentir, dans le lointain, le canon de Ligny. La troisième division belge fut culbutée par les généraux Foy et Bachelu, mais elle ne tarda pas à être secourue par la division du duc de Brunswick-OEls et la cinquième division de l'armée anglaise. Le combat recommença avec vigueur; les forces engagées étaient alors à peu près égales; enfin, l'ennemi se trouva contenu et débordé. Comme le duc de Brunswick-OEls revenait à la charge à la tête de ses hussards, il tomba, et périt avant d'avoir vu, pour la seconde fois, le spectacle des désastres de la France. La division anglaise, aux ordres du général Picton, eut beaucoup à souffrir, et ce fut particulièrement le 42^{e} des Higlanders qui se vit soudainement aux prises avec les cuirassiers de Kellermann, dont les accidents du sol lui avaient dérobé l'approche. Deux compagnies écossaises, qui n'eurent point le temps de se former en carré, furent taillées en pièces; les autres se replièrent dans le plus grand désordre. De part et d'autre on déployait un acharnement sans exemple; la division du général Jérôme Bonaparte attaqua vigoureusement le corps ennemi qui occupait le bois de Bossu, attenant alors à la forêt de Nivelles. Avant de charger l'ennemi, le colonel Cubières montra les Anglais aux soldats du 1er léger, et leur dit : « Souvenez-vous des pon-« tons! » Cette troupe, électrisée par ce peu de paroles, tua ou blessa huit cents hommes à l'ennemi. La première brigade du prince Jérôme se rendit maîtresse des deux tiers du bois; mais la partie supérieure de ce taillis, entourée par un chemin creux,

Digitized by Google

resta au pouvoir de la brigade Bylandt et du général anglais Perponcher. Le canon de Ligny, qui se faisait toujours entendre sur la droite, électrisait l'ardeur de nos troupes, et leur permettait de suppléer à la supériorité du nombre. Au plus fort de l'action, survint le colonel Forbin-Janson, aide de camp de l'empereur; il apportait au prince de la Moskowa l'ordre de s'emparer à tout prix des Quatre-Bras, et cet ordre se terminait ainsi : « Le sort de la France est en vos mains! » A la lecture de cette dépêche, et désespéré de rencontrer tant d'obstacles, Ney se tourna vers le comte de Valmy : « Mon cher général, lui dit-il, il s'agit du salut de la France! Il faut un effort extraordinaire. Prenez votre cavalerie; jetez-vous au milieu de l'armée anglaise; écrasez-la! » Kellermann fit observer au maréchal qu'il ne disposait que d'une brigade de cuirassiers, et que le surplus, d'après ses ordres, était resté en arrière : « N'importe! répliqua Ney; chargez avec ce que vous avez; écrasez l'armée anglaise, passez-lui sur le corps. Le salut de la France est en vos mains! » Alors le comte de Valmy, cessant d'hésiter, se mit à la tête de sept cents cuirassiers, et, sans leur donner le temps de se reconnaître, les entraîna rapidement sous le feu. Cette charge furieuse réussit. Un régiment anglais, le 79^{e}, fut écrasé et mis en déroute : le duc de Wellington n'eut que le temps de sauter sur un cheval et de s'éloigner en toute hâte. Or, ce ne fut pour l'ennemi qu'un accident sans portée. Le maréchal Ney n'ayant point fait soutenir le comte de Valmy par le reste de la cavalerie, les escadrons de Kellermann, arrêtés par

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. des masses, se virent contraints à leur tour de se retirer en désordre, et après avoir beaucoup souffert. Cependant l'infanterie se maintint énergiquement dans ses positions; on se battait vers la droite, jusque sur la chaussée de Namur et en arrière du flanc gauche de l'ennemi; sur la gauche, le prince Jérôme continuait d'avancer, malgré les obstacles; au centre, l'avantage se balançait de part et d'autre. A sept heures et demie, l'aspect de la bataille changea. Des forces considérables nous reprirent le bois de Bossu, que la division Jérôme ne céda qu'après avoir subi des pertes énormes. Alors entrèrent en ligne, au pas de course, les première et troisième divisions des gardes anglaises, et ce renfort inattendu augmenta de moitié le nombre de nos ennemis. Vainement le prince de la Moskowa avait-il envoyé chercher en toute hâte les troupes qu'il avait laissées en seconde ligne; vainement les pressait-il d'accourir : retardées par la distance, elles ne pouvaient arriver sur le champ de bataille avant la nuit close; jusque-là, il fallait contenir des masses énormes, appuyées sur des bois et avantageusement postées. Par bonheur, l'ennemi, malgré l'avantage du nombre d'hommes, se trouvait inférieur en artillerie et en cavalerie, et ne pouvait que bien lentement gagner du terrain. Jusqu'à la nuit la lutte se prolongea donc opiniâtre et sanglante, sans que personne fût en droit de s'attribuer la victoire. Dans cette douloureuse journée, les Anglo-Hollandais eurent neuf mille hommes tués ou blessés; la perte des Français ne fut que de quatre mille hommes. De part et d'au-

Digitized by Google

tre, la nuit se passa à attendre des renforts et à rallier des troupes; mais l'ennemi demeura maître du terrain sur lequel il avait combattu. Cette bataille des Quatre-Bras, inutile et incertaine, eût été changée en glorieuse victoire, si, par l'effet des hésitations et des ordres contradictoires dont nous avons parlé, le corps du comte d'Erlon n'avait perdu la journée entière en passant d'une aile à l'autre, sans prendre sur aucun point part à l'action. Autant Ney s'était montré irrésolu lorsqu'il s'agissait d'assigner aux troupes une direction utile, autant, sur le champ de bataille, il fit preuve de cette bravoure et de ce dévouement dont seul il semblait connaître le secret : et cependant son courage fut égalé par son désespoir, lorsqu'il reconnut que ses retards avaient compromis les opérations de l'armée. « Voyez-vous « ces boulets? » s'écriait-il avec une sombre douleur, en montrant les projectiles qui pleuvaient autour de lui; « je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le « ventre! » Il était destiné à une mort plus triste et moins glorieuse. Le comte d'Erlon et le général Vandamme, le premier en se prêtant à de fausses manœuvres, tandis qu'on se battait sur sa gauche et sur sa droite, à Ligny et aux Quatre-Bras; l'autre en montrant de l'indécision et de la mollesse sur le plateau de Ligny, contribuèrent, pour leur part, à paralyser les résultats de cette sanglante journée. Quant aux soldats, ils se battaient bravement, mais l'esprit troublé de trahisons imaginaires, et ne voyant, jusque dans leurs chefs, que des déserteurs prêts à passer à l'ennemi: ils manquaient de cette confiance qui double le prix du

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. courage, prépare les victoires, et diminue au besoin le malheur des défaites.

Suite des opérations de l'armée.

Le 17 juin, on eut à déplorer de nouvelles lenteurs, de nouveaux retards. Placés entre deux puissantes armées ennemies dont les mouvements étaient inconnus, les chefs ne pouvaient donner au hasard des ordres et disposer de la troupe sans attendre des informations précises. Vers midi, l'empereur se détermina à envoyer à Grouchy l'ordre de poursuivre l'armée prussienne; mais les différentes divisions ne s'étant pas trouvées disponibles, la poursuite ne put commencer que vers trois heures. L'armée de Blücher s'était repliée sur Vavres, entre Fleurus et Bruxelles; Grouchy s'imagina qu'elle fuyait dans la direction de Namur. Pendant qu'il perdait un temps précieux, sur la foi de renseignements inexacts, l'empereur songea à se porter, avec la garde et le centre, au secours du maréchal Ney, qui était chargé de renouveler l'attaque contre l'armée anglo-hollandaise postée aux Quatre-Bras. Or, le duc de Wellington avait appris dans la nuit que les Prussiens, vaincus à Ligny, se repliaient dans la direction de Bruxelles: afin de les rallier et de maintenir ses communications avec Blücher, il prit à son tour la résolution de rétrograder du côté de Bruxelles par Genappe, laissant aux Quatre-Bras quelques troupes légères aux ordres de lord Uxbridge. Cette petite colonne abandonna ses positions dès que l'arrivée de Napoléon lui fut signalée. Il était une heure de l'après-midi lorsque l'empereur prit position aux Quatre-Bras : quelques heures après, les corps d'Erlon et de Reille, et enfin le

Digitized by Google

maréchal Ney, vinrent le rejoindre. Napoléon reprocha au maréchal ses lenteurs si regrettables, et donna aux différents corps l'ordre d'avancer sur la trace des Anglais. A six heures du soir, l'empereur arriva aux abords de la vaste forêt de Soignes, qui s'étend entre Genappe et Bruxelles. La pluie tombait par torrents; le soldat avait de l'eau jusqu'à mi-jambe, et parfois, dans les terres détrempées, il enfonçait jusqu'aux genoux. L'ennemi s'était arrêté, et commençait à démasquer ses batteries. Bien que la nuit arrivât, bien que l'armée fût fatiguée et livrée aux intempéries, il eût été heureux de commencer l'attaque. Alors, du moins, on n'aurait eu affaire qu'aux Anglais, et les Prussiens n'auraient pu venir à temps prendre part à la lutte. Napoléon, ne sachant point que Blücher prenait position sur la route de Bruxelles, crut qu'il était plus sage de différer la bataille et de l'ajourner au lendemain. Par ses ordres, l'armée s'arrêta et bivaqua dans les terres, en avant du village de Planchenois : le quartier impérial fut établi à la ferme du Caillou, située sur la chaussée même. Les chemins avaient été tellement effondrés, qu'on s'était vu dans l'impossibilité de maintenir l'ordre dans les colonnes, bon nombre d'hommes s'étant égarés pour trouver des sentiers plus faciles. On cherchait en vain les officiers et les guides. L'armée anglaise, il faut le dire, ne souffrait guère moins. Or, quelque triste que fût leur situation physique, ni les Français ni les Anglais ne se laissaient aller au découragement : dans les deux camps, tous les hommes se préparaient pour le lendemain à une lutte décisive, et

Juin 1815. La grande armée prend position en face de l'ennemi.

Digitized by Google

Juin 1815. jamais lutte n'avait eu pour enjeu de si grands intérêts.

Préludes de la bataille. Vers le milieu de la nuit, à une heure du matin, pendant que les soldats, bivaquant sur la terre détrempée de pluie, s'occupaient à démonter et à nettoyer les armes, sans se laisser arrêter par le vent et les continuelles averses, l'empereur sortit à pied, accompagné du général Bertrand, et inspecta la ligne des grand'gardes. De toutes parts brillaient les feux des bivacs, et la vaste forêt de Soignes, qu'ils éclairaient, apparaissait comme en proie à l'incendie. Napoléon s'assura par lui-même de la position : on craignait que l'artillerie ne pût manœuvrer dans les boues, mais la pluie cessa vers le matin, et les officiers de cette arme affirmèrent qu'ils seraient en état de combattre. Le nombre des hommes présents dans les bivacs et disponibles pour le combat s'élevait à soixante-douze mille, dont quatorze mille sept cents cavaliers; on avait sous la main deux cent quarante-huit pièces de canon, servies par sept mille sept cents artilleurs. Les Anglo-Hollandais étaient au nombre de soixante-dix-sept mille hommes, dont treize mille cavaliers; leur artillerie se composait de deux cents bouches à feu; en arrière, à deux lieues, et sur la droite, leur réserve, aux ordres du prince Frédérick des Pays-Bas, était de dix-sept mille hommes et de quarante-huit canons. D'abondantes distributions de vivres furent faites dans les rangs ennemis, dès le lever du jour; les chariots d'approvisionnement de l'armée française étant restés à Charleroy, nos troupes se trouvaient réduites à combattre presque à jeun. Au moment où l'action allait s'engager, dans la fatale journée du 18 juin, un si-

Digitized by Google

lence profond régnait sur le double front des armées. L'empereur, vêtu de la capote grise qui recouvrait son uniforme d'officier des chasseurs de la garde, parcourut les rangs, et réveilla, par sa présence, les dévouements assoupis et les espérances à demi découragées. Ses traits étaient immobiles, son air taciturne, son teint pâle; il avait la démarche pesante et le regard pénétrant. Sur son passage, les acclamations des soldats s'élevaient comme un bruit de tonnerre. Il était onze heures et quelques minutes. Juin 1815.

L'action principale allait s'engager à droite et à gauche des deux routes qui, de Nivelles à Charleroy, conduisent à Bruxelles, et se rejoignent près du village de Mont-Saint-Jean, où était l'arrière-garde de l'armée anglaise. A une lieue au nord de Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soignes, s'élève le village de Waterloo. L'ennemi occupait une chaîne de hauteurs s'étendant depuis un ravin et un village appelé Merke-Braine, sur la droite, jusqu'à un hameau nommé Ter-la-Haye, sur la gauche. Vis-à-vis ces hauteurs est une autre chaîne parallèle, sur laquelle les Français s'étaient établis. Entre ces deux chaînes se déroule une petite vallée dont la largeur varie, mais n'excède jamais quelques centaines de toises. Les pentes qui, de ces hauteurs, conduisent à la vallée, sont douces, bien qu'inégales et diversement variées par les ondulations du sol: le plateau de Rossomme, sur lequel venait de se porter l'empereur, est traversé par la chaussée de Charleroy à Bruxelles; à partir d'une position qui porte le nom de ferme de la Belle-Alliance, la route descend dans le vallon pour Positions des armées.

Digitized by Google

Juin 1815. remonter ensuite, en longeant les clôtures d'une autre ferme appelée la Haie-Sainte, sur une terrasse alors difficilement abordable, et dont le front s'étendait, à gauche, jusqu'au château d'Hougoumont, à droite jusqu'aux hameaux de Papelotte, de la Haie et de Smouhen. A quatre cents pas au delà de ce plateau on trouvait Mont-Saint-Jean. La Haie-Sainte présente l'aspect d'un retranchement; cette ferme est comme un ouvrage avancé. Le vieux manoir d'Hougoumont, dont cette position est flanquée vers la droite, avait été crénelé pendant la nuit. Ce château est une grosse ferme flamande entourée de jardins, de vergers et de murs. Les trois hameaux qui s'élèvent sur la gauche figuraient autant de redoutes naturelles : une forte barricade barrait la route, à la hauteur de la ferme. La Belle-Alliance, du côté des Français, la Haie-Sainte, du côté de l'ennemi, formaient les centres respectifs des deux armées près de combattre. Des hauteurs de Rossomme l'œil plongeait sur la droite, sur le centre et sur les premières batteries des Anglais; leur aile gauche était dérobée par un grand plateau, au pied duquel se déroulait une chaussée profondément encaissée. Sur la gauche de l'armée de Napoléon subsistait encore un échafaudage qui avait servi aux opérations cadastrales du pays. Ceux des nôtres qui s'en approchèrent y virent, tracée en caractères fort apparents, cette inscription sinistre : *Ici sera le tombeau des Français!* La position d'Hougoumont avait été soigneusement fortifiée par l'ennemi; le jardin était fermé par un mur épais, en avant duquel s'étendaient un verger et une forte haie qui le dérobaient à la vue.

Digitized by Google

Là s'étaient postés deux mille hommes, commandés par le général sir John Bing. Durant la nuit ils avaient pratiqué des meurtrières et élevé des échafaudages qui leur permettaient de faire feu sur les Français, tout en restant à l'abri. A l'extrême gauche de la ligne ennemie, en arrière de Ter-la-Haie, était une route de traverse qui conduit à Ohain ; c'est par cette voie que les Anglais communiquaient avec l'armée prussienne. Quant aux chaussées de Nivelles et de Charleroy, Wellington les avait encombrées d'abattis d'arbres. Les hameaux de Papelotte, de la Haie et de Smohain étaient occupés par les troupes légères aux ordres du prince de Saxe-Weymar. Par suite de la configuration du terrain, sur le plateau de la Haie-Sainte, la seconde ligne de l'armée anglo-hollandaise était à couvert du feu de nos canons. On voit que l'ennemi avait avantageusement tiré parti, pour s'abriter, des ondulations du sol et des escarpements naturels. C'était une bataille défensive qu'il nous présentait, et cette circonstance rappelait involontairement les noms tristement historiques d'Azincourt, de Poitiers, de Talavera et de Salamanque. La position des Anglais était très-forte de front ; en arrière, leur retraite ne pouvait s'opérer que par la forêt de Soignes; et elle était pour ainsi dire impossible, tant il était facile à un ennemi victorieux de les couper et de les écraser dans les défilés et dans le bois. Une armée française soumise à de pareilles conditions n'aurait pu combattre sans qu'une panique désastreuse ne se mît dans ses rangs ; le soldat anglais, qui ne sait point attaquer avec la furie des nôtres, peut, en revanche, Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. tenir ferme jusqu'au bout et mourir dans un poste sans issue. Wellington ne le savait que trop, et il espérait.

Rien ne peut être comparé au spectacle qu'offraient les deux armées en présence, et que venaient enfin éclairer les rayons du soleil de juin. Du côté de l'ennemi, la droite de la première ligne était formée de deux divisions anglaises, de deux divisions hanovriennes, et du premier corps des troupes belges commandées par lord Hill. Au centre se déployaient le corps du prince d'Orange, les troupes de Brunswick, celles de Nassau, les gardes sous le général Cooke, et la division du général Alten. L'aile gauche se composait des divisions Picton, Lambert et Kempt. La seconde ligne, placée en arrière, était principalement formée des troupes qui avaient le plus souffert dans la bataille du 16. Toute la position anglaise figurait une sorte de courbe dont le centre était près de notre armée, et dont les extrémités, particulièrement à la droite, s'en éloignaient considérablement. Cependant l'armée française achevait de prendre position en face de ses ennemis; elle défilait lentement le long des collines, au bruit des trompettes et des tambours, et répartie en onze grandes colonnes destinées, quatre à former la première ligne, quatre la seconde, trois la dernière. La première ligne comprenait la cavalerie du deuxième corps (division du général Piré); trois divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux Jérôme Bonaparte, Bachelu et Foy; quatre divisions d'infanterie du premier corps et une division de cavalerie, commandée par le général Jacquinot. La

Digitized by Google

deuxième ligne se composait des deux divisions de cavalerie du comte de Valmy, de deux divisions d'infanterie aux ordres des généraux Simmer et Jeannin, de deux divisions de cavalerie légère conduites par les généraux Dumont et Subervic, du corps des cuirassiers de Milhaud. La troisième ligne était formée des grenadiers à cheval et des dragons de la garde, des divisions Friant, Morand et Duhesme (vieille et jeune garde), enfin des chasseurs et des lanciers de la garde, aux ordres du général Lefebvre-Desnouettes. L'artillerie marchait sur le flanc des colonnes; les parcs et les ambulances, à la queue. La musique des régiments jouait les airs nationaux. Quand le mouvement des divers corps se fut achevé, quand toute la ligne et les hauteurs furent couronnées d'artillerie, l'on remarqua l'enthousiasme et la confiance de la puissante armée qui, pour combattre, n'attendait plus que le signal de Napoléon. Juin 1815.

Où étaient cependant les Prussiens? où étaient les divisions de Grouchy, détachées à leur poursuite? De la position de ces différentes armées, de leur éloignement ou de leur intervention, dépendait l'issue de la bataille près de s'engager entre Mont-Saint-Jean et Rossomme, en avant de l'obscur village de Waterloo. Positions des Prussiens et de l'armée de Grouchy.

Les Prussiens, vaincus à Ligny, avaient eu la nuit du 16 au 17 et la matinée du lendemain pour opérer leur retraite: d'une part, on avait d'abord ignoré complétement leurs mouvements, que cependant il eût été facile d'éclairer; de l'autre, le maréchal Grouchy s'était persuadé, bien à tort, que l'armée de

Digitized by Google

Juin 1815. Blücher se retirait sur Namur, tandis qu'en réalité elle se repliait sur Wavres, dans la direction de Bruxelles. Grouchy avait mis une déplorable lenteur à suivre la trace de l'ennemi; il avait perdu vingt heures, consacrées soit au repos, soit à des préparatifs qu'il aurait dû brusquer; et l'aventureux Blücher avait habilement profité de ce répit pour dérober aux Français la connaissance de ses mouvements. La pluie qui tombait par torrents ralentissait d'ailleurs la marche de nos divisions, et paralysait l'action de la cavalerie. Le 17 au soir, Grouchy prit position à Gembloux, à une distance égale de Namur et de Wavres : de ce village, où il passa la nuit, il écrivit à l'empereur : « Sire, disait-il, j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'occupe Gembloux, et que ma cavalerie est à Sauvenières. L'ennemi, fort d'environ trente mille hommes, continue son mouvement de retraite... Il paraît, d'après tous les rapports, qu'arrivés à Sauvenières, les Prussiens s'y sont divisés en deux colonnes : l'une a dû prendre la route de Wavres; l'autre paraît s'être dirigée sur Perwés. On peut peut-être en inférer qu'une portion va rejoindre Wellington, et que le centre, qui est l'armée de Blücher, se retire sur Liége... Si la masse des Prussiens se retire sur Wavres, je la suivrai dans cette direction, afin qu'ils ne puissent gagner Bruxelles, et afin de les séparer de Wellington... » L'empereur ne pouvait exiger rien de plus : que le maréchal Grouchy, apprenant enfin le mouvement des Prussiens sur Wavres, se jetât sur leurs traces, et manœuvrât pour rendre impossible leur jonction avec les Anglo-Hollandais; que, dans tous les

Lettre de Grouchy à l'empereur.

Digitized by Google

cas, et cette jonction opérée contre son attente, il se portât en toute hâte sur la droite de Napoléon, et lui vînt en aide avec une armée de trente-deux mille hommes, c'était là, il faut le dire, la seule détermination que les circonstances réclamaient de lui et que pût lui conseiller l'empereur. Aussi Napoléon, après avoir reçu la dépêche de Grouchy, se montra-t-il plein de confiance dans le succès des opérations de ce maréchal. Toutefois, pour plus de sécurité, il lui fit adresser par le duc de Dalmatie, major général, les instructions suivantes : « Monsieur le maréchal, l'empereur a reçu votre dernier rapport, daté de Gembloux. Vous ne parlez à S. M. que de deux colonnes prussiennes... cependant des rapports disent qu'une troisième colonne, qui était assez forte, a passé à Géry et à Gentines, se dirigeant sur Wavres. L'empereur me charge de vous prévenir qu'en ce moment S. M. va faire attaquer l'armée anglaise, qui a pris position à Waterloo, près de la forêt de Soignes: ainsi S. M. désire que vous dirigiez vos mouvements sur Wavres, afin de vous rapprocher de nous, de vous mettre en rapports d'opérations et de lier les communications, poussant devant vous les corps de l'armée prussienne qui ont pris cette direction et qui ont pu s'arrêter à Wavres, où vous devez arriver le plus tôt possible. Vous ferez suivre les colonnes ennemies qui ont pris votre droite par quelques corps légers, afin d'observer leurs mouvements et de ramasser leurs traînards. Instruisez-moi immédiatement de vos dispositions et de votre marche, ainsi que des

Juin 1815.

Instructions données à Grouchy.

Digitized by Google

Juin 1815. nouvelles qui vous parviennent sur les ennemis, et ne négligez pas de lier vos communications avec nous: l'empereur désire avoir très-souvent de vos nouvelles. » Or, tandis que l'on se hâtait d'expédier ces ordres au maréchal, Blücher avait déjà réussi à concentrer ses forces autour de Wavres, et là son aile droite ne se trouvait séparée de l'aile gauche des Anglais que d'un espace de cinq lieues et demie. Le terrain qui était situé entre les deux points extrêmes, et qu'on appelait les hauteurs de Saint-Lambert, était rude et couvert de bois. Comme Blücher venait de s'établir à Wavres, le duc de Wellington lui fit demander si, malgré les désastres de l'avant-veille, deux divisions de l'armée prussienne pourraient venir en aide aux Anglais. L'infatigable vieillard répondit que non-seulement il offrait le concours de deux divisions, mais que, de plus, on pouvait compter sur tout le reste de son armée; et que, pour prendre part à la bataille, il ne demandait que le temps nécessaire pour faire distribuer aux soldats du pain et des cartouches. En cette situation, il était évident que le sort de la journée dépendait de l'intervention de Grouchy.

Blücher se rapproche des positions de l'armée anglaise.

L'empereur ne pouvait différer la lutte; toutes ses dispositions étaient prises, et la grande armée attendait le signal de l'attaque. Il était midi. Le plan de l'empereur consistait à écraser le centre de l'armée anglaise, à la tourner par sa gauche, et à la séparer ainsi de l'armée prussienne. Il ne retardait que pour donner à Grouchy le temps d'opérer son mouvement

Digitized by Google

contre Blücher. Les Anglais ne lui permirent pas de différer davantage, et les batteries anglaises commencèrent le feu. Juin 1815.

Vers l'extrême droite du duc de Wellington, la division du prince Jérôme attaqua résolûment le bois et le château d'Hougoumont. La résistance des ennemis fut des plus énergiques : repoussés d'arbre en arbre, et contraints de céder le terrain pied à pied, les Anglais et les soldats de Nassau furent chassés du bois; ils revinrent à la charge et reprirent leurs positions. Le général Foy s'avança à son tour pour appuyer la division Jérôme, et l'action devint de plus en plus sanglante; les gardes anglaises couvrirent de leurs cadavres les abords du château; la perte des Français fut énorme. Après deux heures d'un combat opiniâtre, les troupes anglaises se virent enfin rejetées vers les bâtiments; une partie s'embusqua dans les vergers, l'autre dans un chemin creux. Les Français redoublèrent d'intrépidité et de persévérance; mais ils furent arrêtés par le feu qui partait du mur crénelé, masqué dans toute son étendue par une forte haie. Le général Foy eut l'épaule traversée par une balle, et continua de combattre; un grand nombre de ses soldats périrent. Cette lutte désespérée et sans résultat attira enfin l'attention de Napoléon, qui, vers trois heures, ordonna de former une batterie d'obusiers et d'incendier le manoir d'Hougoumont, si vaillamment défendu par l'élite de l'armée anglaise. Bien que le château fût entouré de trois côtés et devînt la proie des flammes, l'ennemi parvint à s'y maintenir jusqu'au bout. L'incendie qui dévora

Bataille de Mont-Saint-Jean ou de Waterloo.

Digitized by Google

Juin 1815. les bâtiments épargna la chapelle, et les pieds du Christ en bois qui surmontait la porte à l'intérieur furent seuls noircis par le feu. Un grand nombre de blessés périrent écrasés ou consumés sous les décombres.

La principale attaque des Français devait avoir lieu sur le centre, et le mouvement tenté contre le château d'Hougoumont par le prince Jérôme nous coûtait fort inutilement un sang précieux; il aurait suffi, sans doute, de moindres efforts et de moindres pertes pour opérer sur ce point une diversion : la prise de la ferme d'Hougoumont était loin de valoir tant de sacrifices; ajoutons qu'il eût même été plus dangereux qu'utile de tourner les positions de droite de l'armée anglaise, de peur de rejeter nos ennemis sur la gauche, où ils auraient été appuyés par Blücher: c'était sur la gauche qu'il importait de les tourner à tout prix, et l'attaque méditée contre le centre n'aurait dû elle-même qu'être une manœuvre secondaire. L'empereur ne le reconnut sans doute que trop tard. Quand on a affaire à des Anglais, qui savent tenir jusqu'à la mort dans leurs positions, il faut, selon le grand principe des tacticiens, manœuvrer sur les flancs, et éviter d'aborder « le taureau par les cornes. »

Le prince de la Moskowa avait reçu de Napoléon l'ordre d'écraser et d'enfoncer le centre de la ligne anglaise: avant de charger, il attendit le signal de l'empereur. Or, en ce moment, Napoléon, tournant ses regards vers la droite des Français, dans la direction du village de Saint-Lambert, vit un nuage lointain qui lui parut être une armée en marche; le

Digitized by Google

maréchal Soult, major général, regarda du même côté, et dit à l'empereur que c'était là sans doute un détachement du corps de Grouchy. Toutes les lunettes de l'état-major furent fixées sur ce point; et comme l'horizon était brumeux, les opinions variaient. L'empereur fit appeler le général Domont, et lui ordonna de se porter avec sa division de cavalerie légère et celle du général Subervic pour éclairer la droite, et communiquer avec les troupes du maréchal Grouchy: dans le cas où la troupe qu'on apercevait de loin serait une colonne prussienne, notre cavalerie aurait à la maintenir, et à réclamer au besoin des renforts. Ce mouvement fut promptement exécuté par les deux divisions de cavalerie. Peu d'instants après, un officier ennemi ayant été fait prisonnier, tous les doutes s'éclaircirent, et l'on apprit que la colonne qui se déroulait sur notre droite était l'avant-garde de trente mille Prussiens aux ordres de Bulow, qui jusqu'à ce jour n'étaient point encore entrés en ligne, et qui arrivaient en toute hâte pour prendre part à la bataille. On sut en même temps, pour la première fois, que la masse de l'armée de Blücher était à Wavres. Juin 1815.

L'empereur se hâta d'envoyer un corps de sept mille hommes, sous les ordres du comte Lobau, au secours des divisions Domont et Subervic; il espérait que ces troupes, malgré l'évidente infériorité du nombre, suffiraient pour contenir ou refouler trente mille Prussiens fatigués par la marche: mais, en détachant ces forces de celles qui devaient attaquer le centre de l'ennemi, il affaiblissait considérablement la puis-

Digitized by Google

Juin 1815. sance de cette attaque. « Nous avions ce matin quatre-
« vingt-dix chances pour nous, dit Napoléon au ma-
« réchal Soult; l'arrivée de Bulow nous en fait perdre
« trente. Il nous en reste assez pour vaincre; et si Grou-
« chy répare l'horrible faute qu'il a commise hier en
« s'amusant à Gembloux, la victoire en sera plus déci-
« sive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu. »
Il envoya ensuite au prince de la Moskowa l'ordre de faire commencer le feu de ses batteries, de marcher contre la Haie-Sainte, de s'en emparer, d'y laisser des troupes, d'attaquer également les deux fermes de la Papelotte et de la Haie, d'en chasser l'ennemi, et d'intercepter toute communication entre l'armée de Wellington et le corps de Bulow. Quand ces instructions eurent été transmises à la hâte au maréchal Ney, l'empereur fit partir des aides de camp vers Gembloux, avec mission d'intimer à Grouchy l'ordre de manœuvrer pour joindre la droite de l'armée française, et d'écraser en chemin le corps de Bulow.

Une effroyable canonnade annonça aux Anglais l'attaque générale dirigée contre leur centre. Sous la protection de quatre-vingts bouches à feu, le comte d'Erlon, à la tête de deux divisions, marcha droit à l'ennemi, et parvint, à la faveur d'un ravin, à couronner la hauteur voisine. Une division belge, qui essaya de disputer le terrain, fut rompue et mise en déroute. Alors survinrent une brigade anglaise et deux régiments de la même nation, qui chargèrent à la baïonnette le flanc de notre colonne: celle-ci s'arrêta et fut ébranlée. En ce moment sir William Posomby, à la tête d'une brigade de cavalerie anglaise, chargea à

Digitized by Google

toute bride le corps du comte d'Erlon, le rompit, lui enleva deux aigles, et lui fit perdre sept pièces de canon. Témoin de ce désastre, Napoléon fit partir au galop les cuirassiers de Milhaud, et leur prescrivit de charger à leur tour la cavalerie anglaise. Quatre régiments de cuirassiers et un régiment de lanciers tombèrent comme la foudre sur les escadrons ennemis, les culbutèrent, et dégagèrent l'infanterie de d'Erlon. Ceci se passait à la droite de la chaussée de Charleroy. Sur la gauche, une autre colonne française attaquait de front la Haie-Sainte. Pendant trois heures cette vaillante troupe se vit aux prises avec un ennemi non moins opiniâtre et non moins hardi; on la fit soutenir à propos par une brigade des cuirassiers de Kellermann, et la Haie-Sainte tomba pour quelques moments au pouvoir des nôtres. Durant ces luttes héroïques, où soldats, officiers et généraux, se battaient corps à corps et le sabre au poing, les généraux Picton et Posomby, l'orgueil de l'armée anglaise, périrent de la main des Français. Quelque temps après, de nouveaux renforts arrivèrent à l'ennemi, et, par une déplorable méprise, il se fit que nos deux colonnes, quoique maîtresses du terrain, manœuvrèrent dans une fausse direction, confondirent leurs mouvements, et permirent aux Anglais de ressaisir l'avantage. Tous les corps ennemis reprirent donc leurs positions, à l'exception de quelques détachements qui, mis en déroute, s'enfuirent jusqu'à Bruxelles, et y portèrent la nouvelle bien prématurée de la victoire des Français. Juin 1815.

Sur les instances de Ney, l'empereur fit marcher au secours de nos divisions quelques régiments de la ré-

Digitized by Google

Juin 1815. serve et de la garde : il fallait à tout prix franchir le plateau, et percer le centre de l'armée anglaise. La lutte recommença avec une énergie sans égale, et le désordre se mit de nouveau dans les rangs des ennemis : « Je les tiens ! » s'écria Napoléon; et le maréchal Soult, aussi bien que les autres officiers de l'état-major, s'empressèrent de le féliciter de cette victoire. Déjà tous les caissons, toutes les voitures de bagages des Anglais encombraient l'unique route ouverte dans la forêt; les convois des blessés y arrivaient également de tous les points : par la même issue fuyaient pêle-mêle des soldats anglais, belges, hanovriens, hollandais, sabrés et mis en déroute, et portant une seconde fois à Bruxelles le récit de leur défaite. Au delà de Bruxelles toutes les routes se couvraient de familles anglaises qui, fuyant dans la direction d'Anvers, emportaient leurs effets les plus précieux, et se dérobaient à la fureur de nos soldats. Le vieux prince de Condé et le duc de Berry se laissaient eux-mêmes entraîner par cette panique, et se hâtaient de se replier sur Malines et sur Anvers.

En ce moment solennel, le duc de Wellington assistait au désastre de l'armée anglaise, et ne songeait qu'au moyen de se maintenir sur le terrain assez longtemps pour laisser à Blücher la facilité d'accourir, et de changer en triomphe la ruine de nos ennemis. Entouré de l'élite de ses troupes, il prescrivit à chacun de demeurer ferme, et de mourir à son poste. Homme de guerre digne de balancer la fortune de Napoléon, il multipliait ses efforts, il exhortait les combattants, il donnait l'exemple du sacrifice. « Soldats, s'écriait-

Digitized by Google

« il, tenez fermes! ne souffrons pas qu'on nous batte. Juin 1815.
« Que dirait l'Angleterre?... » Un officier général lui ayant fait connaître que sa brigade, réduite au tiers, devait être relevée : « Dites-lui, répondit Wellington, « que la chose est impossible; lui et moi, et nous tous, « tant que nous sommes, nous devons mourir sur la « place que nous occupons maintenant. — Cela « suffit! » répliqua le général. Lord Hill, lord Uxbrige et le prince d'Orange imitaient cette courageuse abnégation, et le dernier fut blessé. La cavalerie du général sir Colin Halkest reçut onze charges; le carré du 69e régiment anglais fut taillé en pièces; la division Alten était décimée; la plupart des généraux anglais, belges, hanovriens, étaient tués ou blessés. On envoya dire à Wellington qu'il ne restait plus que quatre cents hommes de la division Picton : « Il faut qu'ils y restent tous jusqu'au dernier ! » fut la seule réponse qu'on put obtenir de lui. Cependant le feu des Français devenait de plus en plus terrible; et ce fut alors que lord Wellington, voyant tomber de tous côtés ceux de ses soldats qui tenaient encore, versa des larmes de désespoir, et se prit à dire : « Il « faut encore quelques heures pour tailler en pièces « ces braves gens: plaise à Dieu que la nuit ou les « Prussiens arrivent à temps ! » Il était quatre heures, et de l'armée anglo-hollandaise c'est à peine si trente mille hommes restaient debout dans leurs positions, attendant la mort.

Soudain la scène changea; un incident, plus ou moins prévu, vint rendre aux Anglais des chances de salut et de victoire. De fortes décharges d'artille-

Digitized by Google

Juin 1815. rie se firent entendre sur les derrières de l'armée française: c'était le général Bulow et ses trente mille Prussiens qui refoulaient les nôtres. Cette attaque inattendue suspendit la marche victorieuse des Français, et la garde impériale s'arrêta pour faire face au nouvel ennemi. On a déjà vu que le comte de Lobau avait été chargé de remplir ce devoir; mais, avec dix mille combattants placés sous ses ordres, il n'avait pu que combattre Bulow et retarder sa marche. Nos soldats avaient lutté un contre trois, ils avaient tenu ferme. A la fin, le nombre l'ayant emporté, les divisions de Lobau s'étaient vues écrasées; et l'artillerie de Bulow, débordant la droite de Lobau, balayait déjà la chaussée de Charleroy, et lançait des boulets et des obus sur les positions occupées par l'empereur. Cette chaussée était la principale issue ouverte à notre armée pour sa retraite. Napoléon ordonna à une division de la jeune garde d'abandonner l'attaque du centre et de marcher contre Bulow, sous le commandement du général Duhesme. Cette vaillante troupe se porta, l'arme au bras, en avant de la Belle-Alliance, pour arrêter le mouvement des Prussiens. Ceux-ci avançaient par échelons, le centre en avant; leur ligne de bataille était perpendiculaire sur le flanc droit de la grande armée, et s'étendait parallèlement du chemin qui conduit de Planchenois à la Haie-Sainte. La jeune garde, aux ordres de Duhesme, aborda vivement l'ennemi et le refoula; cinquante-quatre pièces de canon, dont les Français disposaient sur ce point, faisaient taire, par moments, l'artillerie de Bulow. Les Prussiens n'en

Digitized by Google

continuèrent pas moins à prolonger leur ligne par la gauche, et ils débordèrent bientôt la ligne française qui arrivait à la hauteur de Planchenois. Napoléon envoya sur-le-champ, au secours de la jeune garde, deux bataillons de grenadiers et de chasseurs de la vieille garde, conduits par le général Morand : ces détachements enlevèrent Planchenois aux ennemis, et chassèrent ces derniers jusque sur un plateau qui s'étend de l'autre côté du village. Étant revenus du côté de Planchenois, ils formèrent deux carrés que le comte de Lobau fit soutenir par une batterie. Sur ce point donc les Français parvenaient, à force de courage, à se maintenir contre les attaques de Bulow ; mais la nécessité de protéger notre droite contre l'irruption soudaine des Prussiens, avait contraint l'empereur de dégarnir le centre. Les Anglais, voyant se ralentir l'attaque des Français, et comprenant enfin la diversion qu'opérait en leur faveur l'armée prussienne, commencèrent de nouveau à respirer, à reprendre confiance; et à leur tour ils chargèrent vigoureusement les troupes du prince de la Moskowa. Or, tandis qu'ils redoublaient d'efforts pour reconquérir les positions dont ils avaient été chassés, un second renfort, plus puissant encore que le corps de Bulow, vint leur permettre d'écraser à leur tour l'armée française. Le feld-maréchal Blücher, à la tête d'une immense colonne saxo-prussienne, s'avançait alors de Wavres par Ohain, et venait, en quelque sorte, accroître d'un tiers le nombre de nos ennemis. Juin 1815.

Les Français ignoraient encore l'approche de la réserve prussienne ; ils se battaient opiniâtrément à

Digitized by Google

Juin 1815. la Haie-Sainte, tantôt pour conserver, tantôt pour reprendre cette importante position. Le maréchal Ney, étonné du retour offensif des Anglais, lança successivement contre eux les cuirassiers de Milhaud et les régiments de cavalerie légère de la garde dont il pouvait encore disposer. Il fallait aborder l'ennemi au milieu de champs de blés, et la hauteur des épis atteignant le poitrail des chevaux ajoutait à la difficulté des manœuvres. Les braves cavaliers de la garde, chargeant au cri de *Vive l'empereur!* réussirent néanmoins à s'établir au bord du plateau; puis, par un effort furieux, ils franchirent le talus, s'élancèrent sur les batteries anglaises, sabrèrent les artilleurs, et rompirent les carrés de l'infanterie de Wellington. Le prince de la Moskowa, voyant le succès de cette attaque partielle, n'hésita pas à la soutenir en chargeant lui-même avec une poignée d'hommes; puis il fit demander des renforts à l'empereur. Malheureusement Napoléon avait envoyé tous ceux dont il pouvait disposer au secours du comte de Lobau, qui combattait toujours pour couvrir la droite. Se tournant vers le maréchal Soult, et lui indiquant le succès isolé que venait d'obtenir le maréchal Ney : « Voilà, dit-il, un mouvement prématuré qui pourra avoir des résultats funestes. » Il ne se trompait guère. Les troupes de Ney, n'ayant pu être renforcées à temps, se virent chargées à leur tour par la cavalerie ennemie, et se trouvèrent contraintes de rétrograder en désordre. Napoléon prescrivit à deux divisions des cuirassiers de Kellermann de marcher à leur secours. Lorsque toutes ces forces,

Digitized by Google

cuirassiers, dragons, lanciers, chasseurs et grenadiers à cheval de la garde, formant ensemble sept mille hommes de vaillante cavalerie, se virent rassemblées en une même colonne, elles s'exaltèrent jusqu'au délire; et la soif de combattre, plus impérieuse que les ordres de Napoléon, les emporta de nouveau en grande masse sur le fatal plateau tant de fois abreuvé de sang. Nos troupes le couronnèrent donc de nouveau, et tombèrent comme la foudre sur les escadrons ennemis qui semblaient les attendre. En cet instant les Anglais démasquèrent une batterie de soixante pièces qui firent pleuvoir la mitraille sur les cavaliers de la garde, et en couchèrent bon nombre sur le terrain. Sans se laisser décourager par cet obstacle, nos soldats le franchirent encore, sabrèrent les artilleurs anglais sur leurs pièces, et se jetèrent ensuite sur l'infanterie anglaise formée en carrés. Celle-ci tint bravement, et ne se laissa point entamer par les masses de chevaux qui tourbillonnaient autour d'elle. Onze fois la brigade du major général Hackett fut chargée par les nôtres; onze fois elle repoussa les Français par un feu terrible dirigé à bout portant. Cette lutte se prolongea pendant deux heures. Nos cavaliers, emprisonnés par l'ennemi, luttaient corps à corps, pêle-mêle, mais sans nul ensemble, et la confusion de leurs attaques paralysait leur dévouement. Tandis que cette lutte sans résultat nous coûtait un si grand nombre d'hommes, l'empereur appelait à lui les troupes de Reille, restées à Hougoumont, et plusieurs régiments de la garde qui venaient de repousser Bulow du côté de Planchenois. Le jour baissait, il était huit heures; et Napoléon, le

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. cœur navré de tant d'efforts stériles, appelait à grands cris l'armée de Grouchy, qu'il n'avait cessé de mander sur le champ de bataille, et qui ne se montrait nulle part : et cependant il n'avait garde de laisser percer au dehors le secret de ses inquiétudes. A mesure que passaient devant lui les bataillons et les escadrons qu'il dirigeait sur la Haie-Sainte, au bruit de l'artillerie tonnant des hauteurs de Mont-Saint-Jean et de la Belle-Alliance, il répondait par des paroles ardentes aux cris d'enthousiasme de ses soldats, et, la main étendue vers la formidable position qu'ils devaient attaquer, il savait les animer d'une bravoure et d'une énergie toujours renaissantes.

En ce moment une vive fusillade éclata sur la droite des Français. On vint annoncer à l'empereur que des corps allemands, rompus et en désordre, fuyaient poursuivis par des troupes françaises : « C'est Grouchy ! » dit Napoléon, avec transport. Labédoyère s'élança à la tête des colonnes, répandant partout cette heureuse nouvelle; et l'armée lui répondait par le cri de *Vive l'empereur !* De leur côté, les généraux et les officiers ne cessaient de répéter le mot de bataille qu'aiment les Français : *En avant ! en avant !* L'espérance de l'empereur et de la grande armée allait être bien cruellement déçue.

Le maréchal Grouchy n'avait pas eu connaissance des ordres de Napoléon qui lui prescrivaient d'arriver en toute hâte sur les positions de Waterloo, soit que ces ordres eussent été remis à des agents infidèles, soit que les officiers qui en étaient porteurs fussent tombés au pouvoir de l'ennemi. Le 18 juin, à sept

Digitized by Google

heures du matin, il se trouvait encore à Gembloux, avec ses trente-deux mille hommes : le général Gérard, son principal lieutenant, l'avait invité vainement à marcher dans la direction de Wavres; vainement il avait appris, du général Excelmans, que les Prussiens de Blücher s'étaient jetés sur cette même route, et se rapprochaient des Anglais. A huit heures du matin seulement, ne pouvant plus révoquer en doute le mouvement des Prussiens sur Wavres, il se mit en marche sur leur trace. Cette opération déjà si tardive fut exécutée lentement, sans ensemble, sans ordre, et de telle sorte que l'ennemi ne cessait d'avoir la possibilité de dérober ses combinaisons, et d'établir librement la communication entre ses différentes armées. A onze heures du matin, le maréchal fit halte au village de Sart-à-Walhain; sa troupe prit un peu de repos, et Grouchy se mit à table. Le général Gérard, qui se rendit près de lui pour solliciter des ordres, le trouva *mangeant des fraises*. Peu d'instants après, on entendit retentir les détonations de l'artillerie de Waterloo; bientôt la canonnade devint si forte, qu'au dire de tous les témoins de cette scène, la terre en tremblait. « C'est une seconde bataille de « Wagram! » dit Grouchy. « Monsieur le maréchal, « répliqua Gérard, il faut marcher sur-le-champ au « canon, et nous mettre promptement en rapport avec « l'empereur. » Grouchy objecta ses ordres, qui lui prescrivaient seulement de suivre l'armée prussienne et d'inquiéter sa retraite. Le général Gérard insista dans le sens contraire, et ne put rien obtenir. Un moment après, accoururent plusieurs officiers, et, à leur

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. tête, le général du génie Valazé; ils étendaient la main vers la gauche, en criant : «Voilà la bataille! « c'est là qu'est la bataille! » Ils apprirent bientôt par un guide que l'on se battait à Mont-Saint-Jean, et qu'en moins de trois ou quatre heures on pouvait arriver sur le lieu de l'engagement. « Il faut marcher « au canon! » dit Gérard; et tous les officiers émirent le même vœu. Les dragons du 20e régiment, commandés par le colonel de Briqueville, agitèrent leurs sabres, et, montrant de loin la fumée qui semblait s'élever au-dessus des plaines de Waterloo, ils crièrent à leur tour : « Au canon! au canon! » Le maréchal Grouchy, redoutant d'engager sa responsabilité et incertain des mouvements de l'armée de Blücher, persista dans son refus. Pour triompher de sa résistance, les généraux Excelmans et Berthezène le firent successivement avertir que les Prussiens défilaient paisiblement, à peu de distance de leurs divisions; qu'ils opéraient évidemment un mouvement de jonction avec l'armée anglo-hollandaise, et qu'à tout prix il fallait se hâter d'agir : « L'empereur nous « ordonne de marcher sur Wavres! » telle fut la réponse de Grouchy. Les instructions pressantes et réitérées de Napoléon, qui lui prescrivaient formellement de se rapprocher de notre droite et de venir prendre part à la lutte, ne parvinrent à l'infortuné maréchal que vers sept heures du soir. Indépendamment des obstacles naturels de la guerre, il est impossible de ne point attribuer les causes de ce retard désastreux à l'incurie, sinon aux fausses dispositions du duc de Dalmatie, major général. Chacun, dans les

Digitized by Google

hauts grades de l'armée, semblait prendre à tâche d'accumuler les fautes; le soldat seul se dévouait avec une aveugle exaltation. Quoi qu'il en soit, à sept heures du soir, les principales forces de l'armée prussienne intervenant déjà contre les Français sur le champ de bataille de Waterloo, il n'était plus temps à Grouchy d'arriver au secours de Napoléon. Juin 1815.

Blücher, au contraire, longtemps retardé par les boues, par la difficulté des chemins, n'en avait pas moins précipité sa marche vers la gauche des Anglais, laissant derrière lui, à Wavres, quelques troupes destinées à amuser l'armée de Grouchy, et lui faire perdre un temps précieux en escarmouches inutiles. A huit heures du soir, il déboucha à son tour sur le champ de bataille par les hameaux de la Haie, de Smouhen et de Papelotte: pressé d'arriver, et trompé par les uniformes des brigades de Nassau, uniformes qui étaient encore ceux de l'armée française, il se jeta sur une division du prince Bernard de Saxe-Weimar, et l'écrasa avant même de la connaître. C'était le bruit de cette fusillade qu'avaient entendu nos colonnes lorsque, formées par Napoléon et conduites par le prince de la Moskowa, elles se préparaient à tenter encore une attaque désespérée contre le centre de la ligne anglaise. Nos soldats, au retentissement de cette mousqueterie, crurent que le corps de Grouchy entrait enfin en ligne pour les seconder et doubler leurs forces; ils ignoraient qu'une troisième armée arrivait à son tour grossir le nombre de leurs ennemis. Bien que menacés par ces nouveaux adversaires, ils ne s'élancèrent pas moins avec une

Digitized by Google

Juin 1815. fureur intrépide sur les hauteurs de Mont-Saint-Jean, défendues par l'infanterie anglaise. Tout à coup Blücher et ses colonnes tombèrent brusquement sur leurs flancs, et les rompirent. A cette attaque imprévue, commencée dans l'obscurité, les divisions françaises se crurent trahies; un cri fatal de *sauve qui peut!* mit le désordre dans leurs rangs, et elles se replièrent confusément, et comme entraînées par la panique. Dans ce mouvement de retraite, elles vinrent donner contre huit bataillons de la vieille garde qui marchaient pour les soutenir. Il y eut un moment de confusion inexprimable; mais bientôt les bataillons de la garde se formèrent en carrés, et, présentant la baïonnette à l'ennemi, protégèrent la retraite désordonnée des divisions du centre.

Alors le duc de Wellington fit avancer toute la ligne anglaise; et les troupes de Napoléon, soit qu'elles tinssent encore sur le plateau de Mont-Saint-Jean, soit qu'elles cherchassent à se rallier dans le ravin et dans la petite vallée, se trouvèrent enveloppées, culbutées, écrasées par des masses considérables qu'exaltait la certitude de la victoire. Ney, qui avait eu son cheval tué sous lui, mit l'épée à la main, et on le vit combattre à pied, cherchant la mort qui ne venait pas. Jérôme Bonaparte, atteint d'une blessure, continuait d'encourager sa division, et s'écriait avec un sombre désespoir : « C'est ici que doit mourir « tout ce qui porte le nom de Napoléon! » Le général Friant fut blessé; le général Michel, de la garde, reçut la mort en combattant; l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, toutes les armes se trouvèrent con-

Digitized by Google

fondues dans une même déroute. Les soixante mille Prussiens de Blücher et de Bulow, étendant leurs lignes parallèlement à la chaussée de Charleroy, fermaient en quelque sorte la retraite à nos soldats; et de toute l'armée française les bataillons de la garde, formés en carré, étaient la seule troupe qui osât encore se maintenir sur le terrain arrosé de sang, semé de débris, et que labouraient dans tous les sens les boulets et les obus de l'artillerie anglaise. Ce carré, d'impérissable souvenir, s'ouvrit pour recevoir Napoléon, les maréchaux Soult et Ney, les généraux Bertrand, Drouet, de Flahaut, Corbineau, Gourgaud et Labédoyère; et c'était là que, pour la dernière fois, commandait le général Cambronne, l'un de ceux qui avaient ramené l'empereur de l'île d'Elbe. Parmi les divisions qui opéraient leur retraite, plusieurs corps, il faut le dire, conservaient encore leurs rangs, et se battaient, tout en cédant le terrain pas à pas. L'un de ces détachements intrépides était aux ordres du général Petit; d'autres obéissaient au comte de Lobau et au général Pelet; le reste de la grande armée fuyait pêle-mêle à travers champs, refoulé et sabré par l'ennemi dans la direction de Genappes. Cédant bientôt au devoir qui lui prescrivait de diminuer autant que possible par sa présence les désastres de cette fatale retraite, l'empereur lui-même vint se réunir aux troupes qui se repliaient vers la France. Quant aux débris de la garde impériale qui luttaient encore, leur désespoir héroïque ne put rien pour sauver l'armée. On avait dit que le général anglais, surpris de leur courage, les avait sommés de se rendre, et que

Juin 1815.

Digitized by Google

Juin 1815. cé fut alors que sortit de la bouche de l'un d'entre eux ces mots si connus : « La garde meurt, et ne se rend « pas! » Ce détail romanesque d'une glorieuse défaite a cessé de rencontrer des auditeurs crédules; mais ces mots, qu'aucun des hommes de la garde n'eut sur les lèvres, tous les eurent dans le cœur, et, jusqu'au dernier d'entre eux, ces soldats intrépides se dévouèrent tous à la mort. Pendant une heure, longue comme un siècle, ils soutinrent, à la baïonnette, les charges de l'ennemi, et s'entourèrent de cadavres anglais comme d'un rempart. Le cri de *Vive l'empereur!* leur servait de ralliement, et ce fut ainsi qu'ils scellèrent de leur sang la dernière page des annales militaires de l'empire. Il était dix heures du soir : la victoire de l'ennemi était complète sur toute la ligne.

A Genappes, l'un des points que dut traverser l'armée, ou pour mieux dire la cohue des fuyards, l'ennemi, donnant de nouveau contre les débris de nos troupes, ajouta à leur désastre, et augmenta la confusion inexprimable de la retraite. Aux Quatre-Bras, l'empereur envoya au maréchal Grouchy l'ordre de se replier sur Namur; il prescrivit également au prince Jérôme de se rendre à Marchiennes-au-Pont, et de rallier tout ce qu'il pourrait de fantassins et de cavaliers à Avesnes et à Maubeuge, tandis qu'il allait en faire autant à Charleroy. Ce fut dans cette dernière direction que le gros de l'armée continua sa marche. L'ennemi avait enfin cessé d'inquiéter sa retraite. Le 19 juin, vers six heures du matin, les colonnes fugitives s'arrêtèrent à Charleroy.

Digitized by Google

d'où l'empereur s'éloigna en toute hâte pour se rendre à Paris. Grâce aux ordres qu'il avait donnés, et au zèle infatigable de quelques chefs, on réussit à rétablir un peu d'ordre dans l'armée; et les débris des divers corps, faiblement poursuivis, se réfugièrent l'un après l'autre sous l'abri du canon de nos places fortes de la frontière. Juin 1815.

Telle fut la funèbre bataille de Mont-Saint-Jean, que les Anglais appelèrent bataille de Waterloo, et à laquelle l'histoire a cru devoir conserver ce dernier nom (1). Les jours suivants furent signalés par de déplorables massacres dont se rendirent coupables des détachements de l'armée victorieuse : beaucoup de nos blessés et de nos prisonniers furent fusillés; le brave général Duhesme, blessé et surpris par des cavaliers du corps de Brunswick, fut coupé en morceaux à coups de sabre. D'autres atrocités furent commises, que, pour l'honneur de l'humanité, il vaut mieux passer sous silence. Pendant la bataille, les Français avaient beaucoup moins souffert que leurs ennemis : au moment de la déroute, ils eurent à essuyer des pertes cruelles. Chacune des deux armées eut de vingt-cinq à vingt-six mille hommes tués, blessés ou pris. Sur vingt-six généraux anglais, douze furent tués ou blessés. Les vainqueurs nous enlevèrent plus de deux cent vingt-sept pièces de canon, un nombre immense de caissons et de voitures de bagages. Les généraux Devaux et Michel furent tués; Lobau, Résultats de la bataille.

(1) Les Prussiens la nomment *bataille de la Belle-Alliance*. Chaque général la désignait d'après le nom du lieu où les soldats de sa nation furent principalement engagés.

Digitized by Google

Juin 1815. Compans et Cambronne, blessés dans le combat, restèrent au pouvoir de l'ennemi. Le corps de Grouchy, qui n'avait pas été engagé, présentait encore un effectif de vingt-huit mille combattants; l'ensemble des soldats de toutes armes qui fuyaient dans la direction du Hainaut, et qui parvinrent à se rallier à Laon, s'élevait à près de quarante mille. Du côté du Rhin, aux quatre cent cinquante mille Austro-Russes qui déjà entamaient nos frontières, la France ne pouvait opposer qu'une armée de vingt mille hommes; les places de la frontière des Alpes n'étaient défendues que par des conscrits ou des gardes nationaux mobilisés. Le grand désastre de Waterloo révélait au pays et à l'empereur que toute résistance était maintenant impossible. Eussions-nous été vainqueurs dans cette mémorable journée, cette victoire n'aurait eu, il faut le dire, d'autre résultat que de nous livrer la Belgique : la France orientale n'en eût pas moins été envahie par des masses qu'aucune armée ne se serait trouvé en mesure de refouler ou de vaincre; et Paris, selon toute apparence, aurait de nouveau subi la loi de l'étranger. C'est une situation que l'on perd trop souvent de vue, lorsqu'on se plaît à croire qu'une grande victoire remportée à Waterloo eût assuré pour jamais la fortune et la dynastie de Napoléon. L'empereur lui-même ne se berçait pas de cette dangereuse illusion.

L'empereur arrive à Paris. Il arriva dans la capitale en même temps que le bruit de sa défaite; il venait demander des secours, une armée : mais la chambre des représentants, comme le corps législatif de 1814, comptait dans ses rangs

Digitized by Google

une majorité d'idéologues soi-disant constitutionnels, hommes qui parlent théories libérales lorsqu'il faut se réfugier sous la dictature. Ces gens-là, depuis Péthion, leur type éternel, n'ont rien appris et rien oublié. Sur un volcan, ils discuteraient encore principes parlementaires et obéissance au règlement. Élus des classes moyennes, ils en ont sans doute les vertus; mais ils tiennent d'elles un esprit étroit et jaloux, ennemi de toutes les résolutions grandes et généreuses. Ils détestaient Napoléon, parce qu'ils le supposaient peu favorable au régime représentatif. La sinistre nouvelle du désastre de Waterloo ne fut pour eux qu'une occasion de prendre une position hostile à l'égard du pouvoir impérial. Ils s'imaginèrent que le salut de la France dépendait de leurs votes, et que l'ennemi, en marche sur la capitale, s'arrêterait devant des phrases de tribune. Au lieu de se confier à Napoléon, ils se séparèrent de lui sans savoir à qui aller, et avec la ferme intention de ne point souffrir le retour du roi. Les insensés prirent eux-mêmes, entre leurs mains impuissantes, ce fardeau que Napoléon pouvait seul porter.

Juin 1815. Dispositions de la chambre élective.

Lorsqu'on avait reçu dans la capitale de la France le bulletin de la victoire de Ligny, un singulier mouvement s'était produit au dehors. Les bonapartistes avaient manifesté la joie la plus vive, et les jacobins avaient témoigné du déplaisir; ils craignaient de retrouver un dictateur en Napoléon fort et victorieux. Trois jours après, la défaite de Waterloo fut connue de la population, et les fonds montèrent à la bourse, comme si tous les intérêts matériels se fussent rassu-

État de l'opinion.

Digitized by Google

Juin 1815.

rés en voyant s'approcher les armées étrangères, et s'éloigner la perspective d'une guerre sans fin. Les partisans du régime républicain crurent alors que la partie était belle pour eux, et qu'ils allaient avoir aisément raison du colosse impérial. A la voix de la Fayette, les deux chambres rendirent un décret portant : 1° que l'indépendance de la nation était menacée; 2° que les chambres se constituaient en permanence, et que toute tentative pour les dissoudre serait un crime de haute trahison; 3° que les troupes avaient bien mérité de la patrie, et que la garde nationale serait convoquée. Sur-le-champ les représentants se formèrent en comité secret, et se firent rendre compte, par les ministres, de l'étendue de nos désastres. On leur fit connaître que Napoléon venait de désigner les ducs de Vicence et d'Otrante, et le comte Carnot, pour traiter de la paix avec les alliés. A cette nouvelle, les réclamations les plus vives s'élevèrent; et le parti républicain déclara, par l'organe de ses chefs parlementaires, que désormais aucune négociation ne pouvait être entamée au nom de l'empereur. Le prince Lucien invoqua les serments de fidélité récemment prêtés à Napoléon; on étouffa sa parole. « Nous avons « été fidèles à votre frère, dit la Fayette; nous l'avons « suivi dans les sables de l'Égypte et dans les neiges « de la Russie. Les ossements d'un million de Fran- « çais, morts pour sa querelle, n'attestent que trop no- « tre fidélité. Nous avons assez fait pour lui : mainte- « nant notre devoir est de sauver la patrie. » Plusieurs voix se firent alors entendre, qui réclamaient l'abdication ou la déchéance de l'empereur; le maréchal

Décret rendu par les deux chambres.

On réclame l'abdication de l'empereur.

Digitized by Google

Davoust, ministre de la guerre, déclara à la chambre qu'il était prêt à lui obéir. MM. Dupin (de la Nièvre) et Manuel, tous deux représentants, insistèrent avec énergie pour que Napoléon fût contraint de déposer le pouvoir. Les deux chambres mirent fin à cette discussion et aux incertitudes du public, en désignant deux commissions chargées de prendre, de concert avec les ministres, toutes les mesures de salut public que réclamait la situation du pays. Juin 1815.

Le même jour 22 juin, après avoir été longtemps en proie à des perplexités douloureuses, l'empereur envisagea la situation dans toute sa vérité. Abandonné par le pays, dont les intérêts avaient fait son droit au 18 brumaire; vaincu lorsque la victoire pouvait seule l'entourer d'un prestige de force, il ne lui restait d'autre ressource comme empereur, sinon comme aventurier, que de faire appel aux passions démocratiques, et de remuer jusqu'à la lie tous les instincts de la révolution. Les faubourgs de Paris ne manquaient pas d'hommes aux bras nus, tout disposés à faire main basse sur les nobles, et à promener sur des piques les têtes coupées des représentants constitutionnels; les campagnes de la Lorraine et de l'Alsace, les provinces de l'est, comptaient encore de nombreux partisans très-dévoués à Napoléon, et qui, plaçant en lui d'odieuses espérances, attendaient qu'il les délivrât des émigrés et des prêtres, et leur donnât le signal de nouvelles proscriptions. Voilà sur quelles portions de la société Napoléon, isolé des chambres et contraint de se passer d'elles, était désormais condamné à régner. Ce n'était point tant les Incertitudes de l'empereur.

Digitized by Google

Juin 1815. dangers militaires qui le préoccupaient ; il pouvait en trois jours réunir autour de Paris quatre-vingt-cinq mille hommes, et il ne lui en avait pas fallu la moitié pour balancer, en 1814, les attaques de six cent mille étrangers. Mais prolonger la guerre, il ne le pouvait sans s'aliéner encore les sympathies de la propriété moyenne, de l'industrie et du commerce, sans aviser aux terribles expédients de la convention. Le salut de sa couronne était fort douteux, même à ces conditions ; et l'eût-il obtenu, sur qui régner ensuite, sinon sur ce qu'il avait lui-même si justement nommé la jacquerie ? Homme d'organisation et d'ordre, puissamment hiérarchique, doué d'un génie élevé, et responsable de sa gloire aux yeux de l'avenir, Napoléon recula devant la tâche qui lui restait à accomplir : il prit en dégoût cette dictature que lui offraient la garde prétorienne et les clubs ; il comprit cette redoutable vérité, que sa mission était arrivée à son terme : il se résigna. Ce fut Lucien qui fut chargé de porter à la chambre des représentants la déclaration suivante :

Napoléon abdique.

« En commençant la guerre pour l'indépendance « nationale, je comptais sur la réunion de tous les « efforts, de toutes les volontés, et sur le concours de « toutes les autorités constituées. J'étais fondé à en « espérer le succès, et j'avais bravé toutes les déclara- « tions des puissances alliées contre moi. Les circons- « tances me paraissent changées ; je m'offre en sacri- « fice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils « être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir « voulu qu'à ma personne ! Ma vie politique est

Digitized by Google

« terminée : je proclame mon fils, sous le titre de Na- Juin 1815.
« poléon II, *empereur des Français*... Unissez-vous
« tous pour le salut public, et pour rester une nation
« indépendante!

« Au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

« NAPOLÉON. »

La chambre fit porter à l'empereur, par son président, une sorte de message officiel destiné à transmettre à Napoléon les remercîments de l'assemblée. La chambre, dans cette adresse, évitait soigneusement de faire allusion au prince impérial, et de reconnaître les droits que lui transmettait son père. L'empereur, pour la dernière fois, revêtu de son grand costume, reçut la députation des représentants : il avait l'air pâle, mais résigné; il entendit avec une froide indifférence les éloges qu'on décernait « à son sacrifice patriotique, » et il recommanda aux députés la confiance et l'union; surtout il n'omit pas de leur rappeler que son abdication était tout à fait conditionnelle en faveur de son fils.

Attitude des chambres.

Organisation du nouveau gouvernement.

M. Dupin proposa à la chambre de se former en assemblée nationale constituante, et de prendre en main l'exercice du pouvoir : cette motion fut écartée, et l'on se borna à décider qu'il serait nommé une commission de cinq membres, choisis dans les deux chambres, et que cette commission constituerait le gouvernement provisoire. La chambre des pairs adhéra à cette résolution ; mais sa séance fut troublée par une apostrophe des plus violentes adressée par Labédoyère au prince de la Moskowa, et qui lui valut un rap-

Digitized by Google

Juin 1815. pel à l'ordre. Ce ne fut pas d'ailleurs sans une surprise profonde que l'assemblée apprit, du maréchal Ney lui-même, que le plus sûr moyen de conjurer les dangers de la France était de rappeler les Bourbons.

Les chambres se virent pressées par les partisans du régime impérial, qui les sommaient de déclarer au nom de qui la commission de gouvernement allait administrer le pays : les représentants passèrent à l'ordre du jour, motivant ce vote « sur ce que Napo-« léon II était devenu empereur des Français par le « fait de l'abdication de Napoléon I^er^. » Après cette décision, dont les impérialistes durent se contenter, on désigna Carnot, Fouché, Caulaincourt, Grenier et Quinette, pour faire partie du gouvernement provisoire. Ces mesures donnaient satisfaction aux calculs des ambitieux qui spéculaient sur les misères du pays, mais elles causaient une irritation assez vive dans les rangs du peuple pauvre. Des rassemblements de fédérés se formaient autour de l'Élysée, dernier asile de Napoléon, et leurs cris mille fois répétés de *Vive l'empereur!* sollicitaient le maître déchu de ressaisir l'épée, et de s'emparer de la dictature révolutionnaire. Dans les salons et dans les conciliabules de la bourgeoisie libérale, on insistait vivement pour que la couronne fût donnée au duc d'Orléans : on rappelait la révolution anglaise de 1688, et l'on disait que le duc d'Orléans pouvait seul réconcilier la France et l'Europe. Quelques agitateurs mettaient en avant le nom de Bernadotte; un petit nombre se prononçait en faveur du rétablissement de la république.

Agitation des partis.

Durant le règne de Napoléon II, règne de trois

Digitized by Google

jours, les actes de l'autorité publique furent rendus *au nom du peuple français*, et sans que l'on parût tenir un compte bien sérieux des droits de l'enfant impérial, exilé à Vienne : ni le gouvernement provisoire ni les chambres ne songeaient à stipuler, en face de l'Europe, au nom du jeune prince; on ne voyait dans son avénement qu'un embarras de plus. Le gouvernement désigna des ministres, et adressa, le 24 juin, une proclamation au peuple français : il y était dit que le fils de Napoléon était proclamé empereur, et qu'une constitution nouvelle allait être donnée au peuple. Le commandement suprême de l'armée fut confié au prince d'Eckmühl; le maréchal Masséna fut mis à la tête de la garde nationale; Reille, Vandamme, Drouot et Jourdan furent placés à la tête des principaux corps chargés de défendre Paris ou la frontière de l'est; des ordres furent expédiés dans tous les sens pour qu'on réorganisât le matériel de l'armée et le service des places. En attendant, les troupes de Wellington et de Blücher, refoulant devant elles le corps de Grouchy et les débris de la grande armée, continuaient de couvrir nos départements du Nord, et occupaient les villes principales des bassins de la Marne et de l'Aisne. Leurs opérations s'exécutaient avec lenteur, et donnaient à nos soldats le temps de respirer, au gouvernement provisoire le répit nécessaire pour suivre les négociations déjà ouvertes avec les généraux ennemis.

Juin 1815.

Mesures défensives prises par le gouvernement provisoire.

MM. de la Fayette, de Pontécoulant, Voyer d'Argenson, Laforest et Sébastiani, assistés de Benjamin Constant, leur secrétaire, eurent mission d'entrer en

Négociations avec les puissances.

Digitized by Google

Juin 1815. pourparlers avec les représentants des puissances étrangères, et de traiter sans le moindre retard des conditions de la paix. Le 26, ils arrivèrent à Laon, où le feld-maréchal Blücher avait son quartier général; le surlendemain, on leur adjoignit d'autres commissaires qui furent chargés de demander une suspension d'armes et de réclamer un armistice. Le même jour 28 juin, le maréchal Davoust, convaincu de l'impossibilité d'une résistance, déclara au gouvernement qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour rappeler les Bourbons, et lui proposa d'offrir au roi : 1° d'entrer à Paris sans garde étrangère; 2° de prendre la cocarde tricolore; 3° de garantir de toute recherche et de toute réaction les personnes qui avaient pris part à la révolution du 20 mars; 4° de maintenir les deux chambres; 5° de conserver aux fonctionnaires leurs emplois, et à l'armée ses pensions et ses grades; 6° de maintenir la Légion d'honneur. Le gouvernement provisoire, ne se croyant pas dans une situation désespérée, rejeta la proposition de Davoust. Le lendemain, le prince d'Eckmühl revint à la charge, en faisant connaître qu'il n'y avait d'autre moyen de salut que de rappeler Louis XVIII. Sa motion fut de nouveau écartée.

Napoléon offre de se charger du gouvernement militaire.

L'empereur s'était retiré à la Malmaison, qui avait été si longtemps la résidence favorite de Joséphine, et où cette princesse était morte au mois de mai 1814 : en proie aux incertitudes de la situation, il hésitait, tantôt à se mettre à la tête des soldats et du peuple des faubourgs, pour ressaisir la couronne et faire face à l'ennemi; tantôt à se résigner aux conditions

Digitized by Google

de sa malheureuse fortune, et à demander un asile aux puissances étrangères par delà l'Océan. Un petit nombre d'amis le pressaient de reprendre les armes et de se montrer aux fédérés; les autres le dissuadaient de toute résolution extrême, et n'hésitaient pas à lui dire que son rôle politique touchait au dénoûment. Fouché et les autres membres du gouvernement provisoire avaient hâte de se délivrer d'un si puissant obstacle : sous prétexte de mettre à couvert la personne de Napoléon, ils le faisaient étroitement surveiller, ils épiaient ses moindres démarches. La garde de la Malmaison ayant été par eux remise au général Becker, ils étaient maîtres de leur prisonnier, et ne lui dissimulaient pas qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de s'exiler, puisqu'il en était temps encore. L'empereur s'irritait du succès des manœuvres de Fouché; il suivait pas à pas le progrès de sa trahison, et il se laissait aller à des mouvements de colère. Un jour, il écrivit au gouvernement provisoire pour lui offrir ses services comme simple général, ajoutant que, l'ennemi vaincu, il se retirerait sous la tente comme le dernier des citoyens. « Cet homme est donc fou ? dit Fouché au général Becker; il nous prend pour des imbéciles. Retournez à la Malmaison, et dites-lui qu'il parte bien vite; je ne réponds plus de rien ! » Davoust ne se montrait pas moins violent, pas moins inflexible. Entouré par un cercle de défections ou d'ingratitudes, l'empereur se résigna à se mettre en route le 29 juin, sous l'escorte du général Becker. Il adressa à l'armée et à ses amis les adieux les plus touchants, et, parmi les témoins

Juin 1815.

L'empereur est contraint de partir pour l'exil.

Digitized by Google

Juin 1815. de cette grande infortune, il n'y en eut aucun qui ne fût ému jusqu'aux larmes. Après avoir embrassé pour la dernière fois la reine Hortense, dont la pieuse fidélité avait adouci pour lui ces tristes jours, l'empereur se fit conduire à Rochefort, où il arriva le 3 juillet. Il comptait s'y embarquer pour l'Amérique; mais les instructions secrètes émanées du gouvernement provisoire, en contradiction avec les ordres officiels, empêchèrent la frégate qui devait le transporter d'appareiller en temps utile. Le duc d'Otrante prétendait que les passe-ports de l'empereur devaient être visés par lord Wellington. Plusieurs jours se passèrent en négociations infructueuses; lord Wellington refusa son visa; et cette prétendue sollicitude du gouvernement provisoire n'eut d'autre résultat que de donner le temps aux croisières anglaises d'arriver en vue de Rochefort.

Suite des négociations. Cependant les plénipotentiaires envoyés auprès des généraux ennemis cherchaient de leur mieux à s'acquitter de leur mission. Résolus d'abandonner Napoléon et son fils à leur mauvaise destinée, ils travaillaient à obtenir des conditions favorables pour la révolution française. Ils avaient surtout à cœur de rendre impossible le retour de Louis XVIII, en stipulant, pour condition première de la capitulation de l'empire, l'avénement d'une dynastie autre que la branche aînée des Bourbons. Ils demandaient pour roi Louis-Philippe, duc d'Orléans, qui, à leurs yeux et aux yeux des chambres, représentait particulièrement les idées et les intérêts de 1792. Ainsi le parti révolutionnaire, par haine des Bourbons, voulait ob-

Digitized by Google

tenir de Wellington et de Blücher une dynastie, un roi, une charte. Ils espéraient que l'Angleterre n'hésiterait pas à sanctionner en France une révolution semblable à celle qui avait donné le pouvoir royal à Guillaume III; et, pour eux, le duc d'Orléans devait merveilleusement jouer le rôle odieux devant lequel n'avait pas reculé le prince d'Orange. Quelques-uns faisaient entendre que la France accepterait le roi de Saxe. Ces ouvertures furent à peine écoutées dans le camp ennemi. Le duc de Wellington et le feld-maréchal répondirent que leurs pouvoirs ne s'étendaient pas jusqu'à disposer du trône de la France; qu'ils venaient combattre, et non inaugurer des dynasties; qu'au surplus, ils ne traiteraient qu'à Paris. On était au 29 juin; déjà les avant-gardes des alliés campaient sous les murs de la capitale, et depuis cinq jours Louis XVIII était rentré sur le territoire français : il y arrivait, animé d'intentions pacifiques, disposé à éteindre les colères, et considérant comme un devoir la mission de médiateur entre la France et l'Europe. Juin. 1815. Louis XVIII revient en France.

Voici la proclamation de ce prince : Proclamation du roi.

« LE ROI AUX FRANÇAIS.

«Les portes de mon royaume s'ouvrent devant moi. « J'accours pour ramener mes sujets égarés; pour « adoucir les maux que j'avais voulu prévenir; pour « me placer une seconde fois entre les Français et les « armées alliées, dans l'espoir que les égards dont je « peux être l'objet tourneront à leur salut : c'est la « seule manière dont j'ai voulu prendre part à la « guerre. Je n'ai permis qu'aucun prince de ma fa-

Digitized by Google

Juin 1815. « mille parût dans les rangs des étrangers, et j'ai en-
« chaîné le courage de ceux de mes serviteurs qui
« avaient pu se ranger autour de moi.

« Revenu sur le sol de la patrie, je me plais à par-
« ler de confiance à mes peuples. Lorsque je reparus
« au milieu d'eux, je trouvai les esprits agités, et em-
« portés par des passions contraires; mes regards ne
« rencontraient de toutes parts que des difficultés et
« des obstacles : mon gouvernement devait faire des
« fautes; peut-être en a-t-il fait. Il est des temps où
« les intentions les plus pures ne suffisent pas pour
« diriger, où quelquefois même elles égarent. L'expé-
« rience seule pouvait avertir : elle ne sera pas perdue.
« Je veux tout ce qui sauvera la France.

« Mes sujets ont appris, par de cruelles épreuves,
« que le principe de la légitimité des souverains est
« une des bases fondamentales de l'ordre social, la
« seule sur laquelle puisse s'établir, au milieu d'un
« grand peuple, une liberté sage et bien ordonnée.
« Cette doctrine vient d'être proclamée comme celle
« de l'Europe entière. Je l'avais consacrée d'avance
« par ma charte, et je prétends ajouter à cette charte
« toutes les garanties qui peuvent en assurer le bien-
« fait.

« L'unité du ministère est la plus forte que je puisse
« offrir; j'entends qu'elle existe, et que la marche
« franche et assurée de mon conseil garantisse tous
« les intérêts et calme toutes les inquiétudes.

« On a parlé, dans les derniers temps, du rétablis-
« sement de la dîme et des droits féodaux. Cette fable,
« inventée par l'ennemi commun, n'a pas besoin d'être

Digitized by Google

« réfutée. On ne s'attendra pas que le roi de France « s'abaisse jusqu'à repousser des calomnies et des « mensonges. Le succès de la trahison en a trop in- « diqué la source. Si les acquéreurs de domaines na- « tionaux ont conçu des inquiétudes, la charte aurait « dû suffire pour les rassurer. N'ai-je pas moi-même « proposé aux chambres et fait exécuter des ventes « de ces biens? Cette preuve de ma sincérité est sans « réplique. Juin 1815.

« Dans ces derniers temps, mes sujets de toutes les « classes m'ont donné des preuves égales d'amour et « de fidélité. Je veux qu'ils sachent combien j'y ai été « sensible; et c'est parmi tous les Français que j'ai- « merai à choisir ceux qui doivent approcher de ma « personne et de ma famille.

« Je ne veux exclure de ma présence que ces hom- « mes dont la renommée est un sujet de douleur pour « la France et d'effroi pour l'Europe. Dans la trame « qu'ils ont ourdie, j'aperçois beaucoup de mes sujets « égarés, et quelques coupables.

« Je promets, moi qui n'ai jamais promis en vain « (l'Europe entière le sait), de pardonner aux Fran- « çais égarés tout ce qui s'est passé depuis le jour où « j'ai quité Lille au milieu de tant de larmes, jusqu'au « jour où je suis rentré dans Cambrai au milieu de « tant d'acclamations.

« Mais le sang de mes enfants a coulé par une trahi- « son dont les annales du monde n'offrent pas d'exem- « ple : cette trahison a appelé l'étranger dans le cœur « de la France; chaque jour me révèle un désastre « nouveau. Je dois donc, pour la dignité de mon trône,

Digitized by Google

Juin 1815.

« pour l'intérêt de mes peuples, pour le repos de l'Eu-
« rope, excepter du pardon les instigateurs et les au-
« teurs de cette trame horrible. Ils seront désignés à
« la vengeance des lois par les deux chambres, que
« je me propose d'assembler incessamment.

« Français, tels sont les sentiments que rapporte au
« milieu de vous celui que le temps n'a pu changer,
« que le malheur n'a pu fatiguer, et que l'injustice
« n'a pu abattre.

« Le roi dont les pères règnent depuis huit siècles
« sur les vôtres, revient pour consacrer le reste
« de ses jours à vous défendre et à vous consoler.

« Donné à Cambrai, le vingt-huitième jour du mois
« de juin de l'an de grâce 1815, et de notre règne le
« vingt-unième.

« *Signé* LOUIS. »

Louis XVIII continue de se rapprocher de Paris. — Pourparlers.

Après avoir ainsi rassuré solennellement la France, Louis XVIII continua de se rapprocher de Paris; le 30 juin, il s'arrêta à Roye, petite ville de la Somme, où vinrent le joindre plusieurs personnages éminents, au nombre desquels on vit figurer les maréchaux Gouvion Saint-Cyr et Macdonald. Déjà M. de Vitrolles l'avait précédé, et s'était rendu à la Villette, où se trouvait établi le quartier général du maréchal Davoust. L'un et l'autre, nonobstant les déclarations des deux chambres et les sentiments secrets de la plupart des membres du gouvernement provisoire, concertaient entre eux les moyens de rendre le trône aux Bourbons. M. de Vitrolles eut également une entrevue avec le duc d'Otrante. La présence de ce plé-

Digitized by Google

nipotentiaire royaliste au quartier de Davoust fit éclater la plus vive irritation dans le parti orléaniste et parmi les députés révolutionnaires. Trois membres du gouvernement provisoire, Carnot, Grenier et Quinette, ordonnèrent son arrestation; mais Fouché fit donner avis de cette mesure à M. de Vitrolles, qui ne tarda pas à se mettre en sûreté. Juin 1815.

Le gouvernement avait pris des dispositions pour disputer Paris aux armées étrangères: on avait élevé des fortifications sur les hauteurs; en dehors de l'enceinte on déployait la troupe, on construisait des retranchements, on formait des abatis. Chose étrange! la surveillance de ces travaux de défense avait été confiée au maréchal Davoust lui-même, et nous avons vu que ce commandant général de la force armée n'aspirait qu'à ouvrir aux Bourbons les portes de Paris. En attendant, il réclamait vainement de l'ennemi un armistice. Le maréchal Grouchy, de son côté, cachait à peine ses sympathies en faveur d'une seconde restauration, et deux de ses collègues, les ducs de Reggio et de Tarente, n'hésitaient pas à employer ouvertement tous leurs efforts pour hâter cet événement. Étrangers à ces tentatives, les soldats paraissaient énergiquement disposés à combattre; dans les représentants, dans les pairs, dans les maréchaux, ils ne voulaient voir que des hommes indécis ou traîtres, à qui ils imputaient avec indignation le second exil de l'empereur : ils écoutaient avec dédain la lecture des proclamations emphatiques de la chambre des représentants; ils ne comprenaient rien aux harangues parlementaires et à la phraséologie consti- Essais de résistance.

Digitized by Google

Juin 1815. tutionnelle. Pour eux, la patrie et la liberté étaient avec l'empereur, et le cri de *Vive Napoléon II!* se faisait presque seul entendre dans les rangs de l'armée.

Attitude des chambres.

Que faisaient les deux chambres? Elles étaient plus ou moins à la merci des événements, et personne, au milieu d'elles, n'osait désormais élever la voix en faveur de la dynastie impériale. A la chambre des pairs, les généraux et les maréchaux se renvoyaient la responsabilité des désastres de la campagne; à la chambre des représentants, on rédigeait gravement une constitution plus ou moins libérale, et on se livrait, contre les Bourbons, à des déclamations de tribune que personne, au dehors, n'osait prendre au sérieux. Ce fut une triste page des annales parlementaires de la France que celle qu'inscrivirent les représentants des Cent-Jours : ces singuliers tribuns se croyaient grands et forts, parce qu'ils prononçaient les mots de liberté et d'indépendance nationale, et aucun d'eux ne devait mourir pour le drapeau autour duquel ils affectaient de se rallier. Une seule préoccupation semblait les dominer, en dehors de leurs discussions philosophiques sur la constitution prochaine : c'est qu'ils voulaient exclure à tout prix les Bourbons, c'est qu'ils préféraient les Anglais aux royalistes, le duc de Wellington à Louis XVIII. Aussi l'histoire a-t-elle refusé de sanctionner de ses éloges les manifestations de leur étrange patriotisme : elle n'a voulu y voir que de la haine, et de la haine impuissante.

Certes, les moyens de résister et de combattre ne manquaient pas, et, en y comprenant les fédérés, qui

Digitized by Google

servaient en guise de tirailleurs, le gouvernement provisoire disposait encore, sous les murs de Paris, de cent six mille hommes, de onze cents canons et de vingt-cinq mille chevaux. Mais ni les gouvernants ni les principaux chefs de l'armée ne voulaient prolonger la lutte: les uns, parce qu'après tout ils appelaient de leurs vœux le retour du roi; les autres, parce qu'ils redoutaient d'appeler sur Paris les désastres d'une guerre sanglante et les efforts de six cent mille soldats étrangers. Il y eut néanmoins quelques escarmouches et un petit nombre d'engagements peu sérieux. Les ennemis, au lieu d'attaquer Paris du côté du nord, là où une résistance vigoureuse est possible, franchirent la Seine au Pecq, près de Saint-Germain en Laye, et se déployèrent en masse sur la rive droite du fleuve. On se battit à Vélisy, à Roquencourt, à Sèvres; les Prussiens et les Anglais perdirent du monde, et n'en réussirent pas moins à couronner toutes les hauteurs qui entourent Paris. Enfin, à la suite d'un conseil de guerre qui fut tenu, dans la nuit du 2 au 3 juillet, au quartier général de Davoust, un armistice intervint entre les troupes impériales et les troupes alliées. En vertu de cet acte, qui fut nommé *convention de Saint-Cloud*, la capitale devait se rendre aux étrangers, et l'armée française se replier derrière la Loire. L'armée se résigna lentement à obéir, et jusque dans sa défaite elle se consola par cette pensée, plus orgueilleuse que vraie, qu'elle n'avait pas été vaincue, mais trahie. En se retirant au delà du fleuve qui lui avait été assigné pour barrière, elle couvrit de ses malé-

Juill. 1815. Capitulation de l'armée et de Paris.

Digitized by Google

Juill. 1815. dictions les noms de Davoust et de Fouché. Les alliés respectèrent sa douleur, et ne firent leur entrée à Paris que le 6 juillet : ce jour-là toutes les troupes françaises avaient abandonné la capitale, et la garde nationale faisait seule le service des postes de sûreté intérieure. Parmi les équipages et les fourgons des Prussiens, la population des faubourgs remarqua avec une sombre colère la calèche élégante qui portait le prince de Talleyrand. Le lendemain 7 juillet, le gouvernement provisoire se démit de ses fonctions : les rues, les quais, les places publiques, les mairies et les palais nationaux étaient occupés par des détachements de l'armée prussienne; les ennemis bivaquaient dans le jardin des Tuileries et sur les terrasses du Luxembourg : le drame des Cent-Jours touchait à son dénoûment.

Les alliés occupent Paris.

Dernières délibérations des chambres.

Les deux chambres s'éteignirent obscurément et sans résistance. Le 7 juillet, il y eut une séance au palais des pairs; un très-petit nombre de membres y assistèrent. « Y a-t-il quelque chose à l'ordre du jour? demanda l'un d'entre eux. — Non, » répondit le président. Quelques minutes se passèrent à attendre. Pendant que l'on se donnait officieusement des nouvelles, on apprit que les Prussiens occupaient déjà la cour d'honneur et le jardin. Ce fut un sujet de réflexions sans portée et qui firent place au silence lorsque le président reçut enfin un message. Cette communication, dont il fit part à l'assemblée, émanait du gouvernement provisoire, et annonçait sa démission. Aucun pair n'ayant demandé la parole, Cambacérès leva la séance, et tous les membres se

Digitized by Google

retirèrent silencieusement. La chambre des représen- Juill. 1815.
tants, sous des apparences plus orgueilleuses, ne fit preuve ni de courage ni de dignité. Selon la parole de Napoléon, elle imita les *Grecs du Bas-Empire* assiégés dans les murs de Constantinople. Depuis quelques jours, et à la veille d'une ruine que la guerre seule pouvait conjurer, elle passait son temps à discuter une constitution en cent quatre articles, dont Manuel avait fait le rapport. Au milieu d'une harangue idéologique, un avocat, membre de l'assemblée, se vit interrompre par une voix qui lui criait : « Mais les Anglais arrivent!... — Ils seraient là, reprit l'orateur, que je demanderais à émettre mon opinion jusqu'au bout! » Après cette ridicule bravade parlementaire, que les utopistes et les rhéteurs trouvèrent sublime, il continua sans désemparer, traitant de la division, de l'équilibre et de la séparation des pouvoirs. Ce député et ceux qui l'écoutaient patiemment croyaient de bonne foi imiter les sénateurs de Rome assis sur leurs chaises curules, et tranquilles sous le couteau des Gaulois. M. Garat fit voter sur une *déclaration des droits*, qu'on accepta à la majorité de trois cent vingt et une voix contre quarante-deux; d'autres membres proposèrent de faire une *déclaration de principes*, et M. Romiguières, de Toulouse, eut les honneurs de cette discussion. Lorsque le président proclama le résultat du scrutin, l'assemblée entière se leva, comme saisie d'un ardent enthousiasme; et les membres, les uns s'embrassant, les autres versant des larmes de joie, les autres prenant l'attitude de victimes dévouées au sacrifice, s'écrié-

Digitized by Google

Juill. 1815. rent : *Vive la nation ! vive la liberté ! haine au despotisme ! Que l'ennemi vienne maintenant, nous pouvons mourir !* Or, cet élan imprévu était causé par ce simple fait que la déclaration de principes avait été adoptée *à l'unanimité*, et sans qu'une boule noire se trouvât dans l'urne. Le lendemain on vota, séance tenante, cinquante-deux articles de la constitution. Le surlendemain, il fut question de la création de la pairie, et Manuel demanda que cette institution fût déclarée héréditaire. Comme il parlait, le président l'interrompit pour donner lecture du dernier message du gouvernement provisoire, et pour annoncer que dans quelques heures Louis XVIII régnerait de nouveau. La chambre ne répondit que par un silence affecté, que ses flatteurs qualifièrent de « dédain sublime. » Manuel reprit ensuite le cours de sa harangue, et fit voter en faveur de l'hérédité de la pairie. Le même député, daignant faire allusion aux événements du dehors, se crut l'égal de Mirabeau, en s'écriant d'une voix tonnante : « Nous sommes ici par la « volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par « la puissance des baïonnettes. » Le lendemain, qui fut le 8 juillet, jour de la rentrée du roi, il ne fut pas besoin de baïonnettes pour dissoudre cette assemblée loquace et vantarde. On se borna à fermer à clef la porte du local de ses séances, et à faire répondre, à travers la grille, qu'on ne pourrait pas entrer. Cette consigne, rigoureusement observée par le sergent du poste, suffit pour mettre fin aux travaux parlementaires des tribuns, qui n'eurent pas la joie de terminer par un vote d'ensemble l'édifice de leur

Louis XVIII rentre à Paris.

Digitized by Google

nouvelle constitution. Les événements qui survinrent ensuite n'appartiennent plus à l'histoire de l'empire : la deuxième restauration venait de commencer. Juill. 1815

Difficultés que rencontre Napoléon à l'île d'Aix.

Lorsque le canon annonça dans les départements que le roi Louis XVIII était rentré au palais des Tuileries, Napoléon, fugitif, et escorté seulement de quelques amis fidèles, se trouvait à l'île d'Aix, en rade de Rochefort. Par suite des résolutions adoptées au congrès de Vienne, les puissances avaient ordonné que des mesures seraient prises pour prévenir l'évasion de l'empereur, et pour qu'il fût retenu prisonnier. La nouvelle de la bataille de Waterloo avait déterminé l'amirauté anglaise à établir une croisière sur la côte occidentale de la France; on voulait à tout prix ôter à Napoléon les moyens de s'échapper par mer, et une ligne de vaisseaux gardait les côtes de Brest à Bayonne. A la hauteur de Rochefort croisait *le Bellérophon*, ayant avec lui *le Slaney*, *la Phœbé*, et quelques petits bâtiments : le capitaine Maitland, qui commandait cette flottille, avait reçu de l'amiral Hotham les instructions les plus rigoureuses, avec ordre de s'emparer de l'empereur, de le retenir à bord sous bonne et sûre garde, et de le conduire soit à Torbay, soit à Plymouth. Napoléon entra en pourparlers avec cet officier, et lui fit demander, par l'intermédiaire de M. de Las-Cases et du duc de Rovigo, s'il consentirait à le laisser partir sur un navire neutre : le capitaine Maitland fit connaître que ses ordres ne le lui permettaient pas. On négocia pendant quatre jours sans amener aucun résultat favorable, et il devint

Digitized by Google

Juill. 1815. évident pour tous que la fuite de Napoléon du côté de l'Océan était impossible. Quelques personnes lui suggérèrent alors de demander un asile à l'Angleterre. Il aurait pu se confier, avec plus de succès, à la générosité du czar Alexandre, ou aux sentiments de famille de son beau-père l'empereur d'Autriche ; mais il espéra davantage du gouvernement et du peuple anglais. Il se rendit alors à bord du *Bellérophon*, et fit connaître sa résolution au prince régent d'Angleterre, en lui adressant cette lettre, devenue fameuse :

Napoleon demande un asile à l'Angleterre.

« Altesse Royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à « l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, « j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, « comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple « britannique. Je me mets sous la protection de ses « lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme « du plus puissant, du plus constant et du plus géné- « reux de mes ennemis. »

Napoléon est déclaré prisonnier de guerre.

Ce fut à Plymouth que le prince régent et la nation anglaise répondirent à cette noble missive comme l'auraient fait, vingt siècles plus tôt, le sénat et le peuple de Carthage : deux commissaires du gouvernement signifièrent à Napoléon qu'il était prisonnier de guerre, et qu'il serait renfermé à Sainte-Hélène. L'empereur dut céder à la force ; mais, avant d'obéir à l'ordre de ses ennemis, l'illustre captif adressa à lord Keith l'éloquente protestation qui signale au ju-

Digitized by Google

gement sévère de la postérité les auteurs et les complices de l'acte dont il fut victime : Juill. 1815.

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel « et des hommes, contre la violence qui m'est faite, « contre la violation de mes droits les plus sacrés, en « disposant par la force de ma personne et de ma li- « berté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon* : je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de « l'Angleterre ; j'y suis venu à l'instigation même du « capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouverne- « ment de me recevoir et de me conduire en Angle- « terre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me « suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre « sous la protection des lois d'Angleterre. Aussitôt « assis à bord du *Bellérophon*, je fus sur le foyer du « peuple britannique. Si le gouvernement, en don- « nant des ordres au capitaine du *Bellérophon* de me « recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que me « tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flé- « tri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce se- « rait en vain que les Anglais voudraient parler dé- « sormais de leur loyauté, de leurs lois et de leur « liberté : la foi britannique se trouvera perdue dans « l'hospitalité du *Bellérophon*. J'en appelle à l'his- « toire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la « guerre au peuple anglais vint librement, dans son « infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle « plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son « estime et de sa confiance? Mais comment répon- « dit-on en Angleterre à une telle magnanimité? On

Protestation de Napoléon.

Digitized by Google

Juill. 1815. « feignit de tendre une main hospitalière à cet en-
« nemi, et quand il se fut livré de bonne foi, on
« l'immola.

« NAPOLÉON. »

L'empereur est conduit captif à Sainte-Hélène.

Le gouvernement anglais avait hâte d'accomplir l'arrêt que sa politique avait prononcé : aussi bien, à la stupide curiosité qu'une multitude immense faisait éclater autour du *Bellérophon*, pouvait succéder la pitié et l'indignation. On fit donc armer un autre vaisseau de Sa Majesté Britannique, *le Northumberland*, que deux frégates escortèrent. On permit aux généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud, au chambellan de Las-Cases, et à douze personnes de la maison de l'empereur, de suivre Napoléon à Sainte-Hélène. Le duc de Rovigo et le général Lallemand ne purent obtenir la même faveur.

Lorsque l'escadre, voguant à pleines voiles, fut arrivée en vue du cap la Hogue, Napoléon versa des larmes d'attendrissement en apercevant pour la dernière fois cette terre de France à laquelle il disait adieu, et qu'il ne devait plus revoir vivant.

La traversée dura trois mois, pendant lesquels Napoléon conserva un visage calme et serein : il inspirait une curiosité respectueuse à l'équipage; dans ses intervalles de repos, il dictait à ses compagnons des notes sur l'histoire de ses premières campagnes; il aimait à causer avec les marins et les officiers anglais. Ce fut le 14 octobre qu'il aperçut pour la première fois le rocher lointain qui devait lui servir de

Digitized by Google

prison et de tombe : le troisième jour, il mit pied à terre. Juill. 1815.

« Paix à toi, île de l'Océan ! salut à tes brises et à « tes vagues ! Vois la mer respectueuse couronner « d'une blanche écume tes récifs révérés. L'histoire « te prépare aussi une riche guirlande dont l'immor- « telle verdure décorera ton front, quand les peuples « qui t'ignoraient jusqu'à ce jour auront courbé la « tête sous le sceptre de l'oubli ! Éternelle de gloire, « tu recevras l'hommage sacré des siècles !

« Des brises propices caresseront tes rivages, île « de gloire ! les pèlerins des nations les plus reculées « y aborderont ; tu verras même parmi eux les mes- « sagers de ces peuplades libres comme tes vagues. « Le navigateur jettera l'ancre à la vue de ta plage, « pour visiter une île si célèbre : chaque touffe de « gazon, chaque pierre, chaque rocher, retarderont « ses pas, qui fouleront avec respect une terre rendue « sacrée par l'exil d'un grand homme ; tu lui devras « un éclat divin. Le jour qui vit le soleil de sa gloire « s'éclipser, vit l'aurore de la tienne. »

Le poëte anglais qui adressait en 1816 cette apostrophe à l'île de Sainte-Hélène, commençait à peine l'expiation que l'Angleterre doit encore au monde civilisé.

Considérations historiques.

Notre tâche est terminée. Dans ce tableau rapide des événements qui signalèrent la première révolution, le consulat et l'empire, nous avons été fidèle, autant qu'il a dépendu de nous, à cette mission d'impartialité et de justice que nous nous étions proposée.

Digitized by Google

Juill. 1815. Nous nous sommes passionnés pour la vertu contre le crime. Si parfois nous avons traité avec indulgence les hommes qui faillirent par entraînement et que les circonstances dominèrent, nous n'avons point oublié qu'il y a dans le cœur des hommes les plus forts des mystères de faiblesse auxquels il faut savoir compatir, tout en les déplorant avec l'autorité de la raison : nous aimons à nous rendre ce témoignage de n'avoir pris d'autre règle que la vérité; et si nous avons erré, ce n'est pas à notre volonté qu'il faut s'en prendre.

Nous avons raconté les calamités et les grandeurs de notre pays durant ces jours d'opprobre et de gloire, de dévouement et de misères, qui, Dieu le veuille ! ne se reproduiront jamais. Nous avons détesté la tyrannie, qu'elle vînt du ruisseau ou qu'elle descendît du trône; nous avons aimé le peuple pour lui-même, et réservé notre indignation à ceux qui exploitent sa pauvreté et son ignorance, et qui, en lui montrant toujours de loin l'apparence d'un bonheur impossible, irritent ses convoitises, enveniment ses appétits, et le font servir d'instrument aveugle à l'édifice de leur propre égoïsme. Ces gens-là sont de tous les temps; on ne saurait trop prévenir le peuple contre leur pernicieuse influence, parce que le peuple est éternellement leur dupe et leur victime.

République, consulat, empire, ce furent des faits et des formes : la France dut passer par là pour arriver, non au repos, mais à la connaissance plus exacte de ses dangers, de ses droits et de ses devoirs. Ces notions, si douloureusement acquises et payées au prix de tant d'infortunes, c'est à elle à les faire

Digitized by Google

servir, si elle le peut, à la solution pacifique et intel- Juill. 1815.
ligente des problèmes de l'avenir. Aujourd'hui ce n'est plus la lumière, ce n'est plus l'expérience qui lui manquent : c'est la foi, c'est l'union, c'est l'esprit de sacrifice. Et c'est pour cela qu'en jetant un regard sur l'avenir réservé à notre pays, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'anxiété et de crainte. La France, en proie aux révolutions, n'a pas suffisamment compris les enseignements que lui apportaient ces terribles épreuves; elle a sans doute horreur du bourreau, elle a peur de l'anarchie, elle redoute le despotisme : mais qu'importe, si l'absence de convictions, si la recherche exclusive des jouissances matérielles, si l'oubli de la charité et des principes, la condamnent de nouveau malgré elle à la tyrannie, au désordre? En considérant comme formes politiques la république, le consulat, l'empire, bien que nous n'affections pas une indifférence qui n'est point dans notre pensée, nous n'avons ici ni à les exalter ni à les proscrire dans un sens absolu : il a plu à Dieu de livrer aux disputes des hommes les questions de ce genre, et de ne point révéler à la terre le type parfait et sacré des gouvernements. Et cependant, si l'on étudie de près nos annales révolutionnaires, de 1789 à 1815, on se convaincra que toute constitution donnée à un peuple, et qui ne remonte pas à Dieu comme à la source de toute force, de toute justice, de tout droit, n'est qu'une organisation sans base, sans principe et sans durée, et ne recèle dans ses flancs que la nécessité de la dictature. En dehors de Dieu, il n'y a pas de droit; en

Digitized by Google

Juill. 1815. dehors de lui, il n'y a ni liberté, ni égalité, ni fraternité; il n'y a que la souveraineté accidentelle et brutale de la force matérielle et du nombre. L'Évangile renferme dans ses divines pages tout ce qui féconde les constitutions humaines : Celui qui a fait aux riches et aux pauvres une loi de s'aimer comme les enfants d'un même père, a renfermé dans ce précepte le vrai mot du bonheur social. A des riches qui traitent le pauvre en frère, à des pauvres qui aiment leurs frères plus heureux, et acceptent avec patience et avec joie les maux de ce monde, parce qu'il a été dit : *Heureux ceux qui pleurent;* à ces fils voyageurs qui aspirent au terme de leur pèlerinage, pour s'asseoir promptement au banquet éternel où Dieu a marqué leur place; à des chrétiens dignes de ce nom, donnez les lois politiques que vous préférerez, peu importera : ils seront toujours libres, toujours égaux, toujours frères. Que si, au contraire, le riche foule aux pieds le dogme de l'amour, et se complaît dans son égoïsme; que si le pauvre, au lieu d'accepter la souffrance en vue de Dieu, se révolte contre elle, et se fait une arme de ses misères pour frapper le riche; que si, pour l'un et pour l'autre, la terre n'est qu'un lambeau qu'ils se disputent par la force ou la haine, vous aurez beau leur donner les constitutions les plus savantes et les codes les plus conformes aux théories de l'école, ce seront là de ridicules entraves dont ils s'affranchiront; et chaque demi-siècle verra éclore, pour le châtiment des peuples et des rois, une révolution nouvelle. C'est la principale leçon qui ressort

Digitized by Google

de ce livre : ajoutons aussi que, par le bruit que font dans le pays les passions politiques, cette leçon ne sera comprise que du petit nombre. Et c'est pour qu'elle frappe davantage les esprits impartiaux et calmes, qu'après l'avoir inscrite sur le frontispice de cette œuvre, nous la proclamons encore en terminant notre travail. Juill. 1815.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE
ET DU DIXIÈME ET DERNIER VOLUME
DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

TRAITÉ DE PAIX

ENTRE LE ROI ET LES PUISSANCES ALLIÉES,

Conclu à Paris le 30 *mai* 1814.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

Sa Majesté le roi de France et de Navarre, d'une part, et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême et ses alliés, d'autre part, étant animés d'un égal désir de mettre fin aux longues agitations de l'Europe et aux malheurs des peuples par une paix solide, fondée sur une juste répartition de forces entre les puissances, et portant dans ses stipulations la garantie de sa durée; et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, et ses alliés, ne voulant plus exiger de la France, aujourd'hui que, s'étant replacée sous le gouvernement paternel de ses rois, elle offre ainsi à l'Europe un gage de sécurité et de stabilité, des conditions et des garanties qu'ils lui avaient à regret demandées sous son dernier gouvernement, leursdites Majestés ont nommé des plénipotentiaires pour discuter, arrêter et signer un traité de paix et d'amitié, savoir :

S. M. le roi de France et de Navarre, M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, grand aigle de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre de Léopold d'Autriche, chevalier de l'ordre de Saint-André de Russie, des

Digitized by Google

ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge de Prusse, etc., son ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères;

Et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, MM. le prince Clément-Wenceslas-Lothaire de Metternich-Winnebourg-Ochsenhausen, chevalier de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre de Saint-Étienne, grand aigle de la Légion d'honneur, chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre Newsky et de Sainte-Anne de la première classe de Russie, chevalier grand-croix des ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge de Prusse, grand-croix de l'ordre de Saint-Joseph de Würtzbourg, chevalier de l'ordre de Saint-Hubert de Bavière, de celui de l'Aigle d'or de Würtemberg, et de plusieurs autres, chambellan, conseiller intime actuel, ministre d'État, des conférences et des affaires étrangères de S. M. I. et R. Apostolique;

Et le comte Jean-Philippe de Stadion Thannhausen et Warthausen, chevalier de la Toison d'or, grand-croix de l'ordre de Saint-Étienne, chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre Newsky et de Sainte-Anne de la première classe, chevalier grand-croix des ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge de Prusse, chambellan, conseiller intime actuel, ministre d'État et des conférences de S. M. I. et R. Apostolique;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Art. 1^er^. Il y aura, à compter de ce jour, paix et amitié entre S. M. le roi de France et de Navarre, d'une part, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, et ses alliés, de l'autre part, leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs à perpétuité.

Les hautes parties contractantes apporteront tous leurs soins à maintenir, non-seulement entre elles, mais encore, autant qu'il dépend d'elles, entre tous les États de l'Europe, la bonne harmonie et intelligence si nécessaires à son repos.

2. Le royaume de France conserve l'intégrité de ses limi-

Digitized by Google

tes, telles qu'elles existaient à l'époque du 1er janvier 1792. Il recevra, en outre, une augmentation de territoire comprise dans la ligne de démarcation fixée par l'article suivant.

3. Du côté de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie, l'ancienne frontière, ainsi qu'elle existait le 1er janvier 1792, sera rétablie, en commençant de la mer du Nord entre Dunkerque et Nieuport, jusqu'à la Méditerranée entre Cagnes et Nice, avec les rectifications suivantes :

1° Dans le département de Jemmapes, les cantons de Dour, Merbes-le-Château, Beaumont et Chimay, resteront à la France : la ligne de démarcation passera là où elle touche le canton de Dour, entre ce canton et ceux de Boussu et Paturage, ainsi que plus loin entre celui de Merbes-le-Château et ceux de Binch et de Thuin.

2° Dans le département de Sambre-et-Meuse, les cantons de Valcour, Florennes, Beauraing et Gédinne, appartiendront à la France : la démarcation, quand elle atteint ce département, suivra la ligne qui sépare les cantons précités du département de Jemmapes et du reste de celui de Sambre-et-Meuse.

3° Dans le département de la Moselle, la nouvelle démarcation, là où elle s'écarte de l'ancienne, sera formée par une ligne à tirer depuis Perle jusqu'à Fremesdorf, et par celle qui sépare le canton de Tholey du reste du département de la Moselle.

4° Dans le département de la Sarre, les cantons de Saarbruck et d'Arneval resteront à la France, ainsi que la partie de celui de Lebach qui est située au midi d'une ligne à tirer le long des confins des villages de Herchenbach, Ueberhofen, Hilsbach et Hall (en laissant ces différents endroits hors de la frontière française), jusqu'au point où, près de Querscille (qui appartient à la France), la ligne qui sépare les cantons d'Arneval et d'Ottweiler atteint celle qui sépare ceux d'Arneval et de Lebach : la frontière, de ce côté, sera formée par la ligne ci-dessus désignée, et ensuite par celle qui sépare le canton d'Arneval de celui de Bliecastel.

Digitized by Google

5° La forteresse de Landau ayant formé avant l'année 1792 un point isolé dans l'Allemagne, la France conserve au delà de ses frontières une partie des départements du Mont-Tonnerre et du Bas-Rhin, pour joindre la forteresse de Landau et son rayon au reste du royaume. La nouvelle démarcation, en partant du point où, près d'Obersteinbach (qui reste hors des limites de la France), la frontière entre le département de la Moselle et celui du Mont-Tonnerre atteint le département du Bas-Rhin, suivra la ligne qui sépare les cantons de Weissembourg et de Bergzabern (du côté de la France) des cantons de Pirmasens, Dahn et Anweiler (du côté de l'Allemagne), jusqu'au point où ces limites, près du village de Wolmersheim, touchent l'ancien rayon de la forteresse de Landau: de ce rayon, qui reste ainsi qu'il était en 1792, la nouvelle frontière suivra le bras de la rivière de la Queich, qui, en quittant ce rayon près de Queichim (qui reste à la France), passe près des villages de Merlenheim, Knittelsheim et Belheim (demeurant également français), jusqu'au Rhin, qui continuera ensuite à former la limite de la France et de l'Allemagne.

Quant au Rhin, le thalweg constituera la limite, de manière cependant que les changements que subira par la suite le cours de ce fleuve n'auront à l'avenir aucun effet sur la propriété des îles qui s'y trouvent : l'état de possession de ces îles sera rétabli tel qu'il existait à l'époque de la signature du traité de Lunéville.

6° Dans le département du Doubs, la frontière sera rectifiée de manière à ce qu'elle commence au-dessus de la Rançonnière, près de Locle, et suive la crête du Jura, entre le Cerneux-Péquignot et le village de Fontenelles, jusqu'à une cime du Jura située à environ sept ou huit mille pieds au nord-ouest du village de la Brevine, où elle retombera dans l'ancienne limite de la France.

7° Dans le département du Léman, les frontières entre le territoire français, le pays de Vaud et les différentes portions du territoire de la république de Genève (qui fera partie de la

Digitized by Google

Suisse), restent les mêmes qu'elles étaient avant l'incorporation de Genève à la France. Mais le canton de Frangy, celui de Saint-Julien (à l'exception de la partie située au nord d'une ligne à tirer du point où la rivière de la Laire entre, près de Chancy, dans le territoire génevois, le long des confins de Seseguin, Lacouex et Seseneuve, qui resteront hors des limites de la France), le canton de Reignier (à l'exception de la portion qui se trouve à l'est d'une ligne qui suit les confins de la Muraz, Bussy, Pers et Cornier, qui seront hors des limites françaises), et le canton de la Roche (à l'exception des endroits nommés la Roche et Armanoy, avec leurs districts), resteront à la France : la frontière suivra les limites de ces différents cantons, et les lignes qui séparent les portions qui demeurent à la France, de celles qu'elle ne conserve pas.

8° Dans le département du Mont-Blanc, la France acquiert la sous-préfecture de Chambéry (à l'exception des cantons de l'Hôpital, de Saint-Pierre d'Albigny, de la Rocette et de Montmélian), et la sous-préfecture d'Annecy (à l'exception de la partie du canton de Faverge située à l'est d'une ligne qui passe entre Ourechaise et Marlens du côté de la France, et Marthod et Ugine du côté opposé, et qui suit, après la crête des montagnes jusqu'à la frontière du canton de Thones) : c'est cette ligne qui, avec la limite des cantons mentionnés, formera de ce côté la nouvelle frontière.

Du côté des Pyrénées, les frontières restent telles qu'elles étaient entre les deux royaumes de France et d'Espagne à l'époque du 1er janvier 1792; et il sera de suite nommé une commission mixte de la part des deux couronnes, pour en fixer la démarcation finale.

La France renonce à tous droits de souveraineté, de suzeraineté et de possession sur tous les pays et districts, villes et endroits quelconques situés hors de la frontière ci-dessus désignée, la principauté de Monaco étant toutefois replacée dans les rapports où elle se trouvait avant le 1er janvier 1792.

Les cours alliées assurent à la France la possession de la

Digitized by Google

principauté d'Avignon, du comtat Venaissin, du comté de Montbéliard, et de toutes les enclaves qui ont appartenu autrefois à l'Allemagne, comprises dans la frontière ci-dessus indiquée, qu'elles aient été incorporées à la France avant ou après le 1er janvier 1792.

Les puissances se réservent réciproquement la faculté entière de fortifier tel point de leurs États qu'elles jugeront convenable pour leur sûreté.

Pour éviter toute lésion de propriétés particulières, et mettre à couvert, d'après les principes les plus libéraux, les biens d'individus domiciliés sur les frontières, il sera nommé, par chacun des États limitrophes de la France, des commissaires pour procéder, conjointement avec des commissaires français, à la délimitation des pays respectifs.

Aussitôt que le travail des commissaires sera terminé, il sera dressé des cartes signées par les commissaires respectifs, et placé des poteaux qui constateront les limites réciproques.

4. Pour assurer les communications de la ville de Genève avec d'autres parties du territoire de la Suisse situées sur le lac, la France consent à ce que l'usage de la route par Versoy soit commun aux deux pays : les gouvernements respectifs s'entendront à l'amiable sur les moyens de prévenir la contrebande, et de régler le cours des postes et l'entretien de la route.

5. La navigation sur le Rhin, du point où il devient navigable jusqu'à la mer, et réciproquement, sera libre, de telle sorte qu'elle ne puisse être interdite à personne; et l'on s'occupera, au futur congrès, des principes d'après lesquels on pourra régler les droits à lever par les États riverains, de la manière la plus égale et la plus favorable au commerce de toutes les nations.

Il sera examiné et décidé de même, dans le futur congrès, de quelle manière, pour faciliter les communications entre les peuples, et les rendre toujours moins étrangers les uns aux autres, la disposition ci-dessus pourra être également étendue

Digitized by Google

à tous les autres fleuves qui, dans leur cours navigable, séparent ou traversent différents États.

6. La Hollande, placée sous la souveraineté de la maison d'Orange, recevra un accroissement de territoire. Le titre et l'exercice de la souveraineté n'y pourront, dans aucun cas, appartenir à aucun prince portant ou appelé à porter une couronne étrangère.

Les États de l'Allemagne seront indépendants, et unis par un lien fédératif.

La Suisse, indépendante, continuera de se gouverner par elle-même.

L'Italie, hors des limites des pays qui reviendront à l'Autriche, sera composée d'États souverains.

7. L'île de Malte et ses dépendances appartiendront, en toute propriété et souveraineté, à S. M. Britannique.

8. S. M. Britannique, stipulant pour elle et ses alliés, s'engage à restituer à S. M. Très-Chrétienne, dans les délais qui seront ci-après fixés, les colonies, pêcheries, comptoirs et établissements de tout genre que la France possédait au 1^er^ janvier 1792, dans les mers et sur les continents de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, à l'exception toutefois des îles de Tabago et de Sainte-Lucie, et de l'île de France et de ses dépendances, nommément Rodrigue et les Séchelles, lesquelles S. M. Très-Chrétienne cède en toute propriété et souveraineté à S. M. Britannique, comme aussi de la partie de Saint-Domingue cédée à la France par la paix de Bâle, et que S. M. Très-Chrétienne rétrocède à S. M. Catholique en toute propriété et souveraineté.

9. S. M. le roi de Suède et de Norwége, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés, et pour l'exécution de l'article précédent, consent à ce que l'île de la Guadeloupe soit restituée à S. M. Très-Chrétienne, et cède tous les droits qu'il peut avoir sur cette île.

10. S. M. Très-Fidèle, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés, et pour l'exécution de l'article 8, s'engage à restituer à S. M. Très-Chrétienne, dans le délai ci-après

Digitized by Google

fixé, la Guyane française, telle qu'elle existait au 1er janvier 1792.

L'effet de la stipulation ci-dessus étant de faire revivre la contestation existante à cette époque au sujet des limites, il est convenu que cette contestation sera terminée par un arrangement amiable entre les deux cours, sous la médiation de S. M. Britannique.

11. Les places et forts existants dans les colonies et établissements qui doivent être rendus à S. M. Très-Chrétienne en vertu des articles 8, 9 et 10, seront remis dans l'état où ils se trouveront au moment de la signature du présent traité.

12. S. M. Britannique s'engage à faire jouir les sujets de S. M. Très-Chrétienne, relativement au commerce et à la sûreté de leurs personnes et propriétés dans les limites de la souveraineté britannique sur le continent des Indes, des mêmes facilités, priviléges et protection qui sont à présent ou seront accordés aux nations les plus favorisées. De son côté, S. M. Très-Chrétienne, n'ayant rien plus à cœur que la perpétuité de la paix entre les deux couronnes de France et d'Angleterre, et voulant contribuer, autant qu'il est en elle, à écarter dès à présent, des rapports des deux peuples, ce qui pourrait un jour altérer la bonne intelligence mutuelle, s'engage à ne faire aucun ouvrage de fortification dans les établissements qui doivent lui être restitués et qui sont situés dans les limites de la souveraineté britannique sur le continent des Indes, et à ne mettre dans ces établissements que le nombre de troupes nécessaire pour le maintien de la police.

13. Quant au droit de pêche des Français sur le grand banc de Terre-Neuve, sur les côtes de l'île de ce nom et des îles adjacentes, et dans le golfe de Saint-Laurent, tout sera remis sur le même pied qu'en 1792.

14. Les colonies, comptoirs et établissements qui doivent être restitués à S. M. Très-Chrétienne par S. M. Britannique ou ses alliés, seront remis, savoir : ceux qui sont dans les mers du Nord ou dans les mers et sur les continents de l'Amérique et de l'Afrique, dans les trois mois, et ceux qui sont au delà

Digitized by Google

du cap de Bonne-Espérance, dans les six mois qui suivront la ratification du présent traité.

15. Les hautes parties contractantes s'étant réservé, par l'article 4 de la convention du 23 avril dernier, de régler, dans le présent traité de paix définitif, le sort des arsenaux et des vaisseaux de guerre armés et non armés qui se trouvent dans les places maritimes remises par la France en exécution de l'article 2 de ladite convention, il est convenu que lesdits vaisseaux et bâtiments de guerre armés ou non armés, comme aussi l'artillerie navale et les munitions navales, et tous les matériaux de construction et d'armement, seront partagés entre la France et le pays où les places sont situées, dans la proportion de deux tiers pour la France, et d'un tiers pour les puissances auxquelles lesdites places appartiendront.

Seront considérés comme matériaux, et partagés comme tels dans la proportion ci-dessus énoncée, après avoir été démolis, les vaisseaux et bâtiments en construction qui ne seraient pas en état d'être mis en mer six semaines après la signature du présent traité.

Des commissaires seront nommés de part et d'autre pour arrêter le partage et en dresser l'état; et des passe-ports ou saufs-conduits seront donnés par les puissances alliées pour assurer le retour en France des ouvriers, gens de mer et employés français.

Ne sont compris dans les stipulations ci-dessus, les vaisseaux et arsenaux existant dans les places maritimes qui seraient tombés au pouvoir des alliés antérieurement au 23 avril, ni les vaisseaux et arsenaux qui appartenaient à la Hollande, et nommément la flotte du Texel.

Le gouvernement de France s'oblige à retirer ou à faire vendre tout ce qui lui appartiendra par les stipulations ci-dessus énoncées, dans le délai de trois mois après le partage effectué.

Dorénavant le port d'Anvers sera uniquement un port de commerce.

16. Les hautes parties contractantes, voulant mettre et faire

Digitized by Google

mettre dans un entier oubli les divisions qui ont agité l'Europe, déclarent et promettent que, dans les pays restitués et cédés par le présent traité, aucun individu, de quelque classe et condition qu'il soit, ne pourra être poursuivi, inquiété ou troublé dans sa personne ou dans sa propriété, sous aucun prétexte, ou à cause de sa conduite ou opinion politique, ou de son attachement, soit à aucune des parties contractantes, soit à des gouvernements qui ont cessé d'exister, ou pour toute autre raison, si ce n'est pour les dettes contractées envers les individus, ou pour des actes postérieurs au présent traité.

17. Dans tous les pays qui doivent ou devront changer de maîtres, tant en vertu du présent traité que des arrangements qui doivent être faits en conséquence, il sera accordé aux habitants naturels et étrangers, de quelque condition et nation qu'ils soient, un espace de six ans, à compter de l'échange des ratifications, pour disposer, s'ils le jugent convenable, de leurs propriétés acquises, soit avant, soit depuis la guerre actuelle, et se retirer dans tel pays qu'il leur plaira de choisir.

18. Les puissances alliées, voulant donner à S. M. Très-Chrétienne un nouveau témoignage de leur désir de faire disparaître, autant qu'il est en elles, les conséquences de l'époque de malheur si heureusement terminée par la présente paix, renoncent à la totalité des sommes que les gouvernements ont à réclamer de la France, à raison de contrats, de fournitures ou d'avances quelconques faites au gouvernement français dans les différentes guerres qui ont eu lieu depuis 1792.

De son côté, S. M. Très-Chrétienne renonce à toute réclamation qu'elle pourrait former contre les puissances alliées, aux mêmes titres. En exécution de cet article, les hautes parties contractantes s'engagent à se remettre mutuellement tous les titres, obligations et documents qui ont rapport aux créances auxquelles elles ont réciproquement renoncé, etc.

.....

Digitized by Google

Articles additionnels au traité avec la Grande-Bretagne.

Art 1^er^. S. M. Très-Chrétienne, partageant sans réserve tous les sentiments de S. M. Britannique relativement à un genre de commerce que repoussent et les principes de la justice naturelle et les lumières des temps où nous vivons, s'engage à unir, au futur congrès, tous ses efforts à ceux de S. M. Britannique, pour faire prononcer, par toutes les puissances de la chrétienté, l'abolition de la traite des noirs; de telle sorte que ladite traite cesse universellement, comme elle cessera définitivement et dans tous les cas, de la part de la France, dans un délai de cinq années, et qu'en outre, pendant la durée de ce délai, aucun trafiquant d'esclaves n'en puisse importer ni vendre ailleurs que dans les colonies de l'État dont il est sujet.

2. Le gouvernement britannique et le gouvernement français nommeront incessamment des commissaires pour liquider leurs dépenses respectives pour l'entretien des prisonniers de guerre, afin de s'arranger sur la manière d'acquitter l'excédant qui se trouverait en faveur de l'une ou de l'autre des deux puissances.

3. Les prisonniers de guerre respectifs seront tenus d'acquitter, avant leur départ du lieu de leur détention, les dettes particulières qu'ils pourraient y avoir contractées, ou de donner au moins caution satisfaisante.

4. Il sera accordé de part et d'autre, aussitôt après la ratification du présent traité de paix, main-levée du séquestre qui aurait été mis, depuis l'an 1792, sur les fonds, revenus, créances et autres effets quelconques des hautes parties contractantes ou de leurs sujets.

Les mêmes commissaires dont il est fait mention à l'article 2 s'occuperont de l'examen et de la liquidation des réclamations des sujets de S. M. Britannique envers le gouvernement français, pour la valeur des biens meubles ou immeubles indûment confisqués par les autorités françaises, ainsi que pour la perte

Digitized by Google

totale ou partielle de leurs créances ou autres propriétés indûment retenues dans le séquestre depuis l'année 1792.

La France s'engage à traiter à cet égard les sujets anglais avec la même justice que les sujets français ont éprouvée en Angleterre; et le gouvernement anglais, désirant concourir pour sa part au nouveau témoignage que les puissances alliées ont voulu donner à S. M. Très-Chrétienne, de leur désir de faire disparaître les conséquences de l'époque de malheur si heureusement terminée par la présente paix, s'engage, de son côté, à renoncer, dès que justice complète sera rendue à ses sujets, à la totalité de l'excédant qui se trouverait en sa faveur relativement à l'entretien des prisonniers de guerre, de manière que la ratification du résultat du travail des commissaires susmentionnés, et l'acquit des sommes ainsi que la restitution des effets qui seront jugés appartenir à S. M. Britannique, compléteront sa renonciation.

5. Les deux hautes parties contractantes, désirant d'établir les relations les plus amicales entre leurs sujets respectifs, se réservent et promettent de s'entendre et de s'arranger, le plus tôt que faire se pourra, sur leurs intérêts commerciaux, dans l'intention d'encourager et d'augmenter la prospérité de leurs États respectifs.

Les présents articles additionnels auront la même force et valeur que s'ils étaient insérés mot à mot au traité de ce jour; ils seront ratifiés, et les ratifications en seront échangées en même temps. En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs les ont signés, et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Paris, le 30 mai de l'an de grâce 1814.

L. S.) *Signé* le prince DE BÉNÉVENT.
(*L. S.*) *Signé* CASTLEREAGH.
(*L. S.*) *Signé* ABERDEEN.
(*L. S.*) *Signé* CATHCART.
(*L. S.*) *Signé* Charles STWART, lieutenant général.

Digitized by Google

N° II.

CHARTE CONSTITUTIONNELLE.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,

A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

La divine Providence, en nous rappelant dans nos États après une longue absence, nous a imposé de grandes obligations. La paix était le premier besoin de nos sujets : nous nous en sommes occupé sans relâche ; et cette paix, si nécessaire à la France comme au reste de l'Europe, est signée. Une charte constitutionnelle était sollicitée par l'état actuel du royaume : nous l'avons promise, et nous la publions. Nous avons considéré que, bien que l'autorité tout entière résidât en France dans la personne du roi, nos prédécesseurs n'avaient point hésité à en modifier l'exercice, suivant la différence des temps ; que c'est ainsi que les communes ont dû leur affranchissement à Louis le Gros, la confirmation et l'extension de leurs droits à saint Louis et à Philippe le Bel ; que l'ordre judiciaire a été établi et développé par les lois de Louis XI, de Henri II et de Charles IX ; enfin, que Louis XIV a réglé presque toutes les parties de l'administration publique par différentes ordonnances dont rien encore n'avait surpassé la sagesse.

Nous avons dû, à l'exemple des rois nos prédécesseurs, apprécier les effets des progrès toujours croissants des lumières, les rapports nouveaux que ces progrès ont introduits dans la société, la direction imprimée aux esprits depuis un demi-siècle, et les graves altérations qui en sont résultées : nous avons reconnu que le vœu de nos sujets pour une charte constitutionnelle était l'expression d'un besoin réel ; mais, en cédant à ce vœu, nous avons pris toutes les précautions pour que cette charte fût digne de nous et du peuple auquel nous som-

Digitized by Google

mes fiers de commander. Des hommes sages, pris dans les premiers corps de l'État, se sont réunis à des commissaires de notre conseil, pour travailler à cet important ouvrage.

En même temps que nous reconnaissions qu'une constitution libre et non monarchique devait remplir l'attente de l'Europe éclairée, nous avons dû nous souvenir aussi que notre premier devoir envers nos peuples était de conserver, pour leur propre intérêt, les droits et les prérogatives de notre couronne. Nous avons espéré qu'instruits par l'expérience, ils seraient convaincus que l'autorité suprême peut seule donner, aux institutions qu'elle établit, la force, la permanence et la majesté dont elle est elle-même revêtue; qu'ainsi, lorsque la sagesse des rois s'accorde librement avec le vœu des peuples, une charte constitutionnelle peut être de longue durée; mais que, quand la violence arrache des concessions à la faiblesse du gouvernement, la liberté publique n'est pas moins en danger que le trône même. Nous avons enfin cherché les principes de la charte constitutionnelle dans le caractère français et dans les monuments vénérables des siècles passés. Ainsi nous avons vu dans le renouvellement de la pairie une institution vraiment nationale, et qui doit lier tous les souvenirs à toutes les espérances, en réunissant les temps anciens et les temps modernes.

Nous avons remplacé par la chambre des députés ces anciennes assemblées des champs de mars et de mai, et ces chambres du tiers état, qui ont si souvent donné tout à la fois des preuves de zèle pour les intérêts du peuple, de fidélité et de respect pour l'autorité des rois. En cherchant ainsi à renouer la chaîne des temps, que de funestes écarts avaient interrompue, nous avons effacé de notre souvenir, comme nous voudrions qu'on pût les effacer de l'histoire, tous les maux qui ont affligé la patrie durant notre absence. Heureux de nous retrouver au sein de la grande famille, nous n'avons su répondre à l'amour dont nous recevons tant de témoignages, qu'en prononçant des paroles de paix et de consolation. Le vœu le plus cher à notre cœur, c'est que tous les Français vi-

Digitized by Google

vent en frères, et que jamais aucun souvenir amer ne trouble la sécurité qui doit suivre l'acte solennel que nous leur accordons aujourd'hui.

Sûrs de nos intentions, forts de notre conscience, nous nous engageons, devant l'assemblée qui nous écoute, à être fidèles à cette charte constitutionnelle, nous réservant d'en jurer le maintien, avec une nouvelle solennité, devant les autels de Celui qui pèse dans la même balance les rois et les nations.

A ces causes,

Nous avons volontairement, et par le libre exercice de notre autorité royale, ACCORDÉ ET ACCORDONS, FAIT CONCESSION ET OCTROI à nos sujets, tant pour nous que pour nos successeurs, et à toujours, de la charte constitutionnelle qui suit.

Droit public des Français.

Art. 1^er^. Les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

2. Ils contribuent indistinctement, dans la proportion de leur fortune, aux charges de l'État.

3. Ils sont tous également admissibles aux emplois civils et militaires.

4. Leur liberté individuelle est également garantie, personne ne pouvant être poursuivi ni arrêté que dans les cas prévus par la loi, et dans la forme qu'elle prescrit.

5. Chacun professe sa religion avec une égale liberté, et obtient pour son culte la même protection.

6. Cependant la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État.

7. Les ministres de la religion catholique, apostolique et romaine, et ceux des autres cultes chrétiens, reçoivent seuls des traitements du trésor royal.

8. Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois qui doivent réprimer les abus de cette liberté.

9. Toutes les propriétés sont inviolables, sans aucune ex-

Digitized by Google

ception de celles qu'on appelle *nationales*, la loi ne mettant aucune différence entre elles.

10. L'État peut exiger le sacrifice d'une propriété pour cause d'intérêt public légalement constaté, mais avec une indemnité préalable.

11. Toutes recherches des opinions et votes émis jusqu'à la restauration sont interdites. Le même oubli est commandé aux tribunaux et aux citoyens.

12. La conscription est abolie. Le mode de recrutement de l'armée de terre et de mer est déterminé par une loi.

Formes du gouvernement du roi.

13. La personne du roi est inviolable et sacrée. Ses ministres sont responsables. Au roi seul appartient la puissance exécutive.

14. Le roi est le chef suprême de l'État, commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme à tous les emplois d'administration publique, et fait les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'État.

15. La puissance législative s'exerce collectivement par le roi, la chambre des pairs et la chambre des députés des départements.

16. Le roi propose la loi.

17. La proposition de la loi est portée, au gré du roi, à la chambre des pairs ou à celle des députés, excepté la loi de l'impôt, qui doit être adressée d'abord à la chambre des députés.

18. Toute loi doit être discutée et votée librement par la majorité de chacune des deux chambres.

19. Les chambres ont la faculté de supplier le roi de proposer une loi sur quelque objet que ce soit, et d'indiquer ce qu'il leur paraît convenable que la loi contienne.

20. Cette demande pourra être faite par chacune des deux

Digitized by Google

chambres, mais après avoir été discutée en comité secret : elle ne sera envoyée à l'autre chambre, par celle qui l'aura proposée, qu'après un délai de dix jours.

21. Si la proposition est adoptée par l'autre chambre, elle sera mise sous les yeux du roi ; si elle est rejetée, elle ne pourra être présentée dans la même session.

22. Le roi seul sanctionne et promulgue les lois.

23. La liste civile est fixée, pour toute la durée du règne, par la première législature assemblée depuis l'avénement du roi.

De la chambre des pairs.

24. La chambre des pairs est une portion essentielle de la puissance législative.

25. Elle est convoquée par le roi en même temps que la chambre des députés des départements. La session de l'une commence et finit en même temps que celle de l'autre.

26. Toute assemblée de la chambre des pairs qui serait tenue hors du temps de la session de la chambre des députés, ou qui ne serait pas ordonnée par le roi, est illicite et nulle de plein droit.

27. La nomination des pairs de France appartient au roi. Leur nombre est illimité : il peut en varier les dignités, les nommer à vie ou les rendre héréditaires, selon sa volonté.

28. Les pairs ont entrée dans la chambre à vingt-cinq ans, et voix délibérative à trente ans seulement.

29. La chambre des pairs est présidée par le chancelier de France, et, en son absence, par un pair nommé par le roi.

30. Les membres de la famille royale et les princes du sang sont pairs par le droit de leur naissance. Ils siégent immédiatement après le président ; mais ils n'ont voix délibérative qu'à vingt-cinq ans.

31. Les princes ne peuvent prendre séance à la chambre que de l'ordre du roi, exprimé pour chaque session par un

Digitized by Google

message, à peine de nullité de tout ce qui aurait été fait en leur présence.

32. Toutes les délibérations de la chambre des pairs sont secrètes.

33. La chambre des pairs connaît des crimes de haute trahison et d'attentat à la sûreté de l'État qui seront définis par la loi.

34. Aucun pair ne peut être arrêté que de l'autorité de la chambre, et jugé que par elle en matière criminelle.

De la chambre des députés des départements.

35. La chambre des députés sera composée des députés élus par les colléges électoraux dont l'organisation sera déterminée par des lois.

36. Chaque département aura le même nombre de députés qu'il a eu jusqu'à présent.

37. Les députés seront élus pour cinq ans, et de manière que la chambre soit renouvelée, chaque année, par cinquième.

38. Aucun député ne peut être admis dans la chambre s'il n'est âgé de quarante ans, et s'il ne paye une contribution directe de mille francs.

39. Si néanmoins il ne se trouvait pas dans le département cinquante personnes de l'âge indiqué, payant au moins mille francs de contributions directes, leur nombre sera complété par les plus imposés au-dessous de mille francs, et ceux-ci pourront être élus concurremment avec les premiers.

40. Les électeurs qui concourent à la nomination des députés ne peuvent avoir droit de suffrage s'ils ne payent une contribution directe de trois cents francs, et s'ils ont moins de trente ans.

41. Les présidents des colléges électoraux seront nommés par le roi, et de droit membres du collége.

42. La moitié au moins des députés sera choisie parmi

Digitized by Google

des éligibles qui ont leur domicile politique dans le département.

43. Le président de la chambre des députés est nommé par le roi, sur une liste de cinq membres présentée par la chambre.

44. Les séances de la chambre sont publiques; mais la demande de cinq membres suffit pour qu'elle se forme en comité secret.

45. La chambre se partage en bureaux pour discuter les projets qui lui ont été présentés de la part du roi.

46. Aucun amendement ne peut être fait à une loi, s'il n'a été proposé ou consenti par le roi, et s'il n'a été renvoyé et discuté dans les bureaux.

47. La chambre des députés reçoit toutes les propositions d'impôts; ce n'est qu'après que ces propositions ont été admises, qu'elles peuvent être portées à la chambre des pairs.

48. Aucun impôt ne peut être établi ni perçu, s'il n'a été consenti par les deux chambres et sanctionné par le roi.

49. L'impôt foncier n'est consenti que pour un an. Les impositions indirectes peuvent l'être pour plusieurs années.

50. Le roi convoque chaque année les deux chambres : il les proroge, et peut dissoudre celle des députés des départements; mais, dans ce cas, il doit en convoquer une nouvelle dans le délai de trois mois.

51. Aucune contrainte par corps ne peut être exercée contre un membre de la chambre durant la session, et dans les six semaines qui l'auront précédée ou suivie.

52. Aucun membre de la chambre ne peut, pendant la durée de la session, être poursuivi ni arrêté en matière criminelle, sauf le cas de flagrant délit, qu'après que la chambre a permis sa poursuite.

53. Toute pétition à l'une ou à l'autre des chambres ne peut être faite et présentée que par écrit. La loi interdit d'en apporter en personne et à la barre.

Digitized by Google

Des ministres.

54. Les ministres peuvent être membres de la chambre des pairs ou de la chambre des députés. Ils ont en outre leur entrée dans l'une ou l'autre chambre, et doivent être entendus quand ils le demandent.

55. La chambre des députés a le droit d'accuser les ministres, et de les traduire devant la chambre des pairs, qui seule a celui de les juger.

56. Ils ne peuvent être accusés que pour fait de trahison ou de concussion. Des lois particulières spécifieront cette nature de délits, et en détermineront la poursuite.

De l'ordre judiciaire.

57. Toute justice émane du roi. Elle s'administre en son nom par des juges qu'il nomme et qu'il institue.

58. Les juges nommés par le roi sont inamovibles.

59. Les cours et tribunaux ordinaires actuellement existants sont maintenus. Il n'y sera rien changé qu'en vertu d'une loi.

60. L'institution actuelle des juges de commerce est conservée.

61. La justice de paix est également conservée. Les juges de paix, quoique nommés par le roi, ne sont point inamovibles.

62. Nul ne pourra être distrait de ses juges naturels.

63. Il ne pourra en conséquence être créé de commissions et tribunaux extraordinaires. Ne sont pas comprises sous cette dénomination les juridictions prévôtales, si leur rétablissement est jugé nécessaire.

64. Les débats seront publics en matière criminelle, à moins que cette publicité ne soit dangereuse pour l'ordre et les mœurs; et, dans ce cas, le tribunal le déclare par un jugement.

Digitized by Google

65. L'institution des jurés est conservée. Les changements qu'une plus longue expérience ferait juger nécessaires, ne peuvent être effectués que par une loi.

66. La peine de la confiscation des biens est abolie, et ne pourra pas être rétablie.

67. Le roi a le droit de faire grâce, et celui de commuer les peines.

68. Le code civil, et les lois actuellement existantes qui ne sont pas contraires à la présente charte, restent en vigueur jusqu'à ce qu'il y soit légalement dérogé.

Droits particuliers établis par l'État.

69. Les militaires en activité de service, les officiers et soldats en retraite, les veuves, les officiers et soldats pensionnés, conserveront leurs grades, honneurs et pensions.

70. La dette publique est garantie. Toute espèce d'engagement pris par l'État avec ses créanciers est inviolable.

71. La noblesse ancienne reprend ses titres; la nouvelle conserve les siens. Le roi fait des nobles à volonté; mais il ne leur accorde que des rangs et des honneurs, sans aucune exemption des charges et des devoirs de la société.

72. La Légion d'honneur est maintenue. Le roi déterminera les règlements intérieurs et la décoration.

73. Les colonies seront régies par des lois et des règlements particuliers.

74. Le roi et ses successeurs jureront, dans la solennité de leur sacre, d'observer fidèlement la présente charte constitutionnelle.

Articles transitoires.

75. Les députés des départements de France qui siégeaient au corps législatif lors du dernier ajournement continueront de siéger à la chambre des députés, jusqu'à remplacement.

76. Le premier renouvellement d'un cinquième de la cham-

Digitized by Google

bre des députés aura lieu au plus tard en l'année 1816, suivant l'ordre établi entre les séries.

Nous ordonnons que la présente charte constitutionnelle, mise sous les yeux du sénat et du corps législatif conformément à notre proclamation du 2 mai, sera envoyée incontinent à la chambre des pairs et à celle des députés.

Donné à Paris, l'an de grâce 1814, et de notre règne le dix-neuvième.

Signé LOUIS.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE NEUVIÈME.

Pages.

Affaires religieuses. — Concile de Paris 1
Le cardinal Maury est nommé archevêque de Paris. — Le pape lui refuse l'institution canonique 3
Mesures prises pour asseoir l'enseignement. — Création de l'université impériale 4
Mesures prises contre plusieurs cardinaux et autres ecclésiastiques... 11
Mauvaise récolte. — Fausses mesures prises pour y remédier ..... *ib.*
Troubles à Caen. — Répression 14
Récolte en vin. — Comète de 1811 ..... *ib.*
Graves dissentiments entre la France et la Russie. — Griefs des Russes contre la France. — Armements en Russie 15
Échanges de notes diplomatiques. — Mission de M. de Lauriston... 20
Mission de M. de Czernicheff 21
Troubles en Angleterre 22
Avénement de lord Castlereagh ..... *ib.*
Les États-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre 23
Propositions de paix adressées sans résultat par Napoléon à l'Angleterre. *ib.*
Nouvelles levées d'hommes ..... *ib.*
Situation difficile du roi de Prusse 24
Napoléon entraîne la Prusse, Naples et la Saxe dans la querelle..... 25
La Suède veut d'abord garder une neutralité malveillante, et bientôt elle se range du côté du czar 26
La Porte reste neutre 27
L'Autriche consent à coopérer aux efforts de la France contre la Russie. 28
Inquiétudes en France 29
Organisation de la garde nationale ..... *ib.*
Cour plénière de rois tenue à Dresde 30
L'empereur et la grande armée se mettent en marche contre la Russie. 32
Forces militaires opposées de part et d'autre 33
Plan de Napoléon. — Dispositions d'Alexandre 35
Proclamation de Napoléon ..... *ib.*
Proclamations du czar 36
Mouvements de l'armée 37
Les Français passent le Niémen 38
Mouvement en Lithuanie. — Cette contrée est occupée par l'armée française 40
Incertitudes de Napoléon à l'égard de la Pologne 41

Digitized by Google

Pages.
La Pologne réclame son affranchissement sans pouvoir l'obtenir..... 42
Grands obstacles qui s'opposent aux approvisionnements..... 45
La grande armée continue sa marche offensive. — Premières opérations militaires..... 46
La grande armée occupe Witepsk..... 49
L'empereur commet la faute de ne pas s'arrêter à Witepsk..... *ib.*
Les Russes et le czar organisent une résistance désespérée..... 51
Entrevue d'Abo entre le czar et Bernadotte..... 53
Suite des opérations. — Combat de Krasnoë..... *ib.*
Combat et prise de Smolensk..... 54
Retraite des Russes. — Combat de Valontina..... 56
Combat de Polotsk..... *ib.*
Grandes souffrances imposées à l'armée..... 57
L'ennemi se replie dans la direction de Moscou..... 58
Préludes de la bataille de la Moskowa..... *ib.*
Proclamation de Kutusoff..... 59
Proclamation de Napoléon..... 61
Incidents..... *ib.*
Bataille de la Moskowa..... 62
Retraite de l'ennemi..... 69
Les Russes se décident à ne point défendre Moscou, mais à livrer la ville aux flammes..... 70
Rostopchin..... *ib.*
La grande armée paraît en vue de Moscou..... 71
Dispositions de l'ennemi..... 72
L'armée entre dans Moscou..... 73
Incendie..... *ib.*
L'incendie chasse de Moscou les Français et l'empereur..... 74
L'armée s'établit de nouveau sur les décombres fumants..... 75
Incertitudes. — On perd un temps précieux à entamer des négociations. 76
Les Français et l'empereur à Moscou..... 77
L'empereur ordonne la retraite..... 79
Combat de Malojaroslawitz..... 80
L'armée continue sa retraite..... *ib.*
Proclamation du czar..... 81
Désastres de la retraite..... 82
Combat de Wiazma..... 85
Terribles progrès de l'hiver. — Les calamités de la retraite redoublent. *ib.*
Conduite héroïque de Ney..... 88
L'armée traverse Smolensk..... 89
Combats livrés pour assurer la retraite. Bataille de Krasnoë..... 90
Ney et l'arrière-garde..... 91

Digitized by Google

Pages.
Passage du Dniéper..... 92
Le bataillon sacré et l'empereur..... 93
L'armée se dispose à franchir la Bérézina..... 94
Passage de la Bérézina..... 95
Napoléon pendant la retraite..... 100
L'empereur quitte l'armée et se rend en France..... *ib.*
Effet produit par le vingt-neuvième bulletin..... 101
Conspiration du général Mallet..... 102
Voyage de l'empereur à travers la Pologne..... 113
Napoléon et M. de Pradt..... *ib.*
L'empereur traverse l'Allemagne..... 115
Suite des calamités de la retraite. — L'armée arrive à Vilna..... 116
L'empereur arrive à Paris..... 117
Audience donnée au sénat..... 118
Paroles adressées au conseil d'État..... 120
M. de Chabrol est nommé préfet de la Seine..... 121
Coup d'œil jeté sur les événements militaires accomplis en Espagne.. 122
Prise de Tarragone..... 123
Opérations en Catalogne et dans le royaume de Valence. — Prise de Valence..... *ib.*
Un décret réunit la Catalogne à la France..... 124
L'ennemi s'empare de Badajoz..... 125
Série de revers..... *ib.*
Bataille de Salamanque..... 126
Nouveaux revers. — Les Français sont refoulés vers les provinces du nord..... 127
L'ennemi échoue devant Burgos, et se replie..... 128

LIVRE DIXIÈME.

L'empereur se prépare à tenir tête à l'Europe..... 131
Situation..... 132
Les débris de la grande armée traversent l'Allemagne..... 133
Dispositions des princes allemands et du roi de Prusse..... 134
Défection du général York et de son armée..... 135
Efforts prodigieux de l'empereur pour réorganiser la grande armée... 136
Nouvelles levées de conscrits..... 138
Nouveaux détails sur les persécutions infligées à Pie VII..... 140
Le pape est envoyé à Fontainebleau..... *ib.*
On négocie un nouveau concordat..... 142
Entrevue de l'empereur et du pape..... 143
Prétendu concordat de Fontainebleau..... 144

Digitized by Google

Pages.

Le pape revient sur ses concessions, et les rétracte avec autant de fermeté que d'humilité..... 146
Nouvelles négociations..... 148
Ouverture de la nouvelle session..... 149
Rapport de M. de Montalivet sur la situation de l'empire..... 154
Un sénatus-consulte règle les conditions de régence..... 155
Imminence des hostilités..... 157
Le roi de Prusse déclare la guerre à l'empereur..... 158
La Suède et Bernadotte se rangent parmi nos ennemis..... 159
Attitude prise par le Danemark..... 161
L'Autriche..... 162
Cette puissance se réserve le rôle de médiatrice..... *ib.*
Mission de M. de Narbonne à Vienne..... 164
L'Autriche persiste à demeurer neutre..... 165
Dispositions des peuples en Allemagne..... 166
Sociétés secrètes..... *ib.*
Les gouvernements en appellent au patriotisme germanique..... 167
Les poëtes nationaux de l'Allemagne poussent le peuple aux armes.. 168
Préludes de la guerre générale..... 171
L'empereur part pour se mettre à la tête de la grande armée. — Premiers combats..... 173
Situation respective des armées..... *ib.*
Manœuvres des Français dans la direction de Leipsick..... 175
Mort du maréchal Bessières..... 176
La grande armée prend position à Lutzen..... *ib.*
Bataille de Lutzen..... 177
Victoire..... 185
Proclamation de l'empereur..... 186
Suite du mouvement offensif des Français..... 187
Prise de Dresde..... 188
Mouvements précurseurs d'une nouvelle bataille..... 189
Position des armées..... 190
Bataille de Bautzen..... 193
Deuxième journée. — Bataille de Wurschen..... 195
Combat de Reichenbach. — Mort de Duroc..... 198
Décret de l'empereur..... 199
Suite des mouvements offensifs. — Les Français occupent la Silésie.. 200
Armistice..... 201
Événements militaires en Espagne. — Campagne de 1813..... 203
Bataille de Vittoria. — Désastre de l'armée française..... 205
Les troupes françaises sont rejetées sur les Pyrénées..... 208

Digitized by Google

Pages.
L'empereur charge le maréchal Soult d'aller continuer la guerre en Espagne 209
Les Anglais se rendent maîtres de Saint-Sébastien et y commettent d'horribles excès ..... *ib.*
La ville de Hambourg est prise et reprise 210
Dispositions et tentatives des puissances pendant l'armistice ..... *ib.*
L'Autriche est maîtresse de la situation. — Congrès de Prague 213
Entrevue de M. de Metternich et de Napoléon. — Grande imprudence de l'empereur 215
Napoléon accepte la médiation de l'Autriche 218
Congrès de Prague ..... *ib.*
Napoléon se détermine à subir une partie des conditions qu'on lui impose 220
Sa concession tardive est non avenue ..... *ib.*
L'Autriche se joint à nos ennemis. — Rupture de l'armistice 221
Effectif des armées de la coalition ..... *ib.*
Bernadotte 222
Le général Moreau se met au service des alliés ..... *ib.*
Situation de l'empereur et des forces dont il dispose 224
Plan de campagne des alliés 225
Armées placées en dehors du théâtre des opérations principales 226
Observations sur la ligne de défense choisie par l'empereur ..... *ib.*
Reprise des hostilités 228
Premiers succès de l'ennemi 229
L'empereur prend des mesures pour refouler les Prussiens et les Austro-Russes ..... *ib.*
La grande armée ennemie menace Dresde 231
Bataille de Dresde. — Première journée 232
Deuxième journée 233
Moreau est blessé mortellement dans les rangs ennemis 235
Suite de la bataille 236
Victoire de l'armée française 237
Opérations des armées secondaires 238
Défaites de l'armée française envoyée contre Berlin ..... *ib.*
Bataille de Gross-Beeren 239
Bataille de Juterbogk 240
L'armée de Macdonald est vaincue en Silésie. — Bataille de Katzbach. *ib.*
Expédition de Vandamme dans les montagnes de Bohême 242
Bataille de Kulm 243
Napoléon manœuvre pour arrêter l'ennemi 245
Suite des opérations. — Nouveaux combats 246
Les armées ennemies établissent leurs communications 247

Digitized by Google

Pages.

Défection du Wurtemberg et de la Bavière..... 248
Les ennemis resserrent l'armée française..... 249
Napoléon redouble d'efforts..... *ib.*
Combinaison hardie de l'empereur repoussée par ses lieutenants.... *ib.*
L'armée française se porte sur Leipsick..... 250
Préludes de la bataille générale..... 251
Bataille de Leipsick. — Première journée..... 254
Deuxième journée..... 257
Troisième journée..... 258
Retraite de l'armée française en arrière de Leipsick..... 260
On fait sauter le pont établi sur la Pleiss. — Affreux désastre..... 261
Mort du prince Poniatowski..... 262
Résultats de la bataille..... *ib.*
Suite de la retraite..... 263
Bataille de Hanau..... 264

LIVRE ONZIÈME.

État de l'opinion en France..... 269
Vœux du parti libéral..... 270
Lassitude de l'armée et de ses chefs..... 271
Activité, organisation et démarches du parti royaliste..... 272
Le gouvernement impérial cherche à réveiller sa popularité. — Rôle assigné à Marie-Louise..... 275
Affaiblissement du sentiment patriotique..... 277
Dispositions des puissances étrangères..... 278
Propositions transmises à Napoléon par l'intermédiaire de M. de Saint-Aignan..... 281
Napoléon hésite..... 282
L'empereur souscrit trop tard aux exigences de l'Europe..... 283
Le colosse impérial tombe pièce à pièce..... *ib.*
État des affaires en Espagne..... 284
La Hollande secoue la domination de la France..... *ib.*
Préludes des dernières convulsions de l'empire..... 286
Négociations avec Ferdinand VII..... 288
Négociations avec Pie VII..... 289
La Suisse se détache de notre alliance, et ouvre son territoire aux armées de la coalition..... 290
Les étrangers se déterminent à envahir la France..... *ib.*
Déclaration des puissances..... 291
Eugène Beauharnais demeure fidèle à l'empereur..... 293
Défection de Murat..... *ib.*

Digitized by Google

Pages.
L'empereur ouvre la session législative..... 295
Commissions nommées par le sénat et le corps législatif..... 297
Le sénat ne cesse d'adhérer à la cause de l'empereur..... 298
Indépendance inopportune du corps législatif..... 300
Rapport et adresse du corps législatif..... 301
Colère de l'empereur. — Discours de Napoléon à la députation du corps législatif..... 302
Le corps législatif est ajourné..... 304
Les armées ennemies franchissent la frontière..... *ib.*
Progrès rapides de l'invasion dans les départements de l'Est..... 305
L'empereur se détermine à prendre le commandement de l'armée.... 308
Adieux de l'empereur à la garde nationale..... 309
Napoléon se porte dans les plaines de la Champagne..... 310
Bataille de Brienne..... 311
Bataille de la Rothière..... 312
Les troupes françaises battent partout en retraite..... 313
Congrès de Châtillon..... *ib.*
L'empereur reprend l'offensive. — Combat de Champ-Aubert..... 314
Bataille de Montmirail..... 315
Combat de Château-Thierry..... 316
Bataille de Vaux-Champs..... *ib.*
Opérations des Russes dans les départements du Nord et de l'Aisne.. 318
L'ennemi s'avance par la vallée de la Seine..... *ib.*
Brillante affaire de Nogent..... 319
Nouveaux progrès de l'ennemi..... *ib.*
Napoléon marche à la rencontre de Schwartzemberg..... 320
Bataille de Montereau..... 321
L'ennemi abandonne Troyes..... 322
Réactions..... *ib.*
Les Bourbons reparaissent sur le territoire de la France..... 323
Dispositions des puissances étrangères à l'égard des Bourbons..... 324
Congrès de Châtillon. — L'empereur rejette les propositions des puissances étrangères..... 325
Mission de M. de Saint-Aignan..... 326
Opérations militaires au nord et sur la frontière du midi..... 327
Bataille d'Orthez..... 328
Opérations en Italie..... 329
Suite des conférences de Châtillon. — Déclaration de l'empereur.... 330
Traité de Chaumont..... 331
Lettre du duc de Vicence..... *ib.*
L'empereur décrète la levée en masse et la guerre à outrance..... 332
Opérations de l'armée de Silésie..... 333

Digitized by Google

Pages.
Bataille de Craonne..... 334
L'empereur échoue devant Laon..... *ib.*
L'empereur reprend la ville de Reims..... 335
Événements du 12 mars à Bordeaux..... 336
Inutiles propositions de l'empereur adressées aux puissances..... *ib.*
Suite de la guerre. — Combat d'Arcis-sur-Aube..... 337
Événements du côté des Alpes. — Opérations militaires dans les départements du Mont-Blanc et de l'Isère..... 339
Inaction et incurie d'Augereau..... *ib.*
L'ennemi se rend maître de Lyon..... 340
Fausse combinaison de l'empereur..... *ib.*
Les armées ennemies se portent en masse sur Paris..... 342
Marmont et Mortier cherchent vainement à leur disputer le passage.. 343
Bataille de la Fère-Champenoise..... 344
Suite des mouvements de l'ennemi..... 345
Marmont et Mortier sont rejetés sur Paris..... *ib.*
Inutile combat de Saint-Dizier..... 346
Napoléon revient en toute hâte sur Paris..... *ib.*
Situation de Paris..... 347
Défection de M. de Talleyrand..... 348
Réunion du conseil de régence..... 350
Départ de l'impératrice et du roi de Rome..... 351
Situation de Paris au point de vue stratégique..... *ib.*
Mesures défensives prises pour couvrir la capitale..... 353
Étrange résolution de M. de Talleyrand..... 355
Proclamations officielles..... *ib.*
Proclamations de l'ennemi..... 357
Dispositions respectives en vue de l'attaque et de la défense..... 358
Bataille de Paris..... 360
Capitulation des maréchaux Mortier et Marmont..... 364
Les magistrats de Paris se rendent auprès du czar..... 365
Démonstration royaliste à Paris..... 367
Les armées étrangères entrent à Paris..... 368
Napoléon précipite son retour..... 370
Dernières tentatives de négociations..... *ib.*
Napoléon se retire à Fontainebleau..... 371
Proclamation du czar..... *ib.*
Le sénat nomme un gouvernement provisoire..... 372
Proclamation du conseil général de la Seine..... *ib.*
Le sénat proclame la déchéance de Napoléon et de sa famille..... 373
Le czar donne audience au sénat..... 374
Proclamation du gouvernement provisoire à l'armée française et à la nation. 375

Digitized by Google

Pages.
Manifeste de M. de Chateaubriand..... 376
Soumission des principaux chefs de l'armée..... 377
Le maréchal Marmont capitule à Essonne..... 378
Événements dans le Midi..... 379
Le maréchal Soult devant Toulouse..... *ib.*
Bataille de Toulouse..... 380
Le maréchal Soult fait sa soumission..... 382
Napoléon se détermine à abdiquer..... 383
Tentative désespérée..... *ib.*
Un traité réserve à Napoléon la souveraineté de l'île d'Elbe..... 384
Adieux de l'empereur à son armée..... *ib.*
Napoléon se rend à l'île d'Elbe..... 385
Séjour de l'empereur à l'île d'Elbe..... 387
Le sénat appelle au trône Louis-Stanislas-Xavier, frère de Louis XVI. *ib.*
Constitution décrétée par le sénat..... 388
La cocarde blanche est seule arborée. — Marie-Louise est abandonnée de tous ses partisans..... 389
M. le comte d'Artois entre à Paris, et prend en main le gouvernement. *ib.*
L'armée française évacue le royaume d'Italie..... 390
Convention signée avec les puissances étrangères..... 391
Louis XVIII débarque en France..... *ib.*
Louis XVIII à Compiègne..... 392
Déclaration du roi donnée à Saint-Ouen..... *ib.*
Louis XVIII rentre solennellement à Paris..... 394
Traité de paix signé à Paris..... 395
Départ des souverains étrangers..... 396
Le roi promulgue et octroie une charte constitutionnelle..... *ib.*
Les chambres se constituent..... 399
Lois monarchiques..... *ib.*
Esquisse rapide de la situation de la France en 1814..... 400

LIVRE DOUZIÈME.

L'empereur à l'île d'Elbe..... 403
Nouveaux détails de la situation politique de la France..... 404
Les jacobins..... 407
Les libéraux et les orléanistes..... *ib.*
Les bonapartistes..... 408
Délibérations du congrès de Vienne..... *ib.*
Napoléon s'embarque pour revenir en France. — Traversée..... 409
L'empereur débarque. — Premiers incidents..... 410
L'empereur traverse les montagnes de la Provence et du Dauphiné. 411

Digitized by Google

Pages.
Proclamation au peuple..... 412
Proclamation à l'armée..... 413
L'empereur marche sur Grenoble. — Première défection des troupes royales..... 414
Napoléon à Grenoble..... 416
Mesures prises par le gouvernement du roi..... 417
Ordre du jour du duc de Dalmatie..... 420
Ordre du jour du général Maison..... 421
Engagements pris par le maréchal Ney..... 422
Progrès rapides de la situation. — Incertitude des esprits..... *ib.*
On cherche vainement à disputer l'entrée de Lyon à l'empereur.... 423
L'empereur à Lyon rend des décrets révolutionnaires..... 424
Défection du maréchal Ney..... 425
Opérations du congrès de Vienne..... 426
Une déclaration du congrès met Napoléon au ban de l'Europe..... 427
Napoléon poursuit sa route vers Paris..... 428
Nouvelles mesures prises par le gouvernement du roi..... *ib.*
Séance royale..... 430
Agitation à Paris..... 431
Départ du roi et des princes..... 432
Démonstrations impérialistes. — Napoléon rentre à Paris dans la soirée du 20 mars..... 433
Comment cette révolution est accueillie par l'armée et la population. 434
L'empereur reprend le gouvernement..... 435
Le duc de Bourbon s'embarque à Nantes..... 436
Le duc d'Orléans se retire en Belgique..... *ib.*
Le duc d'Angoulême prend le commandement de l'armée du Midi... 437
Madame la duchesse d'Angoulême à Bordeaux..... *ib.*
Campagne de M. le duc d'Angoulême dans le Midi. — Premières opérations..... 440
Combat du pont de la Drôme..... 442
Retraite du prince. — Capitulation de la Palud..... 443
Échauffourée de Murat en Italie..... 444
L'empereur compose son ministère..... 446
Déclaration du conseil d'État..... *ib.*
Entrevue de Napoléon et de Benjamin Constant..... 448
L'empereur cherche à prévenir la guerre..... 451
Les tentatives de Napoléon échouent..... 453
Difficultés de la situation de l'empereur..... 454
Décrets dictatoriaux..... 456
Présentation d'une nouvelle constitution au peuple..... 457
L'acte additionnel est mal accueilli par l'opinion..... 458

Digitized by Google

Pages.
Hostilité de la presse..... 459
Dispositions des esprits. — Démonstrations populaires..... *ib.*
Cérémonie du champ de mai..... 461
Discours de l'empereur..... 463
Fin de la cérémonie..... 464
Louis XVIII à Gand. — Gouvernement du roi exilé..... 465
Moniteur de Gand..... 466
Fouché paraît disposé à servir le roi..... 468
M. Guizot..... 469
Soulèvement et insurrection dans la Vendée..... *ib.*
Combat d'Aizenay..... 471
Combat du pont des Mathes..... *ib.*
Combat de la Roche-Servières. — Suspension d'armes..... *ib.*
Dispositions royalistes des peuples du Midi..... 472
Napoléon dispose tout en vue de tenir tête à l'invasion..... 473
Levées d'hommes. Corps francs. — Organisation de l'armée..... 475
Disposition des puissances..... 476
Forces militaires dirigées contre la France..... 477
Répartition des forces dont Napoléon dispose..... 478
Le maréchal Soult est nommé major général..... 479
Napoléon organise le pouvoir et commence la monarchie constitutionnelle. — Chambre des pairs..... 480
Chambre des représentants..... *ib.*
Séances préparatoires. —Symptômes d'opposition..... 481
Séance impériale. — Discours de l'empereur..... 482
Dernières allocutions de l'empereur s'adressant aux chambres..... 483
Adieux de l'empereur à ceux qui devaient le trahir..... *ib.*
Napoléon prend le commandement de la grande armée..... 485
Proclamation de l'empereur..... *ib.*
Plusieurs officiers supérieurs passent à l'étranger..... 486
Positions des armées ennemies..... 488
Plan de l'empereur..... 489
Commencement des hostilités..... *ib.*
Combat de Fleurus..... 490
Fausses mesures du maréchal Ney..... 491
Dispositions prises par l'empereur..... 492
Bataille de Ligny..... 494
Bataille des Quatre-Bras..... 496
Suite des opérations de l'armée..... 502
La grande armée prend position en face de l'ennemi..... 503
Préludes de la bataille..... 504
Position des armées..... 505

Digitized by Google

Pages.

Positions des Prussiens et de l'armée de Grouchy..... 509
Lettre de Grouchy à l'empereur..... 510
Instructions données à Grouchy..... 511
Blücher se rapproche des positions de l'armée anglaise..... 512
Bataille de Mont-Saint-Jean ou de Waterloo..... 513
Résultats de la bataille..... 531
L'empereur arrive à Paris..... 532
Dispositions de la chambre élective..... 533
État de l'opinion..... *ib.*
Décret rendu par les deux chambres..... 534
On réclame l'abdication de l'empereur..... *ib.*
Incertitudes de l'empereur..... 535
Napoléon abdique..... 536
Attitude des chambres. — Organisation du nouveau gouvernement.. 537
Agitation des partis..... 538
Mesures défensives prises par le gouvernement provisoire..... 539
Négociations avec les puissances..... *ib.*
Napoléon offre de se charger du gouvernement militaire..... 540
L'empereur est contraint de partir pour l'exil..... *ib.*
Suite des négociations..... 542
Louis XVIII revient en France..... 543
Proclamation du roi..... *ib.*
Louis XVIII continue de se rapprocher de Paris. — Pourparlers... 546
Essais de résistance..... 547
Attitude des chambres..... 548
Capitulation de l'armée et de Paris..... 549
Les alliés occupent Paris..... 550
Dernières délibérations des chambres..... *ib.*
Louis XVIII rentre à Paris..... 552
Difficultés que rencontre Napoléon à l'île d'Aix..... 553
Napoléon demande un asile à l'Angleterre..... 554
Napoléon est déclaré prisonnier de guerre..... *ib.*
Protestation de Napoléon..... 555
L'empereur est conduit captif à Sainte-Hélène..... 556
Considérations historiques..... 557
Pièces justificatives..... 593

6 SE 51

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



